

à la suite de la page 256 on a
mis, par erreur septembre 1911 au
lieu de septembre 1913.

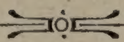
LE DIVIN CRUCIFIÉ

Revue de la Sainte-Face

LE

DIVIN CRUCIFIÉ

Revue de la Sainte-Face



REVUE MENSUELLE



TROISIÈME ANNÉE

1913



RÉDACTION ET ADMINISTRATION

228, Boulevard Péreire, 228

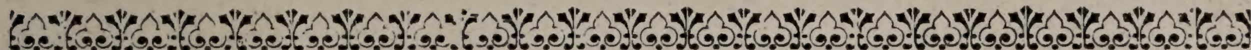
PARIS

3e ANNÉE N° 1 JANVIER 1913

LE DIVIN CRUCIFIÉ
Revue de la Sainte-Face



SOMMAIRE :



Pensée directrice pour le mois



La Circoncision de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« *Notre-Seigneur, en se soumettant à la loi hébraïque qui n'était faite que pour des pécheurs, prend sur Lui la marque et comme l'apparence du péché. Il fallait qu'Il fût juste, en vérité, pour pouvoir justifier les hommes, et pécheur, en apparence, pour pouvoir attirer sur Lui les châtiments de Dieu. Il réunit, aujourd'hui, en sa personne, ces deux qualités nécessaires pour être le Sauveur. Sans cesser d'être le Fils de Dieu, la Justice et la Sainteté même, Il devient la Victime que Dieu demande.*

Dans les transports d'une sainte joie, célébrons l'heureux jour qui nous a ouvert le chemin du Ciel; chantons les miséricordes infinies du Seigneur envers nous.

Mais souvenons-nous que la Foi sans les œuvres est une Foi morte, *et au lieu de déshonorer le Nom chrétien par des mœurs dignes des païens, faisons paraître la sublimité de notre vocation par une vie sainte et vraiment chrétienne.* » Mgr Marbeau.

Nous rappelons aux dévots de la Sainte-Face du Saint-Suaire, qu'une **indulgence plénière** est attachée, aux conditions ordinaires, à tous ceux qui méditeront sur la Passion devant cette Image :

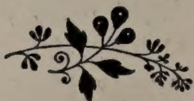
1° Au jour de la **Circoncision,** ou un jour de l'Octave de cette fête.

2° Au jour de l'**Epiphanie,** ou un jour de l'Octave de cette fête.

3° Au jour du **Saint Nom de Jésus,** ou un jour de l'Octave de cette fête.

■

Souhaits de bonne Année



1er janvier 1913.

CHERS ABONNÉS,

Il nous est doux de vous offrir, pour vous et tous ceux qui vous sont chers, nos meilleurs souhaits de bonne année.

Vous savez qu'il n'y a qu'une bonne année, celle qui est sainte et vécue pour Dieu, dans son amour. Tout le reste n'est que vanité. Vanitas vanitatum, omnia vanitas. *Nous vous souhaitons donc, par-dessus toutes choses, une sainte année et telle qu'il plaira à Jésus de vous l'envoyer. Si elle a plus d'épines que de roses, chantez l'*Alleluia : *cette année sera peut-être, parce que douloureuse, la meilleure de votre vie.*

Nous tâcherons de vous aider, tous les mois, par notre Revue — qui n'est pas pour rire, comme on nous l'a dit bien des fois — à bien utiliser vos peines et vos épreuves. En prenant l'habitude de les élever jusqu'au Calvaire, où a souffert la divine Victime qui vous envoie ces épreuves pour vous unir à son sacrifice, vous saurez souffrir, c'est-à-dire mériter.

Vos lettres, dont nous publions de longs extraits dans chaque numéro, nous prouvent amplement que vous êtes attachés à cette doctrine de la réparation qui est si noble. Vous êtes donc bien avec nous et nous pouvons continuer avec confiance notre apostolat. La Revue « Le Divin Crucifié » — qui est si peu de son siècle — est bien comprise et, tous les jours, on vient à elle de tous les côtés. Elle pénètre un peu partout, pour faire connaître et aimer, de plus en plus, Jésus Crucifié, *qui est l'unique Science.*

Nous vous sommes reconnaissants de ce que vous avez fait afin de la propager. Toutefois, nous vous faisons un appel pressant pour l'année qui s'ouvre. Le mal est si grand dans notre pauvre société qui se détourne de plus en plus, hélas! du sacrifice, de la piété, de l'amour de Dieu, qu'elle ne pourra être sauvée qu'en se fixant uniquement et pour tout de bon au Calvaire. L'école du divin Crucifié qui fut celle des martyrs, des saints et des âges de foi, n'est pas une

école facultative. Les individus comme les collectivités doivent ardemment s'y instruire et pratiquer les vertus qui y sont enseignées. La question sociale ne pourra se résoudre que là, car ce n'est que là, vraiment, que l'on peut apprendre à s'aimer les uns les autres. L'amour tue l'égoïsme, incline à la bonté, au sacrifice, au don de soi, et une société ne peut exister sans l'exercice de ces vertus.

Qui les donnera à notre pauvre nature humaine déchue, mais capable des plus grands héroïsmes? Le Dieu du Calvaire seul! Seul Il les possède dans leur plénitude, et Il ne les a acquises que pour nous les donner. Allons à Lui, répétant avec saint Pierre : « A qui irions-nous, Seigneur? » Mais ne Le gardons pas pour nous-mêmes. Trop d'âmes l'attendent demandant des « asiles de jour ». Apportons-leur la vraie doctrine de l'Evangile, celle du « Divin Crucifié ». Faisons-nous les apôtres de ces pages de vie, et nous verrons, autour de nous, se lever des énergies qui permettent toutes les espérances...

LA DIRECTION.



Moyens de propager la Revue " Le Divin Crucifié "

Nous faisons, à l'occasion du nouvel an, un appel pressant à nos lecteurs, et surtout aux *Zélateurs de la Sainte-Face*, en faveur de la diffusion de notre Revue. Il faut s'employer à la répandre dans tous les milieux chrétiens, familles, écoles, œuvres, etc., pour lui permettre d'y exercer une heureuse influence.

Il y a plusieurs modes de propagande faciles à pratiquer. Le premier consiste à montrer autour de soi la Revue, afin de provoquer les abonnements. On peut en parler aussi dans les réunions pieuses où l'on se trouve et y faire lire le prospectus sur la Revue. Il faut inviter enfin les personnes pieuses à s'abonner.

Le prix de l'abonnement est extrêmement réduit et à la portée de toutes les bourses ; cependant, on pourrait faire cotiser plusieurs personnes, dans des groupes ou des confréries, pour arriver à leur fournir un ou plusieurs abonnements.

Nous rappelons que nous accordons un abonnement gratuit à qui trouve cinq abonnés, deux à qui en trouve dix, trois à qui en trouve quinze.

Nous espérons que chacun de nos abonnés aura à cœur d'offrir à Jésus, comme étrennes, un ou plusieurs abonnements nouveaux qui permettront à notre pieuse Revue d'élargir son apostolat pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

D'avance nous leur en adressons nos meilleurs remerciements.

La Passion de N.-S. Jésus-Christ en action



V

La Cène eucharistique.



Les deux disciples, Pierre et Jean, envoyés par Jésus, le matin du jeudi, de Béthanie à Jérusalem, pour les préparatifs de la Pâque, s'étaient acquittés de leur mission. A la suite du porteur d'eau qu'ils avaient rencontré en arrivant dans la ville, ils étaient entrés dans la maison où l'homme de peine venait apporter la provision d'eau pour la journée ; ils avaient prévenu le propriétaire de l'intention du Maître de venir célébrer chez lui la Pâque avec ses disciples, afin qu'il mît à leur disposition la salle du festin pascal, déjà préparée avec la table ; puis, ils avaient été acheter l'agneau du sacrifice, avec les laitues amères, et de là, ils s'étaient rendus au Temple pour y égorger, à leur tour, au milieu de la foule des Hébreux rassemblés autour des prêtres, l'innocente bête destinée à l'immolation, et ils l'avaient rapportée ensuite à la maison pour la faire rôtir, en y ajoutant les condiments légaux. Tout était prêt pour le repas solennel de la Pâque.

Le soir venu, Jésus arriva. Il avait passé cette dernière journée, en colloques intimes avec ses amis de Béthanie. Dans ses épanchements familiers, il avait dû leur faire pressentir les grands événements du lendemain ; car Marie-Madeleine, avec sa sœur et son frère aussi, sans doute, se trouva à point, le lendemain, au Calvaire, comme si elle était venue au rendez-vous de la fin. Ce jour suprême de Béthanie était, en effet, la veille du grand jour du supplice de la croix. A l'approche de la nuit, Jésus quitta ses amis et se dirigea vers Jérusalem. La distance n'était que d'une petite lieue : il la parcourut seul, à pied, à la faveur du crépuscule. Cette marche solitaire ne ressemblait plus à la route triomphale du dimanche précédent. On s'était habitué, depuis quatre jours, à voir le Prophète de Nazareth aller et venir de Béthanie à Jérusalem. La foule des Juifs étrangers, qui campaient hors la ville, diminuait aussi à mesure qu'ils avaient pu prendre logement à l'intérieur, chez l'habitant. Tous avaient fini par rentrer, car la Pâque devait être mangée dans l'enceinte de la Cité sainte. Les abords de la ville étaient devenus déserts. Jésus cheminait seul avec ses pensées. Il était parti pour mourir. Son heure était venue : il le savait. Sa mission allait se terminer par la consommation de son sacrifice. A mesure qu'il approchait de Jérusalem,

il voyait de plus près se dresser devant lui la Croix sanglante où il allait être attaché : c'était pour le lendemain.

Quand Jésus arriva, ses disciples l'attendaient dans la maison qu'il avait lui-même choisie pour la célébration de la Pâque. Les douze étaient réunis : aucun ne s'attendait à ce qui allait se passer, le soir et le lendemain. Le Maître leur avait plusieurs fois annoncé qu'il devait mourir sur la croix ; mais ils n'avaient pas bien saisi le sens de ses paroles. Le Maître leur avait déclaré aussi qu'il leur donnerait, à eux et à tous, sa chair à manger, son sang à boire ; mais ils avaient encore moins compris. Ce soir-là, ils s'apprêtaient seulement à manger avec lui la Pâque, conformément à la loi mosaïque.

Jésus étant venu, le repas commença. La coutume juive était, pour les convives, de s'étendre sur les lits ou divans qui entouraient la table, la tête appuyée sur le coude gauche, le dos soutenu par un coussin. Le personnage principal occupait le divan du milieu ; les autres convives se plaçaient par ordre de préséance. Avec cette disposition, la place d'honneur, étant à gauche, était occupée par Pierre qui tournait un peu le dos à Jésus ; Jean, le disciple bien-aimé, placé de l'autre côté, se trouvait au contraire tourné vers lui, et pouvait reposer sur sa poitrine. Combien son cœur ne dut-il pas s'embraser d'amour dans ce contact mystérieux avec celui du Maître !

Le repas pascal eut lieu selon les rites mosaïques, avec les prières et cérémonies religieuses qui le symbolisaient et le rattachaient au fait mémorable de la sortie d'Egypte. Mais il ne fut pas accompagné des réjouissances ordinaires que provoquait le souvenir du grand événement. Depuis quelque temps déjà les discours, les paroles du Maître étaient empreintes de tristesse et, sans les bien comprendre, les disciples en étaient impressionnés. Il leur avait dit surtout qu'il ne resterait plus longtemps avec eux, qu'il devait aller à Jérusalem pour y souffrir la mort. Et même en ce jour joyeux pour les Juifs, sa première parole, au moment de se mettre à table, avait été comme une parole d'adieu : « J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous avant de souffrir ; car je vous l'ai dit, je ne la mangerai plus désormais jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu. » Cette mystérieuse allusion à une séparation prochaine avait jeté la tristesse sur la réunion.

Le repas légal de la Pâque comprenait plusieurs actes. A un moment, Jésus faisant allusion à un verset prophétique des Livres Saints dit à ses disciples : « Cette parole de l'Ecriture doit s'accomplir : *Celui qui mange le pain avec moi lèvera le talon contre moi*. Je vous l'annonce d'avance afin que, témoins de l'accomplissement du fait, vous ayez foi à ce que je suis. En vérité, en vérité

je vous le déclare : « Comme celui qui reçoit mon envoyé me reçoit, celui qui me reçoit reçoit Celui qui m'a envoyé. » Et alors, dans l'émotion de son âme, à la pensée du forfait qui allait s'accomplir, Jésus ajouta avec un accent d'autorité et de douleur : « En vérité, en vérité je vous le dis : un de vous me trahira. C'en est fait du Fils de l'homme, ainsi qu'il est prédit. Mais malheur à celui par qui il sera livré ! Mieux eût valu pour lui qu'il ne fût pas né. »

Les disciples troublés, émus, se regardaient l'un l'autre, cherchant à qui d'entre eux pouvait s'adresser la parole du Maître. Chacun s'écriait : « Est-ce moi, Seigneur ? » Judas dut se lever, dans le trouble général, et s'approcher de Jésus pour lui demander à son tour : « Maître, est-ce moi ? » Car Jésus lui répondit sans être entendu des autres : « Tu l'as dit. » Mais comme aucun des onze autres ne pouvait s'accuser, Pierre n'y tenant plus se dressa un peu au-dessus de Jésus pour faire signe à Jean, qui était de l'autre côté, de demander au Maître de s'expliquer. Et Jean alors lui dit tout bas : « Seigneur, qui est-ce? » Et Jésus lui répondit : « C'est celui à qui je donnerai un morceau de pain trempé. » Puis à haute voix : « Un des Douze, celui qui met la main avec moi dans le plat, c'est celui-là qui me trahira. » A ce moment-là, sans doute, Judas se préparait, selon l'usage juif des convives de se servir eux-mêmes, à prendre dans le plat commun du festin, en même temps que le Maître, une part de viande ou de légumes, et voyant l'air avec lequel Jésus s'adressait à lui, il s'était arrêté pour ne pas se dénoncer lui-même, en mettant la main dans le plat avec lui.

Le repas dut s'interrompre ensuite, car le traître assista encore à la cérémonie du lavement des pieds par laquelle Jésus, après l'accomplissement des rites de la Pâque légale, voulut préluder à l'institution de la divine Eucharistie. Cette Pâque figurative achevée, une Pâque nouvelle devait lui succéder et inaugurer la Loi de grâce. Comme chante l'Église depuis des siècles, dans l'office du Saint-Sacrement, la réalité allait remplacer l'image, la lumière dissiper l'ombre. Mais auparavant Jésus voulut symboliser l'humilité et la pureté d'âme nécessaire pour la manducation du nouvel Agneau pascal, par un rite solennel de purification.

S'étant levé, il remplit d'eau un bassin, puis ayant ôté son manteau, il se ceignit les reins d'un linge, ce qui était le signe de la condition servile, et se mit, malgré la résistance de Pierre, à laver les pieds de ses disciples, remplissant ainsi une fonction réservée aux esclaves. Puis il recommanda à ses disciples, qui allaient être les premiers dispensateurs du sacrement de la nouvelle alliance, de faire de même, à son exemple. Il leur avait enseigné l'humilité ; il leur donnait une leçon de pureté.

Quand la cérémonie de purification fut achevée, Jésus dit à ses disciples : « Maintenant vous êtes purs, mais pas tous », faisant allusion au traître resté là. Puis on se remit à table pour la cène eucharistique. Jésus prit de nouveau du pain. Dans le repas pascal des Juifs, le maître de la maison, ou le président de la table, distribuait le pain azyme aux convives ; mais ceux-ci le trempaient eux-mêmes dans le breuvage symbolique, qu'on appelait le *Kharoset*. Pour Judas, Jésus trempa lui-même le morceau, d'après le signe qu'il avait donné à Jean pour lui faire reconnaître le traître ; et en lui présentant le morceau trempé, il lui dit à haute voix : « Ce que tu fais, fais-le vite. » Les autres disciples ne comprirent pas, mais Judas se sentit définitivement découvert, et possédé alors par l'esprit de Satan, il sortit sans bruit, comme si le Maître lui avait donné une commission, mais, en réalité, pour aller consommer son crime.

Alors après son départ, Jésus prit un des pains qui restaient, et levant les yeux au ciel, vers Dieu son père, après avoir rendu grâces, il le bénit, le rompit en morceaux et le donna à ses disciples, en disant : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps, qui sera livré pour vous. » De même, prenant une coupe qu'il remplit de vin, il rendit grâces, la bénit et la présenta à boire à ses disciples en disant : « Prenez et buvez-en tous, car ceci est le calice de mon sang, le sang de la Nouvelle Alliance, qui sera répandu pour vous et pour la multitude, en rémission des péchés. »

« Faites ceci en mémoire de moi. »

La fin du repas se passa en entretiens intimes et touchants du Maître avec ses disciples fidèles ; ils se terminèrent par une prière sublime au Père. C'était comme le testament de Jésus. L'heure suprême approchait.

(*A suivre.*)

Arthur Loth.

« Seigneur, Seigneur, Roi tout-puissant, TOUT est soumis à votre empire et *nul ne peut résister à votre volonté si vous avez résolu de sauver Israël.*

Vous avez fait le ciel et la terre et tout ce qui est sous le ciel, vous êtes le Seigneur de toutes choses et *rien ne résiste à votre Majesté.*

Maintenant donc, Seigneur Roi, Dieu d'Abraham, *ayez pitié de votre peuple*, parce que nos ennemis ont résolu de nous perdre et d'exterminer votre héritage ; ne méprisez pas ce peuple que vous avez racheté d'Égypte pour être à vous. *Exaucez ma prière* et *soyez propice* à la *nation* qui est *devenue* votre *partage, changez notre deuil en joie* afin que, *conservant la vie*, nous puissions *louer votre nom :* et ne *fermez pas la bouche de ceux* qui *célèbrent vos louanges*, ô Seigneur NOTRE Dieu. »

Amen.

Livre d'Esther, ch. 13.

LE GRAND DRAME DE L'AMOUR
L'EUCHARISTIE ET LA PASSION
étudié dans l'Évangile



I. — Les préparatifs de la Pâque légale (*Suite*).

TEXTE ÉVANGÉLIQUE : « *At illi dixerunt: Ubi vis paremus?* (LUC, XXII, 9). *Et dicit eis : Ite in civitatem* (MARC, XIV, 13); *ecce, introeuntibus vobis in civitatem occurret vobis homo quidam amphoram aquæ portans ; sequimini eum in domum in quam intrat* (LUC, XXII, 10). *Dicite domino domus* (MARC), XIV, 14) : *Magister dicit : Tempus meum prope est, apud te facio Pascha, cum discipulis meis* (MATH., XXVI, 18). »

Et ils dirent : Où voulez-vous que nous la préparions ? Et Jésus leur dit : Allez dans la ville ; voici qu'en y entrant, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau ; suivez-le dans la maison où il entrera. Dites au maître de la maison : Le Maître dit : Mon temps est proche, je ferai la Pâque chez vous avec mes disciples. »

22. — AU MOMENT DE L'ACCOMPLISSEMENT DE SES PLUS GRANDS MYSTÈRES, JÉSUS SE PROCLAME LE MAITRE PAR EXCELLENCE. — Jésus pèse chacune de ses paroles, ses instructions sont précises ; et comme tout est solennel dans la mission donnée à ses apôtres, Il ne laisse rien à leur propre initiative. Ils devront se conformer exactement pour leurs démarches et leurs paroles, aux instructions de Celui qui les envoie : ils suivront le serviteur, entreront avec lui, s'adresseront au maître de la maison et lui feront connaître leur mission. Leur message ressemblera plus à un ordre qu'à une prière, mais ils ne devront pas craindre de n'être pas écoutés, car Jésus parlera en quelque sorte par leur bouche, et Il le fera avec toute la puissance de son autorité.

Magister dicit, le *Maître* vous fait dire ; Jésus consacre ainsi solennellement ce titre de *Maître* que ne cessaient de lui donner ses disciples, ses amis et tous ceux qui imploraient son assistance. Tout à l'heure, sur le point d'instituer de l'Eucharistie et le Sacerdoce, Il le proclamera de nouveau : « Vous m'appelez Maître, et vous dites bien, car je le suis. » Il semble qu'Il veuille l'affirmer au moment où Il va disparaître de ce monde, afin que tous se rappellent toujours qu'Il est la source exclusive de toute vraie autorité, qu'étant le Maître unique nous sommes ses humbles serviteurs et que notre bonheur, comme notre force et notre récompense, est de Le servir, de L'aimer et de Lui rester fidèles.

Magister : Jésus appuie sur ce mot, comme s'il voulait en faire comprendre tout le sens caché et divin. Ce n'est point un Maître comme les autres, c'est LE MAITRE ! Le *Maître* par excellence, le *Maître* au-dessus de tous les maîtres, celui à qui seul convient ce

nom essentiellement, d'une manière absolue; le *Maître* universel, qui a toute puissance au ciel et sur la terre, qui commande aux vents et aux tempêtes, qui apaise les flots en furie, qui exerce son empire sur la mort, chasse les démons et les précipite dans les enfers; le *Maître* bon, miséricordieux, qui sème les bienfaits et les miracles, pacifie les esprits, guérit les cœurs, fortifie les volontés, purifie les consciences, pardonne les péchés, court après les brebis perdues, poursuit les rebelles pour les gagner à son amour; le *Maître* tendre et dévoué, venu pour servir et non être servi, ne trouvant de bonheur qu'à donner et à aimer, prêt à tous les sacrifices, même à celui de sa vie, pour redire et prouver aux hommes son amour infini.

Il est nécessaire que ses deux Apôtres soient pénétrés de ces vérités, afin d'accomplir plus fidèlement leur mission. C'est pourquoi Jésus, qui jusqu'ici a refusé les honneurs, n'a pas même souffert qu'on l'appelle bon, n'a cessé de se proclamer ouvertement le disciple de son divin Père en ne faisant et ne disant rien qu'Il ne l'ait appris de Lui, affirme maintenant si catégoriquement qu'Il est le *Maître* et, dès lors, qu'Il a tous les droits.

23. — En Jésus, c'est l'amour plus que la puissance qui le constitue notre maitre. — Les droits les plus sacrés de Jésus, ceux auxquels il tient par-dessus tout et qui expliquent d'une facon si divinement miséricordieuse son Incarnation et sa Rédemption, ce sont ses droits divins et humains d'aimer les hommes, de les aimer sans mesure, de les aimer jusqu'à la fin. Jésus semble avoir voulu convertir ses droits en des devoirs sacrés, auxquels Il s'est lié et dont il s'est fait une loi inviolable.

Jésus est amour, Il est venu pour aimer, Il veut nous aimer, Il s'est constitué comme dans une nécessité d'amour qui inspire tous ses actes, dirige tous ses mouvements, préside à l'accomplissement complet de sa divine mission.

Il est le Maître de tout : dans sa liberté que rien n'entrave, Il s'en va de Lui-même à la mort; dans sa toute-puissance que Lui seul dirige, Il s'arrachera des liens de la mort et reprendra la vie qu'Il aura volontairement sacrifiée. Mais c'est sous l'influence et par la force de son amour que Jésus accomplira cette œuvre divine; et c'est pourquoi Il s'écrie comme dans un transport d'amour : *Tempus meum prope est, Mon heure est proche!*

Jésus n'a fait allusion à son autorité de « *Maître* » que pour la convertir bientôt en une servitude toute d'amour. Il ne veut être puissant que pour nous aimer davantage en donnant sa vie pour nous. C'est parce qu'Il est le maître absolu de la vie et de la mort qu'Il aspire après le sacrifice suprême qui nous inoculera une vie nouvelle dont la puissance et l'amour sauront nous faire triompher des atteintes du péché et de la mort éternelle.

▪ ▪

Ce passage est un des plus touchants du saint Evangile, à cause des nombreux enseignements qu'il renferme, du cachet tout d'amour et de tendresse qu'il emprunte aux circonstances présentes, et des sentiments qui animent l'âme de Jésus au moment où Il prononce ces douces et suaves paroles.

24. — Pourquoi le moment de la Paque est « l'heure » de Jésus. — Jusqu'ici Jésus avait rarement parlé de ce qu'Il appelle *son temps, son heure;* et quand il l'avait fait, c'était pour dire clairement que son heure ne devait sonner que plus tard.

Une première fois, aux noces de Cana, sa Mère lui demande de faire son premier miracle, et Jésus répond que son heure n'est pas encore venue. Il se rend néanmoins aux désirs de sa Mère, comme s'il eût voulu commencer la série de ses prodiges par un miracle qui, en manifestant sa toute-puissance, ferait déjà entrevoir ce qu'Il opérerait plus tard, sur le déclin de sa vie, en changeant cette fois non plus simplement l'eau en vin, mais le vin en son propre Sang. La figure et la réalité se rencontrent ainsi au début et à la fin de la vie publique de Jésus.

Jésus semble tout d'abord refuser à sa divine Mère ce qu'elle demande, parce que son heure n'est pas encore venue ; mais à cette heure où la réalité va remplacer toutes les figures, Jésus n'attend pas d'être interrogé. Il sait que toutes les prophéties vont s'accomplir, que la plénitude des temps est arrivée, et Il se hâte de l'annoncer : *Tempus meum prope est.* Jésus ne dit pas *est,* mais *prope est, mon heure est proche ;* encore très peu de temps et tout à l'heure à la Cène, les désirs les plus ardents de mon Cœur seront satisfaits, mon amour aura atteint sur la terre, les limites que lui aura posées ma sagesse.

Dans une autre circonstance, lorsque les Pharisiens avaient voulu faire mourir Jésus, ce divin Maître s'était soustrait à leur malice : *nundum venit hora mea,* disait-il, — mon heure n'est pas encore venue. Et s'adressant à ses ennemis, Il leur disait : « Vous n'avez de pouvoir sur moi que celui qui vous a été donné d'en-haut. — Je donnerai ma vie pour mes brebis, mais c'est moi qui me l'enlèverai, et personne ne me l'enlèvera malgré moi. »

Mais cette fois, Jésus avoue ouvertement que son heure a sonné — que sa mort est proche — que c'est vraiment l'heure des adieux — et qu'Il va permettre à l'enfer d'exercer sa haine contre Lui. C'est parce que ce moment solennel est arrivé qu'Il veut une dernière fois réunir ses chers Apôtres dans l'intimité, manger la Pâque avec eux et leur laisser son Testament d'amour, en leur livrant en héritage sa propre Personne, qu'Il ne leur enlève dans sa présence sensible et corporelle que pour la leur donner, dans la même réalité, sous sa forme eucharistique.

(*A suivre.*) M. E. de la Croix.

PAGES A RETENIR



NOEL



Sur *les hauteurs un chant de gloire se fait entendre en l'honneur du roi qui est né, par qui la paix est rétablie entre la terre et les cieux.*

C'est à bon droit qu'on le célèbre, le jour où naquit le Christ dont la naissance donne naissance à la grâce de la Loi nouvelle !

Médiateur à nous donné pour rançon de notre salut, il ne répugna point à s'unir notre nature, il ne repoussa que le péché.

Pour projeter son rayon, l'étoile ne perd point son éclat, Marie non plus sa chasteté en donnant le jour à un fils.

Qu'est-ce que la pierre détachée de la montagne sans le secours de la main, si ce n'est Jésus issu d'une lignée de rois et s'échappant, sans l'aide de la chair, de la chair virginale de sa mère.

Que la solitude fleurisse et que le désert soit dans la joie ! La tige de Jessé a fleuri : la racine produit sa tige, la tige sa fleur, la Vierge son Sauveur, ainsi que l'a prédit la Loi.

La racine était la figure de David, la tige symbolisait la mère issue du sang royal; la fleur est l'enfant qui nous est né et que sa douceur admirable a fait justement comparer à la fleur.

Il est couché dans une crèche celui dont un cantique céleste célèbre la naissance, et tandis que les habitants des cieux se livrent à l'allégresse, les bergers veillent dans le silence de la nuit.

Toute créature fait entendre un chant de louange devant l'enfantement de la Vierge; la Loi et les Psaumes sont d'accord avec les livres des Prophètes.

Anges et bergers, étoiles et Mages, tous ces signes n'en font qu'un. Les Rois de l'Orient accourent à la crèche du nouveau-né : ils sont les prémices de la Gentilité.

O Jésus, immortel enfant, d'éternel devenu temporaire, dans ta puissance délivre-nous des maux de cette vie. Après cette vie de mort, ou plutôt après cette mort de vie, rends-nous, dans ta clémence, l'immortelle vie.

O Marie, étoile de la mer, après Dieu l'unique espoir du monde naufragé, vois de quelles ruses et de quelles violences nous poursuivent tant d'ennemis redoutables ! Que par toi la force nous soit donnée ! que par toi, ô notre Mère, soit confondu l'orgueil des démons ! Auprès de ton fils, protège-nous, de peur qu'il ne nous frappe d'une sentence qui, pour ne demander qu'un instant, n'en est pas moins terrible !

Jésus, notre Sauveur qui, dans votre sagesse, opérez le mystère du salut à ceux qui célèbrent la Noël d'aujourd'hui, donnez la paix du temps, donnez le bonheur de l'éternité !

ADAM DE SAINT-VICTOR.

La Sainte-Face de Notre-Seigneur Jésus-Christ

d'après le Saint-Suaire de Joseph d'Arimathie vénéré à Turin

PREMIÈRE PARTIE

Le Suaire de Joseph d'Arimathie vénéré à Turin.

CHAPITRE ONZIÈME (*Suite*).

Le Saint-Suaire à Turin.



IL nous faut insister sur cet événement considérable de la photographie du Saint-Suaire, parce qu'il marque une époque des plus importantes dans l'histoire de cette précieuse relique.

La photographie du Saint-Suaire nous a donné, de l'authenticité de ce dernier, une preuve matérielle, d'ordre naturel et scientifique, que nous ne possédions pas et qui est absolument indiscutable : c'est la révélation dans tous ses détails, de l'image *négative* qui se trouve sur le saint Linceul, image qui ne peut être une œuvre humaine, d'aucune sorte.

Ce fait du Suaire en *négatif* est si extraordinaire et si probant, qu'il est besoin de l'établir en toute solidité avant d'en tirer ses inéluctables conséquences. C'est le but de cet article.

Le rapport du chevalier Secondo Pia nous a montré que la photographie du Suaire avait été faite dans des conditions tout à fait normales qui ne pouvaient laisser aucun doute sur la loyauté de l'opération. Et voici que celle-ci s'authentifie elle-même par ses préliminaires qui apportent un témoignage irréfutable à l'acte notarié et à l'opérateur.

En effet, avant de prendre directement sa grande photographie du Saint-Suaire, M. Secondo Pia fit, à titre d'essai, comme il le dit dans son rapport, une photographie de moindre dimension montrant l'autel de l'ostension avec le cadre du Suaire ; puis, une photographie d'ensemble de la chapelle absidale dite du Saint-Suaire, parce qu'elle renferme habituellement la relique, et où, à ce moment, elle était exposée à la vénération des fidèles. Le même *objectif*, les mêmes produits, les mêmes sortes de plaques, à dimension différente, servirent aux diverses opérations dont on ne prévoyait aucunement le résultat.

La photographie d'essai que nous donnons ci-après (fig. 1), a été faite avec une pose de 5 minutes, sans écran ; elle montre

le cadre doré dans lequel le saint Linceul était exposé, avec la doublure qui déborde de chaque côté de l'étoffe, et le haut de l'autel de marbre où le cadre se trouvait.

Figure 1. — LE SAINT-SUAIRE.



Photographie d'essai prise par M. Secondo Pia, au début de l'ostension de 1898.
(*Épreuve positive.*)

Sur cette épreuve *positive*, l'autel avec les anges, le cadre et la doublure du Linceul, les pièces rapportées de celui-ci, ainsi que les taches et les brûlures, injures du temps et des incendies que souffrit le Saint-Suaire, sont en *positif*, c'est-à-dire au naturel ; tandis que les images du Corps de Notre-Seigneur, visibles sur le linge, ressortent en *négatif*, ainsi qu'elles sont sur l'étoffe elle-même.

Il en est de même de l'autre photographie (fig. 2), comprenant à la fois le Suaire, le cadre, l'autel, une partie du tapis, le baldaquin de velours qui surmontait l'autel, et le fond de la chapelle. Cette épreuve présente les mêmes particularités : IMAGES du Suaire en *négatif*, et tout le reste en *positif*.

La photographie a reproduit servilement toutes les valeurs embrassées par l'*objectif*. Si la plaque a reçu des images *positives* concernant les empreintes du Suaire, c'est que ces empreintes sont en *négatif* sur ce dernier. Si, par suite d'une surexposition, comme on a voulu le dire, ou pour toute autre cause, il s'était produit dans l'opération, une inversion des valeurs expliquant ce *positif* des empreintes, cette inversion aurait eu lieu nécessairement pour tout le cliché, et alors, tout y apparaîtrait en *positif* :

cadre, autel, baldaquin, etc., pour ne parler que des parties saillantes. Or, nous voyons que ces parties sont normales. Les épreuves des clichés que nous donnons ci-dessus, nous les montrent en *positif*, donc elles sont en *négatif* sur la plaque, ainsi

Figure 2. — La Chapelle du Saint-Suaire, a la Cathédrale de Turin.



Photographie d'ensemble prise par M. Secondo Pia, au début de l'ostension de 1898. (*Épreuve positive*).

qu'elles doivent être dans toute opération ordinaire, et seules, les véritables images du Suaire sont venues en *positif* sur les clichés, contrairement à ce qu'elles sont sur le Suaire.

Si on veut regarder de plus près et examiner le Suaire lui-même, on y trouve un point de comparaison certain et extrêmement intéressant. M. Vignon, et d'autres auteurs compétents en photographie, le P. Sanna Solaro, MM. l'abbé de Malijay, Terquem, Santini, de Riols, Arthur Loth, n'ont point manqué de le

signaler car il est typique. Il s'agit des traces de brûlures laissées sur le Linceul, par l'incendie de Chambéry, en 1532, et des morceaux d'étoffe qui ont servi à réparer les parties du linge brûlées. Ces brûlures sont noires sur le Suaire, et les morceaux d'étoffe rapportés, plus clairs que celui-ci. Eh bien, la grande photographie du chevalier Pia, ainsi que les deux photographies d'essai ci-dessus mentionnées, indiquent, sur leurs épreuves *positives,* les mêmes valeurs : brûlures en noir, morceaux d'étoffe en blanc. Ces valeurs n'ont donc pas bougé ; elles appartiennent bien pourtant au Linceul qui se trouve ainsi porter sur lui-même du *négatif* et du *positif.* Est-ce assez probant ?

Le grand cliché du chevalier Pia, ne montrant que le Suaire, et dont deux contre-types ont été remis, l'un au pape Léon XIII, l'autre au roi d'Italie, cliché qui a servi de base aux études qu'on a faites, depuis 1898, sur le Saint-Suaire, authentifie donc lui-même par ce qu'il porte, sa loyauté, que confirment, en outre, les deux autres photographies d'essai de l'opérateur.

Nous donnerons, dans notre prochain article, de nouvelles preuves de l'authenticité de cette photographie, prises en dehors du travail de M. Secondo Pia, de sorte qu'il ne pourra plus subsister aucun doute dans l'esprit de nos lecteurs.

(*A suivre.*) Emmanuel Faure.

Sonnet a l'Enfant-Dieu
(XVIe siècle)

Hélas ! que vous entrez dans un pauvre logis,
Seigneur qui méritez un Louvre incomparable !
Que vous entrez, hélas ! en un lieu misérable
Au prix de vos Palais d'inestimables prix !

Le porphyre, le bronze et les marbres chéris
N'illustrent pas, Seigneur, ce lieu désagréable ;
Vos yeux n'y verront pas ce lustre inimitable
Dont les rois de la terre étonnent nos esprits.

Mais d'autant que l'humeur de votre grand' clémence
Préfère la simplesse à la vaine apparence
Et celui dont le cœur marche sous votre loi,

O Dieu, de qui je pris mon être, mon visage,
Vous offrant humblement ce cœur que je vous doi,
Que sauriez-vous, hélas ! désirer davantage ?

Robert Angot.
(1540)

Marie avant le Calvaire


ANS la cérémonie de la Présentation au temple, Jésus confirme publiquement, à la face du monde, la donation qu'il a faite de lui-même dans le secret des entrailles maternelles. « Nous savons, dit Bossuet, que le premier acte de Jésus entrant dans le monde fut de se dévouer à Dieu et de se mettre à la place de toutes les victimes, de quelque nature qu'elles fussent, pour accomplir sa volonté, en toute manière. Ce qu'il fit dans le sein de sa mère par la disposition de son cœur, il le fait aujourd'hui réellement, en se présentant au temple et en se livrant au Seigneur comme une chose qui est à lui (1). » Mais comment Jésus ratifia-t-il cette offrande de lui-même, sinon par sa divine Mère qui, en cette circonstance renouvelle d'une manière publique et solennelle l'offrande généreuse de son Fils pour notre salut et la gloire de Dieu le Père. Si Jésus en effet se présente au temple comme victime, Marie l'y accompagne, selon le langage de saint Epiphane, en qualité de sacrificateur : « *Virginem appello quasi sacerdotem* (2). » C'est qu'en effet Marie, devenue mère, a quelque chose du prêtre et de l'autel : du prêtre, puisqu'elle offre en son cœur la victime du salut ; de l'autel, puisque cette victime repose sur ses mains quand elle unit sa propre offrande à la sienne.

Il n'y a que les saints qui entrent simplement et sans effort dans les profondeurs de ce mystère : « Arrivé à l'autel, dit l'un d'eux, la Vierge tombe à genoux, embrasée de plus d'ardeurs que les séraphins du ciel. Elle a son enfant dans ses mains et, l'offrant à Dieu comme une hostie de très agréable odeur, elle fait cette prière : O Père tout-puissant, agréez l'oblation que je vous présente, moi votre servante, pour tout l'univers. Recevez ce Fils qui nous est commun, le mien dans le temps, le vôtre de toute éternité. Je vous rends d'immenses actions de grâces pour m'avoir élevée jusqu'à devenir la mère de Celui-là même dont vous êtes le Père. Recevez donc des mains de votre servante cette victime très sainte. C'est le sacrifice du matin, qui deviendra plus tard, entre les bras de la croix, le sacrifice du soir. Père très bon, jetez un regard favorable sur mon offrande et considérez pour qui je vous l'offre. Quelle faute si grave le monde a-t-il pu commettre contre vous et de quel crime affreux s'est-il rendu coupable, qui ne puissent être expiés par un tel sacrifice (3)? »

(1) BOSSUET, 3me Élévation.
(2) *Existimat Epiph.* Hom. 5.
(3) Saint THOMAS DE VILLA. Serm. de Purificat. 1re partie.

Ainsi donc, de nouveau Marie livre son divin Fils à l'humanité tout entière : elle l'offre pour le salut de tous comme elle l'avait enfanté pour le salut de tous ; elle renonce en quelque sorte à l'avoir pour Fils afin de nous le donner à tous comme Rédempteur. Et ne croyons pas que Marie ignore toute la portée du mystère, et que par suite, elle ne soit pas en conformité parfaite de sentiments avec la divine Victime. Elle a reçu trop de lumières sur les sens les plus profonds des Ecritures pour ne point saisir pleinement la signification de la cérémonie qui se déroule devant elle. Ces premiers-nés, offerts à Dieu comme sa propriété spéciale, représentaient le Premier-né du Père, fait homme pour la glorification de son Père, c'est-à-dire le premier-né de Marie. Leur offrande prophétisait la sienne, l'immolation de l'Agneau de Dieu qui devait effacer les péchés du monde. Assurément les Juifs charnels ne considéraient que l'extérieur de ces rites sacrés, incapables par leur grossièreté d'en pénétrer la signification intime, mais ce serait comme un blasphème d'attribuer semblable ignorance à la femme spirituelle par excellence, à la Mère de Dieu.

D'ailleurs, pour écarter d'elle toute possibilité de méprise, ou plutôt, pour nous faire entrer nous-mêmes plus sûrement dans les sens les plus cachés de l'offrande extérieure, Dieu va parler lui-même par la bouche du saint vieillard Siméon. Conduit, en effet, par l'Esprit-Saint, l'homme de Dieu reçoit l'Enfant des mains de sa Mère comme pour en prendre possession au nom de l'humanité, et il le proclame à haute voix le Sauveur promis dès l'origine des siècles, mais un Sauveur qui sera tellement un objet de contradiction qu'un glaive transpercera le cœur de sa Mère (1).

O cruelle prophétie ! o prédiction déchirante pour le cœur d'une mère ! Quel terrible conflit de pensées et d'affections contraires, quelles dures appréhensions ces sinistres paroles ne durent-elles pas soulever dans le cœur de Marie, et cependant elle les reconnaît comme inspirées de Dieu, comme étant la claire manifestation des volontés célestes ; dès lors, elle surmonte sa tendresse maternelle effrayée et troublée par l'oracle divin ; elle impose silence à toutes ses affections pour entrer dans les dispositions et les sentiments que saint Paul attribue à Jésus lui-même en cette circonstance : « Oui, répond-elle dans le secret de son âme au Dieu qui lui a parlé par son prophète, puisque vous le voulez, ô Dieu juste et saint, qu'il en soit ainsi. La première loi que je me suis imposée, mon premier devoir est de me soumettre entièrement à vos volontés. *In capite libri scriptum est de me ut facerem voluntatem tuam.* Il est douloureux pour moi de vous rendre le Fils que vous m'avez donné, mais puisque le corps dont vous l'avez revêtu doit

(1) Luc. II. 28, sqq.

être sacrifié pour le salut des hommes. Je vous l'offre volontiers. *Ecce venio.* Je consens à m'en priver pour que les hommes trouvent en lui le Rédempteur promis par votre miséricorde. »

Ainsi dans ce solennel mystère Marie est en parfaite communauté de sentiments avec Dieu et le Verbe fait chair. C'est elle qui offre, Jésus se soumet, et Dieu accepte. Marie engage sa volonté et son cœur, comme Jésus engage sa vie et son sang, et Dieu sa miséricorde et son pardon. C'est ainsi que se conclut dans le temple, entre le ciel et la terre, ce grand traité de réconciliation qui doit un jour s'accomplir sur le Calvaire. Traité de mystérieuse alliance qui a pour garanties la bonté du Père, l'obéissance du Fils et la générosité de la Mère, pour condition le sacrifice de Jésus et de Marie, pour fruit la gloire de Dieu et le salut du monde.

Oh ! comme tout est grand et sublime dans cette offrande ! Marie remet la douce victime aux mains de Dieu pour être immolée à son heure, et tous deux se retirent en attendant le jour où Jésus, sur la croix, consommera son sacrifice et la Rédemption de l'humanité.

(*A suivre.*) Ch. Bihel.



Recommandations de Prières

La guerre des nations chrétiennes en Orient contre les Turcs. — Trois familles religieuses et leurs œuvres, dans les Balkans, exposées à tous les périls de la guerre et aux épidémies. — Le succès d'une Mission dans deux paroisses. — Des premières communions d'enfants le jour de Noël. — La conversion de plusieurs pécheurs. — Deux conversions contre toute espérance. — Une malade menacée de cécité. — Une veuve demande la résignation. — Une guérison s'il plaît à Dieu. — La santé d'une jeune fille. — Deux mariages. — Une grâce temporelle. — Plusieurs personnes affligées et plusieurs malades. — Des grâces de lumière et de force pour une âme. — Une mère de famille recommande son fils, jeune religieux, se dévouant aux ambulances à Andrinople. — Un jeune homme mourant qui ne se résigne pas à quitter sa mère. — Trois malades. — Une famille religieuse. — Un voyage. — Une bonne mort. — Des secours spirituels et temporels pour deux familles religieuses. — Des vocations religieuses. — Le succès des examens de 3 jeunes gens. — Une affaire temporelle très importante pour une Communauté. — Une domestique et sa maîtresse. — La persévérance d'un nouveau converti, son désir d'entrer dans un ordre austère. — La fidélité aux inspirations de la grâce pour un jeune homme. — Un missionnaire qui fonde avec de grandes difficultés une mission dans l'Oukamba. — La réussite d'une entreprise pour une bonne œuvre. — Une école chrétienne en butte à de grandes difficultés. — Les écoles de trois autres paroisses. — Plusieurs communautés religieuses, plusieurs familles, plusieurs défunts. — Deux vocations. — Le succès d'un patronage. — Un pauvre malade sans secours. — Les nombreuses intentions de nos zélateurs et zélatrices et toutes celles qui nous ont été recommandées par correspondance.

On remercie la Sainte-Face pour la guérison d'une jeune fille, le maintien et les succès d'une école chrétienne malgré de vives oppositions, et le retour à Dieu de deux pécheurs.

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus

ET DE LA SAINTE-FACE



Pluie de roses.

Les pages que nous avons publiées jusqu'ici, dans cette Revue, sous le titre de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, ont fait un peu connaître à nos lecteurs cette chère petite sainte. Nous avons cité quelques traits de sa vie, montré son esprit de charité et de sacrifice qui se dégage de sa correspondance. Cela aura contribué, nous l'espérons, à la faire aimer davantage. Ce sujet est loin d'être épuisé, mais il nous a paru qu'il serait bon de nous transporter un peu au-delà de la vie de Sœur Thérèse et de montrer comment elle a réalisé la promesse qu'elle avait faite de « passer son ciel à faire du bien sur la terre, et d'y faire pleuvoir, après sa mort, une pluie de roses ».

Nous allons donc signaler, pendant quelque temps, les nombreuses faveurs que Sœur Thérèse a faites à ceux qui lui sont attachés.

Carmel de Marriekville (Australie), janvier 1911.

Une mère était fort affligée : sa petite fille qui, jusque-là, avait joui d'une très bonne santé, fut tout à coup prise d'une sorte de raideur dans le pied droit, comme s'il eût été paralysé ; la jambe était flexible, mais le pied semblait avoir perdu tout sentiment et tout mouvement. L'enfant n'en souffrait pas, mais elle ne pouvait plus du tout se tenir sur ce pied. Le docteur avait dit à la mère qu'il faudrait au moins un an pour guérir l'enfant, si toutefois il y avait chance de guérison.

Il y avait une huitaine de jours que cet état de choses durait, lorsqu'avec l'eau dans laquelle quelques pétales de roses provenant de la tombe de Sr Thérèse avaient trempé, on fit le signe de la croix sur le pied de la petite fille. Immédiatement, elle commença à le remuer : les petits doigts du pied malade s'agitèrent alors exactement comme ceux du pied resté sain. L'enfant était guérie et elle va parfaitement depuis.

Sr X., *prieure.*

X... (Sarthe), 4 janvier 1911.

Monsieur X., âgé de 74 ans, atteint d'une crise d'eczéma très aiguë, voyant que les remèdes du médecin ne lui donnaient aucun soulagement, se décida à faire une neuvaine à Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Après quelques hésitations, il laisse tous les remèdes de côté. « Mais, se dit-il, pour obtenir une grâce des saints, m'est avis qu'il faut être soi-même en état de grâce. » — Il était bien un peu soucieux, car il y avait 40 ans qu'il n'avait pas fait ses Pâques. — Il commence sa neuvaine, fait venir M. le Curé, se confesse, le lendemain matin va communier... et l'eczéma disparaît.

« Voyez comme les saints font bien mieux les choses que les médecins, me disait-il ces derniers jours ; jamais je n'ai eu la peau aussi belle, les yeux ne me font plus mal ; et moi qui ne pouvais prendre une goutte de vin blanc, j'en ai pris, et je n'en ai ressenti aucun malaise. »

Mais sa joie la plus grande, c'est d'être revenu dans le bon chemin. « O Monsieur l'Abbé, me disait-il, que c'est bon de recevoir les Sacrements, quelle bonne journée ! A partir d'aujourd'hui, je veux être toujours fidèle... »

Sr Thérèse lui a accordé la guérison du corps et celle de l'âme.

Abbé X., *curé.*

Les Calvaires de France



Le péril que dénonçait M. Henry Reverdy, dans sa *Variété* « Aux Carrefours des Chemins » (parue dans notre numéro de novembre 1912), et que nous soulignions en faisant un appel en faveur des Calvaires de France, émeut même des âmes qui avouent « ne pas parler purement et simplement le beau langage du croyant ».

Tout le monde connaît la protestation qu'a fait entendre, en novembre dernier, au Palais Bourbon, M. Maurice Barrès, député de la Seine, contre nos modernes iconoclastes qui laissent tomber en ruines les édifices religieux. La Chambre, incapable d'une belle et grande action, est restée sourde à l'appel de l'orateur qui la suppliait de sauver la physionomie morale et religieuse de la France.

Et nous continuerons à voir, tous les jours, disparaître, dans notre pays, les asiles de prière et ces splendides calvaires, témoignages de la foi de nos pères.

Écoutons M. Barrès nous dire comment cela se passe :

« Dans une petite commune de l'Yonne, à Moulins-les-Noyers, il existe un beau calvaire, édifié à la fin du XVIIIe siècle. L'année dernière, il s'écroulait. Le conseil municipal refusa d'y rien dépenser. Bien plus, il repoussa les huit cents francs nécessaires que lui apportaient les catholiques. Alors, sur mes démarches, la commission des monuments historiques conclut au classement du calvaire. Eh bien ! d'urgence, le 17 novembre 1911, à sept heures du soir, le conseil municipal de Moulins-les-Noyers se réunissait et décidait... Mais écoutez plutôt cet extrait du registre de ses délibérations :

« *Considérant que, d'après la loi de séparation, il est interdit d'élever sur les places publiques tout monument ou emblème ayant un caractère religieux ;*

« *Considérant que la demande de réfection du calvaire n'émane que du curé seulement, que la plupart des habitants s'en désintéressent complètement, estimant qu'elle n'est d'aucune utilité ;*

« *Considérant, en outre, que le conseil municipal, désireux que la neutralité religieuse soit observée, ne saurait donner son approbation à la réfection d'une construction de ce genre, qu'on se propose de réédifier dans un but de propagande religieuse ;*

« *Dans ces conditions et pour ces motifs, le conseil refuse son approbation à la demande de réparation, ainsi qu'à celle de classement.* »

« Par bonheur, cette fois, la commission des monuments historiques n'était pas d'humeur à reculer devant cette basse réunion de Bouvards, de Pécuchets et de Homais. Elle en appela devant le Conseil d'État et, grâce à cette haute juridiction, l'injustifiable opposition du conseil municipal de Moulins a été brisée en septembre dernier. »

Il n'en reste pas moins évident que nos monuments religieux sont à la merci d'une poignée de sectaires qui s'en sont emparés.

Il n'est malheureusement pas en notre pouvoir de les sauver, et Dieu sait s'ils le seront... Mais ce que nous voudrions pouvoir réaliser, c'est de les fixer à jamais sur le papier, et nous faisons dans ce sens, un nouvel appel à nos lecteurs.

Nous croyons qu'il est nécessaire de dresser « la carte des calvaires et croix » de tous les diocèses de France, afin d'exercer sur ces monuments religieux une surveillance plus efficace. Plus connus ils seraient moins abandonnés et on pourrait plus rapidement porter secours à ceux qui se trouveraient menacés.

La Revue « Le Divin Crucifié » se fera un honneur de publier les notices sur les calvaires de France qu'on voudra bien lui envoyer. Ce sera un commencement, et cela provoquera, sans doute, un mouvement de préservation et de réparation. Plus tard, et petit à petit, il sera facile de réunir, en un ouvrage illustré, cette intéressante nomenclature qui constituera un monument historique digne de notre pays. Il conservera la physionomie séculaire de ces pierres imprégnées de la piété de nos aïeux et que dispersent au vent d'ignominieuses enchères et de basses passions politiques, nos modernes vandales, contempteurs de l'Esprit français.

L'image et l'histoire de nos calvaires et de nos croix méritent d'être offertes à la vénération de nos contemporains et léguées à la piété des générations futures, car c'est surtout les monuments religieux ornant le sol français qui constituent notre Patrie. Un paysage sans clocher et sans croix perd son idéal, et c'est sur la croix de nos clochers que, fièrement, depuis des siècles, chante au soleil, le coq de France...

Nous espérons que, grâce au concours généreux de nos lecteurs, nous pourrons entreprendre ce travail, que nous élèverons, à la fois, comme un hommage national aux siècles passés, un désaveu et une expiation des sacrilèges contemporains, une affirmation, devant la postérité, de nos croyances toujours vivantes.

E. F.

Fête du Saint Nom de Jésus.

(*IIe dimanche après l'Épiphanie*)

« Au nom de Jésus, que tout genou fléchisse au Ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. » (*Introït de la messe*).

« Seigneur, Dieu des armées, convertissez-nous, **montrez-nous votre Visage éclatant de beauté!** » (*Trait de la messe.*)

A L'ÉCOLE DE « NELLIE »

« la petite Violette du Saint-Sacrement »



I

SES PAROLES

XIV. — « Mère, les étoiles s'en sont allées; c'est le temps... »

Tout enfant est *poète* »; déclare M. Jules Lemaître. Et cet écrivain très spirituel ajoute : « L'âme d'un petit enfant bien doué est plus proche de celle d'Homère que l'âme de tel bourgeois ou de tel académicien médiocre (1). »

« L'enfant à quatre ans, écrit le P. Delaporte, crée à son usage un vocabulaire où l'Académie n'a rien à voir (2) » :

Des mots qu'il façonne à sa guise,
Des diminutifs inédits,
Une petite langue exquise,
Un vrai jargon du Paradis (3).

De là des bégaiements et des rencontres de mots, où, parfois, il y a plus de philosophie que dans les gros livres.

Le comte de Maistre était de cet avis quand il écrivait à la marquise de Costa au sujet de son fils qui n'avait pas cinq ans : « A peine peut-il balbutier quelques mots, et déjà une conception hâtive lui fournit des expressions heureuses qui présagent une intelligence vigoureuse. On ne peut trop examiner ce signe qui est le plus infaillible de tous pour juger un enfant. Observez si, dans son discours, il laisse échapper de ces mots qui expriment des nuances délicates de sa pensée ; observez encore si son discours est figuré, s'il sait revêtir sa pensée de formes palpables et choisir ses métaphores avec justesse (4). »

Nous savions déjà qu'il y a du philosophe et du théologien dans la petite *Nellie*. Impossible de lui contester davantage la qualité de poète. Elle fut poète, sans s'en douter, dans la plus haute et la plus sincère acception du mot. Douée excellemment de la faculté de sentir, son cœur s'ouvrait pour laisser échapper la note juste, l'accent vrai, l'image saisissante.

Elle aimait les fleurs et les appelait les « amies du Dieu saint ».

---

(1) *Les contemporains*, 2e série, p. 108.
(2) *Les petits enfants de cinq ans et au-dessous*, p. 112.
(3) H. DE BEAUCHESNE : *Le livre des jeunes mères*. Babil.
(4) *Lettres et opuscules*, t. II, p. 131.

Le jeu des nuages sur l'azur du firmament lui arrachait des cris d'admiration. Ses petites compagnes, pures et fraîches comme elle, c'étaient « les anges du Dieu saint ». Elle-même se définissait gracieusement « le petit soldat du Dieu saint ».

Et qu'elle est délicieuse la parole qui s'échappe de ses lèvres au matin de sa Première Communion !

La nuit a été sans sommeil. Semblable à l'épouse des Cantiques, la petite amante de Jésus ne s'est pas lassée d'appeler le Bien-Aimé (1). A chaque instant, elle, pourtant si retenue et si discrète, éveille l'infirmière et lui demande si l'heure du lever ne va pas bientôt sonner. Elle épie l'horizon et soupire après

La blancheur de l'aurore et son premier rayon (2).

Merveilleuse petite enfant ! ses regards sont au ciel. A travers la fenêtre de sa chambrette, ils interrogent les étoiles. Ils cherchent, ils appellent le Dieu Saint par-delà les astres et jusques au Paradis. C'est là qu'il demeure le Jésus tant désiré. C'est de là qu'il va venir. Ainsi que les Mages, dont parle Bossuet, *Nellie* était habituée « à regarder du côté où se lèvent les étoiles » (3).

Mais voilà que s'éteignent les uns après les autres les derniers flambeaux de la nuit ; ce n'est plus là-haut qu'il faut chercher Jésus, c'est au tabernacle. Le ciel est sur la terre depuis que Jésus est dans l'Eucharistie. *Nellie* le sait. Et la petite enfant d'avertir *sa maman* par cette ravissante apostrophe : « Mère, les étoiles s'en sont allées ; c'est le temps... »

Il s'est enfin levé le plus beau de ses jours ; *Nellie* semble vouloir n'en pas perdre une minute. Au fond de son petit cœur vigilant a retenti la douce invitation : « Voici l'époux qui vient, hâtez-vous d'accourir à sa rencontre (4). » Vierge sage, sa lampe ne s'est pas éteinte pendant la nuit (5).

« *C'est le temps maintenant...* » Oui, *tout est prêt* (6). Le beau soleil de l'Eucharistie brille dans l'ostensoir en ce premier vendredi du mois de décembre. En cette sixième férie de l'Avent, l'Eglise chante le *Dieu saint* (7) tant aimé, tant désiré et tant respecté par la petite *Nellie*. Déjà le prêtre a célébré la sainte messe, toute la communauté, religieuses et élèves attendent la première communiante.

---

(1) *Cant. III,* 1.

(2) LAMARTINE : *Hymne du matin.*

(3) *Elévations sur les mystères.* Epiphanie.

(4) Ecce sponsus venit; exite obviam ei. (MATTH., XXV, 6.)

(5) *Idem,* 8.

(6) Omnia parata sunt, venite ad nuptias. (MATTH., XXII, 4.)

(7) Heureuse et providentielle coïncidence ! Au jour de la première communion de la petite servante du Dieu saint, la première leçon des Matines raconte la fameuse vision d'Isaïe et l'éternel cantique des anges : « *Saint, saint, saint est le Seigneur !...* » (*Infr. hebd. I. Adv. Feria sexta. De Isaia, lectio Ia,* c. VI.)

La voilà vêtue de blanc, couronnée de roses, portée dans les bras de *sa maman.* Le tabernacle est ouvert. Entre les doigts consacrés du prêtre paraît la blanche Hostie : *Ecce Agnus Dei!*

La petite *Nellie* ouvre ses lèvres innocentes et Jésus descend dans son petit cœur. Plus pure que la lumière des étoiles, plus douce que celle du soleil, une clarté mystérieuse vient transfigurer le pâle visage de l'enfant et jeter dans le ravissement et l'admiration tous ceux qui l'entourent. C'est le reflet extérieur de l'astre divin qui vient de se lever dans cette bienheureuse petite âme.

*
* *

Les étoiles s'en sont allées...

Ainsi que la petite *Nellie,* le chrétien doit regarder souvent du côté du ciel. Saint Paul voudrait que notre vie tout entière s'y passât par le désir : *Conversatio autem nostra in cœlis est.* (1) Il n'est pas un instant de notre existence qui ne doive s'y rapporter.

La nuit même nous provoque à bénir le Créateur et à nous élever vers lui. Écoutons Bossuet nous y inviter après la petite *Nellie :* « Figurez-vous une nuit tranquille et belle, qui dans un ciel net et pur étale tous ses feux. C'était pendant une telle nuit que David disait : Seigneur, je verrai vos cieux, l'œuvre de vos mains, la lune et les étoiles que vous avez fondées (2). » Plus tard il arrête sa contemplation sur le soleil : « Dieu a établi sa demeure dans le soleil, qui sort richement paré, comme fait un nouvel époux du lieu de son repos (3) », et le reste : de là il s'élève à la lumière plus belle et plus vive de la loi. Voilà ce qu'opère dans l'esprit de David la beauté du jour. Mais alors qu'il ne voit que la beauté de la nuit, il jouit d'un sacré silence ; et dans une belle obscurité, il contemple la douce lumière que lui présente la nuit, pour de là s'élever à Celui qui luit seul parmi les ténèbres. » Et le grand évêque apostrophe ainsi les serviteurs de Dieu qui sanctifient les heures nocturnes par leurs prières : « Vous qui vous relevez pendant la nuit, et qui élevez à Dieu des mains innocentes dans l'obscurité et dans le silence, solitaires, et vous, chrétiens, qui louez Dieu durant les ténèbres, dignes observateurs des beautés du ciel, vous verrez l'étoile qui vous mènera au grand Roi ; vous apprendrez à connaître, dans sa lumière, Jérusalem, et la crèche de votre Sauveur et le Pain qu'il vous prépare à Bethléem. » (4)

Mais la nuit se retire et *les étoiles s'en sont allées,* nous répète encore *Nellie.* Et voici qu'un autre tableau vient captiver son âme et emporter les nôtres à sa suite. Un nouveau jour se lève et c'est à Dieu qu'il appartient tout entier.

---

(1) *Philip.,* III, 20.
(2) *Psal.,* VIII, 4.
(3) *Idem,* 8-9 et seq.
(4) *Elévations,* XVIIe Semaine. *Qui sont les Mages ?*

L'Eglise a toujours attaché une importance capitale à la première heure de la journée et a voulu la consacrer par un office solennel : celui de Prime.

Je me souviens d'avoir lu que, dans les âges de foi, nos pères sanctifiaient la vigile des grandes solennités par une veillée liturgique. Réunis à l'Evêque et aux Prêtres, ils remplissaient les vastes cathédrales pour la psalmodie des Nocturnes. Quand les étoiles commençaient à pâlir, ils chantaient Laudes. Puis un silence impressionnant se faisait dans l'assemblée attentive et anxieuse. Tous les regards restaient fixés sur les grandes verrières ouvertes dans l'abside vers l'Orient. Et, juste au moment où le soleil venait les embraser de ses premiers feux, les chants éclataient avec un enthousiasme indescriptible :

Jam lucis orto sidere,
Deum precemur supplices (1).

Pour ces populations, à la foi vive et éclairée, le soleil, c'était le Christ, et son lever, le triomphe permanent de la résurrection.

Pensait-il à ce religieux et saisissant rapprochement, le poète des *Harmonies,* quand il saluait de ces beaux vers l'apparition du soleil levant sur les flots bleus de la Méditerranée :

Chaque être s'écrie :
C'est lui, c'est le jour !
C'est lui, c'est la vie !
C'est lui, c'est l'amour ! (2)

La vraie lumière, la vie parfaite, l'amour infini c'est Jésus. Et c'est vers ce divin soleil que tendait avec ardeur l'âme de la petite *Nellie, quand les étoiles s'en étaient allées,* à ce matin de sa Première Communion. Que nos cœurs unis au sien gravitent uniquement vers ce centre divin pour y trouver le repos et la paix !

*
* *

Les étoiles s'en sont allées...

Recueillons encore un enseignement pratique auprès de notre inépuisable petit docteur. Le commentaire nous en sera donné par un maître qu'on gagne toujours à relire : « Le réveil est un des grands moments de la journée, justement parce qu'il y est notre premier acte moral. Vous savez en toutes choses l'importance des principes. » Si la racine est sainte, écrit saint Paul, saints aussi seront les rameaux (3). » Et de même, si le réveil est viril, virile aussi sera la journée. Le démon, qui, comme Dieu a le goût des

(1) Déjà paraît l'astre du jour,
A genoux, prions le Seigneur.
(2) LAMARTINE : *Hymne du matin.*
(3) *Et si radix, sancta et rami.* (*Rom.*, XI, 16.)

prémices, surveille assidûment ces premières heures du jour ; et si, cédant à son inspiration, on les livre à la mollesse, il fait aisément et souvent de magnifiques butins. Vouloir édifier sa journée sur une matinée donnée à la paresse, c'est pire qu'essayer de bâtir sur le sable, c'est bâtir sur des nuages et parfois dans la boue.

« Les heures matinales, je dis surtout celles qui précèdent ou accompagnent l'aurore, sont merveilleusement propres pour la prière, et spécialement bénies de Dieu. « O Dieu, mon Dieu adoré, disait David, dès l'aurore mes yeux sont ouverts et vous cherchent : car mon âme a trop soif de vous pour laisser mon corps inactif. Au reste, si même, durant la nuit, j'appelle et caresse votre doux souvenir, combien plus et combien volontiers je méditerai dans les heures du matin, vos perfections, vos dons et vos lois (1) ! »

« Des grâces sans nombre paieront ces premières heures tranquilles passées dans la prière et la conversation avec Dieu ; votre âme y gagnera un ressort, une énergie, une liberté qui fortifieront peu à peu votre tempérament spirituel, et vous rendront merveilleusement propres aux états et aux œuvres de la vie parfaite. Saint Pierre parle dans ses épîtres du devoir qui incombe à chacun de rendre son âme chaste. L'un des secrets de cette épuration, qui fait que, vivant dans un corps, l'âme le domine assez pour mener ici-bas la vie des anges, c'est cette facilité acquise à secouer le sommeil à l'heure dite et de vaquer chaque jour, dès le premier matin, à la contemplation des vérités éternelles (2).

*
* *

« *Les étoiles s'en sont allées, c'est le temps...* »

Nul bruit du dehors n'est encore venu troubler le silence qui t'environne, ô mon âme. Sous la douce pression de ton bon ange, donne-toi *toute à Jésus par Marie.* « *C'est le temps* »... de recommencer courageusement la tâche quotidienne, de reprendre avec amour ta croix et de continuer à gravir ton calvaire. Pour être généreuse et forte en face du devoir et de la souffrance, viens recevoir le Pain des anges ; mets l'Hostie dans ton cœur afin que la croix n'écrase pas tes épaules. Et puis en avant ! Jésus veut faire de toi aujourd'hui *quelque chose de bon*. Il ne veut pas que tu sois *inutile*. Cette journée qui s'ouvre devant toi, Jésus veut que tu la passes à le servir, à l'aimer, à penser à Lui, à édifier le cher prochain, à consoler, à sourire, à bénir, à exhorter autour de toi, à semer les bons exemples, les bonnes paroles, à faire des heureux. O bon Jésus, oui, je m'y mets de suite, l'heure presse, la moisson

---

(1) *Ps.*, LXII.
(2) *Fleurs de doctrine et de piété*, Du règlement de nos sommeils, pages 368-371.

est abondante. Venez avec moi. Demeurez en moi. Travaillons à deux et la journée sera féconde....

*
* *

« *Les étoiles s'en sont allées, c'est le temps...* »

Mères, répétez ces paroles de *Nellie* à vos petits enfants, et, dès leurs plus tendres années, réglez leur sommeil et l'heure du réveil. Certes, je ne vous invite pas à les faire lever avant l'aurore ni à interrompre trop tôt les rêves enchantés de leur paisible repos; mais à les *habituer*, dès qu'ils peuvent le comprendre, à commencer leur journée par un petit sacrifice, à ne pas céder à la paresse, à sanctifier la première heure par une victoire sur la nature *pour l'amour du bon Jésus*. Croyez-le, mères chrétiennes, la vertu est possible, elle est facile, à ces petites âmes en qui la grâce du baptême est intacte et active, et qui s'ouvrent vers Dieu comme la fleur matinale vers le soleil. Témoin notre admirable petite *Nellie*, témoin une autre jeune sainte contemporaine si justement populaire, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui a pu écrire dans son autobiographie cette courte phrase qui en dit long : « Oui, *depuis l'âge de trois ans,* je n'ai rien refusé au bon Dieu. »

F. Bernard des Ronces.



Le R. P. Vincent de Paul Bailly.

C'est un grand serviteur de la croix qui a disparu avec le R. P. Vincent de Paul Bailly. Toute la *Presse*, sans distinction d'opinion, a salué la dépouille mortelle de ce vaillant journaliste, fondateur de la *Maison de la Bonne Presse*. A notre tour, nous nous inclinons devant cette tombe qui vient de se fermer sur ce grand apôtre, et nous adressons nos respectueuses condoléances à sa famille religieuse.

Il ne nous appartient pas de faire son panégyrique, mais il nous semble que « Le Divin Crucifié » se devait de rappeler à ses lecteurs que le R. P. Vincent de Paul Bailly fut un ardent et infatigable pèlerin de *Terre-Sainte*. Mieux et plus, il fut le *chef* de ces grands pèlerinages à *Jérusalem*, qu'il accomplit vingt-huit fois, les derniers, malgré son grand âge et ses innombrables et pénibles travaux.

Un tel acte de foi et d'amour — qui n'a rien de commun avec le moderne tourisme de trop agréables et commodes pèlerinages — révèle magnifiquement l'âme surnaturelle du P. Bailly. Il allait en Palestine pour y revivre puissamment les scènes de l'Evangile, depuis les *Rameaux* jusqu'au *Vendredi-Saint,* qui sont restées la pensée dominante de sa vie si féconde. C'est là qu'il apprit à si bien porter sa croix, et, c'est parce qu'il est resté fidèle à l'école du divin Crucifié, qu'il a pu accomplir de si grandes choses pour Dieu, l'Eglise et la France. Heureux disciple et courageux soldat : il a souffert persécution, le Royaume du Ciel est le sien aujourd'hui.

La Direction.

LA DIFFUSION DE LA SAINTE-FACE

Comment nos Zélateurs accueillent leur Diplôme de la Sainte-Face et quel bien fait cette chère Image.

Extraits de correspondances.

Fombonne. — « Oh ! j'ai reçu et baisé avec bonheur la sainte Image de la Face adorable de notre doux Sauveur que vous avez bien voulu m'envoyer par mon Image-Diplôme ! Comme noblesse oblige, je lui ai promis de la répandre et de la faire aimer par tous les moyens qui seront en mon pouvoir. D'ailleurs, comme vous me le dites, Monsieur le Directeur, cet apostolat est une vraie charité que Notre-Seigneur récompense largement. Je donne la sainte Image, en attendant que le bon Maître bénisse mes efforts et me fasse trouver des acquéreurs volontaires. J'ai distribué les 66 images reçues et vous en demande 30 autres. » *M.-A. F.*

Satillieu. — « Je suis heureuse d'être du nombre des zélatrices et je me fais un devoir de confier au Sauveur naissant, mes vœux les plus ardents pour la prospérité de votre belle Œuvre. Que par l'Image de la Sainte-Face, Jésus soit mieux connu et plus aimé et qu'Il daigne répandre ses grâces sur ceux qui dirigent cette Œuvre sainte entre toutes ! » *Sr M.*

Naples. — « Je suis vraiment heureuse d'être inscrite comme zélatrice de votre œuvre si belle. La dévotion à la Sainte-Face m'est très chère depuis longtemps et je cherche à la répandre partout, et en première ligne dans le Clergé et parmi les personnes pieuses.

Supplions Jésus de se faire connaître intimement aux âmes dans les divines profusions de son Précieux Sang. Que par leur amour et leur générosité elles lui fassent oublier les opprobres reçus dans sa Face adorable. C'est là le premier but de votre Œuvre, Œuvre de réparation et d'amour, et c'est pourquoi elle est si opportune à notre époque de matérialisme... » *C. P.*

Echallens (Suisse). — « Je vous remercie infiniment de la belle et sainte Image-Diplôme que vous m'avez offerte. Puisque Jésus, par votre entremise, a passé sur ma misère pour me donner le beau titre de zélatrice de la Sainte-Face qui m'est bien cher, j'y mettrai toute ma bonne volonté, ne comptant pas sur moi, mais surtout sur le divin Maître. Mon but sera de propager autant que je le pourrai la dévotion de la Sainte-Face, afin de pouvoir contribuer à la réparation qui est due à Notre-Sauveur tant outragé et si peu aimé !

« A cette intention je vous fais une commande d'images que j'espère répandre très vite... » *Mme F. C.*

Monmouth (Angleterre). — « Je vous suis très reconnaissante d'avoir bien voulu m'admettre au titre et aux faveurs des Zélateurs de la Sainte-Face. Je ferai tout ce que je pourrai pour propager cette belle dévotion à laquelle je me suis attachée dès le commencement. Depuis plus d'un an, une lampe brûle continuellement devant la grande Image de la Sainte-Face, exposée dans la Communauté, mais maintenant que j'ai le bonheur d'être zélatrice, je vais essayer de renouveler la ferveur de cette dévotion autour de moi, en donnant moi-même la première, l'exemple du respect et de la ferveur que nous devons à cette sublime image... » *Sr M.-Th.*

Saint-Papoul. — « Je viens solliciter une faveur et j'espère qu'il vous sera possible de me l'accorder. Depuis longtemps, j'ai une prédilection toute spé-

ciale pour la reproduction de la Sainte-Face dont vous êtes à la fois le dépositaire et le propagateur : nulle autre effigie divine n'éveille en mon âme autant de recueillement et d'émotion. Par-delà ces traits esquissés, on sent comme une mystérieuse attirance, comme une vie qui palpite et qui réchauffe; on a l'intuition qu'on est tout près du Maître.

« C'est vous dire que je souhaite la diffusion la plus rapide de cette sainte Image, et que je désire vous aider dans cette tâche. Si la chose est possible. veuillez donc me considérer comme zélateur de la Sainte-Face. »

Abbé J. F.-C.

Tilly-sur-Seulles. — « C'est bien volontiers que je veux répondre à vos désirs pour la propagation de la sainte Image qui, du jour où je l'ai vue pour la première fois, a ravi mon âme, et, comme vous, mon seul désir serait de la répandre le plus possible. En maintes circonstances, je saisis l'occasion d'un cadeau à faire pour la donner, et mon intention est bien de continuer selon la mesure de mes moyens. Une partie de mes économies sera réservée à cette propagande.

« Faire aimer Jésus, provoquer un seul acte d'amour et d'adoration de plus est une œuvre bien consolante, et comme on ne peut voir cette Image auguste sans l'aimer et l'adorer, on ne peut faire chose plus agréable à Notre-Seigneur et à sa Très Sainte Mère que de s'y consacrer de tout son pouvoir. »

Annecy. — « Malade, je ne puis que prier pour la réussite des autres zélatrices et promettre de faire tout mon possible pour répandre une si belle dévotion si je suis encore appelée à vivre. » *F. C.*

Ventavon (Hautes-Alpes). — « Je viens vous prier de vouloir bien me recevoir au nombre des zélateurs de la Sainte-Face : j'ai reçu avec grande reconnaissance votre excellente Revue de la Sainte-Face. Ma paroisse, très indifférente et très pauvre, a grand besoin des grâces attachées à cette dévotion ; je vais faire tous mes efforts pour y amener le plus grand nombre de mes paroissiens ; je recommande aux prières de vos pieux associés mes projets et toute ma paroisse. » *Abbé L., Curé.*



Appel aux âmes dévouées

Afin de répondre aux désirs du Vicaire de Jésus-Christ et de multiplier les dévots à la Sainte-Face de Jésus, nous faisons un appel confiant à toutes les âmes de bonne volonté pour nous aider dans notre belle et pieuse propagande de la Sainte-Face.

Pour être **Zélateur,** il suffit de se faire inscrire (1) et de s'engager à répandre, le plus possible, la Sainte-Face, selon sa situation et ses moyens. Le jour de sa nomination, le **Zélateur** reçoit une Image Diplome, et son nom est inscrit dans un registre destiné à être communiqué au Saint-Père.

Le titre de **Zélateur** donne droit à une bénédiction spéciale du Souverain Pontife, à la participation d'un certain nombre de Messes par mois, et à des images gratuites de la Sainte-Face, suivant l'importance des commandes effectuées.

(1) Envoyer ses nom, prénom et adresse, à Monsieur le Directeur de la *Maison du Bon-Pasteur,* 228, boulevard Péreire, Paris.

La cotisation obligatoire des Zélateurs est de 2 francs par an pour la France et de 2 fr. 50 pour l'Etranger. Elle donne droit à un abonnement à la Revue de la Sainte-Face : « Le Divin Crucifié. »

VARIÉTÉ

÷ ÷ ÷ ÷ ÷

Fraternité !



La rue. Beaucoup de policiers faisant le demi-cercle autour d'une porte. Des soldats, l'arme au pied. Derrière, la foule, silencieuse, attentive. Quel bandit assiège-t-on dans son repaire ? Il doit être bien redoutable, pour nécessiter un pareil déploiement de forces !

La porte est brisée ; les gendarmes apparaissent, encadrant les malfaiteurs. Dans la foule, on se hausse sur la pointe des pieds pour voir par-dessus les képis des soldats.

Voici les ennemis de la République ; voici la terreur des populations, les bandits dont la société se débarrasse : deux femmes, une vieille et une jeune, portant un paquet dans leurs mains ; elles ont un voile noir sur la tête et un chapelet à la ceinture.

Elles passent, escortées de leurs gardiens, à travers la foule des faubourgs. Le silence est profond, on les regarde avec une sorte de stupeur ; car ces cerveaux où se mêlent les vapeurs de l'absinthe, les théories de l' « Humanité », et un vague restant de bon sens populaire, n'arrivent pas à se faire une idée bien nette de ce qui se passe devant eux. Pourtant, l'opinion générale est la gêne et aussi le dégoût, non pas pour les deux femmes, mais pour les messieurs qui les suivent en redingote et en chapeau haut de forme, l'air solennel et satisfait.

Quelques cris s'élèvent : « A bas la calotte, vive la République! » Un poing se tend sous le visage de la plus jeune des religieuses, qui recule, effrayée. Elle regarde et voit un vieux voyou qui fait sans doute partie de la bande recrutée pour soutenir la police en cas de difficulté avec la foule.

La police s'en va, la cohue se disperse. — Justice est faite ; la République est sauvée.

*
* *

La chambre à coucher d'un ministre. Son Excellence est malade ; Son Excellence est très mal. Les médecins hochent la tête, gravement. Dans un coin, les attachés et les secrétaires poussent des soupirs inquiets et se consultent.

— ... Alors, cher confrère, vous jugez l'opération indispensable ? — Absolument, cher confrère... et des soins intelligents, délicats... — Hum ! Des religieuses ? Il n'en voudra jamais ; c'est lui qui les a chassées...

Un jeune secrétaire se rapproche : « Il faudrait, dites-vous, cher maître, des religieuses ? Mais Son Excellence ne demanderait pas mieux ! » Alors le jeune homme se penche sur l'oreiller... Le visage du malade s'épanouit : « Comment donc, des Sœurs ? Mais il n'y a que

cela ! Cherchez-en, s'il en reste ; trouvez-en, cher ami, et tout de suite ! »

Le jeune secrétaire a cherché ; le jeune secrétaire a trouvé sans peine, car la police est bien faite. Il se présente dans l'étroit logement où les deux pauvres expulsées se sont réfugiées. A sa vue, les deux femmes se mettent à trembler. Le jeune homme, tout souriant, les rassure : « Mesdames, je viens de la part de M. le Ministre. Son Excellence estime à leur juste valeur le dévouement et l'abnégation dont vous êtes si prodigues. Il s'adresse à votre charité et sollicite la faveur de vos soins si intelligents. Veuillez croire que Son Excellence est toute disposée à se montrer généreuse... » — « Ma fille, interrompit la vieille religieuse, vous irez au chevet de M. le Ministre ; soignez-le bien, pour l'amour de Jésus-Christ. »

M. le Ministre a entendu la porte s'ouvrir ; il a aperçu un voile noir et un chapelet. M. le Ministre a souri, tout heureux, et a tendu ses deux mains maigres. Dans la chambre du malade, les échines se sont courbées vers la Sœur. Tout de suite, elle a pris la feuille d'ordonnance où zigzague la courbe de la fièvre ministérielle...

M. le Ministre sera bien soigné.

*
* *

Une mansarde au sixième, l'hiver, à l'extrémité des boulevards extérieurs. Un homme, étendu sur des débris de paillasse, achève de cracher ce qui lui reste de poumons.

M. le Ministre est guéri ; M. le Ministre se porte comme un charme ; il promène à Biarritz, sur la plage tiède, sa mine épanouie et gaillarde. La Sœur a des loisirs.

On lui a dit qu'un pauvre agonisait là-haut, sous les ardoises ; et elle monte.

Elle ouvre la porte, et le moribond la reconnaît. C'est celle à qui il a tendu un poing haineux, le jour de l'expulsion. Elle aussi l'a reconnu, et elle entre tout de même. Elle met sa main sur le front qui brûle ; elle verse un peu de lait dans une tasse et donne à boire au malheureux en lui disant de douces paroles ; elle arrange la paillasse, prend un balai, nettoie le bouge. Quand elle a fini, elle dit au malade : « Attendez-moi un instant, je vais chercher un peu de bois pour vous faire du feu. »

Le vieux l'attend, le visage tourné vers la porte par où la joie et la lumière sont entrées tout à l'heure ; il attend le retour du soleil, le retour de l'espoir...

En attendant ainsi, il est mort. La Sœur n'est pas revenue : au bas de l'escalier, un agent l'a empoignée et l'a conduite au poste.

*
* *

Ceci est une très vieille histoire, quoi qu'il paraisse. Il y eut autrefois quelqu'un qui répandit sur son peuple des bienfaits innombrables, qui multiplia les prodiges pour le soulagement de toutes les misères et de toutes les détresses. Après avoir nourri les foules affamées, ouvert les yeux aux aveugles, remis sur pied les impotents, et rendu

à leurs mères les enfants morts ; après qu'un peuple entier l'eut acclamé, dans un élan de reconnaissance, comme son libérateur et son Père, il fut arrêté comme un malfaiteur et crucifié comme un bandit.

Mais son exemple ne s'est pas perdu dans la poussière des siècles. Des créatures humaines ont eu jusqu'aujourd'hui le courage de le revivre, non seulement dans sa générosité, son dévouement et son abnégation, mais encore dans ses humiliations et ses déboires. Non contentes de se sacrifier à leurs frères, elles retournent le calice de la Passion pour voir si le divin Crucifié n'y aurait pas laissé quelques gouttes pour elles, et elles les absorbent avec délices. Et quand le peuple, repu des largesses de leurs mains, leur signifie brutalement leur congé, elles sourient, jettent un regard sur le crucifix et s'en vont en disant tout bas : « Ainsi, je Lui ressemblerai mieux. »

Charles MARTEL.



LA MESSE DES ABONNÉS

La messe des abonnés aura lieu, durant tout ce mois de janvier, deux fois par semaine : tous les *mercredis* et tous les *vendredis*. Elle sera dite, comme toujours, aux intentions de ceux qui nous ont adressé une offrande.

Nous accepterons toujours avec reconnaissance les cotisations qui nous seront versées pour la célébration de cette messe où il est prié tout particulièrement aux intentions qui nous sont recommandées.

Watrelos. — « Nous sommes heureuses d'acquitter notre cotisation annuelle de zélatrices et d'abonnées à la Revue. Nous ajoutons deux francs pour que vous vouliez bien unir nos intentions à celles de la sainte messe que vous offrez pour tous les zélateurs ; surtout, nous demandons la conversion de deux personnes de notre famille... » *M. et J. L.*

Constantinople. — « Je vous envoie une petite offrande pour que vous me fassiez l'aumône d'une participation aux *messes du vendredi* en l'honneur de la Sainte-Face, afin que Jésus protège les deux familles de Saint-Vincent-de-Paul dans les événements politiques si graves qui se préparent en ce moment... » Sr *Gen.*

Lissac. — « Il y a quelque temps j'ai recommandé aux prières des lecteurs du « Divin Crucifié » un jeune collégien pour lui obtenir du succès dans ses examens. Les prières ont été exaucées et la famille m'a remis, en action de grâces, une offrande que je vous envoie, pour participer aux messes de réparation du mercredi et du vendredi. » *L. M., zélatrice.*

Boulzicourt. — « Je vous prie d'accepter mon offrande pour la *Messe des abonnés.* C'est une excellente pensée dont je vous remercie profondément. Une si humble offrande me fait participante d'un si grand nombre de messes ! Quel réconfort et quel soutien dans toutes nos tristesses quotidiennes à la pensée que Jésus lui-même est offert spécialement pour nous ! » *Une zélatrice dévouée.*

Le Gérant : E. DERENNE.

LA CHAPELLE-MONTLIGEON (ORNE). — IMP. DE MONTLIGEON. — 4600-12-12.

3e ANNÉE N° 2 FÉVRIER 1913

LE DIVIN CRUCIFIÉ

Revue de la Sainte-Face



SOMMAIRE :



Pensée directrice pour le mois



Le saint temps du Carême.

Ce mois va ramener dans notre esprit, d'une manière plus vigoureuse, les grands souvenirs de la Passion de Notre-Seigneur. Nous y trouverons les enseignements des fêtes que l'Eglise nous donne à méditer : fêtes de la Lance et des Clous, *du* Saint-Suaire, *des* Cinq Plaies, *du* Précieux Sang, *etc.*

Fixons-y notre pensée durant tout ce mois, et arrêtons-la, d'une façon particulière, sur la fête du Saint-Suaire *qui doit être comme* la fête patronale *des dévots de la Sainte-Face. Elle nous rappelle, en effet, que c'est durant son séjour au tombeau que le Christ a daigné marquer, des empreintes de son Corps adorable, le Linceul qui l'enveloppait et y laisser les traits de sa Face divine. L'Eglise célèbre cette fête dans sa sainte liturgie et commémore ainsi cet événement important. A son exemple, recueillons-nous auprès des vestiges de la Passion que Notre-Seigneur a laissés sur le Saint-Suaire, et imprimons en nous-mêmes ces vénérés stigmates qui nous rappellent les souffrances de Jésus notre Sauveur, mort pour notre salut.*



La Passion de N.-S. Jésus-Christ en action

V

L'Agonie au Jardin des Oliviers.

Dans la Cène eucharistique ajoutée par Jésus au festin traditionnel de la Pâque, le divin Maître avait pris une dernière coupe et, l'ayant consacrée, il en avait fait le calice de son sang, de ce sang qui allait être versé, jusqu'à la dernière goutte, pour la rémission des péchés du monde. L'effusion du sang divin commence et termine la Passion du Sauveur. Depuis la sueur de l'agonie, au jardin des Oliviers, jusqu'au coup de lance qui, sur la Croix, fit jaillir des flancs de la divine victime la dernière goutte de sang mêlé à l'eau du corps, le mystérieux calice, consacré par Jésus pour être son sang, fut versé tout entier et il ne devait se remplir désormais que par la répétition sacramentelle, entre les mains des ministres de Jésus-Christ, de la Cène eucharistique.

Quel sujet d'admiration et de reconnaissance pour le cœur du chrétien ! Quel mystère d'amour proposé à sa foi !

Dès le premier acte de la Passion, le sang rédempteur coule pour le salut des hommes ; il ne s'arrête que quand il n'y en a plus une seule goutte à répandre. C'est le grand mystère de l'amour. Au jardin de Gethsémani commence l'écoulement du sang divin.

Après l'institution de l'Eucharistie et l'action de grâces à Dieu le Père, au chant du grand Hallel hébraïque, Jésus quitta la salle du Cénacle avec ses disciples. Ceux-ci n'étaient plus que onze, car le traître, Judas, se sentant découvert, était parti pour accomplir son forfait.

Le repas pascal des Juifs se prolongeait fort avant dans la nuit ; les rites légaux accomplis, on donnait le reste du temps à la libre joie du festin. Jésus dut abréger, au contraire, le repas; son heure était venue de se livrer en Victime pour le salut du monde. Comme la Pâque juive se célébrait à l'époque de la pleine lune, il faisait assez clair pour que l'on pût marcher et agir la nuit.

Jésus partit donc, suivi de ses disciples. Il descendit le mont Sion, sortit de Jérusalem par la porte orientale, et se dirigea, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, vers le lieu dit Gethsémani, situé sur la pente de la colline d'en face, qui était le mont des Oliviers. Pour y accéder il traversa le torrent de Cédron.

Jadis le roi David, fuyant devant son fils Absalon, avait suivi la même route. Coupable devant Dieu de son amour adultérin pour la femme d'Urie et du meurtre de ce vaillant guerrier, puni par la

révolte de son fils, il s'était échappé de Jérusalem accompagné d'un petit nombre seulement de serviteurs fidèles. Il avait gravi, en pénitent, les pieds nus, les yeux baignés de larmes, la montagne des Oliviers, implorant la miséricorde et la protection du Seigneur. Plus tard, rentré vainqueur à Jérusalem et réconcilié avec Dieu, le roi-prophète chantant, dans ses immortels psaumes, la puissance et la gloire du futur Messie, fils du Très-Haut, avait dit de lui : « Il boira, en chemin, l'eau de la tribulation au torrent du Cédron, mais à cause de ses souffrances il sera exalté. *De torrente in via bibet : propterea exaltabit caput.* »

Jésus, le fils de David, le vrai héritier de son trône, chassé lui aussi par la révolte de ses enfants, mais lui, Victime innnocente des péchés de tous, réalisa la prophétie, en traversant ce torrent de Cédron, auquel il but peut-être, tout impur et tout souillé qu'il fut par les immondices de la ville et les débris de cadavres des enfants, immolés à Moloch dans les flammes par les impies israélites, affiliés au culte de l'horrible divinité syrienne.

Ayant traversé le Cédron, Jésus gravit les pentes de la montagne des Oliviers. C'est là que, depuis qu'il était à Jérusalem, il se retirait, le soir, pour vaquer à la prière, dans la solitude et le silence. De vastes plantations d'oliviers couvraient toute la colline. Il y avait partout des enclos que l'on appelait les jardins de Jérusalem. Jésus entra dans l'un d'eux, qui portait le nom de Gethsémani. Puis il dit à ses disciples réunis autour de lui : « Asseyez-vous ici pendant que j'irai prier à l'écart ; veillez et priez pour ne pas succomber à l'épreuve. » Alors, laissant les autres en arrière, il pénétra plus avant dans l'intérieur, avec Pierre, Jacques et Jean.

A cette heure de la nuit, et quoique la lune fût dans son plein, il devait régner, dans ce lieu retiré, et sous les oliviers, une lugubre obscurité. Alors des sentiments d'effroi, de répugnance, de tristesse commencèrent à envahir l'âme de Jésus ; une lutte s'engagea en lui entre l'humanité et la divinité, et s'adressant aux trois qui l'accompagnaient, il leur dit : « Mon âme est désolée jusqu'à la mort ; restez ici et veillez avec moi. » Puis il s'éloigna à la distance d'un jet de pierre, et se jeta à genoux.

A ce moment-là se déroula sous ses yeux, comme dans la plus épouvantable vision, le tableau des tortures imminentes et des supplices effrayants de sa Passion, et celui plus horrible encore de l'infinie multitude des péchés du monde, de la perversité abominable des hommes, pour lesquels il allait mourir, et de l'inutilité de ses souffrances pour le plus grand nombre. Jésus en fut accablé. C'est bien à lui que s'appliquaient les mots du Psalmiste : « Les affres de la mort m'ont envahi et les torrents de l'iniquité des siècles m'ont bouleversé. » *Circumdederunt me dolores mortis et torrentes iniquitatis conturbaverunt me.*

Jésus était entré dans son rôle de Victime divine. Par l'offrande

de lui-même à Dieu, son Père, il avait pris la place de tous les hommes et se présentait à lui comme le représentant de tous les pécheurs. Chargé des péchés du monde, il succombait sous leur horreur. Son effroi, sa douleur soulevaient dans son âme des tempêtes semblables à celles d'une mer démontée ; des vagues immenses formées de toutes les iniquités du genre humain, des torrents d'amertume, où s'agitaient toutes les tristesses, toutes les désolations de la terre, l'avaient envahie.

Prosterné la face contre terre, pénétré d'une tristesse indicible, qui embrassait les péchés et les crimes de tous les temps et de tous les lieux, comme s'ils eussent été ramassés dans une coupe, il suppliait son Père pour que le calice des iniquités et des souffrances s'éloignât de lui : « Père, si vous le voulez, écartez de moi ce calice ; mais que votre volonté soit faite, et non la mienne. »

Le Père n'éloigna pas le calice. Cependant, à son ordre, un ange apparut, qui vint fortifier son Fils, et le préparer au martyre divin.

Jésus s'était relevé, calme et prêt au sacrifice. Il retourna vers ses disciples et, les trouvant endormis, il dit à Simon-Pierre : « Simon, tu dors ? Tu n'as donc pu veiller une heure avec moi ? » Les deux autres s'étaient réveillés ; il leur dit à tous : « Veillez et priez pour que vous ne succombiez pas à l'épreuve ; car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. »

Il les laissa et s'écarta de nouveau pour recommencer à prier. De nouveau l'épouvantable vision de toutes les iniquités de la terre, de toutes les fautes et de toutes les horreurs du genre humain, la perspective de tous les outrages et de tous les supplices de sa Passion accablèrent son âme.

Dans un colloque sublime avec le Père, et sous l'angoisse déchirante qui l'étreignait, la sueur qui baignait sa face adorable coula sur la terre en gouttes de sang. L'Ange du ciel vint, sans doute, de nouveau, le réconforter dans cette horrible agonie. L'amour l'emporta en lui sur la tristesse et l'angoisse. Remis des défaillances de la nature, prêt au sacrifice pour accomplir la volonté du Père, Jésus qui était venu, à deux reprises, vers ses disciples endormis, revint à eux, une troisième fois, et, avec une nouvelle force, il leur dit : « Maintenant, levez-vous, allons ; voici que celui qui me trahit est là ! »

Arthur LOTH.



MESSES



Pendant le Carême, on recevra avec reconnaissance, au centre de l'Œuvre de la Sainte-Face (228, Boulevard Péreire, Paris), toutes les messes que les abonnés et les lecteurs du *Divin Crucifié* voudront bien y envoyer. Ces messes seront acquittées sans retard.

LE GRAND DRAME DE L'AMOUR
L'EUCHARISTIE ET LA PASSION
étudié dans l'Évangile

I. — Les préparatifs de la Pâque légale (*Suite*).

TEXTE ÉVANGÉLIQUE : « *At illi dixerunt : Ubi vis paremus ?* (LUC, XXII 9) *Et dicit eis : Ite in civitatem* (MARC, XIV, 13) ; *ecce, introeuntibus vobis in civitatem occurret vobis homo quidam amphoram aquæ portans ; sequimini eum in domum in quam intrat* (LUC, XXII, 10). *Dicite domino domus* (MARC, XIV, 14) : *Magister dicit : Tempus meum propre est, apud te facio Pascha, cum discipulis meis* (MATH., XXVI, 18). »

Et ils dirent : Où voulez-vous que nous la préparions ? Et Jésus leur dit : Allez dans la ville ; voici qu'en y entrant, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau ; suivez-le dans la maison où il entrera. Dites au maître de la maison : Le Maître dit : Mon temps est proche, je ferai la Pâque chez vous avec mes disciples. »

25. — L'HEURE DE JÉSUS, C'EST L'HEURE DE L'ACCOMPLISSEMENT DE SA MISSION DANS LE TEMPS. — Qui pourra jamais comprendre le sens divinement profond de ces paroles de Jésus : *tempus meum prope est ?* C'est *mon* heure, *mon* temps à moi, celui pour lequel j'ai vécu, vers lequel se sont dirigées toutes les aspirations de mon âme, après lequel j'ai sans cesse soupiré, l'objet de tous mes désirs et de toutes mes ambitions depuis le premier moment de mon Incarnation. Tout le passé n'a été qu'un acheminement, je ne l'ai vécu que parce qu'il me conduisait au terme ; en vérité, ma vie du passé ç'a été l'heure présente !

Voilà pourquoi *mon heure* à moi, celle qui a été mon mobile, mon attraction suprême et comme mon principe de vie, *mon temps*, ce temps pendant lequel s'écoule toute la vie d'un homme, qui la commence et la finit, c'est pour moi le moment présent.

Comme Dieu, je suis éternel et j'ignore ce que c'est que le temps, que la durée ; comme homme, j'ai été mis en contact avec le temps, mais cette durée limitée de ma vie terrestre, ma vraie vie dans le temps, c'est l'heure du présent. Je ne suis venu que pour arriver à cette heure, j'y suis et maintenant je puis dire que j'ai vécu.

Pour mourir il me fallait naître ; pour instituer mon Sacrement d'amour, il me fallait vivre. Pour me mettre à la portée des hommes il me fallait être comme l'un d'eux, c'est-à-dire naître, vivre et mourir ; mais à vrai dire, il n'y a qu'un point dans ma vie, qu'un vrai moment dans mon existence, c'est celui où je vais instituer mon Eucharistie et où je vais mourir.

Voilà pourquoi je l'appelle mon temps, ma vie du temps, mon existence mortelle : *tempus meum.* Le temps qui me convient à moi qui suis au-dessus de toute durée par ma divinité, le temps auquel j'ai voulu m'assujettir pour accomplir dans l'humanité ma mission rédemptrice, il est proche, il va commencer tout à l'heure au Cénacle pour se terminer demain sur le Calvaire. Je ne serais descendu du ciel que pour accomplir dans mon humanité ces deux grands actes et je serais aussitôt remonté vers mon Père, que j'aurais vécu tout autant. Le reste de ma vie est un temps que j'ai plutôt consacré aux hommes, mais mon temps vrai à moi, c'est celui du présent, *tempus meum.*

26. — L'HEURE DE JÉSUS, C'EST L'HEURE DE SON AMOUR. — *Tempus meum prope est,* mon heure est proche ; au moment où Jésus prononce ces paroles, son cœur est plus embrasé que jamais des feux de l'amour. Ses apôtres viennent tous de Lui dire que cette Pâque est la sienne, et Jésus leur répond qu'elle est pour eux comme pour Lui. Jésus avait été touché de cette parole des siens : *ubi vis paremus* TIBI, où voulez-vous que nous *vous* préparions la Pâque ; son émotion s'était accrue en leur répondant et en leur manifestant, quoique à mots couverts, que c'était *leur* fête, car Il se voyait déjà au Cénacle, entouré de ses Apôtres, et consacrant son Corps et son Sang.

Mais Il leur parle aussitôt plus ouvertement, et cette fois Il dit plus que ce qu'avaient exprimé les Apôtres : ce n'est pas seulement sa Pâque, mais c'est *son heure,* à Lui, c'est le moment solennel de sa vie, et tout ce qui va se passer désormais Lui appartient comme de droit. La Pâque est comprise dans cette heure qui est la sienne. C'est l'heure suprême de l'amour !

Jésus appuie avec une joie extrême sur ces paroles, *tempus meum.* Jusqu'ici, chers Apôtres, semble-t-il leur dire, je vous ai donné des preuves multiples de mon amour, vous l'avez compris et je sais qu'en retour vous m'aimez sincèrement. Mais je regarde comme n'étant pas à moi tout le temps que je vous ai consacré, je considère comme peu de chose tout ce que je vous ai prodigué de bonté, d'affection et de tendresse : ce que je vais faire bientôt vous en dira plus que tout ce que j'ai fait et dit dans le passé. Aussi, est-ce vraiment *mon heure,* l'heure de mon amour, l'heure de mes ineffables tendresses.

Je suis amour et je veux vous embraser. Je suis la vie et je veux vous faire vivre de ma propre vie. Je suis éternel, mon temps à moi c'est l'éternité, et je veux vous inoculer dans l'âme des germes de vie éternelle. Je suis le bonheur par essence et je veux venir en vous pour m'y incruster dans les effusions d'une joie toute divine que vous n'avez pas encore goûtée et d'un amour qui vous rende participants de ma propre béatitude.

Ah ! quelle heure pour moi, mes chers Apôtres ! C'est l'heure que j'ai rêvée, l'heure après laquelle j'ai sans cesse soupiré, l'heure des ardents désirs qui m'ont jusqu'ici consumé. Je puis dire que maintenant je vis, car je vais laisser à l'amour, qui est ma vie, toute sa liberté et sa puissance infinie d'action ; je puis dire que maintenant je vais cesser de vivre, car l'institution de mon Eucharistie et l'effusion de mon Sang sur la Croix vont en quelque sorte m'épuiser, mon amour ne pouvant aller au delà.

C'est donc pour moi le vrai temps de ma vie, celui où je vais vivre comme dans ma plénitude de vie ; celui où, après avoir accompli cet acte suprême d'amour, ne pouvant rien faire de plus pour l'humanité, je n'aurai qu'à mourir et à retourner dans le sein de mon Père, pour m'y perdre éternellement dans la vie essentielle et dans l'amour sans fin.

C'est mon heure, *tempus meum*, et cela vous dit qu'en ce moment tout s'accumule et se presse dans mon âme ; mon amour, arrivant à son terme, me consume d'indicibles ardeurs, et mon désir de vous en communiquer quelques étincelles m'est un ineffable tourment. Je vais vous quitter, mais avant de partir je veux vous combler. En ce moment où s'approche l'heure des derniers adieux, je veux vous laisser tout ce que vous allez perdre, je veux vous donner tout ce que je vais retrouver et posséder là-haut, le ciel ; car le ciel, c'est moi. En me laissant à vous en héritage dans mon Eucharistie, je vous lègue l'éternité. C'est là mon temps à moi, *tempus meum ;* je vais le faire vôtre, en me livrant à vous, afin que vous appreniez par l'amour à vivre dans le temps de la vie de l'éternité.

(*A suivre.*) M. E. DE LA CROIX.



LA MESSE DES ABONNÉS

La messe des abonnés aura lieu, durant ce mois de février, tous les *vendredis*. Elle sera dite, comme toujours, aux intentions de ceux qui ont adressé une offrande.

Nous accepterons toujours avec reconnaissance les cotisations qui nous seront versées pour la célébration de cette messe où il est prié tout particulièrement aux intentions qui nous sont recommandées.

Rodez. — « Je vous envoie le montant de mon abonnement avec mon offrande pour la *Messe des abonnés*, en me recommandant toujours davantage aux prières des associés. Cette commune prière devant la Face de Jésus est bien consolante ; daigne Jésus nous montrer son divin Visage, et nous serons sauvés ! » *Sr Ste-F.*

Lissac. — « C'est avec plaisir que je lis, dans chaque numéro de votre excellente revue, que le nombre des adhérents à la messe en l'honneur de la Sainte-Face augmente chaque mois ; je m'en réjouis avec vous. Je vous envoie aujourd'hui une nouvelle offrande pour contribuer à cette œuvre si nécessaire de réparation. »

La Sainte-Face de Notre-Seigneur Jésus-Christ

d'après le Saint-Suaire de Joseph d'Arimathie vénéré à Turin

PREMIÈRE PARTIE

Le Suaire de Joseph d'Arimathie vénéré à Turin.

CHAPITRE ONZIÈME (*Suite*).

Le Saint-Suaire à Turin.



La photographie officielle de l'Exposition de Turin, qui s'authentifie elle-même, comme nous l'avons vu, avec les photographies d'essai qui l'accompagnent, est authentifiée encore par les photographies *instantanées* prises par divers amateurs au cours de l'ostension du Suaire. Il est important de remarquer que ce sont des *instantanés* faits à la dérobée et avec de petits appareils à main. On ne peut donc pas invoquer, pour eux, la surpose, et, comme ils sont identiques aux clichés de M. Secondo Pia, on a, par là, une preuve de plus que ceux-ci n'ont pas été obtenus par surexposition.

Ces différents documents photographiques méritent de retenir notre attention.

Voici, en premier lieu, une photographie prise par le P. Sanna Solaro, ancien professeur de sciences physiques, et publiée dans son ouvrage *La santa Sindone.* Elle montre, comme dans la photographie d'essai du chevalier Pia, le cadre et l'autel, et, de plus, les premiers rangs des assistants.

Le premier cliché de cette photographie (fig. 1) est saisissant. C'est bien un *négatif*, comme le montrent les circonstances de la scène de l'ostension qu'il représente : l'autel, qui était blanc, ici est noir; les têtes noires des assistants sont en blanc; les tonsures des ecclésiastiques sont noires au lieu d'être en blanc : de plus, cette photographie est insuffisamment posée. Eh bien, malgré cela, l'image du Christ y est *positive*, comme sur le premier cliché (*négatif*) de M. Pia.

Naturellement, le second cliché ou contre-type (fig. 2), remet les choses dans leurs valeurs naturelles : l'autel y est indiqué en blanc ainsi que les anges, les ecclésiastiques sont en noir; le Linceul est plus clair que sa doublure, les taches qu'on y voit sont noires et les pièces rapportées sont blanches. Seul le modelé du Corps du Christ se présente avec ses valeurs inversées, preuve qu'elles sont en *négatif* sur le Suaire.

Le Saint-Suaire photographié pendant l'ostension de 1898, par le P. Sanna Solaro.



FIG. 1. — Premier cliché : négatif sur verre.

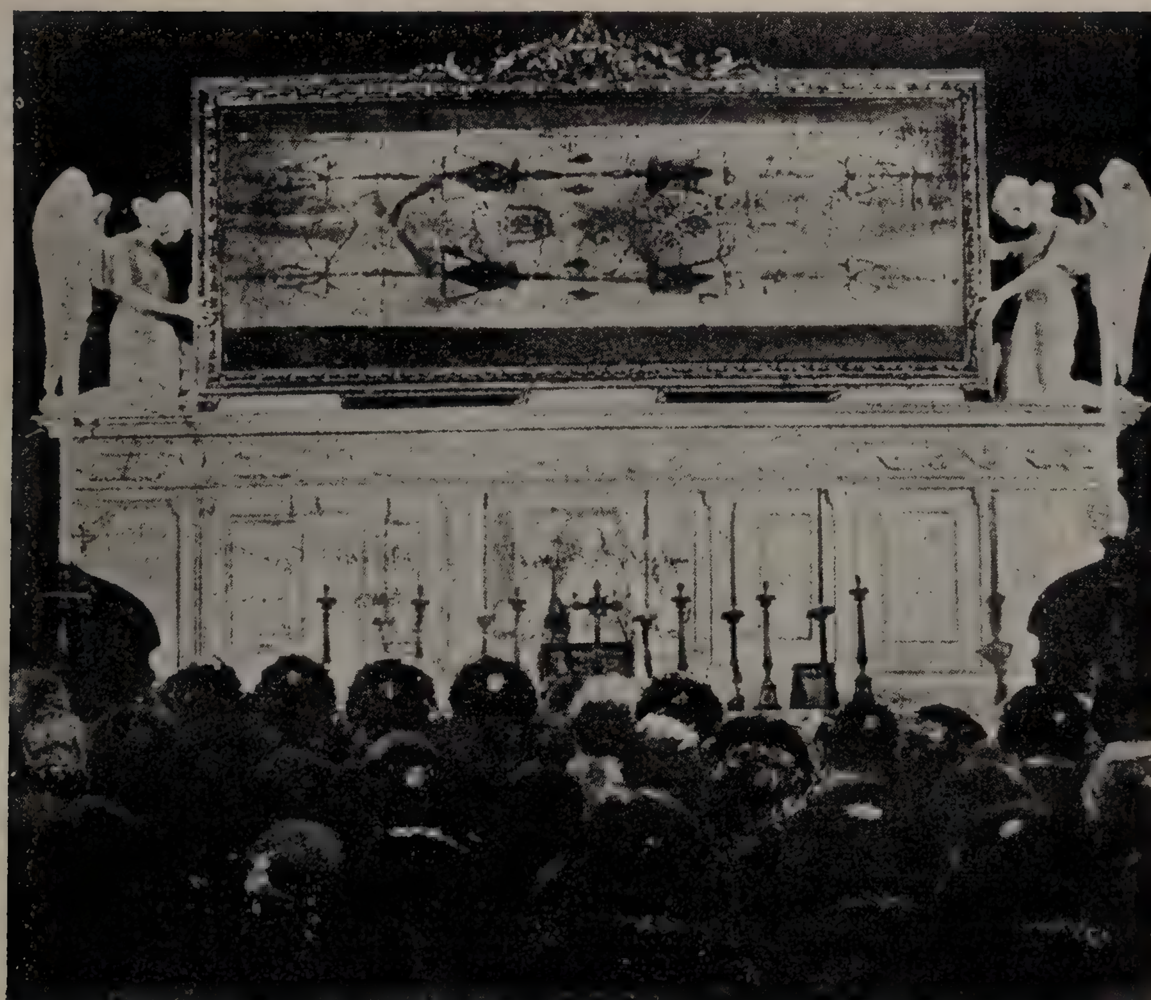


FIG. 2. — Deuxième cliché : positif sur papier.

L'excellente photographie instantanée de M. le lieutenant Felice Fino de Turin, comprenant également le cadre du Saint-Suaire, l'autel, avec plus de détails encore, mais sans personnages cette fois, donne absolument les mêmes résultats : tout en *négatif* sur le cliché sur verre (fig. 1 *bis*), excepté les images du Christ qui sont en *positif*.

L'épreuve sur papier, qui reproduit les choses au naturel, (fig. 2 *bis*) les remet au *positif*, et laisse voir en *négatif* les empreintes du Suaire.

Ces instantanés, pour ne parler que de ceux qui ont été publiés, — et il y en a d'autres — authentifient sans conteste les photographies de M. Pia. Ils prouvent surabondamment que ce n'est pas par le fait d'une surexposition que l'image du Christ vient en *positif* sur les premiers clichés photographiques, c'est tout simplement qu'elle est *négative* sur le Linceul.

On ne peut dire, non plus, qu'ils ont été obtenus par transparence, puisque tout a été photographié par devant, dans la position où était le Suaire sur l'autel.

Il n'est pas davantage possible d'invoquer ici l'inertie photogénique de certaines couleurs, puisque l'image du Suaire est *monochrome*. Du reste, comme le fait observer un témoin oculaire, M. l'abbé Noguier de Malijay qui a assisté à l'ostension de la relique en 1898 à Turin (1), « cette mystérieuse image est *négative* pour l'œil comme pour l'appareil photographique, et a toujours été observée telle dans le cours des siècles, comme l'attestent les copies et les descriptions qui en ont été faites depuis le moyen âge ».

— « Ces nombreuses copies, a pu constater, également, l'éminent chartiste Arthur Loth (2), peintes ou gravées, du Saint-Suaire, exécutées depuis l'origine, ont toutes essayé de reproduire approximativement les images de l'original, telles qu'elles apparaissaient aux yeux, et qui, pour la plupart, ont des traces de *négatif*, notamment dans les parties les plus saillantes du visage, le nez et les pommettes de la joue, parce que c'est ainsi que l'on voyait la figure du Christ sur le Suaire. Le témoignage de l'œil humain — et c'est là un point capital — confirme donc celui de l'œil photographique.

« Le premier a toujours vu, cinq siècles durant, sans le comprendre, il est vrai, ce que le second a manifesté si clairement de nos jours. »

Ainsi la preuve est faite de la sincérité et de l'absolue correction de la photographie de M. Secondo Pia, base de tous les travaux

(1) Abbé NOGUIER DE MALIJAY : *Le Saint-Suaire de Turin*, Oudin, Paris, p. 40.
(2) Arthur LOTH : *La photographie du Saint-Suaire de Turin*, Oudin, Paris, p. 28.

Le Saint-Suaire tel qu'il était exposé sur l'autel de la cathédrale de Turin, pendant l exposition de 1898.



FIG. 1 *bis*. — Négatif sur verre obtenu par M. Fino pendant l'ostension de 1898.



FIG. 2 *bis*. — Positif sur papier du cliché obtenu par M. Fino

qui, depuis 1898, ont été entrepris sur le Saint-Suaire. Aucune supposition théorique ne peut tenir devant les démonstrations que nous avons données. On comprend très bien, après cela, que la réplique sur verre du grand cliché original du chevalier Pia, qui fut présentée à l'Académie des sciences, le 21 avril 1902, ait été reconnue, à cette séance même, comme au cours de l'enquête préalable faite à la Sorbonne, par les hommes les plus compétents, notamment par M. le professeur Lippmann, pour un cliché absolument normal et donnant incontestablement les images en *positif*.

Nous verrons, dans nos prochains articles, quelles conséquences il faut tirer de cette constatation officielle sur laquelle nous ne nous sommes étendu que parce que son importance est capitale en faveur de l'authenticité du Saint-Suaire.

Emmanuel FAURE.

(*A suivre.*)



MISERERE MEI, DEUS

Nous entrons dans les sentiments qui doivent dominer tous les cœurs chrétiens durant le Carême, en reproduisant le commentaire suivant du premier verset du psaume *Miserere,* que l'Église met si souvent sur les lèvres du prêtre pendant les temps de pénitence.

Ce sonnet est emprunté à la collection de *Poèmes sacrés* que M. l'abbé Joseph Bonnet a découverts dans la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, et qu'il croit pouvoir attribuer à J. Racine lui-même.

Sonnet

Nu, dépouillé de tout, honteux de ma misère,
Et chargé du fardeau de mes iniquités,
Mais percé de regrets, et sûr de vos bontés,
Lâche et prodigue enfant, je retourne à mon Père.

Mes crimes ont armé votre juste colère :
Il n'est point de tourments qu'ils n'aient pas mérités ;
Arrêtez donc l'éclair de vos yeux irrités,
Et ne regardez plus que ma douleur amère.

Par le vif repentir dont mon cœur est brisé,
Que le vôtre, mon Dieu, soit enfin apaisé.
Si mes péchés sont grands, votre bonté les passe.

Oui, de tous mes forfaits, je conçois la grandeur ;
Mais à tout leur excès mesurez votre grâce
Et soyez plus clément que je ne suis pécheur.

Fête du Saint-Suaire de N.-S. Jésus-Christ

(VENDREDI APRÈS LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME : 21 février)

HYMNE DES VÊPRES

Célébrons tous la gloire du Saint-Suaire et honorons, par nos hymnes joyeux et nos pieuses supplications, le monument authentique de notre salut.

Il nous apparaît digne de nos éternelles vénérations, puisqu'il a été illustré par une empreinte de traces de Sang, tandis qu'il enveloppait le Corps de Jésus détaché du sommet de la Croix.

Il nous rappelle les douleurs atroces du Christ qui, prenant en pitié Adam pécheur, a racheté le genre humain par sa mort.

Il montre à nos regards le côté blessé par la lance, les mains et les pieds percés par les clous, les membres déchirés par les lanières et une couronne plantée sur la tête.

Quel mortel pieux pourrait contempler le spectacle vivant et saisissant d'une mort si indigne, sans pleurer, sans pousser de profonds gémissements !

O Christ, puisque notre faute a été pour vous la cause de si grands maux, vous avez droit sur notre vie ; elle est à vous.

Honneur et puissance à vous, ô Fils de Dieu, qui rachetez le monde par votre Sang et qui régnez avec votre Père des cieux et le Saint-Esprit.

Ainsi soit-il.

HYMNE DES LAUDES

O Jésus, qui êtes pour moi un amour plein de douceur, je m'approche de vous comme de votre divine présence. Le souvenir de vos blessures est profondément gravé dans mon âme et, à cause de cela, je vous embrasse avec les sentiments de la plus tendre affection.

Oh ! en quel état je vous trouve sous les plis de votre Saint-Suaire ? Comme vous m'apparaissez dépouillé, couvert de plaies et de souillures, broyé et défiguré !

Salut, ô tête cruellement ensanglantée par les épines et dont la douce physionomie, qui fait tressaillir la cour céleste, a perdu tout son éclat rayonnant !

Salut, ô divin côté de mon Sauveur, ô douce ouverture, plus empourprée que la rose, devenue désormais une vraie source de salut et de vie !

Salut, ô très saintes mains, qui avez été transpercées par de barbares clous ! Oh ! ne me rejetez jamais loin de vous, divin Rédempteur, loin de votre adorable présence !

Ainsi soit-il.

Celui qui pense aux plaies de Jésus-Christ, et qui se ressouvient des douleurs et des tourments qu'Il a soufferts, n'oserait se plaindre de ce qu'il endure ; car nos douleurs et nos afflictions ne sont rien en raison des siennes.

Sainte Thérèse.

MARIE ET LE CALVAIRE

S'il n'y avait rien de mystérieusement divin dans la présence de Marie au pied de la Croix, cette présence serait inexplicable ; car enfin la Sainte Vierge ne pouvait ni consoler Jésus ni le disputer, par ses gémissements, ses supplications et ses larmes, à la cruauté des bourreaux. Quelle consolation, en effet, pouvait apporter au divin Crucifié le martyre de sa Mère, alors que la douleur de celle-ci devait être un nouveau supplice pour son filial amour ? Quelle espérance, aussi, d'attendrir ces cœurs tellement endurcis dans la haine qu'ils voulaient la mort de Jésus à tout prix, dût le sang de leur victime retomber en malédictions sur eux-mêmes et sur leurs enfants. C'est qu'en effet, la haine est, par nature, homicide ; elle crée dans l'âme une disposition meurtrière et vise la destruction de son objet. *Qui odit fratrem suum homicida est* (1). Aussi les Sanhédrites, dès qu'ils se furent emparés du divin Maître, décidèrent-ils de l'envoyer au supplice. Cette volonté était connue de Marie aussi bien que de son Fils. D'autre part, elle n'ignorait point que Jésus devait, par la volonté de son Père et par son libre choix, donner sa vie pour le salut du monde ; dès lors, comment supposer un instant qu'elle eût voulu contrarier leurs desseins miséricordieux, en essayant de soustraire au supplice son divin Enfant ?

Dira-t-on que la Mère répondait simplement à l'appel de son Fils, à son désir de l'avoir près de lui ? Mais, en vérité, si le mystère de la croix n'exigeait pas la présence de Marie, pourquoi Jésus l'eût-il appelée ? pour la rendre témoin de ses angoisses? pour lui déchirer le cœur d'une blessure plus cruelle ? Assurément non ; et pourtant Marie nous apparaît près de la Croix, près de son divin Fils. Jésus, notre prêtre et notre victime, est à la fois debout et couché sur cette croix ; couché comme une victime, debout comme un prêtre à l'autel. Il offre le grand sacrifice dont tous les autres, depuis l'origine des siècles, avaient été la prophétique figure, dont son Incarnation et sa vie tout entière furent la préparation et le prélude. Il n'y a donc qu'une explication plausible de la présence et de l'attitude qui nous étonnent dans sa Mère : elle s'unit à lui pour offrir le sanglant holocauste d'où sortira la réconciliation de l'homme avec Dieu ; alors que tous les hommes avaient fui, elle demeurait près de la Croix, debout, c'est-à-dire dans l'attitude de l'offrande, intrépide, les yeux pieusement attachés sur les bles-

(1) *Epist. s. Joan.* cap. III, 15.

sures de son Fils, blessures qu'elle savait devoir mériter à tous le bienfait de la Rédemption.

Quand Jésus remplissait la Palestine des bienfaits de son amour et du bruit de ses miracles, quand les peuples se pressaient sur ses pas et le proclamaient l'Envoyé du ciel, le Christ fils de David, sa Mère se dérobait aux regards, ou même n'était pas auprès de lui. Mais à ce moment où il est tel qu'Isaïe l'a décrit : « le dernier des hommes, l'homme de douleurs, broyé pour nos crimes (1) », Marie est là debout, en évidence, exposée publiquement à tous les yeux. Elle s'est souvenue, en effet, du consentement qu'elle avait donné, au jour où elle l'a conçu ; de la confirmation qu'elle en avait fait soit à la Circoncision, soit à la Présentation ; et puisque son Fils achève au Calvaire l'oblation qu'il a faite de lui-même dans ces divers mystères, elle doit être avec lui pour unir encore son offrande à la sienne, si bien que l'une et l'autre, commencées ensemble, reçoivent ensemble leur consommation.

Un pieux et savant auteur du moyen âge, Arnauld de Chartres, a rendu très heureusement cette union de la Mère et du Fils dans l'offrande de la sainte Victime : « Une, parfaitement une, était la volonté du Christ et de Marie : l'un et l'autre offraient ensemble à Dieu leur holocauste, elle dans le sang de son cœur, lui dans le sang de sa chair. Vous eussiez vu deux autels dressés sur le Calvaire ; l'un dans la poitrine de Marie, l'autre au corps de Jésus, celui-ci immolait sa chair, et celle-là sacrifiait son âme. Elle eût souhaité verser le sang de ses veines après celui de son cœur, et, les mains étendues sur la croix, célébrer avec son Fils le sacrifice du soir, consommant avec lui, par une mort semblable, le mystère de notre Rédemption. Mais il appartenait au seul Grand Prêtre de porter dans le Saint des Saints le sang de l'expiation (2) ; personne, pas plus un ange qu'un simple mortel, ne pouvait partager avec lui ce privilège. Pourtant l'amour de la Mère coopérait grandement, dans sa mesure et dans son ordre, à nous rendre Dieu propice, car la charité du Christ présentait au Père ses vœux propres et ceux de sa Mère : ce que demandait celle-ci, le Fils l'approuvait et le Père l'accordait. Le Père aimait le Fils et le Fils aimait son Père et l'amour de la Mère suivait ces deux amours, si bien que ces trois volontés, n'avaient qu'une même intention d'amour. C'était comme un enlacement de bonté, de compassion et de charité, où les suppliques de la Mère se mêlaient aux demandes du Fils pour faire descendre les grâces et le pardon du Père (3) ! »

---

(1) ISAÏE, LIII. 3, sqq.
(2) *Hebr.* IX, 7, 12.
(3) ERNALD. CAR... *L. de Laudes B. M. V.* (1727).

La présence de Marie au pied de la Croix manifeste donc, d'une manière éclatante, son consentement à la mort de son Fils; et c'est librement et généreusement qu'elle coopère à l'offrande de la divine Victime. Il y avait, en effet, dans l'âme de cette auguste Mère, un double amour : l'amour de la vie de son Fils qu'elle estimait et aimait souverainement, et l'amour de la mort de ce même Fils, qu'elle appelait de tous ses vœux, puisque telle était la volonté du Père. Pendant son agonie à Gethsémani, Jésus, triomphant de l'effroi de la nature, accepte le calice d'amertume présenté par l'Ange : « Ne faut-il pas, dit-il, que je boive le calice que m'a donné mon Père (1). » Ainsi fait Marie sur le Calvaire. Fidèle imitatrice du Sauveur, elle range sa volonté sous le bon plaisir de Dieu ; et prenant, elle aussi, son calice, elle le boira jusqu'à la lie, sans en laisser tomber une goutte, ou plutôt elle boira au calice même de son Fils.

Si donc Jésus est notre Rédempteur, Marie est notre Corédemptrice. Sans doute elle n'eut aucune part directe dans la rançon qui satisfit pour nos péchés ; son acte ne fut point l'acte sacrifical qui nous racheta, mais elle le rendit possible en le permettant en quelque sorte à Celui qui devait l'accomplir. De même que la première femme fut, non la cause effective mais morale de notre damnation, parce qu'elle entraîna au mal le premier homme, seul chef juridique de sa postérité, de même Marie fut une cause morale, une condition de notre salut par le consentement qu'elle donna à la mort de son Fils, seule cause efficiente de la Rédemption.

(A suivre.) Ch. BIHEL.



Acte de compassion

O Mère de Jésus ! qu'immense fut votre douleur ! Vous voyez votre sang couler des plaies de votre cher fils, et la chair qu'il tenait de vous toute déchirée de coups ! mais vous n'étiez sensible à ces excès qu'autant que votre âme était unie à la sienne, et elle l'était si parfaitement que, semblait-il, une seule âme vous animait tous deux.

« *Tuam ipsius animam, doloris gladius pertransibit.* Votre âme, qui est la sienne, sera percée d'un glaive de douleurs ! »

Jésus souffre, et la terre tremble, les rochers se brisent, la mort rend ses victimes, le soleil s'obscurcit ! Si la nature s'attriste des souffrances de son Dieu, que ne fut pas votre douleur, ô Marie ! et que ne doit pas être la mienne !

O mon Sauveur, puisqu'il ne m'est pas possible de voir un autre Calvaire que votre saint Autel, j'y viens pour partager avec vous et votre Sainte Mère les douleurs de la Croix dont vous continuez la mémoire dans le Très Saint Sacrement de l'Autel. (*D'après le P. Albert de Paris, cap.*)

(1) JOAN. XVIII, 11.

Autour de la Revue " Le Divin Crucifié "

Comment on aime la Revue et ce que disent nos lecteurs en se réabonnant.

Douai. — « Je ne saurais vous traduire l'émotion que j'ai ressentie en découvrant votre belle Revue : « Le Divin Crucifié ». Certes, c'est bien ainsi qu'il faut répandre le Nom béni et l'image adorable de notre divin Sauveur ! Cette belle Revue, trop peu connue, fait l'admiration des âmes pieuses auxquelles je la communique. Aussi vais-je m'en servir avec zèle pour faire connaître, aimer et propager la Sainte-Face de mon divin Maître. Qu'Il daigne la graver en traits de feu dans le cœur de tous ses disciples !... »

G. H. S.

Châteaubriant. — « C'est toujours avec une joie renouvelée que je lis chaque mois votre belle Revue. Pour goûter plus à mon aise tout le bien qu'elle me fait, c'est souvent au pied du Tabernacle que j'en prends connaissance. Vos lectures eucharistiques sont pleines d'onction, c'est une prière véritable pour l'âme ; puis, vous nous montrez la souffrance sous un tel jour, qu'elle finit par nous paraître ce qu'elle est en réalité, le don de Jésus aux privilégiés de son amour, parce qu'elle imprime à l'âme une ressemblance plus grande avec Jésus, le « Divin Crucifié ». *M. L.*

Annonay. — Dans le voisinage de notre établissement, un supérieur de collège, qui a déjà beaucoup fait pour la diffusion de la pieuse Image, vient de faire une nouvelle commande pour les séminaristes et de s'abonner à votre belle Revue qu'il trouve très propre à augmenter la piété et le zèle des jeunes aspirants au sacerdoce.

Puisse son exemple trouver des imitateurs dans tous les collèges et séminaires, et la Sainte-Face, grand format, prendre sa place d'honneur au milieu de nos chers jeunes gens ! *Une zélatrice dévouée.*

Plounévez-Porsay. — « Je désire m'abonner à la Revue de la Sainte-Face. J'ai eu le plaisir de lire plusieurs de ces Revues et j'y ai trouvé des pages délicieuses... » *C. du P.*

Lavardac. — « Je fais des vœux pour la plus grande diffusion de la Revue « Le Divin Crucifié » si intéressante autant par la forme que par le fond. La gloire de Dieu et le bien des âmes y sont engagés.

« Oui, sa lecture ne peut que faire aimer toujours davantage un Dieu qui a tant souffert pour sa créature.

« Aussi suis-je heureuse de voir comment on aime la Revue et je saisis avec bonheur toutes les occasions de la faire connaître autour de moi. C'est ainsi que la directrice d'un ouvroir a saisi avec empressement la proposition d'en faire la lecture quotidienne à ses jeunes filles. » *M. G.*

Lyon. — « Abonnée à votre chère Revue, *Le Divin Crucifié*, ma Communauté en apprécie toute la suavité. La lecture s'en fait en commun dès son arrivée, puis la brochure passe à chacune de nos petites pensionnaires infirmes qui la goûtent et s'en nourrissent. » *Sr M. R.*

Solto (Italie). — « Après avoir passé par bien des mains, la Revue « Le Divin Crucifié » est enfin parvenue à une pauvre exilée dont elle réjouit le cœur. Puissent ses lumineux enseignements nous aider à aimer et à sanctifier nos souffrances ! » *Une religieuse exilée.*

SAVOIR SOUFFRIR

ESPÉRANCES ET CONSOLATIONS

I

LE PROBLÈME DE LA DOULEUR

IV. — Coup d'œil sur la sublime douleur d'Adam.

ALHEUREUX Adam ! entend-on souvent répéter, malheureux et insensé fut-il de pécher. Quel déluge de maux il a fait éclater sur nous ! Pourquoi n'avons-nous pas été à sa place au paradis terrestre ? Nous n'eussions pas fait de même ; en paix, nous aurions joui de l'amitié divine, sans jamais prêter l'oreille aux moindres suggestions du serpent.

Et innombrables sont les réclamations et les plaintes contre le premier pécheur.

Hélas ! vous qui protestez le plus contre la faiblesse d'Adam, êtes-vous donc plus logiques et plus forts que lui ? Savez-vous résister, non pas à un serpent, armé de toute l'astuce du grand séducteur, mais à un caprice, à un désir désordonné, à la satisfaction de vos aises et de vos sens ? Combien de fruits défendus avez-vous cueillis à tant d'arbres mauvais, malgré la défense de Dieu et le cri de votre conscience !

Et pourtant, n'aviez-vous pas comme Adam et le secours de la grâce et la prévision des suites de vos fatales gourmandises ? Conséquences matérielles, comme l'affaiblissement de votre santé, des pertes d'argent ou de situation, une ruine partielle ou complète, — conséquences morales, telles que des délaissements, des brisements du cœur, des dégoûts, des regrets et des remords, et surtout l'inimitié de Dieu et l'esclavage de Satan.

Car la loi posée en face du premier homme est toujours actuelle et porte avec elle sa sanction : « Ne touche pas à ce fruit sinon tu mourras de mort. » Et encore : « Celui qui pèche le regrettera (1). » Et puis encore : « Celui qui aura péché en un seul point, perdra beaucoup de biens (2). »

Au lieu d'invectiver nos premiers parents — ce qui n'est pas très noble ni bien généreux — que ne pensons-nous plutôt à leur sublime

(1) *Eccli.*, XIX, 6.
(2) *Eccles.*, IX, 18.

douleur et à leur admirable pénitence, pour essayer ensuite de les imiter en sanctifiant, à leur exemple, nos propres douleurs, et en réparant courageusement nos innombrables fautes.

Cette pensée est chère au docte et pieux P. Faber et lui inspire des pages magnifiques dans son merveilleux ouvrage sur le *Saint Sacrement.*

Nous les résumerons ici, en les citant abondamment (1).

C'est toujours à l'amour qu'il faut mesurer l'intensité de la douleur ou la grandeur du mérite et la fécondité du repentir.

Le grand mystique anglais nous invite à contempler les deux grands actes d'amour qui jaillirent du cœur d'Adam, le premier alors qu'il sortait parfait et justifié des mains du Créateur, le second après sa chute et son pardon.

« Le cœur des saints eux-mêmes est-il aussi vaste qu'était le cœur d'Adam, alors qu'il n'existait ni péché, ni amour-propre, ni aucune de ces petites imperfections dont l'égoïsme fait la base?

« Immaculé comme Marie, à qui seule parmi tous ses descendants on peut le comparer, il s'élevait devant Dieu sur la terre vierge encore de toute souillure. Adam avait été façonné sur le modèle de Jésus et devait être l'ancêtre de Jésus quand la plénitude des temps serait venue. Telle était la profondeur de sa science, que nous ne pouvons point nous en former une idée, et les plus étonnants miracles des saints ne sont que de faibles indices ou des recouvrements partiels de cette puissance légitime et surnaturelle qu'il possédait et exerçait sur la nature entière.

« Au premier moment où il eut conscience de son glorieux état, son premier acte respira un amour incommensurable pour ce Dieu qu'il connaissait, qu'il voyait, qu'il aimait et qu'il possédait, comme pouvait le faire un être chez lequel les sens du corps, les affections du cœur et les facultés de l'esprit atteignaient à une perfection que nul autre de ses enfants n'a jamais connue, si ce n'est Marie sa fille immaculée..... Il suffit de dire que l'acte d'amour d'Adam fut le premier acte qui, sinon par sa grandeur, du moins par son espèce et sa forme humaine, ressemblât à ces actes suprêmes et parfaits que la gloire de Dieu devait un jour recueillir par milliers du Sacré-Cœur de Jésus.

« Nous nous souvenons assez souvent de la chute d'Adam : oublierons-nous toujours son amour, le premier exemple de cet amour humain que la bonté de Dieu a daigné rechercher avec tant d'ardeur et auquel elle a attaché un si grand prix ? »

Adam succomba.

Or, si jamais un homme dut connaître combien le péché est

---

(1) Voir le *Saint-Sacrement,* I, pp. 99-108.

odieux, ce fut lui, qui jadis avait été sans péché. « Si jamais il fut donné à un cœur humain de ressentir quelque chose approchant de l'agonie du Sacré-Cœur qui versa son sang d'une manière si miraculeuse sous les oliviers de Gethsémani, c'était le cœur plein de sagesse et jusque-là très pur d'Adam. »

Quelle dut être sa terreur en face de la justice divine! Il connaissait le péché des anges et son éternelle punition. Serait-il mieux traité qu'eux après avoir prévariqué comme eux ?

« Mais il était la copie de Jésus, et ce fut là son salut. L'Agneau avait été immolé avant que les fondements de la création fussent jetés : le sang de la Victime était prêt, et Adam y trouva sa justification et en reçut son pardon. Certes, il fallut dans ce moment, pour lui conserver la vie, un miracle de toute-puissance, semblable à celui qui empêcha que le cœur brisé de Marie ne cessât de battre au pied de la Croix ensanglantée.

« Alors apparut une nouvelle création ; alors, se manifesta une grâce qui n'existait pas auparavant, la grâce de la contrition ; et ce second acte d'amour qui fut en même temps le premier de tous les actes de contrition, dut presque surpasser dans Adam celui qu'exhala son âme sans tache lorsque, jaillissant du néant, elle se prosterna, pleine d'ardeur, aux pieds de son Créateur, pour l'adorer.

« Toutefois, s'il fallait donner la préférence à l'un de ces deux amours, j'oserais dire que le premier était inférieur au second, à celui dont il fut embrasé, lorsqu'accablé par un pardon inattendu et plus admirable encore que sa récente création, il parut devant Dieu justifié de nouveau, mais cette fois en passant du péché à la justification par la vertu du sang de Jésus-Christ.

« Dans tous les cas, par rapport à nous, cet amour est plus touchant et plus rempli d'onction ; car les actes de la pénitence nous conviennent mieux et nous approchent de plus près que ceux de l'innocence.

« Et ce fut l'origine de ces milliers d'actes semblables qui s'élancent chaque jour du fond du cœur des pécheurs justifiés, bien que ceux-ci soient infiniment inférieurs à leur modèle en héroïsme et en ardeur. »

C'est dans la puissance de cet amour repentant que notre premier père entreprit son douloureux et long pèlerinage. D'après Moïse, il dura neuf cent trente ans, assez, semble-t-il, pour épuiser toutes les amertumes et toutes les tristesses de la terre.

Le bonheur de sa paternité fut vite empoisonné. Son premier fruit fut un fruit de malédiction. Caïn devint le meurtrier d'Abel. Adam vit la mort dans ce qu'elle a de plus terrible. Il en était la cause native et il trembla à la vue de son ouvrage quand il fut en présence du cadavre de son fils bien-aimé. Combien de fois,

hélas ! le même lugubre spectacle vint-il affliger ses yeux et déchirer son cœur pendant sa longue existence !...

A qui donc peut mieux s'appliquer qu'à Adam le fameux vers de Lamartine :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

C'est plein des réminiscences du paradis terrestre, de sa douce intimité avec le Seigneur, de sa royale liberté, de sa pureté sans ombre, de son bonheur sans larmes, de l'harmonie paisible de toutes ses facultés que le père du genre humain s'en allait lentement vers la mort, accablé de tous les maux que sa désobéissance avait attirés sur lui et sur toute sa descendance.

Mais si le souvenir de l'Eden était à jamais déchirant, l'espérance de la Rédemption, la vue anticipée du véritable Paradis, l'assurance de la divine miséricorde, relevaient le courage du sublime pénitent. C'est dans une résignation parfaite, une soumission très humble, une patience invincible, qu'il sanctifia ses effrayantes souffrances. La grâce anticipée du Calvaire avait transfiguré cette redoutable expiation.

Quelle précieuse et éloquente leçon pour tous les malheureux enfants d'Adam ! Et en même temps quelle lumière sur le grand problème de la douleur humaine ! A cette lumière, si la chute primitive paraît encore effrayante, sa réparation revêt un caractère d'inexprimable grandeur et de singulière beauté. C'est après l'avoir médité que Faber en arrive à cette conclusion : « Il est difficile pour un homme d'être à la fois religieux et grave, s'il n'entretient un sentiment de tendre dévotion pour la mémoire d'Adam. La vie de notre premier père est en quelque sorte l'ombre projetée de l'histoire des élus de Dieu et des vicissitudes de la sainte Eglise. »

Ajoutons que ce « sentiment de tendre dévotion » doit être trempé d'une religieuse reconnaissance, car dit encore l'auteur souvent cité : « C'est à Adam que nous devons d'être venus dans la vie, de connaître Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé, d'aimer notre Créateur, notre Rédempteur, notre Sanctificateur, de nous réjouir de l'immensité de notre foi, de nous reposer sur les assurances que l'espérance nous donne, de vivre de la vie forte de la grâce et de l'amour, et de pouvoir espérer un jour la vision béatifique de l'indivisible Trinité.

« Si, avec tous ces biens, notre premier père nous a aussi légué des maux, la pensée que nous possédons Jésus en adoucit tellement le souvenir qu'à peine y doit-on songer autrement que l'Eglise, qui au sein de ses plus profonds mystères — et de sa plus grande solennité — chante la chute d'Adam comme une circon-

stance dont il faut se réjouir, car elle enrichit la venue de Notre-Seigneur d'un surcroît de tendresse et ajoute encore à l'abondance de sa Rédemption (1). »

JEAN DU CALVAIRE.

(1) Il n'est pas permis de mettre en doute ni le salut ni la sainteté d'Adam. L'Eglise a condamné Tatien et les Encratites qui ont soutenu qu'il était damné.

C'est de lui qu'il est écrit dans la Sagesse : « *Dieu le garda et le fit sortir de son péché.* » (x, 1). Commentant ce texte, le grave Cornelius a Lapide affirme que le premier homme fit une longue pénitence de son crime et en obtint le pardon; qu'il ressuscita avec le Christ, fut sauvé et est un saint dans le paradis, selon le sentiment de S. Augustin, de S. Isidore, de S. Hilaire et d'un grand nombre de Pères et de Docteurs. Il est vrai que l'Eglise romaine n'a pas cru devoir consacrer publiquement sa mémoire ni le ranger officiellement au nombre de ses saints canonisés; mais elle n'a jamais blâmé ceux qui lui rendent un culte particulier. On lui a élevé une chapelle sur le Calvaire où la tradition juive place le lieu de sa sépulture. Cette chapelle est desservie par les Grecs qui célèbrent la fête d'Adam et d'Ève le 19 décembre. Quelques martyrologes latins font mémoire d'Adam, le 25 avril; un calendrier julien l'a marquée au 24 décembre, et quelques autres martyrologes en font mémoire le 25 mars. — Enfin, au matin de la solennité pascale, dans l'admirable *Præconium*, l'Eglise chante « *le péché nécessaire d'Adam qui a été effacé par la mort du Christ et l'heureuse faute qui a mérité d'être réparée par un tel et si grand Rédempteur !* »



A LIRE ET A RÉPANDRE

Nous recommandons vivement à nos lecteurs notre magnifique brochure illustrée sur la Sainte-Face. Le saint temps de Carême où nous sommes la rend opportune d'abord, car elle peut fournir amplement matière à sérieuses méditations. Puis il ne faut pas oublier qu'elle contient les principes de l'apostolat du zélateur de la Sainte-Face, et qu'à ce titre elle est à relire souvent et à faire lire autour de soi, afin de susciter toujours de nouveaux zèles.

C'est un excellent moyen de propagande en faveur de notre sainte Image de la Sainte-Face, qu'il est important de bien faire connaître afin de la faire mieux aimer.

Notre Brochure, aisément, atteindra ce résultat, car elle donne un précis historique sur le Saint-Suaire de Turin, sur la Sainte-Face, et sur l'Œuvre de diffusion de cette Image; elle parle du culte de la Sainte-Face à travers les âges, des faveurs dont il a été l'objet de la part des Souverains Pontifes; des promesses magnifiques faites par Notre-Seigneur Lui-même, à ceux qui honoreraient sa Face adorable, etc. Elle est le *compendium* de tout bon zélateur qui doit la posséder pour lui-même, d'abord, pour son instruction, et pour la faire circuler ensuite autour de lui.

Nous vous demandons donc, chers abonnés, de vous la procurer et de la répandre, spécialement durant tout le carême qui est un temps de réparation en faveur de Jésus crucifié.

(*Voir aux annonces.*)

FÊTE DES CINQ PLAIES DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

(28 février)



Hymne.

Salut, blessures du Christ, preuves d'un amour infini, d'où s'écoulent sans fin de rouges ruisselets de sang.

Vous surpassez les étoiles, en éclat; les roses, en parfum; les diamants, en prix; les rayons de miel, en douceur.

Vous ouvrez à nos âmes le plus agréable asile, où ne pourra les suivre la fureur de leurs ennemis menaçants.

Autant Jésus a reçu de coups de fouets sur sa chair nue, autant cette chair partout déchirée distille de gouttes de sang.

Afin que la rédemption fût surabondante, Jésus-Christ est étreint sous le pressoir, et, oublieux de Lui-même, Il ne se réserve pas une goutte de sang.

Venez, vous tous que défigurent les funestes taches du péché : quiconque se lave dans ce bain salutaire sera purifié.

A Celui qui est assis à la droite du Père, de justes grâces soient rendues; Il nous a rachetés par son Sang et nous fortifie par l'Esprit-Saint !

Amen !

Oraison de la Messe.

O Dieu, qui, par la Passion de votre Fils unique, et par l'effusion du Sang de ses Cinq Plaies, avez réhabilité la nature humaine perdue par le péché, faites, nous Vous en supplions, qu'en honorant ici-bas les Plaies, qu'Il a reçues pour nous, nous méritions de recueillir, dans le Ciel, le fruit de ce même Sang précieux.

Prières des Saints.

Je vous supplie, ô source éternelle de sainteté, de me faire courir avec joie dans la voie de vos commandements, afin que je puisse m'unir en esprit avec Jésus mon Sauveur.

Regardez, ô mon divin Créateur, cette humanité sainte et ayez pitié de mes misères. Cette poitrine, dont la blancheur aurait terni celle des lis, a perdu son éclat, ce côté est tout rouge de sang, ce corps est tout desséché, ces lèvres sont livides, ces pieds sont percés et tout baignés de sang, ces mains sont déchirées par de cruels clous et par la pesanteur du corps qu'elles soutiennent.

Regardez, ô Père très glorieux, ces membres tout disloqués et tout ensanglantés de votre divin Fils, et écoutez les sentiments que vous inspire votre miséricorde en ma faveur, pardonnez-moi mes infidélités et mes faiblesses. *Ainsi soit-il !*

Saint AUGUSTIN.



O Jésus, daignez toujours avoir les yeux sur vos plaies, daignez y lire ce que vous y avez écrit vous-même : le droit que j'ai à votre miséricorde, et, en vertu de ce contrat d'amour, sauvez mon âme !

Bossuet.

A L'ÉCOLE DE « NELLIE »

« la petite Violette du Saint-Sacrement »

I

SES PAROLES

XV. — « Le Dieu Saint est venu, et il s'est tenu là. »



C'ÉTAIT vers la fin de septembre 1907. La petite *Nellie* subissait une crise douloureuse qui la clouait sur son lit, comme sur une Croix, et la retenait éloignée de la Maison du Dieu Saint et de son béni Tabernacle. C'est ainsi que Jésus éprouve souvent ceux qu'il aime. Pour une âme eucharistique, une des peines les plus cruelles de la maladie est l'impuissance de visiter le divin Sacrement et de le recevoir souvent.

La fervente petite orpheline souffrait au-delà de toute expression, de ne pouvoir accomplir comme auparavant ses pèlerinages quotidiens à la chapelle du monastère. Elle ne se consolait qu'en regardant le Crucifix et en le pressant habituellement sur son cœur.

Quand la personne aimée est absente et qu'on ne peut la rejoindre, c'est déjà une douce consolation que de contempler sa photographie et de songer à sa fidèle amitié. Pour le chrétien, est-il plus touchant souvenir de Jésus que le Crucifix ou l'image de sa sainte Face ?... « Un regard seulement sur le Crucifix, dit le P. Ponlevoy, et le chrétien est consolé. Il y a plus de douceur et de délices dans les larmes sur un crucifix que toutes les joies du monde (1). »

Et puis le temps de l'épreuve est souvent le moment des grandes faveurs de Jésus.

Ce fut le cas pour notre intéressante petite *Nellie.*

Alors qu'elle regrettait de ne plus visiter le divin Maître dans sa prison d'amour, Jésus en sortit et vint en personne vers elle.

C'est le fait merveilleux raconté en détail dans la vie complète de *Nellie* (2). Nous le résumons ici.

Un matin que la chère enfant paraissait plus souffrante, l'infirmière lui dit : « Je pensais bien qu'à cette heure vous seriez déjà avec le Dieu Saint. — Oh ! non, répondit *Nellie ;* le Dieu Saint dit que je ne suis pas encore assez bonne pour aller vers lui. — Que

(1) *Pensées choisies,* pages 60.
(2) Pages 56-58.

savez-vous du Dieu Saint, reprit miss Hall? — *Il est venu lui-même ici, et il est resté debout, là,* ajoute l'enfant, en montrant le côté de son petit lit. — Comment était-il? fit une sœur qui assistait à cette conversation. — Comme cela », répondit *Nellie* en croisant doucement les bras sur sa poitrine, avec un air tout recueilli, comme si elle voyait encore dans son souvenir la divine vision.

Quatre mois après, à la veille de sa mort, l'heureuse voyante racontait d'elle-même cette faveur à la Mère Supérieure qui n'en avait jamais rien su, mais qui ne douta point de la sincérité de l'enfant. *Nellie* ne sut jamais mentir.

*
* *

Ce n'est pas de cette manière miraculeuse et exceptionnelle que le Dieu Saint vient visiter nos âmes. Nous devons plutôt craindre que désirer ces faveurs extraordinaires que nous ne méritons point et qui faisaient trembler les saints. Au reste, si nous savons que ces rares privilèges sont la récompense de grandes vertus ou la consolation d'héroïques épreuves, nous savons aussi qu'ils ne constituent pas la sainteté.

Il n'en est pas moins vrai que le Seigneur multiplie ses visites et les diversifie dans les âmes et que c'est un grand secret de sainteté que de savoir en profiter.

Le Dieu Saint est venu... par sa parole écrite ou par sa parole parlée. Visite de Dieu qu'une lecture bien faite de la sainte Ecriture ou qu'une prédication pieusement entendue. Visite de Dieu que tous les actes du Ministère ecclésiastique et avant tout l'oblation du saint Sacrifice et l'administration des Sacrements. Visite de Dieu, mais précieuse, ravissante, efficace entre toutes que la communion eucharistique. Visite fréquente si nous le voulons, quotidienne si nous sommes attentifs aux désirs ardents de Jésus et aux appels pressants de notre mère la sainte Eglise.

Jésus nous visite encore d'une manière réelle quoiqu'invisible par ces milliers de grâces actuelles qu'il nous envoie sans cesse et qui nous sollicitent de toute part : grâces de lumière, de force, de protection, de préservation, de consolation, d'impulsion vers le bien ; grâces plus sévères mais non moins salutaires de correction, de contrition, de conversion.

Un auteur spirituel les compare à un siège et à l'assaut d'une armée nous conquérant à Dieu et reculant en nous les bornes de son empire. N'est-ce pas là cette divine armée dont l'Epouse dit dans le cantique : « Il a lancé sur moi l'amour comme une armée (1) ! »

---

(1) *Ordinavit in me caritatem.* (*Cant.* II, 4). D'après l'Hébreu, il faudrait traduire : « *Et sa bannière sur moi, c'est l'amour.* » Cf : FILLION, la *Sainte Bible,* T. IV, p. 604.

Ne résistons jamais à ces divines provocations. Cédons généreusement toute la place à l'éternel vainqueur. Qu'il en soit l'unique maître !

* * *

Le Dieu Saint est venu...

Cette fois c'est par l'*épreuve* qu'il veut entrer chez nous. C'est une manière habituelle pour Jésus de *visiter* ceux qu'il aime (1).

« Le mot est consacré dans la langue des chrétiens, dit Mgr Gay. S'ils voient l'un d'eux qui pleure dans sa maison de deuil ou à côté d'une ruine ou sur un lit de souffrance, ils disent : « Dieu est venu visiter notre frère. » Et c'est vrai. Il nous visite ainsi pour notre plus grand bien. Ses croix sont des faveurs parce qu'elles sont, quand nous les acceptons, des trésors pour payer nos dettes, des baptêmes pour laver nos fautes, de nouveaux traits de ressemblance avec Jésus, des degrés d'ascension vers notre Père céleste. Et qu'il les bénit donc ces croix en nous les présentant, et quand sa Main les met sur nos épaules, quels flots de compassion et d'assistance jaillissent sur nous de son cœur miséricordieux ! De cela aussi il faut dire : « Si nous savions le don de Dieu » (2), et encore : « Si nous connaissions bien le temps de sa visite » (3), c'est-à-dire le temps où Dieu vient à nous dans la tribulation (4). »

Ce fut la grâce de la petite *Nellie*. Le Dieu Saint s'approcha d'elle avec son Cœur et avec sa Croix : c'était pour la rendre absolument parfaite, vide d'elle-même et riche de mérites. Avec quelle ingénuité la chère enfant le confessait : « Le Dieu Saint dit que je ne suis pas encore assez bonne pour aller vers Lui. »

* * *

Ames chrétiennes, écoutez dans le silence de l'oraison ce que Jésus dit à l'oreille de votre cœur. N'y a-t-il pas parfois des reproches sur ses lèvres, des larmes dans sa voix, et, sur son front, une indicible tristesse ?...

Combien, hélas ! ne profitent pas des visites de Jésus et renouvellent la douleur qu'il éprouva en face de l'ingrate Jérusalem à la veille de sa passion ! (5).

Entre tant de tableaux saisissants que nous présente le Livre sacré, je n'en connais guère de plus propre à toucher les cœurs

---

(1) « Partout où entre Jésus, il y entre avec ses croix et toutes les contradictions qui doivent l'accompagner. » BOSSUET, *Elévations sur les Mystères, XIXe Semaine.*

(2) *Si scires donum Dei* (*Joan* IV, 10).

(3) *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* (LUC XIX, 44).

(4) *Fragments Eucharistiques,* p. 313.

(5) *Videns civitatem, flevit super illam.* (Luc XIX, 41).

que celui où l'Apocalypse nous montre Jésus lui-même debout, humble, fidèle, patient, persévérant, devant une âme qu'il veut gagner, et lui répétant avec tendresse : « Voici que je me tiens à la porte et que je frappe... » (1).

Se peut-il qu'on laisse ainsi le divin Visiteur attendre à la porte et frapper en vain ?... Ah ! c'est qu'on oublie sa divine promesse : « Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre sa maison, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui et lui avec moi (2). »

De grâce, ne faites jamais attendre Jésus.

Comme la petite *Nellie*, soyez toujours empressés à deviner sa venue, à surprendre ses moindres paroles, à lui ouvrir aussitôt votre cœur et à le laisser régner seul sur tout votre être.

F. Bernard des Ronces.

(1) *Sto ad ostium et pulso.* (*Apoc.* III, 20).

(2) *Si quis audierit vocem meam et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, et cœnabo cum illo et ipse mecum.* (*Apoc.* III, 20).

Recommandations de Prières

Les Œuvres Sacerdotales et Eucharistiques. — La diffusion de la Sainte-Face et du « Divin Crucifié ». — Le succès d'une mission. — Un prêtre recommande sa paroisse pauvre et sans religion. — Un prêtre, sa paroisse, ses écoles libres, ses patronages. — Un prêtre et les âmes qui lui sont confiées. — Une paroisse, son zélé pasteur et la famille d'une zélatrice. — La conversion d'un jeune homme très malade. — La conversion d'un pécheur, l'avenir d'une pauvre femme malade et infirme, une zélatrice menacée de cécité. — Une pauvre orpheline exposée à de grands dangers. — Une mère de famille très éprouvée. — La guérison de la belle-sœur d'une zélatrice. — L'avenir d'un jeune homme. — Une zélatrice demande la connaissance et l'acceptation de la volonté du bon Dieu. — La vocation religieuse et les intentions spirituelles d'une zélatrice. — La santé d'un père de famille et son retour à Dieu. La conversion d'un père et d'une mère de famille, la concorde dans leur foyer. — La conversion d'une tuberculeuse à la dernière période. — Un pauvre missionnaire très fatigué. — La paix dans une famille. — Les examens de deux étudiants. — Une double guérison physique et morale recommandée à la Sainte-Face et à Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus. — La guérison de la folie d'une jeune femme, le courage et la résignation pour son mari. — Les intentions spirituelles et temporelles d'une Communauté. — Trois mères demandent la conversion de leurs fils. — Trois grâces temporelles. — Une cause désespérée. — La réputation compromise de deux jeunes filles. — Le mariage d'un jeune homme. — Une personne souffrant physiquement et surtout moralement. — La concorde dans une famille, le repos de l'âme de plusieurs défunts. — Plusieurs conversions, plusieurs grâces d'avenir, une école libre. — Une zélatrice recommande ses défunts, la santé d'un saint prêtre, la maîtrise qu'il dirige, la conversion d'un jeune homme. — La conversion et la guérison du père d'une zélatrice, le mariage d'un jeune homme et sa réussite dans les affaires. — Le Noviciat et les besoins spirituels et temporels d'une Communauté. — Les nombreuses intentions qui nous ont été recommandées par correspondance.

Respice Deus in Faciem Christi tui !

LA DIFFUSION DE LA SAINTE-FACE

Le Culte de la Sainte-Face et grâces obtenues.

« *Si mon peuple cherche ma Face,*
je lui pardonnerai et je guérirai son Pays. »
II *Paral.*, VII.

Châtillon. — « Mes quatre premières grandes images sont vénérées dans une église et dans des chapelles (école de Joigny, Yonne, et Ouvroir de Poitiers). C'est avec reconnaissance et joie que l'on accueille cette Face adorable du Sauveur ; les petites images me sont demandées presque journellement depuis que j'en ai distribué un certain nombre autour de moi. Je suis heureuse de pouvoir répondre à toutes ces demandes et ferai mon possible pour répandre de plus en plus cette belle dévotion. Ici même j'ai obtenu que la Sainte-Face fût placée à l'autel du Sacré-Cœur avec la prière et une petite lampe qui brûle à mes intentions. Veuillez faire connaître dans votre Bulletin combien cette dévotion est consolante pour les âmes affligées, qui puisent dans la contemplation de cette Face douloureuse du Sauveur la force et la résignation. »

A. L.

Damas (Syrie). — « C'est toujours avec un nouveau plaisir que je viens vous demander des images de la Sainte-Face. Partout où je peux en placer, elles sont reçues avec respect et reconnaissance et font beaucoup de bien dans les maisons où elles sont exposées. J'éprouve le plus profond bonheur à méditer sur la Passion de Notre-Seigneur devant cette magnifique image de la Sainte-Face de Jésus qu'Il a imprimée pour nous sur le Suaire qui L'enveloppait dans le tombeau ; aussi mon plus ardent désir est de faire connaître cette image divine, source de tant de grâces... » *Sr G.*

Luxembourg. — « Je désire recevoir une douzaine de Brochures illustrées sur la Sainte-Face, afin de faire connaître cette admirable dévotion. J'aime aussi à répandre la grande gravure de la Sainte-Face, dont les traits empreints de souffrance et d'amour font naître dans les cœurs des impressions si salutaires... Voici comment je procède. Je les fais acheter aux personnes qui peuvent se les payer, mais j'aime à les offrir aux prêtres, aux couvents et aux églises pauvres, aux personnes qui doivent gagner leur vie... Puissent mes faibles efforts contribuer à étendre le règne d'amour du Divin Crucifié, qui n'a pas épargné sa vie pour nous sauver !... »

Mme J. de F.

X. — « Au mois de janvier, je vous demandais des prières pour mon frère dangereusement malade. Je promettais en même temps à Notre-Seigneur, si mon frère se préparait à bien mourir, de faire insérer cette faveur dans votre Revue « le Divin Crucifié. »

« Aujourd'hui, je viens payer ma dette de reconnaissance. Mon frère est mort dans les meilleures dispositions. Notre-Seigneur avait complètement changé cette âme. Il a fait admirablement le sacrifice de sa vie, supportant les plus cruelles souffrances avec calme et résignation à la volonté de Dieu.

« Je lui avais donné une image de la Sainte-Face, et chaque jour on récitait avec lui la belle prière qui se trouve au verso. Que la Sainte-Face de Jésus soit glorifiée de cette faveur. Veuillez donc, Monsieur le Directeur, inscrire cette grâce et l'ajouter aux grâces si nombreuses déjà obtenues.

« En actions de grâces, je vous envoie une offrande. Vous voudrez bien dire trois messes à l'intention du cher défunt... » M. C.

Brétignolles. — « Il y a un mois, je me trouvais dans une situation difficile. Il s'agissait de conserver une école et, de tous côtés, les difficultés surgissaient. Avec confiance et amour, j'ai recommandé cette Œuvre à la Sainte-Face de Jésus promettant que, si tout s'arrangeait pour le mieux, je ferais dire une messe d'action de grâces et, en même temps, placer dans l'église de la paroisse une grande image de la Sainte-Face, afin qu'elle y soit honorée publiquement.

« La protection divine a été visible. Nous pouvons continuer à donner l'instruction chrétienne aux enfants, et actuellement toutes les difficultés semblent à peu près aplanies.

« Que Jésus en soit remercié ! Que la Sainte-Face de notre adorable Sauveur soit de plus en plus glorifiée ! Veuillez donc, Monsieur le Directeur, faire célébrer une messe d'action de grâces à cette intention et nous envoyer une grande gravure de la Sainte-Face ainsi que des épingles-médailles en argent.

« C'est avec un intérêt croissant que nous lisons votre belle Revue et la faisons lire autour de nous, constatant tout le bien qu'elle produit dans les âmes! »

M. C.

Annonay. — « C'est avec un véritable bonheur que nous venons verser notre cotisation annuelle afin de pouvoir nous édifier encore par la lecture de votre si recommandable Revue « *Le Divin Crucifié* ». Je suis également heureuse de remplir une promesse faite il y a quelque temps. Une de nos chères orphelines de l'ouvroir avait une plaie à un pied qui persistait, depuis près de trois mois, malgré tous les remèdes employés. Un jour, allant à l'infirmerie, je demandais à voir cette plaie. Lorsque l'infirmière ôta le pansement, un sang noirâtre en jaillit. Soudain j'eus l'inspiration d'aller chercher une petite image de la Sainte-Face et je l'appliquai sur la plaie de cette pauvre enfant, en priant la sœur infirmière de ne pas appliquer d'autres médicaments. Depuis lors, la plaie ne s'est plus rouverte, l'enfant est complètement guérie. La reconnaissance me fait un devoir d'accomplir ma promesse, comme elle m'inspire le désir toujours plus grand de voir se répandre la dévotion à la Face adorable de notre divin Jésus. »

Sr M. A.

Rochefort. — « Je vous prie de faire insérer dans les Annales de la Sainte-Face ma reconnaissance pour la réussite d'une affaire grave dont l'issue inquiétait vivement ma famille. Je vous envoie en actions de grâces le montant d'un abonnement au « *Divin Crucifié* » pour la personne que vous jugerez apte à remplir le rôle de zélatrice de la Sainte-Face. J'aime à propager la Revue si belle qui me fait tant de bien à l'âme. A titre de zélatrice, je vous offrirai de temps à autre un abonnement en demandant à Jésus que la personne destinée à recevoir la pieuse Revue s'enflamme du désir de faire connaître et aimer la Face adorable de notre doux et bon Sauveur. »

J. G.

Noyon. — « Ayant obtenu une grâce que nous avions demandée par l'entremise de la Sainte-Face, je viens vous prier de vouloir bien m'envoyer une grande image, que j'ai promis de donner en actions de grâces, afin de propager, autant qu'il est possible, cette salutaire dévotion... » *S. R.*

COMMUNICATION

La maison du Bon-Pasteur recevrait avec reconnaissance, des abonnés qui n'en font pas collection, les numéros du *Divin Crucifié* des mois de mars, avril et mai 1912.

POUR FACILITER LA DIFFUSION

De la Grande Gravure de la Sainte-Face



Nous invitons nos lecteurs à s'unir, en ce saint temps de Carême, d'une façon plus intime que jamais, aux souffrances de Notre-Seigneur. Le souvenir des mystères douloureux de la Passion du Sauveur qui se présentent si nombreux, durant ce mois, nous y invite et nous retient sur le Calvaire.

C'est bien, mais ne peut-on faire davantage ? Oui, certes, il faut agir, et voici comment vous pouvez agir, chers lecteurs.

Vous savez que Sa Sainteté le Pape Pie X, dans sa lettre d'approbation du 4 juin 1906, concernant la Sainte-Face, a manifesté son désir de voir que **cette Image soit répandue en tous lieux, et exposée à la vénération dans toutes les familles chrétiennes, la recommandant d'une manière toute particulière aux Révérendissimes Evêques et à tous les Ecclésiastiques, et bénissant tout particulièrement ceux qui s'en feront les propagateurs.**

D'autre part, la **grande gravure** de la Sainte-Face étant d'une exécution plus fine et d'une expression plus vive, et donnant la Figure de Jésus dans sa grandeur naturelle, c'est celle-là qu'il est à désirer de voir dans toutes les familles, les chambres de prêtres, les communautés, les écoles, maisons d'éducation et œuvres diverses comme répondant mieux aux désirs du Saint-Père.

Nous vous invitons, chers lecteurs, à vous employer d'une manière toute spéciale, pendant ce Carême, à répandre cette **grande gravure**. Et, pour vous faciliter considérablement cette importante propagande, nous vous informons que la Maison du Bon-Pasteur renouvelle les prix de faveur précédemment accordés pour les **grandes gravures** de la Sainte-Face.

A partir du 5 février jusqu'à Pâques,
elles seront comptées 2 fr. 75 au lieu de 5 fr. 50
c'est-à-dire à moitié prix.

Les **Zélateurs** continueront à jouir de la faveur qui leur est faite **d'une grande image gratuite pour trois grandes images demandées.**

Nous espérons que de tels avantages, renouvelés dans le but de vous aider extraordinairement dans votre apostolat, vous permettront durant ce temps de carême, de répandre à profusion, dans toutes les familles chrétiennes, la **grande gravure de la Sainte-Face de Jésus,** en esprit de pénitence, de réparation et d'amour.

Adresser toutes les commandes à la
Maison du Bon-Pasteur, 228, Boulevard Péreire, Paris.

VARIÉTÉ

Le Réveil des Preux

÷ ÷ ÷ ÷ ÷



Le bruit des armes et les clameurs guerrières éclatèrent avec tant de violence que, dans leurs sarcophages de pierre, les preux tressaillirent.

Le fracas venait de Thrace ; aussi les preux tendirent l'oreille.

« Vive la Croix ! disaient les voix ; Sus au croissant. L'heure est venue de venger nos pères morts ! En avant pour le Christ et la Mère très pure ! »

Cette fois, plus de doute : c'était la Sainte Croisade qui renaissait après les siècles. Sortant de leurs ossuaires, les ombres vinrent l'une à l'autre, se reconnaissant malgré la nuit et les âges écoulés. Pierre l'Ermite, Urbain, Godefroy, Charles Martel, Richard, Tancrède, saint Louis, Jean Sobieski, les apôtres et les soldats, tous, haletants d'espoir, regardaient vers l'Orient.

La grande œuvre de justice allait enfin s'accomplir. Là où les pères avaient échoué, les fils réussiraient peut-être. Ils avaient vu, du fond de leur cercueil, la grande défaite et la grande honte : le Turc, tenant toujours un pied sur le tombeau du Christ, avait enjambé le Bosphore, et depuis cinq siècles, debout sur les deux continents, écrasait à la fois et l'Asie et l'Europe.

Comme ils avaient bien fait de mourir ! emportant leur beau rêve dans la mort, ils l'avaient enseveli avec eux sous la dalle froide, fermant les yeux pour ne pas être témoins de l'abominable vision.

Et voici les clairons qui résonnaient sur les rives du Danube, faisant écho à la voix vengeresse du Dieu des armées.

— « C'est sans doute la vieille Angleterre, dit Richard ; c'est l'île des Saints qui envoie ses flottes innombrables. »

— « Ou bien, dit saint Louis, c'est le roi très-chrétien qui entraîne à travers l'Europe sa cavalerie devant qui rien ne tient debout.

— « Ou bien Sa Majesté Apostolique l'Empereur et Roi, dont l'aigle bicéphale fond du haut des nues sur la bête venimeuse qui souille le pied de ses remparts. — Et les fils des bons chevaliers de l'Ordre Teutonique ont quitté leurs landes basses et brumeuses pour écraser l'infidèle. — La race du Cid Campeador ne doit pas être éteinte encore, et le sang des Espagnes doit bouillir après tant d'outrages subis. »

— « Non, ce ne sont que les petits peuples opprimés par la bête, et qui secouent leurs chaînes ! Le sang des preux n'a pas menti cette fois. Voyez comme ils s'inclinent devant la croix du Rédempteur, comme nous sous la main de Pierre l'Ermite avant la bataille ! Quel courage de lions dans la mêlée ! Quels beaux coups d'estoc !

« Victoire ! la bête recule, elle s'enfuit ; elle va repasser le Bosphore ; la terre des chrétiens va être enfin délivrée !

« Mais voyez comme les bons chevaliers sont las ; combien gisent sur la terre ensanglantée ! Leurs yeux rayonnent pourtant de la joie du triomphe. Encore un effort et c'est la fin de la race maudite !

« Bons soldats de France, d'Angleterre, d'Espagne, ne viendrez-vous pas au secours de vos frères ? »

— « Il était temps, dit Jean Sobieski ; Dieu soit loué ! Voici l'Autriche qui vient à la rescousse. »

En effet, des masses énormes d'hommes armés sillonnaient les vastes plaines de Hongrie et de Galicie, traversaient les gorges des Alpes et des Karpathes. Les eaux du Danube écumaient au passage des navires. Un peuple entier frémissait aux clameurs guerrières. Plus au nord, la vieille Germanie s'agitait et courait aux armes. Partout des émissaires s'empressaient entre les capitales ; et les têtes couronnées d'antiques couronnes surmontées de la croix se penchaient les unes vers les autres.

— « Jérusalem ! Jérusalem ! s'écrièrent les preux ressuscités. » Et leurs mains cherchèrent les poignées de leur épée rouillée depuis des siècles.

Mais au moment où dans un suprême effort les petits peuples chrétiens s'élançaient à l'assaut ; au moment où ayant saisi l'étendard du Prophète, ils le secouaient pour l'arracher du sol de leurs pères, une armée innombrable surgit derrière eux — l'armée des chrétiens d'Europe, — menaçante, leur cria : « Arrêtez ! »

Et les rois, portant sur leur tête la couronne surmontée de la croix arrachèrent des mains des chrétiens l'Étendard vert à croissant d'or, l'enfoncèrent profondément dans la terre ; et, ouvrant les bras au Sultan, ils le pressèrent sur leur cœur. Puis ils se rangèrent, couronne au front, devant le croissant consolidé et dirent aux opprimés : « Malheur à qui y touche ! »

Les preux se regardèrent, croyant rêver un rêve de l'enfer. Mais ils ne s'étaient pas trompés : ils avaient vu la grande apostasie et la grande trahison. Alors, en foule, ils se précipitèrent vers leurs tombeaux vides, et, ayant rabattu sur eux la dalle pesante, pour éviter cette vision de honte, ils refermèrent à jamais leurs yeux sur leur grand rêve brisé.

Charles MARTEL.



PRIONS POUR NOS MORTS



Les prêtres décédés dans le courant du mois de Décembre. — Mgr Arthur Loth, frère de notre distingué collaborateur. — Mademoiselle Armelle Page, zélatrice, décédée le 30 mai 1912. — Sœur Joseph, religieuse de la Sainte-Enfance, zélatrice. — La mère de Mme la Vicomtesse de la Rupelle, zélatrice de la Sainte-Face. — Amiral de Castries, oncle d'une de nos zélatrices.

Pie Jesu Domine, dona eis requiem !

Le Gérant : E. DERENNE.

LA CHAPELLE-MONTLIGEON (ORNE). — IMP. DE MONTLIGEON. — 4754-1-13.

3e ANNÉE N° 3 MARS 1913

LE DIVIN CRUCIFIÉ

Revue de la Sainte-Face



SOMMAIRE :



Pensée directrice pour le mois



La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ

L'Église va dérouler devant nos yeux, durant ce mois, la liturgie tragique du grand drame de la Passion. Les fêtes de la Semaine-Sainte vont nous remettre plus fortement en présence des actes sanglants qui ont rempli d'épouvante, tout le long des siècles, les véritables enfants de Dieu.

Il nous faut assister à ces fêtes douloureuses en y apportant un cœur recueilli et pénitent. C'est pour nous, pour chacun de nous tous, que le Christ a enduré les plus atroces souffrances et est mort ignominieusement sur la croix. Cette mort nous a donné la vie et a assuré notre salut éternel.

Une reconnaissance immense doit remplir notre âme, mais il ne faut pas être égoïstes : il nous faut penser à ceux qui rendent inutile, pour eux, la mort du Christ. Ce sont ceux qui se détournent de la croix, qui la renversent et qui veulent détruire le christianisme.

Réparons et prions pour assurer le retour de ces malheureuses âmes, et étendre, le plus possible, sur la terre, le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Une indulgence plénière est accordée, au jour de leur communion pascale, à tous ceux qui auront médité un instant sur la Passion, devant l'Image de la Sainte-Face, chaque jour, du dimanche de la Passion au Samedi-Saint inclusivement. En plus : Indulgence de 7 ans et 7 quarantaines, chacun des jours susdits. Une autre **indulgence plénière** est accordée, aux conditions ordinaires, *un des vendredis de mars.*

La Passion de N.-S. Jésus-Christ en action

VI

OMMENT le disciple Judas, qui avait suivi Jésus dans ses courses évangéliques en Galilée et en Judée, qui avait vécu de sa vie, qui avait reçu tous ses enseignements, qui avait été témoin de ses miracles et devait, comme Pierre, comme André, comme Jean et les autres, reconnaître en lui le Messie, Fils de Dieu, avait-il pu en venir à l'horrible dessein de livrer son divin Maître après l'avoir trahi ? Il semble, d'après l'Évangile, que Satan se soit tout à coup emparé de lui, ait changé son esprit et son cœur, au point de faire de ce disciple un renégat et un traître, et lui ait suggéré, comme par une prise de possession de sa volonté, l'idée de l'épouvantable forfait qu'il allait commettre.

Une fois sous l'empire de Satan, Judas marche droit à son but avec une perversité toute diabolique. En quittant la maison de Béthanie, sous le coup des reproches que le doux Maître lui avait adressés, à cause des bas sentiments que la pieuse prodigalité de Marie-Madeleine lui avait inspirés, il était allé immédiatement trouver les Grands-Prêtres et les chefs de la garde du Temple, pour traiter avec eux des moyens et des conditions de la vente de son Maître : « Que voulez-vous me donner, leur avait-il dit, et je vous le livrerai ? »

Les ennemis de Jésus, les chefs de la nation juive n'attendaient que cette proposition pour satisfaire leur haine. Faire arrêter le prophète de Nazareth en plein jour, au milieu de la foule, c'était s'exposer à une émeute populaire ; mais le surprendre par trahison la nuit, dans un endroit écarté, c'était le seul moyen d'exécuter, sans risques, leurs projets sectaires.

Judas n'avait pu d'abord que traiter des conditions générales de son infâme marché. Il ne savait pas encore, au juste, à ce moment-là, comment il s'y prendrait pour l'exécuter. Le prix surtout l'intéressait. A la première entrevue, on était convenu, de part et d'autre, de trente pièces d'argent ou sicles, de la valeur de 105 francs environ de notre monnaie. C'était le tarif légal à payer, comme prix du sang, pour un esclave accidentellement tué par un bœuf. Jésus avait été estimé le prix d'un esclave ! Et, pour récompense du plus grand des forfaits, Judas s'était contenté de ce maigre salaire de trahison !

La convention faite avec les autorités juives, Judas n'avait plus cherché que le moyen de mettre son dessein à exécution, dans les

conditions de clandestinité propres à en assurer le succès. La Pâque lui en avait fourni l'occasion. S'étant senti découvert, aux paroles que Jésus lui avait adressées dans cette Cène suprême, où le divin Rédempteur avait substitué à l'antique sacrifice pascal le sacrifice nouveau de son Corps et de son Sang, le traître s'était enfui brusquement du Cénacle, en proie à tous les sentiments de terreur, de vengeance, de cupidité que lui inspirait la pensée du crime qu'il allait commettre. Il courut tremblant, effaré, au palais du Grand-Prêtre Caïphe et lui fit part du moyen qu'il avait combiné de s'emparer facilement, cette nuit-là même, sans tumulte, à la faveur de l'obscurité et de l'éloignement du lieu, de la personne de ce Jésus, dont le Sanhédrin avait décrété la mort pour le bien de la nation.

A cette heure-là, en effet, tout reposait à Jérusalem. La population entière était dans les maisons, toute aux festivités nocturnes de la Pâque. Il n'y avait pas à craindre que l'éveil fût donné et que la foule se portât de l'autre côté du Cédron, sur le mont des Oliviers, au jardin de Gethsémani, où allait s'accomplir l'arrestation clandestine de Jésus. Judas connaissait les habitudes du Maître ; il savait que, après le repas pascal, il allait, comme les jours précédents, reprendre la route de Béthanie, en longeant Gethsémani, pour passer le reste de la nuit dans la maison de Lazare. Il croyait bien arriver à temps pour le surprendre en route et mettre la main sur lui.

Les Grands-Prêtres et les chefs de la garde du Temple, réunis à la hâte, approuvèrent le plan infernal de Judas. Et aussitôt ils firent prendre les armes à un détachement de la cohorte de soldats romains, que le procurateur mettait à la disposition des autorités juives, pendant les grandes fêtes, pour le maintien de l'ordre et la sûreté du Temple. A la milice régulière, ils adjoignirent une troupe d'appariteurs et d'hommes de service, à leurs ordres, qu'ils eurent soin de munir d'épées et de bâtons, ainsi que de lanternes et de torches, pour prévenir toute résistance de la part de Jésus et de ses disciples et faciliter son arrestation.

Prenant la tête de cette tourbe armée, que couvrait par derrière le peloton de soldats romains, Judas arriva en toute hâte à Gethsémani, pendant que Jésus y était encore à prier et à souffrir en se préparant à son sublime sacrifice. Judas avait donné aux gens des Grands-Prêtres et au chef militaire romain un signe pour reconnaître l'homme qu'ils devaient arrêter. Il leur avait dit : « Celui que j'embrasserai, c'est lui ; arrêtez-le et emmenez-le avec précaution. »

Le baiser d'amitié était en usage chez les Juifs, comme chez les Grecs et les Romains. On s'embrassait entre parents et amis, quand on se rencontrait, Judas pouvait s'approcher de Jésus pour

l'embrasser. Le disciple était habitué à aborder le Maître de cette façon, et le Maître pouvait-il éviter le baiser du disciple?

Sous la conduite de Judas, la troupe pénétra dans le jardin. Le traître alla droit à Jésus : « Salut, Maître », lui dit-il en l'embrassant. Et Jésus, dont la face auguste venait d'être souillée par cette bouche infâme, lui répondit avec une mansuétude accablante : « Ami, dans quel but es-tu venu ici? Judas, c'est par un baiser que tu trahis le Fils de l'homme! »

Et alors, s'avançant vers la tourbe armée qui suivait son chef, il dit à ces gens-là : « Qui cherchez-vous? » Ils répondirent : « Jésus de Nazareth. » Jésus reprit : « C'est moi. » A ces mots, saisis d'une terreur soudaine, ils furent repoussés et renversés à terre. Les disciples étaient arrivés près de leur Maître. Dans la confusion de cette scène, Jésus demandant de nouveau à la soldatesque des Grands-Prêtres qui elle cherchait et sur la même réponse que c'était Jésus de Nazareth, il répliqua : « Je vous ai dit que c'est moi; si c'est moi que vous cherchez, laissez ceux-là s'en aller. » Et en disant cela, il indiquait du doigt ses disciples qui l'entouraient.

Cependant les satellites des Grands-Prêtres s'étant relevés, se jetèrent, à l'instigation de leur chef, sur Jésus pour s'emparer de lui.

Quelques paroles mystérieuses du Maître pendant le repas eucharistique avaient inquiété les disciples. Jésus leur avait dit : « Que celui de vous qui a une sacoche ou une bourse, la prenne, et que celui qui n'a pas d'épée vende sa tunique pour en acheter une. » Et là-dessus les disciples se saisissant d'armes qu'ils avaient sous la main, s'étaient écriés : « Voici deux glaives », car ils croyaient que Jésus avait fait allusion au danger d'une attaque soudaine.

Jésus, voyant qu'ils l'avaient mal compris, avait coupé court à cet incident de leur entretien, en se servant d'une locution hébraïque usuelle qui signifie : « en voilà assez là-dessus! » Mais Pierre, resté préoccupé d'un danger possible, avait conservé un de ces glaives, à lame large et courte, qui se cachaient facilement, attaché par une courroie, sous la tunique. Au jardin de Gethsémani, voyant que le commandant de la troupe mettait la main sur son Maître, il sortit son glaive du fourreau, en disant : « Maître, si nous nous servions du glaive? » et il frappa à la tête un des appariteurs du Grand-Prêtre, du nom de Malchus, dont il coupa l'oreille droite. Pour ce geste violent, Jésus le reprit : « Rentre, lui dit-il, ton glaive dans le fourreau, car ceux qui emploieront le glaive périront aussi par le glaive. Ne crois-tu pas que je puisse prier mon Père, qui m'enverrait, si je le voulais, plus de douze légions d'anges. Mais comment s'accompliraient les paroles des

Écritures sur l'événement qui doit arriver ainsi qu'il a lieu? Le calice d'amertume que mon Père m'a donné à boire, est-ce que je ne le boirais pas? » Et touchant l'oreille de Malchus, il la recolla miséricordieusement.

Dans sa divine Passion, il ne devait y avoir de victime que Lui-même.

Cependant le tumulte augmentait autour de Jésus. Les Princes des prêtres, les Anciens, les chefs du Temple, rassemblés d'urgence, étaient venus rejoindre la troupe expédiée à Gethsémani, sous la conduite de Judas. S'adressant à eux tous, le doux Sauveur leur dit : « Comme si j'étais un voleur, vous êtes venus armés de glaives et de bâtons pour vous saisir de moi. Chaque jour, cependant, j'étais au milieu de vous, assis dans le Temple, et enseignant au peuple, et vous ne vous êtes pas emparés de ma personne. Mais c'est maintenant votre heure, l'heure de la Puissance des ténèbres. Tout s'est fait selon les prophéties de l'Écriture. »

Ces paroles avaient augmenté la fureur des ennemis de Jésus. L'ordre fut donné d'en finir avec lui, toute la horde se mit en mouvement, brandissant les armes et les torches ; Jésus fut arrêté et lié. Effrayés les disciples prirent la fuite. Au premier coup frappé sur le pasteur les brebis s'étaient enfuies, ainsi que l'avait annoncé le divin Maître. C'est l'éternel épisode des faiblesses et des lâchetés humaines.

(*A suivre.*)

Arthur LOTH.



Les conquêtes du crucifix

Un jeune homme a vingt ans... Il est jeune, il pourrait être heureux. Tout à coup, une pensée le saisit. Il se dit : « Il y a, par-delà les mers, des peuples qui sont dans les ténèbres. Au lieu de vivre dans les bras de ma mère, de mes sœurs, de mourir entouré de mes petits-enfants, j'irai visiter les sauvages, je leur porterai le crucifix. »

Il part, abandonne sa patrie, le toit qui l'a vu naître, l'arbre témoin de ses premiers rêves, toutes ces choses aimables dont on ne sait le prix que quand on les a quittées. Il laisse son vieux père, sa mère qu'il ne reverra plus, son costume national, sa langue. Il vivra caché dans les bois, au fond d'une pirogue. Un jour ou l'autre, peut-être, il sera pris, chargé d'une cangue ou percé de flèches. Voici ce qu'il sait, et il part. Il part sans regrets, que dis-je? heureux, la croix de Jésus sur la poitrine. Il court, il vole. Qui l'emporte? Qui lui a parlé au cœur? Qui le soutient? Qui lui met la sérénité sur le front, l'ivresse dans l'âme? Vents, portez-le sur vos ailes. Flots, courbez-vous. C'est le cœur de l'Église catholique qui passe ; c'est la vraie Eglise qui porte le crucifix au monde. »

Mgr BOUGAUD.

LE GRAND DRAME DE L'AMOUR
L'EUCHARISTIE ET LA PASSION
étudié dans l'Évangile

I. — Les préparatifs de la Pâque légale (*suite*).

TEXTE ÉVANGÉLIQUE : « *At illi dixerunt : Ubi vis paremus?* LUC, XXII, 9). *Et dicit eis : Ite in civitatem* (MARC, XIV, 13); *ecce, introeuntibus vobis in civitatem occurret vobis homo quidam amphoram aquæ portans; sequimini eum in domum in quam intrat* (LUC, XXII, 10). *Dicite domino domus* (MARC, XIV, 14) : *Magister dicit : Tempus meum prope est, apud te facta Pascha, cum discipulis meis* (MATTH., XXVI, 18). »

Et ils dirent : Où voulez-vous que nous la préparions? Et Jésus leur dit : Allez dans la ville; voici qu'en y entrant, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau ; suivez-le dans la maison où il entrera. Dites au maître de la maison : Le Maître dit : Mon temps est proche, je ferai la Pâque chez vous avec mes disciples. »

27. — POURQUOI JÉSUS VOILE A SES APOTRES LE SENS DE SES DIVINES PAROLES. — Les Apôtres ne comprirent pas toute la portée de ces paroles du Sauveur, Jésus le permettant ainsi pour deux raisons. Premièrement, pour voiler l'institution de son Eucharistie, qui est le Sacrement par excellence de la foi et qu'il convenait d'annoncer à mots couverts et de préparer au milieu d'un certain mystère. D'ailleurs, les Apôtres n'auraient pu le comprendre ; il leur fallait manger la Chair du Christ et boire son Sang, pour avoir l'intelligence d'un aussi grand mystère ; tant que Jésus lui-même ne se sera pas fait en eux lumière, amour et vie, ils ne pourront pas saisir ni comprendre les ineffabilités de cette invention divine.

Deuxièmement, pour ne pas les trop attrister à la pensée que leur divin Maître pouvait les quitter et que tous ces préparatifs de fête allaient bientôt se changer en une douloureuse séparation. En effet, les Apôtres ne pensent qu'à la Pâque et au bonheur de la manger avec leur Maître. L'idée ne leur vient pas que cette fête pouvait être la dernière et se terminer dans les suprêmes adieux. Au contraire, ils croient qu'ils vont posséder Jésus longtemps encore, et sa tendresse plus grande à leur égard, en les captivant plus exclusivement, augmente leur illusion. Aussi ces mots, dans la bouche de Jésus, *mon heure est proche,* leur apparaissent simplement comme une de ces formules fréquemment usitées par Lui, renfermant, il est vrai, quelque enseignement caché, mais qu'ils laissent habituellement à leur Maître le soin d'expliquer ensuite plus clairement.

28. — LES APOTRES NE SONT FRAPPÉS QUE DE L'AMOUR ET DE LA TENDRESSE DE JÉSUS POUR EUX. — Outre que ce n'est pas le temps

d'interroger leur Maître, les uns et les autres ayant hâte de fêter la Pâque et de laisser partir les deux privilégiés chargés d'en faire les préparatifs, les Apôtres remarquent que Jésus prononce ces paroles avec un tel accent de tendresse et que tout dans sa Personne respire tellement la bonté, la douceur et l'amour, qu'ils n'y voient qu'un nouvel excès d'amour pour les siens.

Depuis le matin, ils pressentaient, à la physionomie de Jésus et à l'émotion qui les gagnait chaque fois qu'Il leur parlait, que quelque chose de grand allait se passer et qu'ils allaient être l'objet d'une bonté et d'une tendresse nouvelles de sa part. Ils ne cherchent donc point à découvrir le mystère caché dans les paroles de leur Maître. Ce qui les confirme d'ailleurs dans ces sentiments, c'est ce qu'ajoute Jésus, en s'associant ses Apôtres dans une joie commune : *apud te facio pascha cum discipulis meis, je ferai la Pâque chez vous avec mes disciples ;* comme s'Il voulait établir une relation nécessaire entre ce qu'Il appelle *son heure* et ses disciples, entre l'heure de son amour et ceux qui allaient en être l'objet.

29. — Motifs pour lesquels Jésus associe ses Apotres a ce qu'Il appelle son heure. — C'est parce que *son heure est proche* que Jésus veut faire la Pâque *avec ses disciples.* C'est parce que cette heure est la *sienne* qu'Il la veut passer avec ceux qu'Il aime le plus. C'est parce que cette heure est destinée à une manifestation éclatante de son amour, qu'Il veut s'entourer des siens et les rendre témoins de ses divines tendresses. C'est parce que cette heure est l'heure marquée pour l'institution de son Eucharistie qu'Il veut nourrir tout d'abord les siens de son Corps et de son Sang.

C'est *mon heure,* semble dire Jésus, mais mes disciples me sont inséparables, tout ce qui est à moi est à eux, mon heure c'est aussi la leur ; et parce que mon heure est l'heure de la Pâque, parce que le festin qui se prépare est *mon festin,* que l'Agneau qui doit être immolé c'est moi-même, que la nourriture que mangeront les convives c'est ma propre Chair et que le breuvage qui remplira la coupe du festin est mon propre Sang, je veux passer cette fête de famille avec les miens; cette Pâque de l'amour, je la veux célébrer avec ceux que j'aime le plus ; ce festin de l'amitié, je le veux partager avec ceux que j'ai choisis, que j'ai faits mes amis et mes intimes. Mais comme cette Pâque nouvelle est en même temps la Pâque de mes adieux, je la veux partager avec ceux qui seront chargés de me remplacer ici-bas et qui devront continuer ma mission de miséricorde et d'amour ; comme cette Pâque doit marquer l'institution d'un Sacrifice nouveau et unique destiné à remplacer tous les autres sacrifices, je la veux célébrer avec ceux-là mêmes que je vais investir de mon Sacerdoce éternel et qui perpétueront dans l'humanité mes divines immolations et en appliqueront les mérites infinis.

(*A suivre.*) M. E. de la Croix.

Autour de la Revue " Le Divin Crucifié "

**Comment on aime la Revue
et ce que disent nos lecteurs
en se réabonnant.**

La Rochelle. — « ... C'est toujours avec bonheur que je reçois, comme tous vos abonnés, la chère Revue « Le Divin Crucifié ». Au commencement du mois, je guette à chaque courrier pour voir si je n'apercevrai pas le petit bout de la couverture bleue qui se montre toujours un peu sous l'enveloppe et alors je la dévore. Mais comme cette lecture rapide ne me serait pas profitable, je la reprends toujours une seconde fois plus lentement et en réfléchissant davantage.

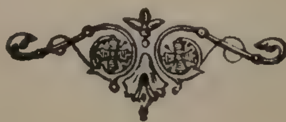
« Tous les sujets traités, qu'ils soient historiques ou mystiques, font du bien à l'âme et élèvent la pensée, aussi je ne m'étonne pas des louanges qu'en font chaque mois les lecteurs assidus. Quand j'ai lu ma Revue, je la passe à mes collègues, les professeurs ; j'espère arriver de cette manière à vous procurer de nouveaux abonnements... » *Une jeune zélatrice.*

Plymouth (Angleterre). — « Votre Revue de la Sainte-Face nous fait un bien réel à l'âme et nous désirons de tout notre cœur qu'elle soit de plus en plus répandue. On sent que Jésus a pour agréables les prières des âmes qui travaillent à faire connaître et aimer cette belle dévotion à la Sainte-Face du divin Crucifié. » *Une religieuse exilée.*

Mont-Saint-Jean. — « C'est aujourd'hui vendredi, jour consacré à la Commémoraison de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que je viens avec bonheur vous adresser mon renouvellement à l'abonnement de votre Revue si pieuse, si intéressante, si documentée, si bien faite pour donner une connaissance et un amour profonds pour Jésus, le Divin Crucifié, Revue dont la lecture échappe, hélas ! à tant d'âmes qui y trouveraient lumière et profit spirituel ! J'aime à me dire l'un de vos plus assidus et plus fervents lecteurs. »
L. P.

Ruffey. — « Notre devoir comme zélatrices et notre plus grand bonheur est de répandre autant que nous le pouvons, la dévotion à la Sainte-Face de Jésus et la lecture de votre admirable Revue « Le Divin Crucifié ». Nous n'en connaissons pas de meilleure pour exciter les âmes au véritable amour de Jésus et à ses conséquences nécessaires : l'esprit de sacrifice et de réparation. Que de saintes pensées le cœur y puise pour éclairer et raviver son amour ! Nous avons la joie de vous adresser une nouvelle abonnée. Toute notre ambition est de faire connaître et rayonner la dévotion à Jésus souffrant et à sa Face adorable, dans tout l'univers, et, puisque cela nous est impossible, au moins au cercle des âmes qui nous entourent... » *M. H. et M. C.*

Quintin. — « Je m'empresse de vous accuser réception de mon Image-Diplôme, dont je vous remercie infiniment, mais je veux vous dire mon admiration pour votre belle Revue. J'avais à peine parcouru les neuf premiers numéros, qu'un ami qui partageait ma lecture me les a enlevés, ne pouvant se lasser de méditer ces profondes leçons. Veuillez donc me servir un nouvel abonnement, afin que je puisse reprendre au plus tôt ces pages si profondément vraies et si réconfortantes... » *P-M. D.*



Fête du Précieux Sang de N.-S. Jésus-Christ

VENDREDI 7 MARS

HYMNE DES MATINES



Le Créateur, dans son juste courroux, a inondé d'une eau vengeresse le monde rempli de crimes, tandis que Noé trouvait son salut dans l'arche. Mais, après une longue attente, la puissance admirable de l'amour a purifié le monde dans un fleuve de sang.

Par cette rosée bienfaisante, la terre fut rendue aux joies de la fécondité, et elle, qui jadis était toute hérissée d'épines, se couvrit bientôt d'immenses gerbes de fleurs. A leur tour, les plantes amères empruntèrent au nectar sa délicieuse saveur; le serpent féroce perdit son épouvantable venin, le fauve lui-même déposa ses instincts sanguinaires. Voilà le triomphe de la douce Victime, de l'Agneau immolé.

O abîme insondable de la Sagesse divine ! ô bonté infinie, digne du plus grand retentissement ! Le pécheur avait mérité la mort, et voici que le Roi très miséricordieux a effacé le châtiment.

Lorsque, par nos fautes, nous provoquons la colère du Juge suprême, la voix du Sang divin, répandu au milieu de nous, prend éloquemment notre défense et met en fuite l'innombrable armée des maux toujours prêts à fondre sur nous.

Au souvenir de vos bienfaits, nous chantons vos louanges, ô vous notre Chef et sublime Auteur de notre salut éternel, ô vous qui, en union avec le Père et l'Esprit-Saint, habitez le royaume de la félicité.

Ainsi soit-il.

HYMNE DES LAUDES

Salut, ô plaies adorables de Jésus ! gage sublime de votre immense amour, source éternelle d'un fleuve de sang rédempteur.

Vous l'emportez sur les étoiles par vos clartés sanglantes ; sur la rose et la balsamine par la suavité de vos parfums ; sur les joyaux de l'Inde par votre prix inestimable ; sur les blonds rayons de miel par les attraits de votre douceur.

Vous nous offrez un délicieux asile où jamais ne pénètre la fureur menaçante de nos ennemis.

Que de coups Jésus reçut, au prétoire, sur sa chair nue, et que de gouttes de sang perlaient sur tout son corps en lambeaux !

Une couronne d'épines meurtrit son front, ce front d'une si sublime beauté, ô douleur poignante ! tandis que des clous transpercent de leur pointe acérée ses mains et ses pieds.

Lorsque Jésus, par un effet de son amour et de sa volonté, eut remis son âme aux mains de son Père, on perça d'une lance son divin cœur, d'où jaillit aussitôt un mélange d'eau et de sang.

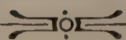
Pour que notre rédemption soit complète, il s'est laissé broyer comme au pressoir et, généreux jusqu'à l'excès, il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Venez tous, vous qui êtes souillés de crimes, venez à ce bain salutaire, qui purifie tout ce qu'il touche de son onde mystérieuse.

Gloire à Jésus, maintenant assis à la droite de Dieu, son Père, à Celui qui nous a rachetés par son sang et fortifiés par les effusions de l'Esprit-Saint. Ainsi soit-il.

■ ■

ORACLES PROPHÉTIQUES





Le récit de la Passion du Sauveur n'est pas un simple calque des événements qui se sont accomplis, il y a dix-neuf siècles, au Jardin des Olives, dans le palais du grand-prêtre, au prétoire, dans les rues de Jérusalem et sur le Calvaire; ce drame fut lentement élaboré par l'Esprit de Dieu et déjà achevé avant que Celui qui devait en être le héros eût fait son apparition dans le monde. Les livres sacrés, en effet, sont pleins d'oracles dispersés, ressemblant aux fragments épars d'une mosaïque sublime. Réunis, mis à leur place, ils offrent un double anticipé du récit original des Évangélistes :

« Les rois de la terre se sont levés et les princes se sont ligués contre le Seigneur et son Christ (1). L'oint de Jéhovah, le souffle de votre bouche, ô mon Dieu, a été pris dans leurs filets (2).

« Celui qui m'était uni, à qui Je me confiais, qui mangeait à ma table, s'est élevé contre moi (3). S'il eût été mon ennemi, Je l'aurais souffert sans me plaindre... Mais c'est toi, toi que Je considérais comme un autre moi-même, toi mon ami intime. Je m'entretenais familièrement de mes secrets avec toi et tu me tenais compagnie, lorsque nous allions dans la maison du Seigneur (4).

« Je t'ai aimé, J'ai aimé ceux qui me haïssent et ils se sont déclarés mes ennemis, tandis que Je priais pour eux. Ils m'ont rendu le mal pour le bien, et la haine pour l'amour dont Je les entourais... Seigneur, donnez à l'impie tout pouvoir sur celui qui se met à leur tête et que Satan se tienne à sa droite... Que sa prière se tourne en péché, que sa vie soit courte et qu'un autre reçoive son ministère (5).

« Votre Christ, ô Seigneur, sera une pierre de scandale pour les deux maisons d'Israël, un piège et un sujet de ruine pour ceux qui habitent Jérusalem (6).

« C'est un homme de douleur, savant dans la peine... Dieu brise son cœur à cause de nos péchés (7).

« Framée, framée, réveille-toi, dit le Seigneur, viens contre celui qui m'est intimement lié : Épée, frappe le pasteur et les brebis seront dispersées (8).

« De faux témoins se sont levés contre moi avec violence... Oui, Seigneur, on a demandé à votre Christ ce qu'il ne savait pas (9).

---

(1) *Psalm.*, II. — (2) JEREM., c. IV, 20. — (3) JEREM., c. III, 52. — (4) *Psalm.*, LIV. — (5) *Psalm.*, CVIII. — (6) ISAI., c. VIII, 14. — (7) ISAI., c. LIII, 3, 5. — (8) ZACHAR., c. XIII, 7. — (9) *Psalm.*, XXXIV, 11.

Mais il n'a point ouvert la bouche, il a été mené à la mort comme une brebis, comme un agneau qui se tait sous la main du tondeur (1).

« Les impies ont dit : éprouvons-le par l'outrage et les tourments (2). Et nous l'avons vu comme un homme couvert de lèpre, méconnaissable (3). Il a tendu la joue à celui qui le frappait, il a été rassasié d'opprobres (4).

« O honte ! Israël a vendu le juste pour de l'argent (5). On a pesé trente pièces pour me payer et le Seigneur a dit : Allez porter au potier cette belle somme, le prix qu'ils m'ont estimé (6).

« Il est à nous maintenant, disaient les impies, condamnons-le à la mort la plus infâme (7) et servons-nous du bois pour le faire mourir (8). Et il a livré son âme et il a été mis au nombre des scélérats (9).

« Mon Dieu, ils ont percé mes pieds et mes mains, ils ont compté tous mes os. Ils ont partagé mes vêtements et jeté ma robe au sort (10). Ils m'ont donné du fiel pour nourriture et dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre (11).

« C'est pour nos iniquités qu'il a été percé de tant de plaies. Tous ceux qui le voient l'insultent, ils remuent les lèvres, ils secouent la tête. Le voilà, disent-ils, il a mis son espérance en Dieu ; que Dieu le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime (12). Mais lui, il a prié pour les violateurs de la loi (13).

« Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné (14) ?

« Et la terre émue a tremblé, et les fondements des montagnes ont été ébranlés par d'horribles secousses, parce que Dieu s'est mis en colère contre mes ennemis (15). En ce jour-là, dit le Seigneur, je ferai que le soleil se couvre en plein midi et j'envelopperai la terre de ténèbres en un jour serein (16). Ce sera un jour unique et connu du Seigneur (17).

Tous ces oracles sont, non l'Évangile, mais la préparation plusieurs fois séculaire des pages émouvantes de la Semaine Sainte. N'est-ce pas à s'y méprendre ? Rien n'est omis des péripéties et des circonstances de la Passion. Tout l'Évangile est dans les oracles. Quelle merveille que cet accord frappant des prophéties et des événements dans une même infortune !

C. MOHMEL.

---

(1) ISAI., LIII, 7. — (2) *Sap.*, c. II, 18, 19. — (3) ISAI., LIII, 4. 2. — (4) JEREM., c. III, 30. — (5) AMOS., c. II, 6. — (6) ZACH., c. XI, 12, 13. — (7) *Sap.*, c. II, 20. — (8) JEREM., c. XI, 19. — (9) ISAI., c. LIII, 112. — (10) *Psal.*, XXI. — (11) *Psalm.*, LXVIII. — (12) *Psal.*, XXI. — (13) ISAI., c. LIII, 12. — (14) *Psal.*, XXI. — (15) *Psal.*, XVII. — (16) AMOS., c. VIII, 9. — (17) ZACH., c. XIV, 7.

LE SYMBOLISME DE LA CROIX

E caractère propre du Messie, librement choisi par lui et qu'il a voulu revêtir aux yeux de son Père, c'est celui de Victime destinée à être immolée pour les péchés des hommes. C'est pourquoi la vie de Jésus, depuis le commencement jusqu'à la fin, sera marquée de ce caractère de victime livrée à la justice divine.

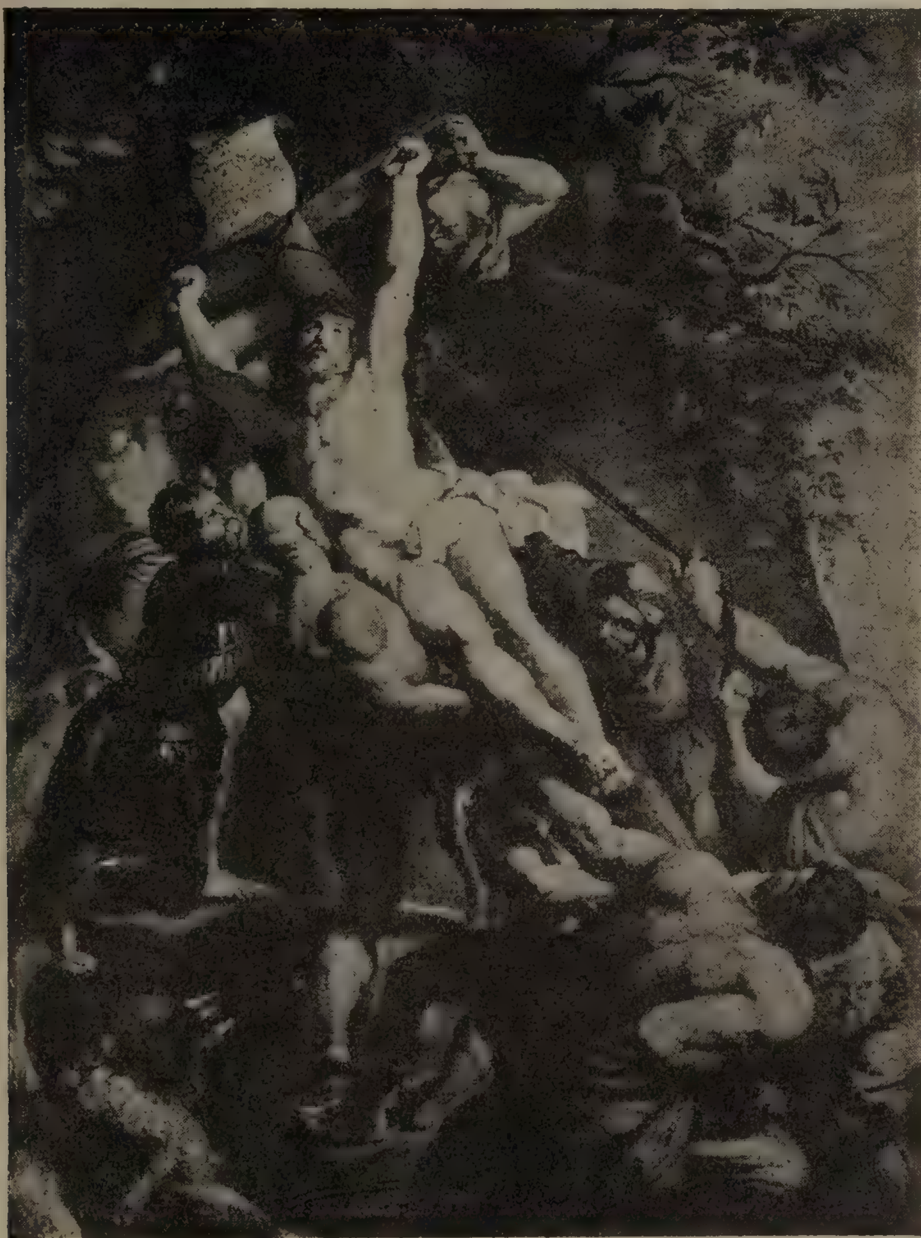
Victime dans sa conception miraculeuse en Marie, dès sa naissance à Bethléem, en Égypte, à Nazareth, au désert, sur les bords du Jourdain où il demande à être baptisé comme les pécheurs, Jésus est encore Victime de l'audace du démon, de l'orgueil des Pharisiens, de l'indifférence de ses proches, de la grossièreté de ses apôtres, de l'ingratitude de ses contemporains, de sa ville natale, de sa patrie, de ces foules qu'il a comblées de bienfaits et qui demandent sa mort. Enfin il est surtout Victime à l'heure de l'immolation définitive sur la Croix, symbole de la grande Victime des *choses*, des *hommes*, de *Dieu* lui-même.

Le monde entier, peut-on dire, s'est soulevé contre Jésus, devenu en quelque sorte péché. Tout d'abord la nature a fourni la lumière des torches qui ont éclairé l'hypocrisie de l'arrestation et la marche lugubre à Jérusalem, les liens qui ont retenu captives les mains sacrées du divin Accusé, les fouets qui ont déchiré sa chair pantelante, la pourpre, le roseau, les épines destinées à servir à la dérision du sublime Patient, les clous qui l'ont attaché à la croix, le vinaigre qui a mouillé ses lèvres, le fer qui a ouvert son côté et son cœur. A leur tour, le ciel s'est rempli de ténèbres, la terre a tremblé, les rochers se sont déchirés et l'on se demande si c'est pour témoigner de leur horreur pour le crime des Juifs ou de leur indignation contre l'Être chargé de nos iniquités.

Puis, c'est l'homme surtout qui a été le bourreau, l'homme de toutes les classes, de toutes les vocations : le pouvoir sacerdotal, le pouvoir judiciaire, le pouvoir exécutif, se sont concertés; contre Jésus, l'aristocratie sadducéenne et l'aristocratie intellectuelle des Pharisiens se sont réconciliées ; Hérode et Pilate se sont donné la main. Les classes populaires ont parlé et agi dans la personne des valets, des servantes, des gardes du temple, des soldats, et la foule qui avait chanté « Gloire au Fils de David », a réclamé à grands cris la condamnation et la mort du Sauveur.

Et que n'a pas imaginé l'homme pour tourmenter la divine Victime? Il a su combiner toutes les tortures morales avec toutes les tortures physiques. On arrête Jésus comme un criminel vulgaire.

Judas le vend pour le prix d'un esclave, on l'accuse des plus odieux forfaits, on le traite comme un vagabond, on s'irrite contre lui, on déchire ses vêtements, on le flagelle, on fait de lui l'objet des dernières dérisions, on lui bande les yeux, on le revêt de pourpre, on lui met un sceptre à la main, une couronne sur la tête, on le soufflette, on le frappe, on fléchit devant lui le genou,



Rubens. *L'Élévation de la Croix à la cathédrale d'Anvers.*

on lui crache au visage, on rappelle en ricanant les vérités sublimes qu'il a semées et on les retourne contre lui, on lui préfère un vil assassin et on le condamne au plus humiliant, au plus atroce des supplices : la croix ! Et pendant qu'il râle, qu'il lutte dans les affres de la suprême agonie, la haine le poursuit de son regard méchant et, jusqu'au dernier soupir, l'accable de son mépris et de ses cruelles plaisanteries. Point de pitié, point de relâche ; quand Jésus tressaille sur son gibet, des voix ironiques l'interpel-

lent : allons, descends de ta croix (1), prouve que tu es le Fils de Dieu ; tu sauvais les autres, voici le moment de te sauver toi-même (2). Le corps du Sauveur n'est plus qu'un lambeau sanglant, il n'y a pas un atome de sa substance qui n'ait souffert ; mais qu'a été le tourment de son cœur ? qu'a été le déchirement de son âme sous tant de railleries, tant d'opprobres ? Dieu seul est assez grand pour nous donner une idée de l'abaissement auquel a été livré son Fils.

Jésus, étant devenu péché, s'était fait malédiction et exécration, Dieu donc, à son tour, doit déchaîner sa colère contre lui, et non content de le livrer à la merci de ses ennemis, il veut le froisser lui-même de sa main toute-puissante. La malédiction commence à environner Jésus par le dehors (3). Dieu le laisse sans protection sur la croix. En vain les Juifs provoquent-ils son intervention et somment-ils Jésus de prouver qu'il est cher au ciel : « Il s'est confié en Dieu : si Dieu l'aime, qu'il le délivre (4). » Le ciel se tait et reste d'airain, au point que les démons, naguère confondus, prennent leur revanche et se jouent du mourant en toute liberté. Puis la malédiction pénètre au dedans et blesse Jésus dans toutes ses facultés, car Dieu entre en nous comme il lui plaît, il nous atteint à la source et à la moelle de l'être, et lorsque, dans sa colère, il mit la main sur Jésus et toucha durement les cordes suprêmes de sa sensibilité, Jésus éprouva une angoisse dont aucune langue humaine ne saurait parler.

Est-ce à dire que Dieu avait rompu avec son Fils qui avait dit : « Mon Père et moi nous ne faisons qu'un (5) » ? Le Verbe avait-il répudié cette humanité qu'il avait jadis épousée ? Était-il remonté au ciel avant le temps, laissant l'âme et la chair dans ces transes inouïes ? Non, non, mais le prodige qui s'était presque toujours produit durant la vie de Jésus s'était accentué. Parfois la Divinité transpirait au dehors, si bien que le visage de Jésus se transfigurait ; la félicité infinie rayonnait sur ses traits et se répandait jusque sur ses vêtements. D'ordinaire, la gloire était captive au dedans et Jésus apparaissait infirme, pleurant comme les autres hommes. Or, au Calvaire, le miracle fut plus absolu ; la Divinité retint en elle-même son bonheur, n'en laissa plus l'abondance se verser dans l'humanité, et alors l'auguste Victime tressaillit comme si elle n'avait été qu'une créature rejetée et maudite par son Créateur.

Jusque-là, Jésus n'avait laissé échapper aucune plainte ; mais, à

(1) S. MATT., XXVII, 41.
(2) S. LUC, XXIII, 35.
(3) *Psal.* CVIII, 18.
(4) S. MATT., XXVII, 48.
(5) S. JOAN., X, 30.

la neuvième heure, quand la main du Père saisit son cœur pour l'étreindre et le broyer sans pitié, la divine Victime ne put retenir un cri : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ! » Aucune voix d'en haut ne répondant, Jésus fit entendre un second gémissement témoignant de son désir ardent de retrouver son Père : « *Sitio* : J'ai soif. » Le ciel se tut de nouveau. Tout était consommé ; la divine Victime avait tout enduré.

(*A suivre.*) Abbé LHOMME.



SAUVÉ PAR LA CROIX

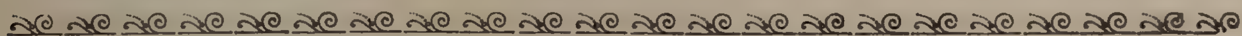
A l'occasion de la terrible tempête qui a englouti plus de cent pêcheurs basques, le 12 août dernier, la Presse de Saint-Sébastien a raconté l'émouvant sauvetage d'un pêcheur de Lequeitio, Jean-Daniel Escurza, âgé de 37 ans et père de cinq enfants. Le bateau *San-Nicolas*, dont il était patron, avait un équipage de huit hommes. Surpris par la tempête et voyant leur barque près de sombrer, ils lièrent deux mâts en croix, les jetèrent à l'eau. Le patron et deux hommes s'y cramponnèrent, tandis que les autres s'accrochaient à la barque et sombraient avec elle.

Douze heures s'écoulèrent pendant lesquelles le patron exhortait ses deux compagnons à prier la Sainte Vierge et à espérer. Ils se demandèrent mutuellement pardon de leurs torts et recommandèrent leur âme à Dieu.

« Courage ! courage ! » ne cessait de leur dire Jean-Daniel, plus confiant que les deux autres. Mais ce jour-là, le mardi, ses deux compagnons, n'en pouvant plus, disparurent l'un après l'autre dans l'abîme. Jean-Daniel restait seul attaché à la croix. Il y resta encore ce jour-là et la journée du lendemain, poussant, en vue des bateaux de pêche qu'il apercevait, des cris qu'on n'entendait point.

Cramponné d'une main à sa croix, il appuie les pieds sur des cordages qui lui servent d'étriers, toujours intimement convaincu qu'un bateau le sauvera. Durant toute la journée de mercredi, son espoir reste vain. « J'attendrai jusqu'à demain », dit-il avec une résignation stoïque ; et, en effet, jeudi, dès les premières heures de la matinée, une barque le recueille et le porte à Saint-Sébastien, avec cette croix qu'il vénérera désormais à un double titre : et comme symbole de sa foi et comme un impérissable souvenir de l'horrible tragédie du golfe cantabrique.

Le roi a voulu voir ce brave marin et l'a chaudement félicité de son courage indomptable.



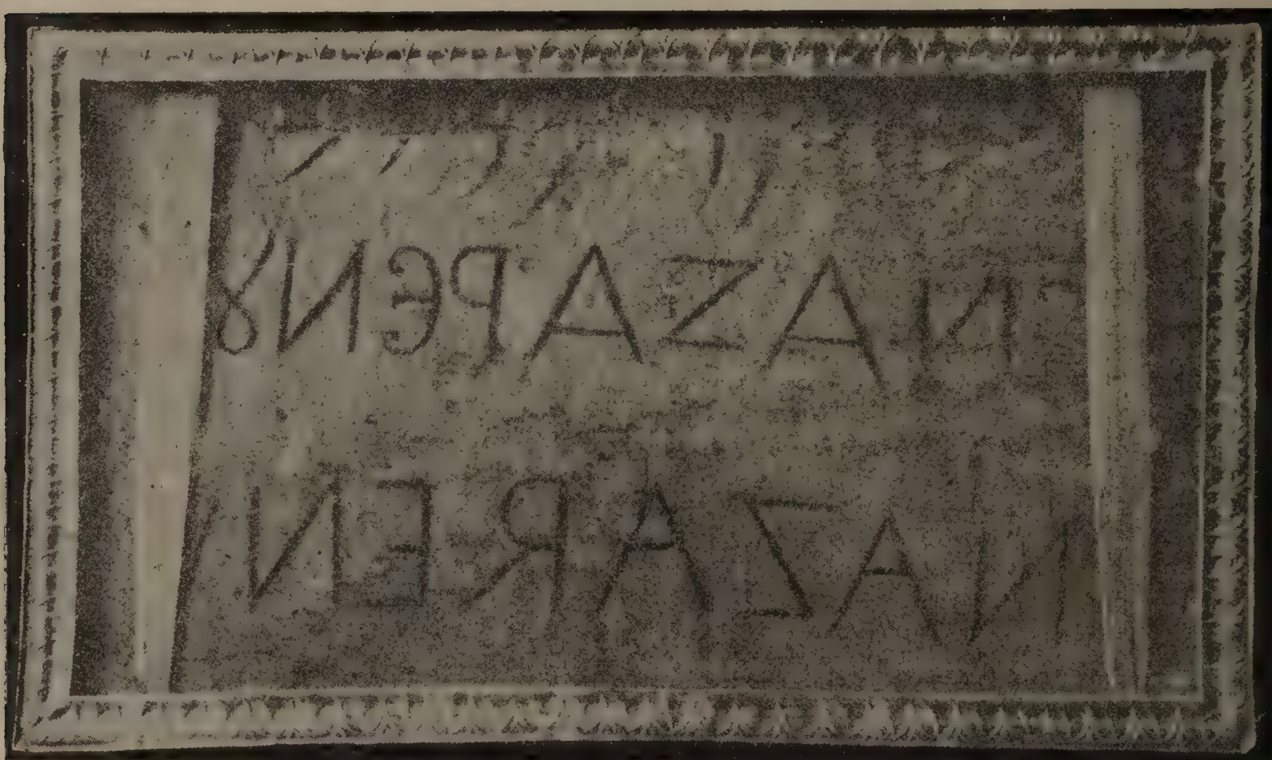
PRIONS POUR NOS MORTS

Les Prêtres décédés dans le courant du mois de Février. — Monsieur l'abbé Brun, au Dorat, abonné du « Divin Crucifié ». — Marquis de l'Esperonnière, à la Saulaie.

Miséricordieux Jésus, donnez-leur le repos éternel !

Le Titre de la Croix

ILATE, nous dit saint Jean, rédigea une inscription qu'il plaça au-dessus de la Croix. Il y était écrit : JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS. — Beaucoup de Juifs lurent cette inscription, car le lieu où Jésus avait été crucifié était près de la ville. Elle était rédigée en hébreu, en grec et en latin. Mais les princes des prêtres disaient à Pilate : « N'écris pas ROI DES JUIFS, mais écris qu'il a dit : Je suis le roi des Juifs. » Pilate répondit : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit (1). »



Le TITRE *de la Croix conservé à Rome, à l'église Sainte-Croix de Jérusalem.*

Ce TITRE de la Croix, ainsi débattu entre les Juifs et Pilate, nous a été conservé, au moins en partie notable, et « c'est un grand bonheur pour les chrétiens, dit M. Rohault de Fleury, de pouvoir encore lire cette inscription, qui est comme le sceau de notre histoire sacrée » (2).

Des témoins contemporains du fait racontent, dans un ancien mémorial de la ville de Rome, comment le TITRE de la Croix fut retrouvé :

« Le 1er février 1492, Mgr P. Gonsalvi de Mendosa, cardinal de Sainte-Croix, faisait réparer et blanchir son église (Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome). Lorsque les ouvriers atteignirent le sommet de l'arc, au milieu de la basilique, près du toit, ils découvrirent une niche dans laquelle se trouvait une boîte de plomb de deux palmes, bien close, et au-dessus une plaque où étaient gravés ces mots : *Hic est Titulus veræ crucis.* On trouva dans cette boîte une planchette d'une palme et demie de long, rongée d'un côté par le temps et portant, en

(1) *Saint Jean,* XIX, 19-22. — (2) *Instruments de la Passion,* p. 184.

caractères gravés en creux et colorés de rouge, l'inscription suivante : *Jesus Nazarenus, Rex Judæorum*... La première ligne était écrite en caractères latins, la seconde en caractères grecs et la troisième en caractères hébreux... Tout le monde est resté convaincu qu'on avait devant les yeux l'inscription que Pilate plaça sur la croix et que sainte Hélène, mère de Constantin, avait mise dans l'église à l'époque de sa construction. »

Comme les auteurs du vieux mémorial, M. Rohault de Fleury est convaincu de son authenticité et de son intégrité. Par une étude comparée, minutieuse, de ce Titre et du couvercle qui le recouvrait, il arrive à cette conclusion : « Nous trouvons, aujourd'hui, une relique du titre et un couvercle, en terre cuite, parfaitement faits l'un pour l'autre. Les lettres sur la terre cuite sont nécessairement antiques et n'appartiennent pas au moyen âge. On n'a pu en rien détacher ni réduire son étendue ; donc nous possédons, dans son intégrité primitive, la relique donnée à Rome par sainte Hélène (1). »

C'est un résumé de ce titre que donnent les initiales I. N. R. I. qu'on a l'habitude de mettre au sommet des crucifix.

Tâchons de pénétrer, dans nos méditations, le sens mystérieux de cette inscription :

Jésus, Nazaréen, Roi des Juifs

et, remplis des sentiments de reconnaissance que cette méditation nous aura inspirés, redisons avec le vénérable Louis Dupont :

« O Fils du Dieu vivant, cette inscription vous convient admirablement, car il n'y a que vous, et vous seul, qui soyez Jésus de Nazareth, roi des Juifs.

« Oh ! si tous les hommes pouvaient lire ce titre et confesser que vous êtes leur Roi et leur Sauveur !

« O titre qui contenez toutes les raisons que je puis alléguer pour trouver grâce devant Dieu, c'est par vous que mes prières sont entendues, que mes désirs seront exaucés, que tous mes maux seront guéris.

« O Père éternel, jetez les yeux sur ce titre attaché à la croix de votre Fils, et puisqu'il me donne un droit légitime et incontestable à votre Royaume, daignez m'en ouvrir les portes à ma dernière heure, afin que j'y règne avec vous dans tous les siècles. *Ainsi soit-il* (2). »

(1) *Instruments de la Passion*, p. 190. — (2) IVe partie. Médit. 43e, § I.



Prières des Saints

« Accordez-moi, Seigneur, la grâce de reproduire, de quelque manière, en ma vie, le mystère de votre sainte Passion. Et d'abord, daignez charger les épaules de votre serviteur de cette suave croix qui devient, pour tous ceux qui la portent, un arbre de vie ; donnez-moi cette croix qui a pour largeur la charité, pour hauteur la toute-puissance, pour profondeur l'abîme de la sagesse. Faites que je coure avec légèreté à votre suite et que je ne regrette pas le fardeau dont mes ennemis m'ont chargé. A cette croix qui est vous-même, clouez vous-même, Seigneur, mes pieds et mes mains, et réalisez de tout point en moi le mystère de votre Passion... Enfin, pour représenter votre couronne d'épines, faites que je sois déchiré par la componction et par le souvenir de mes péchés. » Saint Bruno.

MARIE ET LE CALVAIRE



Les fonctions de la Sainte Vierge vis-à-vis le Verbe incarné se résument toutes dans le mot le plus beau qui ait jamais été prononcé au ciel et sur la terre, dans la chose la plus divine qui ait jamais été faite : la Mère de Dieu. Marie, en effet, est vraiment mère ; elle a donné son sang très pur à l'action divine de l'Esprit-Saint pour produire la chair sacrée du Fils de Dieu. Elle est même mère plus que les autres, non seulement parce qu'elle le devient sans l'intervention de la créature et en concours immédiat avec le Père des cieux d'où émane toute fécondité, mais parce qu'elle l'est par un acte plus libre, infiniment surnaturel et d'une façon plus durable.

Or, Marie devait être à Nazareth pour concevoir le Fils de Dieu, à Bethléem pour lui donner naissance, à Cana pour l'introduire dans sa vie publique ; de même Marie devra être au Calvaire pour y continuer son action doctrinale, pour y être la grande initiatrice du mystère de la Rédemption. Elle y sera ; elle s'y tiendra debout dans l'attitude vaillante qui convient à la Mère de Dien : *Stabat*. Et ici, nous sommes au point culminant de l'action doctrinale de Marie ; non qu'au pied de la Croix elle complète la Rédemption, mais parce qu'elle en manifeste les richesses et en dispense les trésors. Elle y est l'aide nécessaire de Dieu ; sans elle, il manquerait un trait aux mystères divins et Dieu ne pourrait point nous dire jusqu'au bout son secret.

Quel est donc ce secret ? Quelle est la pensée maîtresse du plan divin ? Ecoutons les Ecritures : « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique ; bien plus, à cause de l'excessive charité qu'il a eue pour nous, le Père l'a envoyé dans notre chair avec la ressemblance du péché et les stigmates de nos crimes (1). » Voilà donc le secret de Dieu. C'est l'amour qui l'a poussé hors de chez lui, qui l'a fait entrer chez nous. C'est l'amour qui lui a mis au cœur la passion de nous ressembler, de se faire l'un de nous et, hormis le péché, de prendre sur lui toutes nos indigences, tous nos déshonneurs, toutes nos faiblesses. Mais pour exécuter un tel dessein il lui faut une mère qui le berce dans ses bras, le nourrisse de son lait, le couvre de caresses, il lui faut cet être unique que nous connaissons tous, puisque nous avons vécu de sa vie et que nous sommes sortis de son cœur, il faut cet être qui ne fait qu'un avec son Fils, il faut Marie, Mère de Jésus, pour témoi-

(1) Joan. 3, 16.

gner qu'il a une vraie chair humaine, une chair de souffrance comme la nôtre.

S'il la fallait déjà au berceau pour déclarer le mystère d'un Dieu incarné, il la faudra plus encore à la Croix pour manifester le mystère d'un Dieu mourant. Jésus a besoin de sa Mère pour témoigner de la vérité de sa chair sacrée, de la réalité de sa mort et de l'efficacité de sa Rédemption. Il a besoin d'elle surtout pour achever en son cœur la Passion et en faire saillir le trait décisif. Ah ! ce trait nous a déjà été signalé dans la conception, dans la nativité de Jésus, mais sur la Croix, il devient à ce point dominant qu'il a effacé tous les autres ; c'est l'amour, l'amour d'un père qui pour nous n'épargne pas son fils, l'amour d'un fils qui pour nous s'immole à son père.

Mais qui jamais pourra croire cet incroyable mystère ? Oserons-nous jamais penser qu'un Dieu est mort pour nous, et que nos dettes sont soldées par son sang ? Et pourtant avant tout ce qu'il nous faut savoir, c'est que la Rédemption rachète nos fautes et les emporte à jamais : c'est que la réparation est plus efficace en ses pardons que le péché ne l'avait été en ses châtiments. Ce qu'il faut savoir, c'est que le ciel est ouvert et l'enfer à jamais fermé, que les bannis rentrent en grâce et peuvent reprendre le titre de fils qu'ils avaient perdu, c'est enfin que la charité divine porte ce sang divin et réparateur à travers toutes les races aux veines de l'humanité entière.

Comment dire tout cela ? Comment le faire entendre à ces pauvres êtres tombés, condamnés, qui ne savent plus rien voir que la Justice de Dieu, rien entendre que le tonnerre de ses vengeances ? Dieu a trouvé le moyen, le moyen unique, il a fait venir Marie au pied de la croix, et là, il n'a point fait de discours, il n'a dit que deux mots, et ces deux mots créateurs ont fait une chose qui, à elle seule, éclaire à jamais tout le plan rédempteur et ouvre au regard de l'âme les abîmes insondables de la charité rédemptrice : *Ecce mater tua* : Voici votre mère. Parole sacrée qui constitue Marie mère des hommes et remet en ses mains le trésor de la Rédemption. Qui pourrait douter alors de l'efficacité du sang divin ? Qui pourrait hésiter à reprendre le titre de fils de Dieu quand Dieu lui-même nous permet d'appeler sa Mère notre Mère ? Qui pourrait ne point compter sur des trésors dont la dispensation est confiée à ce cœur maternel ? Ah ! mieux que saint Paul, Marie au pied de la Croix proclame que là où avait abondé l'iniquité surabondait la justice ; et celle qui avait été au principe même du plan réparateur pour en être l'initiatrice se trouve là, au terme final, pour y mettre le dernier trait.

(*A suivre.*) Ch. Bihel.

Hymne à la Sainte-Face

ATTRIBUÉE A SAINT BERNARD



Salut, tête ensanglantée! ceinte d'une couronne d'épines, broyée de toutes parts, brisée sous les verges de la flagellation, luisante de crachats!

Salut, ô Face dont les traits, si doux jadis, bouleversés aujourd'hui et sans éclat, ont changé leur fleur en une pâleur méconnaissable aux yeux mêmes des phalanges célestes!

Toute force, toute fraîcheur s'en est retirée. Comment s'en étonner, après tant de souffrances! La mort y paraît empreinte... La voilà, toute pantelante et défaite, meurtrie et d'une maigreur informe!

Oh! dans cet état, dans cet abaissement, ainsi mort pour moi, montrez-vous, Seigneur, à l'indigne pécheur que je suis, avec le signe radieux de l'amour étincelant sur votre Face épanouie!

Au milieu de vos souffrances, jetez les yeux sur moi, ô bon Pasteur! ô vous qui avez donné à ma bouche le miel et le lait, plus suaves que toutes les délices!

Je suis coupable, mais ne me méprisez pas; je suis indigne, mais ne me dédaignez point. Avant que votre mort arrive, penchez vers moi votre tête et reposez-la entre mes bras.

Que je voudrais avoir part à votre Sainte Passion et mourir avec vous sur cette croix! Je l'aime, votre Croix, ô mon Dieu! Je veux mourir à ses pieds!

Je rends grâce à votre mort si amère, ô mon Jésus aimé! O vous, Dieu bon et clément, faites ce que désire votre pauvre coupable: que ses jours ne prennent point fin sans vous!

Puisque je dois nécessairement mourir, ne me manquez pas alors. A l'heure redoutable de mon trépas, venez, Jésus, hâtez-vous, protégez-moi et délivrez-moi.

Et quand vous m'ordonnerez de partir, bien-aimé Jésus, apparaissez-moi! O ami auquel je veux être uni dans des embrassements éternels, montrez-moi alors votre Face adorable, rayonnant sur votre Croix salutaire!



SAVOIR SOUFFRIR

ESPÉRANCES ET CONSOLATIONS

I

LE PROBLÈME DE LA DOULEUR

V. — **Le divin baiser de la Justice et de la Paix** (1).



'EST au Calvaire, sur l'arbre de la Croix, que s'est accomplie cette ineffable rencontre et que s'est effectué cet amoureux embrassement de la divine Justice et de l'éternelle Miséricorde.

Mais l'arbre de la Croix étend ses bras ensanglantés jusqu'aux extrémités du temps et de l'espace, et son ombre bénie protège le berceau trop tôt souillé de la coupable humanité.

Grâce à l'*Agneau immolé dès le commencement,* la sentence lancée contre nos premiers parents n'est pas sans adoucissement.

La justice inexorable frappe. La douleur, entrée dans le monde avec le péché, n'en sortira plus. Elle reste un châtiment. Ses effets variés et multipliés à l'infini seront aussi persévérants que redoutables.

Cependant, qui peut nier que la bonté du Créateur rayonne sur les ruines de son ouvrage? Qui ne la voit, qui ne l'admire, qui ne la bénit, cette divine bonté, active, empressée, prévenante, s'emparant aussitôt de la douleur humaine pour la transformer en un merveilleux instrument de relèvement, d'honneur et même de félicité (3)?

Selon la belle pensée de saint Augustin, la condamnation d'un juge sévère est tempérée par la médiation miséricordieuse d'un Sauveur plein d'amour.

Exilé du paradis terrestre, l'homme, quoiqu'accablé de maux, est en marche vers sa vraie patrie. Des chérubins armés de glaives flamboyants défendent l'entrée de l'Éden. L'homme n'y reviendra jamais. Voilà l'œuvre de la justice. Mais là-bas, là-bas, après les fatigues d'une route difficile et rude, s'ouvrent, devant les regards du fugitif haletant, les portes du vrai paradis. C'est la miséricorde qui tend ses bras à l'enfant rentrant enfin à la maison paternelle.

---

(1) Justitia et pax osculatæ sunt. (*Ps.* LXXXIV, 11.)
(2) *Apoc.*, XIII, 8.
(3) Nous le prouverons dans la suite de cette étude.

« *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage* (1) », a prononcé le juste Juge. Penché péniblement vers la terre maudite, l'homme jette la semence dans l'obscur sillon. Après l'hiver et ses frimas, viennent la tiède haleine du printemps et les chauds rayons de l'été : voici que germe et mûrit l'abondante moisson. *Celui qui avait semé dans les larmes récolte dans l'allégresse* (2).

« *Tu enfanteras dans la douleur* » (3), a dit le juste Juge à la femme tremblante. Désormais, c'est en exposant sa propre vie que la mère transmet la vie à son enfant. Oui, mais qui dira sa joie quand elle tient dans ses bras le fruit de ses douleurs et quelle couvre de ses baisers le fils de sa tendresse ? Ce bonheur, à nul autre comparable ici-bas, Jésus lui-même, Jésus le doux enfant de la Vierge Mère, l'a proclamé dans le saint Evangile (4).

« *Tu mourras de mort* », a dit le juste Juge. Et les générations humaines disparaissent les unes après les autres, fauchées par cette mort dont le bras impitoyable ne se repose jamais. Est-il un seul homme qui ait échappé à ses coups ? Pas un seul. Pas même Jésus, l'auteur de la vie. Pas même Marie, la vraie mère des vivants. Et la plus grande douleur de l'homme, c'est de conduire au cimetière les êtres qu'il a aimés. Oui, mais du sein du tombeau germe la résurrection, et le cri vainqueur du sublime prophète de l'Idumée domine sans cesse l'effrayante lamentation de l'humanité en deuil : « Je sais que mon Rédempteur est vivant, que je le reverrai dans ma chair. Cet espoir repose au fond de mon cœur (5). »

Par-delà le sombre défilé de l'agonie et de la mort, s'ouvre radieux le séjour du repos, de la lumière et de la paix.

Avant même d'atteindre ce terme bienheureux, l'homme, ici-bas, n'est pas absolument sevré de toute consolation. Il serait injuste et contraire à la vérité de ne pas admettre qu'il y a du bonheur même sur la terre.

La vie serait trop insupportable, « elle serait trop sombre, écrit gracieusement l'abbé Perreyve, si elle ne recevait de temps en temps du ciel une échappée de lumière qui aide nos âmes à la soutenir ».

Dans sa bonté, Dieu ne nous a pas voués à une douleur continuelle, sans trêve et sans répit. Il n'est aucune vie humaine qui ne puisse enregistrer ses heures de félicité, « quelque chose comme un ressouvenir du paradis perdu, ou comme un pressentiment du paradis éternel (6). »

---

(1) In sudore vultus tui vesceris pane. *Gen.*, III, 19.

(2) Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent. (*Ps.* CXXV, 3.)

(3) In dolore paries. *Idem.*

(4) Mulier cum parit, tristitiam habet, quia venit hora ejus : cum autem pepererit puerum, jam non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum. (JOAN., XVI, 21.)

(5) JOB, XIX, 25.

(6) Chan. VAUDON.

S'il est des jours amers, il en est de si doux (1) !

Qui ne se souvient des jours paisibles de son enfance et des purs enthousiasmes de sa jeunesse ? Joies de la famille, entretenues par la forte tendresse d'un père vénéré, embellies par l'angélique douceur d'une mère idéale, agrandies par la compagnie de frères et de sœurs bien-aimés.

Joies de l'amour, « cette faiblesse divine », dont on a délicatement écrit : « Après le bonheur de servir Dieu et les âmes dans la virginité, qu'y a-t-il de plus beau que de lier sa vie à la vie d'une femme aimée, de partager toute son âme, c'est-à-dire toutes ses douleurs, de commencer avec elle le pèlerinage si court, où, entre quelques joies et beaucoup de larmes, on a le temps à peine de faire quelque bien (2) ? »

Joies de l'amitié, que le même auteur a bien qualifiées : « Si quelque chose peut ressembler au ciel ici-bas, c'est l'union de plusieurs âmes entre elles, formant, comme on dit en musique, l'accord parfait. » Joies des arts, « expression du sens divin que cache en soi toute créature » (3). Joies de la nature et de ses beautés, « voile qui couvre Dieu », a dit Pascal, mais « voile si transparent qu'il ne cache presque rien du visage éternel », a encore splendidement noté l'artiste abbé Perreyve. Joies et consolations de la prière, de l'oraison et du sacrifice, « caresses maternelles » du Seigneur (4), qui vont jusqu'à l'enivrement de l'extase et font s'écouler et se fondre en Dieu l'âme éprise de son unique Beauté, « la Beauté qui ferme les lèvres », comme disait sainte Angèle de Foligno.

Hélas ! toutes ces bribes de bonheur et de paix sont comme des miettes tombées de la table du paradis et qui ne peuvent rassasier l'homme.

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux (5) !

Ces joies rares et brèves, Bossuet les a comparées, dans une image d'une familiarité superbe, « à des clous plantés çà et là dans un mur, les clous d'une tapisserie ; il semble qu'ils occupent un grand espace ; réunissez-les : ils tiennent dans le creux de la main (6) ! »

Faut-il ajouter que ces consolations d'un moment suffisent mal

(1) André CHENIER.
(2) L'abbé PERREYVE.
(3) IDEM.
(4) Si cui mater blandiatur, ita ego consolabor nos. (IS., LXVI, 13.)
(5) LAMARTINE.
(6) Ailleurs, le grand écrivain n'est ni moins juste ni moins original quand il burine cette forte pensée : « La félicité des hommes est composée de tant de pièces qu'il y en a toujours une qui manque : et la douleur a trop d'empire dans la vie humaine pour nous laisser jouir longtemps de quelque repos. »

à gazer notre misère et cachent toujours une réalité décevante, qui, tôt ou tard, se dresse tout à coup devant nous sans qu'on s'y attende. C'est comme une pierre sous l'herbe, qui déchire le pied et fait couler le sang.

Chaque plaisir amène après lui son contraire. L'amour appelle la séparation ; l'amitié connaît souvent la trahison ; le rire précède les larmes ; une naissance annonce la mort.

Quelque tempérée qu'elle soit par la bonté divine, la souffrance reste la grande loi de ce monde et, quelques efforts qu'on fasse pour l'oublier, il faut bien conclure enfin que la vie humaine est avant tout *un Chemin de la Croix*.

Le rêve du poète tourmenté du besoin de l'éternité est bien celui de toute l'humanité :

Ici-bas tous les lilas meurent,
Tous les chants des oiseaux sont courts.
Je rêve aux printemps qui demeurent
Toujours !

Ici-bas tous les hommes pleurent
Leurs amitiés ou leurs amours.
Je rêve aux unions qui demeurent
Toujours (1) !

Jean du Calvaire.

(1) Sully-Prudhomme.



LA MESSE DES ABONNÉS

La messe des abonnés aura lieu, durant tout ce mois de mars, tous les *vendredis*. Elle sera dite, comme toujours, aux intentions de ceux qui nous ont adressé une offrande.

Nous accepterons toujours avec reconnaissance les cotisations qui nous seront versées pour la célébration de cette messe où il est prié tout particulièrement aux intentions qui nous sont recommandées.

Boulzicourt. — « Je vous envoie avec un bonheur renouvelé une petite offrande pour la messe des abonnés. Puissent nos réparations d'amour, unies à celles de la divine Victime, compenser tous les outrages que Jésus reçoit dans son amour méconnu. Veuillez aussi accepter ma petite offrande pour la diffusion de la Sainte-Face. »

Constantine. — « Daignez agréer mes vœux les plus ardents pour la diffusion de la chère Image de la Sainte-Face, ainsi que de la pieuse Revue si intéressante. Je vous envoie mon réabonnement de 1913, auquel je joins ma modeste offrande de 2 francs comme participation aux Messes réparatrices qui nous unissent dans une même supplication d'amour devant cette chère Image, si éloquente devant la divine justice. »

LES DISCIPLES D'EMMAÜS

Très tristement, les deux disciples dans la plaine,
Allaient vers Emmaüs, et leur âme était pleine
D'horreur. Ils avaient vu Jésus mourir en croix.
Tout en marchant, ils se parlaient à demi-voix
Du crime monstrueux commis sur le Calvaire.
La nuit envahissait le ciel calme et sévère.
Pas d'étoiles encor, mais le dernier tison
Du couchant s'éteignait au sanglant horizon.
Parfois le vent du soir, dans le feuillage pâle
Des oliviers, soufflait un faible râle.
L'ombre, de toutes parts, sur les champs accourait.

« Il avait pourtant dit qu'il ressusciterait,
Murmura l'un des deux hommes, hochant la tête,
Et le Nazaréen était un grand prophète.
Mais nous avons bien vu mettre au tombeau son corps,
Cléophas, et trois jours sont passés depuis lors. »
Et l'autre dit, tordant ses deux mains désolées :
« Cependant, cette nuit, les femmes sont allées
Au sépulcre. Il était vide, et, placé devant,
Un ange leur a dit que le Christ est vivant. »

Mais le premier reprit :
« C'est vrai. Plusieurs des nôtres,
Ceux qu'il aimait et qu'il appelait ses apôtres,
Ont vu le tombeau vide, après le jour levé;
Mais ils cherchaient Jésus et ne l'ont point trouvé. »

Et les deux pèlerins maintes fois se redirent
Leur angoisse et leur deuil. Tout à coup, ils sentirent
Qu'un autre voyageur marchait à côté d'eux.
« Tristes passants, de quoi parliez-vous donc tous deux ? »
Demanda-t-il.

C'était Jésus, c'était leur Maître;
Mais il ne voulait pas qu'ils pussent reconnaître
Encor le Dieu surgi pour les interroger.
« Êtes-vous au pays tellement étranger,
Dit Cléophas, que vous ne sachiez pas ces choses ? »
Puis, une fois de plus, il répéta les causes
De leur douleur : le Juste, après d'abjects affronts,

Cloué sur une croix entre les deux larrons ;
Ses vertus, ses discours, ses gestes, ses miracles ;
Et qu'il semblait le Christ promis par les oracles ;
Qu'il devait, ce jour même — il l'avait annoncé, —
Reparaître et qu'hélas ! le jour était passé.

Et l'inconnu leur dit :
« O cœurs trop lents à croire,
Le Christ devait souffrir pour entrer dans la gloire. »
Puis il leur expliqua que Jésus, ses desseins,
Et ses actes étaient prédits aux Livres Saints,
Et que, depuis la plus antique prophétie,
Tout prouvait que ce Juste était bien le Messie.
Dans le bourg, au dernier crépuscule du soir,
Ils entrèrent tous trois et, sur le chemin noir,
Jésus semblait vouloir poursuivre son voyage.
Mais les deux pèlerins, émus par son langage,
Sentaient leur cœur brûler d'un feu puissant et doux :

« Demeurez, dirent-ils, et soupez avec nous. »

Mais quand ils l'eurent vu, bien qu'il ne fût que l'hôte,
Choisir, pour le repas, la place la plus haute,
Et, comme il le faisait souvent, — quel souvenir ! —
Prendre entre ses doigts le pain, le rompre et le bénir,
Leur esprit fut soudain inondé de lumière.
Tendant vers le Seigneur leurs deux mains en prière,
Sûrs de le reconnaître, heureux éperdument,
Ils l'adoraient...
Jésus disparut brusquement.

Ils étaient pour toujours délivrés de leur doute ;
Et vers Jérusalem ayant refait la route
Dans la nuit, ils allaient à travers la cité,
Disant à leurs amis :
« Il est ressuscité ! »

Vingt siècles de bonté sont nés de ces mystères.

Je crois en toi, Jésus !... Hélas ! d'affreux sectaires
Veulent faire oublier ton nom à nos enfants,
Et, pour de bien longs jours, ils semblent triomphants.
Qu'importe ? Pleins de haine et d'orgueil imbécile,
Quand ils auraient brûlé le dernier évangile,

Quand ils auraient brisé le dernier crucifix,
Et quand aux fils de nos arrière-petits-fils,
Ils auraient travaillé l'âme de telle sorte
Qu'on croirait que la foi dans le Christ est bien morte
Et que, dans le sépulcre, au fond du souterrain,
Elle est scellée avec le sceau du Sanhédrin,
Comme le fut jadis ton corps, ô divin Maître,
Alors, — oh! n'est-ce pas ? — il suffirait qu'un prêtre,
Errant, au crépuscule, en de mornes sentiers,
Trouvât sur son chemin deux chrétiens, les derniers,
Et rompît avec eux, Jésus, le pain mystique.
Oh! n'est-ce pas qu'alors, forts de ce viatique,
Comme ceux d'Emmaüs, dès le soleil levant,
Ils iraient proclamer que le Christ est vivant ?
N'est-ce pas que, semant ta parole féconde,
Ils feraient de nouveau la conquête du monde,
Et que tous, revenant au Dieu de vérité,
De nouveau s'écrieraient :
« *Il est ressuscité!* »

François COPPÉE.

CROIX ET CROISSANT

A l'époque où Olopen et ses prêtres implantent en Chine le signe de la Rédemption, Mahomet et ses janissaires abattent la croix et arborent le croissant. Dans ces contrées, si prospères au temps des Cyprien et des Augustin, dans ces terres que le chaud rayonnement du crucifix avait rendues si fécondes, tout s'étiole à l'ombre glaciale du croissant, tout dépérit et meurt. L'œuvre de cette destruction dura des siècles.

Pour sauver tout ensemble la civilisation et la foi, saint Louis tenta, par sa croisade en Egypte, de refouler le musulman dans ses déserts. S'il n'y réussit point, il voulut du moins gagner à la croix d'autres domaines. La Tartarie s'offre à lui. Il y envoie, lieutenants du Christ, deux franciscains, Guillaume de Ruysbroeck et Barthélemy de Crémone. Les députés eurent le bonheur de remettre à Sartak, prince tartare, une Bible offerte par le roi de France, un psautier richement enluminé et un crucifix. Sartak prit le Christ en main. « Est-ce là, dit-il, l'image du Sauveur ? — Oui, seigneur », répondit Ruysbroeck. Le prince, à ce signe, put discerner les partisans de l'erreur des amis de la vérité ; il put discerner le catholique qui baise le Christ avec amour, du nestorien qui le répudie et le foule aux pieds.

N'est-ce pas une gloire pour le crucifix d'être, dès lors, en ces parages, comme la pierre de touche qui distingue l'or pur de la religion du clinquant de l'hérésie ? En 1453, le Turc s'empare de Constantinople. Ce fut le châtiment de la haine des Grecs contre Rome. Ne les avait-on pas entendus proférer ce cri : « Plutôt le turban que la tiare ! »

Leur souhait fut exaucé. Dans la ville conquise, le turban remplaça la tiare, mais, hélas ! sur le dôme de Sainte-Sophie, le croissant, du même coup, remplaça le crucifix.

J. HOPPENOT (*Le Crucifix dans l'Histoire*).

LA DIFFUSION DE LA SAINTE-FACE

Comment nos Zélateurs accueillent leur Diplôme de la Sainte-Face et quel bien fait cette chère Image.

Extraits de Correspondances.

Cambrai. — « Je suis heureux de pouvoir vous demander encore aujourd'hui une nouvelle provision d'Images de la Sainte-Face. Ma belle Image-Diplôme a pris la place d'honneur dans ma chambre où sa vue m'engagera à augmenter mon apostolat. Je voudrais que tous connaissent ce divin Visage dont la contemplation porte infailliblement au bien, et ensuite à l'esprit de réparation. » *E. L.*

Tarascon. — « C'est avec foi et amour que j'ai reçu la belle Image-Diplôme des zélateurs de la Sainte-Face et avec empressement que je veux me dévouer au culte de la Face divine de Jésus. Nous espérons bientôt Le voir régner sur notre cher et infortuné pays ! « Il faut que la Face de l'Homme-Dieu change la face du monde et renouvelle le cœur de la France ! » *M. R.*

Saint-Étienne. — « J'ai été bien heureuse d'être admise comme zélatrice de la Sainte-Face que j'essaie de faire connaître de mon mieux, aussi veuillez recevoir mon merci le plus reconnaissant. Déjà la magnifique gravure que vous m'avez envoyée orne ma chambre et reçoit mes vénérations. De tout cœur, je m'associe chaque semaine à la Messe réparatrice du vendredi qui se dit aux intentions des zélateurs et zélatrices, et, à mon tour, je prie devant la Sainte-Face pour toutes les intentions de ses zélateurs.

« Voulant sacrifier quelque chose de mon nécessaire à la diffusion de cette sainte Image, je vous envoie ce mandat pour l'acquisition d'une cinquantaine de petites images. Comment ne pas aimer cette sainte Image quand on la contemple et ne pas désirer aussitôt la posséder ? Je vous serai toujours reconnaissante de m'avoir fait connaître un pareil trésor. » *A.*

Sélonnes. — « J'ai bien reçu en son temps l'Image-Diplômé qui consacre mon beau titre de zélatrice de la Sainte-Face. Qu'il soit béni, Jésus Crucifié qui, dans sa bonté, a voulu donner à ma pauvre vie un rayon d'espérance et d'amour ! Je Lui demande de me rendre, par sa grâce, fidèle à ma douce mission de Le faire connaître et aimer dans les souffrances qu'Il a subies pour notre amour. Puissent se grouper nombreux autour du divin Visage ses enfants aimants et attendris ! » *M. R.*

Mussey. — « J'ai reçu ma chère et belle grande image de la Sainte-Face de Jésus, j'ai reçu aussi votre lettre et mon image-diplôme. Ces envois m'ont comblée de bonheur ; je suis heureuse d'être inscrite comme zélatrice au Livre d'Or qui doit être communiqué au Saint-Père ; quoique je sois pauvre, je suis heureuse à la pensée d'offrir annuellement une petite cotisation pour une si belle Œuvre, doublement belle puisque c'est au profit d'une Œuvre Sacerdotale. Je serai heureuse de recevoir votre Revue du « Divin Crucifié », le spécimen envoyé est intéressant au plus haut point, j'arriverai à le faire connaître et à répandre le plus possible vos petites feuilles de propagande si riches des promesses de Jésus aux âmes qui L'honorent dans sa Face adorable. » *M. P.*

Évian-les-Bains. — « C'est avec une réelle joie que j'ai reçu l'annonce de mon admission comme zélateur de la Sainte-Face. Je voudrais pouvoir faire connaître et aimer dans la mesure de mes moyens la Sainte-Face de Jésus,

Lui qui nous a aimés jusqu'à la folie de la Croix, jusqu'à se laisser défigurer. Bien que ma situation de fortune ne me permette pas de faire beaucoup, c'est avec bonheur que je prélèverai chaque mois une petite somme sur mon travail, afin que beaucoup d'âmes connaissent ce divin visage qui nous prêche si éloquemment l'amour de Jésus pour nous. » *J. G.*

Privas. — « Je suis profondément heureuse d'être inscrite au nombre des zélatrices de la Sainte-Face. Très dévouée à cette admirable dévotion et très décidée à répandre autant qu'il sera en mon pouvoir l'image qui nous dépeint d'une manière si expressive et si touchante les traits défigurés du bon Maître, je veux consacrer chaque année une petite somme à l'achat de la touchante gravure que mon ardent désir serait de faire connaître à toutes les âmes. Il me semble que Jésus m'en regardera avec plus d'amour. Il me sera si bon de Le faire plus aimer à mon tour en montrant, par cette image, la manière saisissante dont Lui-même nous a aimés !... » *Sr E.*

Le Cateau. — « Je me réjouis de pouvoir propager la dévotion à la Sainte-Face et me sens fort honorée d'en être la zélatrice. Heureuse d'obéir aux désirs de notre Saint Père et d'être agréable à Jésus, je vous promets d'y mettre tout mon zèle et toute ma bonne volonté. Quelle douce récompense si je vois les cœurs s'ouvrir davantage à l'amour et à la réparation envers notre bon Sauveur ! Veuillez donc m'envoyer tout de suite des images de petit format que je puisse répandre autant que je le désire... » *G. R.*

Rânes. — « Je vous suis très reconnaissante de l'Image-Diplôme que vous m'avez offerte. Elle est si belle la Sainte-Face de Jésus que je ne puis la contempler sans être profondément touchée. Je veux commencer à propager cette touchante gravure autant que je le pourrai, aussi je vous prie de m'envoyer avec un grand tableau encadré pour notre chapelle, quatre douzaines de petites images que j'aurai la joie de répandre autour de moi pour gagner les âmes à un amour plus ardent pour Jésus. » *M. C.*

Constantinople. — « Je crois que Notre-Seigneur désire vivement être honoré dans le mystère de ses souffrances par la dévotion à sa Face adorable, car il me fournit le moyen et le bonheur de vous envoyer les noms de deux abonnées zélatrices qui désirent se faire inscrire comme telles, et je vous prie d'ajouter également le mien en cette même qualité. Je vous prie de m'expédier bon nombre de gravures des trois formats, des documents de propagande, surtout des notices explicatives, enfin tout ce qui vous paraît le plus propre à exciter cette dévotion dans les cœurs. Je vous suis bien reconnaissante à l'avance et j'ai confiance que Jésus me fournira le moyen de le faire toujours plus connaître et aimer dans sa Sainte Face... » *Sr G.*



Appel aux Zélateurs de la Sainte-Face

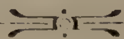
Pour la marche régulière de l'Œuvre de la Sainte-Face, nous invitons tous les zélateurs à nous envoyer, pour 1913, la COTISATION ANNUELLE qu'ils doivent verser afin de concourir à la diffusion universelle de la Sainte Image et d'aider aux frais généraux de l'Œuvre.

Cette cotisation *obligatoire* est fixée à 2 francs par an pour la France et à 2 fr. 50 pour l'étranger. Nous rappelons à nos zélateurs qu'ils recevront gratuitement, en retour, notre Revue : « LE DIVIN CRUCIFIE », organe de l'Œuvre de la Sainte-Face.

Nous remercions ceux de nos Zélateurs qui se sont déjà acquittés de ce pieux devoir.

POUR FACILITER LA DIFFUSION

De la Grande Gravure de la Sainte-Face



Nous invitons nos lecteurs à s'unir, en ce saint temps de Carême, d'une façon plus intime que jamais, aux souffrances de Notre-Seigneur. Le souvenir des mystères douloureux de la Passion du Sauveur qui se présentent si nombreux, durant ce mois, nous y invite et nous retient sur le Calvaire.

C'est bien, mais ne peut-on faire davantage ? Oui, certes, il faut agir, et voici comment vous pouvez agir, chers lecteurs.

Vous savez que Sa Sainteté le Pape Pie X, dans sa lettre d'approbation du 4 juin 1906, concernant la Sainte-Face, a manifesté son désir de voir que **cette image soit répandue en tous lieux, et exposée à la vénération dans toutes les familles chrétiennes, la recommandant d'une manière toute particulière aux Révérendissimes Evêques et à tous les Ecclésiastiques, et bénissant tout particulièrement ceux qui s'en feront les propagateurs.**

D'autre part, la **grande gravure** de la Sainte-Face étant d'une exécution plus fine et d'une expression plus vive, et donnant la Figure de Jésus dans sa grandeur naturelle, c'est celle-là qu'il est à désirer de voir dans toutes les familles, les chambres de prêtres, les communautés, les écoles, maisons d'éducation et œuvres diverses comme répondant mieux aux désirs du Saint-Père.

Nous vous invitons, chers lecteurs, à vous employer d'une manière toute spéciale, pendant ce Carême, à répandre cette **grande gravure**. Et, pour vous faciliter considérablement cette importante propagande, nous vous informons que la Maison du Bon-Pasteur renouvelle les prix de faveur précédemment accordés pour les **grandes gravures** de la Sainte-Face.

Jusqu'au 23 mars, fête de Pâques,
elles seront comptées 2 fr. 75 au lieu de 5 fr. 50
c'est-à-dire à moitié prix.

Les **Zélateurs** continueront à jouir de la faveur qui leur est faite **d'une grande image gratuite pour trois grandes images demandées.**

Nous espérons que de tels avantages, renouvelés dans le but de vous aider extraordinairement dans votre apostolat, vous permettront durant ce temps de carême, de répandre à profusion, dans toutes les familles chrétiennes, la **grande gravure de la Sainte-Face de Jésus,** en esprit de pénitence, de réparation et d'amour.

Adresser toutes les commandes à la
Maison du Bon-Pasteur, 228, Boulevard Péreire, Paris.

VARIÉTÉ

Soir de Vendredi-Saint

÷ ÷ ÷ ÷ ÷


L'ÉGLISE était nue ce soir de Vendredi-Saint, et déblayée de la cohue de la veille. Je me suis assis devant le tabernacle vide, au milieu du silence qui tombait avec le crépuscule du haut des voûtes indécises.

Le prêtre, à l'époque trouble et tourmentée que nous traversons, vit ordinairement dans la tristesse, comme ces soldats malheureux qu'aucune victoire ne porte sur ses ailes et qui marchent avec inquiétude dans une forêt hostile, environnés d'ennemis invisibles. Ce soir-là, une sorte de torpeur accablée m'avait envahi devant le tabernacle désolé qu'une immense croix noire, sans Christ, écrasait.

Dehors, la foule païenne grouillait, et sa rumeur, tamisée par les murailles de l'église, prenait d'étranges et sinistres sonorités.

Je pensais à la mort de mon Maître. Je le voyais, traversant les siècles, penché sous le poids de sa croix, et soulevant en passant les malédictions et la haine. Martyre sans cesse renouvelé, passions aux formes innombrables, où, à chaque génération, le Christ semble chanceler et mourir sans espoir de revivre.

Que de fois on a creusé sa fosse ! Que de chants de victoire on a chantés dessus ! Que de scellés on a apposés sur sa tombe !

Voici le sceau de Pilate, le premier qui ait prétendu contrôler sa mort définitive. Voici celui de Néron et celui de Domitien, et celui de Dioclétien, où s'étalent les orgueilleuses effigies impériales. Ils semblent dire : « Tu es vaincu, Galiléen ; jamais tu ne forceras les portes de ta prison. » D'autres ressemblaient à des empreintes de sabots de chevaux dans une boue sanglante : Goths et Vandales, Hérules et Musulmans avaient piétiné le tombeau, et croyaient l'avoir écrasé pour toujours. Il y en avait d'innombrables où l'on pouvait lire en style lapidaire des condamnations juridiques et les anathèmes des philosophes : « De par l'autorité de la raison humaine, le Christ était déchu, anéanti sans espoir. » Des sceaux de toutes les couleurs, en toutes les langues, portant la silhouette de toutes les bêtes qui triomphent sur les blasons royaux ou qui grouillent dans le cœur brutal des hommes. Des sceaux qu'on aurait cru pétris avec du sang, avec de la boue, avec du fiel, avec des crachats. Tant de scellés, que la dalle disparaissait dessous. Le dernier, le plus large, le plus épais et le plus péremptoire, était fait de toutes ces choses-là... et, je ne sais ni comment ni pourquoi, on y avait imprimé les armes de la France.

***

En fermant les yeux, j'aperçus aussi la foule des soldats qui, au cours des siècles, montèrent la garde autour du tombeau ; armés de lances, de cimeterres, d'arquebuses, de fusils à répétition, tous, depuis les

légionnaires aux cuirasses annelées jusqu'aux fantassins français, baïonnette au canon, formaient un cordon serré et veillaient, les yeux fixés sur la pierre. Ils veillaient à l'exécution des décrets des hommes ; et chacun semblait dire à son voisin : « Tu n'as pas fait bonne garde ; je serai plus attentif et plus courageux que toi. »

La nuit était tout à fait venue. Par intervalles, les clameurs du jour rendaient distincte une faible voix qui ressemblait à un gémissement lointain. C'étaient peut-être les Saintes Femmes qui pleuraient le Seigneur disparu. Puis, comme le vent se relève après s'être apaisé, l'écho des clameurs séculaires venait battre les murs noirs : « Vah !!!... toi qui prétendais prendre à ta volonté, en trois jours, et la mort et la vie, descends de ta croix, si tu le peux. »

. . . .

Il n'y eut plus de ténèbres, mais une douce clarté qui montait lentement vers les voûtes. Et j'entendis un son lointain, clair et calme comme l'aube grandissante, un chant pur et sans violence qui remplissait tout le silence : « Alleluia ! »

Le tombeau était ouvert et fulgurait comme un astre. Pareils aux franges pitoyables d'une robe en lambeaux, les scellés pendaient de ses bords. Des armes jonchaient la terre.

Je croyais avoir rêvé. Mais non ; j'avais été témoin de ce qui fut un jour et de ce qui sera demain : « La Résurrection de Jésus-Christ ! »

Charles MARTEL.

Recommandation de Prières

Le Souverain Pontife. — Les Evêques et les Prêtres du monde entier. — Les œuvres sacerdotales et eucharistiques. — La diffusion de la Sainte-Face et du « Divin Crucifié ». — Les nations d'Orient. — Deux paroisses, leurs œuvres, plusieurs prêtres. — Deux malades privés de la vue. — Deux vocations sacerdotales. — Un jeune religieux à Andrinople. — Une mère de famille dans la peine. — La préservation de deux jeunes gens dans un milieu sans foi. — Plusieurs enfants. — Un petit infirme. — Une école menacée de fermeture. — Un arrangement de famille. — L'entente et l'union dans plusieurs familles. — Un malade abandonné des médecins et spécialement recommandé à la Sainte-Face et à la petite « Nellie ». — La guérison d'une mère de famille. — La conversion de deux pécheurs dont l'un a 80 ans et dans un état de désespérance. — Une communauté et ses œuvres. — Le retour à la foi de plusieurs protestants. — La persévérance de deux nouvelles converties. — La guérison d'une jeune fille. — L'éducation chrétienne de plusieurs enfants. — Plusieurs religieuses. — Une vocation religieuse. — La concorde dans une famille. — Une cause désespérée. — Plusieurs conversions. — Le mariage d'un jeune homme. — Le succès de deux affaires industrielles. — Une grâce temporelle importante. — La soumission et la résignation dans une grande épreuve. — L'amélioration de la situation d'un jeune homme. — De grandes difficultés de famille — Le retour de deux âmes égarées. — La sanctification personnelle et la grâce d'une bonne mort pour une zélatrice. — Trois affaires importantes pour la gloire de Dieu — Plusieurs intentions particulières. — Les nombreuses intentions qui nous ont été recommandées par correspondance.

Ostende Faciem tuam, Domine, et salvi erimus!

Le Gérant : E. DERENNE.

LA CHAPELLE-MONTLIGEON (ORNE). — IMP. DE MONTLIGEON. — 4855-2-13.

3e ANNÉE N° 4 AVRIL 1913

LE DIVIN CRUCIFIÉ

Revue de la Sainte-Face



SOMMAIRE :



Pensée directrice pour le mois



Les Rogations.

Les prières publiques et solennelles des Rogations *seront dites, ce mois-ci, dans toute l'Eglise, pour apaiser la colère de Dieu, détourner les fléaux de sa justice et pour implorer la divine Miséricorde en faveur de la Société.*

C'est l'esprit de pénitence qui a fait établir les Rogations : *le même esprit doit toujours les accompagner et les animer. Ne croyons pas qu'on puisse fléchir le Seigneur sans les gémissements d'un cœur contrit et humilié : on ne peut détourner les calamités publiques si l'on n'en détruit la cause qui est le péché.*

C'est pourquoi purifions nos âmes de toute affection au péché, si nous désirons que nos prières montent jusqu'au trône de la Miséricorde. Vouons-nous de plus en plus à la pénitence et aux bonnes œuvres et cherchons, avant toutes choses, le Royaume de Dieu et sa justice, pour nous-mêmes et pour notre pauvre Société, et tout le reste nous sera donné par surcroît.



La Passion de N.-S. Jésus-Christ en action

VII

LE PROCÈS DE JÉSUS

Arrêté au jardin de Gethsémani et enchaîné comme un malfaiteur, Jésus fut immédiatement reconduit à Jérusalem. On était au milieu de la nuit ; mais la lune, dans son plein à cette époque, continuait à briller, éclairant de son pâle éclat cette scène horrible. Les disciples s'étaient enfuis. Jésus, abandonné des siens, était resté seul au milieu de la troupe de soldats et de valets du Temple, qui le ramenaient en ville. Il refit, au rebours, la route de Gethsémani à Jérusalem, traversant de nouveau le torrent de Cédron, puis remontant les pentes d'Ophel et entrant en ville, selon la tradition, par la porte Sterquiline. Du jardin des Oliviers au mont Sion le trajet était d'une demi-heure environ, sur une route abrupte et rocailleuse, que l'on appelle encore aujourd'hui « la voie de la Captivité ». Pendant le temps que dura la marche, la horde qui emmenait le divin Prisonnier, l'accabla de coups et d'outrages. On montre même l'endroit où, d'après une pieuse tradition, au passage du pont du Cédron, il fut jeté par terre, laissant l'empreinte de ses genoux et de ses mains marquée dans la pierre du torrent sur laquelle il tomba.

On le conduisit d'abord au palais d'Anne, le beau-père du Grand-Prêtre Caïphe alors en exercice, qui avait exercé précédemment la même fonction et en gardait le titre, avec une partie de l'autorité. C'était pour donner le temps au Sanhédrin de se réunir avant le jour, car les ennemis de Jésus étaient pressés d'en finir avec lui et ils avaient intérêt à précipiter le dénouement.

Pendant que Caïphe préparait la séance du Sanhédrin, Anne fit comparaître Jésus devant lui et l'interrogea « sur ses disciples et sur sa doctrine ». Ce premier interrogatoire officieux, qui se passait en dehors du tribunal compétent, avait surtout pour objet d'établir la complicité des disciples du Nazaréen et de tirer d'eux ensuite des aveux qu'on aurait retournés contre leur Maître. Mais Jésus répondit de manière à déjouer la perfidie de ses accusateurs. « J'ai parlé ouvertement au monde, répondit-il au Grand-Prêtre Anne ; j'ai toujours enseigné dans la Synagogue et dans le Temple où les Juifs s'assemblent et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous ? Demandez à ceux qui m'ont entendu ce que je leur ai dit. » A ces mots, un des appariteurs ou des valets des Pontifes lui appliqua un soufflet en disant : « C'est ainsi que tu

parles à un Grand-Prêtre ! » Et doucement Jésus lui répondit : « Si j'ai mal parlé, montre ce que j'ai dit de mal, et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? »

L'ancien Pontife n'avait pas qualité, seul, pour interroger l'inculpé qu'on lui avait amené. Avec ceux qui l'entouraient alors, il ne formait qu'un tribunal secret d'occasion et sans compétence, où nulle légalité, nulle garantie juridique ne protégeait l'accusé. Aussi Jésus avait-il refusé de répondre à ses questions, en se bornant à en appeler, sur sa doctrine, à ceux qui avaient entendu ses enseignements. Anne ne pouvait insister. Il renvoya Jésus garrotté au Grand-Prêtre Caïphe, qui réunissait en lui, comme chef de la nation et arbitre suprême de toutes les affaires religieuses et civiles, tous les pouvoirs civils et judiciaires.

Pendant la halte du divin prisonnier au palais d'Anne, les prêtres, les scribes et les anciens du peuple, qui composaient le Sanhédrin, ou grand Conseil de la nation, convoqués à la hâte, s'étaient réunis chez Caïphe, pour juger l'affaire. « Le tribunal devant lequel comparut Jésus était la Haute-Cour de justice en Judée. Il comptait dans ses réunions plénières soixante et onze membres, mais la présence de vingt-trois d'entre eux suffisait pour que la Cour fût constituée et jugeât les causes qui lui étaient soumises. » Ce jour-là, ni le bon Nicodème, ni Joseph d'Arimathie, tous deux membres du Sanhédrin, et disciples secrets du Prophète de Nazareth, ni Gamaliel, le célèbre docteur en Israël, si vite favorable aux chrétiens, ne durent siéger au Conseil avec leurs collègues.

Le tribunal était compétent ; mais les irrégularités de la procédure eussent suffi à rendre nulle la sentence qui allait être prononcée. La loi défendait, en effet, de juger la nuit et la veille d'un jour de fête. Or, on était dans la nuit et à la veille de Pâques. Les Grands-Prêtres Caïphe et Anne durent, sans doute, par exception, comme il arrivait dans les affaires où le culte de Jéhovah était en cause, s'attribuer la présidence de la séance et la direction des débats. Mais la loi défendait encore à l'accusateur de siéger parmi les juges, et Caïphe s'était déjà prononcé, en déclarant publiquement, plusieurs jours d'avance, que le Christ devait mourir.

Le président de l'Assemblée, ayant à sa droite un vice-président, siégeait sur une haute estrade ; de chaque côté, assis sur des coussins, étaient rangés en demi-cercle les autres juges ; l'accusé se tenait en face, ayant son avocat près de lui ; à droite et à gauche, aux deux extrémités de la salle, les deux greffiers pour recueillir les dépositions à charge ou à décharge et pour enregistrer le jugement ; des licteurs armés de cordes et de fouets entouraient l'accusé, prêts à le lier ou à le frapper sur l'ordre du président. Tel était l'aspect du tribunal devant lequel Jésus comparut.

Au moment où, les juges ayant pris séance, le divin Accusé leur était amené, une triste scène se passait dans la cour du palais du Grand-Prêtre. A Gethsémani, les disciples s'étaient enfuis. Plus hardis ou plus fidèles que les autres, Pierre et Jean étaient revenus, et, de loin, ils s'étaient attachés aux pas de leur Maître. Après la halte chez Anne, ils l'avaient suivi au palais de Caïphe. Jean y était connu, comme voisin, sans doute, ayant près du palais pontifical sa maison, où la mère du Sauveur devait se retirer après la mort de son divin Fils. Grâce à lui, Pierre put entrer à sa suite dans le vestibule ; là, il s'était mêlé aux gardes et aux gens de service qui se chauffaient autour d'un brasier. Tour à tour la concierge du palais, dont il avait dû attirer l'attention en entrant, puis une servante, qui passait et l'avait remarqué à la lueur des charbons, puis les assistants qui avaient reconnu sa prononciation galiléenne et avec eux, enfin, un des appariteurs du Pontife, parent de celui dont Pierre avait coupé l'oreille, lui avaient demandé s'il n'était pas des disciples de Jésus de Nazareth, et trois fois de suite, aux heures du chant du coq, qui étaient chez les Romains et chez les Juifs d'alors une des divisions du temps de la nuit, Pierre, comme Jésus le lui avait prédit, avait renié son maître, et même en se parjurant.

Mais, au dernier moment, Jésus, qui était conduit de la salle du Conseil dans une autre salle, pour y être gardé, vint à passer près de Pierre, en traversant la cour, et s'étant tourné vers lui, il le regarda. Et Pierre attendri, confondu par ce doux regard, se souvint de la prédiction du Maître ; vite il se retira pour pleurer amèrement.

C'est pendant cette partie de la nuit, où avait eu lieu le triple reniement de Pierre, que Jésus avait comparu devant le Sanhédrin. La séance avait commencé par l'interrogatoire de l'accusé. Il était prévenu d'enseignement public et de blasphème contre la religion. L'accusation, pour être valable, devait être prouvée par des témoins. Plusieurs furent amenés ; mais leurs témoignages n'étaient ni probants, ni concordants. A la fin, deux nouveaux arrivants se présentèrent, affirmant avoir entendu dire à Jésus : Je puis détruire le Temple de Dieu, et, en trois jours, le réédifier. » D'après une variante de ce témoignage, d'autres lui firent dire : « Je détruirai ce Temple fait de main d'homme, et, en trois jours j'en élèverai un autre qui ne sera pas un ouvrage d'homme. » Ni les uns ni les autres n'avaient compris la parole de Jésus aux marchands et agioteurs du Temple, qui lui demandaient de quel droit il les chassait à coups de fouet : « Détruisez ce Temple saint, comme vous le faites, par vos prévarications et vos crimes ; en trois jours je le ressusciterai », parlant de son corps destiné à devenir le Temple, « le Saint des Saints » de la Nouvelle Alliance.

Cependant, avec ces dépositions incertaines et contradictoires,

le procès n'avançait pas. Jésus se taisait. Déconcerté, furieux, le Grand-Prêtre se levant au milieu de l'Assemblée, alla à lui, en lui disant : « Tu ne réponds donc rien à toutes ces accusations portées contre toi ! » Et Jésus garda encore le silence. Alors, mû par une inspiration de Dieu ou du Démon, le Grand-Prêtre abandonnant toutes les accusations des témoins et formalités de procédure, pour aller au fond du procès, à la grande question posée en la personne de Jésus, lui dit d'emblée : « Je t'adjure, au nom de Dieu vivant, dis-nous si tu es le Fils de Dieu ! » — « Je le suis », répondit Jésus.

C'est la parole que le monde attendait depuis la chute originelle, la parole libératrice de l'humanité déchue. A l'appui de cette solennelle déclaration, qui annonçait le Messie promis, Jésus ajouta : « Et vous verrez venir, un jour, sur les nuées des cieux, le Fils de l'homme assis à droite de l'Eternelle Puissance. » Alors ce fut une clameur de haine et de colère dans le Sanhédrin. En signe d'horreur, le Grand-Prêtre déchira ses vêtements, en s'écriant : « Il a blasphémé, qu'avons-nous encore besoin de témoins? Vous avez entendu le blasphème. Que vous en semble ? » Et tous de répondre avec fureur : « Il est digne de mort ! »

Alors se produisit une scène hideuse, où les coups se mêlaient aux outrages. Plusieurs des juges eux-mêmes avaient donné le signal en crachant, les premiers, à la face de Jésus. Les appariteurs et les gardes s'en mêlèrent ; les soufflets et les coups de poing tombèrent sur ce visage adorable : « Christ, disaient ces furieux, prophétise qui t'a frappé ! » Ordre fut donné, à la fin, de conduire l'accusé de la salle du Grand Conseil dans une autre pour y être gardé provisoirement. C'est durant ce trajet que Jésus avait regardé Pierre, et fait entrer le repentir et la honte dans son âme.

La séance de nuit du Sanhédrin n'était pas légale ; ce n'était qu'une réunion préparatoire, où l'on avait recueilli les dépositions des témoins et entendu la défense de l'accusé. Le jugement ne pouvait être prononcé qu'en séance régulière et selon les formalités légales. Dès la pointe du jour, le tribunal, régulièrement constitué alors, rentra en séance. Jésus fut ramené devant lui. La question décisive, celle qui avait motivé la condamnation à mort de l'accusé par acclamation des juges, fut reprise, avec les formes voulues de procédure, contre lui.

De nouveau le président du Sanhédrin, qui était, ce jour-là, le Grand-Prêtre lui-même, adjura Jésus de répondre s'il était le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus répéta ce qu'il avait dit. Tous s'écrièrent alors : « Tu es donc le Fils de Dieu. » — « Oui, comme vous le dites », répondit Jésus. Pour le Sanhédrin, c'était le blasphème avec récidive. La sentence de mort fut prononcée sur-le-champ. Là s'arrêtait le pouvoir du Sanhédrin.

(*A suivre.*) Arthur Loth.

Autour de la Revue " Le Divin Crucifié "

Comment on aime la Revue et ce que disent nos lecteurs en se réabonnant.

Paris. — « Je vous remercie de la lettre d'admission et de la belle Image-Diplôme que vous m'avez envoyées, ainsi que du cher Bulletin « Le Divin Crucifié » qui contient de si magnifiques enseignements. Je me propose de faire tout le possible pour vous trouver bientôt des âmes bien disposées, qui m'aideront à propager cette sainte Image et profiteront des lectures sublimes de votre Revue qui nous animent si bien au sacrifice, je dirai même au désir de souffrir pour l'amour de Celui qui a tant souffert pour nous. »

A. B.

Winzenheim (Lorraine allemande). — « Je suis heureuse de pouvoir vous exprimer mon admiration pour votre Revue de la Sainte-Face, si pieusement rédigée; elle est véritablement une lumière pour l'esprit un réconfort pour le cœur qui souffre, une nourriture pour l'âme. Je suis heureuse de vous envoyer le nom d'une nouvelle zélatrice et de répandre ainsi, dans la mesure de mes faibles efforts, le culte de cette Face adorable. Nous espérons que le divin Rédempteur augmentera dans nos cœurs la piété, la foi et l'amour ! »

Mme R.

Cracovie. — « Je voudrais répandre dans toutes les familles votre belle Revue, et prie Monsieur le Directeur de verser 2 francs à cette intention dans le tronc des messes réparatrices. Si cette Revue était universellement répandue, quel accroissement d'amour s'ensuivrait pour Jésus le divin Crucifié ! »

C... — « Depuis quelque temps, grâce surtout à la protection de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, je me sentais attiré à ajouter à ma grande dévotion au Cœur eucharistique de Jésus, le culte de sa Sainte-Face. Je manquais d'un guide en l'occurrence. Or, ce matin, une personne pieuse venait à peine de me remettre une parcelle du manteau de carmélite de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face que je m'en allais faire une visite d'adieu au curé de la paroisse. Et je trouve étalé sur sa table, en entrant dans son salon et attirant de suite mon attention, un numéro de votre Revue : « Le Divin Crucifié ». Je demande, sans plus attendre, l'autorisation d'en prendre connaissance ; mes désirs s'avivent, mon cœur est gagné C'était l'occasion que Dieu me ménageait pour faire de moi le zélateur de la dévotion à la Sainte-Face auprès des âmes sur lesquelles j'ai quelque action. Veuillez donc m'abonner à votre excellente Revue et me considérer comme un de vos adhérents à l'œuvre de diffusion de la Sainte-Face. Je désire recevoir tous les numéros de la Revue depuis son apparition. » *X.*

Châteaubriant. — « Pour répondre au désir que vous avez exprimé dans le dernier numéro de la Revue, nous nous empressons de vous envoyer le montant de notre abonnement pour 1913. C'est toujours avec une joie renouvelée que nous lisons chaque mois la Revue. Pour goûter plus à notre aise le bien qu'elle nous fait, c'est souvent au pied du Tabernacle que nous méditons certains articles qui sont de véritables préparations ou actions de grâces pour la Sainte Communion .. » *L. et P.*

Gévraise. — « Je vous envoie le montant de mon réabonnement à la Revue *Le Divin Crucifié* qui est si instructive et si salutaire pour ceux qui la lisent avec intérêt et désir de bien faire. On y trouve toujours un stimulant pour la piété, et l'âme se sent réconfortée en voyant combien ont de prix les souffrances et les misères de cette vie, acceptées par amour pour Jésus, souffrances qui nous ouvrent le ciel... » *A. G.*

La Sainte-Face de Notre-Seigneur Jésus-Christ

d'après le Saint-Suaire de Joseph d'Arimathie vénéré à Turin

PREMIÈRE PARTIE

Le Suaire de Joseph d'Arimathie vénéré à Turin.

CHAPITRE ONZIÈME (*Suite*).

Le Saint-Suaire à Turin.

Nous avons eu la bonne fortune d'entrer en relations avec M. l'abbé Noguier de Malijay, témoin oculaire de l'ostension du Saint-Suaire, à Turin, en 1898. Ce prêtre érudit, auteur d'un fort bel ouvrage sur le Saint-Suaire que nous avons souvent cité dans le cours de cette étude, a bien voulu nous communiquer, pour nos lecteurs, le récit de l'ostension de Turin qui a révélé, d'une manière si saisissante, le saint Linceul, par la photographie qu'en firent M. Secondo Pia et divers amateurs, parmi lesquels se trouve M. l'abbé Noguier de Malijay. Les clichés qu'il a pu prendre authentifient, une fois de plus, ceux de M. Secondo Pia, contre lesquels, maintenant, il est impossible de s'élever.

Nous donnons de larges extraits de ce récit extrêmement intéressant et plein de vues personnelles si frappantes et si exactes qu'on admire que de telles observations aient pu être faites au premier jour de l'ostension.

Nous remercions M. l'abbé Noguier de Malijay de cette précieuse relation dont la valeur documentaire n'échappera pas à nos lecteurs.

*
* *

Ayant été témoin oculaire de la dernière exposition du Saint-Suaire qui a eu lieu à Turin, en juin 1898, et m'étant, en plusieurs occasions, occupé des questions qu'a soulevées, en cette circonstance, l'image du Christ visible sur la précieuse toile, je crois être utile à vos lecteurs en vous écrivant mes impressions personnelles.

Au point de vue historique, on a déjà passablement écrit sur le Saint-Suaire de Turin : les uns soutenant son authenticité, les autres le considérant, au contraire, comme une œuvre picturale du moyen âge. Quant à moi, il me semble suffisamment établi, même historiquement, que le Suaire en question est bien le linceul acheté par Joseph d'Arimathie, qui servit à l'ensevelissement de Notre-Seigneur.

En 1898, je fus donc témoin de la splendide manifestation de foi et de piété à laquelle donna lieu, pendant huit jours consécutifs, dans la

belle capitale du Piémont, l'ostension du Saint-Suaire. De nombreux pèlerinages conduits par des évêques et venant quelques-uns de très loin, traversaient la ville en rangs serrés et dans un pieux recueillement, pour aller contempler et vénérer la grande relique exposée sur un autel dans l'église métropolitaine.

Les ecclésiastiques étaient admis à prier devant le Saint-Suaire au pied même de l'autel où il était exposé. Je m'y rendis, à plusieurs reprises, et m'y laissai aller assez longtemps à la contemplation méditative qu'inspirait à tous un si merveilleux témoin de la Passion et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais à côté de la pensée pieuse, il y eut bientôt chez moi (on pardonnera la chose à un professeur de sciences) la préoccupation scientifique relative à l'authenticité du célèbre Linceul. C'est pourquoi j'examinai minutieusement les moindres détails de la double empreinte du corps de Notre-Seigneur, laquelle, malgré l'action du temps, les nombreux signes de brûlures dont a souffert le Suaire dans un incendie, les taches provenant d'épreuves qu'on lui a fait subir au moyen âge et auxquelles n'aurait pas résisté une peinture quelconque, se détachait suffisamment sur le fond de la toile.

Il me souvient — et je le retrouve dans les notes que je pris à ce sujet sur le lieu même — que trois choses, qui me paraissent aujourd'hui encore résumer toute la question scientifique de l'authentification du Saint-Suaire, me préoccupaient particulièrement :

1° Quelle est la nature ou, si vous voulez, la cause chimique ou physique de l'impression des traits qui ont reproduit et conservé l'image de notre divin Sauveur ?

2° Cette image est-elle *positive* ou *négative ?* Question *essentielle*, comme on va le voir.

3° Comment expliquer que l'image qui a dû être produite dans le contact de la toile avec le corps de Notre-Seigneur, en suivant les contours de celui-ci, est cependant très visiblement une *projection plane* de ce même corps et non son *développement ?* En d'autres termes, le corps de Notre-Seigneur vu sur le Suaire n'est pas plus large qu'il nous apparaîtrait s'il nous était donné de le voir directement, tandis que le linceul qui a servi à l'envelopper, ayant dû recevoir l'empreinte sur les côtés comme sur le devant, devrait donner une image beaucoup plus large étant ensuite développé sur une surface plane.

Cette dernière question constitue, par le fait, une objection à l'authenticité du Suaire de Turin, objection à laquelle, comme nous le verrons tout à l'heure, il est facile de répondre (1).

Pour m'aider à résoudre ces différentes questions, j'eus l'idée, dès le premier jour de l'ostension solennelle, de photographier le Saint-Suaire. C'est pourquoi, le deuxième ou le troisième jour, l'éclairage, qui était tout d'abord défectueux, ayant été amélioré au moyen de pro-

---

(1) Nos lecteurs remarqueront le grand esprit d'observation et le sens avisé de M. l'abbé Noguier de Malijay qui, dès le premier jour de l'ostension de la relique, et avant qu'elle fût révélée par la photographie, eut l'intuition de ce qu'elle était, et posa le problème scientifique des empreintes qui ne devait avoir de solution satisfaisante qu'en 1902, grâce aux merveilleux travaux du Dr Vignon et du Commandant Colson, dont nous parlerons dans la suite de cette étude.



Le Saint-Suaire, tel qu'il est;
les Images du Christ sont *négatives.*



Le Saint-Suaire inversé;
les images du Christ deviennent *positives.*

jecteurs électriques disposés latéralement, je fis avec un tout petit appareil — que je dissimulai de mon mieux de peur d'en être empêché — deux clichés de la vénérable relique et de l'autel sur lequel elle était exposée dans le sens horizontal. Un des deux clichés était très net, ce qui me permit d'en obtenir des agrandissements, lesquels, corrigés optiquement de la déformation provenant de ce que j'étais placé à un niveau beaucoup plus bas que le Saint-Suaire et très près de celui-ci, donnent des épreuves identiques, quant à l'image du Christ, à celles obtenues presque en même temps par M. l'avocat Pia avec de grands appareils.

Ni ces clichés, ni ceux de M. Pia ne me permirent cependant de résoudre la première question. Mais, M. le Dr Vignon y a répondu splendidement, en prouvant, chimiquement, que les vapeurs ammoniacales produisent, sur un linge imprégné d'une mixture d'huile et d'aloès, des taches rougeâtres capables de donner des images négatives équivalentes à celles du Suaire. Or, l'aloès a été précisément employé pour l'ensevelissement du corps de Jésus, et la fermentation de l'urée que contient en grande abondance la sueur fébrile d'un homme mort après de longues souffrances, comme c'est ici le cas, produit des vapeurs ammoniacales. Telle est donc la cause évidente de l'image tracée sur le linceul de Turin.

Cette explication concorde admirablement avec les circonstances historiques de l'ensevelissement du Christ. Pour la production du phénomène chimique en question, il était nécessaire que le cadavre ne fût ni lavé, ni oint, ni serré dans des bandelettes ; or, il ressort de la lecture du texte original des Évangiles qu'il en fut bien ainsi. Il était nécessaire que le corps ne restât pas dans son linceul assez longtemps pour se décomposer, la décomposition faisant disparaître les taches rougeâtres ; or, chacun sait que, le dimanche de Pâques, le tombeau était vide.

Quant à la seconde question, l'épreuve photographique nous a clairement démontré que l'image du Suaire ayant les parties claires du sujet, c'est-à-dire (le corps de Notre-Seigneur) en couleur sombre et les parties non éclairées au niveau même du fond clair de la toile, est par le fait une épreuve *négative*.

En effet, le cliché que l'on appelle, en photographie, négatif, est ici un *positif* de l'image, lequel nous représente un merveilleux portrait du divin Crucifié. Il est donc naturel que la marque du coup de lance qui a été porté à droite, comme nous l'apprend l'Évangile, se trouve à gauche sur le Saint-Suaire, l'image négative étant renversée par rapport au sujet.

Ce fait que l'image de Notre-Seigneur est négative sur le Suaire a paru étonner bien des personnes, parmi celles qui ont vu comme moi et photographié le Saint-Suaire : je ne m'explique pas trop pourquoi. J'avoue même qu'après le minutieux examen que j'avais fait de l'image du Christ, soit à l'œil nu, soit à l'aide d'une jumelle, j'avais acquis la certitude qu'il dût en être ainsi. D'ailleurs, les recherches de M. le Dr Vignon ont également prouvé historiquement que l'œil humain a toujours vu sur le Saint Suaire, depuis 1375 au moins, ce que j'y ai vu

moi-même, ce que les huit cent mille pèlerins accourus à Turin en cette circonstance ont pu y voir en 1898.

Cela ne m'a pas empêché d'ailleurs d'éprouver, en développant mes petits clichés, les mêmes sentiments d'étonnement et d'émotion qu'éprouvèrent les personnes présentes au développement des grandes plaques de M. Pia. Le fait que l'image imprimée sur le Saint-Suaire est négative est capital et constitue le plus irréfragable caractère d'authenticité que l'on puisse imaginer. Devant ce fait, tous les hommes compétents, tous les experts en photographie qui sont légion aujourd'hui, ne pourront admettre que le Suaire de Turin soit une œuvre picturale ou même une copie du Suaire original qui n'existerait plus. « Pour qu'il en fût ainsi, écrit M. Arthur Loth, il faudrait supposer deux choses également impossibles :

« 1° Que quelqu'un à une époque antérieure à la première constatation authentique de l'effigie du Seigneur sur le Suaire, c'est-à-dire avant le XIVe siècle au moins, ait imaginé de peindre le divin Crucifié en négatif, et 2° qu'il l'ait pu.

« En premier lieu, on devrait admettre que, plusieurs siècles avant l'invention de la photographie, qui seule a fait connaître ce que c'est qu'un *négatif*, un pieux faussaire de génie, devinant ce que l'expérience seule pouvait apprendre, anticipant sur toutes les découvertes modernes de la physique et de la chimie, aurait eu l'idée extraordinaire, inconcevable, de peindre sur le Suaire une image *négative*, qui, par elle-même, n'a pas grande apparence, qui offre même un aspect difforme, et ne prend de valeur qu'après avoir été photographiée. Ce faussaire de génie aurait donc deviné la photographie qui, chacun le sait, était encore à ses débuts au milieu du XIXe siècle, et, prévoyant qu'un jour on s'aviserait de photographier le Suaire, il aurait imaginé d'y peindre une image négative, capable d'en donner une positive sur la plaque future. Il faudrait encore lui prêter une habileté prodigieuse : on ne trouverait pas, en effet, d'artiste capable de tracer en noir le négatif d'un corps humain, avec une perfection telle que l'image positive offrît les proportions, l'équilibre et surtout le modelé, le fondu, enfin les mille détails imperceptibles à l'œil, et que seul voit l'appareil photographique, d'une tête et d'un corps d'homme. Cela n'est pas possible, photographiquement parlant. Seule une action mécanique peut transporter mathématiquement les traits du sujet sur la plaque et sur le papier. »

On arrive à la même conclusion en supposant qu'un peintre, même extraordinairement habile, ait simplement copié un Suaire original négatif, aujourd'hui perdu. Car les difficultés humainement insurmontables, de reproduire l'infinité de détails imperceptibles, les traits cependant si vagues, si indéterminés de l'image du Suaire, dont l'ensemble n'a d'expression vraiment noble, majestueuse qu'en positif, rend cette autre hypothèse aussi invraisemblable que la précédente.

Il est donc bien prouvé, étant donné enfin que les différentes photographies du Saint-Suaire, prises à Turin en 1898 par différentes personnes, ne se connaissant même pas, concordent admirablement entre elles, ce qui exclut la supposition qu'il y ait eu sur ces photographies la plus petite fraude, soit par retouche, soit par tout autre expédient,

il est bien prouvé, dis-je, que le Saint-Suaire de Turin est véritablement le principal linceul qui a servi à l'ensevelissement de Notre-Seigneur, et le seul qui ait eu contact immédiat avec son corps affreusement supplicié.

Ajoutons, en dernier lieu, que la photographie du Saint-Suaire nous a révélé sur le supplice de Notre-Seigneur certaines particularités qui avaient été interprétées différemment jusqu'à ce jour : entre autres, celle des clous qui, d'après leur trace très apparente, ont été enfoncés non dans les mains, mais dans les poignets, entre les deux os radius et cubitus, selon le mode de crucifiement romain.

Il ne nous reste plus qu'à examiner la troisième question, c'est-à-dire pourquoi, étant donné que le contact du linceul, couvert d'aloès, avec le corps de Notre-Seigneur, ait bien été la cause de l'impression, l'image de celui-ci n'est que la *projection* de ce même corps et non son *développement*. Il me semble que la chose s'explique très facilement par la considération suivante. Le corps de Notre-Seigneur étant simplement déposé sur la moitié du linceul, dont l'autre moitié fut rabattue sur la tête et la partie antérieure du corps, comme il a déjà été dit, l'impression chimique a dû se produire avec une intensité d'autant plus grande, que le contact de la toile et du corps était plus intime. Par conséquent, l'action chimique a dû se faire avec une intensité décroissante, depuis la partie médiane du corps et des membres jusque sur les côtés, où le contact étant nul, l'action a dû être nulle. De cette façon, l'impression a pu donner le modelé et conserver la proportion des formes que nous observons aujourd'hui sur le Saint-Suaire.

Toutes ces explications n'excluent pas le miracle proprement dit, car les grands philosophes chrétiens, et saint Augustin en particulier, nous ont appris que Dieu se sert habituellement des causes naturelles dans ses manifestations extraordinaires, et que le miracle consiste le plus souvent dans l'intervention opportune de ces causes secondes (1).

Ainsi, dans le cas qui nous occupe, Dieu, qui connaît l'avenir, a voulu qu'au drame sanglant de notre rédemption, un concours de circonstances et de causes naturelles impressionnassent un négatif photographique du divin Sauveur, afin qu'il nous fût *révélé* au moment même où, la science et l'art photographiques ayant acquis des moyens suffisants de contrôle, il nous fût possible d'authentifier, avec précision ce merveilleux témoin de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et c'est, sans doute, pour raviver, par une chose sensible, notre foi, que les préoccupations de la vie matérielle semblent vouloir affaiblir de plus en plus, qu'il a permis que ce fait ait lieu précisément à notre époque.

Emmanuel FAURE.

(1) Nous verrons, quand nous traiterons nous-même cette question, combien les causes secondes ont été importantes et nombreuses en faveur du Saint-Suaire que nous possédons aujourd'hui par une véritable succession de miracles.



LE SYMBOLISME DE LA CROIX



Au moment où Jésus expira, la nature entière s'émut : la terre trembla, les rochers se déchirèrent, les tombeaux rendirent leurs victimes, le soleil s'éclipsa et d'épaisses ténèbres enveloppèrent le monde. Ces étranges phénomènes frappèrent surtout de stupeur les astrologues du temps. « Que peut donc signifier un tel prodige? » demanda Denys l'Aréopagite à son ami Apolophame. « C'est un signe, répondit le sophiste, qu'il y a quelque changement dans les choses divines. » « En effet, s'écria Denis, ou le Dieu de la nature souffre, ou la machine du monde se détraque et menace de retourner à son premier chaos. » Ils ne se trompaient point. Le Fils de Dieu venait de mourir sur une croix qui restait seule debout au sommet du Calvaire. Elle se détachait sur le ciel noir comme un astre qui se lève à l'horizon, car depuis que Jésus s'était placé lui-même dans ses bras, elle était devenue un symbole de foi, de lumière, un phare lumineux destiné à éclairer la route de l'humanité et à y faire fleurir la vertu.

C'est que, en effet, dans la dernière page de sa vie, dans le livre de la Croix, Jésus avait écrit tous ses enseignements ; c'est même là qu'il les a mis dans leur plus saisissant relief. Si l'Evangile contient toute la loi, le livre de la Croix résume tout l'Evangile. Quand on le médite, on se sent de plus en plus impuissant à extraire tout ce qu'il renferme de lumière et de leçons. Les mystères y apparaissent soulignés de traits de sang ; les règles du salut y sont gravées en caractères ineffaçables. L'idée de la béatitude s'y affirme plus que partout ailleurs ; la vertu y éclate resplendissante de beauté et d'énergie ; la loi y apparaît plus bienfaisante qu'à aucune autre heure de l'humanité. Saint Bonaventure se trouvait un jour chez saint Thomas et, dans la naïveté de son affection et de son humilité, il lui dit : « Quel est donc, mon frère, le livre où vous puisez les belles choses que le monde admire dans vos ouvrages. » Voilà mon livre, répond saint Thomas, en lui montrant le crucifix !

C'est pourquoi il a plu à Dieu de nous montrer souvent la croix sous la figure d'une étoile. Le matin du 7 mai 351, une immense croix de lumière parut au-dessus du Golgotha, s'étendant jusqu'à la montagne des Oliviers. Elle se montra très distinctement à tous les habitants de Jérusalem. Sa clarté était plus vive que celle du soleil. Tout le monde était saisi d'une crainte mêlée de joie, en voyant ainsi le ciel rendre témoignage à la vérité de la doc-

trine chrétienne (1). — Lors de la téméraire entreprise de la reconstruction du Temple par Julien l'Apostat, qui voulait donner un démenti au Fils de Dieu, il parut dans le ciel une lumière sous la forme d'une croix renfermée dans un cercle (2). — Le XIXe siècle a été témoin d'une semblable merveille. Le 17 décembre 1836, à Migné (Poitou), on plantait une croix dans le cimetière pour la clôture du Jubilé, lorsque, tout à coup, une croix lumineuse apparut dans le ciel, aux yeux de plusieurs milliers de personnes présentes à la solennité, peu après le coucher du soleil. Elle pouvait mesurer cent quarante pieds de long. Tous les spectateurs furent saisis d'admiration et d'un religieux respect. Les uns pleuraient, les autres poussaient des exclamations ; ceux-ci se prosternaient devant le signe de notre salut, ceux-là, levant les yeux au ciel, remerciaient et invoquaient le Seigneur (3).

Désormais donc, l'homme, frappé des splendeurs de cet astre nouveau, s'est réveillé de son sommeil de mort ; ses yeux se sont ouverts à la vérité, comme s'ouvrent les fleurs aux premiers rayons du matin. Il s'est revêtu de grâce et couronné de justice, il a été refait d'une manière plus admirable qu'il ne fut créé. Mais tandis que les uns jouissent, à la lumière de la croix, de tout ce que l'esprit et le cœur peuvent désirer en ce monde, les autres sont saisis de stupeur, ils marchent sans savoir où ils vont; l'avenir est un mystère pour eux, et aucun astre ne vient dissiper le nuage épais qui assombrit l'horizon. L'Esprit-Saint nous les montre allant à tâtons au milieu des ténèbres, semblables à des hommes ivres chancelant à chaque pas et cherchant vainement à atteindre un mur qui leur échappe (4). Tels les Juifs qui, au retour du Calvaire, loin de jeter un regard sur la croix de Jésus, la fuyaient en se lamentant et se frappant la poitrine, pour s'enfoncer dans les ténèbres qui couvraient leur cité et en faisaient un tombeau (5). Tels tous les joyeux convives assis au banquet de la vie, sceptiques et apostats, débauchés et mondains qui méprisent la croix et fuient sa lumière. Car tel est le malheur de ceux qui ont méprisé pendant longtemps la lumière, de ne pouvoir plus la supporter, de la haïr même, suivant l'expression de l'Esprit-Saint : *Qui male agit odit lucem.*

Un soir que Luther se promenait avec Catherine Bora, son épouse sacrilège, celle-ci lui montra les étoiles qui scintillaient au firmament d'un éclat extraordinaire et le ciel qui paraissait tout en feu. « Oh ! la vive lumière, dit Luther, elle ne brillera pas

(1) SOCRATE, liv. I, chap. XVIII.
(2) Saint GREG. NAZ., *Orat.* IV, advers. Julian.
(3) Godescard.
(4) *Job,* XII, 25.
(5) LUC, XXIV, 48.

pour nous ! » — « Et pourquoi donc, répondit Catherine, serions-nous dépossédés du royaume des cieux ? » Luther soupira et rompit l'entretien pour se renfermer dans un morne silence. Le ciel venait de se voiler, car à ses yeux ne brillait plus l'astre de la foi.

Gardons-nous donc de perdre jamais de vue la croix de Jésus. Qu'elle soit notre guide comme l'était pour sainte Solange cet astre qui planait jour et nuit sur sa tête ! Au milieu de l'adversité et de l'abandon, observons-en les mouvements et suivons-en la direction. Quand la tempête gronde et que l'éclair sillonne la nue, regardons la croix : elle nous ménagera une heureuse traversée sur la mer de ce monde et, comme l'étoile des mages, elle nous conduira à Jésus.

(*A suivre.*) Abbé LHOMME.



LA MESSE DES ABONNÉS

La messe des abonnés aura lieu, durant tout ce mois d'avril, tous les *vendredis*. Elle sera dite, comme toujours, aux intentions de ceux qui ont adressé une offrande.

Nous accepterons toujours avec reconnaissance les cotisations qui nous seront versées pour la célébration de cette messe où il est prié tout particulièrement aux intentions qui nous sont recommandées.

Cracovie. — « Je voudrais répandre dans toutes les familles votre belle Revue, et prie Monsieur le Directeur de verser 2 francs à cette intention dans le tronc des messes réparatrices. Si cette Revue était universellement répandue, quel accroissement d'amour s'ensuivrait pour Jésus le divin Crucifié ! »

Sterlanges. — « J'offre à Jésus, mon divin Maître, mes prières et mes souffrances, et lui demande en échange des zélateurs de plus en plus dévoués. A cette intention, je vous envoie joyeusement mon obole pour les Messes réparatrices auxquelles ce m'est un bonheur et une consolation de souscrire. »

Brignogan. — « Je vous adresse mon obole mensuelle pour recommander mon cher fils aux Messes des associés que l'Œuvre fait célébrer en l'honneur de la Sainte-Face. »



PRIONS POUR NOS MORTS

Sa Grandeur le vénéré Monseigneur Jourdan de la Passardière, évêque de Rosea, décédé à Granville, le 12 mars, ami très dévoué de l'Œuvre de diffusion de la Sainte-Face et du « Divin Crucifié ». — Les évêques et les Prêtres décédés dans le courant du mois de Mars. — Sœur Marie Philippe, religieuse de Marie-Auxiliatrice, de la maison de Villepinte. — Sœur Marie-Hortense Baril-Saint-Wilfrid, de Montréal. — Le père d'une de nos zélatrices dévouées.

LES FÊTES CONSTANTINIENNES A ROME

On va célébrer à Rome, avec une grande solennité, les fêtes constantiniennes, c'est-à-dire le quinzième centenaire du fameux édit que l'empereur Constantin rendit à Milan, en 313 de l'ère chrétienne, et qui accordait la liberté officielle et légale à l'Eglise.

Cet édit marquait la fin de trois siècles de persécution, l'Église obtenait sa place au soleil dans la société romaine, et la Croix se plaçait, avec Constantin, sur le trône des Césars.

*Nous mettrons nos lecteurs au courant de ces grandes fêtes qui intéressent « **Le Divin Crucifié** », puisqu'il s'agit des glorieux souvenirs qui rappellent le triomphe de la Croix sur les idoles du paganisme.*

En voici, en quelques lignes, le programme :

Appel du Conseil supérieur.

Un appel du Conseil supérieur des fêtes constantiniennes demande aux archevêques, évêques et préfets apostoliques du monde catholique, de créer en leur diocèse un comité local en union avec lui pour recueillir des souscriptions et organiser des fêtes comme à Rome ; aux supérieurs des ordres religieux, des Universités, Séminaires et Collèges, d'y provoquer la même générosité ; aux présidents des Associations catholiques, de promouvoir de fréquents pèlerinages à Rome, surtout de mars à juin ; enfin aux directeurs des publications catholiques d'ouvrir des souscriptions et de faire connaître les manifestations projetées.

Programme des fêtes à Rome.

Les fêtes solennelles s'ouvriront le 30 mars 1913 par une cérémonie commémorative, que célébreront les *cultores martyrum* aux catacombes de Sainte-Domitille.

Du 6 au 13 avril sera célébrée une octave solennelle, dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran. On y exposera à la vénération des fidèles l'antique Image du Sauveur, dite achéropite.

Des pèlerinages, des associations de la Jeunesse catholique de Rome et du Latium, des Archiconfréries, des Congrégations et des Ordres religieux, soit des paroisses romaines, soit des diverses nationalités, s'y succéderont chaque jour pendant les différentes heures de la matinée ; un évêque y prêchera durant l'après-midi, et la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement y sera donnée par un cardinal, avec l'assistance des Collèges ecclésiastiques et des Séminaires de la ville.

Tout le Sacré-Collège assistera, le 13 avril, à 10 heures, à une messe pontificale, célébrée par le cardinal Respighi à l'autel papal. Y assisteront également : les évêques, la cour pontificale, le corps diplomatique accrédité près du Saint-Siège, la prélature, les Chapitres, les curés de Rome et le Séminaire pontifical romain. Le cardinal Castetta, protecteur du Comité des fêtes constantiniennes, donnera la bénédiction solennelle après le sermon qui sera prononcé par Mgr La Fontaine, secrétaire des Rites, et après un *Te Deum*. Les Séminaires et Collèges de Rome, ainsi que les associations catholiques, y assisteront.

Le 20 avril, célébration du centenaire, par le Chapitre de Saint-Pierre, dans la basilique décorée comme le jour de la solennité du Prince des

Apôtres ; messe pontificale cardinalice à l'autel papal, vêpres pontificales, ostension des reliques insignes de la Passion, *Te Deum*, bénédiction du Saint-Sacrement donnée par un cardinal, assisté des représentants des Séminaires et des Ordres monastiques.

Les 2, 3 et 4 mai, *Triduum* dans la basilique de Sainte-Croix de Jérusalem. Chaque jour, une messe pontificale sera dite, avec ostension des reliques insignes de la Passion et discours d'orateurs sacrés. Chaque jour aussi, il y aura bénédiction du Saint-Sacrement, et le dernier jour, on chantera un *Te Deum*, auquel assisteront les associations catholiques.

Le dimanche 4 mai, une croix monumentale grandiose sera inaugurée sur le Montecavo, à près de 1.000 mètres d'altitude, dans le voisinage de Rome. Cette croix sera illuminée le soir. Les associations catholiques du Latium assisteront à cette cérémonie.

Les façades de l'archibasilique de Latran, des basiliques de Saint-Pierre et de Sainte-Marie-Majeure seront illuminées le soir. Les croix dominant les façades des églises de Rome et les clochers seront illuminés. Aux portails et aux fenêtres seront placés les monogrammes constantiniens illuminés. On invitera les fidèles à illuminer leurs habitations. Illumination de la croix au Montejo et de tous les clochers du Latium.

Commémoration :

Le 18 mai, dans la basilique de Sainte-Agnès, sur la voie Nomentane, avec le cérémonial déjà indiqué pour les autres basiliques ;

Le 25 mai, à Saint-Laurent, hors les murs ;

Le 8 juin, dans l'église paroissiale des Saints-Pierre et Marcellin, à Tor-Pignattarra ;

Le 31 août, à Albano-du-Latium, avec procession qui partira des catacombes de Sainte-Marie-de-l'Etoile et se rendra à la cathédrale, où pontifiera le cardinal Agliardi.

En septembre, auront lieu les grandes fêtes internationales de gymnastique, organisées par la Fédération des Associations sportives catholiques italiennes, et auxquelles prendront part les Associations françaises.

Les fêtes constantiniennes se clôtureront les 6, 7 et 8 décembre par un *Triduum* d'actions de grâces à Sainte-Marie-Majeure, où sera exposée la vénérable image de la Sainte Vierge, *Salus populi romani*. Le cardinal Vincent Vannutelli célébrera la messe pontificale à l'autel papal, le jour de l'Immaculée-Conception.

Te Deum et bénédiction du Saint-Sacrement le dernier jour.

Des conférences, dans la grande salle de la Chancellerie et dans les diverses paroisses de Rome, seront données pendant tout le temps des fêtes constantiniennes.

* * *

Un grand nombre de diocèses, dans toutes les parties du monde, ont créé des Comités locaux qui ont déjà donné des conférences ou célébré des fêtes.

* * *

Le Conseil général des Pèlerinages français (4, avenue de Breteuil, Paris) organise divers groupes de pèlerins se rendant à Rome pour les fêtes constantiniennes, en avril et en mai : premier groupe (Jérusalem, Malte, Egypte, Constantinople), du 23 avril au 5 juin ; deuxième groupe (Malte, Italie, Algérie, Tunisie), du 16 avril au 5 mai ; troisième groupe (Malte, Sicile, Rome), du 16 avril au 10 mai ; quatrième groupe (Rome, Assise, Florence, Venise), du 2 au 18 mai.

SAVOIR SOUFFRIR

ESPÉRANCES ET CONSOLATIONS

I

LE PROBLÈME DE LA DOULEUR

VI. — Ses richesses et ses bienfaits.


N lit au troisième livre des Rois que la reine de Saba, remplie de curiosité et d'admiration pour les merveilles que l'on racontait de Salomon, de sa sagesse, de sa prudence, des splendeurs de son règne, vint en grande pompe pour le visiter et l'interroger. Ce qu'elle vit, ce qu'elle entendit dépassa tant ce qu'elle avait imaginé, qu'elle ne put taire son étonnement ni dissimuler le ravissement qui la jetait comme hors d'elle-même (1).

Le chrétien qui, le flambeau de la foi à la main, explore le vaste royaume de la douleur et en étudie les effets dans les âmes, reste lui-même émerveillé de ce qu'il a vu, et sa reconnaissance déborde envers le Dieu très bon. D'un châtiment justement mérité, il a fait un remède très efficace, mieux que cela, une source d'inépuisables bienfaits.

Au milieu d'une carrière encore plus remplie d'épreuves que de gloire, le plus grand poète du siècle dernier écrivait magnifiquement :

> Tu fais l'homme, ô douleur, oui l'homme tout entier,
> Comme le creuset l'or, et la flamme l'acier ;
> Comme le grès noirci des débris qu'il enlève,
> En déchirant le fer, fait un tranchant au glaive.
> Qui ne t'a pas connu ne sait rien d'ici-bas (2).

Il n'y a qu'une expression à corriger. Ce n'est pas la douleur qui *fait* l'homme, mais c'est bien vraiment la douleur qui le *refait*. Nous l'avons dit, Dieu ne l'avait créé que pour le bonheur. C'est parce que le péché a *défait* l'œuvre parfaite du Seigneur que la douleur vient comme en sous-main la reprendre et lui redonner sa primitive beauté.

Et tout d'abord la douleur *purifie*.

(1) III, REG. X, 5.
(2) LAMARTINE. — *La douleur.*

Le premier ravage du péché dans l'âme humaine, c'est d'en ternir la pureté, c'est de souiller l'image divine. Nous ne pouvons pas comprendre ni imaginer la laideur que le péché apporte avec lui et laisse après lui. Cette vue a été donnée miraculeusement à plusieurs saints qui ont déclaré qu'elle eût suffi à les faire mourir sans un secours spécial de Dieu.

Que de fautes cependant dans une vie, même dans une vie chrétienne ! Je veux espérer que les péchés graves ont été rares ou nuls;... mais encore, que de péchés véniels, que d'imperfections défigurent la céleste ressemblance et attristent le regard très pur de *Celui qui voit jusqu'au fond du cœur* (1).

Où trouver un remède à cette misère ? Existe-t-elle cette fontaine qui lave le péché et fait disparaître dans les âmes les traces exécrables de nos prévarications ? Oui, Dieu soit béni ! elle existe. C'est avant tout cette première et indispensable douleur du cœur qu'on nomme la contrition, et qui, jointe à la confession du péché, le détruit et l'efface ; mais c'est ensuite toutes les souffrances chrétiennement supportées qui restaurent l'âme et la dépouillent peu à peu de toutes les scories du mal.

En son énergique langage, Bossuet illustre cette vérité fondamentale dans la science de la douleur : « Les vents qui secouent les arbres les nettoient ; les orages qui agitent l'air le purifient ; les tempêtes qui ébranlent et renversent la mer, lui font jeter les morts sur le rivage. De même l'agitation et la douleur du cœur contribuent pour beaucoup à sa pureté. Le cœur qui n'est point exercé par les épreuves et les mouvements alternatifs de douceur et de rigueur, s'évapore aux feux des joies humaines, se corrompt par le repos et se charge de mauvaises habitudes. C'est pourquoi le Fils de Dieu, qui l'aime et qui prend soin de le cultiver, lui procure de l'exercice, ne voulant pas qu'il demeure oisif, qu'il se relâche et qu'il se perde. Cet état de souffrance, ces séries d'épreuves sont très avantageuses à qui sait s'en prévaloir. C'est là que notre amour-propre, qui est aveugle, trouve des yeux pour sonder l'abîme de ses misères et reconnaître son indigence ; c'est là que notre cœur apprend à compatir aux autres, par l'expérience de ses propres peines. »

Au purgatoire comme sur la terre le grand instrument dont Dieu se sert pour purifier les âmes, c'est la douleur. Seulement, les chères prisonnières de la justice et de l'amour, elles, voient, comprennent, apprécient le bien de leurs inexprimables tourments. Elles suivent pour ainsi dire en tout leur être le mystérieux et bienfaisant travail du feu qui les consume en les purifiant. Pour rien au monde elles ne voudraient en diminuer l'ardeur ni en

(1) *Deus autem intuetur cor.* (I, REG. XIII, 17.

ralentir l'intensité. Ce feu les débarrasse de toute *la rouille terrestre*, comme le dit Dante, et les rend de moins en moins indignes des complaisances de l'Epoux divin.

Quelle leçon pour nous ! « La souffrance, écrit Fénelon, est un purgatoire de miséricorde en ce monde. Mais qui est-ce qui souffre comme les âmes que Dieu purifie dans l'autre monde ? Qui est-ce qui souffre comme elles, sans se remuer sous la main de Dieu, sans chercher de soulagement, et sans impatience dans l'attente d'être délivré, sans effort pour abréger l'épreuve, avec un amour paisible et qui croît tous les jours, avec une joie pure au milieu de tout ce qui est douloureux, enfin avec une petitesse et une simplicité qui font qu'en souffrant on ne songe pas que l'on sacrifie quelque chose à Dieu ! Tâchons de fonder ce purgatoire en ce monde, comme on fonde des hôpitaux. »

Blessés par le péché originel, maintes fois souillés par nos propres crimes, nous avons tous besoin de passer par ce *purgatoire* miséricordieux, de faire une cure à cet *hôpital*, de subir *ce traitement divin de la douleur* (1), de

Retremper nos vertus aux flots brûlants des larmes (2).

Au lieu de murmurer, bénissons le divin Maître quand il nous force pour ainsi dire à nous arrêter à ce véritable *hôtel-Dieu* de la souffrance et à n'en sortir qu'après une entière purification.

Que de grands pécheurs, après de longs égarements, un coupable oubli de Dieu et de leurs devoirs, d'immenses prévarications, y ont retrouvé, avec le pardon et la grâce, le bonheur et la paix ! Que d'âmes ferventes y sont devenues éclatantes comme le soleil et pures comme des anges !

Que d'autres deviendraient saintes, utiles à l'Eglise et au prochain, *si elles laissaient faire Jésus* et acceptaient de boire avec lui jusqu'à la lie le calice de la souffrance !

Toutes y trouveraient, avec la sainteté, une vraie béatitude, et verraient se réaliser en elles la profonde parole d'un philosophe : « Le bonheur est de sentir son âme bonne. Il faut vivre irréprochable pour pouvoir vivre satisfait (3). » En nous purifiant, la douleur nous apporte cette rare joie que David a chantée après l'avoir expérimentée au milieu de ses larmes pénitentes : « *La mesure de vos consolations, ô mon Dieu, est celle même de nos douleurs* (4). » Dans les âmes comme dans les champs, les fleurs les plus belles puisent leur sève aux racines les plus amères.

JEAN DU CALVAIRE.

---

(1) Mgr BOUGAUD.

(2) LAMARTINE.

(3) JOUBERT, *Pensées*.

(4) *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam* (*Ps.* XCIII, 19.)

LA DÉVOTION A LA SAINTE-FACE

d'après un auteur du XVII[e] siècle.



Cet intéressant traité sur la Sainte-Face a été écrit en 1694 par le R. P. Antonin Thomas, des Frères Prêcheurs, du couvent de Dinan, en Bretagne, pour les membres d'une Confrérie de la Sainte-Face. Nous sommes heureux de le faire connaître à nos lecteurs pour fournir à leur piété envers la Sainte-Face une mine riche et abondante à exploiter, comme elle le fut, dans les siècles passés, par les très nombreux dévots au Visage Auguste de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le P. Antonin Thomas était lui-même très dévot à la Sainte-Face; son livre le prouve surabondamment et son biographe, le P. Chapotin, nous en donne la preuve : « ... Il avait une grande dévotion pour une image de la Sainte-Face, nous dit-il, qu'il conservait dans sa chambre, aussi bien que pour le *Saint-Suaire*, devant lesquels il faisait des génuflexions et prostrations chaque fois qu'il entrait ou sortait, afin de réparer les opprobres qu'on avait faits à la Face adorable de Jésus-Christ. »

*
* *

Offrande a Notre-Seigneur Jésus-Christ

« Je croirois estre coupable, ô Roy de gloire, d'avoir osé peindre, avec ma faible plume, les traits pitoyables de votre Face adorable, si je ne sçavois que vous avez témoigné à plusieurs de vos serviteurs que rien ne vous est plus agréable que de voir les fidèles porter, profondément gravé dans leur cœur, le souvenir de vos tourmens et de vos opprobres, avec des sentimens de compassion et de reconnoissance, et si je n'avois appris de vos prophètes que vous vous plaignez de voir les hommes indifférens à l'amour infiny que vous leur portez, et insensibles aux extrêmes douleurs que vous avez souffertes pour notre salut.

C'est le juste zèle de la réparation des outrages et des affrons que les hommes impies ont faits, et que les pécheurs font encore tous les jours à vostre Face sacrée, qui m'a animé à composer ce petit ouvrage. Je l'ay achevé avec les favorables secours de vostre grâce; et pour marque de ma gratitude, prosterné devant le trône de vostre adorable Majesté, je vous l'offre et le consacre dans la plus profonde humilité, comme à l'auteur et à la source véritable de tous les biens, vous suppliant, ô bon Jésus, d'y verser l'abondance de vos bénédictions, afin que les lecteurs en retirent le fruit que j'ay espéré pour votre gloire.

Au lieu que vostre vénérable Visage meurtri, sali et sanglant devoit exciter les juifs à la compassion, et tirer des torrens de larmes de leurs yeux, il n'a été, à ces impies et cruels, qu'un objet de mépris, de raillerie, et mesure d'horreur et d'exécration. Les sages du monde vous regardent, dans ce déplorable état, comme un objet de faiblesse et de misères; et sans la lumière de vostre grâce, nous ne pouvons connoître les trésors infinis de sagesse, de puissance et de gloire qui

sont cachés dans les souffrances et les opprobres d'un Homme-Dieu, ni vous faire une digne et dévote réparation.

Daignez donc, Seigneur, éclairer nos esprits des rayons de vostre divine Face, afin que nous puissions découvrir, à travers ces épines, ces playes, ce sang et ces crachats, les admirables effets de vostre infinie charité, de vostre justice et de vostre humilité, et que nos cœurs, s'embrasant de votre divin amour, deviennent sensibles à vos souffrances et à vos affronts.

Faites, enfin, par vostre grâce, ô adorable Rédempteur, que nous imitions si bien les excellentes vertus desquelles vous nous donnez l'exemple, que nous puissions mériter de contempler et d'adorer éternellement vostre belle et divine Face dans l'éclat de sa gloire avec les bienheureux au Ciel. »

R. P. Antonin Thomas.

CHAPITRE PREMIER (1)

LES RAISONS POUR LESQUELLES JÉSUS NOUS A LAISSÉ SA FACE ADORABLE.

PREMIÈRE RAISON

Jésus-Christ nous a laissé sa Face adorable pour contenter la pieuse curiosité des fidèles.

Jésus-Christ est appelé, dans l'Ecriture, le désiré de toutes les nations. Il est le véritable Salomon, dont toute la terre désirait de voir le visage. Les hommes ont soupiré depuis le commencement du monde pour son heureux avènement; ils l'ont demandé à Dieu avec d'instantes prières, et ils l'ont attendu en grande impatience, comme celui-là seul qui était capable d'essuyer nos larmes, de nous délivrer de la tristesse et de nous combler de joie et de toutes sortes de biens.

Le Sauveur même, instruisant ses disciples, leur disait un jour : « *Bienheureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez ; car plusieurs prophètes et plusieurs rois ont désiré de voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu.* » (Saint Luc, x, 23, 24.)

Aussitôt qu'il a paru sur la terre avec sa bonne grâce et son air tout divin, et qu'il a déployé son éloquence céleste, tout le peuple a couru en foule pour avoir le plaisir et la consolation de le voir et de l'entendre. On a vu cinq mille hommes le suivre au désert, oubliant le boire et le manger pendant trois jours, ne se pouvant contenter de le voir et d'entendre les paroles de la vie éternelle de sa bouche sacrée.

Zachée, prince des publicains et très riche, avait un si grand désir de le voir que, ne le pouvant à cause de la grande foule qui était autour de cet aimable Sauveur, et parce qu'il était de petite taille, il le devança et monta sur un sycomore, proche du lieu où il devait passer, pour avoir ce bonheur.

Enfin, il n'y avait personne qui, entendant le bruit de ses merveilles,

---

(1) Nous avons rétabli l'orthographe usitée de nos jours, pour rendre plus courante la lecture de cet intéressant traité. N. D. L. R.

ne cherchât l'occasion favorable de le voir. Ce Père, amoureux des hommes, prévoyant qu'après son glorieux retour au Ciel, ses chers enfants auraient aussi une pieuse curiosité de voir les traits admirables de sa Face sacrée, et un sensible regret de n'avoir pas été au monde et dans la Judée au temps heureux qu'il a paru, par un effet de son infinie bonté, dit le vénérable Bède, a laissé en mourant son image sur la terre pour notre consolation. Et comme les grands princes ne permettent pas à toutes sortes de peintres, mais au plus fameux seulement, de tirer leur portrait, il n'a pas voulu qu'aucun autre que lui-même peignît sa Face adorable, et il ne s'est point servi d'autres couleurs que de son propre sang, de sa sueur et de ses larmes, pour nous en marquer les traits sacrés. O tableau admirable ! ô précieuses couleurs ! ô peinture miraculeuse !

Mais, Seigneur, pourquoi avez-vous empreint votre Face divine dans l'état triste et pitoyable de votre Passion ? Que ne l'avez-vous peinte avec ces charmants attraits qui enlevaient tous les cœurs, ou avec le brillant éclat qu'elle avait sur le Thabor le jour de votre glorieuse transfiguration ? Il semble que votre admirable beauté nous aurait causé plus d'amour et de plaisir. La majesté de votre Visage nous aurait inspiré plus de respect. Votre chef vénérable n'aurait-il pas meilleure grâce, orné d'une couronne de lumière ou d'un précieux diadème, que sous une couronne d'épines ?

Non, la Face de Jésus-Christ brillante de gloire est l'objet de la joie des bienheureux habitants du Paradis, et le Visage de Jésus, défiguré par les ignominies et par les tourments, doit être le sujet ordinaire de nos méditations et de nos vénérations sur la terre et le modèle de notre imitation ; et il n'est rien de plus efficace pour allumer l'amour divin dans nos cœurs, pour nous animer à la pratique de toutes sortes de vertus et pour nous faire éviter le péché. Nous participerons à la gloire de Jésus triomphant dans le ciel, à mesure de la part que nous aurons eue à la tristesse et aux souffrances de Jésus.

Rendons grâces à Jésus-Christ de nous avoir honorés et enrichis de cette précieuse relique. Heureux les fidèles enfants qui porteront sur eux, qui honoreront et qui considéreront souvent la Sainte-Face, la véritable Image de notre Père si charitable et si aimable.

Boleslas, roi de Pologne, avait tant d'amour et de respect pour la mémoire de son père qu'il portait toujours son image à son cou, et quand il se présentait quelque danger de faire une mauvaise action, il prenait cette image et l'appliquait à sa bouche et à ses yeux, disant : « A Dieu ne plaise, mon père, que je ne fasse rien indigne de votre sang et que je dégénère de vos vertus royales. »

Imitons la sagesse et la piété de ce grand roi ; portons au cou ou au bras, comme de dignes enfants, l'Image de la Face sacrée de notre roi, de notre aimable Père Jésus et de notre exemplaire. Ne disons rien, ne faisons rien d'important qu'après l'avoir regardé dévotement et l'avoir invoqué intérieurement.

(*A suivre.*)

STANCES PIEUSES



PLEUREZ, ô mes yeux misérables,
Tant d'étranges malheurs
Dont, hélas ! vous êtes coupables,
Et m'aidez à souffrir mes cruelles douleurs.

PLEUREZ et repleurez sans cesse
Tous mes actes passés,
Cependant que le Ciel vous laisse
Dedans ce val de pleurs, pour les rendre effacés.

PLEUREZ tant de vaines délices
Et tant de faux plaisirs,
Mais plutôt tant de vrais supplices
Dont vos regards trompeurs ont nourri mes désirs...

QUAND le Ciel bornera le nombre
Des siècles à venir
Se passant ainsi comme une ombre,
Ou comme un vent léger qui va sans revenir.

QUAND l'Astre, qui les saisons change,
Eteindra son flambeau,
Et que la trompette de l'Ange
Réveillera les morts endormis au tombeau.

CEUX qui dans ces lieux misérables
Auront semé des pleurs,
Iront aux séjours désirables
Cueillir de leur tristesse et les fruits et les fleurs.

LEURS peines seront couronnées
D'un plaisir non pareil,
Et loin des âmes condamnées,
Ils verront en repos la clarté du Soleil...

DIEU convertira leurs ténèbres
En jours luisants et beaux,
Et leurs cris et regrets funèbres
En Hymnes de triomphe et Cantiques nouveaux.

MAIS ceux dont les yeux sont stériles
Durant ce triste cours,
Verront leurs larmes inutiles,
Quand le Jour du Seigneur clora les derniers jours.

DE leur chef versant des fontaines
Le flux démesuré
N'éteindra le feu de leurs veines,
Et leurs yeux pleureront de n'avoir pas pleuré.

Les larmes à temps répandues
Sauvent les criminels,
Et pour les peines attendues
Leur donnent des loyers et des prix éternels.

Ce sont des offrandes secrètes
Dont Dieu se tient content,
Ce sont des prières muettes
Qui taisent leur demande et la vont méritant.

Pleurez donc sans fin mon offense,
Pour apaiser les Cieux
Par une vive pénitence
Dont j'ai au cœur la source, et les ruisseaux aux yeux.

Du Perron
(1556-1618).

Recommandations de Prières

Le Souverain Pontife. — Les Evêques et les Prêtres du monde entier. — Les œuvres sacerdotales et eucharistiques. — La diffusion de la Sainte-Face et du « Divin Crucifié ». — Les nations d'Orient. — La conversion d'une âme égarée. — Le recrutement d'un noviciat cruellement éprouvé depuis l'exil. — Le rétablissement d'un père de famille, ses intentions spirituelles et temporelles. — Un pasteur zélé exilé de sa paroisse. — Les intentions spirituelles de deux zélatrices dévouées. — Une zélatrice, sa paroisse et ses intentions. — Une famille très éprouvée. — Une demande d'emploi. — Une vocation et grâce de persévérance. — La réconciliation et la paix dans un ménage. — La guérison d'un petit communiant gravement malade. — La conversion et le retour à Dieu d'une jeune fille égarée. — Un prêtre et sa paroisse presque sans religion. — L'amélioration de la santé de plusieurs personnes. — La guérison d'un enfant de 4 ans recommandée spécialement à la Sainte-Face et à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. — Plusieurs religieuses. — Le mariage d'une jeune fille. — Plusieurs conversions. — Plusieurs défunts. — La solution favorable d'une situation financière très obérée. — Un prêtre très éprouvé et privé de célébrer le Saint-Sacrifice. — La sanctification personnelle de plusieurs zélatrices et la grâce d'une sainte mort. — La conversion de deux personnes. — De lourdes difficultés dans une famille. — L'avenir d'un jeune homme. — La réussite d'une affaire industrielle et l'amélioration de la situation d'un jeune homme. — Le succès d'un commerce. — La soumission et la résignation à la sainte volonté de Dieu pour une âme zélatrice cruellement éprouvée. — La bonne entente dans une famille. — Une vocation. — La persévérance de deux nouvelles converties et le retour à la foi de plusieurs protestants fortement ébranlés. — L'éducation chrétienne de pulsieurs enfants. — Deux jeunes gens exposés dans un milieu sans foi. — Plusieurs intentions particulières. — Les nombreuses intentions qui nous ont été recommandées par correspondance.

Protector noster adspice Deus et respice in Faciem Christi tui !

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus

ET DE LA SAINTE-FACE



Parfums d'humilité

O mon Bien-Aimé, sous le voile de la blanche Hostie, que vous m'apparaissez doux et humble de cœur ! Pour m'enseigner l'humilité, vous ne pouvez vous abaisser davantage ; aussi je veux, pour répondre à votre amour, me mettre au dernier rang, partager vos humiliations, afin « *d'avoir part avec vous* » dans le royaume des Cieux. Je vous supplie, mon divin Jésus, de m'envoyer une humiliation, chaque fois que j'essaierai de m'élever au-dessus des autres. *Histoire d'une âme* (Appendice).

Ce qui plaît au bon Dieu dans ma petite âme, c'est de me voir aimer ma petitesse et ma pauvreté, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa miséricorde.
Lettre à Sr Marie du Sacré-Cœur.

Pour approcher de Jésus, il faut être si petit! Oh ! qu'il y a peu d'âmes qui aspirent à être petites et inconnues ! *Lettre à sa sœur Céline.*

Je ne m'étonne plus de rien, je ne m'afflige pas en me voyant la faiblesse même ; au contraire, c'est en elle que je me glorifie et je m'attends chaque jour à découvrir en moi de nouvelles imperfections. Je l'avoue, ces lumières sur mon néant me font plus de bien que des lumières sur la foi.
Histoire d'une âme, c. IX.

Il ne faut jamais croire, quand nous commettons une faute, que c'est par une cause physique, comme la maladie ou le temps ; mais attribuer cette chute à notre imperfection sans jamais nous décourager.
Conseils et Souvenirs.

Puisque Jésus est remonté au ciel, je ne puis Le suivre qu'aux traces qu'Il a laissées. Ah ! que ces traces sont lumineuses ! qu'elles sont divinement embaumées ! Je n'ai qu'à jeter les yeux sur le saint Evangile : aussitôt, je respire le parfum de la vie de Jésus et je sais de quel côté courir. Ce n'est pas à la première place, mais à la dernière, que je m'élance. Je laisse le pharisien monter, et je répète, remplie de confiance, l'humble prière du publicain. Ah ! surtout, j'imite la conduite de Madeleine, son étonnante ou plutôt son amoureuse audace, qui charme le Cœur de Jésus, et qui séduit le mien !
Histoire d'une âme, c. XI.

Toutes les créatures pourraient se pencher vers *la petite fleur de mon âme*, l'admirer, l'accabler de leurs louanges ; cela n'ajouterait jamais une seule goutte de vaine satisfaction à la véritable joie qu'elle savoure en son cœur, se voyant aux yeux de Dieu un pauvre petit néant, rien de plus.
Histoire d'une âme, c. IX.

Je suis trop petite pour avoir de la vanité, pour savoir tourner de belles phrases, afin de laisser croire que j'ai beaucoup d'humilité ; j'aime mieux convenir simplement *que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses;* et la plus grande, c'est de m'avoir montré ma petitesse, mon impuissance à tout bien.
Histoire d'une âme, c. IX.

« Vraiment, vous êtes une sainte ! » lui disait-on. — « Non, je ne suis pas une sainte ; je n'ai jamais fait les actions des saints : *je suis une toute petite âme que le bon Dieu a comblée de ses grâces...* Vous verrez au ciel que je dis vrai. »

On lui demandait sous quel nom on devrait la prier quand elle serait au Ciel. — « Vous m'appellerez « *petite Thérèse* », répondit-elle humblement.
Conseils et Souvenirs.

A L'ÉCOLE DE « NELLIE »

« la petite Violette du Saint-Sacrement »

I

SES PAROLES

XVII. — « **Que le Dieu Saint est bon d'avoir fait pour moi de si belles fleurs !** »

Dans une de ses homélies, qui ressemblent à des poèmes, Mgr Berteaud parle du « divin Cantique des fleurs ». Il l'a entendu sur les lèvres du Sage et il le chante à son tour avec une délicieuse harmonie : « Fleurs, épanouissez-vous comme le lis, exhalez votre parfum, émettez de gracieux rameaux; chantez un cantique de louange, et bénissez le Seigneur dans ses œuvres. Proclamez la magnificence de son nom, et glorifiez-le par les paroles de vos lèvres, et par les chants de votre bouche et au son des harpes... » (1)

Ils sont nombreux les saints qui ont aimé les fleurs et qui en ont fait de gracieux éloges. C'est, qu'entre les œuvres du Seigneur, il en est peu qui ravissent autant le regard de l'homme, et élèvent plus vite son âme vers le divin Créateur de toutes choses.

Le Saint des saints, Jésus, semble avoir eu une prédilection particulière pour les fleurs et leur a parfois emprunté ses plus touchants enseignements.

Lui-même, par la bouche du prophète, s'intitule : « la fleur des champs et le lis de la vallée » (2). Sa divine Mère, il la fait saluer par son ancêtre comme « une rose parfumée épanouie près des eaux limpides » (3). Ailleurs elle est comparée au « blanc lis qui fleurit au milieu des épines » (4). L'Eglise appelle Jésus « la fleur de la Vierge Mère », et, tous les jours, elle invoque Marie elle-même sous le titre gracieux de « Rose mystique » (5).

Quand le Fils de Dieu vint sur la terre, s'il naquit à Bethléem, *la maison du Pain,* c'est à Nazareth, *la fleur,* qu'il grandit en sagesse et en âge devant Dieu et devant les hommes (6).

---

(1) Florete flores quasi lilium, et date odorem, et frondete in gratiam et collaudate canticum, et benedicite Dominum in operibus suis.,. Confitemini illi in voce labiorum vestrorum et in canticis labiorum, et citharis... (*Eccli.* XXXIX, 19-20.)

(2) Ego flos campi et lilium convallium. (*Cant.*, II, 1.)

(3) Quasi rosa plantata super rivos. (*Eccli.*, XXXIX, 17.)

(4) Sicut lilium inter spinas, sic amica mea. (*Cant.*, II, 2.)

(5) Jesu, flos matris virginis (*Hymne de la fête du Saint Nom de Jésus.*) — Rosa mystica. *Lit. de Lorette.*

(6) Lorsqu'Isaïe nous représentait le Messie comme une Fleur sortant de la racine obscure de David, de la tige humiliée de Jessé, nous croyons que Dieu lui montrait ces conditions réalisées par Jésus dans son séjour à Nazareth. (SAUVÉ, *Élév. Évang.*)

Et lorsque la divine *Fleur* parla, que dit-elle ? En de beaux vers notre Lamartine a traduit ces paroles du saint Evangile :

..... Voyez sur la verdure
Eclater le lis du vallon !
Pour se composer sa parure
Il n'a filé de lin, ni tissé de toison ;
Et pourtant sa tunique est plus riche et plus pure
Que les robes de Salomon (1).

*
* *

La petite *Nellie* aima beaucoup la belle nature et, comme on l'a si bien remarqué, à la manière des saints, « elle réalisait l'invisible présence de Dieu dans toute sa création » (2).

A peine commença-t-elle à parler qu'elle manifesta un amour extraordinaire pour

Les fleurs où le Très-Haut rassemble ses merveilles.

Sa pensée remontait vite vers l'Auteur de tout bien et de toute beauté. « Que le Dieu saint est bon, disait-elle souvent, d'avoir fait pour moi ces belles fleurs ! »

« Dès cet âge si tendre, dit la Comtesse de Grunne, née de Montalembert, — dans son *Rapport sur la Première Communion des petits enfants,* au Congrès Eucharistique de Vienne, — *Nellie* voyait clairement dans toutes ses œuvres Celui qu'elle appelait toujours « le Dieu Saint », et se tournait vers Lui avec ravissement par la contemplation de tout ce qui, dans la nature, était à sa portée.

« Un jour, où elle faisait quelques pas au jardin, appuyée sur son infirmière, elle la suppliait de regarder, avec la même attention qu'elle, les fleurs nouvelles qu'elle appelait « les amies et les anges du Dieu saint ». — « Est-ce qu'elles ne vous parlent pas de Lui, répétait-elle, comme elles me parlent à moi ? Oh ! si, j'en suis sûre, il faut seulement les regarder ! »

Oui, la petite *Nellie* entendait le « divin Cantique des fleurs » et découvrait en elles « la Beauté de Celui qui les a faites si belles » ; mais c'est parce qu'elle avait le cœur pur et l'âme innocente : *Beati mundo corde !*

Si elle les aimait tant ces fleurs nouvelles, c'est qu'elles étaient pour elle « les sourires du bon Dieu » et c'était à Lui qu'elle en faisait hommage. Son bonheur était de les cueillir pour orner l'autel de son petit Jésus de Prague, pour fleurir les pieds de la Madone, et surtout pour en faire hommage au Dieu du Tabernacle.

Des gerbes de marguerites s'épanouissaient à l'endroit même

(1) *Cantate pour les Enfants.* — LUC. XII, 27.
(2) *Little Nellie of Holy God.*

où reposent aujourd'hui les restes de l'angélique enfant. C'étaient ces blanches fleurs qu'elle envoyait au Dieu Saint de l'Eucharistie. Merveilleuse petite enfant ! Elle avait l'instinct de tout ce qui est beau, de tout ce qui est vrai. Elle devinait que le *blanc* convenait mieux à Celui qui est la pureté et la sainteté par essence. Des fleurs blanches pour la blanche Hostie... C'est à partir de ce moment que les enfants du Bon-Pasteur de Cork, à l'exemple de leur bien-aimée petite compagne, prirent l'habitude de cueillir des marguerites pour orner le Tabernacle. Aujourd'hui, c'est sur la tombe de *Nellie* qu'elles viennent les chercher...

Ce que notre petit docteur nous enseigne à cette heure, c'est qu'il faut, comme lui, apprécier les dons du Seigneur, sanctifier la vue et la jouissance des beaux spectacles de la nature, nous en servir pour nous élever plus haut que la terre, et savoir faire hommage au Créateur de tout ce qui charme nos regards, enchante nos oreilles, ravit notre cœur.

Un trait de la vie du Bienheureux Curé d'Ars illumine cette doctrine et confirme admirablement la leçon que vient de nous donner l'ineffable petite *Nellie.* « C'était en 1820, écrit un ecclésiastique. J'avais dix ans. On nous exerçait dans la cour du Collège de Meximieux à jeter des fleurs pour la procession de la Fête-Dieu, lorsque je vis approcher un prêtre d'un extérieur très pauvre. Un de mes camarades me dit : « C'est le curé d'Ars ; *c'est un saint...* Il ne vit que de pommes de terre cuites à l'eau. » Je le regardais avec étonnement. Il s'approcha de nous, et souriant avec bonté : « Mes amis, dit-il, quand vous jetterez des fleurs devant le Saint-Sacrement, cachez vos cœurs dans vos corbeilles, et envoyez-les au milieu des roses, à Jésus-Christ. »

Quelles belles paroles ! Oui, des « fleurs et des cœurs » au divin Roi du Sacrement !...

La petite *Nellie* qui a tant aimé les fleurs et en a fait si saint usage avait une prédilection marquée pour les violettes. Etait-ce à cause de leur petitesse, de leur discret parfum, de l'humilité dont elles sont l'emblème ?... Ce qui est sûr, c'est que c'est sous le nom de cette petite fleur que *Nellie* est aujourd'hui connue partout, aimée, bénie, invoquée dans le monde entier. Elle est « la petite violette du Saint-Sacrement ».

Ecrivant d'elle à l'auteur de sa vie, un archevêque vénéré (1) exprimait cette gracieuse pensée : « Je comprends votre zèle à faire connaître *Nellie,* et à répandre par là de nombreuses et odorantes violettes autour du trône de Jésus-Eucharistique. Je me ferai un bonheur de vous aider à multiplier aux pieds du bon Maître ces aimables fleurs. » Oui, « des fleurs et des cœurs » au divin Roi du Sacrement !...

F. Bernard des Ronces.

---

(1) Lettre de S. G. Mgr Bonnefoy, Arch. d'Aix, 12 juillet 1912.

LA DIFFUSION DE LA SAINTE-FACE
et grâces obtenues

Loiré. — « Nous avons en ce moment les exercices d'une Mission. Je pense le moment favorable pour pouvoir propager la Sainte-Face de Jésus, ce qui est mon plus ardent désir. Veuillez donc m'en envoyer quelques douzaines par retour du courrier... » *M. C.*

Rânes. — « Je vous remercie des trois grandes gravures de la Sainte-Face que vous vous êtes chargé d'envoyer aux adresses indiquées. Elles ont fait des heureux et chacun a voulu me dire son bonheur et sa reconnaissance de posséder, dans cette image, les traits véritables de notre béni Sauveur... » *M. C.*

Lugon. — « Je ne puis assez vous exprimer ma dévotion à la Sainte-Face du Saint-Suaire. Pour moi, la petite image qui se met dans un livre ne suffit pas pour honorer cette adorable Face, comme le fait la gravure de format moyen que l'on pose sur une étagère ou que l'on append au mur et que l'on regarde chaque jour et plusieurs fois par jour. J'avoue, pour ma part, qu'en voyage je porte toujours la mienne et me trouve très privée lorsque je ne puis la contempler en priant... » *M. de la R.*

Saint-Germain. — « Je suis heureuse de bénéficier d'une quatrième gravure pour les trois grandes demandées, ce qui me permettra de faire des heureux, car cette belle Sainte-Face plaît beaucoup et fait tant de bien ! C'est un vrai bonheur pour moi que de la faire connaître et je voudrais que mes moyens me permissent de l'offrir dans toutes les familles chrétiennes... » *J.*

Armentières. — « Je regrette que mes moyens ne me permettent pas de propager davantage cette admirable dévotion à l'adorable Face du Sauveur... Il y a tant de personnes riches ou aisées qui pourraient nous aider, mais si peu comprennent le bien qu'il y aurait à faire en propageant cette dévotion ! Enfin, je tâche par mes moyens et mes humbles prières de la faire connaître de plus en plus. Prions, et Dieu nous aidera dans l'Œuvre d'amour et de réparation qui honore sa douce Face !... » *V. D.*

Ruffey. — « Il y a si longtemps que nous désirons acheter une belle Image de la Sainte-Face pour l'église de notre village ! Hélas ! nous sommes obligées d'attendre, n'ayant pas du tout l'argent nécessaire pour cette dépense ; nous avons cependant beaucoup prié à cette intention, mais le bon Dieu n'a pas encore jugé opportun de nous exaucer ; nous redoublerons d'insistance et de ferveur pour que le bon Maître accède à notre désir... La seule satisfaction que nous ayons à présent, c'est de pouvoir vous demander quelques images de la Sainte-Face. »

« Enfin Jésus a exaucé nos vœux et nous nous hâtons de vous faire notre commande. Depuis si longtemps nous désirions acheter une belle gravure de la Sainte-Face pour notre pays natal ! Vous voudrez donc bien nous envoyer cette Sainte Image, grand format, édition de luxe avec joli cadre noir et or avec le grand carton des Litanies destiné à être fixé auprès de notre belle gravure afin que tous les fidèles puissent les réciter facilement. Nous nous réjouissons tellement de voir enfin cette belle Sainte-Face qu'à l'avance nous sommes déjà trop heureuses... » *M. L. et S. H.*

Montendre. — « J'ai la profonde douleur de vous annoncer la mort de ma fille, zélatrice de la Sainte-Face, à laquelle elle avait une très grande dévotion. Malade pendant trois mois et demi, trois images, celle de la Sainte-Face, de N.-D. de Lourdes et de la petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, étaient épinglées sur son lit de souffrances, mais Dieu l'avait jugée mûre pour le Ciel...

« Est-ce la vue de Jésus, le Divin Crucifié, qui lui communiquait sa force d'âme ? Je le pense ; toujours est-il qu'elle ne s'est jamais plainte, ni n'a voulu être plainte ; jusqu'à la fin elle a été d'une douceur et d'une soumission admirables. Sa seule crainte était que sa mort nous affligeât...

« Que la sainte Volonté du bon Dieu soit faite ! J'ai perdu la plus tendre des filles et l'Œuvre de la Sainte-Face une de ses bonnes zélatrices. Elle laisse peu à faire ici, je le crois, pour la diffusion de la sainte Image ; elle l'avait introduite à peu près dans toutes les familles de la paroisse capables de l'honorer. Veuillez la recommander aux prières de tous les abonnés. »

A. P.

Saint-Malo. — « Je suis heureuse de vous annoncer deux grâces obtenues par l'entremise de la Sainte-Face et de vous demander de les signaler dans la Revue. La première est la conversion d'une personne sollicitée depuis de longues années et obtenue contre toute espérance. La seconde, qui nous assure la persévérance de cette personne, est de lui avoir trouvé une situation excellente qui lui permet de vivre chrétiennement et honorablement. Que Jésus soit loué et béni dans sa Face adorable !... » *M. M.*

Voortkapel (Belgique). — « J'ai le plaisir de vous demander, avec mon réabonnement au « *Divin Crucifié* », plusieurs gravures de la Sainte-Face de formats différents avec les notices de propagande. Ma sœur a été témoin d'une grâce obtenue par la Sainte-Face. Un pauvre malade, très pieux et aimant la Sainte-Face, souffrait de violents maux de tête. Après une nuit terrible, une image de la Sainte-Face est posée près du malade. Celui-ci s'assoupit doucement, repose quelques heures, et les douleurs, au réveil, avaient complètement disparu. Que Jésus, le Divin Crucifié, est bon et plein de miséricorde !... »

E. L.-V.-D.



Appel aux âmes dévouées

Afin de répondre aux désirs du Vicaire de Jésus-Christ et de multiplier les dévots à la Sainte-Face de Jésus, nous faisons un appel confiant à toutes les âmes de bonne volonté pour nous aider dans notre belle et pieuse propagande de la Sainte-Face.

Pour être **Zélateur,** il suffit de se faire inscrire, c'est-à-dire, envoyer ses nom, prénom et adresse à M. le Directeur de la **Maison du Bon-Pasteur, 228, Boulevard Péreire, à Paris,** et de s'engager à répandre le plus possible cette sainte Image selon sa situation et ses moyens. Une cotisation *annuelle* et *obligatoire*, fixée à 2 francs pour la France et à 2 fr. 50 pour l'étranger, permet à tous les Zélateurs de concourir efficacement à la diffusion de la Sainte-Face et aux besoins généraux de l'Œuvre. Elle donne droit à un abonnement d'un an à la Revue de la Sainte-Face : « **Le Divin Crucifié** », organe de l'Œuvre et lien des Zélateurs entre eux. Le jour de sa nomination, le **Zélateur** reçoit une IMAGE-DIPLOME, et son nom est inscrit dans un registre destiné à être communiqué au Saint-Père.

Le titre de **Zélateur** donne droit à une bénédiction spéciale du Souverain Pontife, à la participation d'un certain nombre de Messes par mois, et à des images gratuites de la Sainte-Face, suivant l'importance des commandes effectuées.

Ne vous souvenez plus et souvenez-vous, Jésus ! ! (1)



Jésus, Dieu bon et infiniment miséricordieux, pitié ! pitié pour la pauvre France !

Souffrez, ô bon Maître, que je Vous la nomme cette chère nation dont le seul nom Vous est en ce moment un tel sujet de douleur ! Elle vous a tant aimé ! Elle Vous a procuré tant de gloire dans les jours anciens... et Vous-même, Vous l'avez tant comblée ! OH ! SOUVENEZ-VOUS, JÉSUS !

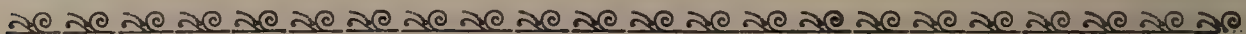
Pitié pour la France !... Seigneur, Vous l'avez aimée d'un amour de prédilection, Vous en avez fait « la fille aînée de votre Eglise » ; hélas, « *elle a perdu tous ses charmes, ses princes* — c'est-à-dire les âmes qui Vous sont consacrées. — *ont été dispersés, elle a commis de grands crimes et tous ceux qui autrefois la glorifiaient, la méprisent aujourd'hui* ». Mais, Seigneur, Dieu de miséricorde, NE VOUS SOUVENEZ PLUS ! — Détournez les yeux de ces persécutions insensées et de ces assauts contre votre sainte Eglise, de ces poursuites tyranniques contre vos saints et vos élus, de ces ligues impies et sataniques..., et voyez plutôt tant de guerres saintes, de nobles croisades qu'elle a entreprises et soutenues pour votre Cause ; quelle vaillance elle a apportée à la poursuite des infidèles, à la défense des lieux Saints .. OH ! SOUVENEZ-VOUS, JÉSUS !...

La France !... Seigneur..., que de saints, que de grands saints elle a donnés à l'Eglise ! de quelles fleurs incomparables elle a orné la Patrie céleste !

Et encore que d'œuvres charitables et immortelles elle a produites et qui ont sauvé des milliers d'âmes ! quel secours elle a apporté à votre Vicaire sur la terre, par sa générosité et son filial dévouement !... OH ! SOUVENEZ-VOUS, JÉSUS !

Mais par-dessus tout, mon Dieu, SOUVENEZ-VOUS... SOUVENEZ-VOUS... que *c'est à la France que vous avez révélé et donné* VOTRE CŒUR !... Seigneur Jésus, pitié pour elle ! Vous l'avez trop aimée ! Vous lui avez trop donné !

Votre Cœur, ô Jésus, votre Cœur, océan infini de miséricorde, de bonté et d'amour pour les hommes, le monde l'ignorait, l'oubliait, ne le comprenait pas ! Oh ! douleur extrême ! — Un jour, une âme séraphique pénétra ce mystère d'amour et d'ingratitude, et elle s'écria : « *l'Amour n'est pas aimé !* » — Après avoir tant fait pour les hommes, Vous avez voulu encore leur montrer à découvert votre Cœur adorable et les flammes infinies qui le dévorent pour eux. Vous jetez les yeux sur cette terre ingrate : quel sera le coin de l'univers assez aimé et assez privilégié pour devenir le dépositaire d'un tel trésor, le confident de ces secrets d'amour infini ? et Vous choisissez la France ! La France ! OH ! SOUVENEZ-VOUS, JÉSUS ! !



Petite Correspondance.

N° 1.897. — « Nous recevons toujours avec reconnaissance, et le grand nombre de nos Prêtres assistés nous permet de les acquitter sans retard, les *trentains grégoriens* et toutes les intentions de messes que la charité de nos ecteurs veut bien nous confier. »

N° 1.289. — « C'est une pensée fort délicate que celle qui vous inspire de coopérer à notre Œuvre Sacerdotale en utilisant le savoir-faire de vos enfants. Tout nous rendra le plus grand service : ornements, aubes, surplis, amicts, linge ou nappes d'autel, en général toute la lingerie de sacristie ou de maison. Donner aux Prêtres âgés ou malheureux, c'est donner à Jésus lui-même !... »

N. B. — Nous serions reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui pourraient nous procurer le N° de juin de l'année 1912 du « Divin Crucifié ».

(1) Ces *pieuses pensées* sont tirées du délicieux feuillet religieux le SOUVENEZ-VOUS DE LA FRANCE qui fait partie de la collection des feuillets religieux, nourris de doctrine et délicatement illustrés, que la **Maison du Bon-Pasteur**, met en vente à 0 fr. 15 l'unité.

Le Gérant : E. DERENNE.

LA CHAPELLE-MONTLIGEON (ORNE). — IMP. DE MONTLIGEON. — 4973-3-13.

3e ANNÉE N° 5 MAI 1913

LE DIVIN CRUCIFIÉ

Revue de la Sainte-Face



SOMMAIRE :



Pensée directrice pour le mois



Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Au jour de son Ascension, l'Homme-Dieu, vainqueur de la mort et de l'enfer, est monté aux Cieux pour y prendre possession de son Royaume éternel.

Honorons le triomphe de notre divin Libérateur qui est aussi le nôtre : Dieu, *selon l'expression de l'Apôtre saint Paul,* nous a fait asseoir dans les Cieux avec Jésus-Christ ; *en Lui, la nature humaine est élevée* au-dessus de toute principauté, de toute vertu, de toute domination.

Jésus-Christ est monté au Ciel pour nous en ouvrir l'entrée. Il est notre Chef ; nous sommes ses membres. Assis à la droite de son Père, Il est auprès de Lui notre Avocat, *notre* Médiateur, *notre* Pontife.

Elevons nos esprits et nos cœurs ; regardons-nous, ici-bas, comme des voyageurs et des étrangers ; *le Ciel est notre véritable Patrie où nous devons régner éternellement avec Jésus-Christ* dans l'assemblée des Saints. *Au milieu des tentations, des combats et des afflictions qui troublent continuellement cette vie mortelle, consolons-nous par l'attente du moment qui doit nous réunir à notre Chef adorable, dans le séjour éternel de la paix, de la félicité et de la gloire.*

Mgr MARBEAU.

Nous rappelons aux dévots de la Sainte-Face du Saint-Suaire qu'une **indulgence plénière** est attachée, aux conditions ordinaires, à tous ceux qui méditeront sur la Passion devant cette Image, aux fêtes suivantes, ou un jour de l'octave.

1° L'**Ascension** (1er mai).
2° L'**Invention de la Sainte-Croix** (3 mai).
3° La **Fête-Dieu** (22 mai).

La Passion de N.-S. Jésus-Christ en action.



VIII

JÉSUS TRADUIT DEVANT LE JUGE ROMAIN



QUELQUES années après la naissance du Sauveur, la royauté précaire, conférée jadis par Rome, après la conquête de la Judée, à Hérode et à son fils, avait été abolie par l'empereur Auguste. La Judée fut alors réduite en province romaine. D'une part, l'ancien royaume de David et de Salomon fut directement soumis à l'administration romaine ; de l'autre, l'ombre de gouvernement intérieur, que les nouveaux maîtres laissèrent subsister dans le pays, fut donnée au Sénat de Jérusalem, au Sanhédrin, sous l'autorité du Grand-Prêtre, chef religieux et civil de la nation juive.

L'ancien roi indigène qui régnait, depuis la conquête, sous la tutelle du gouvernement romain, fut remplacé par un fonctionnaire impérial de rang équestre, chargé de l'administration. Comme la Judée n'était qu'une province de seconde classe, son gouverneur n'était qu'un simple procurateur, subordonné du gouverneur de la province proconsulaire voisine de Syrie, et dépendant immédiatement de l'empereur.

A l'époque de la mort du Sauveur, le procurateur impérial de la Judée était Ponce Pilate ; la Galilée, contrée distincte de la Judée proprement dite, était restée sous l'autorité du tétrarque Hérode Antipas. Les habitants de Nazareth, Jésus, Marie et Joseph, les patrons des pêcheries du lac de Tibériade, Pierre, André et les autres, étaient sujets de ce prince.

Telles étaient les trois autorités civiles, le Sanhédrin ou Sénat de Jérusalem, le procurateur impérial de Judée et le tétrarque de Galilée, auxquelles Jésus eut affaire dans sa Passion.

Le Sanhédrin avait conservé le pouvoir judiciaire ; il connaissait de toutes les causes civiles et criminelles ressortissant à sa haute juridiction ; il pouvait prononcer des condamnations de toute sorte, mais il n'avait plus le droit de faire exécuter les sentences capitales. Réuni en séance, à l'aube du vendredi, il avait rapidement instruit le procès de Jésus et condamné l'accusé à mort pour blasphème, parce qu'il s'était dit le Fils de Dieu.

On était encore au matin, quand la sentence fut prononcée. A ce moment, Judas, qui avait suivi toute l'affaire depuis l'heure où il avait livré Jésus, fut tout à coup pris de repentir et de désespoir, en voyant le résultat de sa trahison, et son maître condamné.

Affolé à la pensée de son crime, il rapporta en toute hâte aux Princes des Prêtres et aux Anciens du peuple, rentrés dans le Temple, les trente pièces d'argent qu'il avait reçues pour prix de son forfait ; il les jeta à leurs pieds, dans le parvis, en s'écriant : « J'ai péché, en livrant le sang innocent ! » Mais les juges de tout à l'heure lui dirent pour toute réponse : « Que nous importe ! c'est ton affaire ! » Et désespéré, Judas s'enfuit et alla se pendre dans un endroit écarté, au-delà du Cédron. La corde se rompit, nous apprend saint Pierre ; son corps précipité, la face contre terre, creva en tombant et ses entrailles se répandirent sur le sol. C'était le châtiment du traître, le plus criminel des hommes, pour qui il eût mieux valu, a dit le Sauveur, qu'il ne fût pas né.

Cependant, les prêtres avaient ramassé, dans le Temple, l'argent de la trahison ; il leur importait de faire disparaître au plus vite le complice, dont ils ne tardèrent pas à apprendre la mort, et « dont la fin désespérée témoignait hautement de l'innocence de Jésus ». Ils délibérèrent d'employer cet argent souillé à acheter, hors la ville, au lieu même où Judas s'était pendu, un champ excavé de potier, de peu de valeur, pour y ensevelir à la hâte le traître, et effacer à jamais son souvenir, en affectant cet endroit à usage de sépulture pour les étrangers morts à Jérusalem. Mais ce terrain, qui avait été le prix du sang de Jésus, le peuple l'appela tout de suite « le champ du sang » *Haceldama*, dit l'Evangile ; car, au rapport de saint Pierre, tous les habitants de Jérusalem avaient connu la fin tragique de Judas ; « par le nom donné au sol maudit, ils voulurent rappeler qu'il avait bu le sang du traître. »

En condamnant, selon leur loi, Jésus à mort, pour s'être dit le Fils de Dieu, les membres du Sanhédrin avaient épuisé leur pouvoir. Depuis que la Judée avait perdu son indépendance, les chefs de la nation ne possédaient plus le droit de vie et de mort sur les sujets juifs. La sentence capitale rendue contre Jésus avait besoin d'être ratifiée par l'autorité romaine et ne pouvait être exécutée que par elle. Les Sanhédrites durent recourir à Ponce Pilate, pour obtenir l'exécution de leur jugement. Dès que l'heure fut assez avancée, les juges firent enchaîner de nouveau leur accusé, qu'on avait délivré de ses liens pendant son interrogatoire et, dans cet état, ils le conduisirent eux-mêmes au gouverneur romain.

Pilate avait établi son prétoire, siège de sa puissance administrative et judiciaire, dans le palais, dit l'*Antonia*, qu'Hérode I[er] avait rebâti magnifiquement, en même temps que le Temple, et qui était à la fois une demeure princière et une forteresse inexpugnable. Ce palais, à plusieurs étages, dominait le Temple et ses parvis. Devant s'étendait une vaste place pavée de dalles, où était dressé le tribunal du gouverneur, et que les Grecs, dit l'Evangéliste saint Jean, appelaient *Lithostroton*, et les Juifs, *Gabbatha*. Au

fond de cette vaste cour s'ouvrait un escalier à deux rampes, qui donnait accès aux galeries supérieures et à la plate-forme de la tour de l'Antonia.

Les jugements, d'après le droit romain, devaient se rendre en public, mais le magistrat tenait à volonté ses audiences à l'intérieur ou en dehors du prétoire. Ce n'est que le prononcé solennel de la sentence qui devait avoir lieu du haut du tribunal, à l'extérieur. D'ordinaire, les juges romains ne tenaient pas leurs audiences avant la troisième heure du jour, la neuvième selon notre manière de compter ; mais, dans les cas exceptionnels, quand la cause était urgente, ils pouvaient devancer l'heure légale.

Jésus avait été jugé et condamné le matin, par le Grand Conseil juif; les Sanhédrites se hâtèrent, pour faire exécuter leur sentence, de l'amener devant le magistrat romain. Il fut conduit enchaîné, en signe de la condamnation à mort prononcée contre lui par ses juges. On prévint Pilate que le cas était urgent. Tout le Sanhédrin, Grands-Prêtres, Scribes, Anciens du peuple, accompagnait le condamné; la foule suivait. Mais les Juifs ne voulurent pas entrer dans le prétoire de Pilate, afin de ne pas contracter la souillure légale, qui les eût empêchés de célébrer la Pâque. Car, cette année-là, la Pâque tombant la veille du Sabbat, les uns, comme Jésus et ses disciples, l'avaient célébrée, d'après la loi mosaïque, le jour traditionnel ; les autres, en plus grand nombre et d'après une jurisprudence plus récente des *Rabbi*, la célébraient seulement le jour du Sabbat, avec qui elle se confondait pour former le grand Sabbat, dont parle l'Evangile ; mais l'obligation de s'abstenir de tout contact impie s'étendait probablement, dans les années du grand Sabbat rabbinique, sur les deux jours du vendredi et du samedi, comptés à la manière juive du soir au soir, et s'appliquait indistinctement aux deux observances pascales.

Pilate, connaissant l'irréductibilité des scrupules juifs, se prêta à leurs exigences, d'autant plus que c'étaient les chefs de la nation eux-mêmes qui venaient à son tribunal. Ce jour-là, les dispositions furent prises pour la tenue de l'audience, à l'extérieur du prétoire. Pilate vint donc au-devant des accusateurs de Jésus sur le *Lithostroton*. A la vue de la foule qui suivait les Pontifes et les Anciens, le gouverneur dut craindre qu'un soulèvement populaire ne se produisît à l'occasion du condamné qu'on lui amenait ; mais à l'époque de la Pâque, l'*Antonia* recevait une garnison suffisante pour contenir les mouvements de la foule. La cohorte romaine veillait en armes autour du procurateur de la Judée. Pilate engagea immédiatement l'affaire. Il vint droit aux Princes des Prêtres, qui se tenaient au premier rang de la foule. « Quelle accusation, leur dit-il, m'apportez-vous contre cet homme ? »

Cette interpellation les surprit et les déconcerta. En venant

trouver en corps, avec leur condamné, le gouverneur romain, les membres du Sanhédrin croyaient que Pilate se bornerait à ratifier simplement leur sentence et à lui donner force exécutoire. L'interrogation du gouverneur indiquait qu'il voulait connaître lui-même de l'affaire pour l'instruire à nouveau. C'est qu'en voyant le condamné qu'on lui amenait, ce criminel à l'air noble et serein, en qui paraissait quelque chose de la divinité, Pilate dut se sentir troublé. Les Princes des Prêtres et les Scribes, déçus, irrités, répondirent avec dépit au gouverneur : « Si cet homme n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré ! » — « Dans ce cas, répliqua Pilate, pour déjouer leurs intentions, reprenez-le et jugez-le selon vos lois. » Mais eux, de plus en plus furieux, se récrièrent aussitôt : « C'est sa mort qu'il nous faut, et la mort, nous n'avons pas le droit de l'infliger ! »

Pilate ne pouvait pas se récuser ; d'un autre côté, il ne voulait pas se prononcer à la légère : l'air et l'attitude du divin accusé l'avaient prévenu en sa faveur. Il se résolut à reprendre l'affaire, en l'évoquant à son tribunal, au grand mécontentement des ennemis de Jésus, qui n'attendaient qu'un mot du procurateur romain pour mettre à mort leur victime.

Arthur Loth.



Fête de l'Invention de la Sainte-Croix (3 mai)

« Si j'eusse été le bois de la croix sainte et qu'à moi eussent été attachés les pieds et les mains du bon Jésus, j'aurais dit aux pieux personnages qui l'en détachèrent : oh ! ne me séparez pas de mon Seigneur. Ensevelissez-moi avec lui et que je lui demeure éternellement uni. Ce que je ne puis faire de corps, je veux le faire de cœur.

« Quelle douce chose d'être avec Jésus crucifié ! Je veux établir en lui trois demeures : l'une en ses mains, l'autre en ses pieds, et l'autre, incessante, en son précieux côté. C'est là que je veux me décharger de tout soin, me reposer, dormir et prier. C'est là que je parlerai à son cœur et que j'en obtiendrai tout ce que je désire.

« O plaies de mon Rédempteur, que vous êtes aimables !

« O bienheureuse lance, ô clous bénis qui nous avez ouvert le chemin de la vie ! Si j'eusse été le fer de cette lance, je ne serais jamais sorti de son sein et j'aurais dit : Voici le lieu de mon repos dans les siècles des siècles ! »

Saint Bonaventure.

PRIÈRE

« O Dieu, qui, dans la merveilleuse Invention de la sainte Croix, avez renouvelé les miracles de votre Passion, accordez-nous, nous vous en prions, que nous obtenions, par le prix de cet arbre de vie, des grâces qui nous conduisent à la vie éternelle. »

Ainsi soit-il.

DES CONFÉRENCES SUR LE SAINT-SUAIRE DE TURIN



L'ostension du Saint-Suaire à l'exposition d'art religieux de Turin, en 1898, fit sortir, disions-nous dans un précédent article (1), cette précieuse relique du silence où, comme dans ses triples châsses et dans son nouveau sépulcre de la cathédrale de Turin, elle reposait majestueusement. La photographie qui en fut faite, à ce moment-là, sonna le réveil, on peut dire en fanfare, autour du saint Linceul que la poussière des siècles et l'indifférence ou l'ignorance des hommes menaçaient d'ensevelir dans l'oubli.

Il se fit, en effet, beaucoup de bruit autour de ce Suaire à peu près inconnu pour la grande majorité des fidèles, et, un moment, on fut enthousiasmé de le connaître. Les passions, évidemment contraires, comme en toutes choses, qui se firent jour lors de la publication du premier ouvrage de M. Arthur Loth (2) en faveur de l'authenticité de la relique, et à l'apparition des travaux qui suivirent, sont à peu près tombées maintenant.

Des démolisseurs de saintes choses — lesquelles heureusement ne s'en portent pas plus mal après leurs coups — ont pu croire, peut-être, que c'en était fait du Saint-Suaire qu'ils n'avaient pas trouvé suffisamment inscrit sur les tablettes léguées par les siècles, et qu'ils avaient, à cause de cela, voulu enrouler, à tout jamais cette fois, dans le sépulcre tout neuf de leur moderne critique. Mais ils oublièrent — et pourtant ils connaissent les textes comme les savaient les Juifs au temps du Messie — que l'Ange qui avait enroulé le Suaire dans un coin du tombeau du Christ, inspira à l'Apôtre saint Jean de mentionner ce détail dans son Evangile, apparemment pour donner acte, et acte officiel, de l'existence de ce Linge sacré après la Résurrection du Sauveur.

Ils n'ont pas pensé, ces historiens satisfaits, qu'il pourrait se trouver parmi les disciples fidèles, et en plein XXe siècle, des apôtres assez curieux pour dérouler le Linceul de Joseph d'Arimathie parvenu jusqu'à nous, et pour le regarder longuement en écarquillant bien les yeux. Cette curiosité a eu pour effet de maintenir dans la lumière et de mettre triomphalement en valeur ce Suaire béni, posé devant le monde en signe de contradiction, comme Jésus dont il porte la sanglante Image, et comme l'Eglise dont il constitue, à la lettre, un lange sacré...

Et voilà que par la faute de ces disciples curieux, et moins dis-

(1) *Le Divin Crucifié.* Septembre 1912.

(2) Le Portrait de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'après le Saint-Suaire de Turin. OUDIN, Paris, 1900.

crets que saint Jean, le Saint-Suaire qu'on aurait pu croire de nouveau oublié, est sorti du silence où certains historiens voulaient le reléguer. On a parlé et on va parler de lui comme il faut en parler, pour la gloire du Maître divin qui a daigné nous le laisser en témoignage *visible,* le plus *visible* que nous ayons de son immense amour pour nous.

Oui, l'heure du triomphe complet de la sainte relique va sonner, et il convenait de le dire tout de suite, ici, dans cette Revue, la première et l'unique Revue établie pour faire connaître et défendre le Saint-Suaire. L'œuvre de reconnaissance et d'amour envers le divin Crucifié qui va se faire, devait trouver la plus large hospitalité et le meilleur encouragement dans cet organe qui porte le nom de la divine Victime du Calvaire, et nos lecteurs, nous l'espérons bien, s'empresseront de lui apporter, à l'occasion, le concours le plus dévoué et le plus généreux. Nous en reparlerons en temps voulu. Il suffit de dire, aujourd'hui, ce qui s'est fait ; plus tard nous reviendrons sur ce qu'il faut faire pour la cause du Saint-Suaire.

*
* *

On a parlé, avons-nous dit : on a fait des conférences sur le Saint-Suaire, et tout l'honneur, le mérite de ce bel apostolat reviennent à M. Gabriel Quidor, artiste de grand talent, prix de Rome, érudit et savant, et par-dessus tout, chrétien convaincu, de la race des forts, des généreux, parce que serviteur fidèle du Dieu de vérité et d'amour. Nos lecteurs le connaissent déjà pour avoir lu dans *Le Divin Crucifié* (1), sous la signature de M. Arthur Loth, notre distingué collaborateur, le compte rendu d'une de ses conférences sur le Saint-Suaire, donnée chez les Bénédictines de la rue Monsieur, à Paris.

A notre tour, nous avons eu le bonheur d'entendre, dans ce même monastère, ce vaillant apôtre du Saint-Suaire et d'y prendre avec lui, la parole pour présenter la thèse historique du Linceul de Joseph d'Arimathie. Pareil honneur nous est revenu, le mois dernier, et nous avons été heureux de constater que l'histoire du Saint-Suaire est suivie avec le plus vif plaisir et une grande attention, par tous les auditoires.

Mais le principal intérêt de ces conférences réside dans l'exposé des preuves scientifiques et artistiques que M. Gabriel Quidor fait de l'authenticité du Suaire de Turin. Nous ne pouvons songer à les donner dans cet article, ni même à les résumer — un numéro tout entier de la Revue n'y suffirait pas, et puis, ce serait anticiper sur l'étude que nous ferons nous-même, dans la suite de nos articles,

(1) Numéro de mai 1912.

de la thèse scientifique du Saint-Suaire. D'ailleurs, il faut *voir* plus que lire et même entendre ; il faut *voir* la démonstration par l'*image,* car M. Gabriel Quidor fait parler les choses elles-mêmes : il démontre avec ses projections lumineuses, et ses clichés sont admirables et ne laissent place à aucune discussion.

Quand on a vu le Saint-Suaire projeté sur la toile et qu'on a pu y lire le récit de la Passion, mieux encore qu'on ne peut le faire dans l'Evangile, si éloquent pourtant dans sa simplicité et son réalisme ; quand on s'est bien rendu compte que les empreintes du saint Linceul portent « la nature », sans aucune trace de main d'homme, qu'elles sont vraiment d'un cadavre, et que ce cadavre, à de nombreuses et saisissantes particularités qui désignent le Christ, ne peut être que le corps de Jésus ; quand on a fait ensuite la comparaison entre les Images du Saint-Suaire et toutes les œuvres humaines auxquelles il a donné naissance ou aux meilleures œuvres d'art de toutes les époques et de tous les pays intéressant l'iconographie du Christ, on ne peut plus douter que le saint Linceul de Turin ne soit authentique, c'est-à-dire celui dans lequel Notre-Seigneur Jésus-Christ fut enroulé et où Il a imprimé, en traits indélébiles, son corps entier avec les traces affreuses de son douloureux martyre.

Il fallait un savant, un artiste et un chrétien instruit comme M. Gabriel Quidor pour tirer excellemment parti des travaux scientifiques admirables du D[r] Paul Vignon et du Commandant Colson, pour réunir tous les matériaux épars à droite et à gauche chez tous les défenseurs du Saint-Suaire, et pour présenter une thèse solide qui aura certainement le dernier mot dans la question. Il faut en féliciter ce vaillant apôtre et remercier la divine Providence de l'avoir suscité pour porter la vérité dans tous les milieux, et faire triompher notre chère relique, que tant de Papes ont glorifiée, et dans laquelle Léon XIII voyait un principe rénovateur pour le monde entier. Elle est restée trop longtemps dans l'obscurité, et le peuple chrétien a trop perdu en restant privé de la divine Image de son Rédempteur, pour qu'on n'accomplisse pas tout ce qu'il est possible de faire, afin que les âmes connaissent et possèdent le portrait de leur Dieu fait homme et mort pour leur salut dans d'horribles souffrances.

Il est touchant de voir combien la Sainte-Face du Suaire provoque le saisissement, l'admiration, l'émotion, l'amour, chez tous les spectateurs, tant elle est vraie, tant elle est grande, majestueuse, divine, au-dessus de tout, et pourtant à nous, tout près de notre âme à laquelle elle parle des vérités éternelles, attendant, les yeux clos, que nous lui répondions : « Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la Vie éternelle... Vous êtes la Voie, la Vérité, la Vie. »

Tout cela prouve que cet apostolat est nécessaire et qu'on doit l'étendre à l'infini. Il faudrait parler partout du Saint-Suaire, de la Sainte-Face, comme on parle du Crucifix, du Sacré-Cœur. Il faudrait mettre toujours, en pensée, sur la blanche Hostie qui est le divin Mémorial de la Passion du Christ, l'Image de Jésus que nous révèle le Suaire, comme le Vénérable Père Eymard voulait qu'on le fasse du Crucifix. Pas un chrétien ne devrait ignorer l'existence du Linceul sacré, et tous les fidèles devraient en posséder l'Image comme ils ont le Crucifix. Car dans cette Sainte-Face intégrale et vraie que le Christ nous a laissée sur le Suaire et qu'Il a comme préparée pour être révélée au monde à la fin d'un âge de scepticisme et d'incrédulité où sa divinité n'a jamais été plus niée, il est permis de voir un gage de rénovation chrétienne pour les temps à venir.

Il est incontestable qu'on pourrait faire un bien immense à notre pauvre Société en y propageant cette éloquente image de la Sainte-Face. Ce serait une action sociale toute simple et qui porterait des fruits abondants, puisqu'elle introduirait dans la famille qui constitue la cellule des sociétés, un ferment de bonification, en ravivant le culte de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui renferme les enseignements éternels dont une nation, comme l'individu, a besoin pour ne pas périr.

Emmanuel FAURE.

DEUX SACRILÈGES

L'église de Neuilly-Plaisance a été profanée. Après la célébration de l'office du matin, le monument était resté ouvert; des vandales s'y sont introduits et se sont livrés à d'odieux sacrilèges.

Les Christs et les Calvaires ont été jetés bas et brisés à coups de talons de souliers. Tous les fauteuils du chœur et divers tableaux ont été lacérés, le tabernacle fracturé. Tous les menus objets servant au culte et déposés sur le maître-autel ont été mis en pièces.

L'enquête ouverte sur ces actes odieux est jusqu'à présent restée infructueuse.

*
* *

Un autre acte de banditisme sacrilège a été commis à Bouchon (Somme).

Une croix de mission, en fer, érigée en 1868, a été arrachée de son socle et précipitée, du haut d'un talus, sur la route, où elle est allée s'écraser et se broyer.

Le Christ a été arraché (un bras a été cassé), et on l'a pendu par le cou à une branche de l'un des arbres qui entourent la croix.

Il y a là un acte d'impiété voulu et prémédité. Le jour a été choisi. L'acharnement a été complet.

La croix a été transportée dans l'église, où elle attendra l'heure de la réparation. La gendarmerie enquête.

Parce, Domine, parce populo tuo.

Marie et le Calvaire





MARIE est notre mère et nous sommes ses enfants selon la grâce. Cela ressort manifestement de la part qu'elle a prise à la Rédemption du monde, soit en nous donnant le Sauveur, soit en le livrant pour nous en union avec Dieu. Or, Jésus a voulu proclamer lui-même cette maternité avant de rendre son âme à son Père, et à cause de cela il fallait que Marie fût au Calvaire pour y entendre tomber des lèvres de Jésus la parole qui devait promulguer authentiquement sa maternité spirituelle.

Marie avait été déjà singulièrement honorée des faveurs du ciel. Une main toute puissante l'avait préservée de la tache séculaire qui passe avec le sang de génération en génération ; elle avait enfanté le Rédempteur du monde, nourri son enfance, vécu dans son commerce intime, quotidien, et voici qu'au Calvaire, Jésus la console par une grâce qui est à la fois une incomparable gloire. Marie est près de lui, silencieuse, brisée par la douleur, mais immobile et ferme. Tout à coup, Jésus rompant le silence de sa prière et abaissant un regard d'une infinie tendresse sur Marie d'abord, puis sur le disciple bien-aimé, dit à sa Mère : « Femme, voici votre Fils », et à Jean : « Voici votre Mère. » Rien de plus simple, ni de plus naturel que cette scène. Jésus voit le moment pour lui de quitter sa Mère avec la vie. Désormais, elle doit rester seule et désolée sur la terre, Joseph, son fidèle et saint Époux, l'ayant devancée dans l'éternité. A ce moment suprême, n'était-il pas juste que Jésus pourvût à l'avenir de sa Mère et lui donnât comme un autre fils qui le remplaçât auprès d'elle ? Aussi tous les Pères nous présentent-ils ce fait évangelique comme un enseignement de piété filiale donné par le Maître à ses disciples. Si maintenant Jésus choisit Jean de préférence à tout autre, la raison en est qu'il était le disciple bien-aimé, celui qui, à la Cène, avait reposé sur le Cœur de Jésus; d'autre part, il était vierge comme Jésus et sa Mère, et enfin, seul de tous les apôtres, il avait suivi son Maître jusqu'au Calvaire, accompagnant Marie.

Toutefois cette explication si naturelle, si plausible de la scène du Calvaire, n'exclut pas une autre interprétation plus profonde, plus consolante pour nous, fondée d'ailleurs sur l'universalité des témoignages et la nature des circonstances de la scène elle-même. Jésus, donnant Marie pour Mère à Jean, et Jean pour fils à sa Mère, fait pour nous tous ce qu'il a fait pour le disciple ; c'est à nous, chrétiens, qu'il parle en s'adressant à saint Jean ; c'est nous aussi

qu'il jette avec lui sur le cœur et dans les bras de Marie, pour qu'elle nous soit une Mère et que nous lui soyons des enfants selon la grâce, si bien que Marie devient Mère de tous à l'immense foyer de la famille humaine, et pour ne citer qu'un témoignage bien précieux : « Dieu, dit Léon XIII, en donnant Marie comme Mère à son Fils unique, lui a inculqué des sentiments maternels qui ne respirent que l'amour et le pardon. Or, c'est telle aussi que Jésus l'a proclamée du haut de la Croix quand il a commis à ses soins, à son amour l'universalité du genre humain dans la personne de Jean ; c'est telle enfin qu'elle s'est donnée elle-même, lorsque, recueillant d'un cœur viril l'héritage d'immense labeur que lui laissait son Fils mourant, elle commença sans retard à remplir tous ses devoirs de Mère (1). »

Mère de tous les hommes, Marie est constituée en même temps Reine de tous les peuples, et cette royauté terrestre est le principe de la royauté éternelle et universelle qui élèvera Marie au-dessus des créatures, non pas comme une puissance étrangère, mais comme une mère à qui on doit l'amour, comme une souveraine à qui on doit l'hommage. En vérité, quelle grâce le divin Maître fait ainsi à l'humanité malheureuse et pécheresse ! Toute-puissante auprès de Dieu par sa qualité de reine, pleine de bonté pour nous par sa qualité de mère, Marie deviendra l'asile toujours ouvert à nos souffrances, à nos remords. Si elle n'était que reine, nous aurions peur, mais elle est mère, que craindrions-nous ? qui donc, si infortuné, si coupable qu'il soit, appréhende de se jeter dans les bras de sa mère ? Quand donc nous n'oserons plus lever les yeux vers Dieu, ni même vers le Christ, nous nous souviendrons de Celle qui nous a été donnée au Calvaire ; notre espoir se ranimera; nous demanderons au Refuge des pécheurs de négocier notre pardon, à la Consolatrice des affligés de bercer maternellement nos douleurs, et d'elle-même, Marie, se souvenant du Calvaire, sera fidèle à consoler, à fortifier ceux qu'elle verra dociles à la volonté royale de son divin Fils.

La maternité spirituelle de Marie a donc reçu son complément au Calvaire, et si nous remarquons l'heure suprême de la scène, nous y trouvons divers enseignements pour notre vie pratique. Jésus va déposer sa vie mortelle et cesser d'habiter visiblement parmi nous. Or, nous donner Marie pour Mère, à ce moment même, n'est-ce pas nous la présenter comme notre unique refuge, notre unique espérance et nous enseigner ce que doivent être des enfants de Marie, sinon des imitateurs de ses vertus ? Imitons donc le disciple bien-aimé. A peine a-t-il entendu la suprême recommandation de Jésus, qu'il sent grandir en lui son affection filiale

(1) Léon XIII. *Encycl. Octobris mense* (1891).

pour Marie ; il la regardera toujours comme sa Mère ; elle est à lui, il est à elle ; rien ne les séparera jamais.

« O Marie, ô Mère bien-aimée, l'enfant de vos douleurs vous salue, remerciez pour lui l'adorable Mourant qui, avant de rendre le dernier soupir, a dit au monde : *Ecce mater tua.* »

(*A suivre.*) Ch. BIHEL.

NOUVELLES DE TERRE-SAINTE ET DE LA CHRÉTIENTÉ

Ordre du Saint-Sépulcre.

Le patriarche de Jérusalem vient de nommer pour le représenter en Autriche, Mgr Zschokke, évêque auxiliaire à Vienne.

Mgr Von Hartmann, archevêque de Cologne, a été nommé Grand-Croix du Saint-Sépulcre.

***

On sait que Sa Sainteté Pie X, Grand-Maître de l'Ordre du Saint-Sépulcre, a préconisé, par Bref spécial du 3 mai 1907, le rétablissement dans toute la chrétienté des glorieux privilèges de cet Ordre qui, sans contredit, est le plus illustre des Ordres de chevalerie.

En 1909, M. le comte Albert de Mauroy, Grand-Croix de l'Ordre, frappé de l'intérêt qu'il y aurait, pour le prestige de l'Ordre, à restaurer, en faveur des chevaliers du Saint-Sépulcre, l'antique usage de veiller sur les saintes reliques de la Passion, dites de saint Louis, exposées à Notre-Dame de Paris pendant la Semaine Sainte, eut la pensée de revendiquer pour l'Ordre ce glorieux privilège. S. Em. le Cardinal Amette donna volontiers aux chevaliers l'autorisation de renouer la tradition en usant de leurs prérogatives.

A Bruxelles également, pendant la Semaine Sainte, une délégation des membres belges de l'Ordre pontifical du Saint-Sépulcre de Jérusalem fait la garde d'honneur en l'église collégiale de Sainte-Gudule, autour des saintes reliques de la Passion, qui proviennent de l'héritage de l'archiduc Albert et de l'infante Isabelle, et sont vénérées à Sainte-Gudule depuis 1650.

XLVe Pèlerinage de Pénitence.

Le 23 avril, à 11 heures du matin, après la cérémonie de la distribution des croix, *l'Etoile* a levé l'ancre, emportant vers Jérusalem le XLVe pèlerinage de Pénitence. Les heureux pèlerins assisteront à la dernière réunion générale du Congrès Eucharistique de Malte.

Les pavoisements en l'honneur de Jeanne d'Arc et le drapeau du Pape.

Tous les catholiques de France auront à cœur d'honorer la grande héroïne nationale Jeanne d'Arc en pavoisant et en illuminant leurs maisons le dimanche 4 mai, jour de sa fête. Et pour rendre hommage à Sa Sainteté Pie X qui a placé notre glorieuse sainte sur les autels, tous les catholiques ne manqueront pas d'arborer le drapeau pontifical. Ce sera une marque de reconnaissance, de vénération et comme un *Te Deum* solennel et public pour rendre grâces à Dieu d'avoir bien voulu, en le guérissant de sa dernière maladie grave, nous conserver notre bien-aimé Souverain Pontife qui prononcera lui-même, nous l'espérons bien, la canonisation de la Bienheureuse Jeanne.

LES FÊTES CONSTANTINIENNES A ROME

Des Catacombes à Saint-Jean de Latran.



Ce n'est certes pas une idée banale qui a présidé à l'inauguration du Jubilé Constantinien aux Catacombes romaines. N'est-ce pas de cet obscur berceau, fécondé par le sang des martyrs, que la Croix est sortie victorieuse pour aller trôner dans le ciel bleu, au sommet de la basilique du Latran?

Un radieux soleil éclaire cette belle matinée de printemps. Cependant, ce n'est pas pour jouir du spectacle de la campagne parée de verdure et de fleurs que la foule des pèlerins se dirige aujourd'hui vers la célèbre nécropole de Calixte. C'est dans les cryptes souterraines, dans les sombres couloirs, éclairés çà et là de cierges aux reflets blafards, qu'elle descend, silencieuse et recueillie. Dans la chambre sépulcrale de Miltiade — le premier Pape de la paix sous Constantin, dont le monumental tombeau est encore visible, — un autel est dressé. Des palmes, symbole de martyre et de gloire, l'entourent, le monogramme du Christ le domine, le Crucifix, les six cierges liturgiques complètent la décoration. La messe commence. Mgr de Waal, vénérable prélat qui compte plus de cinquante années de sacerdoce, la célèbre assisté de diacre et de sous-diacre. Cette petite basilique ne peut guère contenir plus de trente fidèles. Près de l'autel, quelques Evêques, parmi lesquels je reconnais Mgr de La Porte, évêque du Mans. C'est d'une chapelle voisine que les chantres de Saint-Jean de Latran exécutent la messe en pur chant grégorien. Ces mélodies graves et suaves à la fois, se répercutant sous les voûtes basses, produisent le plus saisissant effet. Et par une providentielle coïncidence, c'est aujourd'hui la *fête de la paix*. A trois reprises différentes, le divin Maître la souhaite à ses apôtres : *Pax vobis!* (1) Et le secret de cette paix est dans la foi au Christ. Le sous-diacre vient de lire dans l'Epître : « *Mes bien-aimés, tous ceux qui sont nés de Dieu sont victorieux du monde; et cette victoire par laquelle le monde est vaincu, c'est notre foi* (2). »

L'Hostie salutaire est consacrée. Tous les genoux fléchissent. Toutes les âmes adorent, ici dans l'étroite chapelle, là dans les sombres allées sépulcrales. Les cendres des *martyrs* et des *saints* ne tressaillent-elles pas dans leurs *loculi*, en présence de Celui qui est la *Résurrection et la vie* (3)..... Combien *vivants* sont tous ces

(1) JOAN, XX, 1-19. *Evangile du dimanche de Quasimodo.*
(2) JOAN, *Epist. I*, 1, 5.
(3) Ego sum resurrectio et vita (JOAN, XI, 25).

morts! La parole d'Arringhi me revient à la mémoire : « Tous ces cadavres sont autant d'étoiles qui constellent ici le ciel souterrain. » Voilà les vrais flambeaux qui illuminent l'Eglise et vont éclairer demain le plein jour de son éternel triomphe.

Ite missa est.

Et la foule émue s'arrache à regret « au charme infini de la cité noire », qui parle éloquemment « du ciel futur après la tâche faite (1). »

C'est maintenant dans la chapelle supérieure du Pape saint Zéphirin, décorée de si parlants débris, que la voix autorisée du Commandeur Marucchi commente le sens mystique et historique de cette première fête du Jubilé.

En une magnifique et puissante synthèse, il résume l'histoire des trois siècles de persécutions, illustrée ici même par des monuments aussi authentiques que vénérables. En fait, la persécution contre l'Eglise naissante éclata sous le ciel de Rome en même temps que la première parole évangélique de saint Pierre, et « la jeune foi dut se cacher sous terre, autant pour y enseigner ses croyances que pour y déposer ses martyrs (2) ».

De l'édit de Néron — la bête humaine qui, au dire de Veuillot, réunit en elle tous les vices des hommes et tous les féroces instincts des animaux, sans avoir aucune de leurs vertus et de leurs qualités — ouvrant un fleuve impétueux aux flots sanglants, vers l'an 64, jusqu'à l'édit de Milan qui l'endigua définitivement au printemps de l'an 313, la persécution sévit pendant 129 années. L'Eglise se reposa 120 ans, ainsi répartis : 28 au Ier siècle ; 15 au IIe ; 76 au IIIe.

Où allait-elle porter ses prières, offrir ses sacrifices, étudier ses dogmes et ensevelir ses morts, dans les périodes de tourmente ? Dans ces Catacombes qui enserraient Rome comme une ceinture mystérieuse de foi, de souffrance, d'espérance et d'amour. Tranchées d'un nouveau genre, siège unique dans l'histoire du monde, d'où allait sortir la plus imprévue et la plus étonnante des victoires.

Sépultures des martyrs et des confesseurs, refuge des premiers Papes et des premiers fidèles, basiliques primitives, les Catacombes offrent une série de témoignages uniques et imprescriptibles. L'orateur à la pensée brillante, à la parole concise, lumineuse, énergique, au cœur ardent, à la science profonde, à la foi éclairée, résout ces problèmes, fait revivre cette héroïque épopée, fait parler toutes ces pierres. A le suivre, on voit se dérouler en tableaux saisissants les péripéties émouvantes de cette grande

(1) GERBET : *Esquisse de Rome chrétienne.*
(2) MGR MONESTÈS : *la Vraie Rome.*

lutte, dont les larmes, les prières et les vertus, la vérité et le sang furent les seules armes et dont l'issue fut le triomphe de la liberté de l'Eglise (1).

En terminant, l'orateur exprime avec émotion le vœu qui est au fond de tous les cœurs : que la procession eucharistique qui se déroulera, ce soir, de la *voie Ardéatine* à la *voie Appienne*, soit le symbole de la pacifique victoire qu'appelle et qu'espère encore l'Eglise en nos jours douloureux.

Elle fut magnifique, touchante, émotionnante, cette procession du Très Saint Sacrement, qui marqua le déclin de cette grande journée. Autant fut modeste et silencieuse la cérémonie du matin, dans les impressionnants et sombres souterrains, autant brillante, glorieuse, enthousiaste, fut la *fonction* du soir, au grand soleil du bon Dieu et sous la voûte d'un ciel sans nuage.

C'est des *Catacombes de Domitille,* le cimetière aristocratique des Flaviens, c'est de la basilique élevée sur les tombes des martyrs fameux, Nérée et Achillée (2) que l'Hostie sainte commence vers les trois heures sa marche triomphale. On peut dire que tout Rome est là et que le monde entier y est représenté. Dignitaires ecclésiastiques de tous les degrés, séminaires et collèges de tous les pays, religieux de tous les Ordres et de tous les Rites, plusieurs milliers de fidèles de tous les rangs et de toutes les conditions, fraîches théories d'enfants, quel cortège ! Il se déroule au chant des hymnes liturgiques exécutées par des chœurs puissants. Il traverse cette plaine qui abrite les sépultures de tant de martyrs et de tant de saints. Il est maintenant arrivé, par la *voie Ardéatine*, à l'imposant *Reposoir* dressé au-dessus même de la sépulture si populaire de sainte Cécile, dans cet *area* des *Cecilii Metella,* dont le fier tombeau se dessine là-bas sur l'horizon azuré.

L'Ostensoir est déposé au sommet de l'autel champêtre au milieu des cierges ardents et des massifs de fleurs. Un *Tantum ergo,* chanté par tous les chœurs et par tous les fidèles, ébranle les silencieux échos de la campagne romaine. L'Eminentissime Cardinal Cassetta donne la triple bénédiction et lentement l'Hostie sainte est élevée sur Rome et sur le monde.

Le soleil couchant dore en ce moment le dôme de Saint-Pierre et les trois cents coupoles de la Ville Eternelle. Et Jésus-Hostie bénit la cité sainte et, par-delà les montagnes bleues de la Sabine, la France, l'univers tout entier. N'est-Il pas le Roi de tous les peuples, et n'est-ce pas à son Sacré-Cœur que Léon XIII a consacré le genre humain ? *Christum Regem adoremus domi-*

---

(1) Nous ne prétendons pas résumer en ces lignes rapides la superbe conférence du savant archéologue ; mais il importait d'en dégager l'idée principale.

(2) Découverte en 1874, grâce à la munificence de Mgr de Mérode, cette basilique renferme aussi la tombe si vénérée et si chère aux français de *sainte Pétronille,* la fille spirituelle de saint Pierre.

La procession du Saint-Sacrement.





nantem gentibus, qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem (1).

Puis le divin Roi reprend sa marche solennelle, et c'est maintenant la *Voie Appienne* qu'Il parcourt : la voie Appienne, la plus renommée des voies romaines, « ce chemin pavé de larges quartiers de lave, qui semble fait, dit Chateaubriand, pour résister au passage du genre humain ». Semblable au lit desséché d'un fleuve où passèrent les flottes guerrières, elle n'offre plus aujourd'hui sur ses bords, épaves de la vie et de ses trahisons, que des pierres dispersées, blocs informes de granit ou de marbre, des colonnes solitaires et sans couronne, les ruines d'édifices aux désignations incertaines, des pans de murs écroulés.

De l'amoncellement de débris peuplant ce désert sévère et désolé, monte à cette heure une réflexion qui s'impose. Ici, l'Empire étreignait le monde. Tout lui assurait une stabilité plus durable que le marbre et le travertin. Survient une doctrine nouvelle apportée de Jérusalem par un pêcheur. Il y a plus de sang, de rescrits et d'édits en trois siècles, pour étouffer cette idée et détruire ce modeste culte, que n'en exigèrent pendant sept cents ans la conquête et l'annexion de toutes les provinces de l'univers.

Or l'Empire croule, l'idée triomphe, le culte survit. Voilà l'énigme. La clef du mystère est dans ces souterrains qui bordent, vers le second *mille*, la *Reine des routes*. Là, dans le silence des nuits, un vieux pontife consacre l'Hostie sainte et en nourrit un peuple qui apprend d'Elle à savoir souffrir et à savoir mourir...

La voilà, cette Hostie qui rayonne à cette heure dans l'Ostensoir, qui traverse en triomphatrice ces ruines solennelles, qu'acclame et qu'adore toute la terre. Sous ses voiles mystérieux, vit et règne Celui qui a dit à ses disciples apeurés, la veille de sa mort, en s'en allant du Cénacle au Calvaire : « *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde* (2). »

Et il me sembla que j'entendais un significatif commentaire de cette éternelle parole dans ce refrain que jetaient en ce moment à la brise du soir des milliers de voix et que répétaient avec ardeur autour de l'Hostie des cœurs enflammés :

Noi vogliam Dio! Gli è nostro Padre!
Noi vogliam Dio! Gli è nostro Re!

Est-il besoin de traduire ce cri vaillant de notre populaire cantique :

Nous voulons Dieu, c'est notre Père!
Nous voulons Dieu, c'est notre Roi!

(1) SAINT THOMAS : *Office du Saint-Sacrement.*
(2) JOAN., XVI, 33.

C'est à la basilique de Saint-Sébastien — une des sept églises — dédiée au populaire martyr romain, près de laquelle les corps des apôtres Pierre et Paul ont reposé pendant des siècles, que s'achève cette inoubliable procession qui a duré trois heures.

Evêques, Prélats, Prêtres, Religieux, fidèles, tous ensemble, éclatent en un sublime *Te Deum* (1).

Je laissai s'écouler la foule visiblement impressionnée et vibrante d'un religieux enthousiasme.

Pendant que les ombres du soir s'allongeaient lentement sur la campagne romaine, je revins seul. La *voie Appienne* avait repris son aspect solitaire et attristé.

J'allais dépasser le sanctuaire aimé du *Domine quo vadis,* quand mes regards cherchèrent, à l'horizon rembruni, la ville aux sept collines. Elle était disparue avec la clarté de « ce ciel de Rome si limpide qu'on y entrevoit presque les murs de jaspe de l'éternelle Jérusalem (2) ». Cependant, dans la nuit qui allumait ses étoiles, la coupole de Michel-Ange se dessinait solennelle et puissante comme une affirmation tranquille de la solidité de notre foi. Tout à côté, plus bas, apparaissait encore la sombre masse du Vatican. Un sentiment d'inexprimable angoisse m'étreignit le cœur.

Quoi !... le successeur de Pierre et l'héritier de Miltiade est là, toujours prisonnier !... Il n'aura pas été permis au bien-aimé Pie X, — sur le front duquel semblent s'être réunies toutes les tristesses de l'Eglise — d'inaugurer ce Jubilé qu'Il vient d'accorder au monde, ni de présider, au milieu de ses enfants, cette procession eucharistique !... Et

Le chant du triomphe s'achevait dans les pleurs.

Mais, au fond de mon âme navrée, je crus entendre la voix du divin Maître qui me parlait comme il parla ici même à Pierre découragé : « Homme de peu de foi, as-tu donc oublié que c'est par les souffrances de ma Passion et les immolations de mon Eucharistie que je sauve encore le monde et que je triomphe toujours de l'enfer ! *In hoc signo vinces !* »

F. BERNARD DES RONCES.

Rome, dimanche de Quasimodo, 30 mars 1913.

(1) Il est remarquable qu'à Rome les gens du peuple et même les enfants savent de mémoire et en latin un grand nombre de prières liturgiques.

(2) MGR MONESTÈS : *La vraie Rome.*



Jeanne d'Arc et le Divin Crucifié



LE christianisme repose tout entier sur le dogme de l'expiation, de la rédemption par la douleur. Jésus a peu agi et beaucoup souffert ; sa mort a été la grande œuvre qui a sauvé le monde. Telle est la première et la plus fondamentale vérité du symbole chrétien, et c'est aussi la première loi morale du christianisme que les disciples et surtout les apôtres du divin Crucifié continuent le mystère de ses douleurs. Si donc parmi les enfants des hommes, le ciel se choisit des êtres privilégiés qu'il élève à la gloire d'être des instruments extraordinaires de sa puissance et de son amour, ce n'est qu'au prix de mille angoisses qu'il accorde de telles faveurs, ainsi que nous le montre en particulier la vie de la Bienheureuse Jeanne d'Arc.

Dieu l'a choisie pour sauver la France ; aussi pendant longtemps, la victoire l'accompagne-t-elle partout et ne cesse-t-elle pas de souffler dans les plis de son étendard, mais voici que tout à coup, son glaive miraculeux s'est brisé dans sa main, cet étendard a roulé près d'elle dans la poussière ; elle-même entre bientôt dans une voie douloureuse qui, par tant de rapprochements frappants, par tant d'aspects harmonieux, rappelle si bien celle du Sauveur qu'il ne sera pas sans intérêt ni sans profit de nous y arrêter ; la ressemblance du disciple n'est elle pas une gloire pour le Maître ?

La voie douloureuse commence, pour Jésus, au Jardin des Oliviers et pour Jeanne au jour de son emprisonnement. O Gethsémani ! ô cachot de Rouen ! de quelles angoisses n'avez-vous pas été les témoins ! que ne pouvez-vous nous redire les luttes, les scènes déchirantes dont vous avez été le théâtre ! Comme Jésus, à Gethsémani, Jeanne subit dans sa prison un siège formidable des pires passions : la corruption, la perfidie et la haine, se sont unies contre elle dans un pacte infâme ; l'assaut est livré à son innocence par d'immondes geôliers qui ont juré de l'avilir. Comme Jésus, Jeanne voit et connaît la coupe ignominieuse qui la menace ; comme lui, elle la repousse par la puissance de son émotion, par l'expression de son regard et de son dégoût ; comme lui enfin, elle prie, elle appelle à son secours Dieu, le Christ, les anges et les saints, le ciel tout entier qu'elle supplie d'éloigner de ses lèvres le breuvage impur. Aux heures les plus critiques, ses cris déchirants réveillent tous les échos, mais inutilement ; la pauvre enfant reste seule ; pas une voix de France pour la soutenir ; pas un mouvement des guerriers pour la délivrer, pas un geste du roi pour la sauver : elle est seule, comme le Jésus de Gethsémani, comme lui, abandonnée, reniée, trahie. Si du moins le ciel atten-

dri lui envoyait aussi un ange consolateur, mais il reste fermé ; bien plus, par un raffinement de méchanceté infernale, Jeanne est privée de la communion ; on la tient loin de l'autel, loin du banquet des chrétiens ; on l'a séparée du monde ; on voudrait aussi la séparer de Dieu. Pendant de longs mois, la vierge martyre subit un siège mille fois plus terrible à soutenir que le choc des bataillons anglais ou bourguignons ; pendant de longs mois, elle est en proie à une inquiétude dévorante, à des transes épouvantables, que la langue humaine ne rappellera jamais avec assez d'indignation contre les bandits qui en furent les misérables auteurs. Honte éternelle à leur nom !

Toutefois, hâtons-nous d'ajouter que Dieu n'abandonne pas plus le Martyre de Jeanne, son œuvre, qu'il n'abandonna le divin Crucifié avec qui il ne fait qu'un (1). On a pu enchaîner Jeanne, mais Lui, mais Dieu qu'on n'enchaîne pas, perce les murs de la prison, pénètre l'âme de la Pucelle, la fait mystérieusement communier à sa force et à son cœur.

Il restait à l'innocence de Jeanne un recours : la justice ; elle lui fut refusée comme à Jésus. Pour elle, comme autrefois pour le divin Maître, un tribunal est érigé par la haine. Un autre Caïphe, un évêque indigne, sollicite le privilège de s'y asseoir. La composition des Jurys est absolument identique ; de part et d'autre, en effet, les juges sont les ennemis acharnés des prévenus, ennemis de leur personne et de leur mission ; de plus, ils sont irrévocablement décidés d'avance à les condamner. Les interrogatoires commencent. Quel contraste ! d'une part, l'hypocrisie, la bassesse des sentiments, la servilité, la cruauté ; d'autre part, la franchise, la noblesse, la force d'âme, la douceur. C'est qu'en effet, à l'exemple de Jésus qui, dans tout le cours de son procès, a conservé la parfaite égalité d'une âme qui paraît vivre dans une sphère au bord de laquelle viennent échouer toutes les fureurs de la méchanceté humaine, Jeanne, devant ses juges, a manifesté en particulier une force d'âme qui épuise notre faculté d'admiration, elle a soutenu imperturbablement le caractère surnaturel de son entreprise et la réalité de sa mission : elle persévérera ainsi jusqu'au bout, et tombera pour le triomphe de sa cause, victime de l'iniquité des hommes, à l'exemple du divin Crucifié.

Comme lui, en effet, Jeanne a vu l'amitié faillir, la justice renier sa mission, la piété se désintéresser de son sort, et comme lui, elle est condamnée. Ne cherchons pas ici, ni le stoïcisme, ni l'impassibilité. Nos héros chrétiens ne tombent pas comme les fanatiques de Bouddha ou de Mahomet, les lèvres serrées, le regard farouche, maudissant leurs bourreaux et insultant au trépas.

(1) S. JOAN., X, 30.

Tomber ainsi, c'est demander à la violence une vengeance illusoire contre la destinée, c'est chercher dans l'ivresse de la haine et de l'orgueil un refuge contre l'angoisse de la mort, et laisser à celle-ci une part de la victoire.

A la nouvelle du jugement qui la condamne au supplice, et surtout au supplice du feu dont elle a une souveraine horreur, Jeanne reçoit tous les coups et sent tous les aiguillons de la mort. Elle fond en larmes et remplit la prison de ses gémissements, elle jette les cris qu'on entendit au Golgotha, en un mot, elle a les défaillances de Jésus au Jardin des Oliviers. Et quoi de plus naturel ? Jésus était un Dieu, Jeanne n'est qu'une faible enfant et si, tout Dieu qu'il était, Jésus a frémi, s'il a sué une sueur de sang, s'il a eu besoin d'un ange consolateur, si enfin, il a demandé que le calice de la douleur passât loin de lui, comment s'étonner du trouble, des terreurs d'une pauvre jeune fille devant la perspective d'un supplice digne des enfers ? Ah ! loin de nous scandaliser, son horreur de la souffrance et de la mort doit nous incliner à la sympathie, à la pitié ; elle doit nous intéresser à sa douce sensibilité qui la rapproche davantage de nous et qui donne plus de prix à son sacrifice.

Au jour marqué pour l'exécution de la sentence, Jeanne monte à son calvaire, comme autrefois le divin Sauveur, en pleurant et en priant, et à peine est-elle fixée sur le sinistre bûcher que les paroles de l'humilité, du pardon et de l'amour coulent sur ses lèvres, suaves comme si elles descendaient du Golgotha, sereines comme si elles venaient déjà de l'éternité. « Je vous donne merci à tous... pardonnez-moi, comme je vous pardonne... Ah ! Rouen, Rouen ! J'ai bien peur que tu n'aies à souffrir de ma mort ! » Un instant encore la nature affaiblie succombe ; mais n'avons nous pas entendu le divin Crucifié s'écrier avec l'accent d'une angoisse inexprimable ? « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Elle tient entre ses mains, elle couvre de ses baisers une croix, une pauvre croix de bois, et tandis que de nouveau elle rend témoignage à la vérité de sa mission et à l'innocence de son roi, son visage soudain se transfigure dans une ineffable splendeur : « Saint Michel ! saint Michel !... s'écrie-t-elle, le Paradis s'ouvre devant moi... c'est la délivrance que m'avaient promise mes voix... mes voix ne m'ont pas trompée... » Et elle expire en prononçant le nom de Jésus !

En vérité, mourir ainsi en face du Ciel entr'ouvert, dans la contemplation des anges qui en descendent, c'est mourir en plein miracle ; mourir sans colère, dans le plus affreux supplice, en pardonnant et en priant, c'est mourir comme le Fils de Dieu, le divin Crucifié. Aussi, comme autrefois le centurion et les soldats romains s'en étaient allés répétant ce cri de leur conscience troublée :

« Vraiment cet homme était le Fils de Dieu », ainsi les bourreaux de Jeanne, en se meurtrissant la poitrine, s'en sont-ils allés jeter aux pieds du prêtre le poids de leur forfait et le cri épouvanté de leurs remords : « Nous sommes damnés, nous avons brûlé une sainte. »

Abbé LHOMME.

Recommandations de Prières

Le rétablissement de la santé du Souverain Pontife et les intérêts de l'Eglise. — Les Evêques et les Prêtres du monde entier. — Les œuvres sacerdotales et eucharistiques. — La diffusion de la Sainte-Face et du « Divin Crucifié ». — La santé d'un père de famille. — Les intérêts spirituels et temporels d'une congrégation religieuse. — Les petits communiants de plusieurs paroisses. — Le succès de trois missions. — Un jeune religieux en Orient. — Le recrutement des vocations dans une famille religieuse. — Une Communauté très éprouvée. — La conversion de deux personnes. — Un pauvre pécheur mourant. — Une âme égarée. — Le retour à Dieu de deux pécheurs. — Un enfant de la Première Communion. — Plusieurs familles dans l'angoisse demandent la grâce de bien supporter leurs épreuves. — Une mère de famille dans la nécessité. — Deux commerces. — La santé d'un jeune enfant. — L'avenir d'un jeune homme. — La guérison d'une jeune mère de famille. — Plusieurs malades — La santé de plusieurs enfants. — Le succès dans un examen. — Les besoins spirituels d'une zélatrice, de sa famille et de sa paroisse. — La réussite d'un mariage chrétien. — L'avenir d'une jeune fille en danger de se perdre. — Les familles de plusieurs zélatrices, leurs intentions spirituelles et temporelles. — La concorde et la paix dans deux familles. — Un jeune enfant malade. — L'éducation chrétienne d'un enfant. — Plusieurs intentions particulières. — Les nombreuses intentions qui nous ont été recommandées par correspondance.

Ne avértas Faciem tuam a puero tuo, quoniam tribulor : velociter exaudi me.

Ne détournez pas votre FACE *de votre serviteur : l'affliction me presse, hâtez-vous de me secourir !*

PETIT COURRIER

N° 1.001. — « C'est avec satisfaction que nous apprenons que l' « *heureuse innovation* » de nos TRACTS PÉRIODIQUES répond à vos plus intimes désirs. Vous trouverez dans le présent numéro, aux pages d'annonces, la liste complète des 24 sujets qui seront traités dans le courant de cette année et dont 8 ont déjà paru.

N° 1.287. — « Le nouveau feuillet des *Promesses de la Sainte-Face* est une rédaction nouvelle et plus complète de l'ancien feuillet. Nous sommes en mesure de vous en expédier tout de suite le nombre désiré. »

N° 1.582. — « La cotisation annuelle et *obligatoire* des Zélateurs est de 2 francs pour la France. Ils reçoivent en retour et gratuitement le Bulletin de l'Œuvre. Mais ce prix de faveur ne s'étend pas aux autres abonnements qu'ils peuvent nous demander. Chacun des abonnements suivants est de 3 francs ; mais s'il y en a quatre, le cinquième est gratuit. »

N° 1.699. — « Merci de votre collecte pour la diffusion de la Sainte-Face. Jésus bénira ces petits sacrifices marqués un à un sur votre carton si généreusement rempli. Nous tenons à votre disposition de ces *cartons-cases* autant que vous en désirerez. »

SAVOIR SOUFFRIR

ESPÉRANCES ET CONSOLATIONS

I

LE PROBLÈME DE LA DOULEUR

VI. — Ses richesses et ses bienfaits.



I la douleur est un feu qui brûle et qui purifie, elle est en même temps une flamme qui *éclaire*.

Qui ne sait qu'une des suites du péché et l'un de ses châtiments sont de répandre des ténèbres dans l'âme et de la remplir des plus funestes illusions? On parle parfois de l'aveuglement des passions ; ce n'est pas une simple figure de rhétorique ; c'est une réalité. « Si les hommes marchent comme des aveugles, remarquait le prophète Sophonie, c'est que d'abord ils ont péché (1). Saint Augustin qui, aux jours de ses égarements, en avait fait la triste expérience, dit à son tour : « Par une loi qu'il ne se fatigue pas d'appliquer, Dieu punit toujours les passions coupables par l'obscurcissement de l'esprit (2). » Le bonheur de *voir* Dieu et de *goûter* les choses de Dieu est réservé aux âmes pures : *Beati mundo carde* (3) !

En nous débarrassant de la tache du péché, la douleur fait tomber le voile qui nous cache les divines réalités de la foi. Au dire des poètes antiques, l'eau salée de la mer avivait les yeux des Néréides ; sur l'océan de ce monde, rien n'aiguise le regard intellectuel comme les flots amers de la douleur. « Il est des choses, écrivait Louis Veuillot avec un tact exquis, qu'on ne voit comme il faut qu'avec des yeux qui ont pleuré (4) », sans doute parce qu'il est des enseignements dont l'affliction seule donne l'intelligence : *sola vexatio intellectum dabit auditui* (2). Dante n'affirme-t-il pas que certaines notions demeurent inabordables au génie jusqu'à ce qu'il ait passé par les flammes de l'amour (6). On peut dire aussi que certaines vérités lui demeurent inaccessibles tant qu'il n'a pas traversé les feux de la douleur. Qui ne sait, du reste, que l'amour ne va jamais ici-bas sans le sacrifice et sans la souf-

(1) Ambulabunt ut cæci, quia Domino peccaverunt (SOPH., I, 17).
(2) *Confess.*, lib. I, cap. XVII.
(3) MATT., V, 8.
(4) *Lettres à sa sœur*, 12 sept. 1872.
(5) ISAIE, XXVIII, 19.
(6) *Parad.*, VII, 20.

france (1) ? Ce qui est certain, c'est qu'ils sont rares les chrétiens qui ne se sentent, bon gré mal gré, ramenés vers Dieu par la douleur.

Dans sa lumière, la vie coupable, légère, mondaine, inutile, reprend son caractère sérieux, austère, pénitent, c'est-à-dire son caractère vrai. « Les fantômes s'évanouissent, les réalités reparaissent et reprennent sur nos esprits l'empire qui leur est dû. Sous l'étreinte de la souffrance, on n'est ni en mesure ni en goût de nier qu'on soit petit, faible, indigent, misérable ; et l'on se dégage ainsi peu à peu du mensonge. Semblable à la nuée d'Israël, la douleur nous excite à sortir de l'Égypte et nous oriente vers la terre des promesses. Elle nous force à pousser avec une conviction profonde, mais que n'exclut pas l'espérance, ce cri terrible que les damnés poussent en désespérés : « Nous nous sommes donc trompés (2) ! » Elle fait toucher du doigt la vanité du monde, le néant des biens temporels, la folie de toute vie qui n'a pas Dieu pour but. Elle donne par là à l'homme la vraie mesure de son âme : en lui montrant ce dont cette âme a réellement besoin pour être satisfaite, elle achève de confirmer sa foi à son éternelle destinée.

« De plus, elle vient en aide à la conscience ; elle ravive le souvenir des péchés commis autrefois, fait mieux sentir la gravité de ceux qu'on porte encore et oblige l'âme à confesser que « les jugements de Dieu sont équitables (3) ». « Sache et vois maintenant », dit Dieu au pécheur subissant sa peine, « sache et vois que c'est une chose mauvaise et amère que d'avoir quitté Dieu, ton Seigneur, et de ne t'être plus soucié de me respecter ni de me craindre (4). »

« Oui, cette bénie vision des effets du péché, la douleur nous la donne ; cette science des suites du mal, la douleur nous l'inculque. On y regardera désormais avant de risquer, en violant la loi de Dieu, d'encourir sa disgrâce et d'en porter le poids. Que de lits de souffrance ont servi de succursale aux fonts baptismaux et de vestibule au confessionnal (5) !... »

En jetant un jour si lumineux sur les responsabilités de la conscience et sur les droits imprescriptibles de la divine Justice, qui, cependant, ne punit ici-bas que pour guérir, la douleur dissipe les illusions mondaines, détache des choses qui passent et attache définitivement à Dieu. Ce n'est pas le moindre de ses bienfaits. Avec quelle justesse et en même temps quelle éloquence

(1) Voir BUATHIER : *Le sacrifice et la foi*, pp. 226 à 231.
(2) Ergo Erravimus a viâ veritatis (*Spa.*, V, 6).
(3) *Psalm.*, CXVIII, 75.
(4) Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum et non esse timorem mei apud te (JEREM., II, 19).
(5) Mgr GAY : *De la vie et des vertus chrétiennes*, III, p. 103.

un auteur que nous aimons à citer développe cette pensée : « La vie est un mirage. Tout nous trompe. Le voyageur imprudent s'installe dans la vie présente comme dans sa fin dernière ; il s'y arrange comme dans ces demeures que les Égyptiens appelaient des maisons d'éternité... Et le voilà, lui que son Père attend, lui créé pour le ciel et les splendeurs du ciel, le voilà devenu l'homme terrestre flétri si énergiquement par saint Paul : *homo de terra terrenus* (1).

« Que fera Dieu pour arracher sa créature aux faux attraits de la terre, au mirage, et pour dissiper les fantômes, pour lui rappeler que cette vie n'est pas la vie ; que cette lumière n'est que de l'ombre, ce monde un prélude, que tout commence ici-bas mais se continue et s'achève ailleurs ?

« Il appelle la douleur... Ah ! tu veux borner tes aspirations à la terre ! Ah ! tu veux faire de ce bas monde ton domaine et ton palais ! J'en ferai une prison ; tu t'y blesseras comme l'aigle aux barreaux de sa cage. Et la douleur se met à l'œuvre... C'est d'abord un rêve qui s'évanouit, une illusion qui s'en va, une main qui se refroidit et se retire, un cœur qui se glace, un revers de fortune... Si l'homme ne comprend pas, la douleur frappe plus fort. Elle vide un berceau. Elle creuse une tombe. Elle éteindra, s'il le faut, l'une après l'autre, toutes les flammes du foyer. Elle dévastera la famille tout entière... C'est alors que, désabusé, meurtri, l'homme se prend à lever les yeux plus haut que la terre et plus loin ; il se prend à rêver de joies plus solides ; il jette aux choses qui passent un regard plein d'angoisses... Ces biens poursuivis avec tant d'âpreté, ces chimères longuement et chèrement caressées, ces plaisirs faux qu'il appelait du bonheur, ces fascinations, ce mirage, tout cela se montre à nu ; le masque des créatures est tombé. Que reste-t-il ? Rien ! Rien que le mot de l'*Ecclésiaste* complété par le mot de l'*Imitation : Vanité des vanités et tout est vanité, sauf aimer Dieu et le servir* (2). Voilà la grande lumière qui s'est levée du sein des ténèbres. *Exortum est in tenebris lumen rectis* (3). Encore une fois la douleur a été une grâce d'illumination (4). »

Et sous l'influence de cette grâce et dans le rayonnement de cette lumière on entend les cris triomphants des âmes libérées : « O mon Dieu, disait la reine d'Angleterre, je vous remercie de m'avoir ôté trois royaumes si c'était pour me rendre meilleure. » Sur quoi Bossuet disait : « Elle remerciait Dieu, de quoi ? de l'avoir faite reine ? Non, mais de l'avoir faite reine malheureuse ! »

---

(1) I *Cor.*, XV, 47.
(2) *Eccl.*, I, 7. *Imit. Christi*, lib. I, cap. I, 3.
(3) *Ps.*, CXI, 4.
(4) Chan. VAUDON : *La douleur et la mort*, pp. 29 et 30.

« Oh ! qu'il y a de lumière derrière les crêpes noirs, » répétait une jeune veuve, brisée à vingt ans dans l'épanouissement d'un bonheur plein de riantes promesses.

« Oui, s'écrie à son tour le poète de *La bonne souffrance*, il n'y a de vraiment belle que l'heure où l'on prie, où l'on se met en présence de Dieu. Cent fois bénie soit donc la souffrance qui m'a ramené vers Lui. Car je le connais à présent, l'Inconnaissable ! L'Évangile me l'a révélé. Il est le Père, Il est mon père ! Je puis lui parler avec abandon et Il m'écoute avec tendresse (1) ! »

JEAN DU CALVAIRE.

(1) François COPPÉE.



LA MESSE DES ABONNÉS

La messe des abonnés aura lieu, durant le mois de mai, tous les *vendredis*. Elle sera dite, comme toujours, aux intentions de ceux qui ont adressé une offrande.

Nous accepterons toujours avec reconnaissance les cotisations qui nous seront versées pour la célébration de cette messe où il est prié tout particulièrement aux intentions qui nous sont recommandées.

Cherbourg. — « Vous trouverez ci-joint un mandat de cinq francs pour notre abonnement au *Divin Crucifié* et pour nous associer, mon mari et moi, aux messes dites en faveur des associés de la Sainte-Face... »

Damas (Vosges). — « C'est un véritable bonheur pour moi de venir vous demander de nouvelles images de la Sainte-Face et de contribuer ainsi au développement croissant de cette belle œuvre. On peut dire que dans toutes les familles où cette sainte image est entrée, elle y est un trésor de bénédictions. Je suis aussi très heureuse de pouvoir vous envoyer ma petite obole ainsi que les offrandes que j'ai reçues pour la messe que vous avez la bonté de faire dire tous les vendredis aux intentions des abonnés... »

Meaux. — « Je vous envoie un mandat de 20 francs pour régler ma dette en vous priant d'attribuer le supplément aux messes de réparation, dont la pensée est un soulagement et une joie pour mon cœur... »

Beaugency. — « Veuillez accepter ce bon de 3 francs pour les messes en l'honneur de la Sainte-Face. Mon mari et moi nous recommandons nos intentions particulières et demandons humblement le pardon de nos fautes... Au moment de fermer ma lettre, une amie me prie de vous envoyer son offrande pour les *messes du vendredi :* elle supplie la Sainte-Face de lui accorder la conversion de son fils... »

Douilly. — « Votre belle œuvre des messes réparatrices en l'honneur de la Sainte-Face est une œuvre à laquelle je veux me dévouer... Quelle touchante pensée que cette prière commune de tous les zélateurs unie à celle de la divine Victime ! Quels profits pour les âmes et pour nos familles ! Je vous envoie 10 francs pour couvrir la carte de l'Œuvre de diffusion de la Sainte-Face et vous prie de garder le reste de la somme pour ma modeste participation à la messe des abonnés. »

La Première Parole de Jésus



L'Enfant divin grandit, mais à sa lèvre encore
Nulle parole n'ose éclore;
Son pied sur notre sol pose ses premiers pas;
Mais l'Enfant-Dieu ne parle pas.

Comme tous les petits, Jésus sourit et pleure;
Mais pour parler il attend l'heure :
L'heure où, dans les berceaux, chaque frêle enfançon,
Commence à dire sa chanson.

La chanson dont les mots flottent comme en un rêve,
Mais qu'une mère heureuse achève.
Or, un matin, Jésus, l'Enfant-Dieu sommeillait,
Et Marie en priant veillait.

Sa main berçait l'Enfant qui gouverne le monde,
Mais en baisant sa tête blonde,
La Vierge se souvint de la prédiction
Du vieillard béni de Sion.

Et la Vierge pleura de ces larmes amères
Dont la source est le cœur des mères.
Elle pleurait, songeant que Jésus pleurerait,
Que pour nous son sang coulerait.

L'Enfant si doux à qui les anges et les mages
Offraient naguère leurs hommages,
L'Enfant si beau, son Fils qu'elle serre en ses bras,
Serait meurtri par des ingrats,

Il serait leur jouet, leur rançon, leur victime !...
Et prise d'une angoisse intime,
La Vierge des douleurs se penchait au-dessus
Du front si pur de son Jésus.

Une larme tomba de sa joue embrasée;
Or, Jésus, sous cette rosée,
Se réveille, regarde, et, levant à demi
Son front tout à l'heure endormi,
Dit, avec un sanglot qu'un long soupir éclaire,
Deux mots, les deux premiers : Ma Mère !

V. Delaporte.

LA DÉVOTION A LA SAINTE FACE

d'après un auteur du XVIIe siècle.

CHAPITRE PREMIER (*Suite*).

LES RAISONS POUR LESQUELLES JÉSUS NOUS A LAISSÉ SA FACE ADORABLE

DEUXIÈME RAISON

Jésus-Christ nous a laissé sa Face adorable pour un mémorial perpétuel de ses victoires.



C'est une pratique fort ancienne, dans le monde, de faire des statues, d'élever des pyramides et des trophées à la mémoire des princes, et pour publier et immortaliser le nom et les victoires des grands héros. Il s'est vu des conquérants qui ont pris le soin de se faire rendre ces honneurs après leur mort. Messala fit peindre le combat célèbre dans lequel il avait vaincu les Carthaginois Lucius Scipion fit exposer dans le Capitole la représentation de la victoire signalée qu'il remporta dans l'Asie.

Comme Jésus-Christ a triomphé de l'orgueil du démon par son humilité et par sa patience dans les souffrances et dans les opprobres, il en a voulu laisser des marques éclatantes et éternelles à son Eglise, dans le tableau de son sacré Visage. Les princes de ce monde défendent de rapporter dans leurs histoires les affronts et les outrages qu'ils ont reçus de leurs ennemis, car ce sont des faits honteux pour des héros, qui marquent leur faiblesse ou leur lâcheté. Mais parce qu'il n'est rien de plus glorieux à Jésus-Christ, rien qui marque mieux sa puissance que de pâtir et mourir pour réparer l'honneur de son Père, pour triompher du démon et pour racheter l'homme perdu par le péché, il a voulu que les tourments et les ignominies de sa Passion fussent exactement rapportés dans l'Evangile, et il en a imprimé les glorieuses marques dans le tableau de sa Face sacrée qu'il nous a laissé.

On cache les plaies et les autres marques de faiblesse des héros de la terre, mais on publie avec de magnifiques éloges les ennemis qu'ils ont vaincus, les batailles qu'ils ont gagnées et les provinces qu'ils ont conquises, comme des preuves éclatantes de leur valeur. Jésus-Christ ne nous laisse dans la Sainte-Face, que les traits de ses souffrances et de ses ignominies, mais elles ne lui sont pas moins glorieuses que tous les plus pompeux miracles qu'il a jamais faits, soit en rendant la vue aux aveugles, la vie aux morts, soit en calmant les orages de la mer et en chassant les démons des corps des possédés. Car si ces miracles sont des effets de sa toute-puissance à laquelle rien ne saurait résister, ses souffrances et ses anéantissements sont des marques de son infinie charité, de son obéissance, de sa patience et de ses vertus, par lesquelles il a glorifié Dieu son Père et vaincu le démon, et qui sont beaucoup plus admirables dans un Homme-Dieu et plus avantageuses pour notre édification et pour notre salut. Les crachats, la boue et les

taches souillent le visage d'un beau prince de la terre, mais elles révèlent excellemment la beauté de Jésus-Christ devant son Père, et le rendent plus agréable aux anges et aux hommes.

« Que vous me paraissez beau et charmant, ô mon Seigneur Jésus, s'écrie le dévot saint Bernard, quand je considère votre charité et votre grâce paraissant avec plus d'éclat dans cet anéantissement! » Jésus-Christ institua le soir, avant sa mort, l'admirable Sacrement de l'autel pour la gloire de son Corps qu'il a immolé sur la croix pour nos péchés, et il nous a laissé ce mémorial perpétuel de sa Passion afin de demeurer avec nous réellement présent jusqu'à la fin des siècles, quoique invisible sous les espèces du pain et du vin. Il nous a encore voulu donner un autre monument de ses tourments et de ses ignominies, en imprimant visiblement (sur le Suaire) les traits de son adorable Face, qui ne s'effaceront jamais. Et en nous laissant cette sacrée et précieuse Relique, nous devons nous persuader qu'il nous dit à chacun en particulier : « Chrétien, recevez ce gage de mon amour, comme mon sceau gravé des armes de ma Passion, par les épines, les soufflets et les crachats, peint avec les vives couleurs de mon propre Sang répandu pour votre salut. Posez-le sur votre cœur, afin qu'il s'y imprime par un amoureux et perpétuel souvenir de ma Passion, et qu'il ne s'efface jamais. Ayez-le toujours devant vos yeux, portez-le aussi sur votre bras, ce que vous ferez en réglant votre conduite et vos actions sur les exemples que je vous ai donnés, afin que l'on connaisse que vous m'aimez véritablement et que vous ne voulez vivre que pour moi qui suis mort pour votre amour. »

Le Fils de Dieu estime tant les plaies douloureuses qu'il a reçues dans ses pieds, dans ses mains et dans son côté pour notre salut, qu'il en a voulu porter et conserver les cicatrices dans le Ciel, il ne les effacera jamais; et, parce que nous ne les voyons que par la foi, il a encore voulu imprimer sa Face sacrée pour notre consolation, sur le Suaire qui demeure visible en terre. Il l'a préservée et il la préservera de la corruption jusqu'à la fin du monde par un miracle continuel. Le temps consume le bois et la toile et efface la peinture. Pas un des tableaux d'Apelles et de Protogène n'a passé plus de cinq ou six siècles; mais les traits du Visage adorable de Jésus ne s'effaceront jamais, et la Sainte-Face subsistera toujours jusqu'à la fin du monde.

N'est-ce pas pour nous apprendre que notre Sauveur désire que nous ayons toujours son Image devant les yeux, et que nous ne laissions point passer de jours sans honorer ce précieux monument de la victoire qu'il a remportée sur le démon et sur le péché, par son humilité et sa patience?

(*A suivre.*)

R. P. Antonin THOMAS.

La Sainte-Face montre Dieu et elle le donne. Elle est la splendeur de sa vie, la forme de sa grâce, le modèle auquel nous nous devons conformer.

Mgr GAY.

LA DIFFUSION DE LA SAINTE-FACE

Comment nos Zélateurs accueillent
leur Diplôme de la Sainte-Face
et quel bien fait cette chère Image.

Extraits de correspondance.

Romans. — « Je viens vous témoigner ma profonde reconnaissance pour l'envoi de la magnifique image-diplôme de zélatrice. Malgré moi, j'ai pleuré devant cette Face adorable de regret de mes fautes et de joie en pensant que moi, misérable, Jésus daigne m'accepter comme zélatrice. Je ferai l'impossible pour la faire connaître et aimer. Je vous remercie de tous les avantages spirituels dont je vais profiter et qui sont si précieux et fais des vœux pour que se répande partout le culte de cette sainte Image que Jésus a réservé de connaître à nos temps actuels afin de ranimer notre foi, notre reconnaissance et notre amour... » *Sr L.*

C... — « Je vous remercie d'avoir bien voulu m'inscrire comme zélateur de la Sainte-Face de Jésus sur le « Livre d'Or » destiné à être communiqué au Souverain Pontife. Afin de me rendre digne de cette insigne faveur, je m'appliquerai bien volontiers à faire connaître et aimer de plus en plus, dans ma petite paroisse, Jésus Crucifié, en propageant sa divine Image.

» Dans ce but je vous prie de m'envoyer 3 grandes gravures de la Sainte-Face, 5 moyennes et 30 petites .. » *Ch. C., curé de C.*

Moyaux. — « Je vous remercie beaucoup du superbe diplôme de zélateur que vous m'avez envoyé. La Sainte-Face d'après le Saint-Suaire de Turin est vraiment la plus belle et la plus impressionnante que je connaisse ; et je m'efforcerai de la propager. J'ai déjà distribué plusieurs images qu'on a acceptées avec empressement, et je viens vous en demander d'autres... » *F. O.*

Ploudalmézeau. — « Merci beaucoup pour la belle et précieuse Image-Diplôme et pour toutes les faveurs qu'elle m'accorde. Je me suis empressée de la mettre à la place d'honneur de ma demeure ; elle m'apprendra à souffrir avec courage et à trouver le bonheur dans le sacrifice. Vous ne sauriez croire combien je suis heureuse d'appartenir à votre œuvre si belle et si avantageuse, je ne méritais vraiment pas un tel bonheur ! Aussi, soyez assuré, Monsieur le Directeur, que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, aidée de vos prières et de toutes celles des zélateurs, pour propager cette belle et salutaire dévotion. » *C. B.*

Loos. — « En vous adressant nos sincères remerciements pour les cinq diplômes qui nous sont arrivés intacts, à la grande consolation de nos âmes qui ne peuvent se lasser de se délecter dans la contemplation attendrie des traits de la douloureuse Face de Jésus ; nous sommes heureuses de vous dire, qu'ayant montré ces pieuses images à une Supérieure de Communauté, elle nous a priées de lui en procurer immédiatement cinq douzaines pour les distribuer à sa famille religieuse. C'est un début d'apostolat pour lequel nous sommes résolues de nous dépenser de tout cœur... » *X...*

Fives. — « Je suis très heureuse d'être inscrite comme zélatrice de la Sainte-Face ; c'est un grand bonheur pour moi de chercher à faire aimer Jésus, en répandant son image autant qu'il m'est possible. Combien je vous remercie de l'envoi de la belle Image-Diplôme que j'ai exposée dans ma chambre et dont la vue m'aide à commencer mon apostolat auprès des per-

sonnes qui viennent me visiter. Je voudrais que chaque famille de ma paroisse possédât ce véritable portrait de Jésus mort pour notre amour... »

M. T.

Roscoff. — « Je viens vous remercier de l'Image-Diplôme que vous avez bien voulu m'envoyer. Sa vue me sera un réconfort et en même temps m'exitera à être une zélée propagatrice de la Sainte-Face de Jésus, que je veux répandre, dans toute la mesure possible de mes moyens, sinon de mes désirs... » *A. M. B.*

St-Laurent. — « Merci de ma belle Image-Diplôme ; je suis heureuse, par mon titre de zélatrice, de procurer à Notre-Seigneur souffrant quelque retour de plus et d'exciter les âmes à son amour en travaillant à la diffusion de cette sainte image... » *Sr M.*

Chissy. — « Merci d'avoir bien voulu m'admettre parmi les zélatrices de votre si belle Œuvre ! C'est l'heure ou jamais de consoler le Cœur du Maître abreuvé des plus cruelles amertumes. A l'exemple de notre doux Sauveur qui saluait son heure — l'heure douloureuse de sa sainte Passion — avec un transport d'amour pour nous ses rachetés, ne pouvons-nous dire humblement à sa suite, nous qui sommes ses intimes, avec l'accent de l'amour réparateur, que cette heure de ténèbres et de trahisons est « notre heure », c'est-à-dire l'heure d'entourer le divin Délaissé de notre faible amour, l'heure de crier miséricorde pour nos frères, les pauvres pécheurs ?... Cette sainte Image de la Face adorable de Jésus nous redit à tout instant ses douleurs et son amour ; en contemplant sa divine et mystérieuse beauté, nous nous sentons poussés à retracer spirituellement en notre âme les vertus qui attireront le regard de Jésus, le désir de la réparation s'avive dans notre cœur avec le besoin du sacrifice... Comment ne pas travailler à répandre cette Image sainte, instrument de tant de grâces ? » *J. C.*

Moyaux. — « Je vous remercie beaucoup du superbe diplôme de zélateur que vous m'avez adressé. La Sainte-Face d'après le Saint-Suaire de Turin est vraiment la plus belle et la plus impressionnante que je connaisse, je m'efforcerai de la propager. J'ai déjà distribué plusieurs images qu'on a acceptées avec empressement et piété, et je viens vous en demander d'autres... »

F. O.

Crémille. — « Je vous remercie d'avoir bien voulu m'inscrire comme zélateur de la Sainte-Face de Jésus sur le « Livre d'Or » destiné à être communiqué au Souverain Pontife. Afin de me rendre digne de cette insigne faveur, je m'appliquerai bien volontiers à faire connaître et aimer de plus en plus Jésus Crucifié dans ma petite paroisse, en propageant sa divine Image... »

Abbé C.

A... — « Je ne sais que vous dire pour vous exprimer ce que j'ai ressenti en recevant mon Image-Diplôme de zélateur de la Sainte-Face... Merci de tout mon cœur, ce pieux souvenir me sera précieux. Je vais le mettre au-dessus du lit de mon petit garçon qui fait bientôt sa première Communion privée, désirant que les traits de Jésus se gravent dans son âme, l'aident à comprendre l'amour qui a porté Jésus à tant souffrir pour nous sauver, et que cette quotidienne contemplation affermisse en sa jeune âme, l'horreur du péché... » *M.*

Bruxelles. — « Combien je suis heureuse d'être zélatrice de la Sainte-Face ! Je remercie le bon Dieu qui m'a donné cette inspiration et le désir ardent de propager cette Face adorable qui nous porte à tant aimer et consoler Celui qui a répandu si généreusement son sang divin pour notre salut. C'est un bonheur réel pour moi d'offrir la précieuse Image aux personnes de ma connaissance qui l'accueillent avec respect et amour. . » *J. D.*

LA PENTECOTE


IL y avait cinquante jours que Jésus était monté sur la croix, et, le cinquantième jour après Pâques, les Juifs célébraient l'avènement de la Loi, promulguée cinquante jours après la sortie de l'Egypte. Pendant cette fête, ils offraient à Jéhovah les prémices de la moisson. Il y avait dix jours que Jésus s'était élevé au Ciel ; et ceux qu'il avait laissés attendaient avec foi l'accomplissement de ses promesses.

Étant assemblés, ils entendirent tout à coup un grand bruit, comme d'un vent impétueux qui descendait d'en haut Au même instant, il parut des flammes qui se divisèrent en langues de feu et s'arrêtèrent sur la tête de chacun, même des femmes, et ils furent tous remplis du Saint-Esprit. Jean-Baptiste avait annoncé ce baptême de feu. Pendant que les Juifs, devenus indignes, célèbrent la fête de la Loi ancienne, la Loi nouvelle est promulguée. Dieu a agrandi le domaine de l'homme, il lui a donné des terres nouvelles et déclare qu'il veut désormais d'autres et de plus amples moissons. Le Saint-Esprit a achevé de former les ouvriers de ces moissons nouvelles.

Les Apôtres surent tout de suite qu'ils devaient s'adresser au genre humain. Ils commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit les inspirait. Attirés par cette merveille, des Juifs de toutes les nations qui remplissaient la ville vinrent en grand nombre autour d'eux. Chacun s'étonnait de les entendre ; les Juifs de la Judée disaient : — Ils sont ivres !

Alors, Pierre, debout au milieu des Onze, se trouva un autre homme. Il dit : Vous vous souvenez de Jésus de Nazareth et des miracles que Dieu a faits par lui au milieu de vous. Il vous a été livré, vous l'avez crucifié et vous l'avez fait mourir. Mais Dieu l'a ressuscité, et nous sommes témoins de sa résurrection. Or, après qu'il a été élevé au Ciel et qu'il a reçu la promesse que le Père lui avait faite d'envoyer le Saint-Esprit, il a répandu cet Esprit-Saint que vous entendez maintenant. O peuple d'Israël, sachez donc très certainement que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié.

Ainsi parla Pierre, en face des Prêtres, des Scribes, des Pharisiens et du peuple, moins de deux mois après la mort de Jésus-Christ. C'est la première forme ou la première paraphrase du *Credo*, qui désormais va retentir sans relâche dans le monde entier et en changer la figure. Parmi ceux qui avaient entendu Pierre, beaucoup dirent aux Apôtres : — Nos Frères, que faut-il que nous fassions? Pierre leur dit : – Faites pénitence. Que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour la rémission des péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit. Car la promesse a été faite à vous et à vos enfants, et à tous ceux qui sont éloignés, autant que le Seigneur en appellera. Ce jour-là, trois mille environ reçurent le baptême. Tel fut le premier coup de filet du pêcheur d'hommes. Et ces nouveaux disciples du Christ, dont le nombre augmentait tous les jours, étaient unis par une grande charité.

Louis Veuillot (*Jésus-Christ*).

Le Gérant : E. Derenne.

LA CHAPELLE-MONTLIGEON (ORNE). — IMP. DE MONTLIGEON. — 5129-4-13.

3e ANNÉE N° 6 JUIN 1913

LE DIVIN CRUCIFIÉ
Revue de la Sainte-Face



SOMMAIRE :



Pensée directrice pour le mois



Le Sacré-Cœur de Jésus.

L'Église exhorte les fidèles à prier tout particulièrement le Sacré-Cœur pendant le mois de juin.

Nous ne saurions mieux faire, nous qu'une grâce toute spéciale attache d'une manière particulière à la Passion de Notre-Seigneur.

Avant de souffrir au Calvaire, Jésus avait enduré toute sa vie une Passion intérieure, et c'est son divin Cœur qui en fut le théâtre : « Mon Cœur a compté sur l'opprobre et la douleur. J'ai attendu que quelqu'un compatît à ma douleur, et nul ne l'a fait; que quelqu'un Me consolât, et je n'ai trouvé personne. »

Ne laissons pas notre divin Sauveur renouveler sa plainte sans lui apporter le tribut de notre compassion. N'est-ce pas pour nous tous et pour chacun de nous qu'Il a souffert?

Allons à Lui amoureusement, et répétons durant tout ce mois, dans nos adorations et nos visites au Saint-Sacrement : Cœur Sacré de Jésus, que Votre règne arrive! »



La Passion de N.-S. Jésus-Christ en action

IX

LE PROCÈS DE JÉSUS

En se rendant pour la dernière fois à Jérusalem, Jésus avait pris à part ses douze disciples et il leur avait dit en secret, avec le mystère et la solennité d'une prophétie tragique qui allait s'accomplir, sans que ces simples d'esprit y comprissent rien : « Nous allons à Jérusalem et voici que le Fils de l'homme sera livré aux Princes des prêtres et aux Scribes et ils le condamneront à mort. Puis, ils le traduiront devant les Gentils, pour qu'il soit moqué, flagellé et crucifié, et ensuite il ressuscitera le troisième jour. »

Quand il fut arrivé à Jérusalem, et dans les jours qui précédèrent immédiatement sa Passion, des prosélytes grecs, prémices de la Gentilité, venus dans la ville Sainte, adorer avec les Juifs, s'étant présentés à lui sous les auspices de l'apôtre Philippe, leur compatriote de Bethsaïde, à qui ils avaient demandé de leur faire voir Jésus, le divin Maître leur avait dit : « L'heure du jugement du monde est venue ; c'est le moment où le Prince de ce monde va être expulsé. Et moi, après que j'aurai été élevé en croix, j'attirerai tout à moi. » Et il indiquait ainsi, dit l'évangéliste saint Jean, de quelle mort il devait mourir.

Cette mort, c'était la plus ignominieuse et la plus cruelle à la fois. Elle n'existait pas chez les Juifs. Dans la loi mosaïque la peine capitale le plus souvent appliquée était la lapidation. Le condamné était conduit hors la ville pour être tué à coups de pierre, ou bien on le précipitait d'une roche élevée en faisant rouler un bloc pesant sur lui ; c'est son cadavre seulement que l'on suspendait ensuite à un arbre. Le crucifiement, usité à Rome et chez divers peuples de l'antiquité, y était réservé, comme le plus infâme des supplices, aux seuls esclaves.

C'est ce supplice ignominieux que le Fils de Dieu devait subir, à l'égard de la Justice suprême, pour l'expiation du péché de l'homme et le salut du monde. Jérusalem n'aurait pu le lui infliger : il n'était pas dans ses lois. Pour que le Rédempteur le subît, il fallait que le peuple de Moïse et de David eût perdu son indépendance et que les accusateurs et les juges de la divine victime fussent obligés de recourir au pouvoir étranger, dont leur nation portait le joug, et chez qui existait cette peine capitale la plus infamante.

Les disciples de Jésus n'avaient rien compris aux paroles mys-

térieuses qui leur indiquaient de quel genre de mort devait mourir leur Maître. La prédiction du Fils de Dieu, qui, dans les desseins de l'éternelle Justice, était réservé au supplice le plus infâme, n'aurait pu s'accomplir, si les Juifs n'avaient pas perdu alors leur pouvoir judiciaire. Condamné par le Sanhédrin comme blasphémateur, pour s'être dit Fils de Dieu, Jésus aurait été lapidé. Il eût manqué à son supplice, pour être complet, l'ignominie de la croix, et le monde, racheté par lui, n'aurait pas possédé, dans l'instrument de son supplice, le plus admirable symbole de la foi chrétienne.

Les juges de Jésus, obligés de le conduire au tribunal du gouverneur romain pour donner force de loi à leur sentence de mort, espéraient que Ponce Pilate ratifierait simplement leur jugement et qu'ils n'auraient ensuite qu'à le faire exécuter eux-mêmes, suivant leur loi ; mais combien le Jésus, assommé sur le sol à coups de pierres, eût paru moins grand, moins sublime aux yeux de l'humanité, que le Jésus crucifié !

La Providence avait conduit toutes choses pour que le Verbe de Dieu incarné, qui avait pris la forme d'esclave pour sauver le monde, subît le supplice de sa condition servile, et que l'humanité, rachetée par lui, pût adorer son Rédempteur sur le gibet, infâme et glorieux à la fois, de la croix.

Pilate, en retenant la cause de Jésus pour l'instruire lui-même, la faisait romaine; le supplice du condamné fut romain aussi.

*
* *

Dès le premier abord, Pilate avait pressenti que l'accusé qu'on lui amenait était innocent : son attitude noble, son visage d'une sérénité majestueuse, quoique déjà meurtri et sanglant, son air, où paraissait quelque chose de surhumain, l'avaient prévenu en sa faveur. Fonctionnaire servile et ambitieux, homme faible et violent à la fois, il détestait les Juifs, avec qui il avait eu des différends désagréables, qui auraient pu compromettre sa situation. L'accusation intentée devant lui contre Jésus par les chefs de la nation, le mettait dans l'embarras et il aurait voulu l'éluder, autant pour ne pas s'attirer de nouvelles affaires que pour n'avoir pas à condamner un innocent, dont il subissait, malgré lui, l'ascendant. Mais les Princes des prêtres, les Scribes, les Anciens, voyant l'accueil défavorable que leur avait fait tout d'abord le gouverneur romain, lui avaient présenté Jésus, non plus comme un blasphémateur, ce qui aurait peu touché le représentant de l'autorité romaine, mais comme un malfaiteur, et, à ce titre, ils avaient vivement réclamé sa mort.

En quoi donc l'accusé était-il un malfaiteur? Dans le court trajet du Sanhédrin au Prétoire, les ennemis de Jésus avaient changé

leur plan d'accusation. Devant Pilate, ils ne parlent plus de blasphème, ils n'allèguent que le crime de sédition. « Nous avons, dirent-ils, trouvé cet homme soulevant le peuple, empêchant de payer le tribut à César, et se disant Christ, roi des Juifs. »

Pour peu qu'il fût instruit par sa police des faits et gestes d'un homme dont toute la Judée parlait, Pilate devait savoir que, à la différence des agitateurs politiques, qui n'auraient pas manqué de profiter de l'antagonisme de Rome et de Jérusalem pour jouer un rôle où leur ambition eût trouvé son compte, Jésus, loin de fomenter le fanatisme de ses compatriotes, s'était toujours abstenu de toute immixtion dans les affaires publiques; qu'il avait lui-même formellement prescrit de rendre à César ce qui était à César, de payer le tribut à Rome, et qu'il s'était plusieurs fois dérobé à la foule qui voulait le proclamer roi. Mais l'accusation de sédition formulée contre le prophète de Nazareth par le Sanhédrin était trop grave pour que Pilate pût n'en pas tenir compte sans encourir une lourde responsabilité devant l'Empereur, son maître. Ce n'était plus, en effet, une cause vulgaire portée à son tribunal, et à laquelle il lui eût été loisible de se dérober, c'était une cause politique qu'il ne lui était plus possible de renvoyer de son forum. Il lui fallut donc procéder sommairement, en face des accusateurs, à l'instruction de l'affaire.

Alors, faisant conduire Jésus dans l'intérieur du Prétoire, il se mit à l'interroger en tête à tête. « N'as-tu pas entendu les nombreux griefs qu'ils ont formulés contre toi ? » Puis, allant tout de suite au fait : « Es-tu le roi des Juifs ? » lui demanda-t-il.

Jésus, pénétrant sa pensée, lui répondit : « Dis-tu cela de toi-même, ou parles-tu d'après d'autres ? » Et Pilate, se sentant deviné, repartit brusquement : « Suis-je donc Juif, moi ? Ta nation et tes Pontifes t'ont livré à moi. Qu'as-tu fait ? » Pour toute réponse, Jésus, élevant la question à la hauteur d'un enseignement universel, lui dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde : si mon royaume était de ce monde, mes sujets eussent combattu pour que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais, je le déclare, mon royaume n'est pas d'ici. »

Cette réponse était la meilleure des défenses ; elle coupait court aux accusations des Prêtres et des Anciens de Jérusalem. Pilate le comprit, autant qu'il pouvait le comprendre. Cependant, il insiste auprès de l'accusé : « Tu es donc roi ? »

Jésus, qui parlait au monde en s'adressant à lui, daigna lui répondre encore : « Tu le dis, je suis roi. » Et expliquant sa pensée, pour lui montrer de quel royaume il était le roi, il ajouta : « Si je suis né et si je suis venu en ce monde, c'est pour rendre témoignage à la vérité : quiconque est du parti de la vérité écoute ma voix. »

C'est le royaume de la vérité, le royaume du Dieu vrai et éter-

nel, que Jésus est venu fonder en ce monde, et dont il est le roi.

Pilate, troublé, confondu, ne comprenant rien à ce langage mystérieux, qui dépasse son esprit grossier de païen, se contente de faire cette remarque, que le scepticisme des siècles postérieurs a retenu : « Qu'est-ce que la vérité ? » Mais, subissant de plus en plus l'ascendant du divin accusé, il sort de son Prétoire, et reparaissant en public, devant le Sanhédrin et le peuple restés dehors, il fait à haute voix cette déclaration :

« Je ne trouve en lui aucune cause de mort. »

Par Pilate, Jésus était déclaré innocent.

Arthur Loth.

Ne vous souvenez plus et souvenez-vous, Jésus ! ! (*Suite*) (1)

Et maintenant encore, Seigneur, dans cette France d'aujourd'hui si ingrate, si infidèle, il y a tant d'âmes saintes et pures qui Vous aiment !

Hélas ! un torrent de péché, d'indifférence, d'athéisme, d'iniquité, coule de toute part dans ce pays de votre amour, auquel Vous pouvez dire comme autrefois à Jérusalem : « *O ma Vigne que J'avais choisie ! — qu'aurais-je dû faire pour toi que je n'ai point fait : comment as-tu changé ta douceur en amertume !* (2) Mais Seigneur !... Seigneur !... ne Vous Souvenez plus !!

Voyez, voyez plutôt tant de croisades, de prières, tant de pieuses ligues, de fervents pèlerinages à vos sanctuaires bénis !

Voyez, mon Dieu, tant de larmes qui coulent ! Entendez, Seigneur, cette clameur qui crie vers Vous !... ces prières suppliantes. Voyez la crainte et la souffrance de vos amis ! Voyez la douleur profonde, entendez les soupirs des âmes saintes qui pleurent l'offense qui Vous est faite et le mépris de votre Sang rédempteur qui coule ! Voyez les petites mains pures tendues vers le Ciel ! Voyez tant de victimes d'amour immolées dans le secret pour votre gloire et le salut des âmes ! Voyez encore, Seigneur, ce saint Vieillard, captif sur la colline sainte du Vatican, pleurant et gémissant sur le malheur de cette France tombée, autrefois si grande devant Dieu et les hommes, aujourd'hui si humiliée et si coupable ! De cela seulement, oh ! Jésus, Jésus, Souvenez-Vous !!

O cœur très pur et très ardent de mon Dieu, pitié pour tant d'âmes qui sont plus spécialement à Vous, parce qu'elles Vous sont consacrées ; pitié pour tant d'âmes innocentes d'enfants qui vont tomber et se perdre !... Souvenez-Vous d'elles, et à cause d'elles faites miséricorde à la France — Pitié !...

Enfin, Jésus très doux, si dans le passé Vous lui avez révélé et donné votre Cœur, dans le présent ne lui avez-Vous pas en quelque sorte révélé et donné votre Mère Immaculée, la Très Sainte Vierge ? Que d'apparitions, que de signes manifestes de sollicitude maternelle, de protection, d'amour privilégié de la Reine du ciel pour la France durant ce dernier siècle ! Souvenez-Vous ! Souvenez-vous, Jésus ! Oui, Souvenez-Vous de Pellevoisin..., de la Salette..., de Lourdes..., de Pontmain..., et de tant d'autres !

Oh ! Dieu infiniment bon, miséricordieux et compatissant, Jésus, tendre Fils de Marie, au Nom de votre Mère, Pitié pour la France ! Pardonnez à la France ! Sauvez la France !

Marie, Mère de Miséricorde, Avocate des pécheurs, Puissante Mère de Dieu et notre très douce Reine, priez pour nous ! priez pour la France ! Sauvez la France !

---

(1) Ces *pieuses pensées* sont tirées du délicieux feuillet religieux, le Souvenez-vous de la France, qui fait partie de la collection des feuillets religieux, nourris de doctrine et délicatement illustrés, que la **Maison du Bon-Pasteur** met en vente à 0,15 l'unité.

(2) *Lamentations de Jérémie.*

La Sainte-Face de Notre-Seigneur Jésus-Christ

d'après le Saint-Suaire de Joseph d'Arimathie vénéré à Turin

PREMIÈRE PARTIE

Le Suaire de Joseph d'Arimathie vénéré à Turin.

CHAPITRE ONZIÈME (*Suite*).

Le Saint-Suaire à Turin.


INSI donc, le Saint-Suaire porte, comme l'a révélé l'expérience photographique de 1898, une image négative du corps de Notre-Seigneur et qui devait donner le contraire sur le cliché qui en fut pris.

On peut imaginer ce que fut le développement de cette plaque dans le laboratoire de M. Pia. Laissons-le raconter par M. Arthur Loth (1) qui, le premier, a remis en honneur la sainte relique, en relatant le fait extraordinaire de 1898 et en établissant l'authenticité du saint Linceul.

« Sous l'action du bain chimique, la plaque se développa lentement. A mesure que l'image se révélait, les traits apparurent de plus en plus nets, se formant, se précisant, se complétant peu à peu, jusqu'à donner une image entière et claire du Sauveur lui-même !

« La photographie avait pénétré ce que l'œil ne pouvait voir ; elle avait exprimé, pour ainsi dire, du tissu, tout ce qu'il contenait de latent et d'invisible ; et alors, à l'inverse de ce qui se produit dans les opérations normales, en transformant l'effigie du Suaire sur la plaque, au lieu de donner une image négative du sujet, elle rendait, après dix-neuf siècles, le portrait de Jésus-Christ mystérieusement imprimé et conservé dans l'étoffe.

« Après le passage au bain de fixage, la plaque, devenue entièrement transparente, put être examinée autrement qu'à la lumière rouge du laboratoire. De même que l'empreinte laissée sur le Suaire est double, le cliché offrait aussi l'image, de face et de dos, du corps entier de Notre-Seigneur. »

On comprend que l'effet ait été prodigieux.

Voici comment, dès la première heure, le correspondant de Turin de l'*Osservatore romano* relatait l'émotion causée par cette révélation si inattendue :

(1) Arthur Loth. *Le Portrait de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après le Saint-Suaire de Turin* Oudin, Paris.

« On commence à développer les épreuves, et c'est alors qu'il se produit un fait merveilleux. Comme on le sait, les taches du Saint-Suaire, vues directement, présentent un double dessin de la dépouille sacrée du Sauveur, la partie antérieure et la partie postérieure du corps. Ce double dessin, quoique décoloré, était très clair et assez détaillé, mais il donnait une idée plutôt des contours que des linéaments. On comptait bien que l'épreuve photographique renverserait les couleurs ; qu'elle reproduirait les taches en blanc et le blanc en couleur, mais on supposait que, dans tous les cas, cette inversion aurait conservé ce qu'il y avait d'indéterminé dans l'original.

« C'est tout le contraire qui s'est produit.

« A mesure que l'épreuve se développait dans le bain, on voyait apparaître quelque chose de vraiment inattendu. C'était le dessin parfait et complet de la Sainte-Face, des mains et des membres qui venait à la lumière, comme si, au lieu de reproduire le linceul où le corps avait été enveloppé, on avait pris directement l'image du divin martyr. Le Saint-Suaire était donc lui-même une négative exacte, quoique en apparence indéchiffrable, du sanglant cadavre que l'on y avait déposé.

La nouvelle s'en est aussitôt répandue et l'on a vu commencer un nouveau pèlerinage à la maison de l'habile et heureux artiste. Celui qui écrit ces lignes y est accouru lui aussi ; la plaque photographique, exposée à la lumière, produit, dans sa transparence, une impression indicible. Nous avons vu distinctement, tels qu'ils étaient, les traits du Rédempteur, et nous avons été les premiers à les revoir, après 19 siècles, lorsque personne n'aurait osé concevoir une aussi chère espérance. » (*N° du 14 Juin 1898.*)

Un autre témoin écrivait en même temps à l'*Italia Reale :*

« Sa figure apparaissait très noble, élégante au point de vue anatomique, divinement belle, le visage exprimant encore la douleur et la pitié. Les particularités de la barbe, des cheveux, du profil, étaient devenues visibles: les plaies, les coups, les empreintes de la corde avec laquelle le corps sacré avait été lié à la colonne de la flagellation...

« La nouvelle a volé de bouche en bouche, à travers la crainte, le doute, l'espérance, l'étonnement. S. A. R., Mgr l'archevêque, la duchesse Isabelle, la princesse Clara, d'illustres prélats, des artistes et d'autres personnes se rendirent dans le cabinet de M. Pia. Un éminent archéologue, qui est aussi un artiste, doutait jusque-là de l'authenticité du Suaire; il s'écria : « Ou c'est le Suaire authentique ou c'est Dieu qui l'a peint. » (*N° du 14 Juin 1898.*)

Ce fut la même impression chez tous les visiteurs.

L'un d'eux, le correspondant du « *Cittadino* » de Gênes, écrivait sous le coup de l'émotion :

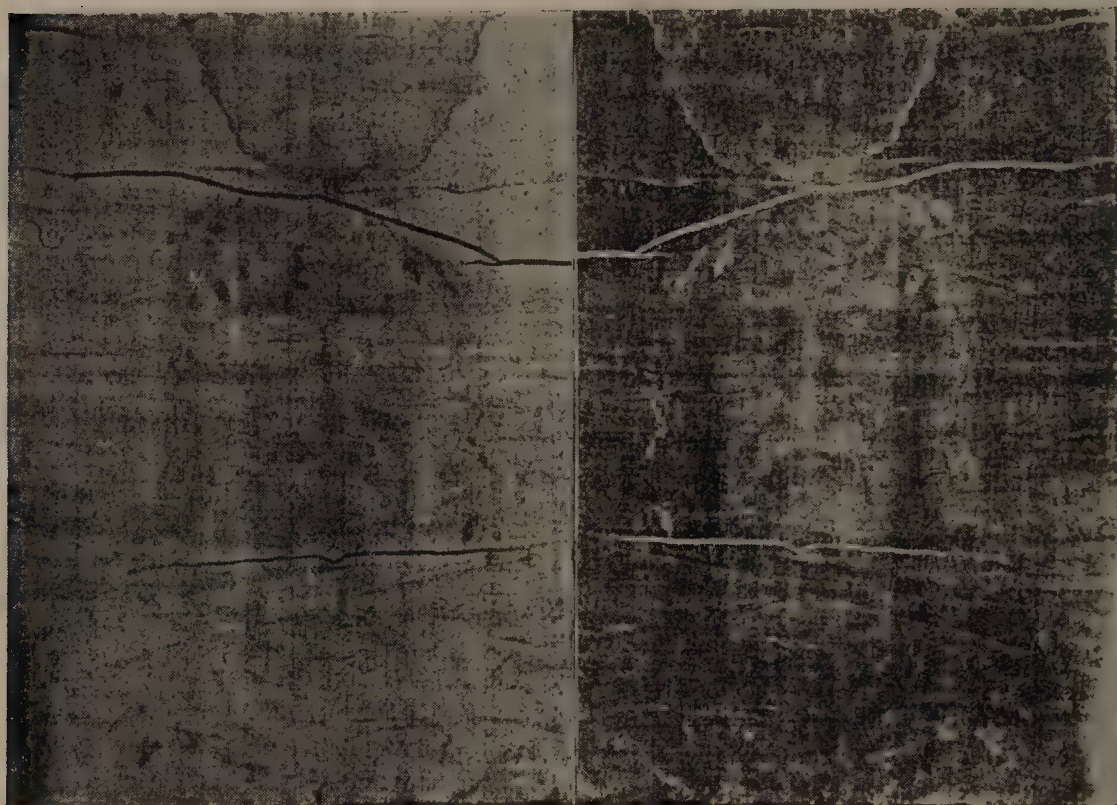
« J'y suis allé moi-même. La plaque qui se trouve actuellement dans une chambre obscure fait une impression indicible. Le visage long et décharné de Notre-Seigneur, son corps torturé, ses mains longues et fines sont là, présents, et se montrent à nous après tant de siècles. » (*N° du 16 Juin 1898.*)

Toutes ces descriptions confirment en définitive, celles que nous avons trouvées chez les chroniqueurs précédents du Suaire ; ce qui est bien fait pour authentifier notre relique.

*
* *

« A la suite de cette première ostension toute privée, raconte encore M. Arthur Loth, on porta la plaque dans une salle spécialement aménagée de l'Exposition. Le cliché fut disposé au milieu des

La Sainte-Face du Saint-Suaire.



La Sainte-Face telle qu'elle est sur le Saint-Suaire. (*Image négative*)

La Sainte-Face telle qu'elle s'est révélée sur le cliché photographique. (*Image positive*)

tentures et éclairé par derrière, la pièce restant obscure. L'effet était saisissant, tant l'image se détachait lumineuse, nette, presque vivante, sur le fond sombre qui en accentuait encore le relief. Après une courte cérémonie d'inauguration, le public fut admis, et pendant toute la durée de l'Exposition, une foule énorme a passé en admirant la merveilleuse apparition.

La plaque mesurant 60 centimètres de long, le corps se trouve réduit à peu près à un sixième de la grandeur naturelle, puisque la taille du Sauveur était d'environ 1 mètre 80, et que la plaque porte l'image double, antérieure et opposée, du corps divin.

Bien que toute la plaque soit également nette, le visage surtout attire et retient les regards. Le front, en partie recouvert par les cheveux, porte bien visibles les marques cruelles des épines de la

couronne Les paupières sont abaissées, pas tellement cependant qu'on ne puisse deviner dessous le regard que la mort elle-même n'a pu éteindre. L'une d'elles, la gauche, est encore à demi soulevée et l'œil s'aperçoit ou du moins se pressent plus bas. Conformément à la tradition, la barbe est entière, mais courte et légèrement partagée au milieu, comme dans la Sainte-Face dite de Véronique, la plus vénérable des images de Notre-Seigneur, avec celle de Turin. Entre les lèvres faiblement entr'ouvertes, l'inférieure dépassant quelque peu la supérieure, on croit distinguer les dents, restées serrées dans la dernière secousse de l'agonie. Le visage entier est encadré d'une longue chevelure retombant de chaque côté du cou jusqu'aux épaules, et dans laquelle il est aisé de remarquer les ondulations et les détails.

Ce qui frappe surtout dans cette étrange et émouvante apparition, c'est la grandeur sereine, le calme divin de ce visage, pourtant cruellement marqué par les souffrances de toute sorte; on sent véritablement là le Fils de Dieu, et la nature divine resplendissante et majestueuse y apparaît derrière la nature humaine crucifiée.

Quelque chose cependant ne retient pas moins l'attention, c'est l'espèce de vie mystérieuse que garde ce visage mort : la résurrection s'annonce dès l'ensevelissement. Cette tête auguste pense, prie et pardonne, comme elle n'a jamais cessé de le faire. Ce n'est pas un cadavre quelconque que l'on a là sous les yeux, c'est le corps de Celui qui a dit : *Ego sum resurrectio et vita,* et l'on se prend à répéter comme le centurion : « Celui-là était véritablement le Fils de Dieu. »

Les autres parties du corps offrent aussi le plus vif intérêt. Les épaules, qui se perdent par devant, sont larges et puissantes, vues de dos, comme aussi la poitrine, sur laquelle on voit des traces de blessures. Le coup de lance est aussi très visible et forme une large plaie à droite de la poitrine. Plus bas, les mains, aux doigts effilés, se croisent, la gauche sur la droite, la première portant au poignet la déchirure du clou qui fut manifestement enfoncé entre les deux os du radius et cubitus, à l'endroit où ils se rattachent aux petits os du carpe. Enfin les membres inférieurs apparaissent très modelés et d'aspect robuste. Au reste, l'ensemble du corps, d'une anatomie parfaite, donne l'idée d'un homme grand, admirablement proportionné, beau et vigoureux, tel que devait être « *le plus beau des enfants des hommes* ».

En considérant la face opposée, on voit sur la nuque les mêmes marques d'épines que sur le front : la couronne devait donc coiffer en quelque sorte la tête de la sainte victime, ce qui, du reste, est conforme à la tradition.

Le dos, dont l'empreinte est également nette, présente de très

nombreuses traces de coups. Ce sont les marques de la douloureuse flagellation. Les verges et les fouets ont dû frapper de bas en haut et avec une grande régularité, car les blessures sont disposées de biais sur l'une et l'autre épaule, se dirigeant vers le milieu du dos, et presque toutes parallèles entre elles, pour chaque côté. On trouve ces mêmes traces sur les reins et jusque sur le haut des jambes. Quant aux pieds, détendus et abaissés comme après la mort, ils se perdent des deux côtés dans la photographie, l'étoffe ayant dû être un peu repliée pour entrer dans le cadre préparé pour l'ostension de 1898.

Mais n'eût-on que la photographie du visage, c'en serait assez pour faire admirer le merveilleux résultat d'une science appelée, à la fin du siècle des plus grandes inventions, à concourir à la glorification de l'Homme-Dieu. »

Emmanuel FAURE.

(*A suivre.*)



Le soufflet du valet sur la Face de Jésus

Quand je pense, quand je réfléchis à cette action infâme, je frémis de tous mes membres, ma chair frissonne et la terreur pénètre mes os. Jésus, notre Dieu, notre Père, le Créateur du monde apparaît devant un Pontife comme un voleur ! Et l'un des satellites lui donne un soufflet ! Le serviteur trône sur son siège et le maître est debout devant lui ! Les cieux furent épouvantés, la terre fut ébranlée jusque dans ses fondements, les anges et les archanges se cachèrent sous leurs ailes, les chérubins, les séraphins, consternés d'épouvante, s'irritèrent les uns les autres quand cet homme d'iniquité, cet homme d'infamie, osa donner un soufflet au Sauveur du monde.... O bonté souveraine, ô douceur incompréhensible ! Le Seigneur n'en fut point irrité. Quand j'y réfléchis, l'admiration pénètre mon âme, la terreur pénètre mes os. O mon doux Sauveur, votre patience est un mystère.

Si Celui qui a créé le monde eût voulu exercer sa vengeance, est-il châtiment si terrible qu'il n'eût pu envoyer au coupable ? Mais Il a préféré nous apprendre la patience par laquelle nous pouvons dominer le monde.

(Saint EPHREM.)



« La Sainte-Face est le sacrement de notre Rédemption, la cime de l'autel où s'accomplit le sacrifice qui répare tout et satisfait à tout. »

(Mgr GAY).

MARIE VICTIME DU CŒUR DE JÉSUS

Jésus est Victime et c'est principalement dans son Cœur qu'il est Victime. Son sacrifice, en effet, est une œuvre toute d'amour. « Il m'a aimé, dit saint Paul, et il s'est livré pour moi ; *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me* (1). » — « Il nous a aimés, dit saint Jean. et il nous a purifiés dans son sang. *Dilexit nos et in sanguine suo justificavit nos* (2). Mais l'amour jaillit du cœur comme de sa source, par conséquent c'est dans le secret de son divin Cœur que Jésus a formé le dessein de s'immoler pour nous ; c'est ce Cœur tout aimant qui n'a cessé d'être le principe de tous les sentiments dont il était animé et de tous les actes qu'il a posés en qualité de Victime. « Le sacrifice de Jésus est avant tout un sacrifice intérieur, a dit un vénérable Evêque de notre temps, et c'est dans son intérieur que s'est consommée l'immolation. Notre Victime, c'est l'intérieur de Jésus, tout rempli de louange et d'amour. Notre Hostie, c'est le Cœur de Jésus (3). »

Initiée aux plus hauts mystères de la foi, Marie savait tout cela et comme, prévenue par la grâce de son Fils, elle était toute pénétrée et animée de l'esprit de Victime, elle n'a pas hésité à se proclamer la Servante du Seigneur, c'est-à-dire à se mettre au service de l'Homme-Dieu, à se consacrer au Cœur de Jésus, son Hostie divine, à se dévouer, à s'immoler pour son bon plaisir et pour les intérêts de sa gloire : si bien que dès l'incarnation et pour toujours, Marie est véritablement Victime du Cœur de Jésus. Nom magnifique, incomparable ! car il signifie que l'âme fidèle est, par imitation, Victime de Dieu avec Jésus et que, par dévouement, elle est entièrement consacrée à Jésus pour servir ses intérêts et procurer sa gloire.

C'est pourquoi Marie a voué un culte tout particulier à ce divin Cœur. Elle adore ce Cœur qu'elle sait être le sanctuaire de la Divinité, l'océan sans rivage de la sainteté, de la bonté infinie et dont les battements règlent la marche du monde et le rythme des siècles. Elle s'humilie, elle s'anéantit devant lui, dans la contemplation de ses adorables perfections ; elle est la première adoratrice du Sacré-Cœur. Elle remercie ce Cœur des insignes faveurs qu'elle en a reçues. Elle sait qu'elle a été, grâce à lui, l'objet d'une Rédemption exceptionnelle et qu'avec cette prérogative de l'Immaculée-Conception elle lui doit des biens et des honneurs sans

(1) *Eph.*, 5, 2.
(2) *Apo.*, 1, 15.
(3) Mgr BAUDRY, év. de Périgueux.

nombre, à en rendre jaloux les anges eux-mêmes. Aussi lui a-t-elle voué une reconnaissance sans bornes dont nous avons un écho, rien qu'un écho, mais déjà si émouvant, dans le *Magnificat,* dans cette exultation de toute son âme pour le Dieu son Sauveur. Elle aime ce Cœur d'un amour qui l'emporte sur celui qu'auront tous les saints et toutes les saintes, jusqu'à la fin des siècles. Et pourtant combien enflammés déjà étaient les accents d'un Bernard et d'un François d'Assise, d'une Gertrude et d'une Thérèse ! Quand elle caresse son divin Enfant, quand elle contemple l'Ouvrier de Nazareth, quand elle admire en Lui les progrès constants de la sagesse et de la grâce, elle ne s'arrête point à ce beau visage qui émeut les anges, à ce profond regard doux et pur comme le feu des étoiles, elle pénètre jusqu'à son Cœur, elle s'y complaît et l'aime toujours davantage. Enfin Marie étudie ce Cœur pour se faire une règle de vie. Elle en écoute les divins enseignements, car, des profondeurs infinies de sa personne adorable, Jésus tirait chaque jour quelque trésor qu'il faisait passer de son Cœur filial dans celui de sa Mère, par de tendres colloques et de ferventes prières ; il préparait ainsi son œuvre de salut et de perfection sur une âme chère, la plus noble et la plus sainte qui eût jamais honoré la création et réjoui le regard de Dieu.

C'est ainsi que, pendant les trente années de la vie cachée de Jésus, Marie est vraiment Victime de son Cœur, vouée à son culte, à la contemplation, à l'extase même, puisqu'elle vit constamment dans la présence béatifique du divin Enfant. Mais lorsque, son heure étant venue, Jésus sort des ombres silencieuses de Nazareth et entre dans sa vie publique, alors s'ouvre pour Marie une voie douloureuse qui nous la fait apparaître Victime du Cœur de Jésus, par l'expiation, par la réparation. Assurément, Marie a toujours été une Victime d'expiation, parce que toujours Jésus a été le grand, l'universel méconnu, mais c'est surtout au Calvaire qu'elle est cette Victime. Jésus, en effet, vient d'être attaché à la Croix ; l'air retentit en vain des cris de sa détresse ; le ciel paraît l'abandonner et la terre l'a banni de la société des hommes. Mais la Mère de Dieu n'abandonne point son Fils qu'elle console par sa présence. Elle est là devant lui, devant son Cœur broyé, torturé, dans l'attitude d'une Victime : elle pleure, elle prie, elle souffre, en un mot, elle expie, par tous ses sentiments et ses actes de Victime, les outrages et les ignominies dont ce divin Cœur est abreuvé ; elle supplie Dieu d'accepter son holocauste et de pardonner à tous les pécheurs. Oh ! comme ce sacrifice de la Mère dut être agréable au Cœur du Fils et provoquer la miséricorde divine en faveur de l'humanité coupable !

Après l'Ascension, Marie, retenue sur la terre pour être la Mère de l'Église naissante, y continue sa vie de Victime du Cœur de Jésus devant l'Eucharistie qui fut pour elle l'objet de ses plus

pures affections, le sujet ordinaire de ses contemplations. Prosternée devant Jésus, devant son divin Cœur, elle adorait et priait de toutes les ardeurs de son âme : elle ne le quittait que pour s'occuper des intérêts de sa gloire et du salut des âmes. Dès le cénacle, en effet, elle soutenait admirablement les prémices des fidèles par la sainteté de ses exemples, l'autorité de ses conseils, la suavité de ses consolations, l'efficacité de ses prières. Véritablement Mère de l'Église, Maîtresse et Reine des Apôtres, elle leur communiquait libéralement les divins oracles conservés dans son cœur, elle qui avait pénétré au-delà de tout ce qu'on peut concevoir, dans les profondeurs insondables de la divine sagesse, et ces fonctions de Mère continueront pour Marie jusqu'à sa glorieuse Assomption. Il est donc vrai que le nom de Victime et même de première Victime du Cœur de Jésus convient éminemment à Marie, à cette Mère admirable dont toute la vie n'a été qu'une longue chaîne ininterrompue de sacrifices, de souffrances et d'immolations qui devaient consoler et honorer le Cœur de son divin Fils.

Le 19 septembre 1846, à l'heure où l'Église célébrait les premières vêpres de Notre-Dame des Sept-Douleurs, la Très Sainte Vierge apparaissait à la Salette dans un état de Victime qui rappelait et reproduisait sur le vif la scène évoquée par la première strophe du *Stabat*. C'était bien, en effet, un Calvaire, cette montagne âpre et sauvage de la Salette ; c'était bien une mère, la Mère des douleurs, cette belle Dame qui pleurait, tantôt assise sur une pierre, le visage caché dans ses mains, tantôt debout et révélant aux enfants de la montagne de tragiques secrets. C'était bien la vue d'une Croix, placée sur sa poitrine, qui lui arrachait des sanglots ; c'était donc bien, en vérité, la Mère de douleurs, debout, au pied de la Croix, *Mater dolorosa, juxta crucem lacrymosa*. Or, dans cette attitude, Marie se plaint de son peuple, parce qu'il est infidèle à suivre la voie tracée par son divin Fils. « Le peuple de Jésus, dit-elle, ne veut pas se soumettre... le nom de Jésus est blasphémé... le mystère de son amour, l'Eucharistie, n'est pas aimé... ils ne savent pas jurer sans mettre le nom de mon Fils... Ils ne vont à la Messe que pour se moquer de la religion... » Ainsi parlait Marie, uniquement préoccupée des intérêts de Jésus et de sa gloire ; elle ne parle que de lui ; elle presse toutes les âmes rachetées par son précieux Sang de se convertir, de se soumettre à son empire, et pour les gagner, pour les jeter toutes aux pieds de Jésus, elle pleure, se plaint, elle promet, elle menace même. En un mot, par ses paroles comme par ses larmes, elle dit à tous : il faut que Jésus règne ! *Oportet illum regnare* ! C'est bien là le but final de son Apparition, comme c'est l'ardent et perpétuel désir de toute Victime du Cœur adorable du divin Rédempteur.

Abbé Lhomme.

LES PROCESSIONS DU SAINT SANG DU CHRIST


LA solennité de l'Invention de la Sainte-Croix est célébrée d'une façon particulière à Milan, la ville de saint Ambroise et de saint Charles Borromée ; à Bruges, l'antique et célèbre ville de Flandre ; à Weingarten, en Souabe, et à Bero-Munster, dans le canton de Lucerne.

A Milan, une procession solennelle se rend ce jour-là, avec les reliques de la Passion, de la cathédrale de Santa-Maria, dite Il Duomo, à la basilique de Saint-Ambroise, le plus célèbre et vénéré sanctuaire de Milan.

A Bruges, la procession annuelle a un tel éclat qu'elle attire des milliers de fidèles des deux Flandres, du Brabant et des pays wallons.

Il en est de même à Weingarten, en Souabe ; la procession de Bero-Munster se fait dans un cadre plus restreint, néanmoins on y vient annuellement des Cinq Cantons catholiques du centre de la Suisse.

La procession du Saint Sang de Bruges a, d'après le *Bien public* de Gand, accompli, cette année-ci, son 763e itinéraire à travers les rues de la ville.

Cette procession forme un cortège d'une richesse incomparable, rappelant les grands événements qui présidèrent à la translation de la précieuse relique. Comme toujours, toute la noblesse et la haute bourgeoisie flamandes y ont figuré dans des costumes splendides.

Un tel spectacle devait nécessairement attirer la foule des fidèles. Le *Bien public* l'évalue à environ 75.000 personnes.

La procession comprenait deux parties, la religieuse et la biblique. Cette dernière était très impressionnante par la fidélité de ses figurations, comme de ses groupes chantants.

L'éclat du cortège fut tel, qu'il rappelait beaucoup le célèbre cortège du 750e anniversaire, composé de trois parties, dont la première figurait l'histoire de la relique du Saint Sang à travers les siècles, comprenant sept groupes, parmi lesquels celui de Marie de Bourgogne et sa cour.

Des détachements de soldats d'infanterie formaient la haie sur le parcours de la procession.

Dans le cortège, ouvert et fermé par des escadrons de lanciers, étaient intercalées les trompettes du 3e lanciers, les musiques de l'infanterie de ligne et celle de la garde civique de Bruges.

La procession du Saint Sang à Weingarten, en Souabe, fut moins splendide, mais aussi pittoresque. Weingarten est une ancienne abbaye bénédictine, fondée il y a près de neuf siècles par la Maison des Guelfes, abbaye dont le Père Abbé était prince du Saint-Empire. La procession de Weingarten se fait à cheval et parcourt ainsi les environs de l'abbaye.

Mais alors qu'un temps splendide favorisait la procession de Bruges, celle de Weingarten a été un peu diminuée par suite du fort mauvais

temps de l'après-midi, qui empêcha de nombreux pèlerins de venir à cheval de cinq lieues à la ronde, pour figurer avec leur monture dans la procession.

La veille de la fête, il y eut une procession aux cierges, montant au sanctuaire du *Kreuzberg*, la colline de la Sainte-Croix. Le jour même de la fête, le Père Abbé Notz, abbé d'un voisin monastère cistercien, remit en grande solennité la sainte relique au *Blut-Ritter*, c'est-à-dire à l'ecclésiastique qui, monté à cheval, suivit, avec les pèlerins également à cheval, le parcours ordinaire de la procession du Saint Sang.

La *Postzeitung*, organe catholique d'Augsbourg, dit que, malgré le mauvais temps, la solennité avait attiré des milliers de fidèles, venus pour assister à cette procession à cheval.

La procession de Bero-Munster, dans le canton de Lucerne, laquelle se fait également à cheval, a été moins grandiose et pittoresque que celles de Milan, de Bruges et de Weingarten. Pourtant, d'après les vues publiées par le supplément littéraire illustré du *Vaterland* de Lucerne, la procession de Bero-Munster avait, dans le cadre spécial du pays, son cachet particulier historique et plusieurs fois séculaire.

H.-G. Fromm.
(*L'Univers.*)



Recommandations de Prières



Le rétablissement de la santé du Souverain Pontife et les intérêts de l'Eglise. — Les Evêques et les Prêtres du monde entier. — Les œuvres sacerdotales et eucharistiques. — La diffusion de la Sainte-Face et du « Divin Crucifié ». — Le santé d'un père de famille. — Les exercices d'une mission dans une paroisse. — Un pécheur mourant. — Une grâce pressante. — Le clergé d'une paroisse. — L'œuvre des vocations dans une famille religieuse. — La guérison d'une Supérieure et les intérêts spirituels d'une Communauté. — Une âme en grand danger de se perdre. — La conversion d'un grand pécheur. — La conversion d'un vieillard qui refuse de recevoir le prêtre et de trois autres pécheurs. — Trois familles dans une grande désolation. — Un jeune homme égaré. — Plusieurs prêtres et leurs œuvres. — Un malade menacé de perdre la vue. — La paix et l'union des cœurs dans une famille. — La situation de deux personnes. — Un commerce confié à la servante de Dieu, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face. — Les intentions spirituelles et temporelles de trois familles ; leurs défunts. — Une nombreuse famille. — Une mère de famille malade. — Le salut d'une famille. — Une zélatrice demande la grâce d'une bonne mort. — Une mère demande la préservation de ses fils. — La réussite d'une affaire grave et pressante. — Les nombreuses intentions d'une zélatrice. — Une vocation religieuse. — L'avenir d'un jeune homme. — La grâce de la foi pour une âme égarée. — Un père et une mère de famille. — Deux familles religieuses. — Le succès des examens d'un jeune homme. — Une jeune fille gravement malade. — Le succès d'une entreprise. — Plusieurs intentions particulières. — Les nombreuses intentions qui nous ont été recommandées par correspondance.

Protector noster, adspice Deus, et respice in Faciem Christi tui!

LES FÊTES CONSTANTINIENNES A ROME

La grande Octave du Latran (6-13 avril).

S'IL convenait d'inaugurer les cérémonies du Jubilé aux Catacombes, berceau sanglant de la liberté de l'Église, il n'était que juste de fixer le centre des fêtes jubilaires à Saint-Jean-de-Latran. Plus que toutes les autres vénérables basiliques romaines, celle-ci garde le souvenir de Constantin et de la paix qu'il accorda à l'Église après trois siècles de persécution victorieusement traversés.

C'est une demeure impériale — la maison de sa mère Fausta — que le potentat converti donne au Pape Miltiade. Lui-même y jette les fondations de la première basilique et y travaille de ses royales mains. Dédiée au *Christ Sauveur,* elle affirme la défaite des faux dieux, et cette affirmation est d'autant plus solennelle qu'elle s'élève dans les murs mêmes du palais où régnait naguère l'héritier de la puissance et du titre des maîtres du Paganisme.

On connaît la gracieuse légende dont la foi du moyen âge a auréolé l'abside du premier temple chrétien. Au jour même de sa consécration par le Pape saint Sylvestre, tandis que Constantin assistait avec toute sa cour à la cérémonie liturgique, une radieuse image du Sauveur perça soudain la nue et vint se fixer pour toujours au sommet de la voûte. Seize siècles ont passé. Elle est encore là, la Face du Christ, au-dessus de la Croix triomphante et semblant redire à l'Église et à ses enfants : « *Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* »

Pour la grande octave qui commence, Saint-Jean a revêtu une parure magnifique et inaccoutumée.

De larges tentures de damas rouge, brodées d'or, recouvrent les pilastres des grandes nefs, et des milliers de lampes électriques dessinent toutes les lignes architecturales et font ressortir les trois grands arcs qui ouvrent successivement le transsept, le chœur et l'abside.

L'image du Sauveur « acheropita », que la tradition séculaire dit avoir été peinte par les anges, est exposée devant la *Confession,* et un autel provisoire est installé au bas de l'autel papal, au sommet de la grande nef, pour les cérémonies.

Et maintenant que tout est prêt, d'inoubliables fêtes commencent en ce centre auguste de la catholicité, et vont se multiplier, pour ainsi dire, sans interruption, pendant toute cette semaine.

Dimanche, 6 avril.

Dès 8 heures, le grand portail, orné de larges draperies de velours rouge frangé d'or, ouvre ses portes aux rangs pressés de quatre mille jeunes gens qui, entourant les étendards de la *Gioventu cattolica,* s'avancent dans les nefs illuminées, en chantant les litanies du Sacré-Cœur.

S. Ém. le cardinal de Laï célèbre la sainte messe. Le vénéré curé de Saint-Jean adresse une ardente allocution à cet auditoire qui vibre de foi et d'enthousiasme.

Après la vénération d'une insigne relique de la vraie Croix, le cortège s'organise de nouveau et s'en va du Latran à Sainte-Croix-en-Jérusalem, de Constantin à sa mère, sainte Hélène..... Là, des voix éloquentes commentent à ces généreux jeunes gens le sens historique et catholique de ces fêtes et leur parlent de la *mission* que les jeunes ont à remplir pour l'honneur de l'Église et le bien de la Patrie.

Pendant ce temps, une autre procession se déroule du palais du Latran sur la grande place, et envahit de nouveau les vaste nefs de la basilique. Elle se compose des paroisses du centre de Rome qui entendent la sainte messe, chantent leur foi, entendent un *fervorino* du digne curé de Saint-Lorenzo in Lucina et reprennent le chemin de Rome en déployant au grand soleil leurs nombreuses bannières et leurs brillants étendards.

La splendeur du culte se manifeste avec plus d'ampleur encore dans l'Office Pontifical grec, commencé à 10 heures. Grande et noble idée ! L'Église romaine invite l'Église d'Orient à ouvrir le jubilé dans l'archibasilique « tête et maîtresse de toutes les églises ». Pouvait-elle mieux exprimer son amour maternel pour ces vénérables liturgies qui remontent à S. Jean Chrysostome et à S. Basile le Grand ?

C'est Mgr Papadoupolos, Évêque de Grazianopolis, qui célèbre assisté de deux Évêques, de deux abbés mitrés et de deux prêtres *concélébrants* avec lui.

Au nombre de plus de cent, divisés en deux chœurs, les Bénédictins de Saint-Anselme exécutent avec un art religieux exquis et une rare perfection les mélodies grecques. Une foule immense suit avec recueillement les rites d'un symbolisme si expressif. Il est plus de midi quand la fonction se termine par une abondante distribution de *pain bénit.* A ce moment, il y eut une véritable invasion du sanctuaire par les prêtres, les séminaristes et, faut-il le dire ?... par des bonnes Sœurs et plusieurs dames qui réussirent, elles aussi, à obtenir du généreux célébrant la parcelle bénite qu'il puisait à larges mains dans trois grandes corbeilles.

La cérémonie du soir voyait de nouvelles foules remplir la

basilique brillamment illuminée. S. G. Mgr Tei, archevêque de Pesaro, parla *sur les vertus cachées de la Croix.* Bien des larmes ont coulé pendant cet émouvant sermon, surtout quand l'orateur, très ému lui-même, s'est écrié : « Qu'est devenue aujourd'hui la liberté de l'Église ? Hélas ! elle est prisonnière avec Pie X au Vatican. Qu'en adviendrait-il de toi, ô Rome, si le grand vieillard blanc s'éloignait de tes murs?..... »

S. Ém. le cardinal Cassetta, précédé d'un imposant cortège, donne la triple bénédiction.

Depuis des siècles, le Latran n'avait vécu une si glorieuse journée.

Lundi, 7 avril.

Avec moins de magnificence, mais non moins de ferveur, les pèlerinages se succèdent tout le jour. La première cérémonie est réservée chaque matin aux Ordres religieux et aux diverses Congrégations de la Ville Éternelle. La seconde aux diverses nations représentées par leurs Séminaires et les pèlerins actuellement à Rome.

A 10 heures, c'est la nombreuse colonie des deux Amériques qui envahit la basilique, ayant à sa tête plusieurs Évêques. S. G. Mgr Kennedy, évêque d'Andrinople, célèbre la sainte messe, entouré des élèves des Collèges canadien, américain du Nord et américain du Sud. Trois discours ont été prononcés en anglais, en espagnol, en portugais. Les Canadiens-Français eussent sans doute été heureux d'en entendre un quatrième, en français celui-là. Peut-être n'a-t-on pas voulu prolonger outre mesure cette édifiante réunion. Dans tous les cas, on m'affirme que cette lacune n'empêchera pas les Canadiens de continuer à penser, à écrire, à parler, à prier dans la langue aimée de Bossuet et de Corneille. A eux, plus qu'à tous les autres, s'applique le beau vers de Bornier :

Tout homme a deux pays, le sien et puis la France.

A 5 heures, S. G. Mgr Marini, évêque de Norcia, redit en un langage élevé et qui semble emprunter à l'Ombrie les nuances délicates et variées de son ciel, *ce que le Rédempteur a accompli pour le relèvement de tous ceux qui souffrent.* La bénédiction est donnée par S. Ém. le cardinal Pompili, récemment nommé Vicaire Général de Sa Sainteté.

Mardi, 8 avril.

A 8 heures, ce matin, la basilique se remplit des communautés religieuses, qui chantent en procession les litanies des Saints,

entendent la sainte messe et un beau sermon de Don Gianferrari, des salésiens de Don Bosco.

Les peuples slaves, représentés par les Collèges polonais et rhutène et un grand nombre de pèlerins, viennent à 10 heures assister à la messe célébrée par S. G. Mgr Symon, archevêque d'Attalie. Le sermon est prononcé en latin par le Rme P. Smolikowski.

Le soir, devant une nombreuse assemblée, M Vettori, évêque de Tivoli, prêche *sur les effets pratiques que doivent produire dans les âmes ces fêtes jubilaires.* C'est S. Ém. le cardinal Van Rossum qui donne la bénédiction eucharistique.

Mercredi, 9 avril.

Quelle belle procession de religieux recommence ce matin avec les missionnaires du Sacré-Cœur, les Salésiens, les Pères du Saint-Sacrement, les Oblats de Marie, etc., etc. ! Dans un discours tout apostolique, le R. P. Fr. di Paolo, passioniste, établit une saisissante comparaison entre les persécutions antiques et celles qui affligent encore aujourd'hui l'Église. La fidélité à l'Église, au Pape, à Jésus-Christ, vaincra demain comme hier.

Voilà le tour des colonies anglaises, irlandaises et écossaises. S. G. Mgr Clune, évêque de Perth, célèbre la sainte messe, et le R. P. Pope, dominicain, donne un docte discours, excitant son auditoire à prier avec confiance pour la conversion de l'Angleterre.

Encore un sermon magnifique, le soir, prononcé par S. G. Mgr Cosenza, archevêque de Capoue, devant une immense assemblée. Avec quelle ardeur il prêche *l'obéissance aux enseignements de l'Église et aux directions du Pape !* La bénédiction du Saint-Sacrement est donnée par S. Ém. le cardinal Granito di Belmonte.

Jeudi, 10 avril.

Dès les premières heures, de nouveaux groupes de religieux remplissent la basilique. Ce sont les passionistes, les rédemptoristes, les oratoriens, les camilliens, les jésuites, les barnabites, etc.

A l'autel, le Rme P. Vido, général des camilliens, célèbre les saints Mystères. En chaire, le R. P. Turchi, jésuite, adresse *à ses frères* un chaleureux appel à la perfection religieuse, comme moyen de consoler la sainte Église et de lui assurer des jours meilleurs.

A 9 heures, la communauté arménienne assiste à une messe pontificale dans son rite si majestueux et si plein de symboles. Cette florissante chrétienté de l'Orient, évangélisée par les Apôtres, eut des rapports directs avec le pape Sylvestre et avec l'empereur

Constantin. Le nom de ce Pontife est célébré dans sa liturgie et, aux fêtes solennelles, au memento des saints rois, le nom de Constantin est toujours remémoré. C'est S. G. Mgr Kojunian, archevêque de Chalcédoine, qui pontifie assisté de nombreux ministres vêtus de riches costumes orientaux.

Un grand nombre d'étrangers, attirés par la nouveauté de cet office, avaient pris place dans les tribunes.

Immédiatement après, les Allemands eurent leur pèlerinage imposant et très bien organisé. On remarque surtout les élèves du Collège germanique, avec leur soutane toute rouge.

S. G. Mgr Doebling, évêque de Nepi, célèbre le divin Sacrifice, et le R. P. Esser, dominicain, donne un savant sermon. Le chant, exécuté par la chapelle grégorienne, sous la direction de Mgr Muller, fut superbe.

La cérémonie du soir fut présidée par S. Ém. le cardinal Vincent Vannutelli, et le discours prononcé par S. G. Mgr Pujia, archevêque de Saint-Severina. *Conséquences de l'Édit de Milan pour l'Église, fruits à retirer de ce jubilé :* voilà les deux divisions de cette solide et éloquente instruction.

Vendredi, 11 avril.

C'est une vision du moyen âge qu'offre ce matin aux regards du pèlerin Saint-Jean-de-Latran. Plus de deux mille moines remplissent ses vastes nefs. Ce sont les Ordres de la Pénitence, les quatre familles Franciscaines, les Trinitaires, les Mercédaires, les Carmes des diverses observances, les Augustins, les Dominicains, etc., etc.

Par une idée heureuse, l'imposant et solennel cortège s'organise sous les ravissantes arcades du célèbre cloître du XIIe siècle, chef-d'œuvre de Vassalletti.

Le T. R. P. Desqueyrous, procureur général des dominicains, dit la sainte messe, et le R. P. Diani adresse à ces milliers de *frères* une allocution pleine de salutaires et opportuns enseignements.

C'est encore dans le cloître, à 10 heures, que les colonies espagnole et portugaise commencent leur belle procession et inaugurent leurs chants vibrants de foi et de sainte allégresse. Elles assistent au saint Sacrifice, offert par S. G. Mgr Vasconcellos, et entendent le sermon donné par Mgr l'Évêque d'Orense.

A la fonction du soir, S. Ém. le cardinal Billot officie et S. G. Mgr Castelli, évêque de Fermo prononce un vigoureux discours *sur les droits et les devoirs des catholiques.*

Outre ces cérémonies officielles, la basilique a vu tous ces jours de nombreux pèlerinages fouler ses vénérables parvis. Ce sont des groupes considérables venus de Trévise, de Vicence, de l'Istrie,

de l'Illyrie, de Trieste et de Pologne : en sorte que la prière ne cesse pas, que les cantiques montent vers le ciel d'une manière ininterrompue.

Samedi, 12 avril.

Ce matin encore le pèlerinage des religieux a été nombreux et édifiant. Il se composait des Prémontrés, des Basiliens, des Cisterciens, des Trappistes, des Chartreux, des Camaldules, etc., etc. L'Abbé Général des chanoines du Saint-Sauveur célèbre les divins Mystères et le R. P. Lugano, olivétain, fait entendre une brève mais fervente allocution.

C'est maintenant la colonie française qui accomplit son pèlerinage. Nombreux sont les représentants de la France à Rome. Tous ont tenu à honneur de venir aujourd'hui prier ici ensemble pour l'Église et pour la Patrie. La procession qui s'organise dans la chapelle *Severina* présente un magnifique coup d'œil. Voici la croix portée par un séminariste français escortée de torches ardentes. Viennent ensuite les Filles de la Charité, les Petites Sœurs des Pauvres, des groupes de pieux laïques et de dames, les Sœurs de la Présentation, de Saint-Thomas de Villeneuve, des religieux français de tous les Ordres et de toutes les Congrégations, le Séminaire français au complet, le corps des Chapelains de Saint-Louis-des-Français, de nombreux prélats en costume violet entourant S. G. Mgr Gilbert, évêque d'Arsinoé.

Avec quelle ferveur l'on chante les litanies du Sacré-Cœur « qui a tant aimé les hommes » et qui s'est révélé tout d'abord à la France ! N'est-ce pas ce divin Cœur que Léon XIII a proposé aux adorations du genre humain comme un nouveau *Labarum* qui le conduira aux surnaturelles victoires ? Léon XIII ! Comment l'oublier à Saint-Jean-de-Latran ? Comment n'y pas penser à cet instant même où le cortège défile pour ainsi dire sous son regard... Il est là, debout, majestueux, couronné de la tiare, drapé dans sa grande chape de marbre blanc, le bras largement étendu, la main ouverte pour bénir toujours... C'est ainsi qu'il apparaît sur le tombeau superbe que la reconnaissance lui a élevé tout près de cette abside royalement agrandie et somptueusement décorée par ses soins. Hélas ! le tombeau est toujours vide... et Léon XIII qui n'a pu visiter une seule fois pendant son long pontificat sa cathédrale de Rome, ni voir les splendeurs dont il l'a revêtue, attend encore, dans sa sépulture provisoire du Vatican, l'heure où on lui permettra enfin de venir ici reposer dans son dernier sommeil...

Mgr Gilbert célèbre la sainte messe pendant que la *schola* du Séminaire français exécute avec une rare perfection des œuvres de Palestrina et de Vittoria. A l'évangile, Mgr Glorieux, chanoine

de Sainte-Marie-Majeure, prononce d'une voix sonore et qui arrive jusqu'aux oreilles et jusqu'aux cœurs de ses nombreux auditeurs un discours très fortement pensé et très parfaitement écrit. En voici une synthèse assez exacte.

Le sympathique orateur démontre l'importance de l'Édit de Milan non seulement pour l'Église, mais pour l'humanité tout entière, car, suivant le mot « divinement profond » de Jésus, c'est la seule vérité qui peut donner au monde la liberté : *Veritas liberabit vos*. Il rappelle d'une manière saisissante ce que l'Église catholique, qui est l'organe de la *vérité divine,* a fait au cours des siècles pour sauvegarder la doctrine du *libre arbitre* contre les théories du déterminisme.

Mais hélas ! depuis la chute originelle, le libre arbitre est exposé à toutes les défaillances de la concupiscence et à tous les assauts des passions. Cette liberté débile est en péril ; seule l'Église peut la sauver et la fortifier par son enseignement infaillible et par les effets surnaturellement efficaces de ses divins sacrements, surtout par l'Eucharistie qui fait descendre Jésus lui-même au centre de l'être humain et Le garde vivant et agissant au milieu des siens. C'est ainsi que l'Église assure aux individus *la liberté du bien* et leur donne la force de l'accomplir.

Précisément parce que l'Église, en soutenant dans les individus la liberté du bien, contribue puissamment au règne *de la justice* sur la terre, et de plus, parce qu'elle a le devoir et le pouvoir d'étayer par tous les adjuvants convenables cette liberté individuelle du bien, elle garantit aussi le respect de la liberté dans la société. Elle le fait par son action profonde sur la famille, sur l'État et sur toutes les autres ramifications de la vie sociale.

De l'aveu même de ses ennemis les plus déclarés, l'Église seule a fait disparaître l'esclavage, « qui a reculé devant la croix libératrice comme devant le soleil les horreurs de la nuit ».

Pour accomplir ce bien nécessaire et assurer aux individus et aux nations ces fruits salutaires de liberté, l'Église, à son tour, réclame la liberté.

Elle la réclame pour les dépositaires de sa divine autorité, pour la pratique de la vie religieuse de ses enfants d'élite, pour son enseignement, pour son Chef auguste.

Et c'est parce que l'édit de Constantin reconnaissait pour la première fois publiquement à l'Église ses droits à la liberté et lui permettait ainsi de répandre plus abondamment ses trésors sur l'humanité, qu'il a été une date si importante dans l'histoire de l'Église et du monde.

Que ces fêtes pacifiques rappellent donc à tous les peuples ce qu'ils doivent à l'Église. Qu'elles le rappellent surtout à sa « fille aînée », à la France, d'où Constantin prit son essor victorieux

vers la Rome toute-puissante et qui profita la première et la plus largement de la grande paix de l'Église.

Après ce beau discours, l'assemblée tout entière éclata unanime en ce refrain si significatif à cette heure et dans un tel lieu :

O Marie, ô mère chérie,
Garde vive en nos cœurs la foi des anciens jours ;
Entends du haut du ciel ce cri de la patrie :
Catholiques et Français toujours !

Quand le divin sacrifice fut terminé, Mgr Glorieux lut en chaire la Consécration au Très Saint Sauveur et toute la foule chanta le *Salve Regina* et le *Credo,* dans un superbe unisson. Mgr Gilbert donna alors la bénédiction de la vraie Croix et la cérémonie prit fin vers midi, en laissant au fond des âmes une douce et forte impression. C'est bien ainsi que l'on prie et que l'on chante là-bas, à Lourdes et à Montmartre...

Au salut du soir, S. G. Mgr Scaccia, archevêque de Sienne, donna le sermon *sur les vicissitudes de l'Église à travers les âges et ses perpétuelles victoires par le martyre et par la sainteté.* S. Ém. le cardinal Rampolla, assisté des Séminaires français et belges, donna la bénédiction à une nombreuse assistance.

Dimanche, 13 avril.

Cette inoubliable journée s'ouvre par un pèlerinage des confréries romaines qui, avec la pittoresque variété de leurs costumes et portant de nombreuses bannières, animent la basilique dès les 8 heures. C'est bien encore une vision du moyen âge et que seule Rome peut donner. L'Eminentissime cardinal Gennari pontifie.

A 9 heures, les députations des paroisses des quartiers de l'Est de Rome remplissent littéralement le vaste temple. Debout, la multitude entend un vibrant discours de Don Baldassina, curé de la Basilique. Celui-ci interprète cet immense concours comme une promesse des pères et des mères de famille de réaliser dans le sanctuaire domestique le *Christus vincit, regnat, imperat.*

La solennité de la *Chapelle papale* qui déploie ses pompes à 10 heures et demie ne s'était pas vue à Saint-Jean-de-Latran depuis 1886, le jour de l'Ascension où l'on inaugura la nouvelle abside.

Le bref du Pape chargeant le Cardinal Légat de célébrer en son nom à l'autel papal est attaché à une colonne du baldaquin par un large ruban d'or. Quinze cardinaux en grand costume de chœur assistent sur des banquettes spécialement ornées pour le Sacré-Collège. Le corps diplomatique, en tête duquel sont les ambassadeurs d'Autriche et d'Espagne, puis les ministres de Belgique, de Bavière, de Prusse, etc., occupent une tribune du côté

de l'épître. Une autre tribune en face est remplie par les membres du Comité des fêtes Constantiniennes et par l'aristocratie romaine. Le Cardinal Vincent Vannutelli célèbre pontificalement à l'autel papal, tandis que les chantres de la Sixtine, sous la direction du Maëstro Perosi, font entendre les chants de la liturgie sacrée. Cette extraordinaire fonction où tout s'est admirablement passé se termine à midi. Entre deux orages, le soleil flamboie et lance des rayons de feu sur la grande place couverte d'une foule immense. Au faîte du Latran, se détachant sur l'azur profond, les Apôtres et les Docteurs gesticulent en échangeant avec les statues de Sainte-Croix un dialogue d'allégresse : « *Lætare Jérusalem !* »

A 5 heures, une dernière cérémonie clôture dignement l'Octave Constantinienne. Un peuple aussi nombreux que le matin remplit encore la grande enceinte. S. G. Mgr Lafontaine, secrétaire de la S. C. des Rites, prononce le discours et *montre dans la bataille entre Constantin et Maxence un épisode de la lutte incessante qui met aux prises serviteurs et adversaires de la cause de Dieu. Il termine par une émouvante exhortation aux fidèles, les invitant à faire triompher pratiquement dans l'intime de leur vie l'esprit de l'Évangile sur l'esprit du monde.* Enfin, à la demande de l'orateur, toute l'assemblée récite à haute voix le *Credo*.

S Ém. le Cardinal Merry del Val, précédé des Séminaires de Rome, vient à l'autel papal et entonne le *Te Deum* qui s'élève vibrant, grandiose de la foule enthousiaste. Puis le *Tantum ergo* et la dernière bénédiction.

Il n'y a qu'une voix pour constater le succès sérieux et fécond de cette « grande Octave » qui a été non seulement une fête inouïe pour les fidèles de Rome, mais encore, on peut le dire, pour les fidèles du monde entier.

Aujourd'hui comme hier, ainsi que Dante le chantait

...... *Quando Laterano*
Alle cose mortali andò di sopra,

le Latran s'élève au-dessus de toutes les choses d'ici-bas et transporte les âmes vers le ciel. Cette fête, répétons-le, a été *catholique* dans toute l'acception du terme. Toutes les nations sont venues louer le Seigneur — *laudate Dominum omnes gentes* — dans le temple le plus vénérable de l'univers et se consacrer solennellement à l'unique Sauveur du genre humain. Et c'est ainsi que le vœu de Pie X se réalise et que ces solennités constantiniennes « renouvellent dans les âmes des sentiments de foi et de piété » et « le peuple catholique en retire des fruits abondants et choisis dans le Seigneur (1). »

F. Bernard des Ronces.

Rome, 13 avril 1913.

(1) *Lettres apostoliques*, indictant le jubilé constantinien.

LA DÉVOTION A LA SAINTE-FACE

d'après un auteur du XVII[e] siècle.

CHAPITRE PREMIER (*Suite*).

LES RAISONS POUR LESQUELLES JÉSUS NOUS A LAISSÉ SA FACE ADORABLE

DEUXIÈME RAISON

Jésus-Christ nous a laissé sa Face adorable, afin de nous faire toujours souvenir des traits funestes du péché.


Le Saint-Esprit a fait rapporter par les saints Évangélistes, tous les tourments, toutes les ignominies et tous les affronts que le Sauveur a soufferts, jusqu'aux plus petites circonstances, afin que les fidèles, lisant ces horribles excès de la malice et de la cruauté des Juifs, remarquassent en même temps les funestes effets du péché pour lequel il les a endurés. Mais le saint Évangile ne vient pas entre les mains de toutes sortes de personnes, et la peinture est un livre aisé et ouvert à tous, où les savants et les simples peuvent toujours lire avec édification.

Les couleurs et les traits d'une image nous font connaître, dans un simple regard, ce que l'Écriture ne nous apprend que par une longue lecture et par une forte application d'esprit. Une belle peinture nous touche même plus sensiblement que ce que nous lisons dans les livres. C'est pour ces raisons que Jésus-Christ a bien voulu peindre lui-même, avec les vives couleurs de son sang, sa Sainte Face, dans l'état pitoyable de ses souffrances, afin que nous puissions connaître plus clairement, par ces traits, l'énormité du péché, les rigueurs de la divine justice, l'excès de la charité de notre Sauveur, et concevoir une tendre compassion de ses douleurs.

En effet, nous remarquons dans son chef adorable, couvert et percé de sa couronne d'épines, la peine de notre orgueil. Ses belles et délicates joues sont égratignées par les ongles des soldats, sont meurtries par les soufflets, souillées par les ignobles crachats, pour payer le fard, la vanité et les ornements superbes des femmes. Ses doux yeux, offusqués par le sang, meurtris et pleins de larmes, pleurent nos regards lascifs et immodestes; ses oreilles sont tourmentées par les injures et les blasphèmes, pour l'expiation du plaisir des gens du monde qui écoutent avec complaisance les flatteries et les détractions. Enfin Jésus souffre avec une patience invincible mille outrages et mille affronts qu'on a faits à son vénérable Visage, afin de satisfaire pour nos ressentiments, nos impatiences et nos vengeances. C'est ainsi que Celui qui n'a jamais péché, c'est ainsi que l'Innocent s'est rendu, pour notre salut, la victime de nos péchés. Voyez dans ce miroir la haine infinie que Dieu porte au péché, lui qui, pour le punir, n'a pas épargné son propre Fils unique et son bien-aimé qui s'en était chargé, mais l'a condamné à souffrir des tourments si cruels et des affronts si sanglants.

Si nous considérons encore le péché par rapport au Fils de Dieu même, le dévot Grenade a une pensée admirable. Il en use, dit cet

éloquent homme, comme une bonne mère, qui, pour retirer sa fille des débauches et du libertinage où elle commence à s'engager, voyant que ses corrections ni ses avertissements n'ont pu rien opérer, tourne sa colère contre soi-même, se frappe rudement la tête, s'égratigne le visage, s'arrache les cheveux, et se présente ainsi toute difforme et en pleurs devant sa fille, afin qu'elle connaisse au moins par ce moyen si extraordinaire, l'énormité de ses péchés, le malheur où elle se précipite, et le sensible déplaisir qu'elle cause à sa bonne mère par ses désordres, puisque l'intérêt de son honneur propre ne la touche nullement. Ne semble-t-il pas que le Fils de Dieu met le même remède en usage pour nous tirer du péché? Il nous met devant les yeux l'image de son admirable Visage meurtri, couvert de sang, de crachats, et, pitoyable, voyant que tous les horribles châtiments dont l'Écriture nous menace, ne peuvent rien gagner sur nos esprits pour nous faire abhorrer le péché, afin qu'au moins la considération de tant de douleurs et d'affronts qu'il a soufferts en son sacré Visage nous couvre de confusion et nous fasse résoudre de cesser de l'offenser.

C'est le dernier remède et le plus doux que Dieu pouvait apporter pour nous donner une haine parfaite du péché, au lieu d'exercer les rigueurs de sa justice sur les coupables, de mettre la main sur soi-même, permettant aux bourreaux de lui défigurer le Visage, de le mettre tout en sang et de le couvrir d'ignominie. Adam n'avait point encore bien compris l'énormité de son péché ni pleuré sa faute, jusqu'à ce qu'il eût vu son Fils Abel massacré par son propre frère Caïn. Il y a des docteurs qui assurent que notre premier père, voyant le visage de ce beau jeune homme, affreux et défiguré, ses yeux éclipsés, ses joues auparavant vermeilles devenues pâles et enfoncées, son nez affilé, sa belle bouche retirée et tout son corps baigné dans son sang, sans vie et sans mouvement, se souvenant que sa désobéissance avait donné entrée à la mort dans le monde et qu'elle attirait tant et de si grands malheurs, il demeura tout confus et à demi mort de douleur de son péché, et il commença à pleurer amèrement.

Si nous n'avons pas encore bien appris quel grand mal est le péché, si nous n'avons pas encore pu le pleurer comme il appartient, considérons le beau Visage, non d'Abel, mais de Jésus, non du fils d'Adam, mais du Fils unique de Dieu, notre Seigneur, notre Père et notre Frère, couvert de sang et de crachats, meurtri et difforme. Contemplons sa tête vénérable couronnée d'épines, ses yeux offusqués, sa barbe et ses cheveux arrachés; souvenons-nous que c'est l'ouvrage, non des Juifs et des Gentils cruels, mais l'effet des péchés de notre cœur, de notre langue et de nos mains, et pleurons par une véritable contrition.

Nous pouvons donc connaître par la Sainte-Face combien le péché est énorme et les funestes malheurs qu'il attire, pour le remède desquels la Face adorable d'un Homme-Dieu est si horriblement déshonorée. Vous perdez tous les jours tant de temps à vous considérer dans la glace d'un miroir, pour remarquer les taches de votre visage, afin de les ôter; donnez au moins quelques moments chaque jour pour vous considérer dans le miroir fidèle de la Face sacrée de Jésus-Christ, et pour connaître la difformité de votre âme souillée par vos péchés, afin d'en concevoir de l'horreur et d'y apporter le remède de la pénitence.

A L'ÉCOLE DE « NELLIE »

« la petite Violette du Saint-Sacrement »

I

LES PAROLES

XVI. — « C'est le Dieu Saint qui m'a donné cette fleur; c'est Lui... »

Offertes avec une si grande foi et un si délicat amour, les fleurs de la petite *Nellie* ne pouvaient manquer d'être agréables au Dieu Saint. Ne symbolisaient-elles pas les aimables et précoces vertus de ce petit ange terrestre? Leurs parfums se mêlant aux prières innocentes de la très pure enfant montaient vers le ciel comme un encens embaumé.

Le Cœur de Jésus, ravi des prévenances de sa petite épouse, sembla vouloir la récompenser par une de ces faveurs extraordinaires dont la vie des saints nous donne tant d'exemples.

Voici le fait. A la vérité, il n'a d'autre garantie que le propre témoignage de *Nellie;* mais, à cause de sa sincérité et de son ingénuité indiscutables, il ne nous paraît guère douteux.

En l'absence de sa compagne, la petite malade est descendue seule de son lit et s'est approchée de l'Enfant-Jésus de Prague « pour s'entretenir avec Lui ». Entendant remuer, l'infirmière est vite accourue et voit *Nellie* qui, tenant une belle fleur à la main, s'efforce en vain de remonter sur sa couche.

— « Oh ! la petite espiègle ! s'écrie-t-elle. Je le dirai à la Mère supérieure que vous avez volé une fleur. »

La petite enfant se contenta de répondre avec calme que « l'autel était bien le sien ». Mais, plus tard, quand elle se trouva seule avec Miss Hall, elle lui dit en confidence : *« Maman, j'étais à parler tout à l'heure avec le Dieu Saint, et Lui, m'a donné cette fleur; c'est Lui qui me l'a donnée. »*

*
* *

Toutes les fleurs qui s'épanouissent sous nos pas, *c'est le Dieu Saint qui nous les donne.* Leurs brillantes couleurs, leurs parfums délicieux, leurs innombrables variétés nous invitent à l'admiration, à la reconnaissance, à la louange envers l'Auteur de la nature. Même après le péché, il n'a pas voulu que la terre maudite, sur laquelle se multiplient les épines et les ronces, fût com-

plètement dépourvue de ses dons aimables et gracieux. Le juge qui punit ne laisse pas que de laisser deviner le père qui pardonne, qui aime toujours et ne veut pas que son enfant ait toujours la tristesse en partage.

Aussi bien la vue des fleurs ravissait le cœur des saints et leur arrachait de perpétuelles actions de grâces.

Qui ne sait que saint François d'Assise les appelait « ses petites sœurs » et les invitait à louer avec lui le Seigneur. Il voulait qu'elles fleurissent autour de ses couvents pour réjouir les yeux des *frères* et pour les inviter sans cesse à une sainte allégresse.

A l'encontre des jansénistes et de ceux qui leur ressemblent, le P. Faber se plaît à remarquer : « Quelques auteurs nous disent qu'accorder au sens de l'odorat la jouissance d'une bonne odeur est une horrible marque d'immortification. Et pourtant sainte Marie-Madeleine de Pazzi, en parcourant le jardin du couvent, cueille une fleur, en respire le parfum avec délices et s'écrie : « O Dieu de bonté qui avez de toute éternité destiné cette fleur à procurer cette jouissance à une pécheresse telle que moi ! (1) »

Saint Paul de la Croix aimait à se promener dans la campagne, surtout au printemps, et regardait avec attention toutes les fleurs qu'il trouvait sur son passage ; puis il les touchait avec son bâton en disant : « Taisez-vous, je vous entends ; vous me reprochez mon peu d'amour pour Dieu : taisez vous. » Il avait coutume de dire à ses religieux que les fleurs les invitaient sans cesse à élever leurs cœurs dans des sentiments d'amour et d'adoration vers leur céleste Créateur (2).

La Bienheureuse Mère Barat avait soin des arbres, des plantes, des fruits et spécialement des fleurs, comme étant une des manifestations les plus délicates de la tendresse divine. C'étaient à ses yeux des êtres à respecter, des chefs-d'œuvre à admirer, des existences à rendre belles et douces dans la limite de leur destination (3).

Après les saints, est-il permis de citer le poète qui, lui aussi, est éloquent dans cette ravissante apostrophe :

Pourquoi relevez-vous, ô fleurs, vos pleins calices
Comme un front incliné que relève l'amour ?
Pourquoi dans l'ombre humide exhaler ces prémices
Des parfums qu'aspire le jour ?

Ah ! renfermez-les encore,
Gardez-les, fleurs que j'adore,
Pour l'haleine de l'aurore,
Pour l'ornement du saint lieu !

(1) *Tout pour Jésus*, p. 177.
(2) Mgr STRAMBI : *Vita*, traduction p. 137.
(3) Voir Mgr BAUNARD, *Vie*, II, p. 585-587.

Le Ciel de pleurs vous inonde,
L'œil du matin vous féconde ;
Vous êtes l'encens du monde
Qu'il fait remonter à Dieu (1).

Elle était bien de l'école des saints et des poètes l'aimable petite *Nellie* qui, comme eux, aimait les fleurs et confessait qu'elles étaient des présents du ciel faits à la terre.

*
* *

« *C'est le Dieu Saint qui m'a donné cette fleur.* »

Mères ! cette fleur divine, sortie de la bouche de Dieu même, c'est l'âme de vos petits enfants.

Rien n'est plus fréquent ni plus juste que de comparer les petits enfants aux fleurs. Ils en ont l'amabilité, l'attrait, la fraîcheur... hélas ! aussi, la fragilité...

Un soleil trop ardent, un vent de tempête, une nuit glaciale, suffisent à dévaster les plus riants parterres.

Au souffle de l'enfer, à l'air empesté du monde, au grand soleil du scandale, que vite se flétrissent l'innocence et la candeur des blanches petites âmes !...

Veillez sur elles. C'est le dépôt du Seigneur. Préservez-les, cultivez-les. Vous êtes des jardiniers choisis par le divin Agriculteur afin de lui garder ces fleurs pour les beaux jardins du Paradis. Voilà leur vraie patrie.

Le seul moyen de réussir dans cette délicate et importante culture, ô mères, c'est de faire de *vos fleurs* ce que la petite *Nellie* faisait des siennes. C'est de les consacrer et de les offrir au Dieu Saint du Tabernacle afin qu'il daigne les cultiver avec vous. C'est de les consacrer et de les offrir à la Mère du Dieu Saint : sa présence, son nom, son ombre seule, sont terribles à l'enfer et éloignent tout péril.

Mais pour que vos désirs soient sûrement réalisés, je vous en prie, dans ces virginales corolles, dans ces très purs calices, faites descendre souvent, faites descendre tous les jours la blanche et salutaire Hostie... Elle seule garde les âmes pour la vie éternelle.

F. Bernard des Ronces.

(1) Lamartine, *Hymne du matin.*



LA DIFFUSION DE LA SAINTE-FACE

Diffusion de la grande gravure pour répondre aux désirs du Saint-Père.

Parmain. — « Je veux d'abord vous exprimer mes remerciements pour mon inscription et l'envoi de la magnifique gravure-diplôme de zélatrice, pour la Revue si intéressante et les feuilles de propagande. Notre-Seigneur connaît la modicité de mes ressources, mais Il sait que je ferai tout mon possible pour répandre et faire connaître l'image de sa Sainte-Face que son Vicaire sur la terre nous recommande de propager dans toutes les familles chrétiennes comme un signe de salut. J'espère que, parmi les personnes auxquelles je me suis déjà adressée et auxquelles j'ai distribué documents et gravures, il s'en trouvera qui auront l'inspiration de vous aider pour répondre aux vœux du Saint-Père... » *M. H.*

Lavardac. — « Je vous prie d'avoir l'obligeance de m'adresser trois gravures grand format de la Sainte-Face. Je suis heureuse de pouvoir vous dire que les personnes à qui j'ai montré cette divine Image ont été profondément émues et ont aussitôt voulu se la procurer pour répondre aux désirs exprimés par le Saint Père. J'espère que la vue de ce divin Visage leur aidera à supporter les misères et les souffrances de cette vie. Pour moi, elle m'est un réconfort : plus je la contemple et plus je désire la voir encore... » *M. G.*

Boulzicourt. — « Je vous remercie de l'envoi des grandes images de la Sainte-Face de Jésus qui ont été accueillies avec joie et vénération au Cateau. Si mes moyens étaient en rapport avec mes désirs, la gravure de la Sainte-Face de Jésus serait dans toutes les familles et chez tous les prêtres. Je suis heureuse d'en être la zélatrice; cette insigne faveur que vous m'avez faite il y a près de six ans m'oblige à répondre à vos pieux désirs et à ceux du bien-aimé Pontife Pie X. Que Notre-Seigneur Jésus vous porte le pieux et ardent merci que je vous dis du fond de mon âme et vous bénisse, vous et vos œuvres. Je Le conjure de conserver de longs jours encore notre cher Saint-Père pour sa gloire et le salut des âmes... » *M. R.-T.*

Sabadel. — « Combien je vous remercie de la superbe Image-Diplôme que vous m'avez adressée en m'inscrivant au nombre des zélateurs de la Sainte-Face de Jésus. Afin de me rendre digne de cette insigne faveur, je ferai mon possible pour répandre la dévotion à la Sainte-Face de Jésus et la lecture de votre admirable Revue « Le Divin Crucifié ». J'espère arriver sous peu à vous procurer de nouveaux abonnements et surtout, pour répondre aux désirs du Saint-Père, travailler à placer cette sainte image dans tous les foyers chrétiens de ma petite paroisse. » *L B.*

Chapelle-Basse-Mer. — « Je suis bien heureuse de mon titre de zélatrice de la Sainte-Face de Jésus, et vous remercie de la belle Image-Diplôme que vous m'avez adressée. Je suis heureuse aussi d'être inscrite sur le *Livre d'Or* destiné à être communiqué au Saint-Père. Je m'efforcerai de répandre cette dévotion si chère à mon cœur et qui répond aux désirs du Saint-Père ; demandez à Jésus de bénir mes efforts. » *M. T.*



O Sauveur Jésus! à la vue de votre très Sainte-Face défigurée par la douleur, à la vue de votre Sacré-Cœur si plein d'amour, je m'écrie avec saint Augustin : Seigneur Jésus, imprimez dans mon cœur vos plaies sacrées, pour que j'y lise en même temps votre douleur, afin de souffrir pour vous toute douleur; votre amour, afin de mépriser pour vous tout autre amour.



VARIÉTÉ

Un collectionneur de figures.

÷ ÷ ÷ ÷ ÷

ES compliments, mon cher. Un charme, ton appartement. Il est impossible de ne pas reconnaître, en entrant, le gîte de l'homme délicat, de l'artiste que tu as toujours été.

— Tu exagères. J'aime les belles choses, c'est vrai. Mais le luxe m'est interdit. Mes ressources sont si limitées... J'ai cherché à rendre ma garçonnière aussi gaie que possible; et ce que j'ai voulu avant tout c'est un peu d'idéal... Tu vois que j'ai des gravures en nombre. Je les aurais aimées luxueuses; rien n'est trop cher quand il s'agit de l'art; cependant j'ai dû me contenter de photographies, la plupart du temps.

— Aussi, tu as une véritable galerie. Peux-tu m'en faire les honneurs? Oh! Oh! tu es éclectique!

— Oui. La beauté n'est pas l'apanage d'une école, ni d'un genre. J'ai mis sous mes yeux tout ce qui pouvait suggérer une pensée noble, un élan vers l'idéal, tout ce qui contient une leçon d'énergie.

— Mes félicitations!... cette jolie dame aux yeux mi-clos qui, le buste en avant, vous darde un regard chargé de langueur, qui est-ce?

— Comment, tu ne la reconnais pas? La comtesse des Griailles! La poétesse qui vibre aux ardeurs innombrables de la Nature en joie, et dont les vers rendent sensibles aux vulgaires mortels les ardeurs des fleurs, les battements de cœur du soleil et les pamoisons des nuits constellées! Tu me surprends.

— Pardonne-moi, je n'avais pas bien regardé. Et celle-ci? Elle appuie son menton sur son poignet délicat et lève au plafond des yeux demesurés.

— Comme tu dis cela!... Tout l'azur des cieux tient dans ses yeux immenses, et sa voix répercute à nos oreilles les harmonies des astres en marche... Tu sais bien : Alix Martyl, des Variétés Parisiennes?

— Il me semble, en effet... Celui-ci, c'est Taillandier, notre jeune boxeur national. Il a la jolie figure rasée d'Antinoüs et le torse de Milon de Crotone. On voit parfaitement saillir tous les muscles de son corps. Il a rétabli, devant le monde sportif étonné, le prestige de la France méprisée... Tu vois de l'idéal dans ce phénomène?

— Et comment! L'énergie physique, mon cher, dans ce siècle d'avachissement! La culture hellénique de la beauté musculaire, l'idéal grec... Tu me scandalises.

— Pardonne-moi, je ne voulais pas. Ah! voici Fauconneau, l'homme

volant qui escalade les nuages, fait la cour à la lune et regarde pleuvoir sous ses pieds. Il a porté, dans toutes les capitales de l'Europe le drapeau aux trois couleurs sans lui faire effleurer la surface de la terre. C'est un héros national, celui-là. Il est bien à sa place.

— N'est-ce pas? J'ai aussi Bragier, l'illustre inventeur de la télégraphie sans fil, le travailleur modeste et obstiné qui ne sort de sa caverne que pour annoncer une bonne nouvelle à l'humanité. L'homme à qui des milliers d'êtres doivent la vie.

— Très bien. Tu as raison... Mais quel est cet individu qui se cache dans un coin? On dirait que ce portrait a été découpé dans un journal illustré. Mais, n'est-ce pas Bonnot en personne? Que diable peut-il bien faire ici?

Le jeune homme haussa les épaules pour implorer l'indulgence de son ami. A travers un sourire de pitié pour lui-même il dit : « Que veux-tu? une toquade!... Ce garçon m'intéressait. Il a tant fait parler de lui... Et puis, veux-tu que je te dise? Je voulais des têtes pas banales, des figures où l'on pût lire quelque chose.

Celle-là me donne des idées... Ne ris pas... Parfaitement. Ce garçon-là était un mâle. Il avait une âme, une âme de condottiere ou de conquistador. Songe donc : en pleine civilisation, s'insurger contre une société! David contre Goliath... et encore!... C'est du courage, cela, c'est de l'héroïsme. En ce temps de veulerie il m'apparaît avec le prestige d'un vrai professeur d'énergie!

— Tu m'en diras tant!... Mais puisque tu cherches quelque chose dans les figures, laisse-moi te faire observer qu'il en manque une à ta collection. Voyons, tu es chrétien, pratiquant même; — or je constate que tu possèdes des tableaux et des gravures de toutes dimensions, reproduisant les facies des personnages les plus fameux; je trouve partout, sur les tables, sur les consoles, sur la cheminée, sur le piano, une quantité de bonshommes et de bonnes femmes portant des arcs, des livres, des cruches ou des paniers, les uns ayant quelque linge, les autres pas du tout — Mais je ne trouve ici aucune image du Christ.

— C'est vrai. Mais tu sais, la rue Saint-Sulpice, les chromos, le biscuit larmoyant dans le jus de groseille...

— On voit que tu as lu Huysmans, mon cher. Mais là n'est pas la question. Puisque tu veux des têtes qui te disent quelque chose, je t'en ferai voir une, moi, la photographie du Christ en personne. Une figure extraordinaire devant laquelle un snob ne trouverait pas une bêtise à dire...

— Oui, j'ai entendu parler... Le Saint-Suaire de Turin. Mais, tu comprends, au milieu de ces bonzes-là, ne serait-il pas un peu dépaysé?

— Mon pauvre ami! Je croyais pourtant que tu cherchais de l'idéal!

Charles MARTEL.

Le Gérant : E. DERENNE.

LA CHAPELLE-MONTLIGEON (ORNE). — IMP. DE MONTLIGEON. — 5251-5-13.

3e ANNÉE N° 7 JUILLET 1913

LE DIVIN CRUCIFIÉ

Revue de la Sainte-Face



SOMMAIRE :



Pensée directrice pour le mois



Fête du Très Précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ

Chassé de Rome par la révolution, en 1848, Pie IX eut le bonheur de voir la Ville éternelle rentrer dans l'obéissance, l'année suivante, le 2 juillet. En reconnaissance de ce bienfait, il institua la fête du Très Précieux Sang de Notre-Seigneur, afin de confier au Chef invisible de l'Église, l'Epouse qu'Il a acquise par son Sang.

Aimons à profiter de cette Fête pour nous renouveler dans les sentiments de contrition, de reconnaissance, d'amour, que nous devons au Mystère de la Passion de Notre-Seigneur.

« *Par votre Sang, Seigneur, Vous nous avez rachetés de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation, et Vous nous avez acquis le droit de régner avec notre Dieu.* » (*Apoc.*, 5).



La Passion de N.-S. Jésus-Christ en action

X

LES PERPLEXITÉS DE PILATE

Après un premier interrogatoire, Pilate avait déclaré Jésus innocent. « Je ne trouve en lui aucune cause de mort », avait-il dit, en s'adressant aux membres du Sanhédrin et au peuple qui attendaient, hors du Prétoire, le résultat de la comparution de l'accusé devant le juge romain. Cette sentence était contraire à celle du Sanhédrin, qui venait de condamner Jésus à mort C'était le conflit entre les deux autorités.

A la déclaration inattendue de Pilate, les Prêtres et les Anciens répondirent par des protestations véhémentes ; la foule, excitée par ses chefs, éclata en cris de fureur. Des explications entrecoupées s'échangèrent entre les accusateurs et le Juge. Il fallait crier pour s'entendre. Le Prétoire du gouverneur romain dominait de haut la place ; on y accédait par un escalier de marbre de vingt-huit marches, qui est aujourd'hui à Rome ; c'est la *Scala Santa,* par laquelle Jésus était monté pour subir son interrogatoire. Les accusateurs se tenaient en bas, au-delà d'une ligne tracée sur le pavé de la cour, qu'ils ne pouvaient dépasser sans contracter la souillure légale, qui les eût empêchés de célébrer la Pâque.

De leurs rangs s'élevaient des cris, des propos violents qui montaient aux oreilles de Pilate. Au milieu de ce tumulte, parmi les accusations qui redoublaient contre l'innocent, une voix cria, plus forte que les autres, en précisant que si le gouverneur n'avait pas encore eu connaissance des troubles que les doctrines de Jésus suscitaient en Judée, c'est que l'agitateur n'était encore qu'au début de son entreprise ; mais que la sédition allait, gagnant de plus en plus le pays, depuis la Galilée par où il avait commencé.

Pilate connaissait le caractère remuant de cette province, placée seulement sous la suzeraineté de Rome, et qui avait pour souverain immédiat le tétrarque Hérode Antipas ; elle lui avait suscité déjà des embarras et motivé de sa part des répressions sanglantes. D'un autre côté, l'insistance des Juifs à réclamer la condamnation de Jésus, lui faisait craindre de leur part un soulèvement dangereux. Il ne savait comment s'y prendre pour éviter des troubles sans condamner un innocent, dont il avait subi, malgré lui, l'ascendant divin. L'évocation de la Galilée lui fournit un excellent expédient pour se tirer d'affaire,

A ce mot de Galilée, perfidement jeté à ses oreilles, Pilate s'empressa de demander si Jésus était originaire de cette province. Et sur la réponse affirmative qu'on lui fit, il s'avisa, grâce aux ressources de la procédure romaine, de se dessaisir de l'affaire pour renvoyer l'accusé du tribunal du délit à son tribunal d'origine. Puisque Jésus était de Galilée et que c'est là qu'il avait commencé à soulever le peuple juif contre Rome, comme on l'en accusait, son cas relevait de la juridiction du tétrarque, aussi bien que de celle du procurateur de la Judée.

Pilate décida donc de déférer la cause de Jésus à Hérode. C'était une occasion de se réconcilier avec lui, car, depuis longtemps déjà, des différends existaient entre eux, et Pilate pouvait toujours craindre que le fils d'Hérode I, le favori d'Auguste, n'agît contre lui auprès de l'empereur, à Rome.

Le tétrarque de Galilée se trouvait alors, à l'occasion des fêtes de la Pâque, à Jérusalem, où il avait un palais. C'est cet Hérode Antipas qui avait fait décapiter Jean-Baptiste, le précurseur, pour complaire à Hérodiade, la femme de son frère Philippe, avec laquelle il vivait en adultère. En Galilée, il avait beaucoup entendu parler du prophète de Nazareth, sans jamais avoir eu l'occasion de le rencontrer. Il désirait vivement le connaître. Prévenu par un message de Pilate, il attendit Jésus avec curiosité. Dans la salle somptueuse où il se tenait assis sur des coussins, à la mode orientale, des courtisans et des soldats l'entouraient. Ce prince frivole et voluptueux, habitué à voir ses caprices obéis, s'imaginait que le condamné du Sanhédrin se prêterait, pour gagner ses bonnes grâces, à lui donner un intéressant spectacle de thaumaturgie; il s'en promettait une partie de plaisir, avec sa cour.

Amené devant cet étrange tribunal, Jésus vit recommencer contre lui son procès Les délégués du Sanhédrin l'avaient suivi chez Hérode, et là ils reprirent à nouveau leurs accusations. De son côté, Hérode se plut à adresser à l'accusé toute sorte de questions, voulant l'amener à faire quelque prodige sous ses yeux.

Mais Jésus, pénétrant ses intentions, garda le silence. Irrité de cette attitude qu'il prenait pour du dédain, Antipas s'en vengea en se moquant de lui avec ses courtisans et ses soldats. Par raillerie pour le prétendu roi des Juifs, il le fit revêtir, comme un fou, d'une robe blanche de royauté, et, dans ce costume, il le renvoya à Pilate, n'ayant pas trouvé non plus matière à condamnation, ou ne voulant pas s'embarrasser d'un procès de cette sorte.

Pour la troisième fois, Jésus allait comparaître devant Pilate. On lui avait ramené l'accusé. La foule s'était précipitée d'un palais à l'autre; les accusateurs déçus étaient revenus au Prétoire. Le gouverneur romain ayant repris séance au dehors, comme auparavant, et appelant de nouveau devant lui les Princes des prêtres,

les Scribes, les Anciens du peuple, leur dit : « Vous m'avez présenté cet homme comme un perturbateur qui soulevait le peuple ; mais tout à l'heure en l'interrogeant devant vous, je n'ai trouvé, parmi vos chefs d'accusation, aucun motif pour le condamner. Hérode non plus ; car je vous ai renvoyés à lui pour l'affaire et là, il n'a pas paru non plus qu'il méritât en rien la mort. Je le relaxerai donc, après lui avoir fait infliger une correction. »

Mais cette solution ne pouvait satisfaire les ennemis de Jésus. Les chefs de la nation et la foule manifestèrent aussitôt leur mécontentement par des cris et du tumulte qui émurent de nouveau le gouverneur. Ils voyaient que l'accusé, absous par deux juridictions, allait leur échapper. Devant les grondements de la foule, Pilate comprit qu'il fallait user d'un autre moyen pour soustraire l'innocent à leur fureur. Il crut qu'il aurait raison des accusateurs, en leur proposant un marché qui les obligerait malgré eux à lâcher leur victime.

C'était l'usage, chaque année, à l'occasion de la fête de Pâque, d'élargir un prisonnier. Il y en avait alors un fameux dans les ergastules de Jérusalem. Il s'appelait Barabbas. Celui-là était un vrai séditieux, un vrai fauteur de troubles ; au cours d'une émeute, il s'était même rendu coupable d'homicide. Séditieux pour séditieux, les membres du Sanhédrin pouvaient-ils s'abstenir d'opter pour Jésus, si on leur proposait le choix entre lui et Barabbas? Oseraient-ils donner leur préférence à un malfaiteur notoire et avouer par là qu'ils n'agissaient contre Jésus que par haine et vengeance ? Ainsi avait calculé Pilate ; et il croyait que ce nouvel expédient mettrait fin au procès.

S'adressant donc de nouveau aux Princes des Prêtres et aux Anciens, il leur dit : « Qui voulez-vous que je vous délivre, de Jésus ou de Barabbas ? »

A ce moment, une communication troublante lui vint de sa femme. Celle-ci lui faisait dire en toute hâte : « Qu'il n'y ait rien entre toi et ce juste, car aujourd'hui j'ai eu un songe qui m'a bien tourmenté à son sujet. » Que signifiait ce message ? Pendant que Pilate prenait connaissance du billet de sa femme et y répondait, sans doute, les Princes des Prêtres et les Anciens, tournés vers la foule, excitaient cette populace à demander qu'on lui délivrât Barabbas et qu'on mît à mort Jésus.

Pilate alors, revenu à l'affaire et reprenant sa question, dit de nouveau aux chefs et au peuple : « Qui des deux voulez-vous que je relâche ? » Mais tous crièrent ensemble : « Barabbas ! » Déconcerté par cette réponse, Pilate insista : « Mais alors, que voulez-vous que je fasse de ce Jésus appelé Christ ? » Tous répondirent : « Qu'il soit crucifié ! » La foule devenait de plus en plus tumultueuse ; le gouverneur en était à craindre des excès. Cependant, il

lui tint tête encore : « Qu'a-t-il donc fait ? » réplique Pilate. Mais au signal des Prêtres et des Anciens, la foule hurle plus fort encore : « Qu'il soit crucifié ! »

Par dignité, autant que par justice envers l'accusé, Pilate ne pouvait pas paraître céder à une telle sommation de la populace. Il ne convenait pas à un juge de déférer à une pareille sentence et de condamner un accusé à mort, aux cris de ses accusateurs. Perplexe, embarrassé, Pilate recourut encore à un moyen dilatoire. Avant de prononcer lui-même le jugement, il voulut soumettre l'accusé à un dernier interrogatoire, espérant trouver un motif d'empêcher la foule de lui préférer un scélérat notoire. Car, maintenant, le procès n'était plus que dans le choix entre Jésus et Barabbas

Arthur LOTH.

(A suivre).



PIEUSES CONSOLATIONS (1)

Dans les tentations

Mon Dieu, secourez-moi, car mon âme se « soulève au souffle d'un grand vent ». « Mon âme est troublée et que dirai-je ? Père, sauvez-moi de cette heure ! » Mais, mon Dieu, je me rappelle votre parole : « Que votre cœur ne se trouble pas et ne s'effraie pas. Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. Ayez la paix en moi. » — Qu'importe l'orage et la tempête en mon âme, pourvu que je me confie en Vous « qui dormez au milieu des flots », et c'est ainsi que je trouverai la paix.

Seigneur, je me rappellerai que la tentation est l'épreuve de notre amour, et que, lorsqu'elle a fui, amoureusement combattue, notre âme vous devient plus belle et plus chère. Je me rappellerai que vous ne l'avez pas épargnée à vos saints, à ceux-là même qui vous étaient le plus chers. Je me rappellerai que vous avez voulu qu'elle s'approchât même de vous, Dieu trois fois saint, afin de nous être un modèle, une consolation et une force. Et je m'écrierai : je ne crains rien, et « je puis tout en Celui qui me fortifie » !

(1) Ces *Pieuses Consolations* sont tirées du délicieux carnet religieux portant ce titre et qui fait partie de la collection des carnets religieux nourris de doctrine et délicatement illustrés que la **Maison du Bon-Pasteur,** 228, boulevard Péreire, Paris, met en vente à 0 fr. 30 l'unité.



La Sainte-Face de Notre-Seigneur Jésus-Christ
d'après le Saint-Suaire de Joseph d'Arimathie vénéré à Turin

PREMIÈRE PARTIE
Le Suaire de Joseph d'Arimathie vénéré à Turin

CHAPITRE ONZIÈME (*Suite*).
Le Saint-Suaire à Turin. Ostension et photographie.

A merveilleuse plaque obtenue par M. Secondo Pia, a permis d'avoir une reproduction exacte du Suaire. Le papier sensible exposé sous la plaque redonne, en effet, le dessin parfait du Linceul, avec les valeurs noires ou brunes et l'intervention des positions. Quand on voit cette épreuve sur papier, telle que nous l'avons donnée dans un précédent article (1), on a, en somme, sous les yeux, le Suaire tel qu'il est, c'est-à-dire le *négatif* du corps divin, une image inversée. Il n'y a qu'à photographier une de ces photographies et l'on obtient de nouveau, sur la plaque, le merveilleux *positif* qui a fait l'admiration des premiers opérateurs. Il est facile de retrouver ainsi, soi-même, les impressions de ces derniers.

Un de ceux qui ont fait, dès le début, l'expérience, la décrit ainsi, et sa description, que nous empruntons à l'ouvrage de M. Arthur Loth, souvent cité (2), achèvera de rendre sensible le phénomène qui s'est produit à Turin.

« J'avais une de ces photographies représentant le Saint-Suaire tel qu'il est, et j'ai refait avec elle ce qui avait été fait à Turin sur le Suaire lui-même, je l'ai photographiée ; une plaque plus petite et, par conséquent, condensant les traits, m'a présenté une merveilleuse reproduction du corps de Notre-Seigneur. J'avoue que, pendant le développement, j'ai été saisi d'une émotion intense en voyant apparaître graduellement, avec une parfaite netteté, cette image à laquelle je ne m'attendais pas. Dans la transparence du bain de développement, le visage, le corps, les membres prenaient une sorte de vie étrange. Après l'opération, j'ai donc obtenu sur ma plaque le contraire du dessin du Suaire, c'est-à-dire un *positif*, une image normale, telle que si j'avais vu le corps divin directement, et cette image présentait, en les accentuant à cause de la réduction, les qualités de la plaque obtenue à Turin. »

(1) Nº d'avril 1913.
2) Arthur LOTH. *Le Portrait de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après le Saint-Suaire de Turin* Paris, Oudin.

A un triple titre d'érudit, de photographe et de témoin, M. l'abbé Raboisson constate, en ces termes, le phénomène extraordinaire que présente le Saint-Suaire de Turin et dont seule, la photographie a pu rendre compte.

« La plaque photographique de Carlo Pia, laquelle par transparence présente à la vue une image parfaite du visage et du corps de Notre-Seigneur, toute *en valeur*, est opérativement parlant, un *négatif*, puisqu'elle a été directement *impressionnée* par le saint Linceul éclairé à la lumière électrique.

Il en résulte nécessairement que l'image du corps du Sauveur, imprimée sur le linge sacré, est en réalité une image *négative*, puisque sa contre-partie, l'impression de la plaque, donna une image réellement *positive*, d'une manière adoucie, il est vrai, mais où les jours et les ombres sont à leurs places normales, les dessus éclairés, les dessous ombrés, où l'on voit, où l'on sent le relief d'un modelé sobre mais saisissant.

J'ai pu me convaincre plus aisément du fait que l'image du Saint-Suaire est un négatif, en comparant chez Carlo Pia, qui a bien voulu me les montrer, deux épreuves sur papier sensible : l'une obtenue du cliché transparent de la plaque dont je viens de parler, et cette épreuve. on le voit tout de suite, est certainement une image *négative*. C'est l'aspect exact du Saint-Suaire, avec quelques détails de plus qu'a trouvés et fait paraître la lumière électrique, qu'a saisis la puissance optique de l'objectif et qu'a révélés le bain des réactifs. Mais c'est un négatif avec les dessous éclairés, les dessus obscurs, sans relief apparent et qui donne le sentiment d'une vague ébauche.

Ce n'est point en présence de cette image que l'on se sent irrésistiblement poussé à se prosterner et à adorer. Carlo Pia, quand il me l'eut présentée, s'apercevant de ma déception, s'empressa de me montrer, collée sur l'autre face du même carton, la seconde épreuve sur papier.

Celle-ci a été obtenue d'un *contre-type*, c'est-à-dire d'un second cliché fait sur le premier exposé devant l'objectif et vu par transparence. Ce second cliché, impressionné par une plaque qui est en réalité un *positif* sur verre, est donc un *négatif*, et l'image qu'il imprime sur papier sensibilisé, un *positif*.

Je retrouvai donc dans cette seconde épreuve, vue à la lumière réfléchie, tout ce que j'avais admiré dans la plaque transparente : une image admirablement belle du visage et de tout le corps de Notre-Seigneur; cet aspect douloureux et consolant et vivifiant, des plaies, des cicatrices, d'une physionomie pleine de douceur, calme, noble, harmonieuse, triste, un peu sévère, où la vie et l'amour ne sont pas éteints, mais sommeillent et semblent tout prêts à se réveiller. On a irrésistiblement le sentiment que si l'âme est absente, elle va revenir, et que la divinité est restée en ce corps séparé de son âme.

C'est bien le corps que la croix vient de livrer au tombeau, mais que le tombeau va livrer à la gloire (1). »

---

(1) Le journal *La Vérité*, 28 juillet 1898.

Il nous semble avoir surabondamment prouvé que l'image du Christ restée empreinte sur le Linceul du tombeau, est une image *négative,* que la photographie a rendue en valeur, en la montrant dans sa réalité.

Devant ce fait, on ne peut plus dire que le Saint-Suaire de Turin soit une copie, car il est matériellement et moralement impossible que la double image du Sauveur, imprimée en *négatif* sur ce linge sacré, ait été produite par la main des hommes.

Nous le démontrerons dans le prochain article et nous aurons prouvé ainsi, d'une façon péremptoire, l'authenticité du Saint-Suaire de Turin.

(*A suivre.*)

Emmanuel FAURE.



LE SANG DE JÉSUS-CHRIST



GRAND Dieu, tes jugements sont remplis d'équité :
Toujours tu prends plaisir à nous être propice ;
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne me peut pardonner qu'en choquant ta justice.

OUI, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice ;
Ton intérêt s'oppose à ma félicité
Et ta clémence même attend que je périsse.

CONTENTE ton désir puisqu'il t'est glorieux ;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux ;
Tonne, frappe, il est temps : rends-moi guerre pour guerre.

J'ADORE en périssant la raison qui t'aigrit,
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

DES BARREAUX (1).
(1599-1673)

(1) Jacques de Vallée, seigneur des Barreaux ; il fut, dans sa jeunesse, le compagnon de Théophile et d'autres libertins. Il se convertit quelques années avant sa mort, et composa alors, le sonnet, devenu célèbre, que nous reproduisons ici.



LES FÊTES CONSTANTINIENNES A ROME

Les Pèlerinages paroissiaux à Saint-Jean-de-Latran.



PRÈS la « grande Octave », la Basilique a gardé sa parure de fête et les pèlerinages des paroisses ont continué chaque dimanche jusqu'au 4 mai, en sorte que tout le peuple de Rome est venu à l'église-mère vénérer le Sauveur, prier et chanter devant « l'Achéropita », acclamer la Croix sainte et recevoir la bénédiction du Très-Saint Sacrement.

Chacun des trois dimanches, les 20 et 27 avril et le 4 mai, ce fut véritablement un fleuve populaire qui afflua vers le premier temple de la chrétienté.

Le spectacle était saisissant. Les pèlerins se groupaient en arrivant dans la vaste cour du palais du Latran et s'organisaient en procession pour parcourir la grande place et faire leur entrée solennelle dans la basilique. Chaque paroisse, son clergé, ses confréries, ses enfants de Marie, ses œuvres de jeunesse et d'enfance, ses cercles d'hommes, etc., figuraient tour à tour dans l'interminable cortège avec leurs bannières, leurs oriflammes, voire même leurs fanfares.

On m'a assuré qu'il y avait eu en moyenne plus de vingt mille pèlerins chaque dimanche. Il fallait entendre ces cantiques populaires, voir la joie naïve de ces humbles et de ces travailleurs, contempler ces foules agenouillées devant la Croix et prosternées sous la bénédiction de l'Hostie Sainte, pour se convaincre qu'aujourd'hui, comme au temps de saint Paul, la foi romaine est vive, sincère, profonde, et qu'elle mérite d'être louée par tout l'univers (1).

Au reste, il ne faut pas exiger ici les formes extérieures de respect et de tenue que l'on admire dans les pays du Nord, ni s'étonner de n'y pas rencontrer cet ordre rigoureux, j'allais écrire, ces lignes correctes et régulières qui s'observent là-bas. Non, ici, plus de simplicité et plus de familiarité, peut-être un peu trop de laisser aller avec le bon Dieu et avec la Madone.

L'idée de ces pèlerinages paroissiaux à Saint-Jean-de-Latran a été féconde. Elle a trouvé un fidèle écho dans l'âme populaire. Sans doute que les fruits en seront précieux. Je souhaite, avec bien d'autres, que l'on recommence en de prochaines solennités ces belles et salutaires réunions.

A Saint-Pierre du Vatican.

Dimanche, 20 Avril.

La plus somptueuse des basiliques romaines élevées par Constantin fut incontestablement Saint-Pierre. Il est certain que, bien avant le triomphe de la liberté de l'Eglise, et, dès la fin du premier siècle, le Pape saint Anaclet (100 à 112) avait établi un oratoire, *una memoria*, sur la tombe du Pêcheur. Constantin y fonda la plus belle église de l'univers, en cet endroit même du Cirque de Néron et de ces jardins fameux que le monstrueux tyran éclairait avec les corps flambants des martyrs enduits de poix et couverts de peaux de bêtes, pendant ces nuits d'orgie et d'infernales débauches, dont il s'amusait lui-même avec le peuple romain. Au sommet de l'arc triomphal du nouveau temple, sur un fond d'or de précieuse mosaïque, l'empereur converti avait fait inscrire en latin au-dessous de l'image du Sauveur :

Pendant que le monde, ô Christ, sous ton égide, s'élevait jusqu'aux Cieux, moi, Constantin le victorieux, je t'ai consacré ce temple.

---

(1) *Fides vestra annuntiatur in universo mundo.* (ROM., I, 8.)

Le tombeau de saint Pierre, il l'avait recouvert d'or et de pierres précieuses.

Et voilà pourquoi, le dimanche 20 avril, une grande cérémonie constantinienne réunissait des milliers de fidèles sous les voûtes incomparables du plus vaste et du plus magnifique temple du monde. A l'autel papal, orné de ses splendides chandeliers et d'un merveilleux *antipandium*, S. E. le Cardinal Rampolla, officia ponticalement en qualité de légat du Pape. La *Confession* avait revêtu une parure inaccoutumée de fleurs naturelles qui étalaient leurs brillantes couleurs et répandaient leurs parfums à travers les petites flammes des quatre-vingt-neuf lampes de bronze doré toujours ardentes. C'est la vie, la fraîcheur, la beauté, la lumière et l'amour dans la mort, sur le tombeau du plus vivant des hommes. Et la coupole de Michel-Ange, comme une tiare gigantesque, couronnait de ses splendeurs le front du premier Pape...

Le soir, après les vêpres pontificales chantées devant une foule qu'on a évaluée à *trente mille*, eut lieu l'ostension toujours si impressionnante des insignes reliques de la Passion du Sauveur. Cette cérémonie se fait dans la petite *loggia*, au-dessus de la statue de sainte Véronique, qui regarde la *Confession* et la grande nef.

On sait que ces reliques si vénérables sont : un morceau considérable de la vraie Croix, le voile de sainte Véronique et la pointe de la sainte Lance qui a transpercé le côté du Sauveur après sa mort sur le Calvaire.

Le *Te Deum* qui suivit la bénédiction eucharistique fut chanté avec un saisissant effet par toutes les associations catholiques, les élèves des nombreux séminaires et la foule enthousiaste.

J'allais sortir de la basilique quand, sous le grand portique, mes regards tombèrent sur les deux colossales statues équestres de Constantin et de Charlemagne qui animent les extrémités de la vaste enceinte. Les deux héros chrétiens semblent encore monter la garde à l'entrée de ce temple du Vatican que l'un a fondé, où l'autre a reçu des mains de Léon III la couronne impériale. Grands souvenirs d'un passé qui ne revit plus! Tout auprès, à la *porte de bronze,* on monte aussi la garde ; mais... c'est pour empêcher le Pape d'en franchir le seuil. Il y a quarante-trois ans que le successeur de saint Pierre est prisonnier de l'*Italie une et indivisible.* Où sont les Constantin et les Charlemagne? Hélas! l'Europe ne s'émeut guère, et la France qui a retiré son ambassadeur, ignore officiellement cette royauté qui n'a plus de territoires ni de soldats. Elle oublie celui qui couronna son premier empereur et la qualifia de son plus beau titre, celui de *fille aînée de l'Église.*

A Saint-Paul-Hors-les-Murs.

Dimanche, 27 Avril.

On lit dans le *Liber Pontificalis* qu'*à la suggestion du Pape Silvestre,* Constantin éleva une petite basilique sur la voie d'Ostie, dans le champ de Lucine où reposaient les cendres de l'Apôtre des nations. L'empereur lui attribua de riches possessions, entre autres un terrain à Tarse en Cilicie d'où saint Paul était originaire.

Aujourd'hui, le temple primitif s'est agrandi, et l'on sait que, par les soins de Léon XII et de Pie IX, il est devenu l'une des merveilles du monde.

Il resplendissait, en cette matinée du 29 avril, pendant que les lampes électriques dessinaient les lignes si pures du fameux Ciborium d'Arnolfo de Cambio et que des gerbes de fleurs naturelles décoraient et embaumaient les alentours de l'autel papal. C'est S. E. le Cardinal Vico qui remplit ce matin les fonctions de Légat et célèbre pontificalement, assisté des Bénédictins, fidèles gardiens du sanctuaire. Mgr Perosi dirige les chantres de la Sixtine qui exécutent admirablement une messe de Palestrina. Les cinq vastes nefs, trop souvent désertes, sont aujourd'hui remplies par une majestueuse assemblée qu'on

évalue au chiffre de douze mille fidèles. Plusieurs Archevêques et Évêques, des Prélats Romains, des Abbés bénédictins et un clergé considérable forment une magnifique couronne à l'éminent célébrant.

A cette foule immense, le R^me P. Bracco, bénédictin, adresse une homélie savante, étudiant, avec les origines de la basilique, les richesses et les beautés archéologiques qu'elle renferme. Il en tire des conclusions pratiques pour l'affermissement de la foi de ses auditeurs et la sanctification de leur vie par leur amour de la Croix et du Sauveur adoré.

Le soir, même affluence aux vêpres pontificales et à la bénédiction du Saint-Sacrement donné par le Cardinal Légat.

Au sortir de l'imposante cérémonie, les fidèles jouissent d'un rare et magnifique spectacle. La nouvelle façade de saint Paul si harmonieuse et si grave, avec son cloître de soixante-deux colonnes, est illuminée *a fiaccole* et le campanile, œuvre de Poletti, resplendit sous sa couronne de feux électriques. Cette journée a été grandiose comme le cadre où elle s'est écoulée. Et saint Paul a dû reconnaître en ce bon peuple romain d'aujourd'hui, les vrais fils de ces ancêtres qu'il a gagnés à l'Évangile et à la foi au Christ Sauveur béni dans tous les siècles (1).

Le Triduum à Sainte-Croix-en-Jérusalem.

2, 3 et 4 Mai.

« Les pèlerins qui visiteront ces jours-ci la basilique du Latran pourront, du seuil du péristyle, contempler dans l'incomparable horizon qui se déploie sous leurs yeux, la modeste façade de Sainte-Croix-de-Jérusalem, la basilique Sessorienne, et se rappeler que le *palatium Sessorianum* fut la résidence authentique de la mère de Constantin, sainte Hélène. Une relique de la vraie Croix était bien à sa place dans la demeure d'une impératrice qui s'était si pieusement, si magnifiquement intéressée aux Lieux-Saints. Constantin, Hélène, la Croix, c'est la synthèse de cette heure unique dans l'histoire qui a voué la civilisation au christianisme, et dont Rome solennise aujourd'hui le seizième centenaire. »

Ce que Mgr Battifol a si justement indiqué dans *la Croix* (9 avril 1913) ne pouvait échapper aux intelligents organisateurs des fêtes du jubilé. Un solennel *Triduum* fut célébré à *Santa Croce* du 2 au 4 mai avec une pompe discrète et un succès religieux immense.

Les moines Cisterciens, qui ont la garde du sanctuaire depuis cinq siècles, se sont généreusement employés à l'orner d'une manière artistique à l'extérieur et à l'intérieur. Sur la façade, au-dessus du grand portique, se détache, sur fond de velours rouge, une belle inscription en lettres d'or, dont voic la traduction :

« Le cantique de la reconnaissance monte vers le Dieu très grand au souvenir du XVIe centenaire du triomphe de la Croix sur le paganisme. Le peuple prie Dieu dans cette vénérable basilique qui garde plusieurs trophées de la Passion du divin Rédempteur, afin que, chassant les ténèbres de l'erreur, Il daigne faire resplendir de nouveau sur l'Eglise et sur le monde chrétien, une ère de tranquillité et de paix. »

Des milliers de lampes électriques dessinent toutes les lignes architecturales et un immense monogramme constantinien qui se détache admirablement sur le campanile.

Au dedans, selon l'usage romain, des tentures rouge et or enveloppent les colonnes des nefs, et d'innombrables lampes électriques courent le long des corniches, sur le cintre des arcs, et font ressortir toutes les beautés artistiques de l'élégant ciborium de l'autel papal. Une décoration spéciale de velours

(1) ROM., IX, 5,

cramoisi frangé d'or, entoure la *loggia* d'où se fait l'ostension des insignes reliques de la Passion. Je remarque avec plaisir qu'on y a multiplié les bouquets de fleurs naturelles. Roses et lys embaument Jérusalem et s'épanouissent au pied de la Croix...

Le programme des deux premiers jours comportait, le matin, une messe pontificale, le soir, un discours religieux et la bénédiction eucharistique par un *Porporato*. C'est S. E. le Card. Van Rossum qui a officié le premier jour et le R. P. Bazzichi qui a prêché devant un nombreux auditoire. Le samedi, jour propre de *l'Invention de la Sainte-Croix*, la pontificale a été célébrée le matin par S. G. Mgr Ranuzzi de Bianchi, Maître de Chambre de Sa Sainteté, et le chant dirigé par le Maestro Casimiri du Latran.

Durant l'après-midi, l'Union des Dames Catholiques Italiennes s'est rendue en procession à la basilique sessorienne. Par un privilège spécial, la chapelle souterraine de Sainte-Hélène a été ouverte aux nombreuses pèlerines. C'est dans cette chapelle que la pieuse impératrice fit transporter sur plusieurs vaisseaux de la terre du Calvaire. « Quand on descend dans cette crypte, écrit M. René Schneider, on a la sensation étrange de descendre au fond des âges, ou dans le sol même où la Croix fut plantée. Car ici les métaphores sont presque le réel. Nous sommes bien à « Hierusalem » comme dit l'inscription, dans le Saint des saints. Ici sont conservés tous les témoignages d'un grand sacrifice d'amour. La foule, aux jours consacrés, vient s'écraser contre ces grilles, gardiennes d'un mystère qui émeut encore le monde. »

Mais aujourd'hui les grilles sont bien ouvertes et la foule s'y précipite, avide de baiser ce sol sacré, de vénérer de près la belle statue de sainte Hélène et d'admirer ces fines mosaïques des voûtes, dont plusieurs remontent peut-être au IVe siècle.

Mgr Bianchi-Cagliesi prononce une fervente allocution et les pèlerines remontent à la Basilique pour vénérer les saintes Reliques, recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement et chanter le *Te Deum*.

A 5 h., Vêpres pontificales, sermon éloquent du R. P. Balestra, S. J. Le vénéré Cardinal Agliardi donne la triple Bénédiction eucharistique et la foule se répand sur la place pour admirer, comme hier soir, la splendide illumination. Dans les mains de sainte Hélène, la Croix triomphe et éclaire la nuit...

La grande journée de dimanche a été remplie par d'émouvantes cérémonies

A 8 h., S. E. le Cardinal Cassetta célèbre la Messe et donne la Communion à des milliers de fidèles parmi lesquels deux cents jeunes gens conduits par le Marquis delle Rochette. Le R. P. Tommasi leur adresse un brûlant *fervorino*. Une image-souvenir représentant la basilique en fête et les insignes reliques de la Passion ainsi qu'une médaille à l'effigie de sainte Hélène et au chiffre constantinien, sont gracieusement données à chacun des assistants.

La Pontificale de 10 heures est chantée par S. E. le Cardinal Granito di Belmonte assisté des séminaristes Lombards et de Saint-Ambroise. Après l'Ostension solennelle, les saintes Reliques restent exposées jusqu'au soir sous un dais magnifique, sur un autel, dans la *Loggia*, au milieu des cierges ardents et des fleurs embaumées. On sait que ces reliques, les plus précieuses du monde, consistent en plusieurs fragments considérables de la Vraie Croix, dans le *Titre* de la Croix, sur lequel on lit encore ces lettres à revers : *Nazarenus re*, en latin, en grec et en hébreu, deux épines de la Sainte Couronne, un clou du crucifiement, un doigt de saint Thomas. Dans la chapelle intérieure, on vénère encore la croix du bon Larron et un reliquaire en forme de tryptique, appelé reliquaire de saint Grégoire.

Devant ces glorieux trophées de la Passion, les membres de l'Archiconfrérie de la Sainte-Croix, recrutés surtout parmi l'aristocratie romaine, montent une garde nombreuse et fervente.

C'est la première fois que ces Reliques sont exposées tout le jour et reçoivent pareil hommage.

Après les Vêpres pontificales, S. G. Mgr Jorio, Archevêque de Nicomédie, prononce un éloquent discours sur les triomphes de la Croix et les aspirations de l'humanité chrétienne. La basilique absolument comble ne suffit pas à contenir la foule qui déborde bien au-delà sur la grande place. A la même heure, quinze à vingt mille fidèles processionnent à saint Jean de Latran.

Le *Te Deum* qui suit la Bénédiction Eucharistique donnée par S. E. le Cardinal Cassetta est très impressionnant.

Bien tard dans la nuit, la brillante illumination attire de nombreux admirateurs près de l'*église Hélénienne*, comme on disait au moyen âge. — Cette femme, cette mère, cette impératrice, cette sainte, Hélène, a inauguré sur la terre le culte de la Croix, et, comme il est presque tout dans la vie chrétienne de l'humanité, elle a ouvert à l'évolution de la sainteté dans les âmes et aux inspirations de l'art une source intarissable. Concrète comme un objet réel, la Croix a aussi la valeur morale d'un symbole : une grande idée, un sentiment profond d'amour et de piété s'attache à cet agencement de bois qui fut un instrument d'ignominie et de mort avant de devenir un signe de résurrection et de victoire. Et pendant que cette croix resplendit à cette heure dans le firmament sans étoile, je voudrais écrire à ses pieds la parlante devise : *per Crucem ad lucem*, par la Croix à la lumière. Elle résume tout le symbolisme de ces trois grandes journées.

Le « Te Deum » à Saint-Pierre pour la guérison du Saint Père ; l'illumination de Rome.

Pentecôte, 11 mai.

Aujourd'hui, d'après le programme élaboré depuis des mois, le Pape devait pontifier à Saint-Pierre. Hélas ! une très grave maladie a mis ses précieux jours en danger, et grande a été l'angoisse du monde catholique pendant une partie du mois d'avril. Dieu soit béni et remercié d'avoir entendu les ferventes prières de tous les fidèles et rendu la santé au bien-aimé Pie X ! Si ses médecins, par une prudence extrême, le retiennent encore au repos absolu, il n'est que juste que ses fils chantent leur gratitude pour sa guérison et en fassent monter publiquement les accents vers le ciel.

Voilà le but de la grandiose démonstration qui réunit ce soir à Saint-Pierre une foule innombrable. Tous les grades de la hiérarchie ecclésiastique, tous les Ordres religieux, tous les Séminaires et Collèges de Rome, toutes les nations, par de nombreux pèlerins, toutes les Œuvres catholiques y sont largement représentés. L'immense vaisseau se remplit peu à peu par des milliers de fidèles accourus de toutes les parties de la ville, nous pouvons dire du monde.

Vers les 6 heures, un magnifique cortège sort de la sacristie et parcourt la grande nef entre deux haies d'assistants. Voici d'abord les délégations de toutes les Associations catholiques de Rome avec leurs présidents parmi lesquels les Princes Anteci-Mattei, Rospigliosi, Barberini, les marquis Sacchetti, Serlupi-Crescenzi, le Prince Massimo, le comte Macchi, les Commandeurs Puccinelli, di Pietro, Marucchi, etc., etc.

Précédée des Massiers de la Basilique, vient la Croix portée par un bénéficier entouré de six autres bénéficiers avec des torches. Ensuite le Séminaire du Vatican, les clercs, les bénéficiers, les chanoines. Puis S. G. Mgr Ceppetelli, Patriarche de Constantinople, S. G. Mgr Passerini, Patriarche d'Antioche, une vingtaine d'Evêques, enfin S. E. le Cardinal Rampolla, archiprêtre de Saint-Pierre. Le Très-Saint Sacrement est exposé à l'autel papal. Le Cardinal entonne le *Te Deum* que poursuivent des milliers de voix. Pendant le *Tantum ergo* et la bénédiction eucharistique le silence le plus parfait règne dans cette foule immense. C'est le triomphe de la foi. Cette cérémonie admi-

rable à laquelle tout le peuple romain a pris part a dû prouver au Saint-Père quelle place il occupe dans le cœur de ses enfants.

Du haut de sa fenêtre, si Pie X a regardé sur la place de Saint-Pierre à la fin de la fonction, il a pu voir s'y répandre comme en un fleuve humain, la foule de ses fils dévoués qui venaient de remercier Dieu de sa conservation. Son grand cœur en aura été consolé et sa main paternelle a dû s'étendre pour les bénir.

Il fait encore jour. C'est l'heure de la splendeur vespérale, l'heure où le soleil d'or descend derrière le Monte-Mario laissant flotter sur Rome ses derniers et ses plus beaux rayons ; l'heure où tout dans la cité devient magnifique, tout jusqu'aux moindres choses, sous la féerique lumière.

Et Saint-Pierre entre dans la nuit, une nuit solennelle et un grave silence. L'immense église qui reçoit à l'aurore la première illumination qui jaillit des monts albains, reçoit encore à la fin du jour la dernière caresse du soleil déjà disparu. Ce n'est pas pour dormir qu'elle s'enveloppe d'ombre et de silence : c'est pour se recueillir et c'est pour prier...

Mais cette nuit de la Pentecôte sera plus brillante que le jour, *et nox sicut dies illuminabitur*, et ses resplendissantes clartés répandront dans tous les cœurs de célestes délices, *et nox illuminatio mea in deliciis meis.* (Ps. CXXXVIII, 11, 12.)

Par une délicatesse, dont il faut leur savoir gré, les anges préposés à l'illumination du firmament, n'ont pas, ce soir, allumé une seule étoile. Tout est sombre et noir là-haut pendant que des milliers d'astres scintillent ici-bas.

Au sommet de la coupole de Michel-Ange, à cent trente-cinq mètres au-dessus de Rome, la Croix resplendit. C'est le symbole glorieux de la Rédemption, fulgurant à travers les ombres, sur la tombe du prince des Apôtres, près du siège auguste de son 264e successeur : évocation sublime d'un événement glorieux, expression sensible, affirmation solennelle de ce triomphe seize fois séculaire par lequel la Croix du Nazaréen sortie des Catacombes a été portée par le premier empereur chrétien au sommet de la Ville et du Monde. La coupole est dans les ténèbres, la Croix semble suspendue dans les airs; mais plus bas quel merveilleux piédestal ! La façade de *Maderna* rayonne sous les feux de sept mille lampes électriques qui en font ressortir toutes les lignes et toutes les beautés. Les deux bras de la *Colonnade* berninienne avec ses deux cent quatre-vingt quatre colonnes et ses quatre-vingt piliers semblent s'agrandir encore pour embrasser le monde et l'attirer sur le Cœur embrasé du Christ. Les *lanternoni* et les *fiaccole* alternent leurs flammes mouvantes, et leurs couleurs variées donnent un aspect fantastique à cette unique place de Saint-Pierre couverte en ce moment d'un peuple vibrant d'admiration et d'enthousiasme. Au-dessus du portique et sur le pourtour immense de la colonnade les cent quatre-vingt quinze statues de Saints et de Saintes, de toutes les conditions et de tous les pays, paraissent s'animer, gesticuler, se mettre en procession vers la Croix qui flamboie dans les airs pour lui chanter le cantique du temps et de l'éternité : *O Crux, ave, spes unica !* Le spectacle devient féerique et la grande voix du peuple éclate en de puissantes acclamations quand des milliers de feux de bengale éclairent de leurs brillants reflets, la Basilique, le Vatican, la colonnade, la piazza Rusticucci et tous les *Borghi* qui forment la Cité Léonine.

Arrachons-nous un instant à cette vision dantesque pour admirer d'autres merveilles. Toute la Ville étincelle et flamboie. Des centaines de croix lumineuses rayonnent au sommet des vastes basiliques, des dômes puissants, des campaniles altiers, comme au faîte des églises et des chapelles les plus modestes. Toutes les façades ont leurs draperies de flammes et leurs manteaux d'étoiles. Partout resplendit le monogramme constantinien. Tous les séminaires, tous les collèges, tous les couvents, tous les cloîtres, toutes les maisons religieuses, si nombreuses à Rome, ont rivalisé de zèle pour multiplier

les guirlandes de lumières, les brillants transparents, les inscriptipns de circonstance. Bien touchante est celle qui se détache en lettres de feu sur la façade du Cercle Léonien : *Dio conservi Pio X*. Les vastes palais ont de superbes décorations, mais les modestes demeures des ouvriers, des humbles et même des pauvres ont aussi leurs lampions et leurs *fiaccole*. Le Trastevere, le Testaccio, etc., sont peut-être plus universellement illuminés que les quartiers riches. Cette fête est éminemment populaire et c'est son côté le plus important et le plus touchant. Des hauteurs du Janicule et du Pincio la vue de Rome embrasée et de ces centaines de croix qui se détachent dans le ciel sombre est vraiment merveilleuse. Signalons la belle croix suspendue dans les airs entre les deux tours de la Trinité des Monts. De ces endroits élevés, la vue se porte sur les gracieuses cités qui s'étagent sur les Monts Albains. Elles ont aussi leur parure de feu et forment un diadème éblouissant à la Reine du monde.

Entre toutes, Monte-Mario mérite une mention spéciale. Ceux qui, de Rome, regardent sur les hauteurs y voient resplendir une croix immense, la plus belle et la plus grande de toutes celles qui scintillent dans Rome et autour de Rome. Elle a près de six mètres de hauteur. Eclairée à l'acétylène sa lumière est plus éblouissante que l'électricité et ses flammes mouvantes, animées, ont plus de vie et d'éclat. On l'aperçoit du Pincio, de la place du Peuple, de Saint-Jean de Latran, du Policlinico, de Saint-Laurent-Hors-les-Murs, et surtout de toute la région du Ponte Milvio. Détail gracieux ! Sur la grande place, à deux pas de l'endroit historique ou Constantin acheva sa victoire sur Maxence, la foule s'est rassemblée et se demande qu'elle est cette croix géante dont le sommet rayonne dans le ciel, dont les deux larges bras de feu s'étendent majestueusement sur l'horizon. N'est-ce pas là, sur ce même sommet, tout près des deux églises commémoratives du triomphe du grand empereur chrétien, qu'il y a seize siècles, à la veille de la bataille, apparut le *Labarum ?* Les groupes s'approchant de plus près en suivant la *Voie Flaminienne* ou la *Voie Triomphale* peuvent lire en lettres gigantesques au pied de cette croix enflammée la promesse du ciel : *Hoc Vince*.

Nos lecteurs seront heureux de savoir que ce véritable monument, dont le symbolisme parlait si haut à cette heure et dans ce lieu, avait été érigé au faîte d'une maison sacerdotale exclusivement affectée au Clergé et qui porte le nom de « Cénacle de la Sainte-Face. » Plus de cinq cents lampes de diverses couleurs éclairent le grand parc en dessinant ses longues avenues et ses larges allées. Pas un bosquet, pas un arbre qui n'ait ses flammes et ses rayons. Vers les onze heures, un immense ballon aux brillantes couleurs s'éleva pompeusement dans les airs ; mais arrivé à la hauteur de la grande croix il s'affaissa, prit feu, flamba quelques secondes et ne laissa plus que des cendres : image du paganisme, gonflé d'orgueil et dominant le monde, quand il vint se briser et disparaître devant le signe libérateur de la Rédemption du genre humain. Le rapprochement fut vite fait dans l'esprit des spectateurs qui applaudirent à outrance.

On comprend que le bon peuple ait envahi, ce soir-là, la paisible villa de la *Fraternité Sacerdotale* et exprimé sa naïve admiration pour les merveilles qu'il y rencontrait. Faut il ajouter tout bas que ces hôtes d'une heure ne sont pas partis sans emporter un souvenir de la fête ?... Ce n'était pas banal de les voir s'en retourner en éclairant leur route avec des lampes enlevées aux arbustes et aux *viali*. Et la procession de feu se poursuivit jusqu'au village...

Minuit est sonné. Peu à peu tous les feux s'éteignent, les montagnes disparaissent dans l'ombre, les petites villes s'endorment, Rome dépose son manteau de flammes et sa couronne de lumière. Mais bien longtemps encore, sur le Monte-Mario la grande croix resplendit comme un météore extraordinaire dans la nuit. Et pendant que je la contemplais seule, triomphante, pleine de

promesses et de bénédictions, il me sembla que les anges voltigeaient à l'entour et répétaient ce cantique qui retentit dans la grande nuit,

Dont la lumière éclaire tous nos jours :

« *Gloire à Dieu dans les hauteurs et paix sur terre aux hommes de bonne volonté* (1). » Et les phalanges célestes redisaient encore : « *Le Christ a vaincu, le Christ règne, le Christ triomphe !* » A genoux, dans l'action de grâces et dans la confiance, j'achevai la prière : « *Que le Christ délivre son peuple de tout mal !* » (2).

F. BERNARD DES RONCES.

Rome, 12 mai, le lundi de Pentecôte.

(1) LUC II, 14.

(2) *Christus vincit, regnat, imperat ; ab omni malo plebem suam defendat.* Le Pape Sixte-Quint a fait graver ces mots sur l'obélisque du cirque de Néron qui s'élève aujourd'hui, surmonté de la Croix, au milieu de la place de Saint-Pierre.



LES FÊTES CONSTANTINIENNES EN ESPAGNE

El Universo de Madrid et *El Correo catalan* de Barcelone nous apportent de longs détails sur les solennités religieuses auxquelles les fêtes constantiniennes ont donné lieu dans ces deux villes.

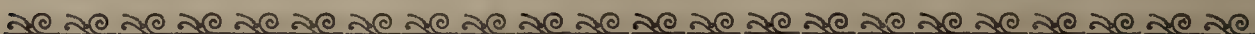
Le roi Alphonse XIII a fait remettre la précieuse relique, dite le *Signum crucis*, ordinairement déposée à la Chapelle palatine de la demeure royale, à l'église de San Jeronimo el Real, l'immense église gothique dans laquelle se réunissaient, aux siècles passés, les Cortès du royaume et où le prince des Asturies (le Dauphin d'Espagne) prête le serment le jour de sa majorité.

L'exposition de cette relique a amené une foule considérable. La reine, la reine-mère et tous les princes et princesses de la famille royale se sont rendus à l'église pour y faire leurs dévotions.

Le soir, le palais royal, les palais des infants et infantes et tous les édifices publics ont été brillamment illuminés.

A Barcelone a eu lieu la procession avec le Christ qui a figuré à la bataille de Lépante et lequel est conservé à la cathédrale de Sant-Eulalia. Plus de 60.000 catholiques ont assisté à cette procession, laquelle a duré plus de trois heures.

Des fêtes analogues ont eu lieu dans un grand nombre d'autres villes de l'Espagne.



LES LEÇONS DE LA CROIX

Prenez garde de ne pas rendre de nouveau la Croix un instrument de supplice où vous feriez mourir le Fils de Dieu dans l'amertume de la douleur ; le haut de la Croix représente à Jésus l'orgueil ; le bas, la sensualité ; la droite, la persévérance dans le mal ; la gauche, le désespoir dans l'adversité, qui sont pour lui, les épines, les clous, la lance de sa passion mystique.

Saint PIERRE DAMIEN.

BOUQUET SPIRITUEL

Il a fallu que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire.

LUC, XXIV, 26.

SAVOIR SOUFFRIR

ESPÉRANCES ET CONSOLATIONS

I

Le Problème de la Douleur

VI. — Ses richesses et ses bienfaits.

La douleur *purifie* et *éclaire :* voilà ses deux premiers bienfaits. Déjà nous avons admiré son mystérieux travail dans la conscience qu'elle débarrasse de ses souillures par l'expiation et la satisfaction ; et dans l'intelligence qu'elle arrache aux illusions, aux faux mirages, aux ténèbres du péché, pour la placer dans la lumière des droits de Dieu, des beautés de la vérité, des attraits de la vertu.

Mais le péché a creusé d'autres plaies dans l'âme qui appellent d'autres remèdes. Fruit de l'orgueil et de l'amour de soi, il a rendu l'homme superbe et égoïste. Bénie soit la douleur qui le remet à sa place, en l'humiliant aux pieds du Seigneur, et qui le fait sortir de lui-même pour le rendre charitable et dévoué à ses frères.

L'orgueil, premier principe du mal : « *Si vous mangez de ce fruit, a dit le tentateur, vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal.* » (1)

La volupté, l'attrait des sens : seconde cause de la chute et de la corruption de l'humanité : « *Le fruit était beau à voir* et, sans doute, *bon à manger* (2). »

Et, depuis le jour fatal, le fils d'Adam répète trop volontiers le cri du séducteur : « *Ascendam, similis ero Altissimo* (3)... *Non serviam* (4)... Je monterai, je serai semblable au Très-Haut. Non, je ne servirai point. » L'homme veut jouer au Dieu : c'est trop pour ses moyens. Comme Lucifer, il tombe. Pour avoir voulu monter trop haut, le voilà qui se vautre dans la boue. Qui ne connaît le mot étonnamment profond et terriblement vrai de Pascal : « Qui veut faire l'ange fait la bête. »

(1) Scit enim Deus quod in quocumque die comederitis ex eo aperientur oculi vestri ; et eritis sicut dii, scientes bonum et malum. *Gen.* III, V. 5.

(2) Pulchrum oculis... bonum ad vescendum... aspectuque delectaibile... Ibid. 6.

(3) IS. XIV, 14.

(4) JER. II, 20.

Il est superflu de rappeler que le succès, l'argent, les honneurs, la faveur populaire, et pour tout résumer d'un mot, le bonheur, tel qu'on l'entend au sens humain des choses, favorisent et développent singulièrement le vice capital de la superbe. Bien vite, on se croit supérieur à tous et à tout, parce que tout réussit au gré de ses ambitions satisfaites; et, parce que rien ne manque, on se suffit à soi-même... et Dieu est ignoré, oublié, mis de côté. Voilà l'histoire de bien des heureux. Et cependant est-il situation plus pernicieuse, malheur plus effrayant?...

N'est-il pas écrit : *Maudite est la couronne des superbes* (1). *Dieu résiste aux orgueilleux* (2).

Oui, mais surtout il en a pitié, et pour les guérir et les sauver, il leur a préparé le grand médecin qui s'appelle la douleur.

Qu'elle vienne donc cette douleur révélatrice de Dieu, vengeresse de ses droits et souverainement salutaire au coupable! Qu'elle s'appelle maladie, revers de fortune, trahison du sort, méconnaissance ou persécution des hommes, peu importe. C'est la main de Dieu qui la conduit. Elle ne frappe pas tant pour châtier que pour guérir.

« Approchez d'un malade, d'un mourant, écrit justement Mgr Bougaud. Dans quel état est-il? D'abord dans un état d'humiliation. Cet esprit si vif, si brillant, cette bouche éloquente, cette science des affaires, où tout cela est-il? Cette femme si belle, elle fait peur. Tous ces dons naturels ont disparu; tout est dans l'humiliation... Regardez encore : quelle obéissance passive! Hier, on n'obéissait à personne, pas même à Dieu; aujourd'hui il faut obéir à tout le monde, même à ses valets. Et quelle souffrance! Où est ce sang qui bouillonnait dans l'adulation et le plaisir? Hélas! il circule tantôt trop lentement, tantôt trop vite; mais toujours dans l'obéissance, dans l'humiliation et dans la douleur. Vous voyez bien que c'est tout l'inverse du péché. Obtenez de ce malade un acte d'adhésion intérieure, un acte de résignation et d'amour, et vous sentez avec quelle rapidité il va être rétabli dans l'ordre...

« Et cet homme violent, impérieux, personnel, maintenant que la douleur l'a touché, comme il devient facile à aborder! Il vous tend lui-même la main; il vous remercie des moindres attentions. Combien d'humilité est née de la douleur! »

« Ce cœur sec et insensible, il vous appelle, il vous demande de l'aimer un peu. L'amour y réapparaît avec les larmes... A peine s'il y a eu un consentement, et déjà l'homme orgueilleux s'est soumis; l'homme sec s'est attendri. L'âme déformée par le mal a été reforgée sur une enclume divine. »

« Que serait-ce donc, ô mon Dieu, si l'âme adhérait à la douleur;

(1) Væ coronæ superbiæ, (XVIII, 1).
(2) Deus superbis resistit. JAC. IV, 6.)

si elle comprenait son travail ; si à chaque coup de ciseau et de marteau, elle disait merci ! si, elle ne demeurait pas muette, inerte, accablée, aveugle ; mais intelligente, vive, ardente, sachant ce que fait en elle le céleste Ouvrier, et y applaudissant (1) ! »

Elles sont nombreuses cependant les âmes qui en arrivent là. Mais alors quels sentiments et quels actes ! L'orgueil est brisé et l'humilité triomphe en des accents immortels : « O mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi selon l'étendue de ma misère et l'abondance de vos miséricordes. Vous habitez la sainteté ; moi je ne suis qu'un ver de terre, l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple... J'ai péché devant vous, j'ai fait le mal en votre présence, ayez pitié de moi... (2). » Et Dieu pardonne, et Dieu s'incline et Dieu relève, et Dieu sanctifie. L'histoire de David et d'Augustin est l'histoire d'un nombre incalculable de saints du Paradis. La douleur a été pour eux la maîtresse de l'humilité à laquelle Dieu donne toujours sa grâce... (3).

Nous l'avons noté plus haut, l'orgueil engendre naturellement l'égoïsme, l'amour exclusif de soi, et pousse à la jouissance immodérée et coupable des plaisirs sensuels. Et le cœur se dessèche, devient dur, impitoyable, cruel. Pour assouvir sa volupté, il n'est rien qu'il ne soit prêt à sacrifier. Sous une formule paradoxale le Père Gratry a exprimé une triste vérité : « Tous les hommes ont pu se sentir, quelque jour, frères de Néron qui brûlait Rome pour son plaisir, ou de Caligula qui souhaitait que le genre humain n'eût qu'une tête afin de la couper (4). »

Quand la chair l'emporte sur l'esprit, les lumières du ciel s'éteignent, la conscience muette ne fait plus entendre le cri de remords, la volonté vaincue ne connaît plus que le servage, le cœur, lui, se vend à toutes les trahisons. Larmes d'une épouse ou d'une mère tombent impuissantes sur ce sol desséché. La voix de Dieu lui-même, que dis-je ? le cri du sang de Jésus-Christ ne dit plus rien à cette oreille fermée à tous les échos éternels ..

Tout est-il donc à jamais perdu ? « *Ces ossements revivront-ils* (5) ? » Oui, quand la douleur aura passé et que sa flamme vengeresse aura purifié ce squelette, puni ce corps coupable, flétri cette chair orgueilleuse. Et la parole du prophète se retrouve sur les lèvres du converti : « *Du haut du ciel, Dieu a envoyé un feu ardent jusque dans mes ossements, et c'est par là qu'il m'a déjà instruit* (6). »

(1) *De la Douleur*, p. 50, 52, 53.
(2) *Ps.* L, 4, 3 et XXI, 2 7,
(3) Humilibus... dat gratiam. (JAC. IV, 6..
(4) *De la connaissance de l'âme*, t. II, c. I.
(5) Putasne vivent ossa ista? (EZECH. XXXVII, 3.)
6) De excelso misit ignem in ossibus meis, et erudivit me. (THREN I, 13.)

« Qui nous dira, écrit le Chanoine Vaudon, le nombre des voluptueux vaincus par la souffrance? Ils étaient tombés dans le paradis de délices; ils se relèvent dans les brisements du Calvaire. Ils avaient oublié Dieu sur le chemin du plaisir; ils le retrouvent sur le chemin de la Croix. Peu à peu, à la rude école de la souffrance, ils ont réappris la vertu : la chasteté rentre dans les cœurs d'où les passions ignominieuses l'avaient bannie » (1).

Et sur les ruines de l'orgueil humilié, de l'égoïsme vaincu, de la sensualité mortifiée, germent la charité, le dévouement, le don de soi.

Dans une grande ville du midi, j'assistai récemment à une assemblée des conférences de Saint-Vincent de Paul. Le jeune secrétaire, qui porte un des beaux noms de France, y lut un rapport extraordinairement touchant sur le bien accompli pendant l'année en faveur des pauvres par les confrères. Au sortir de la réunion, je me permis de féliciter le rapporteur qui me dit avec une simplicité charmante : « Que je suis reconnaissant à Notre-Seigneur de m'avoir révélé le bonheur qu'il y a à se dévouer au soulagement matériel et moral de ses membres souffrants! Je menais une vie vulgaire et coupable. Je « *faisais la vie en la défaisant* », quand une grande maladie me mit aux portes du tombeau. Les clartés de mon baptême et de ma Première Communion s'étaient éteintes au sein de mes plaisirs. Elles se rallumèrent au feu de la souffrance et devant les appréhensions de l'éternité. Le bon Dieu m'a rendu la santé, mais je veux désormais dépenser ma vie à le servir dans ses pauvres. »

J'appris ensuite que le Président des Conférences était lui-même une conquête de la douleur. Brillant avocat, député, puis ministre, il avait oublié, lui aussi, « le Dieu de son berceau ». La mort de sa femme et de son fils aîné, l'avaient ramené à la vérité et au bien. Il s'y emploie d'une manière admirable et la communion quotidienne est l'aliment de sa féconde charité.

Quel est le prêtre, dont le ministère sacré s'est tant soit peu prolongé auprès des âmes, qui ne pourrait multiplier de semblables exemples? Tant il est vrai que l'humilité est souvent fille de l'humiliation, que le blanc lys de la pureté ne fleurit qu'à travers les épines sanglantes de la mortification, que la chasteté et la virginité sont des fruits qui ne mûrissent que sur l'arbre de la Croix, que l'innocence perdue ne se refait que sous le flot amer des larmes de la pénitence.

Ici encore la douleur — celle que l'on s'impose ou celle que Dieu envoie — a le privilège de sauvegarder la dignité de l'homme et l'admirable puissance de la relever et de la faire refleurir. Bénie soit donc la douleur! JEAN DU CALVAIRE.

(1) *La Douleur et la Mort*, p. 36.

COMMENT SE FAISAIENT LES CRUCIFIX





Il y avait, au XVIIe siècle, dans Avignon, une florissante Confrérie des Pénitents noirs de la Miséricorde. Or, il advint qu'en l'an 1659, la dite Confrérie trouva que sa Croix n'était plus digne de figurer en tête de ses processions de plus en plus brillantes. Les pieux Confrères tinrent assemblée plénière et avisèrent au moyen de se procurer un Christ répondant à leurs desseins. Ils décidèrent de confier ce travail important au fameux sculpteur Jehan Guillermin qui se trouvait alors à Avignon, « faisant pour l'heure son *tour de France*, en attendant qu'il fasse son tour d'Italie, portant dans son sac, ciseaux, râpes et goujes à tailler l'ivoire, et s'arrêtant pour sculpter le Christ mourant, là où il trouvait, avec dent d'ivoire nette et saine, des offres avantageuses qui lui permissent de vivre. »

On procura à l'artiste une dent d'ivoire magnifique pesant 73 livres, qu'on acheta à Montpellier au prix de « trente-huit sols la livre, monnoye du Roy. » Et le voici à l'œuvre. Dans son atelier, sur son établi de sculpteur, ses outils sont étalés. La précieuse dent d'ivoire est là; il la prend, la palpe, la regarde avec amour De cette masse unie, il va donc faire jaillir les membres et les traits de l'Homme-Dieu mourant. Mais pour réaliser ce type idéal que son cœur entrevoit, il a besoin du secours d'En Haut. Pour créer, il lui faut l'aide du Créateur. Aussi, comme devant sa toile tendue sur le chevalet, Fra Angelico priait avant de peindre ses Christs et ses madones, Guillermin, à genoux, dans son atelier, les mains sur son ivoire, le regard au Ciel, murmurait quelque prière. Et fort de la force d'en haut, l'artiste va créer, autant que l'homme peut créer. Son modèle est là sur la table : c'est ce livre ouvert, c'est la Bible. Dans ses feuillets il a glissé, en guise de signets, deux lamelles d'ivoire, l'une au chapitre Ier d'Isaïe, l'autre au chapitre XIXe de saint Jean. C'est là qu'est son modèle, c'est là qu'est le crucifix buriné par le prophète dans une vision de l'avenir, le crucifix peint par l'Evangéliste après la contemplation douloureuse du Calvaire : « *De la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, tout est blessure en lui, son visage est livide, ses plaies sont gonflées, elles ne sont point enveloppées de bandelettes, ni adoucies par l'huile. C'est un homme de douleurs.* » (Isaïe, I, 6) Voilà, tracé par Isaïe, le type que Guillermin regardera mille et mille fois durant son travail.

Mais si le prophète lui offre les plaies de Jésus souffrant, c'est l'Evangéliste qui lui fait saisir la physionomie de Jésus mourant. Isaïe lui montre le corps déchiré, Jean lui offre l'âme, avec ces émotions suprêmes dont il a été témoin, ces émotions que Jésus a révélées par ces dernières paroles : « *Mon Père, pardonnez-leur ! — Aujourd'hui tu seras avec moi en Paradis. — Femme, voici ton Fils. — Jean, voici ta Mère. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? — J'ai soif ! — Tout est consommé. — Mon Père, je remets mon âme entre vos mains.* » La miséricorde et la douleur; la soif des lèvres et la soif du cœur; l'angoisse d'un être, abandonné de tout, même de Dieu ; la paix de l'ouvrier qui a fini son œuvre ; l'abandon de l'enfant qui se jette entre les

bras de son père ; l'humanité et ses souffrances ; la divinité et sa splendeur : physionomie une et multiple, sentiments divers, parfois opposés, voilà tout ce qu'il faut mettre dans cet ivoire. Ecrasé par la grandeur de sa tâche, l'artiste prie de nouveau : « Mon Dieu, sur cette surface polie où ma main passe et repasse, vous-même, creusez les plaies de votre Passion, soulevez les veines, faites palpiter un cœur ; vous-même, dans cette masse inerte, imprimez les douleurs de l'homme et faites resplendir la grandeur infinie d'un Dieu. » Déjà l'ivoire est dans l'étau ; le long des lignes tracées, la scie fait le premier travail, elle évide et dégrossit. C'est « au fort des chaleurs des mois de juillet et d'août que Jehan travaille au dit ouvrage. » La sueur coule de son front : « Que ces gouttes de sueur, prie l'artiste, unies à vos gouttes de sang, me méritent, ô mon Dieu, de faire votre Image aussi belle que se peut. » L'ivoire, on le sait, résiste à l'effort du ciseau ; le travail de la scie achevé, c'est à la râpe que l'artiste recourt pour effiler, amincir ces membres dont l'œil peut deviner déjà les premiers contours. Au bout de quelques semaines, cet ivoire est devenu un corps humain, aux grandes lignes admirablement proportionnées ; mais rien ne laisse encore soupçonner quel est cet homme... s'il est vivant, ou mort ou mourant... ce qu'il sent, ce qu'il éprouve. L'artiste dut prier avec plus d'insistance. « O Dieu qui, jadis, au dire de l'Ecriture, avez rempli de votre esprit les sculpteurs Beseleel et Ooliab, pour qu'ils pussent, avec l'or et l'argent, fabriquer un tabernacle digne de votre temple, emplissez-moi de sagesse et d'intelligence, pour que je sculpte dignement, dans l'ivoire, votre Corps adorable, vrai tabernacle de la divinité » (*Exode*). Guillermin prend son foret ; dans les pieds, dans les mains du Sauveur, il creuse les trous qu'y ont pratiqués les clous. Il prend son burin et il dessine ces doigts qui se raidissent, ces muscles qui se contractent sous l'effort de la douleur. Des mains, le burin descend le long des bras où il dessine l'horrible froissement des nerfs tendus par la souffrance ; il arrive à la poitrine de l'Homme-Dieu, où avec une connaissance anatomique qui émerveille les savants, il fait ressortir, à travers les tissus déchirés, tous ces os, qu'au dire de David, on aurait pu compter. (*Psaume* XXI, 18.)

Jehan a sculpté le Corps du Sauveur ; dans les traits du Visage il va mettre une âme, l'âme de l'Homme-Dieu. A ce moment suprême il dit sans doute avec David : « Seigneur, faites luire votre face aux yeux de votre serviteur » (*Psaume* CXVIII, 135). La gouge délicate va et vient sur l'ivoire ; sur cette Figure elle représente deux aspects, sans que l'ensemble de la physionomie soit détruit. Du côté droit les traits souffrent, la pupille de l'œil est fortement contractée ; une ride profonde, empreinte au-dessus du sourcil, trahit la nature de l'homme. Faites un pas, regardez la partie gauche de la face : plus de douleur, rien de terrestre ; le Dieu se révèle ; il s'élance vers le Ciel et vous reconnaissez Celui dont le dernier soupir deviendra le salut du monde.

L'artiste a lieu d'être heureux ; dans cet ivoire, il vient de reproduire la Face de l'Homme-Dieu, la Face auguste que les anges adorent ; mais son ambition n'est point satisfaite ; il veut faire parler cet ivoire, il veut lui faire murmurer les paroles de Jésus mourant. Il prie encore et dit à Dieu : « Vous m'avez montré votre Face, que votre voix mainte-

nant retentisse à mon oreille » (*Cantiques*, II, 14). La voix retentit : « *Mon Père, pardonnez-leur !* » et dans le regard du Christ, levé vers le Ciel, le burin met une requête de pardon. Il entend ces mots de Jésus : « *J'ai soif !* » Le burin de Jehan creuse la bouche et en détache une langue pendante et desséchée qui semble demander une goutte d'eau. (Cette langue n'apparaît plus sur les lèvres de ce Christ admirable. Elle fut brisée, un jour, dans une procession, et tomba sur le sol sans qu'on s'en aperçût.) L'artiste entend enfin ces mots : « *Tout est consommé.* » « *Je remets mon âme entre vos mains* » L'outil docile, exprimant sur le même Visage deux sentiments qui semblent opposés, met une paix profonde sur ces traits tirés par la douleur.

CRUCIFIX DE JEHAN GUILLERMIN



Côté gauche de la face : La Résignation.



Côté droit de la face : La Douleur.

Il manquait un diadème à la tête de l'Homme-Dieu ; Guillermin le lui a donné. A elle seule, cette couronne d'épines est une merveille de l'art. Elle est faite de trois branches entrelacées et ciselées dans l'ivoire avec une perfection inouïe. Elle entre si profondément dans le chef adorable de Jésus ; elle plisse, meurtrit et déchire si cruellement la peau de son front, qu'on songe, en la voyant, à la vérité de la parole d'Isaïe : « Tout est plaie en lui jusqu'au sommet de la tête. »

L'imagier a reproduit l'Homme de douleurs, selon le modèle que lui offraient Isaïe et saint Jean, et si bien que, dans la suite des siècles, les hommes les plus experts regarderont ce Christ comme une merveille, et un jour, Canova, l'immortel sculpteur du tombeau de Clément XIII, après être resté, en extase, plusieurs heures devant ce crucifix, dira aux possesseurs de ce trésor : « Conservez-le avec soin ; on ne vous en ferait plus un pareil. »

D'après J. HOPPENOT.

Les Faits Eucharistiques de Conques (Aude)

u cours du dernier pèlerinage ouvrier français conduit à Rome par le vénéré M. Léon Harmel, en septembre dernier, j'eus le plaisir de me faire le cicerone d'un groupe de pèlerins dans les sanctuaires de la Ville Éternelle.

En visitant la gracieuse église de la Sainte-Famille (Via Somma campagna) dans laquelle se fait chaque jour l'exposition du Très Saint Sacrement, je fis remarquer à nos hôtes un tableau de la Sainte-Face d'après le Saint-Suaire de Turin qui y est l'objet d'un culte pieux et discret.

— « Savez-vous, M. l'abbé, me dit un des pèlerins de Narbonne, que dans notre diocèse, depuis plusieurs années, il y a des apparitions de la Sainte-Face ? Ces faits extraordinaires, qui sont affirmés par un grand nombre de témoins respectables, se passent dans une commune de 1.400 habitants, à Conques, près de Carcassonne. J'ai vu moi-même des personnes sérieuses et très dignes qui m'ont raconté comment elles avaient été favorisées de ces manifestations de Notre-Seigneur. Un bien considérable en est résulté dans la paroisse et dans les environs. Plusieurs conversions se sont opérées. La foi en la Présence Réelle de Jésus au Saint-Sacrement a été renouvelée. Des milliers de personnes accourent de toutes parts les jours d'exposition, dans l'espérance de voir Notre-Seigneur et plusieurs jouissent de ce bonheur. »

Très intéressé de cette communication, je ne manquai pas d'interroger mon interlocuteur qui me raconta en détail tout ce qu'il avait entendu dire sur ces étranges événements. Impossible d'en contester la réalité et la multiplicité. Trop de témoins ont vu et bien vu, les affirmations sont trop sérieuses et trop précises pour qu'on mette en doute leurs affirmations. Plus difficile est de les expliquer... Le terrain est particulièrement délicat. Seule l'Eglise — qui ne s'est pas prononcée — est juge en ces matières.

Toutefois il n'est pas défendu d'étudier les faits, de les analyser, de les préciser. C'est tout au moins le rôle d'un chroniqueur et, pensant aux lecteurs du « Divin Crucifié », je priai mon intelligent pèlerin narbonnais de bien vouloir compléter ses renseignements.

— « Quand vous serez rentré dans votre beau pays, lui dis-je, ayez la bonté de vous rendre vous-même à Conques et d'interroger le curé et, s'il est possible, quelques prêtres des environs. Recueillez les témoignages des principaux témoins, notez soigneusement et sur place ce qu'ils vous diront. Entendez aussi et écrivez les objections des incroyants et des mal disposés. Et quand vous aurez réuni ces renseignements, ayez la charité de m'en faire une relation circonstanciée. De mon côté, je chercherai à m'éclairer par ailleurs et j'espère que nous arriverons ainsi à faire de la lumière sur ces faits qui n'intéressent pas seulement la curiosité... mais qui ont peut-être une portée supérieure... Si vraiment Jésus se manifeste, c'est qu'il a d'éternels et de miséricordieux desseins... Dans tous les cas, je compte que vous pèserez bien toutes vos expressions, que vous serez complet mais toujours exact, restant plutôt en deçà de la vérité, n'acceptant que des témoignages sûrs et prudents, rejetant tout ce qui est imprécis et douteux. Peut-être pourrais-je en tirer quelques notes édifiantes pour le « Divin Crucifié ». Les dévots de l'Eucharistie et de la Sainte-Face vous en seront reconnaissants et prieront pour vous. »

Avec beaucoup de zèle, d'intelligence et de méthode, l'enquête — *officieuse*, c'est le temps de le dire — fut menée par notre cher pèlerin, et, au commencement de décembre, il m'adressa à Rome un véritable dossier. La rédaction en est précise quoique détaillée ; l'exposition des faits est claire, enchaînée ; les objections sont bien présentées et les réponses bien appuyées.

Je ne me contentai cependant pas de ces premières données et j'écrivis de

divers côtés pour contrôler davantage l'exactitude et la vérité de ces récits. Sauf de minimes détails, d'insignifiantes circonstances de temps ou de lieu, je dus reconnaître que mon correspondant était strictement resté dans les limites que je lui avais tracées et qu'il avait réellement fait un travail sérieux et consciencieux.

Toutefois, vu la nature du sujet, la prudence à employer en pareille matière, et aussi pour suivre des conseils autorisés, je résolus d'attendre encore avant de rien publier, tout en continuant à poursuivre ma petite enquête et à me renseigner au fur et à mesure des nouvelles manifestations eucharistiques, au cas où il s'en produirait encore.

Sur ces entrefaites, je viens de lire dans « l'*Eucharistie* » du 16 mai 1913. sous le titre « *Les événements de Conques,* » un article détaillé d'un correspondant bien renseigné que la rédaction qualifie de « docte et de prudent »

Il me semble, qu'après lui, et en faisant les mêmes expresses réserves de respect, de dépendance absolue, d'adhésion complète aux décisions de l'Église, si jamais elle en donne sur ces faits, je puis publier à mon tour ce que je tiens de sources aussi respectables et aussi sûres. On remarquera peu de différence entre ma narration et celle de M. E. Quincieux, le correspondant de « *L'Eucharistie* », mais comme sa lettre est datée du 18 janvier 1913, ceux qui me liront seront heureux de connaître ce qui s'est encore passé depuis à Conques et dont je puis certifier l'exactitude.

*
* *

C'est le 6 janvier 1907, fête de l'Epiphanie, pendant les Vêpres qui se chantaient devant le Très Saint Sacrement exposé dans l'église paroissiale, qu'a eu lieu la première apparition. Le célébrant, un prêtre du pays, fut inquiété par l'attitude insolite et les conversations animées de plusieurs enfants de chœur. Ils fixaient longuement l'ostensoir avec des figures étonnées et se communiquaient vivement leurs impressions.

— « Monsieur l'abbé, dit l'un d'eux, on voit le bon Dieu sur l'autel ! »

D'un esprit sérieux et positif, d'une solide santé, moins que porté aux choses extraordinaires, le célébrant essaya par ses gestes et du regard de rétablir l'ordre et continua à réciter son office. Mais quelle ne fut pas sa surprise quand, à l'encensement du *Magnificat,* il vit lui-même, d'une manière claire et certaine, la Face de Jésus dans l'Ostensoir. C'était la face d'un homme vivant. animé, rempli d'une indicible et profonde tristesse. Elle se montrait distinctement sur la gauche de l'Hostie. Les deux enfants de chœur qui faisaient l'office d'acolytes virent le même spectacle que le célébrant et il dura jusqu'au moment de la bénédiction du Saint-Sacrement.

Evidemment, il y eut grand émoi dans le village quand les enfants racontèrent ce qu'ils avaient vu. Plusieurs s'en moquèrent comme d'une fable inventée par les petits servants ; mais plusieurs aussi en furent émus. Quand on entendit le témoignage si catégorique du célébrant, bien connu dans la paroisse, on conclut d'une manière presque générale : « Oh ! si M. l'abbé a dit qu'il a vu, lui, le bon Dieu dans l'ostensoir, il fallait bien qu'il y fût deux fois ! Ce prêtre que nous connaissons depuis son enfance n'est pas un homme à faire des histoires. »

Cependant, peu à peu, le silence se fit sur cet étrange événement et la singulière prudence du clergé contribua, sinon à le faire oublier, du moins à atténuer l'excitation de la première heure.

(*A suivre.*) L. D., *prêtre.*

LA DÉVOTION A LA SAINTE FACE

d'après un auteur du XVII[e] siècle.

CHAPITRE II

L'admirable beauté du Visage de Jésus-Christ.


VANT de représenter les traits affreux de la Sainte-Face et l'état pitoyable où les insolents et cruels soldats ont mis notre adorable Sauveur, avant de faire le détail des tourments et des ignominies de son sacré Visage, il faut commencer par faire voir son incomparable beauté, afin de mieux connaître l'excès de sa charité qui l'a porté à se soumettre à tant d'affronts et à tant d'outrages pour notre salut, et l'extrême difformité de sa sacrée Face par rapport à son excellente beauté.

Nous ne pouvons être mieux instruits de la beauté de Jésus-Christ que par les oracles du Saint-Esprit qui en a tiré les traits formant son corps du pur sang de la sacrée Vierge par sa divine opération. Il nous apprend par le Roi-Prophète que Jésus est le plus beau de tous les enfants des hommes : *Speciosus forma præ filiis hominum.* (*Ps.* XLIV.) L'épouse sacrée, éclairée des mêmes lumières que David, est toute charmée de ses beaux traits, et lui dit en les admirant : « Vous êtes vraiment beau, mon bien-aimé, vous êtes agréable. *Ecce tu pulcher es dilecte mi, et decorus.* (*Cant.* I, 15).

En effet, le Saint-Esprit a recueilli et réuni toutes les beautés humaines dans le Visage du Sauveur du monde, et en a exclu tous les défauts, voulant faire en lui un chef-d'œuvre, un abrégé et un prodige de beauté. Quoique quelques docteurs veuillent qu'on entende les paroles de l'Écriture de la beauté, de la divinité et de l'âme de Jésus-Christ, saint Augustin l'explique de sa beauté corporelle ; saint Chrysostome dit que, comme il était admirable dans l'opération des miracles, il était aussi admirablement beau en son Visage. Saint Jérôme dit qu'il était le plus beau de tous les hommes, sans aucun défaut. Et l'angélique Docteur, sur le prophète Isaïe, dit que sa beauté corporelle surpassait toutes les beautés. Si le même prophète dit qu'il est sans beauté et saus éclat, et qu'il n'y a en lui rien d'agréable, Origène, saint Augustin et saint Bernard l'expliquent de l'état où la cruauté des Juifs l'a réduit par les traitements honteux qu'ils lui ont fait souffrir.

On a bien raison de dire que notre père Adam a été le plus beau et le plus parfait de tous les hommes, Dieu l'ayant formé de ses mains, à son image et ressemblance, et lui ayant donné l'empire et l'autorité sur tous les animaux de la terre. De là vient qu'on l'appelle le petit monde, l'abrégé de l'univers, la merveille de la nature et l'exemplaire de toutes les beautés naturelles. Mais il faut avouer que Jésus-Christ a surpassé Adam en la beauté du visage comme en toutes les autres perfections du corps et de l'âme. Adam n'a été que l'ombre, la figure et l'essai dont Jésus était la vérité, l'original et l'exemplaire. Car, comme

le savant Tertullien a remarqué, lorsque Dieu prit le limon de la terre pour former le premier homme, à chaque trait qu'il imprimait sur cette boue pour y former une tête, des yeux, des mains, il étendait sa pensée sur son Fils. Telle, disait-il en soi-même, sera la tête, tels seront les yeux qu'il aura un jour quand il opérera le salut du monde. Comme l'original est plus parfait que la copie, Jésus a été plus beau qu'Adam et que tous ses enfants.

Nicéphore nous a laissé dans son Histoire (1) ce tableau de Jésus-Christ : « On voyait briller sur son front l'éclat d'une majesté divine accompagnée d'une douceur et d'une bénignité affable à tous et prête à faire du bien à tout le monde, sans savoir se courroucer. Il avait le visage long et bien tourné ; le teint de ses joues était blanc, mêlé d'un modeste et agréable vermeil de rose. Il avait les yeux vifs et étincelants, un peu jaunes, et les linéaments du visage parfaitement bien proportionnés, desquels il sortait un certain agrément qui charmait et réjouissait ceux qui le regardaient, sans prétention d'envie ou de haine. Il avait les sourcils noirs et arqués au-dessus, le nez aquilin. Ses cheveux, blonds et longs, non trop épais, flottaient sur ses épaules agréablement. Il avait la barbe blonde mi-partie et d'une grandeur médiocre ; les lèvres vermeilles et modestes ; sa voix et sa parole étaient charmantes, et l'on admirait un air tout divin en tout ce qu'il disait et en tout ce qu'il faisait. »

(*A suivre.*)

R. P. ANTONIN THOMAS.

(1) *I Hist.*, LXII, 40.

LA SAINTE-FACE ET LES SAINTS

— Notre-Seigneur apparut à sainte Gertrude, en la posture où il était lorsqu'on l'avait lié et attaché à une colonne entre deux bourreaux, dont l'un le déchirait avec des épines et l'autre le meurtrissait avec un fouet plein de gros nœuds, tous deux le frappant au visage qui lui parut si défiguré que son cœur se fendit et fut rempli de compassion, ne pouvant arrêter le cours de ses larmes durant tout le jour, toutes les fois que ce visage se représentait à elle, cette sainte âme, estimant qu'en toute la terre, il ne s'en pouvait voir aucune figure plus défigurée, et dans un état plus déplorable. Car la partie qui était déchirée par les épines, était tellement en pièces, que les coups de fouet qui avaient blessé l'œil, avaient rendu cette partie si délicate toute enflée et toute livide.

A cette vue la sainte s'écria : Hélas ! Seigneur, quel remède pourrait-on maintenant trouver qui fût propre à adoucir la douleur cuisante de votre divine Face ? Notre-Seigneur lui dit : « Le remède le plus doux et le plus propre qu'on puisse me préparer, c'est de méditer amoureusement ma Passion et prier charitablement pour le salut de tous les pécheurs ; les uns et les autres frappent Dieu au visage, en ce qu'ils offensent et déshonorent Celui qui règne souverainement dans le ciel. »

(*Vie de sainte Gertrude.*)

NOTES BIOGRAPHIQUES

sur la Sœur Maria Benedetta, moniale Cistercienne de Viterbe

(1836-1913)



UELQUES *journaux de Paris, un grand nombre d'Italie, ont publié des articles nécrologiques sur une religieuse cistercienne, dont la vie paraît avoir été extraordinaire sous bien des rapports. Le trait dominant de cette existence de 77 ans fut la souffrance patiemment supportée. Pendant 52 ans, elle ne quitta point son lit de douleur. Sa réputation de sainteté s'était répandue au loin, si bien que, depuis plusieurs années, il y avait dans sa cellule un concours incessant de pèlerins venant de partout se recommander à ses prières et demander ses conseils. Chaque jour, un courrier considérable arrivait à son adresse de toutes les parties du monde.*

Elle est morte le 10 mai dernier. Ses funérailles ont été un triomphe inouï. Jamais Viterbe n'a vu pareil spectacle ni semblable concours. Le peuple, qui la proclame « una santa », lui attribue des guérisons merveilleuses, des prophéties, d'innombrables grâces de conversion et de consolation.

Avant de rien publier sur un sujet si délicat, nous avons voulu nous renseigner et aller aux sources. Un prêtre de Rome s'est gracieusement chargé de ce travail et s'est entouré des précautions nécessaires pour le mener à bonne fin. C'est en toute sécurité que nous commençons à publier aujourd'hui la lettre abondamment documentée qu'il vient de nous adresser. Nous croyons que ces Notes biographique *sont leur place dans une Revue destinée à parler de la Sainte Passion, de la Face endolorie de Jésus, des amis du divin Crucifié et des personnages qui, pendant leur vie, ont de plus près participé aux souffrances de Notre-Seigneur. Il semble bien que la Sœur Maria Benedetta, ait été l'une de ces âmes prédestinées* à compléter d'une manière spéciale en elles, ce qui manque à la Passion du Sauveur (1). *Sa confiance en Dieu, sa patience — louée par Pie X — à travers ses nombreuses et très longues épreuves, nous paraissent un exemple opportun à mettre sous les yeux de tant d'âmes qui souffrent et qui ont besoin d'apprendre, pour se consoler surnaturellement et profiter de leurs tribulations, le prix de la douleur chrétienne et la science, si précieuse et si rare, de savoir souffrir. Est-il besoin d'ajouter que, sur les faits extraordinaires cités par notre correspondant et sur les vertus attribuées à la défunte, nous faisons absolument toutes les réserves d'usage. Seule, l'Église a la mission et le droit de juger des événements réputés miraculeux, ainsi que des vertus héroïques de ses enfants. Ses décisions, si jamais elle en donne sur le cas de la Sœur Maria Benedetta, seront les nôtres.*

LA DIRECTION.

(1) *Coloss.*, I, 24.

Rome 1er juin 1913.

Cher Monsieur le Directeur,

Il y a beaucoup de vrai, quelques inexactitudes, un peu trop d'amplification et d'imagination, dans les notices que les journaux se sont hâtivement pressés d'écrire sur cette étonnante religieuse de Viterbe. Je me permets de regretter que certaine feuille catholique de Paris ait, en particulier, faute d'informations suffisantes, publié une note qui n'est pas l'exacte expression de la vérité, et qui tendrait à jeter un certain discrédit sur la mémoire de la vénérée défunte. Qu'il y ait des points contestés ou encore obscurs dans cette existence édifiante et douloureuse qui vient de s'éteindre, c'est très possible. N'est-ce pas un peu le fait de tous les personnages qui disparaissent de la scène du monde pour entrer dans l'histoire ? Le temps apportera sans doute une solution et de la lumière sur des situations et sur des faits dont il serait moins qu'opportun de parler aujourd'hui, *omnia tempus habent.*

Toutefois, si je ne vous écris pas toute la vérité, tout ce que je vous écris est vrai. C'est aux bonnes sources que j'ai puisé les renseignements que je vous envoie. Je ne les cite pas toujours, parce que ce n'est pas une *histoire* que vous m'avez demandée. Cependant, aucune de ces affirmations qui ne soit contrôlée, et dont au besoin, on ne puisse fournir la preuve.

Au reste, j'avoue que rien ne pouvait m'être plus agréable que la petite enquête, simplement *officieuse*, dont vous avez bien voulu me charger.

Personnellement, j'ai connu la Sœur Maria-Benadetta. Je regarde comme une grâce, non-seulement de m'être entretenu avec elle, mais encore d'avoir pu assister à la sainte messe dans son petit oratoire, tout près de ce lit douloureux qu'elle n'avait pas quitté depuis cinquante et un ans. Avec ceux qui m'accompagnaient, j'ai respiré dans cette pauvre cellule, un parfum d'édification et de paix que j'ai rarement rencontré ailleurs.

Mais ce ne sont pas mes impressions personnelles que vous m'avez demandées, et, en attendant mieux, s'il plaît à Dieu, voici quelques notes biographiques aussi abondantes et aussi précises que possible.

Mon but sera amplement atteint si j'ai répondu à votre attente et si j'ai pu faire un peu de bien à vos lecteurs.

*
* *

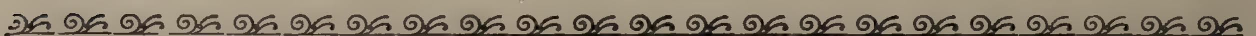
Donna Maria Benedetta, comme on l'appelle ici, naquit à Rome, le 6 mars 1836, sous le Pontificat de Grégoire XVI. Son père, le chevalier Frey, était d'une excellente et ancienne famille de Zurich (Suisse). Comment s'était-il fixé à Rome et qu'y faisait-il ? Il m'a été impossible jusqu'à cette heure d'éclairer ce détail. Sa mère, Maria Giannotti, était une fervente chrétienne. Hélas! son enfant n'eut pas le bonheur de la connaître. Elle mourut en lui donnant le jour. Peu de temps après, le père lui-même suivit son épouse dans la tombe. Orpheline dès son berceau, la pauvre petite semblait déjà marquée du sceau de la Croix et entrait dans la vie par la porte des douleurs. Elle reçut au baptême le nom de Marie-Pénélope, et c'est sous ce dernier nom qu'on la connut

jusqu'à son entrée en religion. Détail curieux à noter : la petite était venue au monde enveloppée d'une membrane blanche en forme de *coule*, ce qui fit dire à son aïeule qu'elle serait un jour consacrée au Seigneur et vivrait sous l'habit monastique à l'ombre d'un cloître (1).

Pendant trois jours, on lui chercha en vain une nourrice, et c'est par ce jeûne prolongé qu'elle préluda à tant d'autres privations qui allaient se multiplier pendant sa longue vie. Enfin on trouva une sage-femme à Marino, à une vingtaine de kilomètres de Rome, qui se chargea de nourrir l'enfant. Le voyage fut marqué par un incident pénible. Le cheval, effrayé de je ne sais quelle rencontre, prit le mors aux dents et renversa l'omnibus et ses dix voyageurs. Tous furent plus ou moins blessés. La première frayeur passée, quel ne fut pas l'émoi général quand on constata que la petite Pénélope avait disparu! Mais bientôt on l'aperçut sous une roue de la voiture. N'était-elle pas écrasée ou blessée à mort? Non, elle n'avait pas une égratignure et dormait paisiblement. Son bon ange avait veillé sur la petite innocente. La femme Terribili à laquelle on l'avait confiée, la soigna comme une vraie mère et la prit en singulière affection à cause de sa gentillesse extrême. Elle ne pleurait jamais et semblait deviner tout ce qu'on désirait d'elle. A six mois, elle commença à parler et les premiers mots qui fleurirent sur ses lèvres furent les noms sacrés de Jésus et de Marie. Elle n'avait pas encore un an qu'elle pouvait déjà marcher.

Une de ses tantes, Margherita Rudolfi, femme distinguée et vertueuse voulut bientôt la reprendre auprès d'elle et lui servir de mère. Ce fut un grand chagrin à Marino dans la brave famille Terribili. On l'aimait tant, la gracieuse petite Pénélope! Sa nourrice, à cette heure, n'avait pas encore de fille. Elle fit un vœu à la Sainte Vierge, et lui promit que si Elle lui obtenait cette grâce, elle appellerait sa fille Marie-Pénélope. Un an après sa prière était exaucée. Plus tard, alors que Pénélope Frey, déjà cloîtrée au monastère de la Duchessa, s'appelait Sœur Maria Benedetta, on vint un jour la réclamer à la grille du parloir. C'étaient la femme Terribili et sa fille, déjà grande, qui avaient fait à pied ce long voyage de Marino à Viterbe, et venaient revoir la chère petite d'antan. L'entrevue fut des plus cordiales et des plus touchantes.

(*A suivre.*)



PRIÈRE

Père Eternel, je vous offre le Sang précieux de mon Sauveur Jésus en expiation de mes péchés, pour les besoins de la sainte Eglise et pour la délivrance des âmes du Purgatoire.

(*300 j. d'ind.*)

Votre Sang sur la Croix, ô Fils de Dieu, fut notre rançon, c'est pourquoi nous nous faisons gloire, nous, vos rachetés, de vous appeler Notre-Seigneur.

Dom Guéranger.

---

(1) J'emprunte ce détail et quelques autres aux *Cenni Biografici* publiés par Mgr le Chanoine Luigi Grispigni, Professeur au Séminaire de Viterbe. Cet opuscule de 24 pages a reçu la complète approbation de Mgr l'Archevêque de Viterbe.

L'Art religieux aux deux Salons de 1913

L'ART chrétien, disais-je, dans ma vue d'ensemble du Salon de la Nationale, est très pauvre. Avais-je tort, alors que sur 2.161 envois de peintures, dessins, statuaire, je rencontre à peine dix œuvres inspirées par l'Évangile? Mais, en matière d'art, le nombre importe peu et il y a ici la qualité. Toutefois, avant d'examiner ces pages, je veux rassurer le lecteur qui croirait à la déchristianisation de la France artistique des petits-fils du Poussin et de Lesueur.

Cette rareté du sujet religieux a plusieurs causes étrangères à la Foi. Deux cinquièmes de ces exposants sont des protestants aux temples ennemis des images. Les trois autres cinquièmes vivent, sauf quelques exceptions, de leur travail. Or, l'Église spoliée, volée par le banditisme gouvernemental, ne commande plus rien pour la parure des édifices qui sont sa propriété, mais où elle n'est (*légalement*) que tolérée ! Enfin des milliers d'œuvres d'art ancien provenant des couvents, des chapelles désaffectées encombrent la boutique de l'antiquaire et la vilité de leur prix concurrence et tue l'art religieux moderne.

Il ne peut plus être le fait que de rares indépendants.

M. Carolus Duran, directeur honoraire de la Villa Médicis, membre de l'Institut, a peint, dans l'ambiance historique de Rome, près de ce Vatican, palais et prison du successeur de l'Apôtre Pierre, sous le souffle qui courbe et balance les parasols des pins centenaires, orgueil des jardins couronnant les Sept Collines, en face de ces milliers de témoins de pierre qui évoquent le double souvenir tragique de l'Empire s'effondrant et du Christianisme grandissant comme un lys poussé dans une mare sanglante, M. Carolus Duran a retracé en une esquisse éloquente l'*Ultima Ora di Christo,* l'heure dernière du Calvaire.

Nombre de critiques ont blâmé, déclaré indifférente cette page. Ils ne l'ont pas comprise, voilà tout. Les tons ont leur langage et leur éloquence plus encore que les lignes. Ils traduisent surtout les émotions de l'âme : deuil ou joie. La tache noire des vêtements annonce la mort récente, le vide laissé au foyer par le départ d'un des nôtres. Le blanc symbolise la jeunesse, la joie, la pureté, la délicatesse des sentiments. L'Eglise a pour ses fêtes des couleurs rituelles. Chaque peuple a sur son drapeau des couleurs parlantes. Les peintres le savent mieux que tous les autres, et je me souviens de Puvis de Chavannes me disant : « Si grande soit ma décoration murale, j'en fais toujours seul et sans collaborateur les fonds. Les tons des fonds expriment la pensée que j'ai essayé de rendre par ma pensée, mes figures. »

Je ne chicane donc point M. Carolus Duran pour n'avoir pas poussé plus avant, plus dessiné son sujet. Il n'en est que plus poignant et meilleur.

Le Christ, Fils de Dieu, expire. Au pied du monticule où s'érige sa croix — celle du mauvais larron a déjà croulé — un groupe nombreux de disciples tend les mains vers l'agonisant sublime et formule le serment d'être sa milice sacrée. Quelques-uns plus ardents ont voulu

s'approcher, gagner le pied de la croix ; les soldats de César brutalement les repoussent. Mais, devant la majesté de cette mort, le centurion de Rome, campé sur son cheval de guerre, réfléchit et va proclamer la divinité du condamné. Cependant, le ciel s'est voilé ; l'éclair, sinistrement, illumine de rayons livides les dômes et les terrasses de la ville déicide, où les morts, sortant de leur sépulcres, mêlent leur détresse à celle de la foule coupable et terrifiée. Tout est sombre, rougeoyant, fumeux, comme aux jours où le ciel refuse un sacrifice maudit, néfaste, et en rabat sur la terre les flammes et les fumées. Dans cet océan houleux et noir, tel un mât de clarté et d'espérance, la croix seule et le Crucifié divin sont revêtus de lumière et de splendeur.

C'est la réalisation de la prophétie du Précurseur de Jean le Baptiste. « Il était la lumière et la lumière a lui dans ce monde, et ce monde ne l'a pas reconnue. » M. Carolus Duran est parfaitement resté religieux dans ce drame de couleurs, qui avait déjà inspiré à deux maîtres coloristes français, Prud'hon et Eugène Delacroix, deux chefs-d'œuvre : le *Christ mort* et la *Conversion du Centurion.*

Charles PONSONAILHE.

(Extrait de l'Univers)



Recommandations de Prières



Notre Saint Père le Pape. — Le triomphe de la Sainte Eglise ; la conversion de ses ennemis ; le salut des pécheurs. — Les évêques et les prêtres du monde entier. — Les œuvres sacerdotales et eucharistiques. — La diffusion de la Sainte-Face et de la Revue « Le Divin Crucifié ». — Les zélateurs de la Sainte-Face ; leurs intentions, leur apostolat. — Les parents décédés des zélateurs de la Sainte-Face et de nos abonnés. — Les catholiques de France; les écoles et l'enseignement chrétien. — Le rétablissement d'un père de famille. — Les intérêts spirituels et temporels d'une famille religieuse. — Le succès d'un apostolat. — Un prêtre missionnaire au Natal. — Un jeune religieux en Orient. — Les intentions spirituelles de deux zélateurs aux Etats-Unis. — Soumission et abandon à la sainte Volonté de Dieu pour un pauvre mourant. — Une heureuse naissance. — Une petite fille de six ans séparée de sa mère. — Une zélatrice éprouvée et ses quatre petits enfants. — La conversion d'un malade en danger. — Une mère recommande les examens et l'avenir de son fils. — La conversion et la persévérance d'une jeune fille exposée à perdre la foi. — L'entente et l'union des cœurs dans une famille. — La sanctification d'une âme religieuse. — Plusieurs communautés éprouvées. — La santé de plusieurs religieuses malades. — Une zélatrice dans la nécessité. — Un Prêtre zélateur dans de grandes tribulations. — Plusieurs malades, plusieurs enfants. — Une famille dans la peine. — Les intentions particulières de plusieurs zélateurs. — Les nombreuses intentions qui nous ont été recommandées par correspondance.

Ne avertas Faciem tuam a puero tuo, quoniam tribulor : velociter exaudi me.

Ne détournez pas votre FACE de votre serviteur : l'affliction me presse, hâtez-vous de me secourir !

Le Gérant : E. DERENNE.

LA CHAPELLE-MONTLIGEON (ORNE). — IMP. DE MONTLIGEON. — 5372-6-13.

3e ANNÉE N° 8 AOUT 1913

LE DIVIN CRUCIFIÉ

Revue de la Sainte-Face



SOMMAIRE :



Pensée directrice pour le mois



L'Assomption de la Très Sainte Vierge.

Marie reçoit, en ce jour, la récompense de ses vertus, le fruit de son sacrifice, de ses souffrances et de son amour.

Elle est au Ciel, dans la gloire, mais Elle n'a pas perdu le titre de Mère que Jésus lui donna, du haut de la croix, avant de mourir.

Elle nous aime comme ses enfants et ne cesse pas de nous protéger. Avec quelle confiance ne devons-nous pas réclamer son secours !

« Si les vents orageux des tentations s'élèvent dans votre âme, si vous donnez contre les écueils des tribulations, regardez votre Etoile, ayez recours à Marie.

« Au milieu des dangers, au milieu des angoisses et des perplexités, pensez à Marie, invoquez Marie.

« Que son nom soit sans cesse dans votre bouche, qu'il soit profondément gravé dans votre cœur.

« Si elle vous protège, vous n'avez rien à craindre ; si elle vous est propice, vous arriverez au port du salut. »

Saint BERNARD.



La Passion de N.-S. Jésus-Christ en action



XI

JÉSUS FLAGELLÉ ET COURONNÉ D'ÉPINES

La haine persistante des accusateurs de Jésus, les fureurs, les cris redoublés de la foule contre lui, avaient déconcerté Pilate. Il ne savait plus comment en finir. Excité par les Princes des prêtres et par les Anciens, le peuple venait de signifier au gouverneur romain ses volontés, en réclamant Barabbas contre Jésus. Pilate lui ayant donné le choix, ne pouvait pas se dédire. Il fallait donc délivrer Barabbas et retenir Jésus. Mais le Juge allait-il faire exécuter l'accusé, dont il avait lui-même proclamé l'innocence? Son embarras augmentait avec l'agitation de la foule.

Le tumulte grandissant, il s'arrêta à un moyen terme, dont les incidents antérieurs du procès lui fournissaient l'occasion. En faisant infliger à Jésus, comme il l'avait dit, la correction du fouet, il crut qu'il lui épargnerait la mort. Dans sa pensée, cette flagellation devait être à la fois une satisfaction donnée aux Juifs, pour calmer leur fureur, et un nouveau témoignage à invoquer en faveur de Jésus contre ses accusateurs. Car, si la vue des tourments subis par la victime ne suffisait pas à exciter la pitié de ses ennemis, du supplice même, si héroïquement enduré par lui, devait résulter du moins une nouvelle preuve de son innocence.

C'était le calcul de Pilate. Pour faire diversion au procès et pour se donner le temps d'aviser, il fit donc relaxer Barabbas, comme le demandait le peuple, et il livra Jésus aux mains des bourreaux.

La flagellation était, d'ailleurs, le préliminaire légal du crucifiement : les Juifs, qui avaient réclamé à grands cris la mort de Jésus, ne pouvaient s'opposer à ce que le gouverneur romain fît procéder d'abord à une fustigation de l'accusé.

Le supplice, qu'aucune autre loi ne réglait à Rome que la lassitude des bourreaux, était terrible. Les instruments habituels de la flagellation étaient ou les verges d'ormeaux dont étaient formés les faisceaux des licteurs des magistrats, ou, ce qui était encore plus infamant et non moins cruel, des fouets de lanières de cuir ou de cordes, armés à leur extrémité d'osselets ou de balles de plomb. Le supplicié était dépouillé de ses vêtements, mis entièrement à nu, et attaché ordinairement par les mains à une colonne basse, de manière à offrir, par l'inclination du corps, une surface

plus commode et plus étendue aux coups des bourreaux. Ceux-ci frappaient jusqu'à ce que la fatigue ou le dégoût les arrêtât.

Pilate pouvait compter que la vue d'un supplice aussi cruel, qui mettait les chairs de la victime à vif et à sang dans toutes les parties du corps, finirait par exciter la compassion des spectateurs les plus acharnés et que le procès se terminerait ainsi. L'historien Eusèbe parlant du supplice de martyrs chrétiens, dit que « tous les assistants furent épouvantés lorsqu'ils virent la chair des patients déchirée en partie jusqu'aux veines, de sorte que les os étaient mis à nu et qu'on pouvait apercevoir jusqu'aux entrailles. »

Sur l'ordre du procurateur de la Judée, les soldats se saisirent de Jésus pour lui infliger, dans la cour du prétoire, cette cruelle torture. Habitués à ces sortes d'exécutions, ils s'en faisaient un jeu, surtout quand leurs sentiments envers la victime répondaient à ceux de ses juges ou de ses ennemis. Un roi des Juifs à fustiger, c'était pour eux une partie de plaisir. Ils se mirent en mesure de remplir leur office avec toute la rigueur que leur inspirait leur haine de la nation juive.

Nous pouvons lire aujourd'hui sur le Suaire de Turin les marques de cette horrible exécution. Le plus souvent la flagellation était administrée par les licteurs avec les baguettes d'orme ou de bouleau dont étaient formés les faisceaux qu'ils portaient, à Rome, devant les consuls et les préteurs et, au dehors, devant les gouverneurs de première classe des provinces. Simple procurateur de la petite province impériale de Judée, Pilate n'avait pas, comme fonctionnaire de rang inférieur, de licteurs. Par conséquent, Jésus ne fut pas flagellé avec des verges, mais avec des fouets de cordes, armés à leur extrémité d'osselets de mouton ou de boutons de métal, et par le bras des soldats du prétoire. C'est ce que montre le Saint-Suaire de Turin, où l'on voit que la divine victime fut frappée avec des fouets, qui donnaient des coups pesants plutôt qu'ils ne cinglaient ; on distingue encore très visiblement sur les empreintes du corps, surtout à l'aide d'un microscope, la trace des osselets qui meurtrirent les chairs.

Jésus eut aussi la posture des autres suppliciés. Il fut attaché par les mains à cette colonne basse, haute d'un demi-mètre à peine, dont parle saint Jérôme et que mentionne aussi le poète Prudence, déjà déposée à Rome de leur temps, et que l'on y vénère encore aujourd'hui, dans l'église Sainte-Praxède. Dans cette attitude, comme la divine victime était courbée, présentant le dos aux bourreaux, des coups de fouet passèrent par-dessus les épaules et vinrent s'abattre sur la poitrine, où ils ont laissé aussi leur trace. Les bourreaux frappèrent avec acharnement dans tous les sens et sur toutes les parties du corps, aux jambes comme sur le dos.

« Sous cet horrible fouet, dit un auteur en décrivant le supplice de la flagellation, le sang coulait, la peau se soulevait en lambeaux et le corps creusé de sillons sanglants apparaissait comme écorché. La victime tombait bientôt aux pieds des bourreaux et se tordait dans les étreintes de la douleur, présentant tour à tour toutes les parties de son corps aux fouets qui la déchiraient. Il n'était pas rare de voir les natures plus faibles succomber dans ce premier supplice, car la loi romaine ne connaissait pas les limites plus humaines fixées par la Synagogue à la durée et à la violence du châtiment. »

Jésus endura le supplice, debout, sans défaillir, car son corps ne porte que des traces d'une flagellation régulière, où l'on ne constate pas de ces coups portés au hasard, au milieu des convulsions de la victime aux pieds des bourreaux.

Mais les soldats ne s'en tinrent pas à la rigueur d'un supplice si magnanimement supporté. Aux cruautés, ils ajoutèrent les railleries et les outrages. Au milieu de la cohorte réunie dans le prétoire, ils le firent asseoir sur un trône de dérision, jetèrent sur sa chair déchirée et sanglante le rude manteau de laine rouge des soldats. Quelques-uns tressèrent des branches d'épines en forme de couronne qu'ils placèrent sur sa tête et lui mirent dans la main droite un roseau solide en guise de sceptre. Puis, par moquerie, ils fléchirent le genou devant lui en lui disant : « Salut, roi des Juifs. » D'autres, s'approchant à leur tour, lui crachèrent au visage, lui donnèrent des soufflets et l'un d'eux, saisissant le roseau, lui en frappa des coups sur la tête pour enfoncer la couronne d'épines.

Le Saint-Suaire de Turin montre aussi la trace de ces épines, qui déchirèrent la tête du divin Sauveur. L'une d'elles, plus forte, plus aiguë que les autres fit une plaie profonde, d'où le sang coula en rigole le long du front jusque sur la paupière gauche. Derrière la tête, les cicatrices des épines forment comme l'empreinte d'une calotte profondément enfoncée.

Tous ces détails d'un réalisme si émouvant font mieux sentir l'horreur des tourments endurés par l'Homme-Dieu dans sa miséricordieuse passion.

Pilate n'assistait pas au supplice de la flagellation. Quand on lui ramena la divine victime, si horriblement meurtrie et ensanglantée, il en dut être ému lui-même, car la torture avait dépassé ce qu'il en attendait. Jésus, dont le corps n'était plus qu'une plaie, paraissait si mutilé et si défiguré que son seul aspect devait lui donner droit à la pitié humaine. « Cette tête enveloppée d'épines, ce visage sillonné par les coups de fouet et meurtri par les soufflets, ces yeux à demi éteints, ces lèvres pâlies et prêtes à exhaler un dernier râle, cette poitrine haletante où la pourpre

du manteau laissait voir d'horribles blessures, ces mains liées où vacillait un roseau, tout cet ensemble de douleurs et d'humiliations, mélange d'atroce et de rebutant, avec une majesté qui, pourtant, brillait au-dessus, comme un rayon de soleil sur des épaves, n'était-ce pas assez pour frapper les esprits et bouleverser les cœurs ? » Pilate put croire, en effet, qu'il suffirait de montrer à la foule la victime, en cet état, pour exciter la compassion et apaiser les haines.

De nouveau, donc, il parut en public et, interpellant les membres du Sanhédrin, restés là à attendre l'issue du procès, et, avec eux, la foule des Juifs rassemblés devant le prétoire, il leur dit encore une fois : « Voici que je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve toujours pas de motif de condamnation contre lui. » Et prenant Jésus du milieu des soldats et le poussant au bord de la plate-forte où était son siège, il cria : « Voici l'homme ! »

Mais les Pontifes, les Scribes, les Anciens, la masse des Juifs, tous insensibles à la vue d'une telle victime, tous implacables dans leur fureur, hurlèrent plus fort encore : « Prends-le ! Crucifie-le ! » Et Pilate, un moment indigné de tant de cruauté et de haine, et lassé de lutter avec ce peuple en furie, de répondre aux clameurs de la foule : « Alors, prenez-le vous-même et crucifiez le ; car, pour moi, je ne le trouve pas coupable ! »

Mais ce mot ne terminait rien, car les Juifs ne pouvaient plus, d'eux-mêmes, mettre à mort personne, pas même ce Jésus que le gouverneur romain semblait leur abandonner.

Arthur LOTH.

(*A suivre.*)

Regardez la Croix avec une foi profonde, mettez en elle une confiance sans limite.

Faites de la Croix l'occupation de vos pensées ; efforcez-vous de lui plaire en votre âme et de la porter en votre cœur.

Sept fois par jour, souvenez-vous, mon frère bien-aimé, de la Passion du Seigneur.

C'est par elle que nous avons été délivrés, par elle que la vie éternelle nous est donnée, et que nous jouissons de la céleste lumière.

Si vous l'aimez, si vous la vénérez, offrez-lui vos hommages avec un soin empressé, et à des heures déterminées.

Cherchez Jésus en qui se trouve votre espérance : portez-le crucifié en votre cœur, en quelque lieu que vous soyez.

Reposez avec empressement votre esprit sur Jésus-Christ souffrant, et compatissez à ses douleurs.

(*Saint Bonaventure.*)

LES FÊTES CONSTANTINIENNES A ROME

A Sainte-Agnès Hors-les-Murs.

Dimanche, 18 Mai.

La gracieuse basilique consacrée à la jeune vierge martyre, Sainte Agnès, si justement populaire à Rome, est *Constantinienne*. C'est à la demande de sa nièce Constance, que l'empereur converti la fit construire au sein même de la catacombe chrétienne qui conservait les restes de l'angélique petite sainte. Malgré les restaurations dont elle a été l'objet au cours des siècles, elle garde encore sa forme primitive. Sur les parois du monumental escalier qui y descend, on a encastré un grand nombre de fragments de sculptures et d'inscriptions anciennes provenant de la première basilique et de la catacombe voisine. La plus remarquable est celle du Pape saint Damase, conservée intacte et entière.

L'illustre fondatrice de ce sanctuaire voulut être ensevelie tout auprès. De fait, à côté de Sainte-Agnès, s'élève la rotonde dite de sainte Constance. Le corps de la sainte parente de Constantin, avant de reposer sous l'autel-majeur, demeura pendant des siècles dans le vaste sarcophage de porphyre qui fut depuis transporté au musée du Vatican. Au milieu des mosaïques si remarquables qui ornent les voûtes, et qui remontent sûrement au IVe siècle, on a récemment découvert le monogramme du Christ dessiné au milieu d'un ciel étoilé. C'est probablement une allusion à l'apparition du *Labarum* à Constantin. Le docte et prudent Commandeur Marucchi a lui-même émis cette opinion dans une de ses dernières conférences.

Il convenait de célébrer en ces lieux vénérés l'une des cérémonies du Jubilé. Fixée au dimanche de la Trinité, 18 mai, elle fut très édifiante et très populaire.

Dès les premières heures du jour, la foule envahit le cher sanctuaire et les communions sont nombreuses, surtout à la messe de 8 heures, célébrée par le Rme Dom Strozzi, Abbé Général des Chanoines de Saint-Jean de Latran qui, depuis des siècles, ont la garde de la Basilique.

A 10 heures, S. E. le Cardinal Vico pontifie à l'autel-majeur, entouré d'une magnifique couronne de prélats, de religieux et de prêtres. L'église est remplie de fidèles. La bénédiction du Saint Sacrement est donnée le soir par S. E. le Cardinal Billot, après un éloquent sermon du R. P. Lardé.

La caractéristique de cette journée a été le pèlerinage incessant des *Enfants de Marie* dont l'archiconfrérie *Prima Primaria* a son siège près du tombeau de sainte Agnès. C'est par milliers qu'elles se sont succédées aujourd'hui dans la basilique Nomentane, venant de toutes les paroisses de Rome, portant leurs bannières, la plupart vêtues de blanc et enveloppées dans leurs longs voiles de mousseline. Gracieuse et féconde idée ! Les *Enfants* de la Reine des vierges peuvent-elles mieux faire que de venir prier, chanter et s'inspirer auprès de cette petite vierge de treize ans, qui, pour conserver le blanc lys de sa virginité, n'a pas hésité à le rougir de son sang très pur ? Pendant tout ce jour, elles ont pu recueillir encore sur ses lèvres innocentes le cantique de son amour triomphant :

Lorsque j'aime le Christ et lorsque je le touche,
Mon cœur devient plus pur, je suis plus chaste encore ;
De la virginité, le baiser de sa bouche
M'a donné le trésor...

De son sang précieux je suis tout empourprée,
Je crois déjà goûter les délices du ciel !
Et je puis recueillir sur sa bouche sacrée
Le lait avec le miel (1).

Inauguration des Catacombes « Ad Decimum » et nouvelle Basilique Constantinienne.

Mercredi, 21 mai.

Au « dixième mille » de Rome, sur l'antique *Voie Latine*, près de Frascati, une cérémonie bien touchante a eu lieu aujourd'hui pour l'inauguration des catacombes récemment découvertes et pour la bénédiction de la première pierre d'une petite basilique en souvenir du XVIe centenaire de l'Edit de Milan.

Enseveli depuis dix-huit siècles sous les décombres et dans l'oubli, ce cimetière, riche en monuments chrétiens, n'a été découvert qu'en 1905 par le Commandeur Rodolfo Lanciani. Le Gouvernement, la Commission d'Archéologie Sacrée et surtout les moines Basiliens de Grottaferrata, n'ont rien négligé pour mettre au jour ces richesses enfouies dans les entrailles du sol. Le travail à été fécond. D'importantes inscriptions ont été reconstituées, plusieurs galeries de tombeaux ont été découvertes. Un des ouvriers les plus méritants a été le savant Père Sisto Scaglia, trappiste de S. Calixte. Cette nécropole, probablement une des plus vastes des environs de Rome, a sûrement été un cimetière chrétien du IIIe siècle. Il touche, par son origine, à l'ère des martyrs et de la liberté. C'est un véritable événement et une découverte archéologique des plus importantes que l'*invention* de cette catacombe au moment même où se célèbre le jubilé de Constantin.

Des autels ont été provisoirement installés dans les galeries souterraines et au-dessus. Dès les 7 heures du matin, en présence d'un grand nombre de fidèles, accourus de Rome, de Frascati et des environs, le Rme P. Abbé de Grottaferrata bénit l'Hypogée, et les messes commencent en divers rites. Neuf moines grecs basiliens célèbrent en même temps et les assistants, par une permission spéciale du Souverain Pontife, peuvent communier sous les deux Espèces.

A 9 heures et demie, une Messe Pontificale est chantée en plein air sous une tente ouverte, couronnée par une belle croix avec le chiffre de Constantin. Vers midi, S. E. le Cardinal Cassetta, Evêque de Frascati, arrive de Rome entouré d'un nombreux clergé et de beaucoup de pèlerins. Revêtue des ornements pontificaux, Son Eminence bénit selon le rite du Pontifical la première pierre de la nouvelle basilique, après que l'Abbé Pellegrini, du Monastère de S. Basile eut fait la lecture du parchemin portant cette inscription : « *En l'an du Seigneur 1913, Pie X régnant sur l'Eglise universelle, le Cardinal Cassetta occupant le siège de Frascati, Arsène II Pellegrini étant Abbé de Grottaferrata, le 21 mai, au cours du jubilé commémorant le XVIe centenaire de la paix accordée à l'Eglise par l'empereur Constantin, sur les Catacombes tusculanes découvertes en 1905, explorées à partir du 22 octobre 1912 par les soins des Moines Basiliens de Grottaferrata, propriétaires de ce lieu sacré, avec la direction de la Commission Pontificale de l'Archéologie Sacrée, le Cardinal Evêque a béni et posé cette première pierre de la chapelle commémorative du centenaire constantinien, en présence des autorités religieuses et civiles et d'une représentation du Collège Cultorum Martyrum. — Au Dixième mille, sur la voie Latine, 21 Mai 1913.* »

Signé par tous les personnages présents, ce document a été mis et scellé

(1) Sr THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, *Cantique de Ste Agnès.*

dans la première pierre avec trois médailles de saint Nil, de saint Benoît et de Constantin.

Après cette imposante cérémonie à laquelle assistaient plusieurs Evêques, des Ambassadeurs, des savants de Rome et de l'étranger, parmi lesquels Mgr Duchesne, le P. Sisto Scaglia, etc., etc., le Commandeur Marucchi a donné une superbe conférence durant laquelle il a fait ressortir les différences existant entre les Catacombes urbaines et suburbaines. Celles que nous venons de découvrir, dit-il, ont servi de cimetière aux premiers chrétiens du *Vicus Angusculanus.* Déjà nous y avons trouvé des monuments d'une insigne valeur archéologique, entre lesquels brille la profession de foi faite en ces termes par *Aurelia Prima*. « *Moi, Aurélia, je crois au nom du Christ Sauveur.* » Les peintures mises au jour jusqu'à cette heure ont aussi un grand intérêt, surtout cette fresque qui représente la *tradition de la Loi*. Si l'on n'a pas encore retrouvé des corps de martyrs, on a découvert ceux d'un grand nombre de chrétiens contemporains des derniers martyrs, une race de Saints, qui, pour n'avoir pas reçu les honneurs de la canonisation, n'en sont pas moins nos ancêtres dans la foi et nos protecteurs au ciel. Le conférencier fait ensuite l'histoire de la découverte de cette catacombe et félicite chaudement les Moines Basiliens de leur zèle intelligent et des travaux qu'il faut qualifier de *gigantesques* qui ont abouti en si peu de temps à un résultat aussi précieux pour la religion et pour l'histoire.

Le Comte et la Comtesse Senni ont ensuite offert un magnifique repas, sous les ombrages de leur splendide villa, aux étrangers de marque qui venaient d'assister à ces mémorables cérémonies.

Pendant toute la soirée, les tramways et le chemin de fer n'ont cessé d'amener des pèlerins de Rome qui ont visité les nouvelles catacombes discrètement illuminées. Les Moines se faisaient charitablement les *Ciceroni* des visiteurs et leurs expliquaient toutes les particularités intéressantes de ce vaste cimetière que l'on continuera désormais à excaver et à explorer à mesure que le permettront les ressources.

A Saint-Laurent Hors-les-Murs.

Dimanche, 25 Mai.

C'est sur la *Voie Tiburtine* et vers le sanctuaire de *Saint-Laurent* que les pieux romains se dirigent ce matin. L'insigne basilique, qui garde les cendres du proto-martyr saint Etienne et du célèbre diacre saint Laurent, a été fondée par Constantin, et, de toutes les fondations du grand empereur, c'est celle qui en conserve intacts les souvenirs les plus précieux. En effet, l'église primitive se retrouve tout entière avec ses splendides colonnes au niveau même de la *Confession* et du vénéré tombeau de Pie IX. Elle avait son entrée à l'opposé de la porte actuelle et son chevet au sépulcre des deux martyrs. On l'appelait : *ad corpus*. Cette basilique a été doublée. La foule des pèlerins obligea le Pape Sixte III, en 432, à construire une autre église plus vaste qu'on appela *basilica major*, dont l'entrée conservée aujourd'hui était sur la voie Tiburtine et au niveau du sol supérieur de la route.

Les deux églises adossées chevet à chevet étaient séparées, lorsqu'au XIIIe siècle (1218), le Pape Honorius III les réunit en détruisant les deux absides.

Mais la basilique *ad corpus* étant à un niveau inférieur, elle devint la « confession « de la double église, et au-dessus de cette « confession », on exhaussa un *presbyterium* dont le pavé coupe à demi-hauteur les monumentales colonnes de l'église constantinienne.

Quoiqu'un peu longs, ces détails intéresseront les nombreux pèlerins qui ont visité ces lieux sacrés.

Au bas côté de l'église, à gauche, on descendait par une chapelle dédiée aux âmes du Purgatoire à la Catacombe du Cyriaque. D'autres galeries aboutissaient d'ailleurs là où est le tombeau de Pie IX. Lorsque le grand Pape eut fait réparer avec autant de magnificence que de bon goût cette vénérable basilique et qu'il eut tant embelli le *Campo Santo* — cet *Agro Verano* qui est aussi un don de Constantin — il renonça au sépulcre somptueux sur lequel était déjà posée sa statue à Sainte-Marie-Majeure en face de la Crèche du Sauveur, et il voulut, par son testament de 1875, devenir un Pape des Catacombes, être rangé en un *loculus*, sans statue, sans monument, sans autre armoirie qu'une tête de mort, et sans inscription pompeuse. « Qu'on grave seulement, a-t-il écrit : *Ossa et cineres Pii PP. IX Summi Pontificis. Orate pro eo.* »

A l'heure où le bien-aimé Pie IX décrivit le lieu de sa suprême sépulture, auprès de ses zouaves — au *Campo Santo* — et des deux martyrs, seconds patrons de Rome, il était prisonnier au Vatican et ne put venir s'y agenouiller encore une fois... Mais, aujourd'hui, il y voit sans doute les magnificences dont la reconnaissance, la vénération et l'amour du monde catholique tout entier ont entouré l'humble pierre sépulcrale. Le marbre, la mosaïque, les pierres précieuses y racontent en un sublime langage les gestes du grand Pape qui a défini le dogme de l'Immaculée-Conception et celui de l'infaillibilité des Successeurs de saint Pierre.

C'est S. E. le Cardinal Granito Pignatelli di Belmonte qui pontifie ce matin avec cette majesté grave et douce qui inspire le respect et favorise la piété. Les membres du Conseil Supérieur des fêtes Constantiniennes ont des places spéciales près de l'autel papal et une foule nombreuse remplit les nefs. Les chantres de la Chapelle Libérienne exécutent la messe *Sine nomine* de Palestrina.

La cérémonie du soir avait amené des milliers et des milliers de fidèles à la Basilique et au *Campo Verano.*

Après les Vêpres pontificales, S. G. Mgr La Fontaine, Évêque de Cariste, prononça un édifiant discours sur le texte de saint Jean : « *Votre tristesse se changera en joie; Vous serez pressurés dans le monde; mais, ayez confiance! J'ai vaincu le monde.* »

Avec beaucoup d'à propos l'orateur rappela que cette *tristesse* qui accablait les chrétiens au temps de saint Laurent, s'est transformée en *allégresse* aux jours de Constantin. Si l'Église traverse en ce moment une crise douloureuse, c'est à ses enfants qu'il appartient de ne pas se laisser abattre mais de *résister dans la foi* en s'appuyant sur la Croix qui, de nouveau, mènera le peuple chrétien à la victoire et à la paix.

Bien imposante et bien touchante fut la procession du Très Saint Sacrement à travers les vastes allées du *Campo Santo.* C'est la Vie qui visite la mort. Escorté d'une foule immense qui chante et prie, Jésus Eucharistie s'avance plein de douceur au milieu des tombes fleuries sur lesquelles brûlent ces petites lampes si expressives dans leurs veilles incessantes. Quelle vision pleine d'espérance et de consolation! A cette heure vespérale, le soleil couchant dore de ses derniers rayons l'Ostensoir bénissant, les broderies des vêtements sacerdotaux, les croix et les dômes des chapelles mortuaires, les hauts cyprès qui se détachent verts et sombres sur le ciel bleu.

A la chapelle centrale, entourée de ce cloître magnifique où se dressent les plus beaux monuments funéraires, la bénédiction du Très Saint-Sacrement est donnée à la foule agenouillée sur les tombes. Jésus-Eucharistie est le Roi des vivants et des morts, *omnibus in Christo quiescentibus.* C'est en Lui, c'est dans son Cœur qu'elles reposent ces innombrables générations chrétiennes qui peuplent la cité des défunts. Pendant que l'Ostensoir est élevé au-dessus des fronts prosternés et qu'un silence d'adoration plane sur cette scène grandiose, il me semble que, de tous ces tombeaux ombragés par la

Croix, monte vers le ciel le cri vainqueur du Patriarche de l'Idumée : « Je sais que mon Rédempteur est vivant et que je le reverrai dans ma chair. Cette espérance repose au fond de mon cœur. »

A l'Église des saints Marcellin et Pierre, près du tombeau de sainte Hélène.

Dimanche, 8 Juin.

La première série des fêtes Constantiniennes se termine aujourd'hui près du tombeau de sainte Hélène, à la vénérable église des saints Pierre et Marcellin. Bien des romains et la plupart des étrangers en ignoraient la route. C'est à deux kilomètres et demi de la Porte Majeure, sur la voie *Casilina Labicana*, que l'on rencontre ces antiques monuments de la piété filiale du grand empereur et de son culte envers les martyrs. Le *Liber pontificalis*, dans la biographie du Pape Silvestre, en fixe l'origine en ces termes : « *En ces jours, Constantin Auguste a fait élever une basilique aux bienheureux martyrs Marcellin, prêtre, et Pierre, exorciste, sur le champ dit : entre les deux lauriers, où sa mère Hélène Auguste est inhumée, au deuxième mille de Rome. C'est dans ce lieu sacré que, pour l'amour de sa mère et la vénération des saints, il a répandu les trésors de sa magnificence.* »

L'Église paroissiale actuelle se trouve au-dessus de la Catacombe, au milieu des ruines du mausolée de sainte Hélène. Ce n'est qu'en 1898 que la commission d'Archéologie Sacrée a découvert, dans ses souterrains, la Crypte funéraire des deux célèbres martyrs de Dioclétien (304-305) dont on fait chaque jour mémoire au saint Sacrifice de la Messe, après la consécration. C'est encore parmi ces ruines que l'on a retrouvé la très belle urne de porphyre qui contint d'abord les restes de sainte Hélène et que l'on voit au Musée du Vatican. Quant aux reliques de la sainte Impératrice, on sait qu'on les vénère aujourd'hui dans l'église de l'*Ara Cœli* au Capitole, renfermées dans un *tempietto* de forme originale. Il est du XIe siècle et se trouve dans le transept du côté de l'Évangile.

Sous l'église paroissiale à Tor Pignattara, s'ouvrent des Catacombes ornées de peintures du IIIe siècle et de très belles pierres sépulcrales des « Equites singulares », qui formaient une cavalerie spéciale affectée au service de l'empereur. On dirait aujourd'hui les gardes du corps.

Présentement, ces lieux déserts et presque inconnus pendant des siècles, ont repris leur importance. Autour de l'église s'élèvent de gracieuses villas et plusieurs habitations ouvrières qui abritent déjà quatre mille paroissiens.

C'est le vénérable chapitre de Saint-Jean de Latran, dont cette église est filiale, qui a organisé et présidé les belles cérémonies de ce jour.

A 8 heures, communion générale très nombreuse, Messe pontificale à 10 heures et, le soir, magnifique procession du Saint Sacrement à laquelle prennent part des milliers de romains et d'étrangers. Le cadre où elle se déroule est unique. D'un côté, Rome qui flamboie sous les feux du soleil couchant, de l'autre, la campagne solitaire avec ses ruines d'aqueducs et de tombeaux ; là-bas, la ceinture bleue des monts de la Sabine et de Préneste, avec les collines verdoyantes et les blanches cités du Latium. Autour de Jésus-Eucharistie porté en triomphe sur ces routes fameuses, tout un peuple éclate en hymnes, en cantiques, en prières. Il semble que le divin Roi reprend ainsi possession de la Ville et du Monde, et que son règne d'amour va enfin commencer... Ces fêtes splendides si pieuses et si populaires, qui ont ému et remué les foules, n'en sont-elles pas l'aurore bénie ?... *Fiat!*

A la nuit tombante, la façade de la petite église, l'hémicycle des vieux murs romains, l'entrée des Catacombes furent brillamment illuminés. Pas une fenêtre du bourg qui n'eut ses lanternes et ses lampions. Partout resplendit la Croix et les emblêmes Constantiniens.

Pélerinages et Audiences Pontificales.

Pendant cette première période du jubilé, les pèlerinages venus de toutes les parties du monde catholique n'ont pas cessé d'envahir les saintes basiliques et de se diriger vers le Vatican. Ces caravanes aux costumes divers et aux langages différents donnent à Rome l'aspect unique qui lui appartient : elle est bien la mère de l'univers et le centre de la chrétienté. Le Pêcheur de Galilée, qui repose sous la coupole de Michel-Ange et qui règne encore au Vatican, est bien le vrai Père de tous les peuples. Malgré les intrusions et les obsessions étrangères, Rome n'appartient qu'à l'Église. Où vont ces foules qui accourent de toutes les plages ? C'est au tombeau des Apôtres et c'est aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. Par une anomalie et un mystère qui frappe tout observateur indépendant, il n'y a de vraiment *chez lui* à Rome que le vieillard qui est prisonnier derrière la porte de bronze...

Revenu à la santé, le bien-aimé Pie X a reparu devant les regards avides de ses enfants. Les audiences se sont multipliées depuis la fin de mai.

Deux ou trois fois par semaine, la foule des pèlerins s'achemine vers le Vatican et se groupe par milliers dans la vaste cour de Saint-Damase entourée des loges immortelles de Raphaël. Au premier étage, au balcon du centre, s'ouvrent les larges portes vitrées. Tous les yeux s'y fixent attentifs et anxieux. Tout à coup les trompettes de la garde-suisse sonnent l'hymne pontifical, les tambours battent aux champs, une blanche apparition se montre... « Vive Pie X! » clament des milliers de poitrines. Et le doux Pontife, souriant et radieux, entonne d'une voix sonore les paroles de la bénédiction. Tout le peuple est à genoux. Et les mains du Grand-Prêtre semblent aller chercher jusqu'au ciel les trésors divins pour les répandre généreusement dans les âmes prosternées.

De nouveau, les acclamations éclatent. Les fanfares se font entendre. Pie X bénit toujours de la main et du cœur. La blanche vision disparaît...

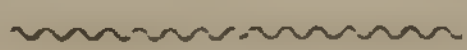
Hier encore, j'étais le témoin ému de cette scène grandiose dans sa simplicité. Comme le Très Saint-Père répète à chaque audience qu' « Il bénit tous ceux qui sont présents, leurs parents, leurs amis et leurs œuvres », je tiens à dire aux zélateurs et aux zélatrices de la Sainte-Face, à tous les lecteurs du « Divin Crucifié », qu'avec moi, ils ont reçu la Bénédiction Pontificale.

F. Bernard des Ronces,

Rome, en la Fête de saint Pierre, 29 juin 1913.



Les Fêtes Constantiniennes hors de Rome



Presque tous les évêques du monde catholique ont consacré une lettre pastorale au centenaire constantinien et au jubilé accordé à cette occasion.

A Arles, le 1er juin, a eu lieu une journée de fêtes constantiniennes, présidée par S. Em. le cardinal de Cabrières et par Mgr Bonnefoy, archevêque d'Aix. Frédéric Mistral, depuis l'an dernier prieur honoraire des Pénitents Blancs de Montpellier, est venu à Saint-Trophime assister à la fête.

On sait que l'empereur Constantin a habité Arles et que cette ville renferme de nombreux souvenirs de son passage.



Marie et le Calvaire

Toutes les grâces nous viennent de la Passion, par conséquent, si nous voulons les recevoir, nous devons participer effectivement à la Croix : « Il a fallu que le Christ souffrît, disait Jésus aux disciples d'Emmaüs et qu'ainsi il entrât dans sa gloire : *Nonne hæc oportuit pati Christum et ita introire in gloriam suam* (1). » Or la règle que Jésus a suivie lui-même, il l'impose à tous les membres qu'il daigne incorporer par la grâce à sa personne mystique. « Étant fils, nous sommes héritiers ; héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ Jésus, si toutefois nous souffrons avec lui pour être glorifiés avec lui (2). » En conséquence la gloire et par suite la grâce, qui la contient en germe, ont leur principe et leur mesure dans la Croix acceptée pour Jésus et dans sa compagnie. Voilà pourquoi le même Jésus la donne si libéralement à ses privilégiés, à ceux-là surtout qu'il veut associer plus singulièrement à son œuvre de sanctification, par conséquent à Marie qui doit être la Mère des hommes, c'est-à-dire non seulement la plus riche en grâce, mais encore, après Jésus, le canal universel de la grâce. Personne au monde après Jésus n'a dû comme elle participer aux souffrances du divin Rédempteur ; s'il est l'homme de douleurs, il faut qu'elle soit une Mère de douleurs, et, à cause de cela, sa maternité spirituelle réclame encore sa présence au Calvaire. S'il ne l'eût gravi chargé de sa Croix et s'il n'eût été crucifié, Jésus n'aurait pas été l'homme de douleurs, malgré toutes les souffrances qui ont fait de sa vie une perpétuelle immolation. Ainsi Marie ne serait pas excellemment la Mère de douleur si elle n'avait pas uni sa compassion à la Passion de son Fils, le Divin Crucifié.

Jésus lui-même a contribué au long martyre de sa Mère, il a été une Croix pour elle. A cause de lui, en effet, Marie a connu les humiliations de Bethléem, les amertumes de l'exil, la pauvreté de Nazareth, les douleurs de la séparation. Depuis les années de son ministère public, son Fils l'avait à peu près quittée, il ne lui appartenait plus et même, à certains jours, on eût dit qu'il tenait à affirmer leur séparation.

« Ta mère et tes frères sont là qui te demandent », lui dit-on un jour. — Ma mère et mes frères, avait répondu Jésus, ma vraie et unique famille, ce sont ceux qui font la volonté de Dieu (3). Sans

(1) Luc, XXIV, 26.
(2) *Rom.* VIII, 17.
(3) Matth., XII, 47.

doute Marie pouvait le suivre encore, avec les autres saintes femmes, dans ses courses apostoliques : mais pour une mère, qui ne comprendra que c'était trop peu ? C'était trop peu aussi pour Jésus et, comme sa Mère, il souffrait. Cependant, par devoir, pour accomplir les ordres de son Père, il avait accepté la dure nécessité de faire pleurer la sainte Vierge et de paraître l'abandonner. Mais cette cruelle obligation déchirait son cœur et, pour y demeurer fidèle, il devait s'imposer une violence de tous les instants car, en allant ainsi jusqu'au bout de sa mission, au Calvaire, il avait la sensation de tuer sa mère, d'enfoncer le glaive jusqu'à la garde, de faire une plaie si profonde que Marie n'en guérirait plus.

Debout au pied de la croix et dans une muette angoisse, elle suit tous les mouvements de son Fils. Elle assiste à son douloureux et humiliant crucifiement, à sa longue et cruelle agonie, à sa mort déshonorée, ignominieuse, et lorsque tout est consommé, elle reçoit sur ses genoux tremblants le Divin Crucifié, tout meurtri et défiguré. On représente saint Pierre avec une Croix, saint Paul avec une épée, saint Étienne avec des pierres ensanglantées, sainte Catherine avec une roue garnie de lames de fer pour rappeler aux générations le genre de leur mort. En vérité, Jésus sur les genoux de sa Mère n'est-il pas pour elle l'instrument de son martyre, le glaive qui transperce son cœur et son âme? Encore si Marie avait connu quelque adoucissement à son immense douleur, si du haut de sa croix Jésus avait laissé tomber sur elle une parole de consolation, d'espérance, de paix ; il n'en est rien. Sans doute il lui a parlé dans les sentiments d'un amour incomparable mais en un langage tellement mystérieux qu'il était beaucoup plus propre à augmenter l'affliction de sa Mère. Il l'appelle « Femme ! » comme s'il avait dépouillé sa qualité de Fils ; puis il substitue Jean à sa place et semble lui transférer son propre droit d'appeler Marie sa Mère. Langage, en effet, mystérieux, étrange, mais riche de révélations profondes. Jésus, pour consommer une union plus parfaite, veut séparer sa Mère de toute possession, de toute propriété même de son Fils. Il la détache de toute relation sans excepter celle qu'elle a contractée par affinité avec la personne d'un Dieu ; il concourt à la déprendre de tous les honneurs que toutes les créatures lui doivent et de la gloire que Dieu lui réserve à cause de l'éminence de sa dignité.

Femme ! la ressemblance ira jusqu'au bout. Comme Jésus a été délaissé par son Père, Marie sera privée de toute consolation. C'est pourquoi Jésus ne l'appelle pas sa Mère, parce qu'elle ne trouve rien, ni au ciel, ni sur la terre, ni dans la nature, ni en Dieu, ni en son Fils, qui puisse lui apporter quelque soulagement. Dieu est irrité, le ciel est obscurci, la terre tremble, la nature est toute à l'épouvante, les hommes conspirent contre elle en persé-

cutant son Fils. Si donc, dans ce déluge de maux, Marie cherche comme la colombe des anciens jours, à se réfugier dans l'arche mystique, où pourra-t-elle trouver un abri? son fils n'est plus qu'une plaie, un lambeau sanglant, et son esprit est meurtri aussi bien que son corps!

Femme! Jésus sur la Croix jette tour à tour ses regards vers son Père du ciel et sa Mère de la terre. S'il dit à son Père toute sa désolation par ce cri angoissant : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » en regardant sa Mère il l'appelle : Femme! attestant ainsi que son affliction à elle dépasse toute autre affliction, et c'est lui-même qui la cause, puisqu'il refuse alors le nom qui signifie la relation adorable par laquelle il est son Fils. En cela Jésus se comporte envers Marie, comme son Père se comporte envers lui-même : Dieu lui cache sa qualité de Père et ne lui montre que le visage d'un Juge courroucé. De même, Jésus dissimule à Marie sa douce condition de Fils. Comme il s'est réduit lui-même à une sublime et souveraine nudité en se dépouillant de la pensée même qu'il est Fils de Dieu et ne se considérant plus que comme une créature chétive et coupable, il veut attirer Marie à l'imitation de son dénûment et il l'appelle : Femme!

Jésus, sur la Croix, est victime, en particulier, de cette humiliation. S'il nomme son Père, son Dieu, il se considère comme sa créature et s'il le nomme son Juge, il s'avoue criminel. Or Marie partage cette humiliation. Pas plus que son Fils ne paraît le Fils unique du Dieu vivant, elle ne paraît la Mère de Dieu, par conséquent Jésus n'ose pas plus s'avouer le Fils de Dieu, dans l'humiliation où il est réduit qu'il n'ose nommer Marie, sa mère, à cause du dénûment où elle est plongée.

Quelle fermeté ne fallait-il pas à Marie pour subir un tel traitement! Une âme plus faible n'eût pas résisté à tant de souffrances, à tant d'opprobres. Elle eût fléchi sous le poids de tant d'amertumes ; elle n'aurait jamais eu ce sublime détachement qui est la perfection du mérite et ne fût point entrée dans la pleine adhésion aux volontés du Dieu qui la crucifiait. Mais Marie, qui lisait les décrets divins dans les tourments mêmes de son Fils, connaissait bien tout le sens de son mystérieux langage. Elle avait compris que par la substitution apparente, elle venait d'être installée solennellement dans son office de Mère de tout le genre humain ; elle savait que Jésus venait de l'attirer encore plus près de lui, qu'il avait accentué sa ressemblance avec lui et avait rendu leur union plus complète, plus parfaite. Désormais, il n'y avait plus deux relations de Fils à la Mère et de Mère au Fils ; elles étaient fondues en une seule. Enfin Marie savait que Jésus ne l'avait jamais aimée plus qu'à cette heure et qu'il ne lui en avait jamais donné une preuve plus tangible, plus éclatante. Mais chaque



Madrid. — Morales. La Vierge Douloureuse.

preuve nouvelle de l'amour de Jésus était une nouvelle affliction pour Marie, car elle faisait naître plus de douleur, avec plus d'amour.

(*A suivre.*) Ch. Bihel.

COMMUNICATION

La maison du Bon-Pasteur recevrait avec reconnaissance, des abonnés qui n'en font pas collection, les numéros du *Divin Crucifié* des mois de mars et avril 1912.

Les Faits Eucharistiques de Conques (Aude).

II



Le dimanche, 15 septembre 1907, la fête de l'adoration perpétuelle fut célébrée, non pas dans l'église paroissiale de Conques — témoin de la première apparition de la Sainte-Face dans le Très Saint Sacrement exposé — mais bien dans une autre église dédiée à Notre-Dame de la Gardie et qui se trouve à l'extrémité de la petite ville. Ce matin-là, pendant la messe, la *foule entière* aperçut la Sainte Face se manifestant de nouveau dans l'ostensoir, au sommet de l'autel. Après l'Elévation, la vision resplendit avec plus d'éclat encore. Trois prêtres qui se trouvaient alors dans l'église ont vu l'extraordinaire apparition. Elle dura jusqu'au soir après la bénédiction du Saint Sacrement. A plusieurs reprises, les fidèles envahirent le sanctuaire et ne purent contenir leur émotion. A certains moments de la journée, on vit des larmes de sang s'échapper des yeux de la Sainte-Face empreinte d'une inexprimable tristesse et d'une infinie douceur.

Sur l'invitation de l'un des prêtres présents, on se mit à genoux, on chanta le *Parce Domine*, on pria les bras en croix. La vision parut s'éclairer davantage et rayonner avec une nouvelle splendeur. Un grand nombre des habitants qui n'avaient pas assisté à la Messe — faut-il dire qu'on est ou plutôt qu'on *était* peu dévot en ce pays ? — croyants et incroyants, accoururent à l'église sur le témoignage unanime de ceux qui disaient avoir vu, et *tous*, eux aussi, contemplèrent l'émouvant spectacle qui se prolongeait sur l'autel.

Il faut toutefois noter que durant l'après-midi l'apparition perdit de sa netteté; on la voyait encore mais d'une manière imprécise. Pendant le chant du *Pange lingua*, au salut, à la fin de la quatrième strophe, quand on chanta : « *Sola fides sufficit*, la foi seule suffit ! » la vision resplendit de nouveau aux regards de tous et avec tout son éclat.

Quelques témoins qui, depuis des années, avaient cessé de fréquenter les Sacrements, des incrédules même, furent touchés jusqu'au fond de l'âme et se convertirent. « Que voulez-vous, répétaient-ils à qui les voulaient entendre, nous n'avons pas pu y résister. *Nous avons vu le bon Dieu !* »

De nouveau tout rentra dans le silence. Rien d'extraordinaire ne se produisit durant trois ans. On eût pu croire que ces apparitions ne se renouvelleraient pas.

Cependant, à l'occasion des Quarante Heures qui précèdent le Carême, au deuxième jour, lundi 22 février 1910, la sainte-Face rayonnante de douceur et de bonté apparut de nouveau aux regards ravis de quelques témoins : « *cinq* ou *six* », écrit M. Quincieux dans l'article déjà signalé, *huit*, m'a-t-on écrit le 13 février de cette année. Cette légère divergence peut très bien venir de ce fait qui m'a

été affirmé de divers côtés : à savoir que *plusieurs* personnes qui ont *réellement* vu la Sainte-Face dans l'Hostie ont d'abord gardé leur secret sans le révéler à personne. Plus tard, l'une ou l'autre d'entre elles, se départant de sa première réserve, a raconté ce dont elle avait été favorisée, *augmentant ainsi le nombre des témoins* dont on a pu recueillir les affirmations.

Après un intervalle de sept mois, le 11 septembre, de nouveau les manifestations recommencent, mais cette fois encore, c'est la foule qui en est favorisée. Les apparitions ont lieu à la fête de l'adoration perpétuelle et au sanctuaire de Notre-Dame de la Gardie. Ce n'est plus seulement la Sainte-Face que l'on aperçoit mais les visions se diversifient avec différents groupes de témoins. S'il faut en croire les dépositions les plus circonstanciées, les uns ont vu Jésus montrant son Sacré-Cœur comme dans les statues connues, les autres l'Enfant Jésus ; d'autres un *Ecce Homo* douloureux, d'autres encore la Sainte Face seule, portant ou non la couronne d'épines. Plusieurs ont remarqué que la Sainte Face pleurait du sang. Quelques-uns ont vu le crucifiement. Notons enfin que quelques personnes ont déposé avoir aperçu successivement Jésus dans deux ou trois états différents pendant cette journée.

Grand fut l'émoi général quand, au moment de la procession, à l'extérieur de l'église, on constata que les apparitions continuaient toujours. Même au reposoir, Jésus se montrait encore dans l'Hostie.

L'année suivante, en 1911, on a compté *huit* apparitions. M. Quincieux dit *sept*, mais les renseignements très précis, que je viens de contrôler auprès de qui de droit, me permettent de maintenir le chiffre *huit*. Elles ont eu lieu au maître-autel de l'église paroissiale, à la chapelle du Sacré-Cœur de cette même église, et encore à Notre-Dame de la Gardie.

Le jour de la fête du Sacré-Cœur, le 23 juin 1911, plusieurs incroyants se joignirent à la foule des fidèles et virent comme eux Jésus se manifester dans l'Hostie.

Le vénéré Curé-Doyen prit l'ostensoir et le présenta longuement aux fidèles dans des positions variées et sous des angles différents. De tous les côtés de l'église, les assistants purent jouir de l'apparition. Cette fois aussi, il y eut des conversions bien consolantes.

En 1912, les manifestations furent encore plus nombreuses. On en compta jusqu'à onze. Les variétés et divergences signalées plus haut se sont à peu près reproduites avec de légères modifications.

Parfois Jésus s'est montré comme en une image artistement peinte, parfois comme sur un relief en marbre sculpté ; mais la vision la plus fréquente et la plus générale, c'est celle de la Sainte Face, vivante, triste ou sereine, en larmes ou souriante, toujours rayonnante d'une indicible et attrayante bonté.

Ceux qui ont vu désirent voir encore. Le temps paraît trop court quand on contemple ce merveilleux spectacle. On y revient volontiers, on voudrait y revenir toujours, tant est grand et puissant le charme de cette divine Figure.

(*A suivre.*) L. D., *prêtre.*

NOTES BIOGRAPHIQUES

sur la Sœur Maria Benedetta, moniale Cistercienne de Viterbe

1836-1913 (*suite*).



Dès ses plus jeunes années, la petite Pénélope manifesta une intelligence très éveillée en même temps que des dispositions singulières pour la vertu. Elle n'avait pas encore quatre ans et savait de mémoire un grand nombre de prières en latin. Sa joie était d'accompagner sa tante aux offices de l'Eglise. Elle se tenait comme un petit ange devant le Saint Sacrement et n'y trouvait jamais le temps long. En même temps se révéla son talent extraordinaire pour la musique. Elle retenait tous les airs qu'elle entendait jouer ou chanter et les reprenait elle-même avec exactitude sur le piano. Sans connaître encore les notes ni les règles de l'harmonie, elle faisait déjà sur le clavecin des accords ravissants, et son plus grand bonheur était de s'accompagner en chantant des cantiques religieux.

Qu'on ne se récrie pas. L'histoire a souvent enregistré de ces prodiges enfantins; d'autant plus remarqués et dignes de l'être, que la disproportion est plus grande entre la pensée et le front qui la porte, entre les connaissances et l'âge, entre la petitesse de l'ouvrier et la perfection de l'œuvre, entre l'art et l'artiste. Oui, l'artiste ; car il s'en rencontre parmi les tout petits.

Mozart avait trois ans quand sa sœur lui apprit à promener ses frêles petits doigts sur le clavier ; et l'on a, du futur auteur de la *Flûte enchantée,* des mélodies charmantes qu'il composa vers l'âge de cinq ans.

Il n'y a que quelques semaines qu'un petit garçon de six ans émerveilla Rome et tout ce qu'elle compte d'artistes par sa science consommée de la musique et son prestigieux talent, non seulement d'exécutant, mais encore de directeur des orchestres et des chœurs. Rappelons que sainte Françoise Romaine avait appris à lire presque en même temps qu'à parler. Toute petite, assise sur les genoux de sa mère, Jacobella de Roffredeschi, comme sur une stalle de chœur, elle récitait l'office de la sainte Vierge.

Ce fut aussi le privilège de Marie-Clotilde de France, sœur de Louis XVI, reine de Sardaigne, que Pie IX a déclarée Vénérable. A l'âge de trois ans, elle savait lire ; et dès lors, elle ne passa plus un jour sans faire une lecture pieuse.

Mais revenons à Pénélope, et cette fois pour la surprendre en flagrant délit... car les talents précoces ne sont pas sans danger. C'est elle-même qui a souvent raconté ce trait charmant.

Un jour, dans le salon de sa tante, elle chantait à tue-tête la *Marseillaise* en s'accompagnant très fort sur le piano. Tout à coup, deux gendarmes pontificaux sonnent, se font introduire et demandent raison de cette *manifestation révolutionnaire.* On sait que la police, sous le

cardinal Lambruschini, ministre de Grégoire XVI, était justement sévère. Quel ne fut pas l'ahurissement et la stupéfaction des sbires en se trouvant en présence d'une petite fille de quatre ans! Inutile d'ajouter que l'affaire n'eut d'autre suite que d'amuser beaucoup la famille de Pénélope, laquelle avait sans doute appris ce chant *séditieux* sur les lèvres de quelque troupier français en garnison à Rome.

Quoi qu'il en soit, Dona Margherita, bénissant Dieu des trésors de piété et d'intelligence répandus dans l'âme de la jeune orpheline, voulut la confier de suite aux soins des chères Sœurs Philippines, alors, comme aujourd'hui, très populaires à Rome. La plus jeune de leurs élèves, elle en fut la plus aimée. Cette gracieuse petite plante annonçait de si beaux fruits! Hélas! la maladie qui devait être la compagne inséparable de cette âme prédestinée à tant souffrir, la tourmenta sans interruption depuis l'âge de quatre ans jusqu'à sa onzième année. Une plaie fistuleuse s'était déclarée à la jambe gauche, jointe à une fièvre presque continuelle. La pauvre petite dépérissait à vue d'œil, et, ne pouvant guère marcher qu'avec des béquilles, ne suivait les classes que péniblement. Les meilleurs médecins s'avouaient impuissants à la guérir. L'issue ne pouvait être que fatale. Tant de belles espérances allaient aboutir à une tombe précocement ouverte.

Il y avait déjà sept ans que la chère enfant subissait ce martyre, quand il plut au Seigneur de l'en délivrer d'une manière subite et merveilleuse. Un jour qu'elle se trouvait en classe avec ses autres compagnes, elle voit entrer un pèlerin d'aspect vénérable et portant une longue barbe. De suite, il s'approche d'elle, lui met la main sur la tête et l'interroge affectueusement sur sa maladie. « Voilà sept ans, dit l'enfant, que ma jambe gauche me fait beaucoup souffrir, veuillez donc prier pour ma guérison. » — Ne craignez rien, ma fille, reprend le personnage mystérieux. Ayez confiance en la Très Sainte Vierge, qui vous obtiendra de son divin Fils le retour à la santé. » Puis il demande à toutes les élèves de se mettre à genoux et leur fait réciter trois *Ave Maria ;* enfin il trace le signe de la croix sur le front de la petite malade et disparaît subitement. O miracle! Pénélope sent une vigueur inconnue jusqu'alors revenir dans tous ses membres. Elle rejette ses béquilles et se tient facilement debout. Elle marche sans aucune difficulté. La plaie de sa jambe a complètement disparu. Elle est radicalement guérie.

Grand fut l'émoi, immense fut la joie dans la Communauté et dans la famille de Pénélope. La ville entière s'émut de cette merveille. On venait de tous côtés pour voir l'heureuse enfant, l'interroger et bénir avec elle le Seigneur de l'avoir ainsi délivrée de ses maux. Quant au bienfaisant et extraordinaire pèlerin, c'est en vain qu'on en chercha les traces. On ne le revit plus.

La petite enfant avait bien compris et a toujours affirmé depuis que son bienfaiteur n'était point de la terre, mais du ciel, et qu'elle devait sa guérison à saint Pérégrin Latiozi (1), auquel elle avait une tendre

(1) Saint Pérégrin Latiozi (1265-1345) fut un prodige de prière et de mortification Atteint à la jambe d'un cancer, il montra une telle patience dans ses atroces douleurs que ses concitoyens l'appelèrent *le nouveau Job.* Les médecins avaient décidé l'amputation. La nuit qui précéda le jour fixé, il se traîna au chapitre, et là, prosterné devant un crucifix, pria de toute son âme et

dévotion. Aussi sa première visite, en compagnie de sa tante, fut-elle pour l'église dédiée à ce bienheureux Servite de Marie. Toutes deux répandirent devant son autel des larmes de reconnaissance et de joie.

(*A suivre.*)

s'endormit. Dans un songe mystérieux, il vit Jésus lui-même se détacher de la croix, venir toucher sa jambe malade et la guérir. Quand les médecins arrivèrent le matin pour faire l'amputation, ils trouvèrent le malade parfaitement sain. Il mourut à 60 ans et fut canonisé par Benoît XIII en 1726. Sa fête est le 30 avril. (*Bollandistes.*)



Ode à Notre-Seigneur

Ainsi que la Tourterelle
A part elle,
Veuve, pleure ses ennuis,
Et sous le triste feuillage
Son veuvage
Va soupirant jour et nuit.

Je me plains, je me tourmente,
Je lamente,
Plein de peines et de douleurs,
Et avec des larmes amères
En prières
Je passe mes nuits en pleurs.

La douleur qui me commande
Est si grande,
Que je perds quasi l'espoir,
Et mourrai sans que ma vie
Soit suivie
D'un doux désir de Te voir.

Change doncque ma misère,
O bon Père,
Et pardonne mon forfait.
Las ! las ! si devant Ta Face
Je n'ai grâce,
Je serai soudain défait.

Puis quand Tu marqueras l'heure
Que je meure,
Veuille-moi tendre Tes bras,
Me donnant par ta clémence
L'espérance
Que Tu me retireras.

Claude de Trellon.
1625.

LA SOUFFRANCE CHRÉTIENNE

Nous reproduisons avec enthousiasme le *Billet* que *Junius* a publié dans *L'Echo de Paris*, pour faire justice des lâchetés contemporaines si contraires à l'esprit chrétien où l'homme puise la force de souffrir et d'attendre la mort généreusement, au lieu de se la donner lui-même pour en finir avec la douleur.

Quelle émotion et quelle grandeur, dans ces lignes qui contiennent toute la théologie de la souffrance !

*Vous avez lu dans les journaux que le Parlement allemand va être saisi d'un projet de loi « relatif », écrit un de ses partisans français, « à l'organisation juridique et scientifique de l'*Euthanasie » *— ou* mort heureuse. *Il s'agirait d'assurer aux malades incurables, et sur leur demande, après un examen médical, légalement institué, le droit à une fin choisie par eux, à leur heure et sans agonie. Le même artisan, qui n'est rien moins qu'un membre de l'Institut, revendique pour lui, dans une lettre publique, l'honneur d'avoir été l'un des premiers à réclamer cet affranchissement « par l'entremise des magistrats et des hommes de science ». Il va plus loin. Après avoir accordé — au nom de quoi? — « qu'une société policée ne peut faciliter ni le suicide, ni l'avortement », il lui semble que cette société « pourrait et devrait consentir à bon escient l'*exeat *aux uns et l'*ejiciat *aux autres pour prévenir des souffrances inutiles et de plus grands maux ».*

Ne vous indignez pas trop de ces paradoxes. Leur arrogance mérite à peine un haussement d'épaules. Souriez-en, car la rédaction, avec cet exeat *et cet* ejiciat, *est du meilleur comique. Comprenez-en surtout la portée vraie. Ils se raccordent, sur un terrain particulier, à la campagne acharnée et secrète qui se mène à chaque heure, à chaque minute, dans notre civilisation occidentale, contre l'Ame chrétienne et le Christ lui-même. Nul rapport, au premier regard, entre cet appel aux anesthésiants et l'Église. Réfléchissez un peu. Rappelez-vous de quel nom le Prophète désigne le Messie : «* L'homme de douleurs, virum, dolorum et scientem infirmitatem. » *Dans cette horreur pour la souffrance que traduit ce projet d'une* euthanasie *généralisée et pharmaceutique, ne voyez pas seulement la détente énervée de la fibre morale, cette lâcheté de la chair qui voue aux plus dégradantes abdications les sociétés en décadence. Reconnaissez-y la haine profonde pour une religion dont le plus intime effort a été justement de donner un sens à la souffrance. Pour l'Église, l'homme qui va mourir, du moment qu'il se voit mourir, peut encore faire de cette suprême épreuve une occasion de salut, en l'acceptant, en se résignant, en unissant ses misères à celles de l'Auguste Victime, en rachetant. La maladie prend alors sa véritable valeur. Elle est une expiation, un sacrifice. J'ai lu sur l'Image mortuaire du noble Ollé-Laprune cette parole qu'il aurait prononcée en mourant : « L'Action! mais ce n'est pas tout, l'Action. Il y a la prière et la souffrance. » Voilà l'*Euthanasie *de la Croix qui n'a rien de commun avec celle de la morphine et du chloroforme, celle qui arrachait à Pascal ce cri héroïque : « Mort soudaine, seule à craindre », celle qui exerce sur les témoins une*

*propagande de courage, d'espérance et de repentir. De toutes les agonies supportées ainsi, offertes ainsi à l'invisible et souverain Juge, en paiement des fautes commises, une contagion émane qui rend les vivants plus capables de supporter, d'offrir de même leurs peines quotidiennes. L'immense souffle chrétien qui ne cesse pas d'animer, de soutenir, de régénérer ce monde de la chute, est composé, pour une part, de tous ces soupirs de piété confiante et repentante, exhalés de bouches qui vont se glacer, d'âmes qui vont partir. Cette mystérieuse éducation de la vie par la mort est de tous les Miracles Évangéliques le plus émouvant, le plus déconcertant. Ne cherchez pas ailleurs le réel motif de projets comme celui qui a servi de prétexte à ces réflexions. Paganiser à nouveau tout le détail de l'existence, depuis le berceau jusqu'à la tombe, tel est le programme, distribué en mille procédés divers que poursuivent les successeurs toujours renaissants de Pilate, de Caïphe, de tous les bourreaux d'un martyre qui ne finira qu'avec l'homme. Certains de ces procédés sont tragiques, le mur des otages est là pour l'attester. Certains sont franchement bouffons, par l'excès de leur niaiserie, ainsi le geste de ce bibliothécaire d'une grande école, qui classait l'Ancien et le Nouveau Testaments sous cette rubrique : Mythologie. Ainsi cette conception de l'*euthanasie *juridique et scientifique. Mais j'y songe. N'ai-je pas lu dans une Revue médicale un article d'un docteur sur l'*Algomanie, *ou folie de la douleur? Ce praticien ne faisait-il pas du Chrétien le type accompli de l'Algomane? Ah! que l'on a besoin, devant ces pauvretés, de se baigner, de se laver dans un grand livre de vie intérieure : ce Pascal, par exemple, dont je parlais tout à l'heure, lui qui dans son* Mystère *résumait d'un trait toute la vertu purificatrice de la souffrance, lorsqu'il faisait dire à Jésus parlant au Fidèle de ses péchés : « A mesure que tu les expieras, tu les connaîtras. » Quelle phrase et quelle lumière elle jette aussitôt sur les profondeurs du cœur humain, et comme on sent que là est la vérité!*

JUNIUS.



LES EXEMPLES DES SAINTS

Sainte Gertrude reconnut avoir mérité la très aimable visite du Seigneur, parce qu'elle s'était appliquée à méditer sa sainte Passion, et comprit aussi que toute âme, si tiède qu'elle soit dans la dévotion, obtiendrait cependant la bienveillance divine si elle gardait mémoire assidue de la Passion. (*Vie de sainte Gertrude.*)

La charité de saint François de Sales pour les malheureux était sans bornes; un jour que son intendant lui observait qu'il ne réservait rien, il répondit en lui montrant le crucifix : « Peut-on refuser quelque chose à un Dieu qui s'est mis en cet état pour nous ? »

« Il ne gagne pas Jésus-Christ, celui qui ne souffre rien pour Jésus-Christ. »

Saint Joseph Casalanz.

A L'ÉCOLE DE « NELLIE »

« la petite Violette du Saint-Sacrement »

I

SES PAROLES

XVIII. — « **Ces fleurs sont bien trop sèches pour le Dieu Saint** »



'HIVER couvrait de son blanc manteau les riantes plaines de la Verte Erin ; le givre pendait aux sombres rameaux des sapins ; les parterres avaient perdu leur parure estivale ; les fleurs ne s'épanouissaient plus sous un soleil trop loin et sous un ciel trop gris.

Cependant, confinée dans son petit lit, *Nellie*, voulait toujours offrir des bouquets au Dieu Saint, et se désolait de voir la campagne si avare. Pour lui faire plaisir, ses petites amies s'ingénièrent à fabriquer le mieux qu'elles purent des fleurs artificielles et en ornèrent son petit autel. Mais bien loin d'en être satisfaite, *Nellie* les fit enlever, non sans un certain dépit : « *Portez vite cela dehors*, répétait-elle, *ces fleurs sont bien trop sèches pour le Dieu Saint.* »

Une religieuse étant venue la visiter lui demanda : « Où sont donc les fleurs que vos petites compagnes vous ont préparées ? — Oh ! fit-elle vivement, ces fleurs sont trop laides pour l'autel ; je veux des fleurs faites par le Dieu Saint. »

Et la chère petite ne se consola que lorsqu'on lui eut apporté des fleurs vivantes empruntées sans doute à quelque serre du voisinage.

* * *

Faut-il ne voir dans cette scène enfantine qu'un caprice de la petite malade ? Nous ne le croyons pas. Dans la tête, dans le cœur, sur les lèvres de notre petit Docteur, il y a une grande et féconde idée : Celle des droits de Dieu à être toujours traité magnifiquement, à recevoir dans les humiliations de son Sacrement, l'hommage de ce que la nature a de plus beau, de plus pur, de plus riche. Ne le mérite-t-il pas à tous égards, et est-ce vraiment une foi vivante celle qui lésine quand il s'agit du culte divin, ou qui ne donne pas à l'entretien des autels, à la propreté du tabernacle, à l'ornementation du sanctuaire tous les soins délicats, attentifs et pieux que réclame Jésus, le Roi de gloire, le Maître de la nature et des âmes, présent et vivant pour notre amour au milieu de nous ?

C'est bien la pensée de l'Eglise qui a réglé avec un soin minutieux

tout ce qui touche à la Présence réelle aussi bien qu'au Sacrifice eucharistique. Le ciboire, autant que possible, doit être de métal précieux, la coupe en doit être dorée, le tabernacle, tendu de soie ou de satin blanc, la petite lampe, qui annonce la résidence du Maître, alimentée de pure huile d'olive, les cierges de la Messe, de cire d'abeille, les linges d'autel de lin fin ou de toile vierge, tout ce qui sert au culte doit briller de propreté, sinon de richesse et de splendeur. Il est évident que le désir de l'Église est de traiter royalement son divin Epoux et de mettre à ses pieds ce qu'il y a de plus riche et de plus splendide. Le plus docte et l'un des saints le plus tendrement pieux, Thomas d'Aquin, a fixé la formule du culte eucharistique dans cette prose incomparable du *Lauda Sion* :

Quantum potes, tantum aude,
Quia major omni laude,
Nec laudare sufficis.

Ce que le Père de La Tour a largement traduit :

Redouble aujourd'hui pour lui plaire
Tes transports, tes soins empressés;
Jamais tu n'en pourras trop faire,
Tu n'en feras jamais assez.

Sans avoir étudié la Liturgie ni fréquenté les rubriques, sans connaître les théologiens et les poètes, la petite *Nellie* avait le sentiment inné de *ce qui convient.* Sa foi simple et son amour pénétrant lui avaient vite fait comprendre qu'il ne faut offrir rien d'inférieur au Dieu Saint du Tabernacle. Non, non, pas de fleurs artificielles pour le Vivant du Sacrement. Elle les déclare « trop sèches » et « trop laides » ; ce qu'elle réclame ce sont des « fleurs faites par le Dieu Saint » lui-même.

Encore une fois, la pensée est profonde, le sentiment délicat, l'exigence très fondée. C'est une grande leçon que *Nellie* nous donne en ce simple trait.

* * *

Ce n'est pas sans un sentiment pénible ni sans étonnement que j'ai lu dans la très appréciée revue « l'Eucharistie », au cours d'un savant article traitant de l'*Autel*, cette remarque et cette critique : « Aujourd'hui, vienne une fête, nos plus beaux rétables disparaissent sous les vases et les candélabres. Cela s'appelle orner l'autel. Au moyen-âge, on ne pensait pas qu'une telle prodigalité de fleurs et de lumières valût une disposition simple et d'un aspect monumental. L'autel restait lui-même aux plus beaux jours de fête, et sans doute le faisait-on valoir autrement qu'en cachant ses émaux et ses statuettes par des pots de géranium. Aujourd'hui, nous pen-

sons autrement, parce que nous avons perdu depuis longtemps le goût des choses belles en matière d'art religieux. Le mauvais goût des sacristains a remplacé le haut goût des clercs du XIII[e] siècle. Après Violet-le-Duc et après Huysmans, on ne peut qu'anathématiser de pareils successeurs (1). »

Eh bien ! que l'anathème retombe sur ma tête ! Je diffère d'avis avec le trop sévère artiste. Que des cierges ardents élégamment disposés, que des fleurs fraîches et gracieusement groupées soient de trop sur l'autel aux jours de fête et même tous les jours, sous prétexte que cela manque de goût et de sobriété, je proteste. Qu'y a-t-il de plus symbolique et de plus parlant que le cierge avec sa flamme vivante, image de la foi et de l'amour ? Les fleurs naturelles, lys, roses, œillets, violettes, etc., qui répandent leurs parfums, étalent leurs brillantes couleurs et meurent aux pieds de Celui qui leur a donné la beauté, l'éclat et la vie, ne valent-elles pas les riches émaux, les fines statuettes, les motifs de marbre ou de bronze précieux, même sculptés par de maîtres du XIII[e] siècle ? Ne soyons pas exclusifs ni utopistes. Le beau et le vrai sont de tous les siècles. Les fleurs ont toujours été belles et conviennent mieux à l'autel eucharistique que tous les ornements faits de main d'homme. Je me le redisais tout récemment en visitant l'église monacale des Bénédictins de l'Aventin à Rome. Certes, on n'accusera pas ces fils de saint Benoît de manquer de goût ni de sens artistique, quand on aura parcouru leurs cloîtres, prié dans leur basilique et leur impressionnante Crypte. Et bien ! l'autel du Saint-Sacrement avait ce jour-là une délicieuse parure de géraniums aux feuilles variées et aux nuances les plus délicatement mariées. Cela donnait de la vie et de la grâce à l'ensemble un peu sévère et un peu triste du splendide monument.

Un homme de foi, le plus grand apôtre et le plus amoureux adorateur du Saint-Sacrement au siècle dernier, le Vénérable P. Eymard, a fait un point de règle à ses fils d'orner chaque jour le trône de l'exposition du Très-Saint Sacrement de cierges de cire pure et de fleurs naturelles. Quels sanctuaires sont plus attrayants, plus fréquentés, plus glorieux à Jésus-Eucharistie et plus salutaires aux âmes que ces belles chapelles des Pères du Saint-Sacrement ! A Rome même, l'usage d'orner les autels de fleurs naturelles se répand, et d'année en année, les Reposoirs du Jeudi-Saint se fleurissent de mieux en mieux. Au reste, cet usage est autorisé par le *Cérémonial des Évêques* qui fait loi, et je ne comprends guère pourquoi l'on parle ici du « mauvais goût des sacristains modernes » en opposition avec « le haut goût des clercs du XIII[e] siècle. » Ceci ne doit sûrement pas s'adresser aux mains

(1) *Histoire de l'Autel*, par A. PULCRAN, *Eucharistie*, 1911, p. 335.

pieuses, artistiques et délicates qui multiplient avec un zèle très louable les cierges et les fleurs autour du Dieu vivant de l'Eucharistie.

*
* *

« *Ces fleurs sont bien trop sèches pour le Dieu Saint.* » C'est la pensée de la petite *Nellie,* et j'invite les gens d'église, les prêtres, les religieuses, les clercs et les sacristains, les personnes qui ont le bonheur de travailler à orner les autels à la méditer et à s'en souvenir.

A l'exemple de cette fervente enfant de quatre ans, que tous s'ingénient à remplacer les fleurs artificielles par des fleurs naturelles. Combien celles-ci sont plus dignes du Dieu Saint et parlent davantage à son Cœur et aux nôtres ! Que de fois n'avez vous pas gémi avec moi en voyant les autels affublés de vieux bouquets de papier aux couleurs flétries par un trop long usage et aux pétales chiffonnées ! Non, cela n'est pas convenable pour Notre-Seigneur ; non, cela ne devrait pas trouver place au sanctuaire. Oserait-on offrir semblable parure à un grand de la terre ou même à une personne que l'on aime et que l'on vénère?... Pourquoi oublier que Jésus a droit à tous les égards, à toutes les délicatesses?... Où est la foi ?... Où est l'amour ?...

« *Je veux des fleurs faites pour le Dieu Saint.* » Que cette parole si originale et si vraie de la petite *Nellie* devienne la nôtre. Cultivons des fleurs pour le Saint-Sacrement.

Roses éclatantes, lys parfumés, œillets diaprés, douces violettes disposés avec goût, entourés de verdure et de feuillage, ramenez dans le sanctuaire, autour de votre Créateur, l'atmosphère embaumée du Paradis terrestre. Reines de nos jardins, inclinez peu à peu vos têtes gracieuses devant le Roi des rois, exhalez vos délicieux parfums, laissez tomber votre dernier éclat aux pieds du Dieu d'amour, et redites-lui, en votre vivant langage, l'adoration, la piété, la confiance et la tendresse de ceux qui vous ont cueillies pour honorer la divine présence du Christ Eucharistique !

F. Bernard des Ronces.



PRIONS POUR NOS MORTS



Mlle de la Biche, zélatrice de la Sainte-Face, à Bussière-Poitevine. — Mlle Alary, zélatrice de la Sainte-Face à Libourne.

Pie Jesu, Domine, dona eis requiem !

LA DÉVOTION A LA SAINTE FACE

d'après un auteur du XVIIe siècle.

CHAPITRE II

L'admirable beauté du Visage de Jésus-Christ (*suite*).

Je trouve trois choses qui relevaient la beauté du Visage de Jésus Christ: premièrement, son âme bienheureuse, car elle était la plus parfaite qui soit jamais sortie des mains de Dieu qui l'orna et l'enrichit d'une plénitude de sagesse, de science, de grâce et de gloire, au-dessus de tous les anges et de tous les hommes. Or, pour faire un homme parfait, il faut une juste proportion entre l'âme et le corps, et la plus belle, la plus noble et la plus excellente de toutes les âmes, demandait le plus parfait et le plus beau de tous les corps, d'une complexion très saine et du tempérament le plus excellent ; et comme le visage est le miroir, l'interprète et l'image de l'âme, Dieu qui ne manque jamais dans les choses nécessaires et qui avait une providence toute particulière dans la formation du corps que son Verbe devait prendre, lui a donné le plus beau, le plus agréable et le plus parfait de tous les visages des hommes.

Secondement, l'éclat qui rejaillissait sur le Visage du Sauveur de l'union de la personne du Verbe éternel avec son âme et son corps, en relevait encore excellemment la beauté. Car la divinité, qui est l'origine et le principe de toutes les beautés, et qui est la beauté même essentielle, étant dans ce corps très pur comme dans son ciel perpétuel pour se faire connaître aux hommes et pour leur communiquer ses grâces, lançait des rayons qui brillaient sur la Face de Jésus avec un éclat tout charmant, comme un cristal exposé aux rayons du soleil ou comme le fer mis dans le feu. N'est-il pas appelé le miroir sans tache de la majesté de Dieu, l'image de sa bonté et de sa beauté pareillement, car la beauté et la bonté sont la même chose en Dieu ? (*Sap.*, VII, 26). La splendeur de la gloire est le caractère de la substance de Dieu.

Enfin la vertu a des charmes si puissants que Platon a dit que, si elle se pouvait voir des yeux corporels, il n'est personne qui n'en devînt amoureux. Concluons de là que l'admirable sagesse, la profonde humilité, l'ardente charité, la grave modestie et toutes les excellentes vertus de cet Homme-Dieu, donnaient un éclat tout céleste à son Visage qui ravissait tous ceux qui le voyaient.

Sainte Brigitte a su par révélation que, quand les habitants de Nazareth avaient quelque chagrin, ils se disaient : « Allons voir l'enfant de Marie pour nous réjouir », et qu'aussitôt qu'ils avaient vu la divine Face, ils sentaient leurs cœurs tout joyeux et contents. Saint Jérôme dit que sa beauté lui donnait ce puissant empire sur les esprits et sur les cœurs, par lequel il attirait à lui les disciples ; ce fut elle encore qui renversa les soldats qui l'étaient venus prendre au jardin des Oliviers. Ne l'a-t-on pas vu, suivi dans le désert de plus de cinq mille

hommes qui oubliaient pendant trois jours le boire et le manger? Enfin, le peuple prenait une singulière satisfaction à le voir, à l'entendre, et, dans toutes ses manières, parce qu'il disait et faisait toutes choses avec une certaine bonne grâce à charmer et d'un air tout divin. (Luc, XIII, 17).

D'où vient donc que les scribes et les pharisiens ne pouvaient ni le voir ni l'entendre sans aigreur? D'où vient que sa douceur, ni sa beauté, ni son éloquence, ne les ont pu gagner? L'indisposition de leurs cœurs, corrompus par la superbe et par l'avarice, empêchait qu'ils ne le vissent de bon œil. « Les hommes, dit saint Augustin, se plaisent à entendre débiter des vérités éclatantes, mais ils n'aiment pas celles qui condamnent les déréglements de leur vie. » Le peuple était merveilleusement édifié de ses sermons et de la bonne grâce de Jésus-Christ, et criait à haute voix que jamais homme n'avait si bien dit. (Jean, VII, 46.) Les pharisiens, au contraire, et les docteurs de la loi ne le pouvaient entendre; ils se scandalisaient et de ses excellents discours et de ses actions les plus saintes, et tâchaient de les obscurcir par les plus noires calomnies.

Quoique sa bonne grâce et sa divine éloquence fussent capables d'enlever tous les cœurs et de triompher de tout, il n'a pas attiré grand nombre de disciples, et il n'a pas converti quantité de pécheurs. Parce que, comme il ne faisait agir la vertu qu'il avait de guérir les malades et de ressusciter les morts par l'attouchement de son corps sacré que quand il était convenable pour la gloire de son Père et pour le salut des âmes, il savait aussi retenir les puissants attraits de sa charmante beauté, et les accommoder aux ordres de sa Providence pour se faire aimer de ceux qu'il voulait et quand il lui plaisait.

O belle! ô agréable Face! l'admiration, la joie et les délices des anges et des bienheureux! l'allégresse, la consolation et l'espérance des pauvres pécheurs sur la terre! vénérable et aimable Visage d'un Homme-Dieu, digne des respects, des hommages et de l'amour du Ciel et de la terre, comment avez-vous souffert d'être méprisé, outragé et déshonoré par des hommes vils, barbares et insolents?

Comme le visage est la plus noble et la plus honorable partie du corps humain, il n'est point d'homme qui naturellement n'aime et qui ne conserve avec grand soin la netteté et la beauté de son visage, et qui ne le défende de toutes ses forces de tout ce qui pourrait le souiller et l'offenser. Il n'y a que vous, ô charitable Sauveur, qui, par le zèle de la gloire de votre Père et du salut de nos âmes, non seulement ayez suspendu la gloire de votre sainte âme dans sa partie supérieure, et l'ayez empêchée de se répandre sur votre corps afin qu'il pût pâtir et mourir pour l'expiation de nos péchés; vous avez encore flétri la beauté de votre sacré Visage par de longs et d'austères jeûnes, par le très rude traitement de votre corps délicat; vous l'avez exposé aux ardeurs du soleil qui l'ont basané; vous l'avez même abandonné à tous les outrages et à toutes les ignominies que les hommes impies ont pu inventer pour vous mépriser et vous maltraiter. Faites-nous la grâce de les expliquer en détail, afin de nous exciter à vous en faire une dévote réparation d'honneur.

(*A suivre.*) R. P. Antonin Thomas.

DIFFUSION DE LA SAINTE-FACE

Diffusion de la grande gravure pour répondre aux désirs du Saint-Père.

Extraits de Correrpondances.

Château St-E. — « C'est avec une grande joie que je viens aujourd'hui vou prier de bien vouloir m'envoyer de nouveau six grandes images de la Sainte-Face. Jésus soit loué d'avoir béni mon petit apostolat dans notre village et de m'avoir ainsi donné la joie d'obéir aux ardents désirs du Saint-Père qui souhaite voir cette Image se répandre à profusion dans tous les milieux chrétiens. J'espère que la Face adorable de mon doux Sauveur fera rayonner sa grâce dans les âmes et qu'ainsi son règne s'établira de plus en plus dans notre petite paroisse. Que je voudrais la voir présider dans chaque famille ! J'en ai offert une grande gravure à mon premier élève qui va se marier dans quinze jours. Sa joie a été très grande et il va l'exposer dans sa chambre, me dit-il, afin que cette auguste Face bénisse son ménage. Je recommande ces deux fiancés aux ferventes prières de l'Œuvre. »

Le Puy-en-Velay. — « Je vous remercie pour l'insigne honneur que vous m'avez fait de m'admettre au nombre des zélatrices de la Sainte-Face, en me donnant la joie de répondre aux désirs du Saint-Père qui désire tant voir se répandre cette belle et salutaire dévotion. J'ai voulu moi-même encadrer ma belle Image-Diplôme ; de cette façon je suis sûre qu'aucun grain de poussière ne pourra souiller le Divin Visage. J'ai placé ce cadre près de mon lit. Quand je m'éveille, mes regards se portent sur Jésus qui a tant souffert pour nous et pour moi ; comment ne pas désirer Le payer de retour ? Aussi est-ce avec une amoureuse complaisance que j'embrasse ce front déchiré pour nous et qui porte si profondément empreintes les traces des blessures que lui ont faites nos péchés. Et je m'en vais à mon devoir, souvent bien ingrat, mais je ne vois plus que les âmes que Jésus a tant aimées ! Je vous remercie aussi de vos tracts de propagande dont la lecture est si attrayante... » *M.-A. B.*

Port-Louis. — « Je vous remercie de l'image de la Sainte-Face que vous avez bien voulu m'adresser et que j'ai reçue avec le plus grand plaisir. Je vais m'employer de tout mon pouvoir, et surtout de toute ma bonne volonté, à la faire connaître autour de moi pour répondre aux désirs de Sa Sainteté Pie X, qui voudrait tant la voir honorée dans toute famille chrétienne. Celle que je viens d'acheter va être placée à la place d'honneur chez une famille de braves gens dont le nombre des enfants est déjà de sept garçons. La mère, excellente chrétienne, accepte avec courage la lourde tâche qui lui incombe et, malgré ses maigres ressources, trouve moyen de rendre chacun heureux autour d'elle. Elle priera et fera prier ses enfants devant cette sainte Image, et nul doute qu'elle ne soit bénie et protégée... » *N. V.*

Legé. — « Je suis bien heureuse d'être zélatrice de la Sainte-Face de Jésus et vous remercie d'avoir inscrit mon nom sur le *Livre d'Or* destiné à être communiqué au Saint-Père... Pour répondre à ses désirs, et satisfaire à ma dévotion pour ce divin Visage qui a daigné se révéler à nous avec les marques évidentes des profondes douleurs souffertes pour notre amour, je n'emploierai dans la mesure du possible à répandre cette belle dévotion, source de salut pour les pauvres pécheurs. Je remercie S. S. Pie X qui a accordé de si précieuses indulgences à la simple méditation sur les souffrances de Jésus devant ce douloureux Visage ; et, ne pouvant me prosterner à ses pieds, je prie de tout mon cœur pour Lui devant cette précieuse image... » *M.*

LE CHEMIN DE LA CROIX PAR LES HOMMES



ous sommes heureux de publier cette notice d'une œuvre très belle qui a été fondée à Angers par un grand chrétien. Elle intéressera certainement nos lecteurs que nous mettrons au courant, par la suite, de la marche de cette Œuvre à laquelle nous souhaitons un large développement parce que nous la croyons destinée à jouer un grand rôle dans la société chrétienne qui a tant besoin de se régénérer par l'esprit de pénitence et de sacrifice.

* * *

Si l'on voit souvent, surtout le vendredi, des personnes pieuses de toutes positions sociales, se livrer au saint exercice du Chemin de la Croix, il faut bien reconnaître que, dans nos églises comme au Calvaire, les femmes donnent l'exemple : on pourrait presque dire qu'elles sont seules à le pratiquer et que les hommes y font absolument défaut.

C'est pour remédier à cette lacune dans la vie spirituelle que, depuis près de deux ans, un certain nombre de catholiques de la ville d'Angers se réunissent le premier vendredi de chaque mois et font ensemble, sans aucune appareil religieux, le saint exercice du Chemin de la Croix. Ne pouvant se réunir dans une église, à cause du Saint-Sacrement qui est exposé ce jour-là et des cérémonies de mariage ou enterrement qui peuvent avoir lieu les autres jours, les réunions se sont tenues dans des chapelles particulières.

La bénédiction que Mgr Rumeau a bien voulu donner à cette œuvre à son début, lui a porté bonheur, car, au mois de janvier 1912, elle comptait déjà plus de cent adhérents, chiffre considérable si l'on songe à la difficulté du recrutement qui ne peut se faire que parmi les personnes presque toutes âgées ou assez libres de leur temps pour disposer d'une demi-heure environ le jour de la réunion, le premier vendredi du mois.

Glorifier la sainte Passion de Notre Seigneur, prier pour l'Église, le salut de la France, faire œuvre de réparation, implorer la miséricorde de Dieu pour notre chère patrie, enfin, faire profiter des faveurs immenses accordées par le Saint-Siège à ce saint exercice les âmes des associés défunts ou des membres disparus de nos familles... ce sont là des motifs principaux de notre œuvre ; mais elle contribuera aussi beaucoup à développer en nous l'amour de Notre-Seigneur et les sentiments d'une piété plus ardente.

Les associés ne contractent, bien entendu, aucune obligation de conscience ; ils agissent en toute liberté et sont simplement guidés par leur amour envers Notre-Seigneur ; et c'est ainsi que quelques-uns d'entre eux ont pris la pieuse habitude de faire, tous les vendredis, leur Chemin de la Croix.

* * *

Au mois de février 1912 se place un fait qui eut pour l'œuvre une importance capitale et fut, pour ainsi dire, sa consécration officielle.

Mgr Rumeau, partant pour Rome, fut prié par le promoteur de l'œuvre de vouloir bien présenter au Saint-Père une supplique pour obtenir sa bénédiction.

Mgr Rumeau, de retour à Angers, a bien voulu, dans une séance du Congrès des Catholiques de l'Anjou, qui se tenait alors à Angers, rendre compte lui-même de ce fait intéressant ; et c'est dans la *Semaine Religieuse* du diocèse, numéro du 17 mars, que nous trouvons le récit suivant :

« Monseigneur explique à l'assemblée que, sous l'impulsion de « M. Chasle, quelques hommes de la ville d'Angers ont pris la réso- « lution de faire entre eux, sans bruit, sans même être assistés par « un prêtre, le Chemin de la Croix ; et ils le font en priant pour « l'Église et en esprit de réparation pour la France. A l'heure actuelle, « ils dépassent la centaine. Ils se réunissent tous les premiers vendre- « dis du mois et sont généralement présents au nombre de quarante « environ. Monseigneur dit que cette dévotion est un des exercices « les plus riches de notre sainte religion, et peut-être l'un des moins « compris. Il félicite ces Messieurs, de faire le Chemin de la Croix « dans une pensée patriotique. C'est, dit-il, un bel exemple qui peut « donner quelque fierté aux catholiques de la ville et du diocèse « d'Angers.

« Mgr Rumeau dit encore qu'il avait été prié par M. Chasle de « profiter de son voyage à Rome pour demander au Saint-Père une « bénédiction pour l'œuvre.

« En présentant la supplique au Souverain Pontife, Monseigneur « eut la joie de voir la physionomie du Pape se transfigurer et s'éclai- « rer à la fois d'un rayon d'étonnement et de satisfaction.

— « Des hommes, mon fils ? — Oui, Saint-Père.

— « Qui font le Chemin de la Croix ? — Oui, Saint-Père.

— « Tout seuls ? — Oui, Saint-Père.

— « Tous les mois ? — Oui, Saint-Père.

— « C'est admirable, mon fils.

« Et Pie X écrivait de sa main, sur le document présenté, la béné- « diction si chrétiennement désirée, dans les termes suivants :

« *Dilectis filiis de opere sancto et salutari gratulantes, ex animo et* « *fausta quæque a Domino ad precantes, apostolicam benedictionem* « *impertimus.*

« *Die 10 februarii 1912.* — PIUS, P. P. X.

« *En vous félicitant, chers fils, de votre œuvre sainte et salutaire et en* « *priant Dieu de tout cœur de vous combler de ses faveurs, Nous vous* « *accordons très affectueusement la bénédiction apostolique.*

« *Ce 10 février 1912.* — PIE X, Pape.

« Il n'est personne, même parmi les plus indifférents, qui ne « reconnaisse avec quelle bonté notre Saint Père a formulé cette « bénédiction. Les membres de l'œuvre en seront certainement

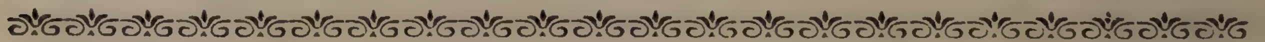
« reconnaissants, et cette reconnaissance s'étendra à Mgr Rumeau, « qui s'est prêté, comme un bon père, dont il n'a pas que la devise, à « obtenir la faveur désirée par ses enfants. »

On fait remarquer que cette bénédiction avait été demandée non seulement pour l'Œuvre, mais aussi pour tous les membres présents et **à venir** *de l'Œuvre.*

*
* *

Depuis lors, et sous l'influence de la bénédiction du Saint Père, l'Œuvre du Chemin de la Croix pour les hommes a pris de nouveaux développements. Elle compte à Angers 180 adhérents, répartis en deux sections, une de chaque côté de la ville.

Mais, de plus, elle a franchi les murs de la cité angevine et s'est établie à Saumur. Les catholiques nantais l'ont accueillie avec faveur, et tout fait espérer que, d'ici peu, elle sera également établie dans la grande ville de Bordeaux.



Recommandations de Prières



Le Souverain Pontife. — Les Évêques et les Prêtres du monde entier. — Les œuvres sacerdotales et eucharistiques. — La diffusion de la Sainte-Face et du « Divin Crucifié ». — Les nations catholiques des Balkans. — Les exercices de la Mission dans plusieurs paroisses. — Le rétablissement d'un père de famille, ses intentions spirituelles et temporelles. — Le retour d'une âme égarée. — Les exercices de la Retraite pour trois Communautés religieuses. — L'amélioration de la santé d'une zélatrice. — Un jeune religieux. — Un missionnaire dans l'Afrique équatoriale et ses convertis noirs. — Les jeunes enfants de la Première Communion dans une paroisse. — Un jeune enfant atteint de surdité. — L'heureuse solution d'une question financière pour l'avenir d'une famille. — Le succès d'une œuvre entreprise pour la gloire de Dieu. — Une paroisse sans prêtre. — La guérison de plusieurs zélatrices très souffrantes. — La sanctification personnelle d'une âme. — Le mariage de trois jeunes filles. — Une situation très compromise. — L'heureuse issue d'une affaire de famille. — Une mère de famille demande les grâces nécessaires pour élever ses quatre orphelins. — L'avenir d'une jeune fille. — La guérison d'un petit enfant gravement malade. — Une zélatrice, sa paroisse, ses intentions. — Le succès des examens de deux jeunes gens. — La grâce de la persévérance pour un jeune homme. — La fidélité à la grâce dans une vocation très combattue. — Plusieurs intentions particulières. — Les nombreuses intentions qui nous ont été recommandées par correspondance.

On remercie la Sainte-Face pour trois guérisons obtenues, en particulier celle d'un jeune homme à toute extrémité. — On demande des actions de grâces tout spécialement pour la conversion inespérée d'un jeune homme engagé dans des liens dangereux.

Ostende Faciem tuam et salvi erimus !

Le Gérant : E. Derenne.

LA CHAPELLE-MONTLIGEON (ORNE). — IMP. DE MONTLIGEON. — 5466-7-13.

1re ANNÉE — N° 9 — SEPTEMBRE 1911

LE DIVIN CRUCIFIÉ

Revue de la Sainte-Face



SOMMAIRE :



Pensée directrice pour le mois

La Nativité de la Très Sainte Vierge Marie

Marie avait été conçue sans péché, elle était exempte de l'inclination au péché, et cependant, plus qu'aucune autre créature, elle a connu la souffrance.

On peut bien dire que, dans toute sa vie, la souffrance a été fortement mêlée à l'allégresse. C'est que Marie devait participer à la Rédemption du genre humain, et il fallait qu'elle souffrît comme le divin Rédempteur pour le salut des âmes.

Les nations, aujourd'hui, l'appellent Bienheureuse, et Elle l'est, en effet, plus qu'aucune créature; mais sa gloire a trouvé son principe dans la douleur, dans le sacrifice, dans la vertu.

Quelle leçon pour nous, nés pécheurs et portant en nous le foyer de la concupiscence! Quelle ne doit pas être notre humilité à l'idée que nous pourrons un jour posséder, près de Marie, la gloire céleste dont nous sommes si indignes et que nous aura value l'amour d'un Dieu et de sa sainte Mère!

Travaillons à la mériter cette gloire, et pour cela, montons au Calvaire, où nous trouverons Marie, qui nous apprendra à bien souffrir et à nous conserver purs au milieu d'un monde corrompu et séducteur.

LE SANG DIVIN

II

Deux fois précieux est pour nous le Saint-Suaire de Turin, qui nous a conservé, avec la Face adorable du Sauveur Jésus, des traces authentiques de son sang, celles surtout qui sont restées sur son visage et sur sa poitrine, comme pour consacrer matériellement la dévotion du Sacré-Cœur et de la Sainte-Face. Quelle grâce pour les chrétiens de posséder un objet sensible de ce culte du précieux sang, que l'Eglise a institué pour honorer la vertu expiatoire et rédemptrice de ce sang avec lequel le Christ a racheté l'humanité! « Partout, écrit un pieux auteur, au ciel, au purgatoire, sur la terre, le sang de Jésus est béni, glorifié. Au ciel, les élus exaltent le sang du Rédempteur comme le principe de leur béatitude. Sur la terre l'Eglise militante invoque avec confiance ce sang qui la vivifie. Dans le purgatoire, les âmes lavent de plus en plus leur robe dans ce sang. » C'est un concert unanime de louanges, de bénédictions, de prières, s'élevant du milieu des créatures jusqu'au Christ Sauveur.

Le sang divin se présente à nous dans trois états qui nous le rendent également adorable.

Il y a le sang qui coulait dans le corps de Jésus et faisait partie intégrante de son humanité, pendant qu'il vivait sur la terre : de celui-là nous ne pouvons rien avoir que ce qui en a été répandu par accident et aurait été recueilli du vivant de l'Homme-Dieu, comme le sang qui coula, huit jours après la naissance de Jésus, à la cérémonie juive de la Circoncision.

Il y a le sang qui s'échappa de ses plaies pendant sa douloureuse Passion et que l'Eglise vénère doublement, par une double fête, l'une en l'honneur du Précieux Sang, et l'autre en l'honneur des cinq plaies par lesquelles il se répandit. Ce sang-là coula par terre, et se figea sur le corps du Sauveur. Le sol en fut humecté, tous les instruments de la Passion, tous les linges de l'ensevelissement en furent imprégnés. Dans l'agonie, au jardin de Gethsémani, la violence de l'angoisse et de la douleur fit sourdre des veines de la divine victime, prosternée la face contre la terre, une sueur de sang qui se dégagea par tous les pores de la peau et ruissela jusque sur le sol. Les cruels fouets de la flagellation, armés de bouts métalliques, en lacérant la chair sacrée du Sauveur, firent couler de toutes les parties du corps des rigoles de sang. Le sang inonda le visage divin, quand les bourreaux enfoncèrent à coups de maillet ou de plat de sabre la couronne d'épines sur la tête de Jésus. Il dégoutta des plaies de la flagellation sur le

chemin du Calvaire. Il jaillit à flots des mains et des pieds par le trou des clous qui fixèrent les membres du divin supplicié sur la croix. Le coup de grâce de la lance du soldat en tira les dernières gouttes du cœur de la sublime victime. Tout le sang du Rédempteur fut versé pour le rachat du monde.

Il y a, enfin, le sang de la consécration eucharistique, formé à la voix du prêtre dans le pain et le vin de l'auguste sacrifice de la messe, qui deviennent le corps même du Christ, réellement et substantiellement présent dans l'hostie et dans le calice. Ce sang coule tous les jours sur des milliers et des milliers d'autels, dans tous les endroits du monde où s'offre le Sacrifice commémoratif de la cène pascale et du sacrifice de la Croix.

*
* *

Du premier sang il ne reste vraisemblablement rien, à moins qu'il n'y en ait quelques parcelles adhérentes à la relique, que l'on croit posséder, de la Circoncision. Mais le sang de la Passion, il y en eut certainement sur tous les instruments qui servirent au supplice, les fouets, la couronne d'épines, les clous, les marteaux, l'éponge, la lance, la croix; il y en eut aussi sur le sol qui en reçut des ruisselets, au pied du gibet auquel fut attaché Jésus ; il y en eut sur la tunique de Jésus, sur le voile de Véronique, sur le linceul de Joseph d'Arimathie, sur la pierre de l'onction où reposa le cadavre. Qu'en reste-t-il de ce sang rédempteur ? Où y en a-t-il des traces ? Où peut-on le vénérer? Cette question est la question même de l'authenticité des reliques de la Passion. Si nous avons des reliques de la Passion, comme l'Eglise le croit, nous avons aussi en elles des traces, des vestiges, tout au moins des souvenirs, du sang de Jésus-Christ.

Nous en sommes vraiment sûrs aujourd'hui pour le Saint-Suaire de Turin, dont l'authenticité ne peut guère être niée ou mise en doute que par ceux qui ne se sont pas suffisamment renseignés ou qui s'obstinent dans leur parti pris à l'égard d'un fait contraire à leur petite critique et gênant pour leur scepticisme habituel.

Le pape Benoît XIV, parlant de la *Scala Santa,* cet escalier de marbre blanc que le Sauveur gravit plusieurs fois, le jour de sa Passion, pour monter au prétoire de Ponce-Pilate, et qui fut transporté de Jérusalem à Rome, cite ce passage de la Bulle de Sixte V, qui constate qu'on y voyait des gouttes de sang : « ... Les marches de cet escalier que le Seigneur ne couvrit pas seulement de la plante de ses pieds sacrés à nu, mais qu'il arrosa aussi de cet inestimable sang qu'il répandait pour nous, et qu'il nous a laissées toutes empreintes et marquées des glorieux vestiges, encore visibles aujourd'hui, de ses bienheureux pieds et du sang qui coulait en abondance de ses saintes plaies. ... *Non modo nudis sacrorum pedum plantis, sed eo ipso quem pro nobis effundebat*

inæstimabili sanguine aspersit, simulque gloriosis beatorum pedum et cruoris ex sanctis vulneribus copiose manantis vestigiis, quæ adhuc extant, impressas ac notatas reliquit. » L'escalier de vingt-huit marches de marbre est aujourd'hui couvert de bois, pour lui éviter l'usure produite par les genoux des pieux fidèles qui aiment à le gravir, à la suite du Sauveur ; mais le temps de Sixte V n'est pas si éloigné du nôtre qu'on ne puisse distinguer encore sur le marbre les traces de sang que le grand Pape y voyait.

La colonne dite de la flagellation, qui se conserve aujourd'hui dans l'église Sainte-Praxède, à Rome, et à laquelle Jésus fut attaché pour subir le terrible supplice du fouet, dans le prétoire de Pilate, reçut de nombreuses éclaboussures du sang divin, dont toute trace n'a peut-être pas disparu dans les molécules du marbre.

Les épines de la couronne imposée sur la tête du Sauveur, les clous enfoncés dans ses pieds et ses mains, la lance qui ouvrit son côté, toutes ces reliques de la Passion, vénérées en divers lieux, ont pu garder dans l'intime de leur substance moléculaire quelque chose du sang dont elles furent imprégnées.

Il y a aussi des traces visibles de ce sang sur les saintes tuniques de Trèves et d'Argenteuil, celle-ci, probablement la tunique sans couture, celle-là, la toge de dessus, qui formaient, selon la mode juive, le double vêtement que Jésus portait au moment de la Passion.

On croit même posséder encore, liquides ou desséchées, des parcelles de ce sang, émanées du corps même du Sauveur, à Rome, à Bruges, à Mantoue, à Fécamp, à Neuvy-Saint-Sépulcre, à Boulogne, à Toulouse, à Venise, à Vienne en Autriche, à Burgos et autres lieux.

A Rome, dans l'église Saint-Jean de Latran, l'inscription en mosaïque de Nicolas IV en mentionne dans l'autel papal, qui aurait été recueilli sur la croix même où Jésus expira : « *In hoc autem altari sunt de Sanguine et Aqua de latere Christi ampullæ duæ.* Dans cet autel il y a deux ampoules du sang mêlé d'eau sorti du côté du Christ. » On en fait l'ostension solennelle le jour de Pâques.

En tenant ces diverses reliques pour authentiques, le sang du Christ ne nous manquerait donc pas sur la terre, et nous pourrions encore le vénérer, dans ce qu'il en subsiste de saint et de précieux pour nous, après que le temps et les actions physiques, en l'altérant, lui ont ôté le caractère divin qu'il tenait de l'union hypostatique en Jésus. Plusieurs de ces reliques du Précieux Sang intéressent particulièrement notre foi et notre piété de Français ; elles comptent parmi les plus vénérables. Nos lecteurs y trouveront à s'édifier, en connaissant mieux les titres qui les recommandent à leur spéciale dévotion.

Arthur Loth.

Calendrier de la Passion pour le mois de Septembre.

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ dans tous ses mystères et imitons les exemples des amis du divin Crucifié.

5 SEPTEMBRE. — *Saint Laurent Justinien.*

Laurent aspira dès son enfance à devenir un saint. Dans la lutte incessante qu'il soutenait contre lui-même, dans le couvent où il s'était réfugié, il mesurait toutes ses souffrances avec le *crucifix*, et comparait leur durée avec l'éternité, après laquelle il soupirait. Devenu Patriarche de Venise, il ne changea rien à sa vie pénitente. Quand l'aurore de l'éternelle lumière commença à luire à ses yeux, on voulut le soulager de ses maux : « Eh quoi ! dit-il au début de sa maladie, vous me préparez un lit de plume ? Non, jamais, puisque mon Seigneur s'est étendu *sur une croix douloureuse*. Couchez-moi sur la paille. » Puis, dans une extase, il s'écria : « Mon bon Jésus, me voici, je viens à vous », et il expira. C'était en 1435, il avait 74 ans.

7 SEPTEMBRE. — *Sainte Reine, vierge et martyre.*

Elle naquit vers le milieu du IIIe siècle, à Alise, en Bourgogne, dans un temps de paganisme. Sa famille servait les faux dieux, mais Reine avait été baptisée par sa nourrice, et, instruite par celle-ci, elle voulut rester fidèle à la religion chrétienne. Dénoncée, elle ne consentit jamais à renier sa foi ; on la tortura alors cruellement de mille manières. On l'étendit sur une espèce *de croix* et on la brûla avec des torches ardentes. Mais elle demeura inébranlable, se faisant gloire, disait-elle, d'être la servante du Dieu *crucifié*. Enfin, elle expira en donnant au monde un des plus beaux exemples d'héroïsme des premiers siècles.

8 SEPTEMBRE. — *La Nativité de la Très Sainte Vierge.*

Célébrons avec joie et reconnaissance la naissance de la Mère de Dieu, par laquelle le monde a été restauré, et qui a changé en allégresse les tristesses qu'Eve, notre première mère, nous avait laissées pour héritage.

De même que l'aurore est la fin de la nuit, ainsi la naissance de Marie a été la fin de nos maux et le commencement de l'espérance.

10 SEPTEMBRE. — *Saint Nicolas de Tolentino.*

Les austérités de ce saint parurent étonnantes dans l'ordre sévère des ermites de Saint-Augustin, auquel il appartenait. Ses larmes ne cessaient de couler lorsqu'il méditait *la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ;* et il les Lui offrait pour le sang qu'il Lui voyait verser sur la *croix*. L'ingratitude des hommes, qui ne laissent pas d'offenser Dieu après qu'Il a enduré une cruelle mort pour eux, lui perçait le cœur et lui faisait frémir tout le corps. Quand il mourut, le 10 septembre 1310, il regarda fixement la *croix*, et récita le psaume : *In te, Domine, speravi*, « Seigneur, j'ai espéré en vous. »

14 SEPTEMBRE. — *L'Exaltation de la Sainte-Croix.*

Cette fête paraît remonter à l'empereur Constantin, et au jour où la *vraie Croix*, retrouvée par sainte Hélène, fut exposée à la vénération

publique dans l'église de la Sainte-Croix, à Jérusalem. Elle rappelle aussi la cérémonie solennelle dans laquelle l'empereur Héraclius rapporta la *vraie Croix* à Jérusalem, d'où elle avait été emportée par Chosroës, roi de Perse. Siroës, son fils et successeur, vaincu par Héraclius, lui rendit la précieuse relique.



Extérieur de l'église Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome.

Ayons à cœur « d'exalter » spirituellement la *Croix* de Notre-Seigneur, c'est-à-dire de l'honorer par la pratique généreuse des vertus qu'elle nous prêche : la mortification chrétienne et l'amour de Celui « qui nous a aimés le premier », aimés « jusqu'à la mort, et à la mort de la *Croix* ».

Mgr Marbeau (*Le Paroissial des fidèles*).

Nous rappelons aux dévots de la Sainte-Face du Saint-Suaire qu'une **indulgence plénière** est attachée, aux conditions ordinaires, à tous ceux qui méditeront sur la *Passion* devant cette Image, au jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, ou au jour de l'octave de cette fête.

15 Septembre. — *Sainte Rosalie.*

Rosalie, du sang royal de Charlemagne, naquit à Palerme, en 1130 Elle reçut une brillante éducation qui, jointe à sa beauté admirable, la faisait rechercher de tous ceux qui la voyaient. Elle n'avait que 14 ans lorsqu'elle résolut de fuir les jeunes seigneurs qui désiraient sa main. Elle quitta secrètement le palais de son père, n'emportant avec elle

qu'un *crucifix* et des livres de piété, et se retira sur une montagne déserte où une caverne lui servit d'asile. Elle y mena la vie la plus austère et y mourut en 1160.

16 Septembre. — *Sainte Euphémie.*

Issue d'une famille sénatoriale, elle avait été élevée par des parents chrétiens qui l'avaient formée, dès son enfance, à la pratique de toutes les vertus. Afin de mieux servir Dieu, elle se consacra à Lui par le vœu de virginité. Arrêtée pour avoir refusé de sacrifier aux faux dieux, elle fut soumise au supplice de la roue. Un *signe de croix* qu'elle traça sur elle suffit pour guérir toutes ses plaies. Mais elle demanda au Seigneur de lui accorder la palme du martyre, et elle fut exaucée, des bêtes fauves la déchirèrent.

17 Septembre. — *Les Sept Douleurs de la Bienheureuse Vierge Marie.*

Ce mystère, honoré déjà par l'Eglise le vendredi après le dimanche de la Passion — et ainsi uni au souvenir des souffrances de Notre-Seigneur — est encore honoré en ce jour, depuis le Pape Pie VII, qui étendit à toute la chrétienté le privilège de cette fête accordée primitivement à la famille religieuse des « Servites de Marie ».

Profitons de cette faveur pour nous renouveler dans les sentiments d'une tendre dévotion et d'une confiance entière envers la « Mère des Douleurs » et la « Consolatrice des Affligés ».

Mgr Marbeau (*Le Paroissial des fidèles*).

20 Septembre. — *Saint Eustache, martyr.*

Placide, officier des armées de Trajan, poursuivait, à la chasse, un magnifique cerf, lorsque, soudain, il aperçut entre les cornes de cet animal une grande et brillante Image *de Jésus crucifié*. En même temps, une voix divine l'invitait à quitter le culte des faux dieux et à embrasser la foi chrétienne. Placide se fit baptiser avec les siens et prit le nom d'Eustache. Dès lors commença pour cette généreuse famille une vie de misères et de cruelles épreuves ; enfin, sous l'empereur Adrien, Eustache, sa femme et ses enfants, expirèrent dans une fournaise ardente et cueillirent ainsi la palme du martyre.

30 Septembre. — *Saint Jérôme.*

La jeunesse de saint Jérôme fut dissipée, mais après quelques voyages il résolut de mener une vie chrétienne parfaite, et il tint parole. Retiré à Bethléem, il fut troublé par le souvenir de ses anciens plaisirs, mais il retrouvait tout son calme quand il se jetait, tout en larmes, au pied du *crucifix*. Il y mourut, en 420, chargé d'ans et des mérites d'une vie tout austère.



La Sainte-Face de Notre-Seigneur Jésus-Christ

d'après le Saint-Suaire de Joseph d'Arimathie vénéré à Turin

PREMIÈRE PARTIE

Le Suaire de Joseph d'Arimathie vénéré à Turin

CHAPITRE CINQUIÈME (*suite*)

Le Saint-Suaire est apporté en France.


Les Latins couronnèrent leur victoire en établissant sur le trône de Byzance Baudouin, comte de Flandre, qui était le principal chef de la croisade. Après cette élection, Othon de la Roche, l'auteur du larcin du Saint-Suaire, s'attacha à la fortune du marquis de Montferrat, second chef des croisés, qui reçut de Baudouin les provinces occidentales de l'empire sous le nom de royaume de Salonique.

Othon de la Roche se vit conférer, par son nouveau suzerain, dont il devint l'ami et le conseiller intime, le titre et la principauté d'Athènes et de Thèbes (1). Il joua un rôle des plus importants dans les événements de l'empire byzantin, et nous le voyons, au commencement de l'année 1208, recevoir, avec tous les honneurs possibles, son suzerain dans la capitale de son duché d'Athènes et dans son château de Thèbes.

L'empereur Henri de Flandre, frère de Baudouin et son successeur sur le trône de Constantinople, était accompagné, dans cette visite, de son trésorier, Ponce de Lyon, qui paraît avoir joué un rôle également important sous le règne de l'empereur Henri. Ce personnage, quelques mois après, partait pour la France, porteur d'un chrysobule adressé à l'archevêque de Lyon, et daté du 6 avril 1208.

« Ce chrysobule, dont l'original est perdu, a écrit M. le comte Riant (2), est l'authentique adressé à Rainald de Forêt, archevêque de Lyon, pour des reliques données à un certain Ponce de Lyon, qui était l'agent financier de l'empereur Henri et qui appartenait à la maison de Chaponay...

« Ne faudrait-il pas rapporter à ses bons offices l'arrivée en France, à cette époque, du *Saint-Suaire de Besançon* et même de

(1) *Histoire de l'empereur Henri,* par Henri DE VALENCIENNES, à la suite de la chronique de *Geoffroi de Ville-Hardouin,* c. XXXV, p. 418.

(2) *Exuviæ,* t. I, p. CLXII.

Voir, en outre, *l'Histoire de l'empereur Henri,* par Henri DE VALENCIENNES, déjà cité, nos 666, 679, 681 ; sor *Mémoire sur les dépouilles religieuses de Constantinople,* p. 64 ; et les *Lettres de Grégoire IX.*

certaines reliques de Troyes, dont on ignore la date exacte et le mode d'introduction ?

« La deuxième mission remplie par Ponce en 1219, en Bourgogne et en Champagne, s'expliquerait alors naturellement. »

Cette conjecture du savant écrivain, ajoutée à ce qui précède et que nous apprend l'histoire, peut être considérée comme une certitude morale.

On peut donc admettre, comme un fait historiquement prouvé, l'envoi du *Saint-Suaire*, par Othon de la Roche, à son père, dans le courant de l'année 1208, conformément à la tradition de l'Eglise de Besançon. Une cérémonie liturgique, relatée dans un manuscrit, à la fin du XIIIe siècle, témoigne, en effet, que dès cette époque, cette Eglise métropolitaine était en possession du *Saint-Suaire* (1).

De plus, d'après un historien franc-comtois (2), une plaque commémorative placée sur les restes du château féodal des comtes de la Roche (dans la paroisse de Rigney, sur la ligne de Besançon à Vesoul) rappellerait à la postérité ce souvenir religieux qui va de pair avec celui des Saintes Hosties de Faverney.

Nous l'avons dit dans l'article précédent, le père d'Othon de la Roche, d'après la tradition de l'Eglise de Besançon, garda pendant quelque temps, dans son château, le saint Linceul envoyé par son fils, avant de le remettre à son archevêque.

Cela se faisait couramment, à cette époque, et il ne faut pas s'en étonner. M. le comte Riant a fait une remarque fort juste qui peut servir de commentaire à cet incident :

« Beaucoup de reliques, dit-il, venues par apports privés, n'ont pas été immédiatement déposées dans les églises. A cette époque, les prescriptions qui prohibèrent plus tard le culte des reliques non approuvées par le Pape ou l'Ordinaire n'avaient pas encore force de loi écrite. Rapportés presque toujours comme souvenirs de la Croisade, les objets venus de Constantinople *faisaient longtemps l'honneur du château* où le chevalier les avait déposés à son retour. Souvent on leur bâtissait des oratoires spéciaux (3). »

Mais, par un généreux sacrifice, le comte Pontius de la Roche remit le Saint-Suaire à l'archevêque Amédée de Tramelay, et le divin drap mortuaire reçut bientôt, à Besançon, le culte dont il avait été honoré dans la capitale de l'empire d'Orient, sous les successeurs de Constantin le Grand.

Emmanuel FAURE.

(A suivre.)

---

(1) *Catalogue général des mss. des Bibliothèques publiques de France*, t. XXXII, Besançon, t. I. p. 62, n° 98. *Ordinarium ecclesiæ sancti Stephani Bisuntini*, fol. 40.

(2) Abbé BLANCHET : Dans la *Vie des Saints de Franche-Comté*, par P.-A. PIDOUX, t. IV. Le Saint-Suaire de Besançon, p. 24.

(3) Comte RIANT : *Les Dépouilles religieuses enlevées à Constantinople au XIIIe siècle* tome XXXVI des *Mémoires* de la Société des Antiquaires de France (1875).

LA MESSE DES ABONNÉS

Les nouvelles cotisations qui nous sont parvenues pour la *Messe du vendredi* nous permettent d'assurer cette messe durant le mois de septembre.

Nous nous réjouissons beaucoup de voir resserrer de plus en plus les liens de charité et d'apostolat qui unissent nos abonnés, et nous remercions ceux de nos correspondants qui nous ont envoyé des offrandes pour ces messes qui seront dites, à leurs intentions, tous les vendredis de ce mois.

Lisbonne (Portugal). — « J'ai le pieux plaisir de vous envoyer ma petite part de cotisation pour la messe hebdomadaire des abonnés. Permettez-moi de vous féliciter bien sincèrement de cette décision, car le Saint-Sacrifice de la messe est l'âme d'une œuvre et lui est plus que le soleil au jour. Il n'est rien de plus beau, de plus grand et de plus agréable à Dieu, et il n'est rien qui fasse plus douce violence à son Cœur divin. C'est donc avec une confiance sans borne que je me joins premièrement aux divines intentions de Jésus-Christ pour lesquelles Il s'immole sans cesse sur les autels, et particulièrement à ses réparations, à ses adorations, à son ardent amour, à son zèle profond et aux actions de grâces de son divin Cœur. Deuxièmement, je me joins aux intentions de notre vénéré directeur de l'Œuvre de la Sainte-Face et à celles du prêtre qui célébrera le Saint-Sacrifice pour les abonnés ; et tout indigne que je suis d'être exaucée, je prierai tout particulièrement pour eux et pour le plus grand bien de l'Œuvre, afin que le doux regard de Notre-Seigneur se tourne vers nous et vers toute la terre, et que sa bouche divine nous accorde un sourire. » *Une Zélatrice, abonnée, C. M*

Lissac. — « Je joins à ma lettre deux francs en timbres-poste, pour contribuer à l'œuvre des messes hebdomadaires à la Chapelle de la Sainte-Face, en ma qualité d'abonnée à votre excellente Revue. Je tiens à m'associer à cette œuvre. » *L. M.*

Quimper. — « Mademoiselle L. B., Zélatrice de la Sainte-Face, envoie sa petite offrande pour la *Messe du vendredi* des abonnés, et est bien reconnaissante aux rédacteurs du *Divin Crucifié*, qui nous apprennent si bien le culte de la Croix. »

Beauvais. — « Madame la Supérieure de l'hospice envoie son offrande pour les *Messes du vendredi* et se recommande, ainsi que son hospice, aux prières de l'Œuvre. »

Cirey. — « Je tiens à vous adresser ma petite offrande pour la *Messe du vendredi* en faveur des abonnés. Que j'aime cette pensée que vous avez eue, et à savoir que mes intentions ne sont pas oubliées dans votre chapelle de la Sainte-Face. » *Une zélatrice abonnée, H.*

La Sainte-Face est un refuge. C'est d'elle qu'est sortie l'invitation à laquelle, depuis tant de siècles, tant d'âmes n'ont cessé de répondre : *Venez à moi, vous tous.....*

Mgr Gay.

Le Crucifix et le Tabernacle

CHAPITRE PREMIER

A travers les Siècles

§ I. — Le Premier Crucifix et le Premier Tabernacle
(Suite).

Il descendait bien de David, mais on aurait cru, à le voir qu'il voulait récuser son origine, et protester par ses manières contre la noble lignée de ses ancêtres. Bien plus, à certaines heures d'enthousiasme, la foule lui avait offert la royauté : il l'avait refusée ; et chaque fois qu'on faisait pour lui des projets de grandeur et de conquête, il s'était dérobé, et avait répondu aux sympathies de son peuple par une absence de quelques jours.

C'est vrai, il parlait quelquefois de son royaume à Lui, mais dans ce royaume singulier, il n'était question que de pauvreté, de soumission et de sacrifice. Singulier royaume et singulier roi ; il ne se préoccupait jamais ni des joies de la terre, ni de la gloire que confère la puissance. Ces choses-là, pour lui, ne comptaient pas, et il avait plus d'une fois stigmatisé de ses invectives ardentes ceux qui semblaient vouloir y attacher de l'importance. Il se faisait gloire de son origine modeste, appelait « ses frères et ses sœurs » les petits, les pauvres, les malades qui marchaient à sa suite. Il ne s'inquiétait pas de plaire, ne redoutait ni les grands, ni les savants ; mieux que cela, il payait le tribut à César comme au Sanhédrin : quel singulier Messie, en vérité !

Et puis, il sortait de Nazareth, d'où « rien de bon ne pouvait venir », de cette Galilée méprisée des vrais Juifs, un peu comme nos Parisiens modernes se rient des provinciaux naïfs et peu au courant des procédés de la capitale.

Il est vrai qu'il était né à Bethléem, mais qui donc s'en souvenait ! A Jérusalem et à Bethléem, sa famille ne possédait plus rien qui rappelât son passage, et le recensement de Quirinus, qui lui avait valu cette naissance insolite, était trop peu sympathique à ses contemporains, pour qu'il se fît une gloire de la docilité de ses Parents à suivre des ordres si déplaisants. Il n'était pour tous que « le fils du charpentier », charpentier comme son père.

Et puis, voici que cet homme, en passant, avait touché d'une main sacrilège à l'arche sainte des interprétations scripturaires. Et cette main avait été si vigoureuse qu'elle avait, d'un seul coup, renversé toutes les chaires où les docteurs d'alors avaient faussé

l'esprit de la loi. Ces docteurs pourtant avaient des noms respectés. Ils s'appelaient Hillel, Schammaë, Gamaliel, Jonathas, Hanania, Ismaël, Nahum, Sadok, que le Christ retrouvera parmi ses juges au Sanhédrin. Ils tenaient école; leurs opinions faisaient loi; leurs disciples étaient nombreux; leur prestige s'étendait au loin. On les consultait de tous côtés, et leurs réponses étaient reçues comme des oracles.

Pour tous ces hommes, il n'y avait aucun doute, il n'était pas, il ne pouvait pas être le Messie. C'était un « séducteur » (1), un « pécheur » (2), un « Samaritain » (3), un « possédé de Beelzébuth » (4). Il compromettait la paix publique. Le mieux était qu'il disparût.

Ils se mirent à l'œuvre, oh! très habilement. Ces hommes étaient trop polis et trop prudents pour laisser au hasard ou à la nature le soin d'exécuter leur plan. Il leur fallait provoquer une condamnation publique, motivée, et amener la conscience universelle à déclarer, ou du moins, à admettre qu'un prophète comme lui méritait la mort.

Ce ne fut pas difficile, on détourna de leur vrai sens quelques-unes des paroles du Sauveur; on interpréta en mal ses actions; on le représenta comme le contempteur du Sabbat, du Temple, des destinées futures de sa patrie : toutes ces traditions et toutes ces espérances, qui étaient si chères au cœur de ses compatriotes. On parlait surtout de son audace criminelle et blasphématoire. Il se disait le Fils de Dieu, et il fréquentait les pécheurs, pardonnait les adultères et vantait les courtisanes.

Quant à ses miracles, c'est bien simple : c'est par Beelzébuth, en son nom et avec sa puissance qu'il agissait.

Les calomnies allèrent leur train, perfidement exploitées et finalement adoptées par le peuple.

Les directeurs de son esprit avaient d'ailleurs très adroitement procédé. Avant d'arriver à l'excommunication majeure qui mettait Jésus hors la loi, donnait à tous le droit de le saisir et de le mettre à mort, ils avaient gradué contre lui les deux autres excommunications qui le faisaient peu à peu considérer comme un coupable et un criminel.

La première avait été prononcée lors du miracle de l'aveugle-né; on avait expulsé de la synagogue les adhérents de Jésus, et le miraculé lui-même, qui avait eu l'audace de rendre témoignage à son bienfaiteur. Cette excommunication maintenait le condamné dans la partie extérieure du Temple, elle pouvait durer 30 jours et

(1) MATTH., XXVII, 63.
(2) JEAN, IX, 24.
(3) JEAN, VIII, 48.
(4) MARC, III, 22.

être renouvelée. C'est pourquoi saint Jean nous fait remarquer qu'à cette époque, Jésus s'arrêtait sous le portique de Salomon (1).

La deuxième excommunication, plus grave, et qui était prononcée par un tribunal composé de dix membres, mettait le condamné dans une situation plus précaire. Il ne pouvait plus ni vendre, ni rien acheter en dehors des nécessités de la vie ; il ne pouvait ni enseigner en public, ni assister aux prédications de la synagogue. La date où elle fut promulguée contre Jésus, n'est pas bien précise, mais elle le fut sûrement, puisque d'une part, Jésus, toujours obéissant, même aux prescriptions injustifiées, n'éleva point la voix dans la scène de l'accusation portée contre la femme adultère, et que, d'autre part, on arriva bientôt à l'excommunication majeure.

Il est évident que les Scribes et les Pharisiens cherchaient le moyen de la prononcer contre Jésus, que tous le savaient, puisque les Apôtres, en voyant le Sauveur repasser le Jourdain à l'appel des sœurs de Lazare, s'étonnent que Jésus soit imprudent à ce point, de se livrer entre les mains de ceux qui le cherchent pour le lapider.

Ce fut le miracle qu'il accomplit, en effet, en ressuscitant Lazare, qui suscita contre lui les dernières colères. Et : « à partir de ce jour, les Scribes et les Pharisiens cherchèrent le moyen de le mettre à mort (2) ».

CH. CORDONNIER, *Miss. ap.*

(*A suivre*).



Le Prêtre et le Crucifix

Un criminel, condamné à mort, était arrivé, soutenu par l'aumônier de la prison, en face du couperet fatal. Pleinement réconcilié avec Dieu, il embrasse avec effusion le prêtre et le crucifix que lui tend le prêtre.

Puis se tournant vers la foule : « Camarades, dit-il, on ne ment pas quand on va mourir ; laissez-moi donc vous dire, avant de comparaître au Jugement de Dieu, quels sont vos deux meilleurs amis ; ils sont là tous deux devant vous, c'est le prêtre et le Crucifix (3) ! »

(1) JEAN, X, 22.
(2) JEAN, XI, 46.
(3) J. HOPPENOT : *Le Crucifix.*



LES PRIVILÉGIÉS DE LA SAINTE-FACE (1)



SAINTE GERTRUDE

I. Notice biographique.



Le silence est complet sur le nom comme sur la famille et le lieu de naissance de sainte Gertrude. Elle resta orpheline de très bonne heure et avait cinq ans lorsque, en 1261, elle fut accueillie au monastère de l'ordre de Saint-Benoît de Helfta, près d'Eisleben en Saxe. Elle y embrassa la vie religieuse et y vécut saintement jusqu'en 1301 ou 1302, date de sa mort. La Passion de Notre-Seigneur fut l'attrait principal de son âme, et elle ambitionna ardemment, durant son existence, le secret de la Face divine qui, en se révélant à elle, lui fut comme un mémorial sensible des souffrances du Christ.

Sa vie s'écoula dans une intimité sainte avec Notre-Seigneur qui se communiqua à elle profondément et lui donna l'ordre de faire connaître les révélations divines dont Il la favorisait : « *Je veux, lui disait-Il, que tes écrits soient, pour les derniers temps, un témoignage irrécusable de mon divin amour.* » Il lui déclara que beaucoup de ces manifestations n'étaient pas pour elle seule, mais devaient être divulguées, afin de faire connaître quels sont les effets de la grâce en ceux qui y correspondent.

Aussi sainte Gertrude se mit à raconter les faveurs dont elle était l'objet de la part de Notre-Seigneur qui lui dit : « *Si quelqu'un cherche dans tes pages les biens spirituels de son âme, je l'attirerai tout près de moi, je prendrai part à sa lecture, paraissant tenir ce livre dans mes mains...* Je t'ai donnée, pour être la lumière des nations et pour être mon salut jusqu'aux extrémités de la terre. » (Isaie, xlix, 6.)

Quand le livre fut fini, le Seigneur, étendant la main, le marqua du signe de la croix en disant : « Comme à la messe, j'ai opéré la transsubstantiation du pain et du vin pour le salut des hommes, ainsi je sanctifie en ce moment par ma céleste bénédiction

(1) Sous ce titre nous allons publier une série d'articles qui feront connaître les âmes privilégiées auxquelles Jésus a daigné se révéler d'une manière toute particulière sous les traits de sa Face adorable : sainte Gertrude, sainte Mechtilde, sœur Saint-Pierre, etc., nous montreront tour à tour les secrets de la Sainte-Face et nous apprendront à l'aimer.

Nous espérons que ces études, courtes, mais substantielles, intéresseront nos lecteurs, et qu'ils s'emploieront avec plus d'entrain que jamais à répandre l'Image de la Sainte-Face que Notre-Seigneur nous a donnée comme un signe de salut.

tout ce qui est écrit ici, afin que tous ceux qui liront trouvent le salut. »

Et quand sainte Gertrude demanda à Notre-Seigneur quel titre Il voulait donner à ce livre qu'Il la chargeait d'écrire, Il lui répondit : « *Ce livre qui est mien s'appellera le* HERAUT DE L'AMOUR DIVIN, *parce qu'il donnera un certain avant-goût de mon surabondant amour.* »

A une de ses révélations, Notre-Seigneur toucha la langue de sainte Gertrude et lui dit : « Voici que j'ai mis mes paroles en ta bouche (JÉRÉMIE, I, 9), *et je confirme dans ma vérité tout ce que tu diras au prochain sous l'inspiration de mon esprit. Si tu promets quelque chose sur la terre au nom de ma bonté, je le ratifierai dans le ciel.* » Une autre fois, Notre-Seigneur dit d'elle à sainte Mechtilde : « ... *Tout ce qu'elle dira portera le cachet de la certitude. Elle ne pourra se tromper ni tromper les autres ; bien plus, tous connaîtront par ses paroles les secrets de mon cœur.* »

Cette révélation à sainte Mechtilde, qui fut aussi une âme privilégiée de la Sainte-Face, doit nous donner toute confiance en sainte Gertrude.

D'ailleurs la liste des admirateurs de sainte Gertrude est longue et imposante. Nous nous contenterons de citer le nom de la séraphique sainte Thérèse qui l'avait prise pour maîtresse et pour guide. Louis de Blois la recommande avec les expressions du plus vif enthousiasme. Saint François de Sales n'en parle qu'avec admiration. Le savant Corneille La Pierre, dans ses commentaires sur l'Ecriture, qualifie sainte Gertrude de très parfaite maîtresse de l'Esprit, etc., etc. Saint Jean, dans une vision lui dit : « Après la mort, ta mémoire refleurira dans le cœur de plusieurs, et elle attirera vers Dieu un grand nombre d'âmes qui prendront en Lui leurs délices. » L'Eglise elle-même, par le jugement solennel rendu dans l'Office de la Sainte, recommande et glorifie aux yeux de tous les chrétiens la personne de Gertrude.

C'est plus qu'il nous en faut pour accueillir avec foi et respect les révélations que par elle Notre-Seigneur a daigné nous faire.

Nous ne nous occuperons ici que de ce qui concerne la Sainte-Face et nous entretiendrons nos lecteurs des rapports que sainte Gertrude a eus avec elle ; puis nous relaterons les promesses que Notre-Seigneur a faites à la sainte en faveur de ceux qui honoreraient sa Face adorable. Et cela fera l'objet de deux articles sur sainte Gertrude.

E. F.



Notre-Dame des Sept-Douleurs

(*Extrait de saint Alphonse*)



OUR comprendre combien il plaît à la Sainte Vierge que nous nous rappelions ses douleurs, il suffirait de remarquer qu'en 1239 elle apparut à sept de ses fidèles serviteurs, qui furent dans la suite les fondateurs de l'ordre des Servites. Or, elle tenait entre ses mains un habit de couleur noire ; et après leur avoir dit combien ils lui feraient plaisir en méditant souvent tout ce qu'elle avait souffert, elle leur ordonna de porter desormais cet habit de deuil en souvenir de ses souffrances (1).

Bien plus, Jésus-Christ lui-même daigna révéler à la Bienheureuse Véronique de Binasco qu'il aime mieux en quelque sorte nous voir compatir aux douleurs de sa Mère qu'à ses propres douleurs. « Ma fille, lui dit-il, elles me sont bien chères les larmes que l'on verse sur ma Passion; mais, vu l'immense amour que j'ai pour ma mère, on me fait encore un plus grand plaisir en méditant les douleurs qu'elle souffrit à ma mort (2). » Aussi de quelles grâces Jésus n'a-t-il pas promis de récompenser la dévotion aux douleurs de Marie !

D'après une révélation faite à sainte Elisabeth et que rapporte Pelbart (3), saint Jean l'Evangéliste eut un jour l'ardent désir de revoir la Bienheureuse Vierge, alors déjà en possession de la gloire céleste. Son désir fut exaucé : il vit apparaître sa Mère bien-aimée et avec elle Jésus-Christ. Puis le saint apôtre entendit Marie demander à son Fils quelque grâce spéciale pour tous ceux qui pratiqueraient la dévotion envers ses douleurs. Notre-Seigneur promit qu'il leur serait FAIT QUATRE GRACES SPÉCIALES, *dont voici le détail :*

1° Ceux qui se recommandent à la divine Mère en se réclamant de ses douleurs, auront le bonheur de faire avant leur mort une vraie pénitence de tous leurs péchés.

2° Une protection spéciale leur est assurée de la part de Jésus-Christ dans toutes les tribulations, surtout pour l'heure de la mort.

3° Lui-même imprimera dans leurs cœurs le souvenir de sa Passion, pour les en récompenser ensuite dans le ciel.

4° Enfin il les admettra lui-même entre les mains de Marie, afin qu'elle les traite selon son bon plaisir et leur obtienne toutes les grâces qu'elle voudra.



Sainte Gertrude reconnut avoir mérité la très aimable visite du Seigneur, parce qu'elle s'était appliquée à méditer sa sainte Passion, et comprit aussi que toute âme, si tiède qu'elle soit dans la dévotion, obtiendrait cependant la bienveillance divine si elle gardait mémoire assidue de la Passion. (*Vie de sainte Gertrude*).

1) GIAN : *Ann. S. cent.*, t. I. c. XIV.
(2) BOLL : *13 jan.*, *Vit.*, t. I, c. IX.
(3) *Stell.*, t. 3, p. 3, a. 3.
Les Gloires de Marie, par saint Alphonse de Liguori, t. II, pp. 188-189. Edition du P. Pladys.

SAINT CHARLES BORROMÉE ET LE SAINT-SUAIRE


PRÈS le Corps adorable de Jésus, dans l'auguste sacrement de l'Autel, saint Charles Borromée, l'illustre archevêque de Milan, ne vénérait rien avec plus de respect que les reliques rappelant les circonstances et les souvenirs de la Passion du Sauveur. Tous les précieux témoins des souffrances de Jésus, la croix, les clous, les colonnes de la flagellation, le faisaient tomber dans des extases d'amour qui se trahissaient par de longues prières et d'abondantes larmes.

Depuis un siècle environ, la famille ducale de Savoie possédait une des plus insignes reliques du Sauveur, le Suaire qui enveloppa son Corps avant que celui-ci ne fut déposé dans le tombeau par Joseph d'Arimathie.

Déposée à Chambéry, cette relique, dont plusieurs papes reconnurent l'authenticité, devint bientôt l'objet d'une vénération profonde de la part des Souverains Pontifes, des rois et du peuple entier. C'est ainsi que François I[er], avant d'aller combattre les Suisses, se rendit à pied, de Lyon à Chambéry, pour la vénérer et attirer les bénédictions du ciel sur lui-même et ses troupes. Le duc de Savoie, Charles, père d'Emmanuel-Philibert, alla également de Turin à Chambéry, à pied, pour satisfaire sa dévotion à l'insigne relique.

Dieu confirma par plusieurs miracles l'authenticité du Saint-Suaire : Nous ne signalerons, parmi ceux consignés dans les archives de Chambéry et de Turin, que sa préservation miraculeuse, au milieu d'un incendie, qui dévora la chapelle où il était déposé. Les flammes étaient si ardentes que le reliquaire d'argent qui le contenait fut en partie détruit ; mais elles s'arrêtèrent comme d'elles-mêmes devant la relique sacrée.

Depuis longtemps, saint Charles Borromée avait le désir de la vénérer. Pendant la peste, ce désir s'était encore accru si bien qu'il avait promis de faire le pèlerinage de Chambéry, après la cessation du fléau (1).

Emmanuel-Philibert était alors duc de Savoie. Il avait une grande vénération et un amour tout particulier pour le cardinal Borromée, et ce qu'il entendait chaque jour raconter de ses actions n'avait fait qu'augmenter son désir de le recevoir dans son domaine. Informé donc de son projet de visiter le Saint-Suaire, le duc résolut d'en ordonner la translation à Turin, afin d'éviter au

(1) Nous suivrons en partie cette relation du voyage du Saint écrite par le P. Adorno, Jésuite, compagnon de son voyage.

cardinal un trop long voyage, qui n'était point d'ailleurs sans péril, à cause des menées continuelles des Huguenots, près de Chambéry. Il se réjouissait surtout à la pensée de pouvoir garder quelques jours près de lui le pieux archevêque ; et sans plus tarder, il chargea son secrétaire, François Lino, de se rendre à Milan pour assurer le cardinal du plaisir qu'il aurait à lui donner l'hospitalité à Turin, et pour le prier toutefois de différer son voyage jusqu'à la fin des négociations du duc avec les ambassadeurs de la Suisse. Un peu plus tard, le secrétaire revint à Milan informer le cardinal qu'il pouvait entreprendre son pèlerinage.

Le pieux archevêque avait décidé de le faire à pied. Il choisit onze compagnons de voyage. Le dimanche 5 octobre 1578, il les réunit tous en sa chapelle privée, après l'oraison ordinaire du soir ; l'un d'eux prit la parole, en son nom, pour rappeler dans quel esprit et avec quelles dispositions, tous devaient entreprendre le pieux voyage. Le discours terminé, tous reçurent, selon l'usage, la bénédiction et l'eau bénite du cardinal et se retirèrent prendre quelque repos. Le lendemain de très bonne heure, après avoir endossé l'habit de pèlerin, ils se réunirent à la cathédrale ; les prêtres avaient déjà célébré la messe, les autres avaient communié des mains du cardinal. Celui-ci bénit alors les bâtons des pèlerins, les distribua en prononçant les touchantes paroles consacrées à cette cérémonie par la liturgie, puis tous se rangèrent en procession pour le départ. Le chapitre et le clergé du Dôme précédèrent les pèlerins, traversèrent la ville en chantant des psaumes. Lorsque le cortège fut arrivé à la porte de Verceil, le cardinal se dépouilla de sa cappà et garda seulement un simple vêtement violet avec lequel il devait faire le voyage. Il se tourna ensuite vers les membres de son chapitre et avant de s'éloigner, il donna à chacun le baiser de paix : les chanoines et les pèlerins s'embrassèrent également. La foule nombreuse qui avait suivi la procession ne pût assister à cet adieu sans verser des larmes d'attendrissement.

Les pèlerins s'avancèrent deux à deux, récitant le rosaire, méditant sur les vérités religieuses dont le Saint avait lui-même indiqué l'ordre et le sujet ; le chant des psaumes, quelques pieuses et rares conversations interrompaient parfois cette prière continuelle. Tout avait été réglé à l'avance : on se levait le matin à 4 heures ; après la récitation de prime, les prêtres célébraient la messe, les autres y communiaient, puis après tierce, on se remettait en route, en récitant les prières de l'itinéraire.

Pendant deux heures, tout en marchant, chacun se livrait à la méditation ; le reste du temps, jusqu'à l'arrivée au lieu fixé pour l'arrêt, était consacré au rosaire récité et médité. Parvenus au lieu de la station, les pèlerins se rendaient à l'église pour y réciter

sexte et none. Après le repas, toujours maigre, on retournait à l'église réciter vêpres et ensuite on se remettait en route. De nouveau, les premières heures étaient consacrées à l'oraison, on chantait les psaumes de la pénitence et l'on récitait d'autres prières jusqu'à la station suivante.

Il était souvent nuit quand on y arrivait. Fatigués d'une longue et pénible marche, ou trempés par une pluie continuelle les pèlerins se rendaient néanmoins à l'église où ils récitaient complies. A l'hôtel, chacun s'accommodait comme il pouvait. Après la récitation de matines, avait lieu le modeste repas du soir, pendant lequel chacun rendait compte de l'oraison qu'il avait faite, des pensées qui l'avaient le plus frappé et des grâces qu'il y avait le plus reçues : on préparait le sujet de la méditation pour le lendemain, puis chacun se retirait pour prendre un repos bien nécessaire.

A Rio-Martino, nous rencontrâmes l'archevêque de Turin accouru pour recevoir le cardinal, au nom de Son Altesse. A deux cents pas de la ville, le duc, avec le prince son fils, au milieu des seigneurs de la Cour, accueillirent le cardinal par de très grandes démonstrations d'affection, le faisant toujours tenir à droite et l'obligeant le premier à se couvrir la tête. Après les cérémonies de la réception, nous continuâmes notre route en cet ordre : la Cour du duc, entourée de la cavalerie et des archers, ouvrait la marche ; les gens du cardinal marchaient ensuite, deux à deux, tenant à la main leur bâton de pèlerin tout fangeux ; le duc et le cardinal de Sainte-Praxède, le cardinal de Verceil et le prince venaient ensuite ; les autres prélats et seigneurs suivaient. »

(*A suivre.*)

Abbé Lhomme.



Offrande à Sa Sainteté Pie X.



Nos abonnés, zélateurs et zélatrices se font tous sans aucun doute un devoir de prier souvent pour le Pape, surtout en ce moment où sont glorifiées les usurpations que l'on sait. A leurs prières, plusieurs joignent leur obole. Une religieuse de Westphalie (Allemagne), zélatrice émérite de notre Œuvre, a eu l'excellente idée de faire passer par nos mains son offrande. C'est un exemple à suivre. Sans ouvrir de souscription, nous serons toujours heureux de servir d'intermédiaire pour déposer les sommes, tant minimes soient-elles, aux pieds du Vicaire du Divin Crucifié.

MIRACLES EUCHARISTIQUES

La Sainte-Face de Jésus apparaît dans une hostie

Saint-André de la Réunion, 1902.



C'était le dimanche de la Septuagésime, 26 janvier 1902.

Monsieur l'abbé Lacombe, curé de Saint-André, île de la Réunion, célébrait alors dans sa paroisse la fête de l'Adoration perpétuelle et le Très Saint Sacrement était exposé sur le Tabernacle.

La grand'messe allait bientôt se terminer. Le prêtre purifiait le calice après la communion, quand, ayant levé les yeux sur l'ostensoir, il aperçut une demi-circonférence en forme de belle couronne qui entourait un front humain et des yeux baissés.

Prodige? ou simple illusion? Quoique troublé par cette vue, Monsieur Lacombe ne s'arrêta à aucun jugement et continua le Saint Sacrifice.

Les dernières oraisons achevées, en se tournant par respect du côté du Saint-Sacrement, à la conclusion *Per Dominum* qui contient le nom de Jésus, le prêtre jeta encore un regard furtif sur l'Ostensoir.

Alors, nettement, il aperçut la Sainte-Face du Sauveur. Le nez était bien en relief, les cils, rares et longs, se projetaient sur les paupières supérieures et une expression de profonde et douloureuse tristesse était peinte sur tout l'ensemble du visage.

Rentré à la sacristie, Monsieur Lacombe dit à tous ses enfants de chœur : « Allez regarder l'ostensoir et revenez me dire ce que vous voyez. »

Deux minutes après, les enfants retournaient à la sacristie et disaient dans leur langage naïf : « Monsieur l'abbé, il y a le bon Dieu qui se montre ! »

Un étudiant de 25 ans, Adam de Villiers, arriva sur ces entrefaites à la sacristie :

« Rentrez dans l'Eglise, lui dit M. Lacombe et examinez attentivement la Sainte Hostie de l'ostensoir, vous me direz si vous y voyez quelque chose d'extraordinaire. »

Quand il revint, le jeune homme disait d'une voix tremblante : « Oui, Monsieur l'abbé, Jésus apparaît dans l'Hostie et je viens de voir son visage. »

Ces paroles à peine terminées, un groupe de Sœurs de la paroisse entrait à la sacristie et, toutes troublées, s'écriaient à leur tour : « Mais venez donc voir la merveille qui s'opère dans l'ostensoir. On y voit le visage de Notre-Seigneur ! »

L'illusion n'était plus admissible, c'était un miracle, et les témoins du prodige se multipliaient. Le bruit commençait déjà à se répandre autour de l'Eglise et la foule affluait. Croyants, incroyants accouraient de tous côtés et, prévenues par télégraphe, des personnes de Saint-

Denis, à 30 kilomètres de Saint-André, venaient en voiture assister au miracle.

La Sainte-Face de Jésus était toujours visible. L'auréole était d'une couleur cendrée et le front, le visage et les paupières étaient d'une pâleur cadavérique.

Le plus grand nombre des curieux apercevaient le miracle. Tous cependant ne voyaient pas. Les privilégiés furent les petits enfants, puis les plus grands pécheurs. Ceux-ci, s'approchant du Saint-Sacrement, s'écriaient : « Je vois ! » et l'émotion les saisissait, car ils distinguaient la tristesse du visage de Jésus et des larmes dans ses yeux. Plusieurs même affirmaient remarquer des gouttes de sang sur les traits de l'Adorable Face.

Tout à coup, Monsieur Lacombe s'étant dirigé à gauche de l'autel, du côté de l'Evangile, la Sainte-Face de Jésus lui apparut, tournée vers lui. L'auréole ne paraissait plus, mais le visage avait pris la couleur rosée d'une physionomie bien vivante.

Monsieur le Curé voulut alors tenter, pour la foi de son peuple, une sorte d'épreuve de cette manifestation surnaturelle. Au bas de l'autel se trouvait un escabeau. Pour parvenir à la hauteur de l'ostensoir, il en gravit les marches, mais, arrivé à la dernière, le visage de Jésus disparut. C'était comme un voile noir qui s'étendait sur le verre de la lunule où l'Hostie était renfermée.

Monsieur Lacombe, à cette réponse éloquente de Dieu, descendit et rentra daus ses appartements, laissant la foule des fidèles et des curieux se rendre compte du grand phénomène.

Chose remarquable, beaucoup de personnes distinguaient aussi nettement d'un côté que de l'autre la Face humano-divine.

On fit l'obscurité complète dans l'église. Le Visage de Jésus apparut alors plus lumineux, plus clair et plus distinct et une exclamation de foi et d'admiration s'échappa de toutes les poitrines.

Or, un magistrat croyant, mais non pratiquant, voulut aussi se rendre compte du miracle. Il amena avec lui ses deux petites filles.

— « Oh ! vous, vous ne verrez pas, lui dirent quelques groupes qu'il rencontra.

— « Qu'importe, répondit-il, mes deux fillettes au moins verront à ma place », et il entra dans l'église. Faisant alors passer ses deux enfants devant lui, volontiers il serait resté en arrière, comme pour dire : « Je crois vraiment que je ne suis pas digne de voir ce miracle. » Cependant, la foule s'écartant pour le laisser passer, il s'avança à pas lents vers l'autel.

Tout à coup, ayant regardé l'ostensoir, il s'écria : « Oh ! moi aussi, je vois ! » et, tombant à genoux, il sanglota pendant que ses deux fillettes en larmes l'étreignaient de leurs baisers.

L'émotion générale était indicible et il serait difficile d'apprécier le nombre des habitants de l'île qui pénétrèrent ce jour-là dans l'église de Saint-André. Des centaines et des centaines de signatures ont été recueillies pour attester la vérité du miracle.

Vers 2 heures de l'après-midi, un autre phénomène succéda au premier. La physionomie de Jésus disparut et un Crucifix miraculeux apparut au milieu de l'Hostie consacrée. Il était en relief, en avant des

espèces du pain, et tous pouvaient l'apercevoir, de loin comme de près. Mademoiselle Chérissenil, atteinte de myopie, le distinguait très bien depuis son banc, qui était à 25 mètres de l'autel.

Fait curieux, par contre, toutes les personnes qui s'étaient servies de jumelles ou de longues-vues ne distinguaient absolument rien.

Au milieu d'une affluence considérable, les Vêpres furent chantées solennellement. Puis, au moment du salut, l'apparition s'évanouit complètement.

Avec l'Hostie de miracle, Monsieur Lacombe, très calme et se possédant très bien, donna la bénédiction sur sonpeuple ému et prosterné.

Mgr l'Evêque de Saint-Denis ordonna ensuite de conserver avec une religieuse précaution cette Sainte Hostie dans le tabernacle de l'autel de Saint-André.

L. Courtin.

Voilà donc, dans toute sa simplicité, un miracle bien moderne d'une apparition de la Sainte-Face de Jésus dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie. M. Lacombe lui-même, obligé de retourner en France pour rétablir sa santé minée par des fièvres contractées à l'île de la Réunion, a fait à plusieurs reprises en notre pays des conférences émouvantes sur ce prodige. C'est d'après l'ensemble de ses propres récits que nous avons écrit ces lignes.

Mais comme l'enquête canonique, malgré le nombre incalculable de témoignages affirmatifs et probants, ne s'est pas encore prononcée, en fils obéissant de l'Eglise qui doit soumettre à son jugement tout écrit relatant des prodiges nouveaux, nous déclarons retirer le mot de « miracle » employé plusieurs fois en ces pages, si l'autorité spirituelle se prononce un jour dans un sens opposé. L. C.

A PROPAGER PENDANT LES VACANCES

Une magnifique Brochure illustrée sur la Sainte-Face

Nous recommandons vivement à nos lecteurs notre magnifique brochure illustrée sur la Sainte-Face que nous avons annoncée longuement à notre premier numéro de la Revue. Elle contient les principes de l'apostolat du zélateur de la Sainte-Face, et à ce titre elle est à relire souvent et à faire lire autour de soi, afin de susciter toujours de nouveaux zèles. C'est un excellent moyen de propagande en faveur de notre sainte Image de la Sainte-Face, qu'il est important de bien faire connaître afin de la faire mieux aimer. Notre Brochure, aisément, atteindra ce résultat, car elle donne un précis historique sur le Saint-Suaire de Turin, sur la Sainte-Face, et sur l'Œuvre de diffusion de cette Image ; elle parle du culte de la Sainte-Face à travers les âges, des faveurs dont il a été l'objet de la part des Souverains Pontifes ; des promesses magnifiques faites par Notre-Seigneur Lui-même, à ceux qui honoreraient sa Face adorable, etc. Elle est le *compendium* de tout bon zélateur qui doit la posséder pour lui-même, d'abord, pour son instruction, et pour la faire circuler autour de lui ensuite.

Nous vous demandons donc, chers abonnés, de vous la procurer et de la répandre, spécialement durant ces vacances, où l'on a souvent des moyens d'action nouveaux et plus étendus.

O CRUX, AVE!



Gibet sacré, patron sublime
Pris sur la mesure d'un Dieu,
Où fut pétri le Pain azyme,
Où mourut la sainte victime,
D'où rayonne son Cœur de feu ;

Toi, le ciboire et le calice,
La patène de mon Jésus !
Oh ! je t'aime « bois de justice »,
Autel du divin sacrifice,
De toi je ne descendrai plus.

O Croix, Palais incomparable
Où triompha mon divin Roi,
Deviens mon lit très délectable,
Sois mon refuge et sois ma table ;
Mon trône de gloire c'est toi.

Tes bras sont les bras de ma mère,
Dans ce berceau je chanterai.
Pour que mes pieds, las du Calvaire,
Ne se posent plus sur la terre,
Donne des clous, je les clouerai.

Voici mes deux mains, qu'on les perce ;
Pour la lance voici mon cœur ;
Mon front qu'une épine traverse
Ruisselle : ô mon sang, coule à verse
Sur la croix de mon Rédempteur.

J'ai soif ! j'ai soif !... Comme à mon Maître
Donnez-moi l'éponge de fiel,
On L'outragea, je voudrais l'être !
Immolez-moi, Christ, divin Prêtre !
En Croix on est si près du Ciel !

André Besson.

A L'ÉCOLE DE « NELLIE »

« La petite Violette du Saint-Sacrement »

Paroles et Exemples



OTRE cher petit docteur de quatre ans aura donc des disciples et parlera à un auditoire d'élite, puisque le Directeur du *Divin Crucifié* a fait si bon accueil à mon premier article et m'invite gracieusement à redire à ses lecteurs les leçons que j'ai entendues près du petit lit de l'angélique *Nellie*.

Ces leçons n'auront pas le tort d'être longues — une toute jeune enfant ne sait pas tenir de grands discours — mais elles seront fructueuses. Je ne crois pas être téméraire en affirmant que Jésus — qui sait tout — pensait à *Nellie* quand il rappelait que *la louange parfaite de Dieu s'épanouit sur les lèvres innocentes des tout petits* (1).

Sa chère enfant n'a pas écrit. Il est superflu de le noter. Jésus n'a pas écrit non plus. Elle a peu parlé. C'est une rare qualité chez les femmes et chez les hommes aussi ; mais les quelques paroles qui sont tombées de sa bouche endolorie (2) et que l'on a soigneusement recueillies, comme « les reliques de sa pensée », peuvent être comparées à ces *fruits d'or* dont parle le Sage, *et qui tombent sur un lit d'argent* (3).

« Les bonnes paroles, a écrit le Père Faber, sont la musique céleste de ce monde. Elles ont un pouvoir qui semble dépasser la nature. C'est comme la soif d'un ange qui se serait fourvoyé sur notre terre, et dont les accents immortels blesseraient suavement les cœurs et déposeraient en nous quelque chose de la nature des anges. (4) »

Entendez les paroles de la petite Nellie. Elles portent ces caractères.

Elles éclairent comme la lumière ;

Elles réchauffent comme le feu ;

Elles nourrissent comme le froment ;

Elles viennent de la patrie des anges et du pays de la grande lumière ; mieux que cela : elles ont passé sur les pieds du Crucifix

---

(1) *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem.* (*Ps.* VIII, 3. — MATT. XXI, 16.)

(2) Une des plus grandes souffrances de Nellie était causée par une maladie de l'os maxillaire, dont une partie disparut avant que la mort ne vînt terminer son martyre. — Voir Notice biographique : *Un modèle offert aux Enfants de la Première Communion.* Page 23.

(3) *Mala aurea in lectis argenteis, qui loquitur verba in tempore suo.* (*Prov.*, XXV, 14.)

(4) *Conférences Spirituelles :* De la Bonté, pages 30, 31.

et effleuré, en de mystiques baisers, l'Hostie sans parole qui est la Parole éternelle. C'est de sa propre parole que Jésus a dit : *La parole de Dieu est une semence* (1). Les paroles des saints comme celles du Maître font germer des moissons. Je vous dis que la petite servante de Dieu, *Nellie, a semé dans les pleurs pour recueillir dans l'allégresse* (2).

Bien parler, c'est une grande sagesse.

Bien agir, c'est une grande vertu.

Notre cher petit docteur ajoute la perfection de ses exemples à la beauté et à la vérité de ses paroles. Ici encore, la petite *Nellie* ressemble au Maître adorable, dont tous les Saints doivent être des copies, et qui a voulu *commencer par faire ce qu'il a prêché* (3). Les enseignements qui s'appuient sur la puissance de l'exemple entraînent toujours, dit saint Augustin. Tels sont bien ceux qui découlent de la rapide vie de l'orpheline de Cork. Elle a parlé comme une âme remplie de Jésus parce qu'elle a reproduit dans toute sa conduite les vertus de Jésus.

*
* *

Paroles et *Exemples :* Voilà donc la division de mon humble travail et le thème de nos réunions mensuelles autour de la chaire de notre cher petit maître. Je connais et j'admire le programme du *Divin Crucifié*. Rien qui s'en éloigne dans ce que j'ose appeler la doctrine de la petite *Nellie*.

Jésus a dit que la bouche parle de l'abondance du cœur (4).

L'excellent petit cœur de *Nellie* — répétons-le — n'a eu que deux amours qui, en réalité, n'en font qu'un : l'amour de Jésus Crucifié et de Jésus Eucharistie. C'est pourquoi elle en sut parler d'une manière exquise et bien au-dessus de son âge. C'est pourquoi tous les traits de sa courte, mais féconde vie, rayonnent autour de la Croix et puisent leur sève et leur fécondité merveilleuses au Cœur eucharistique « qui a tant aimé les hommes ».

Et maintenant, douce petite « Violette du Saint-Sacrement » qui germas sous la rosée du Précieux Sang et t'épanouis sous les rayons de l'Ostensoir, répands tes parfums, embaume le monde.

Petits et grands, *nous courrons à l'odeur de tes vertus* (5), pour devenir, comme toi, la *bonne odeur du Christ Jésus* (6).

F. BERNARD DES RONCES.

---

(1) *Semen est Verbum Dei.* (LUC : VIII, 11.)

(2) *Qui seminant in lacrymis in exultatione metent. Ps.* CXXV, 5.) Ceux qui n'ont pas lu la Biographie de *Nellie* m'accuseront d'exagération et d'enthousiasme de mauvais aloi. Ceux qui connaissent l'extraordinaire petite enfant m'en voudront — comme je m'en veux à moi-même — d'avoir si mal traduit ce que Pascal appelle l'*intraduisible.*

(3) *Cœpit facere et docere.* (*Act.*, I, 1.)

(4) *Ex abundantia enim cordis os loquitur.* (MATT., XII, 34.)

(5) *Curremus in odorem unguentorum tuorum* (*Cant.* 1, 3).

(6) *Christi bonus odor sumus* (II *Cor.*, II, 15).

La Belgique religieuse



OUS *un titre plus spécial :* La sensibilité belge, *l'auteur des lignes que nous allons reproduire publie une étude comparée du Flamand et du Wallon, ces deux types de races différentes qui ne sont jamais arrivées, dans leur commune existence, à confondre leurs façons de sentir et de vivre.*

Cet article, où passe çà et là une émotion religieuse toute descriptive, sans doute, mais très sincère, mérite d'être cité pour ce qu'il montre de l'âme chrétienne de ce beau peuple belge resté si profondément attaché à la tradition et à la foi catholiques.

Il intéressera nos lecteurs qui admireront, chez cet écrivain, la délicatesse de pensée mise en valeur par un style harmonieux, coloré et puissant.

... En l'âme de tout Flamand réside une puissance de tristesse, de silence et d'angoisse, dont on a exagéré l'emprise par manie de généraliser, par scrupule littéraire. Maurice Maeterlinck porte en lui et traduit spontanément dans ses drames sombres, éclaircis au dedans seulement de lumières vacillantes, la puissante méditation d'une pensée repliée sur elle-même. Et la plaine basse et les eaux muettes ont, il est vrai, l'air d'esclaves sous le fouet de la pluie et du vent qui règnent volontiers sur les contrées du Nord. Mais il ne faut pas fermer les yeux au sourire délicieux de la Flandre, de ces jours d'été, si chargés de rayons que les moissons semblent elles-mêmes des morceaux de soleil.

La joie du paysan, neuf mois de l'année taciturne et résigné, éclate à la fois religieuse et violente. Par les grand'routes, sinueuses plus encore que le cours de la Lys et de l'Escaut, les Flamands vont, en juillet, en août, aux processions, aux kermesses de Bruges, de Courtrai et de Furnes. Les longs cortèges bariolés contentent le goût de la couleur, du mouvement, des groupements que l'on retrouve chez Rubens et chez Teniers. Ils répondent mieux encore au besoin ardent d'extérioriser la force des croyances invétérées. Ce sont des œuvres de vie. Le peuple s'y exprime tout entier, s'y exalte, atteint la réalité de sa foi. Il s'unit au mystère, participe à la doctrine par le cœur et par les sens. Ses péchés lui pèsent aux épaules devant l'homme qui fait le Christ et traîne une croix vraiment lourde. Les personnages ne sont point des comédiens, mais des acteurs fervents.

Je les admirais en ce dernier dimanche de juillet, à Furnes, à quelques milles mètres de la frontière française, sous le soleil fulgurant de l'été torride. Des touristes nombreux accourent chaque année des plages cosmopolites d'Ostende et de Blankenberghe, attirés par la réputation d'une survivance médiévale authentique. Il est de tradition, dans certaines familles de Dunkerque, de Bergues et de Lille, de ne pas manquer l'*Ommegang* de Furnes. Ces parents latinisés, affinés, grandis, des populations encore primitives de la côte belge, sentent-ils s'éveiller en eux l'élan mystique de la race commune ? Les seuls spectateurs véritables de la promenade symbolique sont les pêcheurs, les paysans, les

petites gens de négoce, façonnés à la vie ardue ou quiète du terrain vivifié par la mer. Camille Lemonnier les a peints dans son meilleur roman, le *Petit homme de Dieu*, si naïvement évocateur du milieu ingénu où ils baignent. Il n'a manqué à l'écrivain que de partager les croyances profondes du peuple flamand pour aller au-delà de sa virtuosité attendrie, de son amour instinctif de la terre, et pour toucher le cœur vivant de la race.

Le caractère particulier de la procession de Furnes, celui qui, depuis le XIIe siècle, lui maintient, à travers les avatars, parfois carnavalesques, de sa figuration, l'empreinte médiévale d'une œuvre de pénitence et de foi, c'est le rôle joué, vécu par les hommes et les femmes en cagoule, chargés d'une croix de bois et précédant le char du Saint-Sépulcre, immédiatement après le groupe du Christ et de ses bourreaux. Sous la bure, on devine la contrition des pénitents volontaires, s'imposant, à l'incitation de Jésus, la charge des péchés du monde, expiant une faute personnelle ou simplement désireux de gagner des indulgences. Et la foule les soutient, les aide de ses vœux, de ses prières, de cette communion des âmes propre au catholicisme. Elle s'agenouille à leur passage ; des yeux pleurent, des lèvres répètent l'invocation flamande inscrite sur les plus hautes croix ; un ange apparaît dans le cortège, qui déclame sans se lasser : « Voyez les sept leçons que Jésus nous a données. La première, c'est qu'à son exemple, vous devez pardonner les offenses. La seconde, c'est qu'il ne faut jamais désespérer de la bonté de Dieu. La troisième, c'est qu'il faut vous en rapporter au tout-puissant pour le soulagement de vos souffrances. La quatrième, c'est que saint Jean sera votre consolation dans la vie. La cinquième, c'est la soif et la faim des souffrances, afin que vous puissiez vous réjouir à jamais du bienheureux séjour. La sixième, que pour obtenir les cieux, il faut suivre la volonté de notre Père. La septième, qu'il faut remettre votre vie et votre âme comme le Christ entre les mains du Père. »

Mieux que la grand'place de la Villette, où des maisons à pignons dentelés encadrent l'hôtel de ville Renaissance au-dessus de laquelle s'érige l'ossature délicate de l'église Sainte-Walburge, la piété des habitants s'accorde avec la rudesse émouvante du spectacle religieux. Cette simplicité, cette violence sont nécessaires pour servir d'exutoire à l'âme populaire, comme aux kermesses le bruit, la danse, la boisson, les rixes sanglantes pour extérioriser le besoin du plaisir exaspéré jusqu'à la frénésie. La sensibilité flamande ne traduit dans la réalité que le paroxysme de ses forces intérieures ; elle demeura longtemps fermée, justifiant cette appellation, qui sert de titre au livre d'un de ses plus pénétrants analystes, M. Georges Viriès, l'*Inconnu tragique*. Pris à la glèbe maternelle, l'ouvrier des usines, en Flandre, souffre plus qu'ailleurs de l'injustice et de la cruauté du siècle. Il faut redouter ses colères ; lentes à venir, elles ne se contentent pas de se déverser en paroles et en cris : elles veulent des actes.

Henri DAVIGNON.

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus

ET DE LA SAINTE-FACE



Sœur Thérèse et son Esprit d'Enfance.

Les meilleurs auteurs ascétiques n'hésitent pas à affirmer que l'esprit d'enfance, tant recommandé par Jésus quand Il disait à ses disciples : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne devenez semblables à ces petits, vous n'entrerez point dans le royaume des Cieux* », est une vertu chrétienne des plus difficiles à conquérir, et partant des plus méritantes.

En quoi donc consiste-t-elle ?

Personne, mieux que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus qui l'avait acquise au plus haut degré, ne nous semble plus qualifié pour répondre à la question.

« Que feriez vous si vous pouviez recommencer votre vie religieuse ? lui demandaient les Novices.

— Il me semble que je ferais ce que j'ai fait

— Vous n'éprouvez donc pas le sentiment de ce solitaire qui disait : « Quand même j'aurais vécu de longues années dans la pénitence, tant qu'il me restera un quart d'heure, un souffle de vie, je craindrai de me damner ? »

— Non, je ne puis partager cette crainte, je suis trop petite pour me damner, *les petits enfants ne se damnent pas.*

— Vous cherchez toujours à ressembler aux petits enfants, mais dites-nous donc ce qu'il faut faire pour posséder l'esprit d'enfance ? Qu'est-ce donc que rester petit !

— Rester petit, c'est reconnaître son néant, attendre tout du bon Dieu, ne pas trop s'affliger de ses fautes, car les petits enfants tombent souvent, mais ils sont trop petits pour se faire beaucoup de mal ; enfin, c'est ne point gagner de fortune, ne s'inquiéter de rien

Même chez les pauvres, tant que l'enfant est tout petit, on lui donne ce qui est nécessaire ; mais quand il a grandi, son père lui dit : « Travaille maintenant, tu peux te suffire à toi-même ! » — Eh bien, c'est pour ne pas entendre cela que je n'ai jamais voulu grandir, me sentant incapable de gagner *ma vie, la vie éternelle.*

« Rester petit, c'est encore ne pas s'attribuer à soi-même les vertus que l'on pratique ; mais reconnaître que le bon Dieu pose ce trésor-là dans la main de son petit enfant, pour s'en servir quand il en aura besoin. »

Dans une tentation qui lui semblait insurmontable, une novice lui dit :

« Cette fois, je ne puis me mettre au-dessus, c'est impossible ! »

Sœur Thérèse lui répondit :

« Pourquoi chercher à vous mettre au-dessus ? *Passez dessous* tout simplement. C'est bon pour les grandes âmes de voler au-dessus des nuages quand l'orage gronde ; pour nous, nous n'avons qu'à supporter vaillamment les averses. Tant pis si nous sommes un peu mouillées ! Nous nous sècherons ensuite au soleil de l'amour.

« Je me rappelle à ce propos un petit trait de mon enfance : un jour, un cheval nous barrait l'entrée du jardin. On parlait autour de moi cherchant à le faire reculer ; mais je laissai discuter et passai tout doucement entre ses jambes. Voilà ce que l'on gagne à garder sa petite taille.

— Oui, le seul moyen de faire de rapides progrès dans la voie de l'amour est celui de rester toujours bien petit..... Ne craignez pas de dire à Jésus que vous l'aimez, même sans le sentir, c'est le moyen de le forcer à vous secourir et à vous porter comme un petit enfant trop faible pour marcher.

INDUSTRIES DE ZÈLE

pour la diffusion de l'image de la Sainte-Face



Les vacances fournissent l'occasion non seulement de changer d'air, mais de pénétrer dans des milieux souvent nouveaux, et d'étendre ses relations. On fait parfois de bonnes rencontres pendant les vacances et la gloire de Dieu y trouve son compte.

Nous serions heureux que ceux de nos zélateurs qui se sont déplacés fassent l'expérience de cette petite vérité d'ordre général, et s'occupent des intérêts de la Sainte-Face auprès des inconnus de la veille, qu'en villégiature, la Providence a mis sur leurs pas.

Il ne faut pas les quitter, chers zélateurs, sans leur avoir parlé de votre apostolat de la Sainte-Face, sans leur avoir fait connaître notre Image s'ils l'ignorent, et sans en avoir enrôlé quelques-uns dans la sainte milice dont vous faites partie. C'est dans votre rôle et le moment est favorable à la mission qu'il vous confère. Ne manquez pas, par conséquent, cette occasion de faire du bien à vos nouvelles connaissances que vous pouvez intéresser en leur montrant la Sainte-Face, la Revue « Le Divin Crucifié, » et en leur inspirant de s'occuper à les répandre à leur tour.

En agissant ainsi vous aurez sanctifié vos vacances et Jésus vous bénira des consolations que vous Lui aurez procurées.

Nous vous donnons ci-dessous quelques industries de zèle tirées des lettres de nos zélateurs, et que vous pourrez peut-être employer autour de vous. Si vous en inaugurez de nouvelles, nous vous serons reconnaissants de nous les faire connaître pour que nous en informions nos lecteurs qui seront heureux, à l'occasion, de les mettre aussi en pratique.

Habay-la-Neuve. — « On fait bâtir une nouvelle église dans la région où je me trouve ; quand elle sera terminée, on y établira le culte de la Sainte-Face qui aura son autel particulier pour lequel j'offrirai votre grande gravure de la Sainte-Face. » *H. S., zélatrice.*

Sainte-Sigolène. — « Je me suis occupée de solliciter la pieuse charité des personnes dévotes à la Sainte-Face. Je l'ai portée à une de mes maîtresses qui a bien voulu y intéresser les jeunes pensionnaires de l'excellente maison d'éducation de laquelle elle fait partie et est parvenue à recueillir une petite somme pour répandre des images. » *E. J., zélatrice.*

Rodez. — « Je m'efforce de répandre le plus possible l'image de la Sainte-Face. J'ai fait placer dans des églises pauvres les grandes gravures que je vous ai demandées, et elles y sont très honorées.

« Pour suppléer à ce que je ne peux recueillir, je mets de temps en temps de côté quelques petites pièces, fruits de privations que les Sœurs s'imposent au réfectoire et, lorsqu'elles sont en nombre suffisant, je m'empresse de vous les envoyer.

« Permettez-moi de recommander aux prières de l'Œuvre un de mes parents malades. S'il guérit, on enverra une offrande pour la diffusion de la Sainte Image. » *Sœur Ste-F. de J., zélatrice.*

Libourne. — « Pour m'aider dans mon rôle de zélatrice, je fais ceci : je prends un petit imprimé de la Sainte-Face de Jésus que j'entoure d'une petite bande où sont écrits ces mots : Lisez attentivement. Puis je mets le tout sous enveloppe cachetée que je fais porter dans les boîtes aux lettres des personnes pieuses chez qui je passe quelques jours après. De loin, je vous en prie, bénissez mes démarches; je n'ai pas de santé, je n'ai pas de fortune et pourtant je veux faire connaître et aimer Notre-Seigneur et lui procurer des âmes et je désire ardemment faire tout cela pour obtenir la sanctification des âmes qui Lui sont consacrées et Le dédommager de la peine que, malheureusement, trop souvent nous Lui faisons. Oui, je veux être à l'avenir plus reconnaissante envers Dieu de m'avoir choisie pour Lui. »

Mme A., zélatrice.

Bruges. — « Selon mon avis, les zélateurs feraient bien de porter l'épingle de la Sainte-Face et les zélatrices la broche, parce que cela serait aussi un moyen de propagande. En société, par exemple, ce n'est pas toujours facile de parler de dévotion, mais l'épingle, mais la broche parleront, et il sera plus aisé de faire un peu d'apostolat (1). » *H. L., zélatrice.*

POUR LES VACANCES

Moyens de propager la Revue " Le Divin Crucifié "

Nous faisons un appel pressant à nos lecteurs, et surtout aux *Zélateurs de la Sainte-Face,* en faveur de la diffusion de notre Revue. Il faut s'employer à la répandre dans tous les milieux chrétiens, familles, écoles, œuvres, etc., pour lui permettre d'y exercer une heureuse influence.

Il y a plusieurs modes de propagande faciles à pratiquer. Le premier consiste à montrer autour de soi la Revue, afin de provoquer les abonnements. On peut en parler ensuite dans les réunions pieuses où l'on se trouve et y faire lire le prospectus sur la Revue qui était encarté dans le premier numéro. Il faut inviter enfin les personnes pieuses à s'abonner.

Le prix de l'abonnement est extrêmement réduit et à la portée de toutes les bourses ; cependant, on pourrait faire cotiser plusieurs personnes, dans des groupes ou des confréries, pour arriver à leur fournir un ou plusieurs abonnements.

Nous rappelons que nous accordons un abonnement gratuit à qui trouve cinq abonnés, deux à qui en trouve dix, trois à qui en trouve quinze.

De même nous adressons trois abonnements pour rien à tout acheteur de notre chronomètre Christ qui figure à nos annonces (2).

---

(1) Voir à la page 6 des annonces notre catalogue, des médailles, broches, épingles de la Sainte-Face, que nos zélateurs et zélatrices feraient très bien, en effet, de porter sur eux, parce qu'elles seraient, bien des fois, un langage d'action très puissant.

(2) Voir page 5 des annonces du présent numéro.

VARIÉTÉ

La Croix de bois

÷ ÷ ÷ ÷ ÷

Comme le lieutenant criait : « En avant ! à la baïonnette ! » le légionnaire sauta sur ses pieds devant la pierre qui l'avait masqué, et s'élança, tête basse, l'arme haute. Il n'avait pas fait trois pas qu'il lâcha son fusil en râlant : « J'ai mon compte. »

Le sable ardent buvait le sang qui passait à travers sa capote. Devant lui la charge tourbillonnait, faite du halètement des clairons, de coups de feu espacés, de hurlements aigus en arabe, et d'exclamations rauques en toutes les langues d'Europe, dominée par les ordres brefs et pressés des officiers.

La poussière monta plus claire au lointain ; le clairon sonna les huit notes hautes et ralenties de : « Cessez le feu ! » ; et la compagnie revint en arrière, les yeux brillants dans les faces en sueur, les équipements en désordre.

— « Y manque quelqu'un, dit un sergent.

— « C'est Jean-Louis ; je l'ai vu tomber en partant. »

Jean-Louis vomissait le sang à pleine gorge. Les camarades le mirent sur son dos, la tête contre un sac. Le médecin dit : « C'est fini ; il n'y a rien à faire. »

Le blessé promena ses yeux égarés à la ronde.

— « Je mourrai sans prêtre, murmura-t-il. Pas la peine d'avoir déserté d'Alsace. Là-bas, derrière les casques à pointe, il y en aurait toujours un qui suivrait à cheval, pour soulager ceux qui vont mourir. Nous autres, en France, on est des chiens... Pourquoi qu'ils n'en veulent plus, des aumôniers, ceux d'en haut ? »

Le sergent répondit : « — Est-ce qu'on sait ? D'abord, ceux d'en haut, c'est pas la France. »

Et les autres approuvèrent : « — Pour sûr ! c'est pas eux la France ! »

Faiblement, Jean-Louis ajouta :

— « Et je n'aurai même pas une croix sur ma tombe comme les vieux qui sont morts au village... on est des chiens !... Oh ! maman !... Mon Dieu, pardonnez-moi mes péchés ! »

Et comme ils voyaient Jean-Louis fermer les yeux, ils ôtèrent tous leur képi et firent le signe de la croix. Quelques-uns toussèrent plusieurs coups pour ne pas avoir l'air de pleurer.

C'est ainsi que mourut au Maroc Jean-Louis, de Ribeauvillé, déserteur alsacien et soldat à la Légion, au service de la France.

. . . .

Le soir, on fit cuire la soupe avec les caisses de vivres de l'Intendance. Le sergent prit deux belles planches et les mit de côté.

— « Vous prenez du bois, sergent, fit un soldat accroupi devant le feu ? Y en a déjà pas lourd.

— Tais-toi, c'est pour la croix de Jean-Louis.
— C'est bon, répondit l'homme, vous avez raison. »

. . . .

Au soleil levant, la compagnie étant sous les armes pour repartir; on porta Jean-Louis dans son trou. Le sergent marchait en tête, tenant haut une croix de bois où se lisaient encore les lettres noires de l'Intendance, désignant des conserves alimentaires.

Lorsque le mort fut étendu au fond de sa fosse et recouvert de terre, le gradé tira de sa poche un petit livre et dit :

— « Y faut pas qu'il s'en aille comme un chien; je vas lire le *De Profundis.* » Dès qu'il eut fini, il planta la croix rustique entre deux pierres, au-dessus de la tête de Jean-Louis ; et tous s'en allèrent mettre sac au dos sans mot dire.

Comme le soleil se levait au-dessus des crêtes rocheuses, un homme remonta son sac d'un coup d'épaule et rompit le silence qui planait sur la colonne :

— « Pauvre Jean-Louis, il a son *bon Dieu* tout de même ; mais il aurait mieux aimé l'avoir avant qu'après. »

— « Pour sûr ! fit un autre; ça donne du cœur pour mourir. Ceux d'en haut, c'est des canailles ! »

Charles MARTEL.

INTENTIONS DE PRIÈRES

La prière est une des missions de nos zélateurs; c'est par elle que l'apostolat de tous sera fécondé. Prions donc et demandons à Jésus que son règne arrive : Adveniat Regnum tuum.

Prions aussi pour les grandes intentions de l'Eglise et pour toutes celles qui nous ont été recommandées par nos divers associés.

Notre Saint-Père le Pape et l'Eglise. — Les Evêques, les prêtres et les catholiques du monde. — Notre Œuvre de la Sainte-Face : la diffusion de l'Image et de la Revue. — Les Zélateurs et leur apostolat. — Leurs intentions particulières et tout spécialement celles qui nous ont été recommandées. — Les intentions de plusieurs communautés. — Plusieurs conversions. — Des malades. — Des vocations. — Les besoins d'un missionnaire. — Des guérisons. — Plusieurs familles. — Un soldat malade. — Une neuvaine, etc.

NIHIL OBSTAT : V. PRUNIER, *Censeur.*

PERMIS D'IMPRIMER :

Séez, le 1er *septembre* 1911. F.-J. GIRARD, *v. g.*

Le Gérant : E. DERENNE.

LA CHAPELLE-MONTLIGEON (ORNE). — IMP. DE MONTLIGEON. — 2725-8-11.

3e ANNÉE N° 10 OCTOBRE 1913

LE DIVIN CRUCIFIÉ

Revue de la Sainte-Face



SOMMAIRE :



Pensée directrice pour le mois



Le Saint Rosaire.

Le jour de la fête du Très Saint Rosaire (1er dimanche d'octobre), l'Eglise met la prière suivante sur les lèvres du prêtre célébrant la sainte Messe : « Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que nous soyons bien préparés à vous offrir ce Sacrifice, et que, par les Mystères du Très Saint Rosaire, nous honorions la Vie, la Passion et la Gloire de votre Fils Unique, de telle sorte que nous nous rendions dignes de ses promesses. »

Les Mystères du Très Saint Rosaire déroulent, en effet, sous nos yeux attendris, la vie de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. C'est honorer, d'une manière toute particulière, Jésus et Marie que d'égrener le chapelet en méditant sur les trois grands Mystères joyeux, douloureux et glorieux qui composent le Rosaire.

Il faut donc s'attacher à cette dévotion, durant ce mois, avec une ferveur toute spéciale, mais il est tout indiqué que les lecteurs du Divin Crucifié, *qui honorent d'un culte plus ardent la sainte Victime du Calvaire, s'attachent à méditer de préférence les Mystères douloureux, qui mettent sous nos yeux les circonstances si touchantes de la Passion de Jésus.*

C'est cette méditation que nous leur recommandons instamment, et c'est le souvenir du grand Drame du Calvaire que nous leur donnons comme pensée dominante de ce mois. ■

La Passion de N.-S. Jésus-Christ en action

XIII

LE DÉPART POUR LE SUPPLICE

Les Princes des Prêtres et les Pharisiens du Sanhédrin avaient obtenu satisfaction de Ponce Pilate. Sans condamner lui-même Jésus, le gouverneur romain le leur avait livré pour être mis à mort selon leur loi. Mais lui seul pouvait faire procéder à l'exécution du supplice.

Sur son ordre, un des appariteurs du Prétoire était allé préparer la croix. Chez les Romains, comme chez les Juifs, l'application de la peine suivait immédiatement le prononcé de la sentence judiciaire ; il n'y avait de délai que le temps nécessaire pour les préparatifs. Comme le crucifiement était la peine ordinaire infligée aux condamnés à mort qui n'étaient pas citoyens romains, il y avait toujours, dans les dépendances du Prétoire, des croix toutes prêtes ou des poteaux de bois pour en faire. Ces croix étaient de plusieurs formes ; les unes étaient en forme de X, d'autres affectaient la forme du T, d'autres se composaient d'une tige de bois coupée près du sommet, à angle droit, par une traverse plus courte. Il ne fallait pas beaucoup de temps pour monter l'une ou l'autre de ces croix avec des poutres taillées d'avance. En Palestine, le bois employé pour la croix était celui des arbres du pays, mais ordinairement du plus commun et du plus à portée de la hache. Celui de la croix du Sauveur était du bois de pin.

Immédiatement après la sentence du gouverneur, Jésus avait été emmené par les soldats dans la cour du Prétoire. Là, les scènes de violence et d'outrage recommencèrent. Les soldats enlevèrent au divin condamné le manteau dérisoire de pourpre dont ils l'avaient revêtu après la flagellation, pour lui remettre ses vêtements ; ils lui laissèrent sans doute sur la tête la couronne d'épines toute ensanglantée.

Pendant que l'appariteur préparait l'instrument du supplice et que les soldats faisaient la toilette de leur victime, Ponce Pilate rédigeait l'inscription à mettre sur la croix. C'était l'habitude, chez les Romains, de placer, près du supplicié, un écriteau contenant un extrait de l'arrêt de mort, afin d'apprendre au public la cause de sa condamnation. Quand le supplice était le crucifiement, l'écriteau se plaçait au-dessus de sa tête, sur la tige verticale de la croix, ou se clouait à la traverse, de manière à la dépasser, si la croix était en forme de potence. Cet écriteau était

une tablette de bois blanchie à la chaux, sur laquelle l'indication abrégée du crime était peinte en caractères de couleur : noirs ou rouges.

Pour Jésus, il n'y avait pas eu sentence de condamnation, puisque Pilate s'était déclaré innocent de sa mort ; il l'avait simplement abandonné à ses accusateurs. A défaut d'arrêt de mort, le juge romain voulut inscrire seulement sur la tablette fatale le motif pour lequel, en somme, il avait livré Jésus à la mort, et qui lui servait à lui-même d'excuse pour sa conscience, au moins au regard de l'Empereur, son maître. Il avait laissé crucifier le Prophète de Nazareth, parce que celui-ci s'était dit roi. Pour motiver la condamnation, Pilate écrivit donc de sa main ces simples mots, à reproduire en traits épigraphiques sur l'écriteau : « *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* » Et, comme à Jérusalem on parlait à la fois l'hébreu, le latin et le grec, il fit peindre l'inscription dans les trois langues, afin qu'elle fût comprise de toute la population. C'est ainsi qu'on la voit encore aujourd'hui, en partie, sur le fragment de la tablette, conservé dans l'église Sainte-Croix-de-Jérusalem, à Rome.

Cependant, les Pontifes qui étaient restés jusqu'au bout à épier les actes de Pilate, mécontents de la rédaction de l'écriteau de condamnation, vinrent s'en plaindre au gouverneur : « N'écrivez point, lui dirent-ils, *roi des Juifs,* mais qu'il a dit : *Je suis le roi des Juifs.* » Mais, avec eux, Pilate, retrouvant un peu d'énergie, leur opposa un refus péremptoire : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. » Et il les renvoya. L'inscription rédigée par Pilate signifiait, dans sa brièveté, que Jésus avait été condamné pour le crime romain de *lèse-majesté,* comme roi des Juifs, crime imaginaire, qui ne répondait ni à l'accusation, ni à la réalité, mais dont l'énoncé seul était une injure pour les Juifs. Car Rome montrait ainsi le mépris qu'elle avait de leur royauté, et leur rappelait durement qu'ils n'étaient plus que ses sujets, et que, à la moindre révolte, ils seraient traités comme leur roi Jésus. Et Pilate s'était ainsi dédommagé de sa lâcheté, en s'en vengeant sur ceux qui lui avaient fait commettre une iniquité.

Pour comble d'injure et d'humiliation, le gouverneur fit sortir de leur cachot deux malfaiteurs, pris en flagrant délit de crime, pour lesquels il n'y avait pas eu besoin de procès et de jugement, et il ordonna qu'ils seraient conduits et crucifiés avec le roi des Juifs. L'assimilation de ceux-là à celui-ci était la plus cruelle moquerie pour la nation. Mais en même temps, Pilate se faisait l'exécuteur des prophéties messianiques, car, par son ordre, allait s'accomplir en Jésus l'oracle du prophète Isaïe : « Il a été mis au nombre des scélérats. »

La divine victime attendait. Ces horribles préparatifs préludaient

à la plus grande scène qui se soit jamais accomplie sur la terre et au ciel. Un Dieu allait mourir, tué par les hommes !

Quand tout fut près pour le supplice, la victime fut amenée. Gardé par les soldats aux mains desquels il était, Jésus descendit l'escalier de marbre du Prétoire, celui qu'il avait monté plusieurs fois dans la matinée, pour subir les interrogatoires du juge romain. D'après la loi, les condamnés à la peine du crucifiement devaient porter eux-mêmes leur croix jusqu'au lieu de l'exécution. Arrivé au bas de l'escalier, Jésus fut chargé du bois infâme. Sur son épaule, horriblement meurtrie par la flagellation, il reçut le lourd fardeau. Alors se forma le cortège lugubre pour la conduite du condamné.

En tête marchait un appariteur, qui tour à tour sonnait de la trompette, pour faire écarter la foule, et annonçait à haute voix la condamnation. Derrière venait, à cheval, l'épée à la main, le centurion qui commandait le détachement de soldats de service. Cet officier portait le titre terrible d'*exactor mortis,* exécuteur de la mort. C'est lui qui allait présider au supplice. Il était suivi du légionnaire, portant au bout d'une perche la planchette de bois sur laquelle était inscrit, en lettres rouges sur fond blanc, le motif de la condamnation. Puis venait Jésus, le condamné, l'adorable victime, et, à sa suite, les deux malfaiteurs qui lui avaient été adjoints pour le supplice, portant, comme lui, leur croix. Deux files de légionnaires, la javeline sur l'épaule, encadraient le lugubre cortège. Le reste du détachement, par rangs de six hommes de front, fermait la marche.

C'est dans cet appareil réglementaire que Jésus fut conduit, à travers les rues de Jérusalem, au Calvaire, et c'est ainsi que les yeux des chrétiens peuvent le contempler marchant au supplice.

Quelle vision, horrible et suave à la fois, où, par-dessus les infamies du spectacle, resplendit, dans une divine lumière, l'amour infini du Sauveur pour les hommes !

D'après la coutume juive, lorsqu'un condamné était conduit au lieu de l'exécution, le héraut qui précédait les exécuteurs, en annonçant que le coupable allait recevoir son châtiment, invitait tous ceux qui avaient quelque chose à dire à sa décharge à se présenter et à parler. C'est ainsi que lorsque la chaste Suzanne, victime du faux témoignage de deux infâmes vieillards, qui avaient voulu abuser d'elle, était conduite à la mort, le jeune Daniel, inspiré de Dieu, arrêta tout à coup le cortège funèbre pour prendre hautement la défense de l'innocente et faire réviser le procès.

L'usage romain n'admettait pas cette intervention du peuple. La sentence du juge était sans appel, sans rémission. Aussi personne ne se leva sur les pas de Jésus pour parler en sa faveur,

pour rappeler ses bienfaits et confondre ses accusateurs, personne, pas même aucun de ses amis, aucun de ses disciples, pas même sa mère ! Aucun recours suprême ne vint arrêter l'effet de la condamnation la plus horrible qui ait jamais été prononcée, de l'iniquité la plus abominable qui ait jamais été commise.

Il fallait que le Christ souffrît et mourût.

Arthur LOTH.

TRAITS ÉDIFIANTS

Le Crucifix du petit Berger.

C'était à la fin des exercices d'une mission, où l'on avait pu distribuer aux hommes de magnifiques crucifix destinés à être la bénédiction et l'ornement de leurs foyers. Lorsque la cérémonie fut terminée, un petit garçon se présenta à la sacristie, en en réclamant un pour lui tout seul. On lui fit remarquer qu'il n'y en avait pas assez pour en donner un à tout le monde, mais que s'il habitait une chambre à part, on satisferait à son désir. Il répondit :

— Je suis un petit berger et je n'ai pas de chambre.

— Mais alors, où couchez-vous ?

— Dans l'étable, près des bœufs.

— Mais si nous vous donnons le Christ, où le placerez-vous ?

— Près de mon lit, dans mon coffre.

— Et pourquoi voulez-vous avoir ce Christ avec vous ?

— Pour me tenir compagnie.

Le mot fut dit d'une façon si pieuse et si pénétrante que les larmes vinrent aux yeux des personnes présentes.

Pauvre petit berger, demeure avec l'image de Jésus crucifié ! Il te tiendra compagnie, t'encouragera et te gardera !

Une belle réponse de Montalembert.

Un collègue de Montalembert lui disait un jour : « A la bonne heure, vous êtes superbe quand vous ne parlez plus à l'ombre de la croix ! — Je ne parle pas seulement à son ombre, Monsieur, répliqua Montalembert, mais je la porte elle-même gravée dans mon cœur. »

Souffrir avec Jésus seul !

Offrons nos croix à Dieu, mais cachons-les aux hommes. Gardons à Jésus-Christ la virginité de nos souffrances. Souffrir avec Jésus seul, ne dire sa peine qu'à Lui, c'est l'héroïsme de la sainteté.

(Vén. P. Eymard.)

La Sainte-Face de Notre-Seigneur Jésus-Christ

d'après le Saint-Suaire de Joseph d'Arimathie vénéré à Turin

PREMIÈRE PARTIE

Le Suaire de Joseph d'Arimathie vénéré à Turin

CHAPITRE DOUZIÈME

Examen scientifique du Saint-Suaire

Nous avons montré que les images empreintes sur le Saint-Suaire de Turin ne sont pas l'œuvre d'un peintre. Il est bon d'invoquer, au surplus, en faveur de cette assertion, les témoignages des personnages notables qui, durant le cours des siècles, ont été à même d'apprécier la nature des empreintes que porte le saint Linceul.

Le pape Sixte IV (cardinal de la Rovère) avait examiné le Suaire, alors conservé à Chambéry, avant de composer son traité *De Sanguine Christi;* il reconnut dans les taches roussâtres de l'étoffe, des marques du sang du Sauveur : « ... *de sudario in quo Christi corpus fuit circumvolutum ... quodque est sanguine Christi rubricatum* ».

Saint François de Sales fut un des cinq prélats qui montrèrent le Saint-Suaire à la foule, lors de l'ostension de 1613 ; il rappela, l'année suivante, dans une lettre à sainte Jeanne de Chantal (4 mai 1614), avec quelle émotion il avait vu sa sueur se mêler, en tombant sur le Linceul, au sang de son Sauveur.

Le Pape Pie VII, durant le séjour qu'il fit à Turin, en 1815, ordonna une cérémonie solennelle d'ostension du Saint-Suaire, qui eut lieu avec le concours du roi de Piémont et en présence des princes de la maison royale, des ministres du royaume, de cardinaux et d'évêques. Pie VII, avec les hauts personnages qui l'entouraient, eut tout le loisir de constater que le Suaire n'était pas une œuvre picturale. A l'exemple de ses prédécesseurs, il le traita comme le vrai Linceul du Christ. M. le sénateur de Revel, dans sa relation de la cérémonie, dit : « La ville de Turin garda à Pie VII la plus vive reconnaissance de ce qu'il avait constaté aussi solennellement l'authenticité de la relique (1). »

En 1868, lors de l'avant-dernière ostension publique du Saint-

(1) *La Rassegna Nazionale* (Florence), 1er octobre 1903.

Suaire, le vénérable Linceul fut vu et examiné par de hauts personnages ecclésiastiques et laïques, qui ont pu se rendre compte par eux-mêmes, de sa nature.

Madame la princesse Clotilde, fille du roi Victor-Emmanuel de Piémont, changea elle-même la doublure du linge qui était détériorée, et en mit une nouvelle en taffetas cramoisi. Par respect pour la sainte relique, elle voulut faire à genoux ce long et minutieux travail.

M. Paul Vignon a recueilli le témoignage d'une personnalité notable qui accompagnait la princesse Clotilde. Ce témoin précieux, qui avait pu manier le Suaire, avait été surtout frappé de l'extrême souplesse de l'étoffe, et cette constatation, faite également par d'autres, en 1898, excluait par là même, l'idée d'une peinture qui aurait dû nécessairement être appliquée sur un enduit consistant (1).

Voici la description minutieuse qu'a faite du Saint-Suaire l'un des pieux visiteurs de 1898 :

« Ces images sont tracées en traits légers, de couleur brune tirant sur le rouge ; mais si on y fixe attentivement les yeux, en s'aidant d'un microscope, en regardant de différents côtés à des heures différentes et sous une lumière différente aussi, on peut les apercevoir sans peine.

On voit aussi autour de la tête des gouttes de sang produites par la couronne d'épines ; on y voit de même des sourcils, les cheveux qui sont longs, la barbe divisée en deux. Le profil de la tête sacrée est bien du type oriental. Au côté se voit la plaie de la lance, large de quatre doigts, avec des taches de sang. Le bras gauche est replié sur le droit ; les mains croisées, non pas placées l'une sur l'autre, descendent jusqu'au bas ventre, et les plaies y apparaissent nettement ; on distingue clairement aussi les cuisses, ainsi que les jambes et les pieds avec leurs plaies ; mais, par devant, les pieds semblent un peu détachés, et ils se voient moins par derrière, où le droit paraît se tourner un peu en dehors.

Dans l'image de la partie postérieure, les linéaments du corps sont fort bien dessinés ; on distingue avec une netteté particulière, les cheveux épars sur le dos, un peu collés, comme il leur devait arriver, étant baignés de sang et de sueur (2). »

Ce témoin si attentif et si bon observateur, n'a rien vu d'une peinture sur le Suaire, même en regardant au microscope : c'est donc qu'il n'y a pas de peinture.

En dehors même de la foule des visiteurs qui ont passé en 1898, devant l'insigne relique, et dont les plus favorisés ont pu appro-

(2) Paul Vignon, *Le Linceul du Christ,* page 38.
(1) *Semaine religieuse* de Saint Dié, année 1898, page 486-7.

cher d'assez près pour bien voir, le Saint-Suaire a été examiné à loisir par plusieurs personnages qui ont témoigné qu'il n'avait rien d'une peinture.

L'un d'eux, M. Ch. de Buttet, a constaté, comme les précédents spectateurs, l'extrême souplesse du Linceul, en même temps qu'il a reconnu le caractère monochrome des empreintes : « L'image, écrit-il, était très vague, la toile gris-roux, l'image du corps dans les mêmes teintes que la toile, mais plus foncée et plus rousse. » Il a consigné, en outre, le témoignage d'une personne qui avait recueilli de la bouche même de l'archevêque de Turin, l'impression que lui avait produite le toucher du Saint-Suaire : c'était celle que donnerait « un tissu extrêmement doux et souple, n'ayant plus aucune consistance et arrivé à un point de vétusté complet (1). »

A cet égard, l'aveu d'un des principaux adversaires du Saint-Suaire, M. de Mély, est significatif : « Au début, a-t-il écrit, je ne m'en cache pas, j'ai cru que nous étions en présence d'une peinture... je me suis trompé. Depuis j'ai eu l'occasion d'en parler avec la seule personnalité laïque française qui ait jamais touché le Suaire, qui l'ait replié et qui l'ait remis dans sa châsse ; elle a pu... m'assurer que si on ne voyait pour ainsi dire rien sur le Suaire, on n'y trouvait non plus aucune trace d'induration : donc pas de peinture. Il fallait chercher une autre explication (2). »

M. de Mély a parfaitement raison dans ses conclusions. Il se trompe toutefois en parlant de la seule personnalité française qui ait jamais touché le Suaire. M. Vignon a obtenu l'attestation comme nous l'avons dit plus haut, d'un témoin direct plus ancien de trente ans : « Nous avons eu, écrit-il, la bonne fortune de recueillir le témoignage d'une des personnes qui ont accompagné Madame la princesse Clotilde, à l'ostension de 1868. Ce témoin précieux qui a pu manier le Suaire, m'a certifié que la toile l'avait frappé à cause de son extrême souplesse (3). »

Et voilà donc qu'un adversaire du Saint-Suaire, après avoir été de l'avis de M. l'abbé Chevalier, qui a déclaré le Suaire faux parce que, d'après un prétendu témoignage invérifié, ce serait une peinture, se rétracte, et reconnaît, sur un témoignage, certain celui-là et facile à contrôler, que le Linceul de Turin n'a pas été peint.

Que reste-il, après cet aveu, de la thèse historique opposée au Saint-Suaire ? Les soutenants se contredisent eux-mêmes sur le point fondamental...

(A suivre.) Emmanuel Faure.

(1) Paul Vignon, *loc. cit.* page 157.
(2) De Mély, *Le Saint-Suaire de Turin est-il authentique?* page 39-40.
(3) Paul Vignon, *loc. cit.* page 38.

LES FÊTES CONSTANTINIENNES A ROME

En l'honneur de Sainte Hélène (15-18 août)





Sur le Capitole, au sommet du solennel escalier de pierre, la façade de briques rouges de l'antique église de l'*Ara Cœli*, s'est rajeunie sous les riches draperies de velours rouge frangé d'or, les festons de verdure, les emblèmes et les couronnes de fleurs. Une croix de six mètres se dresse au-dessus de la porte principale et domine cette inscription fixant le but des magnifiques fonctions qui viennent de se terminer :

XVIe Centenaire Constantinien

solennisé dans le Temple monumental et historique de Sainte Marie de l'*Ara Cœli*. — Hommage de reconnaissance à la grande *Sainte Hélène, Impératrice Romaine*, Mère de Constantin le Grand « *Liberator Urbis* ».

Une élégante pancarte, aux caractères saillants, complète cette indication et explique comment, en cette église nationale de Rome, le souvenir d'Hélène devait être associé à celui de Constantin : « O Romains ! Seize siècles se sont écoulés depuis le jour fortuné où, mettant fin aux terribles persécutions païennes contre l'Eglise, Constantin, premier César chrétien, venait planter la Croix triomphante sur notre Capitole.

Personne ne peut douter de la part généreuse et glorieuse que prit à cet événement inoubliable sainte Hélène, la noble mère de ce magnanime et grand empereur. La très pieuse veuve de Constance Chlore fut aux côtés de son fils alors qu'il rendait la paix à l'Eglise et le seconda admirablement dans la fondation et la dotation des basiliques de Rome et de Jérusalem. C'est elle qui, ayant retrouvé la vraie Croix du Sauveur, l'exposa à la vénération de l'univers.

Il était impossible en ce bienheureux jubilé d'oublier cette église de l'*Ara Cœli* qui, entre tant de souvenirs glorieux et chers au peuple romain, possède le corps de sainte Hélène. Il repose sous ce *Tempietto* monumental qui recouvre l'antique autel sur lequel s'offraient les sacrifices païens au couronnement des empereurs.

Ce nous est donc un très noble et très doux devoir de célébrer la mémoire d'Hélène en cet endroit même qui vit monter Constantin triomphant, qui le vit ceindre la couronne impériale, prendre le sceptre de l'univers, mettre fin aux sacrifices sacrilèges des faux dieux et arborer aux regards de la Ville et du Monde le signe sacré de notre Rédemption. »

Et maintenant franchissons le seuil de ce sanctuaire vénéré en relisant rapidement son histoire.

« La plupart des églises de Rome, écrit M. René Schneider, sont d'extraordinaires entassements d'histoire ; la saisissante originalité de l'*Ara Cœli*, c'est qu'elle cristallise tous ses souvenirs autour de deux sentiments, la piété chrétienne et le patriotisme de la cité, intimement unis. Le Capitole est le siège de la majesté romaine, et l'*Ara Cœli* est l'église capitoline (1). »

C'est Rome, la ville impériale, la commune du moyen-âge, la cité municipale de la Renaissance, qui présida ici au culte de la Vierge-Mère et de son Fils, le Fils de Dieu.

Le vocable de l'église frappe tout d'abord : l'*Ara Cœli*, c'est-à-dire l'autel

---

(1) *Rome, Complexité et harmonie*, p. 101.

du ciel. On le lit en lettres de mosaïque sur l'arc absidal : *Hæc est ara cœli.* Une légende, dont nous retrouvons les traces jusqu'au VI[e] siècle, nous donne sur cette inscription mystérieuse le récit suivant que nous empruntons à une chronique anonyme de l'an 574 : « César Auguste, en la 58[e] année de son règne se rendit au mois d'octobre au Capitole. Il avait l'intention de se faire dire par la Sibylle qui, après sa mort, tiendrait le sceptre, et s'il plairait aux Dieux que lui-même se dédiât un autel. La pythonisse lui répondit : « Par ordre de Dieu, descendra du ciel des bienheureux, un enfant hébreu qui s'établira dans cet édifice. Il naîtra immaculé et sera hostile à nos autels. C'est à lui seul, ô Empereur que tu dois offrir l'encens. » César Auguste quitta l'oracle tout ému, et, à l'endroit le plus élevé du Capitole, il érigea un grand autel sur lequel il fit inscrire en latin : « *Hæc ara filii Dei est. Ceci est l'autel du fils de Dieu.* »

Le même auteur anonyme, se référant à Timothée le Chronographe, note qu'à l'endroit même de cet autel, au Capitole, fut construite l'église de sainte Marie tout aussitôt après la paix de Constantin. Elle occupe l'emplacement de l'ancienne *arx* ou citadelle près de laquelle se trouvait le temple de *Juno Moneta*, Junon admonitrice.

D'après une tradition ininterrompue, c'est vers le VI[e] siècle que les reliques de sainte Hélène furent transportées de l'église des saints Marcellin et Pierre à l'*Ara Cœli*, sous le ciborium à baldaquin, dans un autel où on les vénère encore aujourd'hui. Plus bas, sous cet autel formé d'une belle urne de porphyre antique, on peut voir un autre autel plus ancien et orné de mosaïques avec des petits reliefs représentant *l'empereur Auguste et la Vierge tenant dans ses bras l'Enfant divin qui lui fut prophétisé.*

Ce qu'Auguste avait le premier appris et accepté des lèvres de la Sibylle tiburtine, Hélène et Constantin l'ont confirmé et officiellement établi. C'est ici que la Rome païenne s'est rapprochée d'abord — par Auguste — des destins du Christianisme, et s'est ensuite — par Hélène et Constantin — intimement unie à l'Eglise de Jésus-Christ.

Tout près de ce *Tempietto*, le « Fils de Dieu » règne toujours dans le tabernacle eucharistique. Il règne encore dans cette miraculeuse statue du *Sagro Bambino* entouré à Rome d'une vénération universelle et qui a ici son trône et ses fêtes royales.

Quand reviennent les solennités de Noël, les *pifferari* descendent des monts albains pour lui donner des aubades, les *bambini*, par milliers, viennent à tour de rôle pendant huit jours lui réciter des compliments, tandis que les Franciscains lui redisent cette hymne séculaire :

Stellato hic in circulo,
Sibyllæ tunc oraculo,
Te vidit Rex in Cœlo ! (1)

Bien des révolutions se sont succédées sous ce beau ciel de Rome, mais le peuple est resté fidèle à sa Reine, et l'*Ara Cœli* demeure pour lui une église nationale. Et voilà pourquoi, il s'est porté avec enthousiasme à ces fêtes constantiniennes si bien faites pour relier le présent au passé et préparer à la Ville et au Monde un avenir meilleur.

Le vénérable temple a revêtu une splendide parure. Dans l'abside, si riche en mosaïques, un trône vraiment royal a été préparé à sainte Hélène. Elle se présente avec les insignes de la royauté sous un dais de drap d'argent et sous un diadème de pourpre et d'or. Des guirlandes de lampes électriques

---

(1) Ici, dans un nymbe étoilé,
A l'oracle de la Sibylle,
Le Roi t'aperçut dans le ciel !

sont suspendues avec art tout à l'entour de l'édifice. Mais c'est surtout le *Tempietto* de sainte Hélène qui brille à travers les lumières et les fleurs. La « Sainte Chapelle », c'est ainsi qu'on appelait au moyen-âge le tombeau de l'impératrice, attire tous les regards avec son autel précieux, ses fines colonnes de marbre, son dôme harmonieux, couronné par la statue de la Vierge portant son divin Enfant. Tout à l'entour se lit l'inscription historique : « *C'est dans ce lieu appelé* ARA CŒLI *que la Vierge Mère de Dieu est apparue avec son Fils à César Auguste, dans un cercle d'or.* »

Triduum préparatoire à la fête de sainte Hélène.

Vendredi, 15 août.

L'Assomption est la fête patronale de l'*Ara Cœli*. Le peuple y accourt pour commencer dans l'allégresse ce triduum jubilaire.

A 7 heures et demie, messe de Communion générale célébrée par S. E. le Cardinal Ferrata, archiprêtre de Saint-Jean de Latran.

A 11 heures, Pontificale par Mgr Ghezzi des Frères Mineurs, évêque de Civitacastellana.

A 6 heures, récitation du Rosaire et discours par le R. P. Turchi, jésuite Devant un nombreux auditoire, l'éminent orateur fait revivre la grande figure de sainte Hélène, *modèle des mères chrétiennes, exemplaire de la dévotion à la Passion du Sauveur.*

Un chœur puissant exécute l'hymne à sainte Hélène composé pour la circonstance par le R. P. Lanni, franciscain.

La triple bénédiction est donnée par S. E. le Cardinal Agliardi, chancelier de la sainte Eglise.

Pendant que la foule saintement émue quitte le béni sanctuaire et redescend l'escalier monumental la grande croix s'illumine sur la façade fleurie et resplendit au sommet du Capitole.

Tout en admirant ce spectacle grandiose, il me revient en mémoire qu'ici même, au pied de cet escalier, un soir de l'Assomption, au XVe siècle, sainte Françoise Romaine vit la Très Sainte Vierge environnée d'une multitude d'âmes bienheureuses. Et la divine Mère lui dit : « En ce jour de mon Assomption, je viens de vider le Purgatoire. Toutes ces âmes m'accompagnent au Paradis. »

Daigne la Mère de la Miséricorde renouveler encore cette maternelle visite aux âmes souffrantes, et, les associant aux joies de ce jour, les faire entrer dans le *jubilé* éternel !

Samedi 16 août.

C'est aujourd'hui la fête de saint Roch qui fut Tertiaire franciscain et qui est resté très populaire à Rome.

La messe de 7 heures et demie, célébrée par le R. P. Paris, Provincial des Frères Mineurs, est pour les sociétés charitables des Dames romaines. Elles remplissent les nefs et communient par centaines.

Le Rme Ministre général, le P. Monza, chante la messe de 11 heures.

S. Em. le Cardinal Vico préside la *fonction* du soir pendant laquelle le R. P. Baroncelli, F. M. parle admirablement de la royauté domestique de sainte Hélène qui prépare le cœur de son fils et de tous les siens au bonheur de la foi ; qui installe la Croix dans sa maison et la fait rayonner sur Rome et sur l'univers ; qui meurt comblée de mérites et devient la protectrice de la Ville sainte et de toutes les familles chrétiennes.

Dimanche 17 août.

L'Eglise fête aujourd'hui saint Joachim, le Père glorieux de la Vierge Marie. Léon XIII lui a consacré un temple splendide aux Prati di Castello.

De nouveau, la foule envahit l'*Ara Cœli* pour les belles cérémonies de ce troisième jour du triduum.

S. Em. le Cardinal Billot célèbre la messe de 7 heures et distribue la Communion à des centaines de fidèles.

La messe Pontificale est chantée à 11 heures par Mgr Zampini, évêque de Porphyre et Sacriste de Sa Sainteté.

L'office du soir est présidé par Mgr Ceppetelli, Patriarche de Constantinople. Après le Rosaire, Mgr Carlo Salotti, professeur au Séminaire Romain, en un discours imagé, évoque les fastes séculaires du Capitole païen et chrétien qui associe ses destinées aux gloires de la Patrie et de l'Eglise. Parlant ensuite de sainte Hélène, il dit que les siècles n'ont pas amoindri son souvenir ni diminué sa puissance. La sainteté reste le levier du monde et sa plus grande force. Du ciel, les élus nous prêtent leur concours et, en nous exhortant à les imiter, ils nous en obtiennent la grâce. C'est la Croix du Christ qui fait le trait d'union entre l'Eglise militante et l'Eglise triomphante. Hélène l'a retrouvée et exaltée. Réunissons-nous à son ombre. Avec elle et par elle nous nous vaincrons nous-mêmes, nous vaincrons les ennemis du Christ et de la sainte Eglise.

Cet enseignement toujours si opportun, nous est redit en lettres de feu — *in hoc signo vinces* — autour de la grande croix que dessinent des centaines de lampes électriques sur la façade de l'*Ara Cœli*. Elle resplendit au-dessus de Rome comme un brillant météore dans la nuit. Des milliers de spectateurs se réjouissent à l'admirer.

Lundi 18 août.

Solennité de sainte Hélène.

Préparée par un si beau triduum, la fête de la grande Impératrice fut vraiment merveilleuse. C'est un splendide triomphe que lui a décerné le peuple romain.

Dès la première heure, l'église regorge de fidèles. Comme les jours précédents les messes se succèdent sans interruption à l'autel de Sainte-Hélène.

A 7 heures et demie, S. Em. le Cardinal Cassetta, Protecteur du Comité Supérieur des Fêtes Constantiniennes, célèbre la messe de Communion générale.

A 9 heures et demie, S. Em. le Cardinal Falconio, titulaire de l'*Ara Cœli*, chante la messe pontificale avec l'assistance des Frères Mineurs. La musique et le chant exécutés par les *frères* sont très religieux et très artistiques. Les membres du Conseil supérieur et de l'aristocratie romaine occupent des sièges réservés.

La cérémonie finale couronna dignement ces fêtes si populaires.

Bien avant 4 heures, l'église est absolument remplie et le vaste escalier et tous les alentours sont garnis d'une foule immense. Prélats, prêtres, religieux de tous les costumes et de tous les Ordres, gens de l'aristocratie et de la plèbe : toutes les conditions sont ici réunies dans un même sentiment de confiance, de prière et de foi.

Mgr Rosa, substitut à la Consistoriale, prononce un magistral discours qui va au cœur de son vaste auditoire. Ce que sainte Hélène a fait de concert avec Constantin pour la liberté de l'Eglise et le triomphe de la Croix, nous devons le faire nous-mêmes ; car l'Eglise est encore enchaînée et les ennemis de la Croix s'efforcent de la faire disparaître non seulement du faîte de nos monuments, mais encore de l'âme des populations.

Par l'obéissance filiale au Souverain Pontife, en mettant en pratique ses lumineux enseignements, nous serons forts contre l'enfer. Nos sacrifices et nos prières seront victorieux de Satan et la Croix du Christ connaîtra de nouvelles victoires.

Avant de descendre de chaire, l'orateur donne lecture des deux télégrammes qui suivent :

« A Sa Sainteté Pie X,

Pendant ce jubilé des fêtes constantiniennes, dans le temple de l'*Ara Cœli*, qui garde les reliques sacrées de sainte Hélène, Impératrice, la Famille religieuse des Franciscains, le Comité supérieur, le peuple implorent la Bénédiction Pontificale.

P. PROVINCIAL. »

« Au Père Provincial des Mineurs,

Heureux des fêtes magnifiques qui se déroulent sous les voûtes de l'*Ara Cœli* où reposent les reliques de la sainte mère de Constantin, le Très Saint Père accorde du fond de son cœur la Bénédiction Apostolique à votre famille religieuse, au Comité et à tous les fidèles qui participent à ces solennités.

Card. MERRY DEL VAL. »

Et maintenant, voici que s'organise l'une des plus belles processions qu'il soit possible d'imaginer. La seule énumération des groupes qui la composent est fort éloquente.

Les membres du patronage de Saint-Sébastien et les jeunes gens de la Milice de Jésus ouvrent la marche et déploient leurs étendards. Suivent les Cercles et les Comités catholiques avec leurs bannières et leurs fanfares ; les associations « Dante Alighieri » et « Leonardo da Vinci », de Saint-Joachim et de Sainte-Anne ; des pères de famille de Sainte-Marie de Transtévère et des cercles « Foi et travail » ; les patronages et cercles de Sainte-Marie in Portico, de Monte Verde, du S. Cœur du Transtévère ; le Comité de Sainte-Croix-en-Jérusalem ; les cercles « Léon XIII », de la Sainte-Famille, de « Foi et courage » ; les confréries du Rosaire, des Ouvriers chrétiens, l'Association Tibérine et Flaminienne ; le comité de Saint Chrysogone, la Société ouvrière de Saint-Jacques in Augusta ; les cercles et comités de Saint-Nicolas in Carcere, de Saint-Vital, de Saint-Joseph, de la Madone-des-Monts, de Saint-Antoine, du Sacré-Cœur, de Sainte-Dorothée, etc., etc.

Je m'arrête, car ce sont toutes les paroisses et toutes les œuvres de Rome qu'il me faudrait nommer.

Viennent ensuite les archiconfréries avec les confrères portant leurs costumes si variés et si pittoresques, enfin les tertiaires franciscains, les religieux de divers Ordres, le clergé, le dais sous lequel est portée une relique de la vraie Croix.

La procession se déroule majestueusement à travers les nefs et, sortant par la porte latérale de l'est, elle descend le monumental escalier jusqu'à la place de l'*Ara Cœli* et le remonte par l'autre côté. De la place, couverte par des milliers de fidèles, le spectacle est grandiose. Des centaines de bannières flottent à la brise du soir et font étinceler leurs ors sous les feux du soleil couchant. Le peuple chante : « *Nous voulons Dieu !* » Les fanfares accompagnent et jettent leurs notes bruyantes sous le ciel en fête. Soudain, le silence se fait, les étendards et les bannières s'inclinent, les tambours battent aux champs, le peuple se prosterne. Du sommet de l'escalier, le R[me] Provincial, revêtu du pluvial rouge, a élevé la relique de la vraie Croix et a béni la foule agenouillée.

De nouveau l'église se remplit. Le *Te Deum* éclate en ses versets jubilants. S. E. le Cardinal Granito Pignatelli di Belmonte donne la bénédiction eucharistique et une dernière fois retentit l'hymne de Sainte Hélène.

La soirée est délicieuse. Le soleil vient de disparaître. La basilique s'obscurcit, et là-haut, les nefs de Lépante sombrent dans l'ombre. Je sors ému,

mais du faîte de cet escalier qui semble dominer la durée et l'espace, l'histoire de Rome et du monde, que de pensées surgissent !...

Je regarde tout auprès la tour du Capitole. Au XVI[e] siècle, on y avait dressé une statue de Rome portant une croix dans la main. C'était plus qu'un symbole. La révolution est venue et la croix fut descendue. « Tout romain qui aime vraiment sa patrie, écrit le Commandeur Marucchi, doit espérer que ce signe vénérable de rédemption et de civilisation, enlevé par les barbares modernes dans un moment d'aveuglement sectaire, sera remis triomphalement sur le Capitole. »

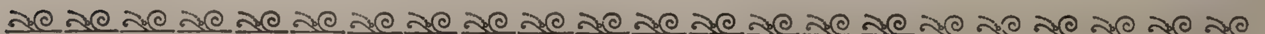
Je regarde de l'autre côté. Un gigantesque monument tout blanc s'élève orgueilleusement et touche presque la vieille façade de l'*Ara Cœli*. Il est dédié à Rome Capitale et à Victor-Emmanuel II, premier roi d'Italie. Pour faire place au colosse, on a dû abattre le campanile de la basilique et détruire ce vénérable couvent qui avait tour à tour abrité saint Didace et saint Jean de Capistran, saint Bernardin de Sienne et saint Louis d'Anjou... L'Eglise avait vaincu la cité antique ; la Sibylle avait fait tomber l'empereur Auguste à genoux ; Hélène et Constantin avaient ici arboré la Croix et donné Rome au Christ et au Pape... Ce lourd monument qui semble écraser Rome annonce-t-il une ère nouvelle ? Symbolise-t-il la définitive victoire de la révolution sur l'Eglise ?... Aurait-on donc oublié qu'il est écrit : « *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* » Ceci est éternellement vrai. Ce qui est vrai aussi, c'est que le monument à peine inauguré menace déjà ruine... D'énormes lézardes creusées dans ses flancs inquiètent ses architectes. Il faudra encore des *millions* pour le rasseoir, à moins que... d'*autres barbares*, socialistes ou anarchistes, ne se chargent de l'aménager à leur manière.

Je redescends l'escalier encore encombré par la foule et j'aperçois à mi-côte la statue de Rienzo. Du haut d'un piédestal où sont encastrées des inscriptions antiques, emblème de son patriotisme tout archéologique, le tribun brandit vers le peuple les libertés qu'il a tirées des textes. Lui aussi avait voulu se passer de l'Eglise et du Pape et imposer son joug aux romains. Après des alternatives de gloire et de revers, il périt misérablement dans une émeute, le 8 octobre 1354. Encore une leçon de l'histoire...

Et maintenant mes yeux se reportent encore vers la basilique. La nuit enveloppe de ses ombres le Forum où s'entassent les ruines des temples païens et des basiliques fameuses du peuple-roi ; le palais du Capitole où dort Nathan, le juif anglais, maire de Rome ; le monument prétentieux et lézardé de Victor-Emmanuel II. Seule, l'*Ara Cœli* rayonne et triomphe. La grande croix éclaire comme un phare. La devise du *Labarum* s'affirme en traits de feu : *In hoc signo vinces*. Et pendant que les fanfares livrent aux échos d'alentour leurs airs joyeux et qu'un peuple enthousiaste applaudit et répète le refrain : *Noi vogliamo Dio !* je me redis que « l'Eglise est une éternelle recommenceuse », qu'elle vaincra ses ennemis d'aujourd'hui comme elle a vaincu ses ennemis d'hier, et que son divin Epoux, roi couronné d'épines, jugera les vivants et les morts.

F. BERNARD DES RONCES.

Rome, en la Fête de Sainte Hélène, 18 août 1913.



La Croix est le grand instrument pour former les Saints. Pour aider les âmes et travailler autour d'elles, il faut être comme un Jésus-Crucifié.

Mère Marie de Jésus Deluil-Martiny.

Marie et le Calvaire



S'IL est vrai que Jésus a été une Croix pour Marie, il est non moins vrai que la Mère a été aussi une Croix pour son Fils, et nulle part elle ne mérite mieux ce titre que dans l'Incarnation. Dans ce mystère, en effet, Jésus est attaché à sa Mère par les liens de la nature, comme le fruit est uni à l'arbre qui le porte et lui donne l'être, la nourriture et la vie. Or ces liens sont plus forts que les clous qui doivent un jour percer ses mains et ses pieds : par conséquent l'union du Fils à sa Mère était plus étroite que ne fut celle de Jésus au bois sacré du Calvaire, si bien que Jésus a réellement trouvé sa Croix là où il a pris sa vie humaine et que Marie nous apparaît, en réalité, la Croix de Jésus, non artificielle comme celle du Calvaire, mais bien naturelle, puisque ce n'est pas l'homme qui a été fait sur le modèle de la Croix, mais la Croix d'après la forme humaine. Toutefois Marie et la Croix se ressemblent en ce que l'une commence ce que l'autre achève. C'est pourquoi, en Marie, Jésus dit : « Me voici », et sur le Calvaire : « Tout est consommé ». L'Incarnation n'est donc qu'un véritable crucifiement, si bien que dire la Divinité incarnée c'est dire la Divinité crucifiée en la chair ou encore attachée à une croix de chair.

D'autre part, Marie n'était-elle pas une Croix, ou du moins n'en affectait-elle pas la forme alors que, élevant de terre son Fils, elle le pressait entre ses bras ? Oh ! pour lui plaire, comme elle devait souvent le serrer ainsi sur son cœur, s'il est vrai, au dire de sainte Brigitte, qu'il semblait alors à Jésus être comme porté sur une Croix. De nouveau, Marie n'était-elle pas une Croix alors qu'elle présentait son divin Fils au Temple, alors qu'elle conformait ses sentiments à ceux du Sauveur pour s'immoler en lui et qu'elle faisait de son cœur un autel, où il offrait les prémices de son oblation, alors surtout qu'elle rencontrait son Fils sur le chemin du Calvaire. La première et sans contredit la plus cruelle de toutes les angoisses de Jésus lui vint alors du spectacle de la désolation de sa Mère, désolation dont il est la cause, l'unique cause ; il ne l'ignore pas, il sait que sa destinée a été de faire le tourment de cette Mère, pourtant si aimée, au moins autant que son bonheur, car enfin c'est plutôt à sa vie ressuscitée que s'applique ce titre de Bienheureuse que la tradition chrétienne donne à la Vierge. Non, Marie n'a pas été pleinement heureuse ici-bas : le vieillard Siméon avait prononcé sur elle une parole que toute sa vie vérifiait, Jésus le savait et c'est pourquoi, à l'heure de la rencontre tragique, sa douleur arrivait au paroxysme.

Ce ne fut pourtant pas la seule angoisse de Jésus en cette rencontre : il souffrit encore de l'attitude même de sa Mère et du silence qu'elle eut la force de garder. Quand il l'avait aperçue, s'avançant entourée du disciple fidèle et des saintes femmes, un peu de bonheur peut-être était rentré dans son cœur, il allait enfin se trouver au milieu de ses amis. Et l'on se prend à songer : Qui sait si le salut ne viendrait point par eux, car ils allaient évidemment tenter un suprême effort pour l'arracher aux mains de ses bourreaux. De son côté Marie se jetterait devant la cohorte chargée de le conduire au Calvaire ; elle essaierait de percer les rangs des soldats et d'arriver jusqu'à son Fils. Dans l'histoire du peuple juif, n'avait-on pas vu une mère de l'antiquité, Respha, défendre ainsi contre les vautours son enfant exposé sur la croix et protéger pendant trois jours sa cruelle agonie? Et si l'impitoyable consigne la repoussait, Marie aurait encore une ressource ; elle concentrerait toute sa tendresse et trouverait dans son désespoir un cri si déchirant que la foule émue prendrait parti pour cette mère désolée et parviendrait à délivrer le condamné. Mais, hélas!... le sinistre cortège passait... Jésus était arrivé à la hauteur du petit groupe ; et loin de remuer, loin de provoquer un mouvement dans la foule, les disciples se faisaient pardonner leur présence en baissant la tête et en cachant leur sympathie. C'était bien l'irrémédiable défaite. Puisque sa Mère elle-même ne pouvait rien, tout n'était-il pas fini? Aussi Jésus, après un regard jeté sur ses amis immobiles, continuait-il son chemin...

Enfin, c'est surtout au Calvaire que Marie est pour son Fils l'une des plus pénibles Croix qui lui venaient des créatures. Et d'abord pourquoi donc Marie monte-t-elle au Calvaire? Une mère a-t-elle jamais assisté volontairement au supplice de son enfant? Marie peut-elle donc ignorer tout l'amour que Jésus a pour elle? Ne sait-elle pas que sa présence est de nature à lui causer une douleur indicible, incomparable? En vérité faut-il que, étant la plus glorieuse des mères, elle paraisse moins mère que toutes les autres? Parce que son Fils est le meilleur et le plus parfait, est-il juste qu'elle se montre comme l'ennemie de son bonheur? A toutes ces questions qui se présentent à l'esprit tout naturellement, la réponse est tout entière dans cette considération que Marie, dont toute la vie a été gouvernée par le Ciel, dont les pensées, les paroles et les mouvements ont été conçus et produits par une Providence très spéciale, n'assiste au supplice de son divin Fils que sur l'ordre exprès de Dieu et en conformité parfaite avec la volonté de ce même Fils.

Si donc, d'une part la Mère de Dieu devait être au Calvaire et si, d'autre part, elle était impuissante à sauver son Fils, au moins ne pouvait-elle pas lui parler, l'encourager d'une manière ou d'une

autre? La mère des Machabées avait agi de la sorte avec ses enfants. Sept fois, en présence des bourreaux, elle avait renouvelé l'héroïsme de ses exhortations : « Mon fils, disait-elle, vous allez mourir ; mourez dans votre foi, dans l'honneur de votre conscience inviolée. » Pourquoi donc Marie n'a-t-elle pas prononcé une parole semblable à celle-là ? Ce même jour, dans des circonstances aussi difficiles, à peine quelques pas plus loin, Véronique allait avoir le courage de soulager un instant la Victime, en essuyant sur son visage, la poussière, les larmes et le sang. Pourquoi Marie n'a-t-elle pas d'abord rempli cet office maternel ? La tradition reste muette comme l'Évangile, et alors pour trouver une explication, l'âme chrétienne se rappelle le rôle de Corédemptrice que Dieu avait réservé à Marie, dans le drame de notre Rédemption. Dieu, en effet, qui l'avait associée à sa divine paternité, voulait aussi l'associer à l'œuvre de notre salut, mais à cette dure condition qu'elle devait consentir, comme Dieu, à la Passion et à la mort de son Fils.

C'est pourquoi, de même qu'aux jours lointains de Nazareth, le Verbe avait attendu, pour s'incarner, l'humble acceptation de la servante du Seigneur, de même à l'heure du Calvaire, avant d'être sacrée Mère des hommes, Marie devait prononcer le second *Fiat*, bien différent du premier ! C'était le *Fiat*, au pied de la Croix, non plus pour acquérir Jésus, mais pour le perdre ; non plus pour le faire naître, mais pour le laisser mourir ! La Mère de Dieu eut le courage de le prononcer intérieurement, et ce fut ce même courage qui, sur le chemin du Calvaire, arrêta sur ses lèvres les paroles qui auraient pu consoler le divin Martyr, sinon le sauver. Elle aussi, dès ce moment, sacrifiait son Fils et le donnait. Elle sanctionnait par son silence, non pas le crime des bourreaux, mais la volonté rédemptrice de Dieu et s'associait, en l'acceptant, à la divine Passion.

Assurément Dieu le Père ne pouvait que la bénir comme un instrument docile. Mais Jésus, le Fils de l'homme, devant cette résignation de Marie qui l'envoyait au martyre, commença d'éprouver l'horrible angoisse qui devait sur la Croix lui faire pousser la plainte désespérée : « Mon Dieu, mon Dieu ! Pourquoi m'avez vous abandonné ? » C'était la première étape. Après sa Mère le laissant à ses bourreaux, ce sera tout à l'heure son Père, fermant, au-dessus de son agonie, le paradis des consolations : le divin Crucifié mourut ainsi tout à fait en orphelin !

En dehors de la désolation de la Mère de Dieu, ce sentiment d'abandon ne devait-il pas suffire à jeter Jésus dans le plus profond abattement ?

(*A suivre.*) Ch. Bihel.

LES SAINTS CRUCIFIÉS



SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE





C'est l'illustre archonte de l'Aréopage converti par saint Paul lors de son passage à Athènes.

Le sermon de l'Apôtre lui rappela la mystérieuse éclipse du soleil qu'il avait remarquée lui-même, au cours d'une excursion scientifique, en Égypte, vingt ans auparavant. « Ou l'auteur de la nature souffre, s'était-il écrié, ou le monde va se dissoudre. » La mort de Notre-Seigneur, racontée par saint Paul, lui expliquait tout : il se convertit, au prix de sa dignité d'archonte de l'Aréopage et de l'affection des siens qui lui reprochaient une pareille folie.

Saint Paul lui conféra le baptême, compléta son instruction religieuse et le lança dans le chemin de la perfection chrétienne. Denys le parcourut si bien qu'il fut jugé par saint Paul digne de gouverner la chrétienté naissante d'Athènes. Denys devint évêque. Ses vertus augmentèrent avec ses devoirs et le firent se multiplier pour la prospérité de son Église. En vue d'instruire son peuple plus profondément dans la science du chrétien, il écrivit les *Noms divins* et la *Hiérarchie ecclésiastique*. Puis son zèle débordant le pousse à diverses missions en Grèce et en Asie ; enfin il vint en Occident où l'attendait le martyre.

Il avait amené d'Athènes avec lui une petite escorte d'apôtres qu'il échelonna sur son passage à travers la France. Lui-même vint à Paris avec Rustique et Éleuthère. Sous l'influence de leur parole apostolique les idoles chancellent et l'Évangile marche de victoire en victoire. Quatre sanctuaires sont érigés à la piété des nouveaux fidèles.

Fescennius, gouverneur romain, s'émut, au nom de l'idolâtrie, des progrès de l'Évangile. Il fit comparaître à son tribunal Denys et ses principaux compagnons et les condamna à divers supplices et, finalement à la mort.

Denys est soumis à la torture du gril et livré aux bêtes : fortifié de Dieu, il en sort indemne. *Attaché à la croix, on l'en détache encore vivant.* Le saint peut même offrir le saint sacrifice dans la prison où Notre-Seigneur lui apparaît, le communie de sa main et lui dit : « Recevez ceci, mon bien-aimé, ne doutez point de la récompense qui vous attend, vous et tous ceux qui écouteront votre parole. Vous combattrez vaillamment et vous remporterez la victoire. La mémoire de votre martyre sera immortelle, et lorsque vous prierez pour quelqu'un vous obtiendrez tout ce que vous demanderez. »

Le lendemain, Fescennius lui fit trancher la tête, à Montmartre, ainsi qu'à ses compagnons Rustique et Eleuthère.

Ici se place la tradition confirmée par les auteurs ecclésiastiques les

plus sérieux : saint Denys prit sa tête et la porta de Montmartre au lieu occupé aujourd'hui par la basilique de Saint-Denys.

Martyre de Saint Denys. — *Gravure du XVII[e] siècle.*

C'était le 5 octobre, vers l'an 117, à la fin de l'empire de Trajan, ou au commencement de celui d'Adrien.



Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus

ET DE LA SAINTE-FACE



« Rassurez-vous... L'amour de Jésus pour nous Le rend positivement aveugle ! Voyez plutôt : si le plus grand pécheur de la terre, se repentant de ses offenses au moment de la mort, expire dans un acte d'amour, aussitôt, sans calculer d'une part les nombreuses grâces dont ce malheureux a abusé, de l'autre tous ses crimes, Il ne voit plus, Il ne compte plus que sa dernière prière, et le reçoit sans tarder dans les bras de sa miséricorde. Mais, pour Le rendre ainsi aveugle et L'empêcher de faire la plus petite addition, il faut savoir Le prendre par le cœur ; c'est là son côté faible... »

Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Conversions inespérées.

Conversions à l'article de la mort. — Mme C., en danger de mort depuis plusieurs mois, refusait obstinément et en termes injurieux la visite du prêtre. Depuis sa première Communion, elle avait abandonné toute pratique religieuse et passé sa vie dans le mépris de Dieu. Son fils, dont les sentiments antireligieux étaient notoires, entretenait sa mère dans ces dispositions hostiles et l'avait amenée à accepter des obsèques civiles. Plusieurs personnes pieuses essayèrent de faire accepter à la pauvre malade les secours religieux : tout fut inutile et personne n'osait plus faire de nouvelles avances, tant on redoutait l'influence du fils et l'obstination de la mère. Le 20 septembre, une dame pieuse, ayant pris à dessein sur elle une relique de sœur Thérèse, pénétra auprès de la malade, et doucement lui proposa de recevoir au moins la bénédiction d'un prêtre. Elle refusa. Le 23, elle fut recommandée instamment à sœur Thérèse. Or, le 24 au soir, la malade *réclamait d'elle-même et avec insistance* la visite d'un prêtre et, le lendemain 25, recevait, dans les meilleurs sentiments, les Sacrements de Pénitence et d'Extrême-Onction, à l'insu de son fils, dont la fureur était à redouter. Et, comme pour affirmer sa spéciale protection, sœur Thérèse a continué sa victoire jusque dans les obsèques, qui ont été religieuses. »

(*Haute-Vienne*) Sr M. B., 30 septembre 1912.

Conversion d'un pécheur obstiné. — La vie privée de M. X. était scandaleuse depuis de longues années et connue de toute la ville. On ne sait si, depuis sa première Communion, il avait pratiqué ; c'est douteux. Dans une première maladie, on avait tenté en vain de le ramener. Cette année, il retombait malade. Une relique de sœur Thérèse fut cachée sous son oreiller. Le 15 avril, Sœur P. fut pressée intérieurement, *d'une manière irrésistible,* d'aller au domicile de ce monsieur. En arrivant, elle le voit calme, et se sent poussée à lui demander s'il voulait faire ses Pâques. Au grand étonnement de la Sœur, il répond : « Je le veux bien ! » Croyant avoir mal compris, elle lui dit : « Voulez-vous vous confesser ce soir ? » Sur sa réponse affirmative, la Sœur s'empresse de faire venir le prêtre, qui le confesse dans les milleurs sentiments. Le lendemain, il recevait le saint Viatique et l'Extrême-Onction. »

(*Dordogne*) X., 25 avril 1912.

« O Jésus, laisse-moi te dire que ton amour pour l'homme va jusqu'à la folie... Comment veux-tu, devant cette folie, que mon cœur ne s'élance pas vers toi ? Comment ma confiance aurait-elle des bornes ? »

Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Les Faits Eucharistiques de Conques (Aude).

IV



Le dimanche, 2 février 1913, à la messe de 10 heures et demie, au moment de l'élévation, une petite fille de sept ans affirme avoir vu l'Enfant-Jésus dans les mains du prêtre. C'était le curé de Conques qui célébrait.

L'enfant a été soigneusement interrogée.

— « Qu'avez-vous dit au petit Jésus quand il s'est ainsi montré à vous ? lui a-t-on demandé.

Et l'enfant de répondre dans son naïf et expressif langage : « On croit, le monde, que vous n'êtes pas dans la Sainte Hostie ! » Et elle accompagne cette exclamation d'un hochement de tête qui proteste contre l'incrédulité et la négation.

Deux personnes venues de Lyon, un excellent chrétien et sa fille, ont aussi vu la Sainte-Face pendant ces Quarante-Heures de février. La jeune fille en a été tellement impressionnée qu'elle en a été malade.

Le vendredi, 7 février, premier vendredi du mois, une femme âgée de cinquante-deux ans, assure aussi que pendant la messe elle a vu l'Enfant-Jésus à la place de l'Hostie.

J'ai appris d'une manière certaine qu'un curé, archiprêtre du diocèse d'Autun, avait été favorisé d'une longue vision qui l'a beaucoup impressionné.

Il y a quelques semaines, j'ai rencontré un religieux prêtre qui lui-même a vu à trois reprises différentes la Sainte-Face dans l'ostensoir. Une de ces apparitions s'est prolongée pendant vingt minutes.

« Ce n'était pas très précis, me dit-il, mais je distinguais fort bien une figure humaine, sur le front, une ride profonde, l'arcade des sourcils, la ligne du nez, la moustache, la bouche et puis la barbe. »

Un autre prêtre, célébrant la messe pendant les Quarante-Heures, a vu la Sainte-Face pendant une partie notable de la fonction.

Enfin, s'il faut en croire une dernière relation qui vient de m'être adressée par une personne sûre, de nouvelles apparitions ont eu lieu le 30 mai, fête du Sacré-Cœur, le 4 juillet, premier vendredi du mois, le 29 août, fête de l'Adoration à la paroisse, et le 14 septembre à Notre-Dame de la Garde.

Toutefois, comme ces derniers faits sont très récents, je m'abstiens de les rapporter en détail et j'attendrai qu'ils aient été sérieusement et suffisamment enquêtés pour en faire ici le récit.

Et maintenant que j'achève cette relation que j'ai faite aussi exacte et aussi claire que possible, en me basant sur des témoignages nombreux et respectables, est-il possible d'arriver à des conclusions ou à des présomptions sérieuses ?

Sommes-nous en face de phénomènes naturels ou préternaturels, diaboliques ou surnaturels ?

Quelques-uns ont crié au trucage, plusieurs à l'hallucination, à la suggestion, au jeu des lumières, etc.

Il faut écarter la question de trucage. Cela n'aurait pu réussir pen-

dant six ans. D'autre part, ni le clergé, ni les employés des églises de Conques ne prêtent en aucune manière à cette supposition.

Il ne serait pas davantage sérieux de prétendre que de si nombreux et de si variés témoins aient été hallucinés ou suggestionnés. Ce ne sont pas seulement des femmes et des jeunes filles qui ont vu, ce sont des jeunes gens, des hommes mûrs, des prêtres, des médecins, etc. Ce ne sont pas des gens de Conques seulement, mais des étrangers venant de Paris, de Lyon, de Barcelone et d'ailleurs.

Et, en semblable matière et pour d'aussi nombreux témoins, ne me parlez pas d'hallucinations qui se répètent à des dates indéterminées, dans des endroits différents, et cela pendant des années!...

Au reste, un médecin spécialiste venu de l'étranger à Conques a vu de près les principaux témoins et écarte toute possibilité de suggestion.

Non, en général, les témoins sont calmes, bien sérieux, bien logiques. Pour quelques-uns, les visions ont été courtes, mais pour d'autres, elles se sont prolongées pendant une demi-heure, une heure et plus, voire même tout le temps entre la messe et les vêpres. Les dépositions sont précises, circonstanciées, minutieuses, sans contradictions, ni hésitations. Elles frappent par leur simplicité et leur accent de vérité. Quelques témoins ont déclaré qu'ils donneraient jusqu'à leur sang pour soutenir la vérité des visions dont ils ont été favorisés.

Parmi les listes soigneusement établies et que j'ai pu compulser, j'ai compté jusqu'à quatorze prêtres et deux médecins.

Parlera-t-on du jeu possible des lumières? Ici encore l'objection ne saurait résister à un examen sérieux. Les manifestations ont eu lieu à différentes heures et à différents endroits, tantôt à l'église paroissiale, tantôt à Notre-Dame de la Gardie, tantôt à un autel et tantôt à un autre, quelques fois dans tel ostensoir et parfois dans tel autre. Elles ont eu lieu de jour et de nuit, le matin et le soir, dans les églises et en plein air, quand les cierges étaient allumés et après qu'ils furent éteints. Sauf deux exceptions, tous les faits cités plus haut ont eu lieu durant les expositions du Saint-Sacrement, dans le rayon de la Sainte Hostie ou même devant l'Ostensoir. Or, depuis le 1er janvier 1912, tous les verres des Ostensoirs et des lunules ont été supprimés par ordre de Mgr de Beauséjour, Evêque de Carcassonne « afin qu'il ne puisse plus y avoir lieu à aucune illusion ».

Malgré cette précaution les faits ont continué à se produire comme auparavant et ils se sont même multipliés.

Peut-on prudemment après cela invoquer le « jeu des lumières » contre la réalité des apparitions?

Pour ce qui est de certifier que ces faits — dont il serait puéril de contester l'existence tout autant que de les attribuer à l'hallucination et au jeu des lumières — sont préternaturels, diaboliques ou surnaturels, cela ne relève que de l'autorité ecclésiastique. En fait, elle ne s'est pas prononcée. Le clergé de Conques et des environs a été et demeure d'une réserve, d'une discrétion, d'une prudence parfaites.

Ce qui est certain, c'est que deux enquêtes officielles ont été faites et conduites avec un soin très scrupuleux. Elles ont été impressionnantes par l'étrangeté et la bonne foi des dépositions.

M. E. Quincieux affirme dans l'*Eucharistie* de mai, page 168, que « l'autorité diocésaine a envoyé un premier dossier à Rome dès 1907 et que Rome a gardé le silence » ; que « d'autres documents vont être bientôt transmis au Saint-Office. » Je n'ai pu contrôler l'exactitude de ces affirmations, mais je suis très incliné à les accepter, étant donné que l'*Eucharistie* dit que son correspondant est « docte et prudent », et ensuite parce qu'il nous semble impossible que l'autorité compétente n'ait pas minutieusement et directement informé Rome de faits si extraordinaires qui ont profondément ému les populations, qui sont devenus publics par la presse et qui ont eu même au loin un grand retentissement.

Est-il permis d'espérer que ces événements n'ont pas une origine diabolique ?

Je voudrais me le persuader en considérant les effets bienfaisants qu'ils ont produit et produisent encore dans les âmes.

Quand ils ont commencé, parmi les cinq cents électeurs de l'endroit, c'est à peine si deux ou trois vieillards faisaient leurs Pâques. L'année dernière et cette année, c'est plus de cent hommes — sans parler des jeunes gens et des enfants — qui ont reçu les Sacrements. L'assistance aux offices, contrairement à autrefois, est devenue nombreuse et recueillie. « Je les ai entendus chanter à la messe et aux vêpres — écrit M. Quincieux — avec une réelle piété. J'ai parlé avec beaucoup d'entre eux. Ils m'ont déclaré « avoir vu le bon Dieu, comme ils me voyaient » et avoir été convertis par les manifestations eucharistiques. A Conques, on ne trouve presque personne qui nie la matérialité des faits. Presque tous les habitants ont vu. »

Ce n'est pas exagéré de dire que, grâce à ces faits eucharistiques, la paroisse a été *transfigurée*.

Il n'est pas probable que le démon ait pendant si longtemps et si bien travaillé à faire le bon apôtre et à rendre à Notre-Seigneur et à son Eglise tant d'âmes qu'il en avait éloignées.

Oserai-je ajouter en terminant que, si jamais l'autorité ecclésiastique nous autorise à voir dans les événements de Conques de vrais faits surnaturels, il en faudra conclure :

1° Que Jésus manifeste sa présence réelle dans le Très-Saint Sacrement pour qu'*on y pense davantage* et qu'on le traite avec le profond respect, la foi pratique et l'amour délicat que réclame et mérite *sa divine Personne ;*

2° Que Jésus se montre triste, souffrant, avec des larmes de sang dans les yeux, pour nous rappeler les grands devoirs de la *réparation*, de la *compassion* et de la *pénitence ;*

3° Que Jésus se fait voir de différentes manières, tantôt affligé, tantôt souriant, mais toujours bon, plein de mansuétude, de tendresse et d'amour, pour dilater notre *confiance,* attirer à Lui les *pauvres pécheurs* par l'attrait de sa miséricorde et ravir tous les cœurs ;

4° Que Jésus révèle avec tant d'insistance sa sainte Face dans l'Hostie, pour que les âmes fidèles y honorent de plus en plus cet auguste Visage autrefois souillé et défiguré par nos péchés, aujourd'hui rayonnant de gloire au Paradis dont il est la lumière et la béatitude, et ici-bas amoureusement voilé au Sacrement, pour l'épreuve de notre foi et le mérite de notre amour.

L. D., *prêtre.*

A L'ÉCOLE DE « NELLIE »

« la petite Violette du Saint-Sacrement »

I

SES PAROLES

XIX. — « Je suis si heureuse parce que le Dieu Saint est venu dans mon cœur. »



E bonheur n'est vraiment pas chose commune ici-bas et ce n'est pas souvent que l'on entend quelqu'un affirmer qu'il est vraiment heureux.

C'est bien plutôt le refrain contraire qui retentit de toutes parts sous notre ciel plein d'orages. La terre est remplie des lamentations de ses habitants et elle est inondée de leurs larmes.

Avec sa logique implacable et sa force habituelle Bossuet en donne la raison : « La félicité des hommes du monde est composée de tant de pièces qu'il y en a toujours quelqu'une qui manque ; et la douleur a trop d'empire dans la vie humaine pour nous laisser jouir longtemps de quelque repos. »

« Tout bonheur ici-bas, remarque aussi justement Eugénie de Guérin, est quelque chose de voilé, de mystérieux, qui s'étend délicieusement vers un avenir inconnu. On a écrit : l'ignorance du bonheur en fait le charme. C'est si vrai que Dieu nous a fait un mystère du paradis. Ils ne savent pas être heureux ceux qui veulent tout comprendre. »

Après avoir dit que « le bonheur est la vocation de l'homme », Lacordaire ajoute : « Pourquoi faut-il donc que si peu d'hommes l'atteignent ? C'est qu'ils ne le cherchent pas où il est et ne le saisissent pas quand il se présente. Le bonheur entre et sort. C'est l'éclair qui vient de l'orient et disparaît à l'occident. Toute la terre le voit et tressaille ; mais il passe. »

*
* *

Et cependant voici qu'une petite enfant de quatre ans nous répète : « *Je suis si heureuse !* » A-t-elle raison ? Sait-elle seulement ce qu'est le bonheur ?

Sans doute, elle est à cet âge qu'on a justement nommé « l'âge heureux », parce qu'il est sans inquiétude et sans souci, n'ayant ni le regret, ni le remords du passé, ni la prévoyance et l'inquiétude de l'avenir.

Oui, mais pour la petite *Nellie* peut-on parler de bonheur quand tout autour d'elle évoque l'image de la tristesse, de la douleur, du deuil ? Entrée dans la vie par la porte de la souffrance, enfant d'une mère consomptive qui la laisse orpheline à trois ans, éloignée par la misère

du foyer paternel et séparée de ses petits frères, clouée par une maladie aiguë sur un lit d'hôpital, sans autre horizon que les murs d'une infirmerie, sans espoir de guérison possible, comment peut-elle dire : *« Je suis si heureuse ! »* De ce bonheur étrange mais réel personne ne peut douter quand il contemple ce gracieux visage ravagé par la maladie, mais souriant et doux comme un printemps, ces regards enflammés, ces yeux extasiés, ces lèvres pâlies mais sur lesquelles se fixe un sourire angélique.

Extraordinaire petite martyre, dis-nous donc le secret de ta patience, de ta douce gaieté, de ton bonheur ?

Et *Nellie* répond d'une voix émue : « *Je suis si heureuse parce que le Dieu Saint est venu dans mon cœur.* »

Après avoir tant soupiré vers ce divin trésor, elle en jouit maintenant, et cela lui suffit. Pour ce petit philosophe chrétien de quatre ans, la substance du bonheur, c'est le Dieu Saint. Le posséder, c'est être heureux. Tout le reste est secondaire et accidentel. Tout le reste est passager et changeant. Qu'importe la pauvreté, la maladie, la solitude, la souffrance, la mort même, puisque Jésus est venu, puisque Jésus est à moi, puisque Jésus repose dans mon cœur !...

Très sage petite enfant, tu raisonnes comme saint Paul qui « surabondait de joie au milieu de ses tribulations » et défiait si énergiquement toutes les créatures de lui ravir l'objet de sa béatitude : « Je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la violence, ni ce qu'il y a de plus élevé, ni ce qu'il y a de plus profond, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, manifesté dans le Christ Jésus Notre-Seigneur (1). »

* * *

Et vous, âme chrétienne, avez-vous compris l'importante leçon que vous donne aujourd'hui la petite *Nellie ?*

Où placez-vous votre bonheur ? Est ce sur la terre et dans les joies de ce monde ? Ne savez-vous pas déjà par une cruelle, peut-être par une coupable expérience, combien vous vous trompez ? Richesse du luxe, richesse de la gloire, richesse des affections et de l'amour humain, vous êtes incapables de satisfaire un cœur qui a soif de l'éternel et de l'infini. Vous êtes la pauvreté et la misère puisque vous passez !...

Il l'avait compris, le génial fils de sainte Monique, quand, dégoûté enfin de toutes les coupes enchanteresses des plaisirs d'ici-bas, il faisait entendre ce noble cri qui retentit si doucement dans l'âme de sa mère : « Vous nous avez fait pour vous, ô mon Dieu, et notre cœur est dans l'agitation et le trouble jusqu'à ce qu'il se repose en vous seul. »

Faut-il vous rappeler comment vous pouvez atteindre ce bien suprême pour trouver en lui la consolation, le repos et la paix ? C'est encore la petite *Nellie* qui vous instruit en vous montrant de son petit doigt le Tabernacle et la Table Sainte. C'est là qu'on trouve le « Dieu Saint » et qu'avec Lui on s'approprie le vrai bonheur.

(1) Rom. VIII, 38, 39.

L'Eucharistie ne renferme pas seulement la souveraine joie que le chrétien puisse trouver en ce monde. Elle figure, elle prépare, elle commence les joies de l'éternité : elle en est l'image, la semence, l'avant-goût. « Sans la divine Eucharistie, dit le Bienheureux Curé d'Ars, il n'y aurait point de bonheur en ce monde, la vie ne serait pas supportable. Quand nous recevons la sainte Communion, nous recevons notre joie et notre bonheur. Si l'on pouvait comprendre tous les biens renfermés dans la sainte Communion, il n'en faudrait pas davantage pour contenter le cœur de l'homme. L'avare ne courrait plus après ses trésors, l'ambitieux après la gloire ; chacun quitterait la terre, en secouerait la poussière et s'envolerait vers les cieux (1). »

C'est la communion fréquente qui devient la béatitude du chrétien. « L'âme qui ne communie que rarement, enseigne le Vén. P. Eymard, ne donne pas à Jésus le moyen de demeurer dans son cœur d'une manière assez efficace ; celle, au contraire, qui le reçoit souvent, se trouve plus souvent et plus longtemps en sa présence. Elle le voit, le contemple à loisir ; elle finit par le bien connaître, et dès lors, elle jouit de lui... Réjouissons-nous ! Le Sauveur est encore sur l'autel pour verser dans nos cœurs, en y venant, autant de joie et de bonheur que nous en pourrons porter, en attendant les joies inénarrables qui ne finiront jamais dans la Patrie ! (2) »

Il l'avait compris ce fidèle disciple du maître quand il s'écriait : « S'il est sur cette terre des joies dont le désir soit légitime, dont l'usage ne lasse pas, dont l'ivresse ne souille jamais ; s'il est des joies pures, chastes, assurées, dignes de nos âmes faites à l'image de Dieu, et capables de satisfaire notre faim d'infini bonheur, ce sont celles que tu nous offres, ô Eucharistie, ô pain des anges, pain de Dieu, avant-goût du ciel, rayon de sa gloire, écho de ses fêtes, éclair de son bonheur, prémices de ses festins éternels ! (3) »

Elle la goûtait aussi cette béatitude eucharistique la vierge de Saint-Palais, Marie-Eustelle, quand elle chantait : « O mon unique amour, Jésus, la joie de mon âme, ma vie et l'âme de ma vie, ma vraie béatitude, vous êtes tout ce que je veux, tout ce que je vois, tout ce que je sais ! Après tant d'amour dont j'ai été l'objet, ma bouche est sans paroles devant vous et je ne sais comment exprimer les sentiments de mon cœur. O sainte Eucharistie, gage de la tendresse et de la charité d'un Dieu, mémorial précieux du Calvaire, douceur ineffable pour l'âme qui sait t'apprécier, que tu as d'attraits pour mon cœur ! Que je t'aime Sacrement adorable de ma béatitude ! »

Ah ! sans doute, ces âmes enflammées étaient privilégiées et prévenues par l'amour eucharistique, comme cette admirable petite *Nellie*, qui, à l'âge de quatre ans, brûlait comme un séraphin et parlait comme un docteur.

Oui, mais si toutes les âmes ne peuvent monter si haut, *toutes* doivent s'inspirer de si beaux exemples, *toutes* doivent vivre de l'Eucharistie et pour l'Eucharistie.

---

(2) *Pensées choisies*, p. 43.
(3) *La Sainte Communion, joie de l'esprit.* IIe Série, p. 101 et 109.
(1) P. TESNIÈRES, *Mystères du Rosaire*, p. 113.

Comme il est triste, après vingt siècles de christianisme, de voir que Jésus est encore si peu connu, si peu aimé, si peu reçu dans le Sacrement qui fait les bienheureux et les saints.

Vous au moins qui possédez le bonheur de la foi, cultivez en vous la grâce eucharistique, soyez convives assidus, convives quotidiens du festin de la vie éternelle. Et, en pensant aux ardeurs qui consument le Cœur de Jésus non moins qu'aux besoins de tant de pauvres chrétiens indifférents et ingrats, redites cette belle prière de Madame de Swetchine : « O divin Emmanuel, Hostie d'amour, manne miraculeuse, faites connaître à tous votre suavité exquise et votre douceur ineffable, afin que les âmes aient faim et soif de vos délices, et que, passant de la crèche à l'autel, de l'Enfant qui sourit au Dieu qui se donne, nous arrivions tous au tabernacle de l'éternel amour, à la communion de l'éternelle vie ! »

F. Bernard des Ronces.



L'HEURE SAINTE

De mon cœur attendri je sens monter des larmes...
Je lis la Passion, et, complétant les mots,
Je te suis... Je te vois... ô Christ doux et sans armes,
Te livrant par amour aux mains de tes bourreaux.

Les coups et les soufflets, la haine et les injures,
Le Calvaire et la Croix me frappent, ô Jésus !
Je m'émeus en voyant tes cruelles blessures...
Les douleurs de ton cœur m'émeuvent encor plus.

C'est à Gethsémani que j'adore... et je pleure
Sur ta dure agonie et ton isolement.
Triste... Triste à mourir ! Tu veillais à cette heure
Dont ton amour voulut l'indicible tourment.

Ah ! tu pouvais sauver l'homme faible et coupable
Sans naître pour souffrir et sans mourir un jour...
Il eût suffi d'un mot de ta bouche adorable...
Mais nous n'aurions pas su deviner ton amour !

Nous n'aurions pas compris ta tendresse infinie,
La bonté, les pardons révélés par la croix ;
Nous aurions été seuls aux heures d'agonie
Si tu n'avais porté le plus lourd de leur poids !

Mais malgré tout cela, combien dorment encore...
Et dans la mort combien demeurent en tous lieux !
Voici le grand réveil... Christ ! pour eux je t'implore,
Daigne toucher leur âme et leur ouvrir les yeux.

(Croix de la Marne.

FAVEUR EXCEPTIONNELLE

à l'occasion du mois du Saint Rosaire



N nous a souvent demandé de faire une réduction de prix sur les *petites* images de la Sainte-Face, comme nous l'avons fait parfois pour les images de grand format. La pensée qui nous a inspirés en facilitant, à certaines époques, l'acquisition des grandes images, a été de répondre plus efficacement aux désirs de Sa Sainteté Pie X qui souhaite de voir cette sainte Image *EXPOSÉE A LA VÉNÉRATION DANS TOUTES LES FAMILLES CHRÉTIENNES.* Cette gravure, encadrée et mise à une place d'honneur dans les foyers chrétiens, est une éloquente prédication pour tous les membres de la famille.

Néanmoins, pour répondre aux pieux désirs d'un grand nombre, nous consentons volontiers à faire de nouveaux sacrifices, en offrant à un prix minime les images de *petit format.*

Notre but étant de répandre partout cette précieuse image de la Face de Jésus, afin que tous les fidèles puissent l'avoir facilement devant les yeux en la mettant dans leurs livres de prière, nous réduisons le prix **au tiers** de sa valeur pendant tout le mois du Rosaire.

Nous choisissons de préférence le mois d'octobre pour accorder cette faveur exceptionnelle, à cause de la rentrée des classes et de l'occasion toute naturelle qu'elle offre de distribuer aux enfants des écoles une image du Divin Crucifié qui remplacera ainsi le Crucifix que les sectaires ont fait disparaître des asiles de l'enfance et de la jeunesse.

Nous invitons donc tous nos lecteurs et en général toutes les âmes pieuses à former pendant ce mois, une *véritable ligue de diffusion de la Sainte-Face de Jésus*, et de consacrer, en l'honneur de la Vierge du Rosaire, le plus d'économies possibles, à répandre autour d'eux cette magnifique héliogravure, reproduction exacte du Saint-Suaire de Turin.

Rappelons-nous que Notre Saint Père le Pape a accordé à cette sainte Image des indulgences extraordinaires, faveur exceptionnelle qui n'avait pas été accordée jusque-là à aucune image, et qui dit, éloquemment, l'estime qu'il en fait, et le bien qu'il en attend pour le salut des âmes.

Pour Jésus que nous ferons aimer, pour le Pape que nous consolerons, pour les âmes à qui nous ferons du bien, et pour notre propre satisfaction spirituelle, faisons-nous les Apôtres de la Sainte-Face de Turin, et employons à ce saint apostolat nos ressources, notre temps et nos efforts soutenus.

Conditions de faveur

pour l'image de la Sainte-Face, *petit format 13 × 8,*
pour tout achat d'au moins CENT images, pendant le mois d'octobre seulement.

Le cent : 10 francs, au lieu de **30** francs ;
Avec bordure dorée : **15 francs,** au lieu de **35** francs ;

Par **500 à la fois : 40 francs,** au lieu de **150** francs ;
Avec bordure dorée : **65 francs,** au lieu de **175** francs.

N. B. — Cette faveur est accordée pour les images en diverses langues, à savoir : anglais, espagnol, portugais, italien, allemand, hollandais, flamand, polonais.

LA DIFFUSION DE LA SAINTE-FACE

Comment nos Zélateurs accueillent leur Diplôme de la Sainte-Face.

Noyon. — « J'ai reçu avec bonheur l'*Image-Diplôme* qui consacre mon beau titre de zélatrice de la Sainte-Face, et je vous en remercie. Je suis profondément heureuse d'avoir déjà fait connaître et aimer la dévotion à la Sainte-Face de notre Sauveur en la plaçant dans une maison religieuse, où elle est sûrement honorée, et dans plusieurs familles, qui sont fières de posséder un tel trésor. Je me réserve le doux contentement de recommencer bientôt cette propagande, et je trouve votre Revue « *Le Divin Crucifié* » si nourrissante pour mon âme que je désire connaître les conditions d'un abonnement à perpétuité... » *Sr St J.*

Desoignes. — « C'est avec joie et empressement que j'ai reçu mon titre de zélatrice et la belle *Image-Diplôme*, reproduction de la Sainte-Face de Jésus. Je voudrais avoir l'ardeur et la pureté d'un séraphin pour lui rendre encore plus d'amour et de respect. Comment voir, en effet, cette Face divine toute meurtrie, sans être en même temps ému et fortement impressionné au souvenir de ce qu'a souffert pour nous notre divin Sauveur dans sa très douloureuse Passion ; et le sentiment qu'on est en présence du vrai portrait de Notre-Seigneur ne contribue pas peu à émouvoir le cœur de celui qui la contemple. Aussi, avec quelle joie je veux en devenir l'apôtre et la zélatrice parmi mon entourage, après avoir réfléchi combien cette dévotion est agréable au Cœur de Celui qui l'a inspirée, et combien notre Saint-Père le Pape Pie X désire la voir se répandre. J'espère qu'avec le concours de votre pieuse Revue « *Le Divin Crucifié* » et la belle brochure sur la Sainte-Face, j'arriverai à faire apprécier ici cette admirable dévotion. Je sèmerai selon mon pouvoir et mes moyens, comptant sur l'action divine pour sa croissance et ses développements. »

Shanghaï. — « Je viens avec reconnaissance vous remercier de l'envoi de votre belle *Image-Diplôme* des zélateurs de la Sainte Face. J'ai fait une distribution d'images parmi nos enfants, qui les ont reçues avec grande joie ; aussi ont-elles disparu en un clin d'œil, et je viens vous prier de m'en faire un second envoi que je désire dans la langue anglaise, puisque tous nos enfants parlent anglais. J'espère donc que Notre-Seigneur sera plus aimé et mieux connu et qu'il daignera bénir mes humbles efforts. »

Frère J. R.

Singapore. — « Je suis heureux d'être inscrit parmi les zélateurs de la Sainte-Face et je vous envoie de grand cœur ma cotisation. J'y ajoute le prix de douze images du grand format et de vingt-quatre du petit. Les deux grandes images de votre dernier envoi ont été mises à la place d'honneur dans les deux églises chinoises de Singapore. Celles que je vous demande aujourd'hui sont destinées à d'autres églises de notre mission de la presqu'île malaise. J'ai traduit en malais et fait circuler parmi nos indigènes les belles prières à la Sainte-Face. » *E. J. M., miss.*

Dublin. — « Nouvelle zélatrice de la Sainte-Face, je viens vous remercier de la magnifique *Image-Diplôme* qui consacre mon nouvel apostolat. J'ai distribué quantité de petites gravures et j'ose espérer qu'elles susciteront, dans beaucoup de cœurs, des sentiments d'amour et de reconnaissance envers le divin Crucifié qui a tant aimé, que dis-je ? infiniment aimé les hommes, ses créatures, et se montre si reconnaissant pour la moindre preuve d'amour envers Lui. Puisse-t-Il bénir votre belle œuvre de diffusion de sa sainte Image, à laquelle je suis si heureuse de m'associer, et me permettre de vous faire bientôt une nouvelle commande. » *Sr M. de P.*



VARIÉTÉ



La Légende du Saint-Sépulcre [1]



Saint François d'Assise et le Waly de Jérusalem (1219)

Il est midi, le soleil tombe à plomb sur Jérusalem accablée et l'embrase de ses rayons dévorants. Tout dort dans la ville, depuis le Wâly (2) dans son divan, jusqu'au soldat dans son corps de garde et au mendiant dans la ruelle poudreuse, parmi les cailloux et les chiens.

Deux hommes, franchissant par une brèche les murs de Jérusalem tout récemment démantelés par le sultan de Damas, El-Malec el-Moaddem Eissa, et glissant silencieusement le long des rues solitaires, arrivent sans être aperçus jusque sur le parvis de la Basilique du Saint-Sépulcre. Ce sont deux pèlerins misérables, moitié moines et moitié mendiants; un capuchon recouvre leur front rasé, une ceinture de corde, soutenant leur gourde, serre leur robe de bure en haillons, une branche de palmier, dépouillée de ses feuilles, soutient leurs pas appesantis.

Le plus âgé des deux moines qui semble diriger en maître absolu l'expédition, heurte d'une main ferme à la porte toujours verrouillée du Saint-Sépulcre. La garde paresseuse qui veille sous le porche, s'arrachant aux douceurs de la sieste demande d'une voix irritée, à travers le guichet, ce que prétendent les survenants : « Vénérer le Saint-Sépulcre ! » La garde tend la main : « Neuf sequins d'or par tête ! Total : dix-huit. Payez ! » Tel était, en effet, le droit exhorbitant imposé aux pèlerins par l'avarice musulmane. Selon le beau mot de Chateaubriand, il fallait payer à Mahomet, et payer très cher, le droit d'adorer Jésus-Christ. « Nous n'avons rien, déclare nettement le plus grand des deux moines; pour l'amour de Jésus, Fils de Marie, laisse-nous entrer ! — Ah ! tu n'as rien, misérable chien, et tu viens nous réveiller ! Attends ! » Et les soldats, s'élançant de leur repaire, rouent de coups les deux moines et les entraînent devant le Wâly.

Réveillé de sa sieste et d'aussi méchante humeur que ses subordonnés, le Wâly, passant à son tribunal, écoute le rapport du chef de poste et ordonne aux moines de verser sur-le-champ la somme réclamée et de la doubler à titre d'amende. « Nous n'avons pas un dirrhem, ô Effendi, déclare le plus âgé des deux moines. Fais-nous fouiller, si tu veux, par tes gardes. Nous sommes des moines mendiants, nous ne recevons pas d'argent et n'avons que le pain que Dieu nous donne. — Et vous osez vous présenter pour entrer au Saint-Sépulcre !

---

(1) *Les Légendes du Saint-Sépulcre,* par le Comte A. COURET. Maison de la Bonne-Presse, Paris.

(2) Wâly ou gouverneur, titre de l'Émir qui administrait Jérusalem sous les sultans Ayoubites d'Égypte.

et sans doute, ce même jour, vous vous êtes glissés subrepticement dans Jérusalem sans acquitter le droit de péage à la porte de Jaffa ? — Tu l'as dit ! — Bourreau, tranche-leur la tête ! »

Son sabre à la main et ricanant d'un rire féroce, le bourreau a déjà posé la main sur la tête du moine : « Un instant, dit celui-ci. Emir, qu'est ce pour toi qu'une minute de plus ou de moins ! Ordonne d'abord à ton secrétaire de t'apporter la lettre placée sur ma poitrine, et que mes mains liées m'empêchent de te présenter moi-même ! » Surpris, le Wály donne l'ordre demandé. Le secrétaire, écartant la robe du moine, prend sur son cœur un carré de parchemin. Il le regarde et pâlit. C'est qu'un fil de soie pourpre retient les plis de la lettre, et qu'à ce fil rouge pend une bulle d'or sur laquelle on lit, en lettres arabes, le nom du très haut et très puissant prince le sultan d'Égypte et du Caire, El-Malekel-Camel ! Le Wály aussi a reconnu le cachet et la pâleur de la mort a envahi son visage : « Lis, dit-il à son secrétaire d'une voix éteinte. Et le secrétaire, à demi défaillant, lit la missive écrite en encre de carmin, et par laquelle le roi des rois et Sultan des sultans, maître des deux Égyptes, déclare prendre sous sa plus affectueuse protection, le moine François, son meilleur et plus cher ami, qui a étonné sa cour par de nombreux miracles, le recommande, ainsi que son compagnon, à son cousin le Sultan de Karac et de Damas, et à tous ses officiers ; et menace de tout son courroux et d'une vengeance exemplaire tous ceux, grands ou petits, qui oseront faire à l'un ou à l'autre la moindre injure...

Ce moine, c'est saint François d'Assise, l'ami de Dieu et de la pauvreté, le grand Thaumaturge, le grand prédicateur de l'Orient, le Père de l'Ordre séraphique, qui vient fonder une maison à Jérusalem et remplacer, autour du Saint-Sépulcre, les chevaliers vaincus et les hommes d'armes en déroute par des moines en robe de bure, toujours prêts à donner leur sang pour la défense du saint Tombeau.

« Pardonne, s'écrie le Wály, pardonne, homme de Dieu, et ne déchaîne point contre moi le formidable courroux du tout puissant sultan d'Égypte. Accepte le sorbet, toi et ton compagnon, et, en retour des injures que tu as subies, demande ce que tu veux. Prends cette bourse qui renferme cent pièces d'or. — Seigneur, répond le moine, je te l'ai dit, nous ne recevons ni or, ni argent, Ne crains rien du sultan d'Egypte. Mais, puisque tu veux bien m'offrir une grâce, écoute : Tout à l'heure, en traversant le quartier désert de Sion, j'ai aperçu auprès de l'Eglise du Cénacle, transformée hélas ! en étable, j'ai aperçu une masure abandonnée et croulante. Donne-la moi à perpétuité, à moi et à mes religieux pour toute la suite des temps. Je m'en ferai une petite demeure, où je pourrai, avec mes frères, prier Jésus, Fils de Marie, à côté du lieu où il célébra sa dernière Pâque avec ses apôtres. En retour de ce bienfait, je te recommanderai moi-même aux sultans du Caire et de Damas qui, à ma demande, te confieront, j'en ai la certitude, un gouvernement de plus haute importance. — Accordé ! » s'écrie joyeusement l'Emir, trop heureux d'en être quitte à si bon marché. « Greffier, dresse sur-le-champ l'acte de donation, que j'y appose mon cachet. Et toi, ami de Dieu, demeure en paix à Jérusalem et prends soin du Sépulcre du Fils de Marie que je confie à ta garde et t'autorise à entretenir et à parer ! »

Et c'est ainsi que, au péril de sa vie, le bon saint François, l'admirable saint qui causait avec Dieu, reçut les stigmates de Jésus-Christ et prêchait aux oiseaux, fonda la première maison franciscaine de Jérusalem, cette maison d'où est sortie cette phalange de moines héroïques qui, durant cinq cents ans, au milieu du silence de l'Europe indifférente, préserva le Saint-Sépulcre et le conserva à l'amour éploré des fidèles et des pèlerins.

Comte A. COURET.



Recommandations de Prières

Notre Saint Père le Pape. — Le triomphe de la Sainte Eglise ; la conversion de ses ennemis ; le salut des pécheurs. — Les évêques et les prêtres du monde entier. — Les œuvres sacerdotales et eucharistiques. — La diffusion de la Sainte-Face et de la Revue « Le Divin Crucifié ». — Les zélateurs de la Sainte-Face ; leurs intentions, leur apostolat. — Les parents décédés des zélateurs de la Sainte-Face et de nos abonnés. — Les catholiques de France ; les écoles et l'enseignement chrétien. — Le rétablissement d'un père de famille. — Les intérêts spirituels et temporels d'une famille religieuse. — L'établissement d'écoles catholiques en Extrême-Orient — Une église fréquemment visitée comme monument historique, mais où Jésus-Eucharistie n'a point d'adorateurs. — Une paroisse privée de son desservant pendant deux mois. — Le bon succès d'une mission. — La conversion de trois pécheurs endurcis. — L'établissement d'une nouvelle paroisse dont l'église est dédiée au Sacré-Cœur. — La conversion de deux jeunes gens causant à leurs familles de grandes inquiétudes. — La vocation sacerdotale d'un jeune homme. — La grâce d'une bonne mort pour une jeune fille dangereusement malade et pleine d'illusions. — La conversion d'un père de famille, le salut de ses enfants. — Le succès de trois maisons de commerce. — Les intérêts religieux et l'avenir d'une famille. — — L'union dans un jeune ménage. — L'avenir d'une jeune fille. — La sanctification et la santé d'un jeune religieux très éprouvé. — Les maîtresses, les élèves et les œuvres d'une maison religieuse d'éducation. — Deux religieuses gravement malades. — Une paroisse et son pasteur. — Deux jeunes gens très exposés. — La mère et la sœur très éprouvées d'une de nos zélatrices. — L'union entre un père et ses enfants — Une jeune famille déjà nombreuse. — Un voyage à Lourdes. — Une zélatrice très souffrante. — La vue compromise d'une zélatrice. — Les nombreuses intentions de nos zélateurs et de nos abonnés, ainsi que toutes les diverses intentions qui nous ont été recommandées par correspondance.

Seigneur, ne détournez pas votre Face de votre serviteur : l'affliction me presse, hâtez-vous de me secourir ! (Ps.)



PRIONS POUR NOS MORTS

S. Em. le Cardinal Vivès y Tuto, dévot à la Sainte-Face et ami du « *Divin Crucifié* ». — Les Evêques et les Prêtres décédés dans le courant du mois d'août. — La sœur d'une de nos zélatrices subitement décédée. — Le père d'une zélatrice. — Mlle Franceline Chappaz, zélatrice dévouée à la Sainte-Face.

Pie Jesu Domine, dona eis requiem.

Le Gérant : E. DERENNE.

LA CHAPELLE-MONTLIGEON (ORNE). — IMP. DE MONTLIGEON. — 5704-9-13.

3e ANNÉE N° 11 NOVEMBRE 1913

LE DIVIN CRUCIFIÉ

Revue de la Sainte-Face



SOMMAIRE :



Pensée directrice pour le mois



Le Souvenir des Trépassés.

La Justice et la Sainteté de Dieu exigent que les Élus aient expié toutes leurs fautes, ou en ce monde, ou en l'autre, avant de recevoir la récompense éternelle. « Rien de souillé, dit l'Écriture, n'entrera dans le Royaume des cieux. » (Apoc., *21, 27.*)

Mais, en nous certifiant l'existence des expiations d'outre-tombe ou du Purgatoire, *la Foi nous apprend aussi qu'il est en notre pouvoir de soulager et de délivrer les âmes qui y sont détenues. Le moyen le plus efficace est évidemment la célébration du Saint-Sacrifice de la Messe, où Notre-Seigneur Jésus-Christ Lui-Même satisfait à son Père pour tous les péchés des hommes.*

*Ne manquons donc pas, durant ce mois de novembre, de faire dire des Messes pour nos chers défunts, et pensons, d'une manière particulière, à l'*Eglise souffrante *qui réclame nos suffrages. Assurons-les lui sous forme de prières, chemins de croix, mortifications, sacrifices, toutes choses qui nous valent des mérites et des* indulgences *que nous pouvons appliquer aux chères âmes du Purgatoire toutes arrosées du Sang de Jésus-Christ.*

La Passion de N.-S. Jésus-Christ en action

XIV

SUR LE CHEMIN DU CALVAIRE

Le lugubre cortège qui conduisait Jésus à la mort s'était mis en marche. Parti du Prétoire de Pilate, il avait un peu plus de six cents mètres à franchir pour arriver au Golgotha, le lieu de l'exécution, situé en dehors de la ville.

Le Golgotha, appelé, de l'hébreu, en latin et en français, « Calvaire », était un monticule qui s'élevait près des murs de l'ancienne Jérusalem, au nord du mont Sion. La loi romaine, comme la coutume juive, plaçait le théâtre des exécutions capitales en dehors des villes, mais dans un endroit fréquenté, afin qu'elles eussent une publicité exemplaire. Le Golgotha se trouvait en face de la « Porte judiciaire », où aboutissaient les routes de Damas, de Joppé et de Gaza. C'était un lieu favorable.

La piété des siècles a donné le nom de « voie douloureuse » à la route qu'il y avait à parcourir du Prétoire du gouverneur romain à la place du Golgotha. Il fallait descendre d'abord à travers des rues tortueuses, comme celles de toutes les villes d'Orient, puis remonter de l'autre côté, au milieu des habitations serrées, les pentes raides aboutissant à l'enceinte et sortir de la ville pour gagner, en montant encore, le tertre du Golgotha. La route était difficile, abrupte.

A la sortie du Prétoire, la foule qui avait assisté au procès, se tenait massée pour voir passer le condamné. A sa vue s'exhalèrent les injures et les imprécations qui devaient accompagner la divine victime jusqu'au lieu du supplice. Le cortège suivit exprès les rues les plus populeuses. C'était, par raffinement de rigueur ou par manière de leçon, l'habitude d'en agir ainsi, chez les Romains, avec les condamnés. « Toutes les fois, disait le rhéteur et moraliste Quintilien, que nous exécutons des criminels, nous choisissons les rues les plus fréquentées, où un grand nombre de spectateurs puissent voir le supplice et en être saisis de terreur (1). »

On peut suivre encore à peu près aujourd'hui le tracé de la voie douloureuse. Quelques points de repère établis par la tradition permettent de s'y retrouver, malgré les changements apportés par le temps dans le niveau du sol et la topographie de la nouvelle

(1) *Decl.*, 274,

ville de Jérusalem. C'est à quelques mètres du coin de rue où Jésus venait de tomber, pour la première fois, sous le poids de sa croix, à l'entrée d'une ruelle étroite dévalant, par des détours, de la citadelle Antonia où était établi le Prétoire, que la tradition place le lieu de la rencontre de Jésus et de sa mère. Marie avait voulu s'unir au sacrifice de son divin Fils. N'ayant pu, sans doute, s'approcher de lui, à cause de la foule, au sortir du Prétoire, elle avait pris, avec les autres femmes qui l'accompagnaient, un chemin détourné pour se trouver sur son passage.

Les Évangiles, toujours si réservés à l'égard de la Vierge, Mère du Sauveur, n'ont pas noté cette circonstance si touchante, laissant à la piété des fidèles du Christ à se représenter cette scène inénarrable de la rencontre de la Mère de douleur et du Fils, tout meurtri et ensanglanté, sur le chemin du Calvaire.

Le récit évangélique ne mentionne pas non plus l'acte de la pieuse femme, dont la tradition a conservé le souvenir sous le nom de Véronique. En remontant la pente qui conduisait à la Porte judiciaire, Jésus, épuisé, haletant, s'était laissé choir la face contre terre. Pendant que les soldats le relevaient brutalement à coups de javeline et de lanières de cuir, la pieuse femme qui attendait devant la porte de sa maison le passage du sinistre cortège, s'était empressée auprès de la douce victime avec un linge pour lui essuyer le visage, tout souillé de sang et de boue. Et sur le linge charitable, la face du divin Sauveur s'était miraculeusement imprimée.

Frappé et tiré par les soldats, Jésus, dans un nouvel effort, s'était relevé sous le fardeau de sa croix, mais pour retomber encore. Tout défaillait en lui. Depuis la veille, il n'avait pris ni nourriture ni repos ; il avait subi les angoisses de l'agonie jusqu'à la sueur de sang; il avait passé la nuit et la matinée en trajets ininterrompus du Cénacle à Gethsémani, de Gethsémani à la maison d'Anne, de la maison d'Anne à celle de Caïphe, de la maison de Caïphe au Prétoire de Pilate, du Prétoire de Pilate au palais d'Hérode et de là, de nouveau, au Prétoire et du Prétoire au Calvaire, marchant presque nu-pieds, avec de simples sandales, sur des chemins pierreux ou des rues raboteuses, garrotté, malmené, n'ayant même pas la liberté de ses mouvements ; il avait enduré l'horrible supplice de la flagellation, qui avait fait de sa chair comme une peau de lépreux, selon le mot du prophète, et, avec cela, les coups et les soufflets de la soldatesque, les cruelles meurtrissures de la couronne d'épines, les injures et les vociférations d'une foule acharnée contre lui, les outrages et les blasphèmes des Princes des Prêtres et des Scribes qui accompagnaient le cortège et excitaient la fureur de la populace.

Jésus s'était traîné jusqu'à la Porte judiciaire, à bout de forces.

Ses ennemis, les auteurs de sa condamnation pouvaient craindre qu'il n'expirât en route avant d'arriver au Golgotha, en les privant ainsi de la satisfaction de le voir mourir ignominieusement sur la croix. Il était d'ailleurs évident que le condamné ne pourrait pas porter plus loin l'instrument de son supplice. En sortant de la ville, le cortège rencontra alors un certain Simon, de Cyrène, qui passait par là, revenant de sa maison des champs. Le centurion le requit pour porter la croix derrière Jésus.

L'Évangile relate cet incident de haute signification. Les bras ne manquaient pas sur le passage, ou à la suite du cortège, pour aider le condamné à porter son fardeau ; mais les assistants étaient des Juifs et l'officier romain pouvait craindre d'exciter parmi eux un mouvement populaire, s'il eût contraint quelqu'un de leurs compatriotes à subir l'affront public d'une corvée infamante. Un étranger se trouva là à propos. Simon était de Cyrène, la capitale de la Lybie. Il était établi à Jérusalem et avait maison de ville et maison des champs. Ce devait être un assez riche particulier. On le reconnut pour étranger à son teint. Natif de la Lybie, Simon appartenait à la race noire. C'était peut-être le même Simon dont il est question dans les *Actes des Apôtres,* sous le nom de Simon le Nègre (1) ; mais sûrement, depuis la mort de Jésus, touché par la grâce, il s'était converti au christianisme avec sa famille ; et ses deux fils, Alexandre et Rufus, nommés dans l'Évangile, devinrent évêques et prédicateurs de la foi chrétienne.

C'est, assurément, par une disposition providentielle que Simon le Cyrénéen s'est trouvé sur le passage de Jésus. Dans son infinie miséricorde, le divin Sauveur, en associant un enfant de Cham à sa croix, à sa passion, a voulu montrer que la rédemption était aussi bien pour les fils de la race, maudite depuis Noé, que pour les descendants de Sem et de Japhet ; elle devait embrasser l'universalité du genre humain, selon le mot de saint Paul : *Christus pro omnibus mortuus est.*

Jésus, relevé et ranimé par le secours d'en haut, avait repris sa croix, que Simon soulevait derrière pour empêcher qu'elle ne pesât aussi lourdement sur ses épaules et ne meurtrît aussi cruellement ses chairs, en traînant par terre avec des soubresauts continuels.

Des femmes, celles sans doute qui accompagnaient la Mère du Sauveur et d'autres qui s'étaient jointes à elles, l'avaient précédé dans la montée du Calvaire. Là aussi s'était massée une foule avide d'assister de plus près au spectacle du crucifiement.

A la vue de l'homme de douleur, meurtri, ensanglanté, accablé sous la croix, qu'on poussait à coups de piques et de fouets au

(1) XIII, 1.

gibet, des cris déchirants, des lamentations lugubres s'élevèrent du groupe de ces saintes femmes. Elles pleuraient sur leur Jésus. Mais lui, dans un suprême effort, se redressant vers elles pour leur parler : « Filles de Jérusalem, leur dit-il, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et vos enfants. Car ils viennent ces jours où l'on dira : Heureuses les femmes stériles ! Heureux les seins qui n'ont point enfanté ! Heureuses les mamelles qui n'ont point allaité ! Alors, on criera aux montagnes : tombez sur nous ! aux collines : couvrez-nous ! » Et, parlant pour la dernière fois en paraboles en se servant d'une locution juive, il ajouta pour se faire comprendre : « Car, si l'on traite ainsi le bois vert, que sera-ce du bois sec ? »

Jésus annonçait ainsi aux femmes de Jérusalem et à tous ceux qui l'entendaient le châtiment à venir du crime épouvantable qui allait se commettre en sa personne. Oubliant ses propres douleurs et voyant d'avance les horreurs de la guerre et du siège où Jérusalem devait succomber, il disait aux femmes fidèles de ne plus pleurer sur lui, pour pleurer avec elles sur les maux horribles réservés aux Juifs déicides. Et ce crime, il le faisait comprendre dans une suprême leçon, en empruntant au langage révélé de la Bible une de ses plus vives images. C'était lui le bois vert, « l'arbre toujours vert, symbole de la vertu, de la justice dans sa vivante intégrité, cet arbre planté sur le bord des eaux, dont lui, le Saint, le Juste est l'exemplaire parfait. » Et c'est ce bois sacré et vivifiant que les mains sacrilèges des Juifs allaient ignominieusement faire mourir. Mais, alors, comment la justice divine ne traiterait-elle pas le vil bois sec qu'ils étaient eux-mêmes ?

Le châtiment, en effet, et le plus sévère qui eût jamais frappé les hommes, était proche, mais il fallait auparavant que le crime s'accomplît pour la rédemption du monde.

Arthur Loth.



L'amour transforme toutes choses

O Jésus, chargé de la croix, sans résistance et silencieux, par amour, sous l'accablement d'un tel fardeau, apprenez-moi, quand l'heure viendra de souffrir, apprenez-moi le courage chrétien, la sagesse qui mesure les plaintes et ne donne rien à de vains murmures. Donnez-moi plus que cela, ô Jésus, donnez-moi l'amour, l'amour qui a ses secrets, l'amour qni transtorme toutes choses et jusqu'à la mort même, et surtout la mort ! Que l'exemple de votre force résignée me soutienne dans le moment des douloureuses étreintes, et que, si le corps ploie, l'âme demeure avec foi dans la ferme assurance de ses résolutions et dans l'acceptation de son sacrifice.

Abbé Perreyve.

La Sainte-Face de Notre-Seigneur Jésus-Christ

d'après le Saint-Suaire de Joseph d'Arimathie vénéré à Turin

PREMIÈRE PARTIE

Le Suaire de Joseph d'Arimathie vénéré à Turin

CHAPITRE DOUZIÈME

Examen scientifique du Saint-Suaire (*suite*).

Aux témoignages des personnages notables qui, durant le cours des siècles, ont affirmé l'authenticité du Saint-Suaire, il convient d'ajouter le témoignage le plus rapproché de nous, qui fut si éclatant, et dont le retentissement fut énorme dans le monde savant. Nous voulons parler du rapport présenté par M. le professeur Yves Delage, devant l'Académie des Sciences, le 21 avril 1902, sur les travaux de M. le Dr Paul Vignon intéressant le Saint-Suaire.

Le nœud du débat étant d'établir que les images du Suaire ne sont pas une œuvre picturale, l'avis de M. Delage, résultant de l'enquête de la Sorbonne, est de premier ordre dans la question.

Après avoir démontré l'invraisemblance absolue de l'hypothèse d'un peintre du XIVe siècle peignant en *négatif* la figure du Suaire (1), il montre qu'elle n'a pu davantage être peinte en *positif*.

« L'idée que l'image aurait pu être peinte en positif et aurait viré au négatif, comme il en a été pour certaines peintures sur toile ou certaines fresques, est contredite, entre autres, par le fait que l'image est monochrome et n'a pu, par conséquent, subir deux modifications inverses des clairs en ombres et des ombres en clairs.

« 2° L'image résulte d'une juxtaposition de teintes dégradées, sans une ligne arrêtée, sans un trait d'esquisse, à la manière d'une photographie mal au point, procédé absolument étranger aux conceptions artistiques du XIVe siècle.

« 3° L'image est d'un réalisme extrême, impeccable, sans une défaillance, sans un oubli : elle ne tient qu'imparfaitement compte de la tradition, ne cède rien à la schématisation, rien à la convention, caractères qui ne se trouvent dans aucune des productions iconographiques de notre époque, ni, à un degré aussi absolu, dans celles d'aucune époque. »

Je rappelle ici, pour abréger, sans m'astreindre à reproduire exactement ma note :

a) Les gouttes de sang, qui ne sont point en larmes bataviques,

(1) Voir l'article du *Divin Crucifié* de septembre 1913.

s'écoulant immédiatement de la blessure, en particulier celle du front, d'un réalisme si frappant, celles de l'avant-bras, séparées par un intervalle de la plaie du poignet.

b) Les marques de la flagellation, en haltère, telles que pouvaient les faire un *flagrum* à lanières armées de petites masses lourdes et dures, de même forme, analogues à celles qu'on possède dans certains musées archéologiques. Il serait curieux de savoir si les gens du XIVᵉ siècle connaissaient cette structure du *flagrum* ; et s'ils ne la connaissaient pas, il y a là une preuve de plus. Et la convergence de ces marques, descendantes sur le dos, transversales sur les cuisses, ascendantes sur les mollets, vers un point où pouvait être la main du bourreau ! Un faussaire ne songe pas à tout cela. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à examiner les tableaux de l'époque, dont les auteurs, cependant, avaient un égal souci de représenter la vérité.

c) Les fesses, et peut-être la région génitale, nues (1), ce qui eût été considéré comme une haute inconvenance. L'évêque ou le prieur qui eût commandé le linceul à l'artiste, moine ou laïque, n'eût pas manqué d'exiger qu'il ajoutât le *perisonna* entourant le bassin ; car il faut se placer à l'époque où eût été faite la fraude : le linceul, destiné à échauffer le zèle des fidèles, ne devait pas en même temps choquer leurs sentiments, les scandaliser. La chose est si vraie que, sur certaines copies, le *perisonna* a été rajouté.

d) Les mains, percées au carpe et non au métacarpe, conformément aux nécessités anatomiques et contrairement à la tradition.

e) La plaie au flanc gauche et non à droite, par suite du retournement de l'image.

f) Le caractère du dégradé, exactement conforme à ce qui résulterait du mode de formation que j'invoquerai plus loin et fort différent de ce à quoi un artiste eût songé, etc., etc.

« De ces raisons et de bien d'autres que ce n'est pas ici le lieu de détailler, résulte la conviction que l'image du linceul n'est pas une peinture faite par la main d'nn homme, mais qu'elle a été obtenue par un phénomène physico-chimique. Et la question scientifique qui se pose est celle-ci : Comment un cadavre peut-il donner, sur le linceul qui le recouvre, une image reproduisant ses formes avec le détail des traits du visage (2) ? »

Tel est le langage des savants, et les moins suspects de partialité en faveur du Saint-Suaire, puisque M. Delage est libre-penseur...

Que disent les artistes ?

Au point de vue esthétique, comme au point de vue scientifique, il paraît inadmissible que le Saint-Suaire, dans l'hypothèse où il aurait était peint en *positif* et aurait viré ensuite extraordinairement en *négatif,* soit une œuvre picturale. Un critique com-

---

(1) Un examen très approfondi du Saint-Suaire, à l'aide du microscope, permet de voir que les parties génitales étaient cachées par les mains croisées l'une sur l'autre.

(2) *Revue Scientifique,* 31 mai 1902.

pétent et rendant compte de l'enquête de la Sorbonne, écrivait dans *Le Figaro* (1) :

« L'empreinte qui existe sur le Saint-Suaire est-elle une image picturale ? Les savants ont presque unanimement répondu : « Non ! » Voyons ce que répondent les artistes.

« Plusieurs d'entre eux, de tout premier ordre : peintres, sculpteurs, dessinateurs, de nombreuses personnes qui connaissent à fond l'histoire de la peinture — car elles en font une étude quotidienne — et dont l'opinion fait loi, ont, à maintes reprises et après un examen minutieux, émis l'avis formel que l'image visible sur le Saint-Suaire ne saurait être une œuvre picturale.

« Elles déclarent que le rendu de la tête est infiniment supérieur à tout ce que l'on faisait au XIVe et même au XVe siècle. L'une d'elles a déclaré, devant témoins, que cette tête supposait « au moins la science et la puissance d'expression d'un Léonard de Vinci ».

« Quant au corps, l'anatomie en est si parfaite, qu'un autre artiste la considère comme l'équivalent d'un moulage sur nature. Or, on sait avec quelle gaucherie et souvent quelle fantaisie le corps humain était traité aux époques ci-dessus.

« Comment, en présence d'affirmations aussi nettes, aussi autorisées, pourrait-on continuer à soutenir la thèse d'une œuvre picturale ?

« Il a été fait, au cours des siècles précédents, d'assez nombreuses copies de l'image visible sur le Saint-Suaire de Turin. Qu'on les considère sans parti pris. Elles dénotent, de la part de leurs auteurs, une incapacité absolue de saisir la valeur esthétique et scientique du document qu'ils avaient sous les yeux. Le modèle était admirable. Les copies sont parfois — le mot n'est pas trop fort — de véritable caricatures. Eh quoi ! on ne pouvait même pas copier, et l'on aurait pu inventer ? L'hypothèse est inadmissible. Le Saint-Suaire de Turin reste un document unique, que la nature a fait et que la main de l'homme, a été incapable de reproduire. »

Ce jugement ne sera contredit par aucun de ceux qui, ayant étudié de près l'admirable figure du Saint-Suaire, ont pu constater, avec tous les connaisseurs, qu'elle réalise la plus grande beauté d'expression, en même temps que la plus grande perfection des formes.

C'est le jugement de Paul Dubois, le grand statuaire et peintre qui a dit, en parlant de la double empreinte du Saint-Suaire : « *C'est la nature même :* le corps est parfait ; il n'y a pas un défaut anatomique (2). »

(*A suivre.*)

Emmanuel FAURE.

(1) *Le Figaro*, 22 juin 1902.
(2) Lettre de M. Vignon.

LES FÊTES CONSTANTINIENNES A ROME

Nombreux Pèlerinages.


E mois de septembre a été celui des pèlerinages. Ils ont été nombreux et incessants. Ils sont venus de partout, amenant des foules pieuses avides de visiter les saintes basiliques, de gagner la précieuse indulgence du jubilé et de recevoir la bénédiction du Saint-Père.

La seule énumération de ces pèlerinages avec les chiffres des fidèles qui y ont participé est d'une singulière éloquence.

Parme : 1.500; Milan : 1.300; Plaisance : 300; Ceneda : 460; les Gymnastes catholiques internationaux : 6.000; de la Moravie : 400; Veroli : 1.200; Ischia : 300; Fiesole : 800; Venise : 1.600; Congrès des Prêtres-Adorateurs italiens : 2.500; Congrès des Espérantistes : 900; les Belges : 800; Arezzo et Montepulciano : 950; Cerretto Sannita : 350; Cremone : 480; 26e Pèlerinage des Ouvriers français : 360; Les Siciliens : 1.500; Turin : 580; les Directeurs du Tiers-Ordre Franciscain : 380; Fráscati : 700; Modène : 600; Verona et Rovigo : 490; Crema : 150; Reggio Emilia : 1.300; des Marches : 1.400; de la Sardaigne : 1.100; Calvi et Teano : 600; Castellamare : 280; le Brésil : 100; Padoue : 1.180; les Espagnols : 450; la Jeunesse catholique italienne : 3.500; Montepulciano : 450; Alsaciens : 250; Viterbe : 460; Pèlerinage ouvrier de la Ligurie : 560; Pèlerinage national français : 300; La Jeunesse catholique de France : 1.300; Sienne : 650; Pèlerinage ouvrier de Berlin : 550; Salerno-Lucano : 600. C'est donc un total de 39.600 pèlerins pour le mois de septembre. Ce n'est pas exagérer que d'ajouter à ce chiffre 12 à 15 mille pèlerins isolés. Le mois d'octobre promet d'être aussi bien rempli. Ce jubilé constantinien aura produit un bien considérable dans les âmes.

Les Gymnastes catholiques (6-10 septembre).

C'est au nombre de *six mille* qu'ils sont accourus à Rome de toutes les nations de l'Europe et même de l'Amérique. Ils sont venus brillants de jeunesse et de force, pleins d'ardeur et de foi, visiter le successeur de saint Pierre, s'incliner sous sa main bénissante, affirmer leurs croyances dans les sanctuaires de la Ville Eternelle, s'agenouiller à la Table Sainte, gagner la grande indulgence et ensuite concourir en des luttes fraternelles et pacifiques pour cueillir des lauriers et des palmes. Le dimanche, 7 septembre, leur assemblée à Saint-Jean de Latran fut vraiment impressionnante. Après la sainte Messe et une Communion générale qui épuisa plusieurs ciboires, Mgr La Fontaine leur adressa une allocution remplie des plus excellents conseils :

« L'Esprit-Saint loue la beauté et la force de la jeunesse qui met son espoir en Dieu (*Prov.*, xx, 29). Vos exercices de gymnastique, vos brillants concours feront l'admiration de ceux qui en seront les témoins ;

mais les anges et les hommes doivent aussi contempler votre vaillance dans les combats de la vertu et de la foi. Vous remporterez des victoires, si vous savez vous armer de la prière, vous nourrir assidûment du Pain des forts, rester fils obéissants de l'Eglise toujours attachés par le cœur au Souverain Pontife. »

Un cortège magnifique devait se dérouler de Saint-Jean de Latran à Saint-Pierre, bannières au vent, fanfares retentissantes. La sûreté publique s'émut, le défilé fut interdit. Les gymnastes, par petits groupes, durent suivre des rues diverses. Mal protégés par une police insuffisante ou... complice, ils furent assaillis et insultés en plusieurs endroits par les sectaires de la « *Giordano Bruno* ». C'est ainsi que la Rome nouvelle, la Rome de la Lumière et de la Liberté entend l'hospitalité... et l'exerce envers les catholiques du monde entier qui viennent pacifiquement s'agenouiller devant le Père de la famille chrétienne et le vénérer dans sa prison du Vatican...

Quel enthousiasme ! quelles acclamations ! quelles émotions quand il parut, le Vieillard blanc, à la *Loggia* de la cour Saint-Damase et bénit ces six milles jeunes gens enfin réunis à ses pieds ! Les bannières s'inclinaient, les fanfares retentissaient, les bérets volaient en l'air, les mains applaudissaient et toutes les âmes se fondaient en un même cri d'amour : Vive Pie X !

Congrès des Prêtres-Adorateurs italiens (9-11 septembre).

Deux mille cinq cents Prêtres-Adorateurs italiens se réunissant à Rome pour acclamer l'Eucharistie, s'édifier fraternellement par des cérémonies splendides et des conférences pratiques : c'était une grande idée. Elle a été admirablement réalisée.

Mardi, le 9 septembre, à 5 heures, première réunion à Saint-Jean de Latran. Plus de mille prêtres revêtus du surplis remplissent le grand chœur, présidés par 40 évêques et 2 cardinaux : les Eminentissimes Ferrata et Cavallari. Chant unanime du *Veni Creator*. Discours de Mgr La Fontaine, Président effectif du Congrès, sur le Saint-Sacrement et le prêtre et sur les souvenirs eucharistiques de la basilique papale. Impressionnante procession du Très Saint-Sacrement sortant par la nef latérale, traversant la cour du Palais, se déroulant sur la place et rentrant par la porte principale et la grande nef de la basilique. Triple bénédiction à l'autel papal. Consécration unanime de tous les prêtres à Jésus-Eucharistie.

Les 10 et 11 septembre, double assemblée chaque jour dans la Basilique des XII Apôtres disposée en salle de Congrès. Au grand chœur des sièges pour les cardinaux et les évêques, dans la nef deux mille prêtres prennent place. Sur un velum de drap d'or qui couvre l'abside se détache une Hostie rayonnante avec la chère devise : *Adveniat Regnum Tuum Eucharisticum !*

Les discours, les rapports, les délibérations ont été très édifiants, très intéressants, très pratiques, souvent très éloquents. Les deux mille cinq cents prêtres qui y ont pris part en ont été édifiés, réchauffés, embrasés. Ils sont partis de là, comme d'un nouveau Cénacle, l'âme ardente, pleine de généreuses résolutions, pour s'en aller par toutes

les parties de la chrétienne Italie, répandre de mieux en mieux ce « feu que Jésus est venu allumer sur la terre » et dont le foyer est au Tabernacle. Ils s'efforceront, en semant plus abondamment l'Eucharistie dans les âmes, de réaliser cette belle parole du P. Eymard qui doit être le programme de tout prêtre catholique : « Oh ! que je voudrais faire sur la terre le beau règne d'amour de Notre-Seigneur ! »

Le P. Eymard ! avec quelle éloquence, quelle doctrine, quelle poésie en a parlé le Cardinal Maffi dans le panégyrique qu'il en a fait à la dernière séance et qui fut si souvent interrompu par les plus enthousiastes applaudissements !

Le même soir à 3 heures, entourée de mille cierges ardents, l'Hostie sainte était exposée à l'autel papal, à Saint-Pierre, sous la coupole de de Michel-Ange. Deux mille prêtres revêtus du surplis, cinquante-deux évêques et six cardinaux la chantaient et l'adoraient. En un langage de flamme, Mgr Bignami, archevêque de Syracuse, exhortait cette vénérable assemblée et prêchait *l'heure solennelle d'adoration par les quatre fins du Sacrifice.* C'était là première fois qu'une cérémonie de ce genre, caractéristique chez les Pères du Saint-Sacrement, se célébrait dans le temple le plus auguste de l'univers. Puis ce fut la procession eucharistique à travers les vastes nefs et sous le grand portique, la bénédiction donnée par l'Eminentissime Rampolla et le chant vibrant du *Te Deum* exécuté par ces milliers de voix sacerdotales autour de l'Hostie triomphante.

En voyant se dérouler cette majestueuse procession je me souvins qu'au début de 1858 un humble prêtre avait parcouru le même chemin *sur ses genoux.* Devant la statue de saint Pierre, il avait dit : « *Permettez enfin que votre Maître passe devant vous !* » A l'autel du Saint-Sacrement : « *C'est à Vous, Seigneur, de vous faire approuver.* » A la *Confession,* il avait dit encore au Prince des Apôtres : « *Je viens vous demander l'approbation de votre Maître.* »

Après 55 ans, ces prières et ces vœux du vénérable Eymard recevaient leur complète réalisation : Jésus-Eucharistie, escorté d'un royal cortège, passait en triomphe devant son premier Disciple.

A peine l'imposante cérémonie prenait-elle fin à Saint-Pierre que l'assemblée sacerdotale se transportait au Vatican pour recevoir la bénédiction du Saint-Père. Ce n'est pas quitter Jésus que d'aller à son Vicaire. L'Eucharistie est Jésus qui se cache et qui se tait ; en un autre sens, le Pape est Jésus qui parle et qui se montre.

En recevant ensemble les cardinaux et les évêques qui avaient honoré le Congrès de leur présence, Pie X les encouragea à développer de toutes leurs forces la dévotion au Saint-Sacrement. « C'est la plus noble de toutes, leur dit-il, puisqu'on y adore directement Dieu lui-même ; c'est la plus profitable aussi, puisqu'on s'y unit à l'Auteur de la grâce ; c'est la plus suave, car l'âme qui a communié peut se dire : « *Dilectus meus mihi et ego illi :* Mon bien-Aimé est à moi et je suis à lui. » Vous ne sauriez donc trop insister sur cette dévotion primordiale : Recommandez la communion fréquente, appelez à la Sainte Table les petits enfants... »

La Jeunesse Catholique italienne (11-14 septembre).

Guidés par leurs aumôniers et leurs présidents, 3.500 jeunes gens sont venus gagner l'indulgence jubilaire et faire hommage de leur dévouement et de leur foi au Souverain Pontife. Ils ont eu des réunions importantes, entendu d'excellents discours, multiplié leurs visites aux différents sanctuaires et édifié partout par leur excellente tenue.

L'une des plus belles cérémonies qui a marqué ce nombreux et vivant pèlerinage a été l'heure d'adoration solennelle devant le Saint-Sacrement exposé à l'*Ara Cœli*.

Mgr Pini rapprocha, dans une ardente allocution, les pensées éveillées par le pèlerinage du matin aux catacombes de Saint-Calixte, de celles que provoquait la glorification de l'Hostie sur le Capitole. Une imposante procession termina la soirée. Mgr Tedeschini, secrétaire des Brefs et assistant ecclésiastique de la Jeunesse italienne, portait le Saint-Sacrement.

La cérémonie fut terminée vers 10 heures du soir. Les jeunes gens chantaient, en quittant l'église, le cantique « *Noi vogliam Dio* ».

Très imposante aussi fut l'assemblée générale dans la cour centrale du palais de la Chancellerie et la cérémonie de clôture à Saint-Pierre.

Le 20 septembre à la « Porta Pia ».

Jour de tristesse et de deuil pour toutes les âmes catholiques et vraiment *romaines*. Dans plusieurs communautés le Saint-Sacrement est exposé et le chant du *Parce, Domine* et du *Miserere* retentit sous les voûtes saintes.

Des manifestes multiples avaient invité le peuple de Rome à participer au cortège sacrilège qui se rend chaque année à la *Porta Pia*. L'une de ces affiches portait la signature du « juif Nathan », l'autre de « Ferrari » grand-maître de la maçonnerie, une troisième adressée aux « garibaldiens. » En vérité, le cortège ne réunit pas trois cents personnes. L'Association « Giordano Bruno » y *brillait* avec ses noirs étendards et ses grotesques adeptes qui ont pu crier impunément aux oreilles d'une police complaisante « A bas le Vatican ! Vive Ferrer ! A bas la « Giuventu Cattolica » ! A bas les gymnastes catholiques ! »

Dans son discours à la *Porta Pia*, Nathan trouva le moyen d'insulter à la mémoire de Pie IX, de se moquer des cardinaux et d'invectiver les gymnastes catholiques. L'*Osservatore Romano*, dans un remarquable article de M. Angelini, stigmatise comme il convient ces inconvenants et grossiers propos et conclut : « Le fait reste acquis que, dans la Rome catholique, dans la Rome papale, le premier magistrat puisse s'étonner et se scandaliser que l'on parcoure impunément les rues de la Ville Eternelle, non pour lancer des injures au Vicaire de Jésus-Christ, mais pour faire un simple acte d'hommage à sa dignité. Voici de quelle étrange manière se respecte ici la liberté du Chef du catholicisme ; et cette liberté, une loi de l'Etat affirme cependant au monde qu'elle est garantie !... »

Le dimanche, 21 septembre, huit mille fidèles se pressaient dans la

cour Saint-Damase, acclamaient Pie X, recevaient son auguste bénédiction et s'efforçaient de consoler filialement son grand cœur.

La Jeunesse Catholique française (21-28 septembre).

Au nombre de 1.300, admirablement disciplinés, ayant à leur tête leurs chers présidents, M. Gerlier et M. Souriac, leur aumônier général M. l'abbé Corbillier, ces aimables jeunes gens ont dignement représenté leur Association et la France entière à Rome pendant leur fécond pèlerinage.

Rien de plus réconfortant, de plus touchant que de les accompagner dans les saintes basiliques, de les entendre chanter le *Credo* des ancêtres, et surtout de les voir s'approcher par centaines chaque matin de la sainte Commuunion.

Le mardi matin, 23 septembre, ils ont entendu la messe à Saint-Pierre, célébrée pour eux par S. Em. le Cardinal Vincent Vannutelli. Le lendemain, c'était au tombeau de sainte Cécile qu'ils assistaient au divin Sacrifice offert par Mgr Odelin et recevaient de nouveau le Pain des forts. Le jeudi, cent drapeaux de la Jeunesse Catholique encadraient des couleurs françaises l'autel de Saint Louis de Gonzague dans l'église de Saint-Ignace. Tout le vaste transsept était occupé par des rangs serrés de jeunes gens dont la voix ardente chantait : « *Nous voulons Dieu* », et qui répétèrent, après l'Elévation, les formules de la Consécration au Sacré-Cœur lue par M. l'abbé Corbillier. A l'Evangile le Cardinal Billot, qui célébrait la messe pour eux, leur adressa une magnifique et pénétrante allocution *sur les devoirs actuels de la Jeunesse Catholique.* Pendant longtemps, le pieux Cardinal distribua la sainte Communion à ces fervents jeunes gens.

Le soir même, ils étaient reçus par le Saint-Père en même temps que le pèlerinage national français. Ce fut une émouvante audience pendant laquelle Pie X bénit avec effusion cette ardente jeunesse qui l'acclamait, ces nombreux pèlerins agenouillés et jusqu'à ces drapeaux français qui déployaient leurs trois couleurs aux feux du soleil couchant. On a fait remarquer que le Saint-Père s'est arrêté beaucoup plus longtemps que de coutume à la *Loggia*, souriant aux démonstrations enthousiastes de ses jeunes fils et prêtant une oreille attentive au chant enlevant de l'*Etendard*, cantate populaire en l'honneur de la Bienheureuse Jeanne d'Arc.

Une bonne réponse.

Hier, le 29 septembre, trois paysannes du pèlerinage de Salerne venaient de prendre place dans un tramway déjà rempli. — « Ce sont, sans doute, encore des pèlerines du Vatican, » dit, en se moquant, un jeune monsieur. — « Oui, répondit avec dignité l'une des trois, nous sommes des pèlerines venues pour gagner le jubilé et pour voir notre Saint Père le Pape de Rome, comme il en vient tant cette année pour profiter des Indulgences et recevoir la Bénédiction du Pape de Rome. » On applaudit la pèlerine et le *brave monsieur* se hâta de descendre au premier arrêt.

30 Septembre 1913. F. B. DES R.

SAVOIR SOUFFRIR

ESPÉRANCES ET CONSOLATIONS

I

LE PROBLÈME DE LA DOULEUR

VI. — Ses richesses et ses bienfaits


C'EST jusqu'aux sommets de la sainteté que nous fait atteindre la douleur chrétienne. Depuis le péché, la douleur et la sainteté sont deux sœurs inséparables. Les souffrances et la grâce divine coulent ensemble de la même source et mêlent leurs flots dans un cours commun qui aboutit à l'océan de la perfection.

Ce que Dieu fait de plus grand dans une âme humaine, c'est le chef-d'œuvre de la sainteté. Ce que l'homme accomplit de plus beau en lui-même, avec la grâce de Dieu, c'est sa sanctification. Or ce chef-d'œuvre ne se parfait que dans la douleur, et la mesure de la douleur dans une âme fidèle semble être la mesure de sa sainteté. Il faut donc en conclure que la douleur chrétienne nous apporte le plus précieux des biens et cette seule richesse désirable dont le Seigneur Jésus a promis que ni la rouille ni les voleurs ne sauraient l'atteindre ni la ravir (1).

Je pourrais en appeler de suite à l'exemple du divin Maître qui fut le *Saint de Dieu* (2) et en même temps l'*Homme des douleurs* (3); mais comme je dois Lui consacrer une étude spéciale dans ce traité, je me borne à indiquer ici le sommaire de sa doctrine en cette matière.

La plus indispensable condition à remplir pour être admis au dernier rang des disciples de Jésus, c'est de se renoncer soi-même, de prendre sa croix et de le suivre (4). Se renoncer, c'est mourir à soi-même, à ses caprices, à ses aises, à sa volonté ; peut-on mourir sans souffrir? Prendre la croix, c'est prendre l'humiliation, la douleur sous toutes ses formes ; peut-on en douter quand, à la suite de Jésus, on parcourt les stations du *Chemin de la croix?* Or, cette croix est *journalière, quotidiè.* Le chrétien ne doit donc pas désirer un seul jour sans souffrance. Suivre Jésus, c'est l'imiter, c'est le reproduire. Or, si Jésus a passé une heure sur le Thabor, « la croix fut toujours plantée dans son Cœur », comme il l'a déclaré à la Bienheureuse Marguerite-Marie, et l'auteur de l'*Imitation* affirme justement que toute la vie de

(1) MATT., VI, 19.
(2) MARC, I, 24.
(3) IS., LXIII, 3.
(4) C'est à tous que Jésus dit : Si quis vult venire post me, abneget semetipusm, et tollat crucem suam quotidiè, et sequatur me. (LUC, IX, 23.)

Jésus fut une croix et un martyre continuel. Aussi, l'Apôtre saint Pierre déclare-t-il que la vocation aux souffrances est commune à tous ceux qui ont embrassé l'Évangile (1). Crucifier sa chair avec ses vices et ses convoitises, tel est le caractère qui distingue, d'après saint Paul, les vrais disciples de Jésus-Christ (2).

L'Apôtre insiste sur cette vérité fondamentale ; plus elle est dure à entendre, plus il tient à l'inculquer fortement. Il venait lui-même d'être exercé par de dures épreuves. Antioche, Icône, Lystres, tous les endroits qu'il avait parcourus avaient été le théâtre de ses souffrances aussi nombreuses que cuisantes et variées. Sans rien dissimuler de la rigueur de sa doctrine, il affirme à son cher Timothée et à ses ouailles que cette douloureuse destinée ne lui est pas personnelle, mais que tous ceux qui voudront vivre dans la piété, selon les maximes et les exemples du Sauveur, devront souffrir persécution (3). Au dedans, au dehors, de la part du monde et des puissances de l'abîme, ils rencontreront partout contradiction, peine et affliction. Voilà la part commune, le lot inévitable de tous les chrétiens. Quant à ceux qui voudront suivre Jésus de plus près et lui ressembler davantage, quant à ceux qui seront appelés au sommet de la perfection et à la plus haute sainteté, pour servir de modèles et de secours aux autres, ils auront en partage des épreuves plus nombreuses, des douleurs plus exquises, des croix plus écrasantes. C'est juste, puisqu'ils aspirent à une béatitude plus grande et à une gloire plus resplendissante.

Si vous voulez la démonstration pratique de cette affirmation lisez la *Vie des Saints*. Vous y rencontrerez bien des faits extraordinaires, des miracles éclatants, des vertus surhumaines ; mais vous y verrez avant tout le renoncement, la mortification, le sacrifice, la persécution, en un mot, la douleur sous toutes ses formes. « Elle pénètre leur vie dans la mesure exacte de leur influence, de la mission qui leur est confiée, dans la mesure de leur gloire. C'est ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ les fait plus complètement et plus parfaitement à son image (4). »

Pour une multitude de saints, la douleur a été l'occasion et le principe d'une vie consacrée à Dieu et au prochain, l'impulsion salutaire et décisive qui les détourna des vanités du monde, les arracha aux voluptés avilissantes, et brisa définitivement les liens de l'erreur qui les retenaient captifs à la porte de l'enfer. Pour tous, la douleur a été le creuset d'où leur vertu est sortie plus forte et plus pure.

---

(1) I PETR., II, 21.
(2) *Gal.*, V, 24.
(3) II *Tim.*, III, 12.
(4) Mgr TURINAZ, *La troisième Béatitude*, p. 72.

Voyez cette admirable, cette innombrable procession de saints, ces légions d'apôtres, de martyrs, de pontifes, de docteurs, de confesseurs, de vierges. « D'où viennent-ils ? » se demande l'ange de l'Apocalypse. « Ils viennent de la grande tribulation. C'est dans les eaux de la douleur et dans le sang de l'Agneau qu'ils ont lavé leurs robes resplendissantes de blancheur (1). » L'étendard de la croix les précède. Dans leur vie, dans leurs membres, sur leurs fronts, dans leurs cœurs, reconnaissez les blessures et les stigmates du divin Crucifié.

Voyez Paul renversé sur le chemin de Damas et comme brisé sous la main miséricordieuse de Dieu. Il est frappé de cécité, mais subitement illuminé par la foi chrétienne qu'il persécute (2). Sous l'aiguillon de la douleur et de l'humiliation, le voilà qui se relève Apôtre des nations et Docteur de l'Église universelle. Oui, mais sa mission ne s'accomplira qu'à travers d'incessantes et indicibles tribulations. « Celui-ci, dit le Seigneur, m'est un vase d'élection qui répandra la lumière et les parfums de mon Nom et de mon Évangile devant les peuples et les rois ; c'est pourquoi je lui montrerai combien de souffrances il devra supporter. » D'immenses épreuves répondront à un immense apostolat.

Voyez Augustin agité par les inquiétudes de son âme ardente, insatiable de succès, de gloire et d'affections humaines, torturé par le vide de son cœur, par la lutte de ses passions, par les rêves de l'orgueil. C'est par cette voie douloureuse, de déceptions et de désenchantements, de dégoûts et d'amertumes c'est par cette voie arrosée des larmes et des prières de sa sainte mère, Monique, qu'il reviendra à Dieu pour être l'évêque, l'apologiste, le docteur qui ne sera jamais surpassé.

Comment Dieu a-t-il préparé la jeune veuve, Jeanne de Chantal, à la grande mission de fonder une nouvelle famille religieuse et d'être associée aux œuvres, à la sainteté et à la gloire de l'immortel évêque de Genève ? Par les humiliations les plus cruelles, par les séparations les plus déchirantes, par des épreuves qui révoltent tous les sentiments maternels. Et que rencontrez-vous à chaque page de son admirable vie, sinon un sacrifice qui grandit toujours et auquel rien n'échappe (4) ?

Cette auréole de la douleur, elle ne manque certes pas sur le noble front de sainte Élisabeth de Hongrie, si grande, si ravissante par ses douces et héroïques vertus dépeintes avec un art

(1) *Apoc.*, VII, 13, 14.
(2) *Act.*, XXVI.
(3) *Ibid.*, IX, 15, 16.
(4) Lire les admirables vies de sainte Monique et de sainte Jeanne de Chantal, écrites avec tant de vérité, tant d'onction et tant d'éloquence par Mgr Bougaud. Quels modèles pour les mères chrétiennes et pour les veuves !

pénétrant par Montalembert. Veuve à vingt-six ans, du plus aimable des époux, chassée du château de son royal mari, repoussée par les serviteurs qu'elle avait comblés de bienfaits, maltraitée par les pauvres qu'elle avait nourris, elle tombe avec ses enfants dans la plus profonde des indigences... et son cœur chante toujours le cantique de la résignation, de la paix et de l'amour.

Sainte Lidwine reste étendue sur son lit pendant trente-trois ans sans pouvoir remuer que le bras gauche et la tête. Toutes les misères dont est susceptible notre pauvre humanité semblent s'être donné rendez-vous dans son pauvre corps perclus, hydropique, purulent, demeure ruineuse d'une âme extasiée.

Tout près de nous, cet homme qui fut au XIXe siècle la plus haute, la plus universelle et la plus irrésistible puissance, ce prêtre dépourvu de tout savoir humain, qui lisait dans les consciences comme dans un livre ouvert sous ses regards, ce curé de la Bresse dont la parole incorrecte et naïve faisait éclater tout à coup dans son auditoire, accouru de partout, les sanglots amers du repentir et les douces larmes de l'amour de Dieu, a-t-il assez souffert, a-t-il assez pleuré ?

Sa vie entière fut un prodige de mortification et aucun calice ne fut épargné à ses lèvres. Les attaques de la malveillance, la calomnie, les moqueries et l'outrage, les assauts furieux du démon le poursuivirent sans interruption pendant sa longue carrière apostolique. La terreur des jugements de Dieu, d'indicibles peines intérieures, les regrets véhéments que lui causaient l'offense de Dieu et la perte des âmes furent des épreuves bien plus cruelles encore à ce prêtre dévoré de l'amour de Dieu et de zèle pour le salut du prochain : « Quand je suis venu à Ars, disait le Bienheureux, si j'avais su les peines qui m'y attendaient, je serais mort sur le coup. »

Et cette douce colombe du Carmel de Lisieux, ne fut-elle pas elle-même une admirable petite victime de l'amour miséricordieux ? Blessée par les traits de cet amour jaloux et insatiable, elle chantait :

Vivre d'amour, ce n'est pas sur la terre
Fixer sa tente au sommet du Thabor ;
Avec Jésus, c'est gravir le Calvaire,
C'est regarder la Croix comme un trésor !
Au ciel, je dois vivre de jouissance,
Alors l'épreuve aura fui sans retour ;
Mais, au Carmel, je veux dans la souffrance
Vivre d'amour !

« La croix m'a suivie dès le berceau, pouvait-elle écrire ; Jésus me l'a fait aimer avec passion. » Et encore : « La souffrance m'a tendu les bras dès mon entrée au Carmel et je l'ai embrassée avec amour. »

Évoquerai-je enfin ici une vision qu'il m'a été donné de contempler il y a peu de mois dans un monastère cistercien de Viterbe? Là, dans une petite cellule, en face d'un autel dédié au *Bambino Gesu,* j'ai vu une religieuse clouée sur un lit de douleurs depuis cinquante et un ans... Entrée dans le cloître, à vingt ans, en 1856, Sœur Maria Benedetta fut frappée, en 1861, d'un mal étrange, affreux, irréductible, qui ne la quitta plus et l'obligea à demeurer immobile, la tête retenue et fixée par un bandeau blanc et des attaches au sommet de sa couche. A demi paralysée, elle ne pouvait remuer que la main droite. Ce que l'on raconte de la série multipliée et ininterrompue de ses maux fait frémir..... Eh bien! cette martyre de l'impénétrable Volonté divine fut toujours soumise, douce à l'épreuve, résignée, souriante. Oubliant ses propres souffrances, elle se fit la consolatrice infatigable des innombrables affligées qui — pendant cinquante-deux ans — vinrent auprès d'elle chercher des paroles de résignation, de réconfort et de paix. C'est le 10 mai 1913 qu'elle a terminé son extraordinaire *chemin de la croix.* Un peuple entier — plus de cinquante mille personnes — a escorté au cimetière ses dépouilles mortelles. Ce fut le triomphe populaire de la douleur sanctifiée.

JEAN DU CALVAIRE.

Plantation d'une Croix de Jérusalem

Sous la présidence de NN. SS. les évêques de Rodez, Mende et Saint-Flour, une grandiose cérémonie d'érection d'une croix de Jérusalem, don de Mme Baduel d'Outrac a eu lieu à Gabriac (Aveyron). 15.000 personnes étaient venues de toute la région.

Belle réunion à l'église, à 9 heures et demie, où assistèrent 1.500 hommes, avec prédication de M. Thellier de Poncheville.

A 10 heures, messe pontificale de l'évêque de Saint-Flour, en plein air M. Thellier de Poncheville prononce un sermon sur l'exaltation de la croix.

Un violent orage, avec éclairs, tonnerre, pluie, contrarie l'après-midi ; puis, à 3 heures, Mgr Gély commente ces paroles : « Dieu lèvera son étendard au milieu du peuple. » Et le défilé s'organise pour gravir le calvaire, très populaire, qui domine la région.

La croix est portée par des prêtres et des membres de la Jeunesse catholique. On gravit le calvaire à la suite des trois évêques. Prières, chants alternent avec la Lyre Saint-Bourrou, du vallon de Marcillac. Avant la plantation de la croix, Monseigneur de Saint-Flour prend la parole devant la foule assemblée sur le sommet et le flanc de la montagne.

Il salue la croix plantée en terre féconde du Rouergue.

Mgr de Ligonnès demande à son peuple d'avoir, dans la tribulation, les yeux fixés sur cette croix qui domine une partie de son diocèse, et la bénédiction du Saint-Sacrement clôt la fête. Il est 5 heures, la foule redescend de la montagne.

Ce fut une belle journée pour le catholicisme en Rouergue.

NOTES BIOGRAPHIQUES

sur la Sœur Maria Benedetta, moniale Cistercienne de Viterbe.

1836-1913 (*suite*).



Les années d'enfance de Pénélope furent traversées par des événements religieux et politiques qui laissèrent une empreinte profonde dans son souvenir.

Le 1er juin 1846 mourait le grave et pieux pape Grégoire XVI et Rome pleura son souverain et son père.

La dépouille du Pontife fut exposée à Saint-Pierre. Pendant neuf jours, se succédèrent les solennels offices funèbres des *Novendiales*. La sœur Maria Benedetta rappela souvent avec quelle émotion elle vint baiser les pieds du Pape défunt et contempler son visage que la mort avait rendu plus majestueux encore.

Le 14 juin, les Cardinaux, en grand gala, allèrent assister à la messe à Saint-Pierre et entendre le sermon d'usage. Quelques heures plus tard, ils étaient réunis à l'église Saint-Sylvestre, et de là, ils se rendaient processionnellement au palais du Quirinal pour ouvrir le Conclave. A côté de sa tante, la petite Pénélope vit défiler cet impressionnant cortège de cinquante-deux Eminentissimes (1).

On sait quelle impatience fiévreuse crée dans le peuple romain l'attente d'un nouveau Pape. Elle ne fut pas longue cette fois, car deux jours après, le veuvage de la Sainte Eglise avait déjà pris fois, et Pie IX montait sur le siège de saint Pierre. Le 17 au matin, du haut de la *Loggia* du Quirinal, il bénissait solennellement la Ville et le Monde.

Perdue dans l'immense assemblée, une petite fille de dix ans dit à une femme d'un âge mûr qui la tenait par la main : « Tante, quel bonheur ! C'est le Cardinal qui m'a couronnée au couvent et m'a appelée l'*enfant des limbes*... »

Cinq jours plus tard, le 21 juin, ce fut le couronnement à Saint-Pierre, et le 8 novembre la solennelle prise de possession de la cathédrale papale du Latran.

Cependant la révolution grondait autour du nouveau souverain. Ses miséricordes et ses largesses, bien loin de désarmer les fauteurs de désordres, semblaient les exciter à aller jusqu'aux pires extrémités.

Au mois de septembre 1848, le brave Rossi, premier ministre, est

(1) Notons que le matin même de ce jour, le Cardinal Mastaï, descendu chez le Comte Filippani, Place de l'Ara Cœli, reçut la visite de Mgr Joachim Pecci, archevêque de Pérouse. Au cours de l'entretien celui-ci dit au Cardinal d'Imola son regret de ne pouvoir attendre à Rome l'issue du Conclave. Le Cardinal le rassura en exprimant l'espoir d'un prompt dénouement. Il eut raison, et Mgr Pecci qui avait été le dernier à converser avec l'Eme Mastaï fut des premiers à acclamer Pie IX au sortir du Conclave. Trente-deux ans plus tard, il devait lui succéder sur le siège de Saint Pierre et porter glorieusement pendant plus de vingt-cinq ans le nom de Léon XIII.

La chambre où a eu lieu cet entretien entre les deux futurs Papes est aujourd'hui dans la maison des Pères de l'Assomption et, par leurs soins, une plaque commémorative en fixe à jamais le souvenir.

assassiné au palais de la Chancellerie, et la foule menaçante assiège Pie IX au Quirinal. Le 24 novembre, le Pontife, serrant sur sa poitrine la pyxide en argent qu'avait portée Pie VI en exil et qui contient le Saint-Sacrement, fuit secrètement de Rome à Gaëte où le pieux roi de Naples, Ferdinand, l'accueille comme un père et comme un roi.

Pendant ce temps, la République est proclamée à Rome. « Quelles heures douloureuses nous passâmes alors, disait sœur Maria Benedetta. Sans le Pape, Rome semblait vide et découronnée. Au couvent, nous priions sans cesse pour son retour. Les jours de sortie, je n'entendais chez ma tante que des lamentations sur les malheurs de la révolution. Elle m'amenait dans les églises et nous multipliions nos prières pour le Saint-Père et la pacification de la Ville Sainte. » Ces prières furent entendues.

Grâce à la France, la révolution fut vaincue. Mazzini et Garibaldi s'enfuirent ; Rome capitula le 3 juillet 1849. « Ce fut la fin d'un long et affreux cauchemar, disait encore la Sœur, pendant lequel tous les biens ecclésiastiques avaient été confisqués et dilapidés, les couvents saccagés, les églises profanées, les ecclésiastiques soumis aux dernières violences et un bon nombre même massacrés. »

Le 14 juillet, le pouvoir temporel fut officiellement rétabli, et le 15, tandis que le général Oudinot assistait à Saint-Pierre au *Te Deum* solennel, on hissait à nouveau sur le Château Saint-Ange le drapeau pontifical.

Ce ne fut guère toutefois que neuf mois plus tard que Pie IX rentra triomphalement à Rome. L'enthousiasme fut indescriptible. Toute la population s'était massée sur le chemin que devait suivre le carrosse papal. A partir de Saint-Jean-de-Latran, où le Pape s'arrêta pour prier, jusqu'à Saint-Pierre, une double haie était formée par les troupes ponficales et françaises. A la basilique vaticane, la cérémonie fut incomparable. A travers les groupes de jeunes filles vêtues de blanc qui jetaient des fleurs et chantaient un hymne triomphal, on pouvait distinguer notre petite Pénélope, versant des larmes de joie et répétant de sa voix harmonieuse et sonore : *Viva il Papa-Re !* »

A l'âge de dix-sept ans, l'aimable jeune fille avait heureusement achevé le cours des excellentes études que donnaient les *Nunziatine.* Vu sa jeunesse encore tendre et ses aptitudes remarquables pour la musique, sa tante voulut qu'elle se perfectionnât davantage et la confia à un prêtre d'élite, instruit, artiste, d'une éminente piété et déjà très expérimenté dans la direction des jeunes personnes. Don Luigi Laici était chanoine de Notre-Dame de la Paix et aumônier des troupes pontificales.

Avec l'aide de sa sœur, également distinguée, il se chargea volontiers de parfaire l'instruction de Pénélope. Tout en cultivant l'exceptionnel talent musical de leur élève, ils l'initièrent aux beautés artistiques et religieuses de Rome.

Un éloquent évêque a écrit : « Rome se révèle à la façon du Crucifix et de la Bible. Certaines conditions sont indispensables afin d'en comprendre le langage et d'en subir le charme. Le cœur a son hygiène comme le regard. En ce pays où tant d'images saintes ont remué les yeux et versé des larmes, tous regardaient, beaucoup ne voyaient

pas (1). » Chateaubriand s'égara dans les ruines du paganisme, et si la contemplation du Colisée lui inspira de belles pages, si les couchers de soleil sur la campagne romaine lui firent dessiner de merveilleux tableaux, il n'entrevit même pas l'âme de Rome. Malgré sa langue d'or, Lamartine n'a pas laissé sur Rome une seule phrase inspirée. « *Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu.* » Voilà l'explication de l'énigme et la condition pour bien voir. Mgr Dupanloup disait magnifiquement en louant Lamoricière : « Un homme est un prisme : les rayons de Dieu le traversent. Ce n'est pas lui qui est beau, ce sont les rayons, c'est Dieu ; mais on ne les verrait pas sans lui. » Jamais les rayons de Dieu n'ont été plus intenses ni plus chauds qu'à l'aurore de l'ère chrétienne ; nulle part le prisme humain ne fut plus fidèle et plus pur qu'à Rome, patrie ou refuge d'innombrables martyrs et d'admirables saints. Le ciel vraiment se reflète en eux. Ils en ont laissé comme une irradiation mystérieuse sur tous ces monuments qui racontent leur gloire ou qui gardent leurs cendres, depuis les sombres Catacombes jusqu'aux étincelantes basiliques, depuis l'arène sanglante du Colisée jusqu'au dôme triomphant de Saint-Pierre.

Les guides de Pénélope avaient ces *yeux illuminés par la foi* dont parle l'Apôtre, et la jeune fille, elle, avait ces regards purs de la colombe qui pénètrent les surfaces et découvrent les beautés intérieures des choses. Pour elle se réalisa cette parole si vraie de Gerbet : « L'étude de Rome dans Rome fait pénétrer jusqu'aux sources vives du christianisme. Elle raffraîchit tous les bons sentiments du cœur, et, dans ce siècle de tempêtes, elle répand une merveilleuse sérénité dans l'âme (2). »

(*A suivre.*)



PRIONS POUR NOS MORTS



Les membres défunts des familles de tous nos zélateurs et abonnés. — Les évêques et les prêtres décédés dans le courant du mois d'octobre. — M. l'abbé Henri Laffon-Maidieu, à Carcassonne, zélateur de la Sainte-Face. — Mme Leroux-Pauquet, à Péronne, zélatrice de la Sainte-Face.

Pie Jesu, Domine, dona eis requiem.



MESSES POUR LES DÉFUNTS



Pendant le mois des morts, on recevra avec reconnaissance, au centre de l'Œuvre de la Sainte-Face, (228, Boulevard Péreire, Paris) toutes les messes que les abonnés et les lecteurs du *Divin Crucifié* voudront bien y envoyer.

---

(1) Mgr MONESTÈS, *la Vraie Rome*, p. 4.
(2) *Esquisse chrétienne de Rome.*

LE COURAGE CHRÉTIEN DANS LA MORT

La mort du père de Saint François de Sales fut son premier deuil. Il l'apprit d'un messager brutal au moment de monter en chaire. Malgré cette nouvelle, il y monta, et selon son habitude il prêcha sur l'Evangile du jour. C'étaient la mort et la résurrection de Lazare. Nul ne se douta, jusqu'à la fin, du coup qui l'atteignait. Mais à la fin, il en fit part à ses auditeurs et leur demanda leurs prières. Car il redoutait l'orgueil du stoïcisme et ne voulait pas cacher son cœur de chair. Ayant rempli son devoir, il s'abandonnait à sa douleur de fils.

L'acceptation de la séparation et de la mort est assez générale en ce temps-là, dans une société façonnée par la force religieuse. Le père de François de Sales, quand il se sait perdu, reprend tout à coup sa vigueur d'âme. Tous ces gens qui pleurent autour de son lit l'impatientent. Il appelle un de ses fils, Galois : « Fais retirer toutes ces femmes, lui dit-il, lève-moi et donne-moi des armes : il n'est pas digne d'un militaire accoutumé à braver la mort sur les champs de bataille, de mourir sur son lit en présence de femmes éplorées. »

Dernièrement, le général de Souvray, d'une vieille famille de Savoie, et qui occupa des commandements importants en Italie, donna ce spectacle en face de la mort. Il se fit revêtir de son uniforme et apporter son casque de campagne, il leva son verre en l'honneur du roi et retomba. S'il est vrai, comme dit Gœthe, que nous ne mourons que par l'infirmité de notre volonté, voilà des militaires qui ont dû faire reculer la mort.

Mais il y a là un peu de parade, et le service de Dieu exige plus de simplicité dans l'acceptation. Le père de François, lui, renonça à son projet et réclama un crucifix. Il bénit ses enfants rassemblés et leur recommanda de consoler leur mère et de respecter François comme leur nouveau père. Après quoi, il consentit à mourir (5 avril 1601).

Un journal, il y a quelques années, ouvrit une enquête auprès des médecins, pour leur demander si un malade condamné devait être prévenu de sa fin prochaine. Tous, sauf un, prescrivent le mensonge comme un devoir d'humanité. « Les hommes, aurait dit Pascal, n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point y penser : c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. » Seul, un Anglais, du service des Indes, qui avait vécu aux armées et dans les épidémies, osa proclamer au milieu du troupeau de ses collègues bêlant à la peur : « Une expérience de plus de soixante années me fait vous déclarer très nettement : *Je n'admets pas que la mort surprenne un malade sans qu'il en ait été informé.* »

C'est l'idée chrétienne. La mort peut être l'ascension finale ou le rachat. Le temps ne se mesure pas : un instant peut contenir l'éternité. Et l'idée ne vient même pas, en ce temps-là, qu'on puisse cacher à un homme mortel qu'il va mourir. Transportons-nous en Bourgogne, dans la famille de sainte Jeanne de Chantal. Nous y retrouvons les mêmes habitudes de courage chrétien. Son grand-père, homme politique, se sentant frappé, à 75 ans, se fit hisser sur une mule, va lui-même annoncer sa fin prochaine à un parent et lui dit adieu ; rentré chez lui, reçoit les sacrements, entend une messe et prend congé.

Henri Bordeaux.



La Mort chrétienne de Napoléon

Le *Gaulois* a publié une curieuse lettre de la comtesse de Lapeyrouse de Bonfils, fille du général de Montholon, qui était à Sainte-Hélène auprès de Napoléon. La comtesse de Lapeyrouse, née à Sainte-Hélène, et filleule de Napoléon, est morte nonagénaire, il y a quelques années.

Le 5 mai 1890, elle écrivait de Roquefort, la relation suivante de ce que son père lui avait souvent dit :

« *L'empereur a demandé à se confesser peu de temps avant sa mort.* Il a fait appeler l'abbé Vignali, envoyé de Rome à Sainte-Hélène, par le Saint-Père, muni de tous les pouvoirs. Sa Majesté a désiré que le général de Montholon, mon père, restât dans la chambre; mais l'abbé a dit que cela ne se pouvait pas. L'empereur ayant insisté, il fut convenu que l'on mettrait un paravent et que le général se tiendrait derrière ; ce qui fut fait. Mais, par un sentiment de respect et de délicatesse bien naturel, tout en accédant au désir de l'auguste malade, le général s'est retiré un peu en arrière. dans le salon, dont la porte était ouverte, et devant laquelle on avait placé le paravent.

« Au bout de trois quarts d'heure, l'abbé Vignali est venu chercher le général. Quand mon Père est rentré dans la chambre de l'empereur, Sa Majesté lui a dit : « *Ah! Montholon, que cela fait de bien !* » L'empereur, très ému, a semblé se recueillir et prier. Le comte Marchand m'a dit qu'il joignait souvent les mains, et qu'au mouvement de ses lèvres on voyait qu'il priait. L'abbé Vignali n'a rien dit ni fait aucune réflexion sur les dispositions de l'empereur; tout s'est passé entre eux dans le secret de la confession, et jamais il n'y a été fait aucune allusion. *L'empereur s'est confessé et a reçu l'Extrême-Onction de sa propre initiative*, avec une simplicité d'enfant bien touchante. *Il a tenu à mourir en chrétien, il l'a exprimé hautement, il l'a déclaré.* »



LA MORT DE MARIE

Marie désigne la fille aînée de L. Veuillot, et les vers qui suivent sont un des plus beaux morceaux des poésies du grand écrivain, intitulées *Cara*, qui étaient restées inédites jusqu'à ces derniers temps.

Le matin était beau, mon âme tranquille.
Par la fenêtre ouverte aux senteurs de l'été,
Je regardais le ciel et, bien loin de la ville,
Je volais en esprit vers cet aimable asile
Où mes pauvres enfants jouaient en liberté.

. . . .

Mon frère entre tout pâle et m'embrasse en pleurant.
« Quoi donc ! dis-je, éperdu. — Frère, répondit-il, prie ! »
Il pâlit davantage ; alors je compris tout.
Je sens la mort ; je vois ma fille, je m'écrie :
« Marie ? Oh ! mon enfant ! — Oui, frère, c'est Marie. »

Il me montra le Christ et je restai debout.

Le Bienheureux Curé d'Ars
et
LE DIVIN CRUCIFIÉ



'ANTIQUITÉ avait multiplié les sacrifices sanglants, et voici que Jésus n'en veut plus qu'un seul, le sien, dont il suffira de perpétuer la mémoire, car lorsqu'il aura été élevé au-dessus de la terre, c'est-à-dire placé sur le trône de sa puissance, sur l'autel de son sacrifice, il attirera tout à lui : tout, et le ciel irrité qui viendra apaiser sa justice en ses tourments, et la terre souillée qui viendra recevoir le baiser de paix sur son cœur martyrisé et sanglant. « *Cum exaltatus fuero, omnia traham ad meipsum* (1). »

Or, il s'est rencontré, au XIXe siècle, un homme, véritablement homme de Dieu, qui s'est souvenu de cette parole du Maître. Toutefois, hâtons-nous de dire qu'il ne saurait être question ici que d'une élévation morale, car l'élévation, dont parle Jésus, regarde exclusivement sa personne adorable. Donc cet homme de Dieu a pensé que pour attirer la masse, il fallait commencer par s'élever au-dessus d'elle, par s'en éloigner le plus possible, et voici que, grâce à une énergie toute surnaturelle et à une persévérance indomptable, il est parvenu à réaliser cet idéal. Non, le Bienheureux curé d'Ars n'est pas de son siècle, il nous apparaît comme lui étant tout à fait étranger. Rarement, en effet, on vit un homme moins semblable à ses contemporains. Au temps de la vapeur, il ignore les chemins de fer ; sa vie se passe tout entière dans les limites du sentier qui va du presbytère à l'église. Au temps de l'argent, il ne veut rien posséder ; aux pauvres, son patrimoine, son modeste traitement, les dons qu'il reçoit. Si l'on veut introduire quelque luxe dans sa vie, il le supprime aussitôt avec indignation. Au temps de la jouissance, il châtie son corps et le réduit en servitude ; il s'accorde quelques heures de mauvais sommeil sur un mauvais grabat, il vit d'eau claire et d'une nourriture grossière ; enfin une ceinture bardée laboure ses reins, et ses membres endoloris s'engourdissent dans l'immobilité du confessionnal. A cause de cela, il n'est plus qu'un cadavre ambulant qui déconcerte la science, ou mieux, un crucifié vivant qui exécute sur lui-même cette austère mélodie de la pénitence qui le fera nommer, longtemps avant sa mort, « un homme relique », et

(1) JOAN, c. XII, 32.

au prix de laquelle il est presque devenu un pur esprit, ne gardant de son enveloppe corporelle qu'une apparence, dont la mort seule le dépouillera. Il est donc, en toute vérité, ce que le saint



Le Crucifix, GUIDO RENI (1).

a toujours été et doit toujours être, un « séparé ». Il l'est dans la plus large acception du mot, et à cause de cela, il est vraiment

(1) *La Maison du Bon Pasteur, 228, boulevard Péreire, Paris*, a édité cette belle image en deux formats. Dimension de *l'image :* 8 × 12. Prix : l'unité, 0 fr. 15 ; la douz., grand et petit modèle mélangés à volonté : 1 fr. 50 ; le cent : 10 fr. Demander le catalogue spécial.

au-dessus de la masse des hommes, au-dessus de son siècle, dont il ne partage en aucune façon, ni les aspirations, ni les illusions, ni l'idéal. Nul ne réalisa mieux que lui cette parole de Jésus : « Vous êtes dans le monde, mais vous n'êtes pas de ce monde (1). »

*
* *

Toutefois, si le Bienheureux Curé d'Ars est au-dessus de son siècle, comme Jésus est au-dessus de la terre, il est pourtant à son siècle, il se donne à lui, il lui appartient, comme le divin Crucifié se donne à tous et appartient à tous. Jésus, en effet, n'est point le protecteur d'une caste, d'un peuple, d'un temps ; il a renversé toutes les murailles élevées par le particularisme humain et adopté toute l'humanité ; ses bras sont largement tendus à quiconque veut s'y jeter ; en laissant ouvrir son cœur, il laisse ouvrir à tous la porte de la vie.

Sur la Croix, dans l'attitude émouvante de l'Agneau immolé, il supplie son Père de pardonner et de sauver, et en se retournant vers le monde, il l'attire à lui pour le bénir et le sanctifier. N'est-il pas vrai, en effet, qu'il y a comme une séduction de la Croix de Jésus et qu'il nous apparaît comme le plus irrésistible des triomphateurs ? Malgré toutes les répugnances de notre nature, malgré notre horreur pour la souffrance, malgré les révoltes de notre orgueil, de notre cupidité, nous ne pouvons nous placer en face de cette Croix sans être envahis par le charme étrange et puissant qu'elle exerce sur notre cœur. Les vrais chrétiens le savent bien, eux qui trouvent, dans la contemplation de ce mystère adorable, le secret de tous les héroïsmes. Mais les ennemis eux-mêmes de l'Eglise ne sont pas aussi étrangers qu'ils le croient à la séduction, à la fascination de la Croix, et si, parfois, ils s'insurgent contre elle, n'est-ce pas pour se défendre contre ce charme qui les trouble, et qui, sans opposition de leur part, les amènerait peut être, pénitents et vaincus, aux pieds du Crucifié vainqueur ?

*
* *

A l'exemple de Jésus, le Bienheureux Curé d'Ars a été le serviteur, le lien commun de tous, et comme lui il a attiré les hommes avec une étrange puissance de séduction. Pendant quarante et un ans, plus de quatre-vingt mille pèlerins appartenant à tous les pays, à toutes les classes, à toutes les conditions sociales, se sont dirigés, chaque année, vers l'humble village d'Ars, et tous, indistinctement, se rendaient à l'église paroissiale, où, de deux heures

(1) MATTH., X, 6.

du matin à dix heures du soir, un prêtre aux longs cheveux blancs, aux traits anguleux, à la figure d'ascète, écoutait ou parlait, consolait et pardonnait, priait et souffrait ; semeur d'énergies morales, distributeur de grâces divines, rénovateur des familles et de la société. Pendant quarante et un ans, le Bienheureux, dans ses catéchismes, ses sermons, ses interminables séances de confessionnal, n'a cessé de travailler à la conversion des pécheurs, et d'aller chercher, au fond des abîmes, des brebis qui, sans lui, se seraient à jamais perdues ; tant il était entré dans la sainte âme de Jésus, « *ut et vita Jesus manifestetur in carne nostrâ* (1) », ayant, comme lui, une soif dévorante des âmes, pour les lui donner, tant sa vie n'a été que la symphonie héroïque du zèle pastoral, retentissant presque sans relâche, pour arracher les âmes à Satan et les ramener sous le joug doux et aimable du divin Crucifié. Oh ! qu'il fait donc bon d'être à Ars pour recueillir l'écho, même lointain, de l'évangélique mélodie que cette paroisse, privilégiée entre toutes, a entendue pendant plus d'un demi-siècle, et dont les ondes sonores atteignent maintenant jusqu'aux extrémités du monde ! « *In omnem terram exivit sonus eorum et in fines orbis terræ verba eorum* (2). »

*
* *

Ces divers rapprochements entre le divin Crucifié et le bienheureux Curé d'Ars n'ont point échappé aux contemporains de celui-ci, et tous s'accordent pour affirmer qu'il était une véritable image, le portrait vivant de l'Homme-Dieu. Voir l'un faisait immédiatement penser à l'autre. Il était à peine arrivé à Ars qu'une de ses paroissiennes disait : « Avez-vous remarqué notre curé ? ce n'est pas un homme comme un autre ; il y a en lui quelque chose d'extraordinaire ; on nous a envoyé un saint. » Plus tard, un poète célèbre (3), qui avait passé un jour à Ars, résumait ainsi ses impressions : « Je n'ai jamais contemplé Dieu de si près. » Non moins beau est le témoignage d'un simple villageois qui, au retour de son pèlerinage, répondait à tous ceux qui l'interrogeaient : « J'ai vu Dieu dans un homme ! » Quelle sublime réponse ! Quel commentaire de l'Homme-Dieu de saint Paul ! Enfin, puisqu'il faut borner les citations, tous les contemporains du Bienheureux lui appliquent le témoignage que l'apôtre saint Jean rendait à Celui dont il avait été le disciple bien-aimé, et sur le Cœur duquel il avait appuyé sa tête au soir de la Cène : « Oui, nous l'avons entendu, nous l'avons vu de nos yeux, nous avons

(1) JOAN, XV, 20.
(2) II *Cor.*, IV, 11.
(3) Lamartine *Ps.*

touché, pour ainsi dire, le Verbe de vie qui sortait de la parole et de la personne de cet homme de Dieu (1). »

Après cela, ne nous étonnons point de voir le surnaturel couler à pleins bords dans la vie du Bienheureux. Les miracles fleurissent autour de lui et sous son action, comme autour du divin Crucifié, plus nombreux que les marguerites qui, sous le souffle du printemps, émaillent la région des Dombes. Ses prophéties presque quotidiennes se réalisent avec une exactitude mathématique. Peu de saints ont été les instruments de plus de manifestations miraculeuses. Il n'en est même pas qui, en un siècle de naturalisme, ait donné aux rationalistes un démenti plus formel. Enfin, il n'est pas jusqu'au démon lui-même qui, en troublant les nuits du Bienheureux, n'ait apporté son hommage à la présence du surnaturel dans son héroïque Victime.

Assurément, une vie si merveilleuse, si remplie de vertus et de mérites, donnait droit aux palmes que l'Eglise décerne à ses héros ; c'est pourquoi cette même Eglise a placé sur les autels le Vénérable curé d'Ars en lui donnant le titre de Bienheureux, aux acclamations du monde catholique, et depuis lors, le Bienheureux continue d'attirer à lui des foules considérables, à l'exemple du divin Crucifié qui, du haut de son Calvaire dominant le monde, appelle à lui tous les hommes de bonne volonté. « *Cum exaltatus fuero, omnia traham ad meipsum.* »

Abbé LHOMME.

FAVEUR ENCEPTIONNELLE

à l'occasion du mois des Trépassés

L'empressement avec lequel nos lecteurs ont répondu à l'appel que nous avons fait, le mois dernier, en faveur de la diffusion de la petite image de la Sainte-Face, et la reconnaissance qui nous a été exprimée de notre baisse de prix, nous inclinent à nous rendre aux désirs qui nous ont été exprimés de tous côtés et à continuer cette faveur exceptionnelle durant ce mois de novembre.

Nous sommes heureux d'aider ainsi nos lecteurs à répandre abondamment cette sainte Image que nous leur laisserons aux conditions ci-après :

Conditions de faveur

pour l'image de la Sainte-Face, *petit format 13 × 8*,
pour tout achat d'au moins CENT images, pendant le mois de novembre seulement.

Le cent : 10 francs, au lieu de **30** francs;
Avec bordure dorée : **15 francs,** au lieu de **35** francs;
Par **500 à la fois : 40 francs** au lieu de **150** francs;
Avec bordure dorée : **65 francs,** au lieu de **175** francs.

N. B. — Cette faveur est accordée pour les images en diverses langues, à savoir : anglais, espagnol, portugais, italien, allemand, hollandais, flamand, polonais.

(1) LUC, XIX, 40.

LA DIFFUSION DE LA SAINTE-FACE
DANS LES ÉCOLES

Satillieu. — « Combien je vous remercie d'avoir bien voulu m'envoyer l'Image-Diplôme de la Sainte-Face. Je vais l'exposer à la vénération des enfants de nos classes et tous les vendredis nous ferons brûler une lampe devant la sainte Image. Je ferai tout mon possible pour la faire aimer et pour vous gagner de nouveaux abonnés et zélateurs : c'est une œuvre si belle !... »

Boulogne. — « J'ai placé dans ma classe l'image de la Sainte-Face. Tous les jours mes soixante petits enfants la regardent et la prient. A la prière du matin nous disons tous ensemble l'invocation suivante : « O Dieu de bonté, regardez la Face adorable de votre Christ Jésus, notre Sauveur : ayez pitié de nous. » C'est vraiment touchant de voir beaucoup de ces petits enfants jeunes et candides se tourner vers cette divine Face et l'invoquer de tout leur cœur. J'ai confiance que notre bon Sauveur Jésus bénira le Maître et les élèves. La divine Face parlera au cœur de ces petits enfants et s'y gravera, je l'espère pour toujours. J'aime à penser que la prière de ces petits enfants attirera les bénédictions du bon Dieu sur l'Œuvre de la Sainte-Face et sur les zélateurs qui ont plus de ressources que moi pour la répandre. »

E. R.

Saint-C. — « Nous vous remercions au nom de notre pauvre paroisse et au nôtre de la belle gravure de la Sainte-Face offerte si gracieusement par l'Œuvre de Diffusion. Nous placerons solennellement ce beau tableau dans notre pauvre église. Oh ! oui, puisse la divine et douloureuse Face de Jésus projeter, sur les pauvres âmes des pécheurs, des rayons de miséricorde qui feront naître le repentir et l'amour, et, sur l'âme de nos chers enfants des catéchismes, répandre des flots de lumière et d'amour qui leur fasse mieux comprendre l'excellence du « don de Dieu » et la nécessité de répondre à tant de grâces en prenant la ferme résolution de rester toute leur vie de bons chrétiens, assidus à tous leurs devoirs religieux. Du fond du cœur, merci ! »

Abbé G.

Lyon. — « Je suis heureuse de pouvoir continuer à faire connaître et aimer la très adorable Face de Notre-Seigneur et de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour la répandre et la propager parmi les chers enfants de nos écoles qu'on accoutume à ne plus penser à leur Dieu ! Grâce à cette véridique image, j'espère en amener un bon nombre à mieux connaître Jésus pour le leur faire aimer en dépit de tous les mensonges qu'ils entendent... Puissent les efforts réunis des chers zélateurs de la Sainte-Face, contribuer d'une manière efficace, si humbles que soient nos moyens d'action, à la rééducation chrétienne des chers petits enfants de la France voués, par l'enseignement laïque, à tant de mécomptes en ce monde et en l'autre. »

A. B.

Pontchâteau. — « Veuillez m'envoyer le plus tôt possible des petites images de la Sainte-Face. Etant en vacances, j'ai fait en sorte de distribuer de nombreuses images de la Sainte-Face à tous les enfants de la région afin que tous puissent avoir et contempler, dans leur livre de prières, les traits véritables de leur Dieu qu'on essaie vainement de soustraire à leurs regards. Que la divine et adorable Face de Jésus qui a tant souffert pour racheter leurs âmes attire leur amour et leur fidélité inviolable aux grâces de leur baptême. Ici, personne ne la connaissait, aussi ai-je été heureuse de m'en faire l'inlassable distributrice et j'espère, avant de partir, avoir le bonheur de vous désigner une nouvelle zélatrice. » *M. C.*



VARIÉTÉ

Avec la Bricole

※ ※ ※ ※ ※

U'EST-CE que nous faisons cet après-midi ?

— Une partie de tennis ?

— On ne fait que çà. Pas la peine de quitter Paris pour venir à Pau. Et puis il fait trop chaud.

— Une promenade en auto ?

— Et où ? Nous avons tout vu, dans ce pays.

Et la grande Jeanne cacha un baillement dans sa tasse de café.

— Si nous allions à Lourdes, hasarda timidement une toute petite jeune fille ?

Six paires de jeunes yeux la regardèrent, stupéfaits.

— Non ? Nous voyez-vous en pèlerinage ?

Un silence suivit, pareil à une traînée de nuages immobiles, d'où pend la pluie ou la grêle — pluie de bêtises ou grêle de sarcasmes — que personne ne laissa tomber.

La petite, toute rouge, aurait bien voulu ramasser sa gaffe. La grande Jeanne se leva tout à coup, résolue.

— Eh bien, oui, à Lourdes, pourquoi pas ? Il n'y a pas que les dévots qui y aillent. D'abord, personne ici n'y est allé. Et puis, ce doit être drôle. Nous verrons des miracles !

Elle éclata de rire, et son rire fracassant en entraîna une salve.

— Jeanne a raison, dit sentencieusement un gros benêt. Moi je vote pour le pays des miracles. On ne s'embêtera pas. Petite Lucie, prenez votre chapelet, et vous aussi, Jeanne.

— ... et mon petit office de la Sainte Vierge ? Non, est-ce que je sors du Sacré-Cœur, moi ?

— Jeanne, vous prendrez le volant, si vous voulez, prononça le plus sérieux de la bande ; vous le prendrez dans les lignes droites seulement. C'est dit : je vous emmène à Lourdes. Vous grillez tous de l'envie d'y aller. Il n'y a que cette bonne petite qui ait osé attacher le grelot.

— Paul, vous êtes un ange.

Paul n'était pas un ange. C'était un grand garçon qui avait besoin de faire des efforts pour dire des bêtises avec les autres. Il était loyal et droit ; mais il n'avait rien à faire et s'ennuyait énormément d'être obligé de s'amuser toujours.

Ils sont partis. L'auto ressemble à une volière.

*
* *

L'Esplanade. C'est l'heure de la procession du Saint-Sacrement. Une foule énorme ; une mer sombre, pareille aux flots des bassins mari-

times ; mer endiguée, silencieuse, immobile, sans remous. L'Hostie s'avance dans le vaste rectangle fermé par une barrière de douleurs.

Les touristes de Pau sont groupés derrière les voiturettes. Le gros benêt, qui se dandinait sur chaque jambe à tour de rôle, se retourne vers Paul :

— C'est drôle : je croyais qu'il n'y avait que des femmes. En voilà des hommes ! et qui portent des cierges encore ! On a dû mobiliser tous les sacristains de France et de Navarre.

— Ce ne sont pas des sacristains, mon ami.

L'Ostensoir passe lentement devant les malheureux étendus. Des clameurs montent. La mer immobile se met à gronder, d'abord très bas, sur un ton de supplication timide ; puis bientôt, on croirait qu'elle s'énerve peu à peu, qu'elle s'exaspére. Son cri s'élance ardemment, halète, se brise en sanglots, se redresse et finit par une sorte de rugissement étouffé. Maintenant, c'est la tempête.

On dirait des vagues qui roulent et qui se fracassent contre une falaise rigide.

La bande joyeuse s'est tue.

Le gros ne trouve rien à dire. La grande Jeanne a lâché le sourire qu'elle avait tenu longtemps accroché aux coins tendus de ses lèvres rouges. La petite Lucie pleure de grosses larmes. Paul a fermé les yeux, et les dents serrées, il murmure, à travers sa gorge étranglée, les paroles ardentes de la foule...

Il a honte de lui-même, de sa vie inutile, de ses plaisirs de chaque jour, devant cet amas de souffrances. A travers ses paupières closes, le divin Crucifié lui apparaît, étendant les bras au-dessus de la foule des écrasés. Il lui semble que le regard de Dieu en croix se détourne de lui, le stérile, le vain, le vide, pour couver amoureusement les patients en qui Il se voit revivre. Le vague mépris de lui-même que Paul sentait confusément depuis longtemps déjà, se précise et s'affirme jusqu'au dégoût.

Les misérables étendus à ses pieds lui font presque envie, car son âme loyale a senti la grande dignité et la noblesse de la douleur. Il songe à cette loi mystérieuse qui régit le monde des vivants ; à cette vertu profonde qui attire les complaisances, l'amour infini d'un Dieu !

Voici les voiturettes qui rentrent à l'hôpital.

— Attention, Monsieur, s'il vous plaît.

Paul, immobile, rêveur, recule précipitamment. Son regard heurte celui du brancardier. C'est un beau grand jeune homme, aux jambes fines prises dans des houseaux jaunes, Il a des bretelles de portefaix sur les épaules et traîne derrière lui une petite voiture en priant à haute voix.

— C'est toi, Jean ?

— ... Je vous salue, Marie... Tiens, ce cher Paul ! Toi ici ?

— Oui, j'ai conduit une charretée d'amis curieux. Tu fais ce métier ?

— Depuis quinze jours, comme tous les ans.

Paul ne dit plus rien. Il ne sait quelle question poser.

— ... Du matin au soir, nous allons de l'hôpital à la grotte, de la

grotte aux piscines, des piscines à l'esplanade. Il y a de l'ouvrage, et le soir on dort bien. Et toi ?

— Moi ? ..

— Tu t'amuses ? Tu viens de Pau, je parie, ou de Cauterets ? Bien de l'agrément. Excuse-moi ; cette pauvre fille attend son pansement. On te reverra cet hiver à Paris ?

Paul serre, sans mot dire, une main qui tient un chapelet. Il la serre si fort que ses doigs gardent l'empreinte des grains noirs.

— Qu'est-ce que vous disiez à cet employé ? demanda la grande Jeanne, curieuse. Pour un porteur de bricole, il n'est pas mal.

— Ce porteur de bricole, Mademoiselle, est un ami à moi. Il a un hôtel à Paris et un château en Bourgogne.

— Ah bah !

Au retour, personne ne parle. Mais le gros a envie de rompre le le silence. Il est vexé de son émotion de tout à l'heure. Il éprouve le besoin de se venger d'avoir ôté son chapeau.

— Pas de veine, s'écrie-t-il ; faire quarante kilomètres pour voir des miracles, et puis, pas çà. Nous sommes volés !

— Mon pauvre ami, lui répond Paul, pensif, tu es bien exigeant. Songe qu'il en faudrait un énorme pour te guérir, toi... Et puis, veux-tu que je te dise ? Si, il y en a eu un. Tu verras cela l'année prochaine, si tu reviens à Lourdes. Tu me verras avec la bricole... si l'on veut bien de moi.

Charles MARTEL.



Recommandations de Prières

Notre Saint Père le Pape. — Le triomphe de la Sainte Eglise ; la conversion de ses ennemis ; le salut des pécheurs. — Les évêques et les prêtres du monde entier. — Les œuvres sacerdotales et eucharistiques. — La diffusion de la Sainte-Face et de la Revue « Le Divin Crucifié ». — Les zélateurs de la Sainte-Face ; leurs intentions, leur apostolat. — Les parents décédés des zélateurs de la Sainte-Face et de nos abonnés. — Les catholiques de France ; les écoles et l'enseignement chrétien. — Le rétablissement d'un père de famille. — Les intérêts spirituels et temporels d'une famille religieuse. — L'établissement d'écoles catholiques en Extrême-Orient. — Une mission dans deux paroisses. — Un prêtre zélateur gravement malade. — La conversion d'un pauvre pécheur endurci. — La conversion inespérée d'un vieillard. — L'union et la concorde dans une famille. — Une situation grave et périlleuse. — La prompte décision d'un pieux mariage pour le frère d'une zélatrice. — La persévérance d'une vocation au Carmel très éprouvée. — Un missionnaire dans l'Uganda. — Un prêtre chargé d'une nouvelle et nombreuse paroisse. — Plusieurs vocations sacerdotales. — De nombreuses vocations religieuses. — Les parents très éprouvés d'une de nos zélatrices. — Plusieurs enfants malades. — Plusieurs intentions spirituelles et temporelles. — Les familles de nos zélateurs et de nos abonnés ainsi que toutes les nombreuses intentions qui nous ont été recommandées par correspondance.

On demande des actions de grâces pour une guérison obtenue.

O Dieu, notre Protecteur, regardez-nous dans la Face de votre Christ!

Le Gérant : E. DERENNE.

LA CHAPELLE MONTLIGEON (ORNE). — IMP. DE MONTLIGEON. — 5784-10-13.

3ᵉ ANNÉE — N° 12 — DÉCEMBRE 1913

LE DIVIN CRUCIFIÉ

Revue de la Sainte-Face



SOMMAIRE :



Pensée directrice pour le mois



La Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Préparons-nous, durant tout ce mois, au grand jour de la naissance du divin Sauveur, jour tant désiré par le monde pendant des siècles, jour attendu par l'Église, chaque année, pendant quatre semaines.

Méditons ces grandes paroles de l'Apôtre saint Paul : « La grâce de Dieu, notre Sauveur, est apparue à tous les hommes, pour nous apprendre à renoncer à l'impiété et aux convoitises mondaines, et à vivre dans le siècle présent avec sagesse, justice et piété, en attendant la réalisation de la bienheureuse espérance et de l'avènement glorieux de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, qui s'est donné Lui-Même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité, et de se faire, en nous purifiant, un peuple qui Lui appartienne, et qui soit zélé pour les bonnes œuvres. »

Jésus, en venant au monde, a choisi librement la souffrance et le sacrifice. N'oublions pas l'enseignement qu'il nous donne par là, et embrassons généreusement, comme Lui, les peines et les douleurs dont l'existence est faite, et qui nous ouvriront, un jour, notre dernière Patrie, le Ciel.

Nous rappelons aux dévots de la Sainte-Face du Saint-Suaire, qu'une **indulgence plénière** est attachée, aux conditions ordinaires, à tous ceux qui méditeront sur la Passion, devant cette Image, au jour de la Noël, ou un jour de l'Octave de cette fête.

La Passion de N.-S. Jésus-Christ en action

XV

LE CRUCIFIEMENT

Dans la montée douloureuse du Calvaire, trois fois Jésus s'était abattu d'épuisement et trois fois s'était relevé sous les coups. Déchargé en partie, du fardeau de sa croix, aidé par Simon le Cyrénéen, il avait eu encore la force de se traîner un petit bout de chemin. A la fin, comme il ne pouvait plus avancer, les soldats durent le soutenir, après l'avoir accablé de leurs derniers coups pour le faire marcher. D'un mot, l'évangéliste saint Marc peint cette scène horrible, en disant que les soldats « portèrent Jésus » au lieu dit le Golgotha.

C'est ainsi que le funèbre cortège arriva au sommet du monticule, entre onze heures et midi. La foule l'avait précédé ou suivi. Elle encombrait déjà les abords du Calvaire. Le centurion, « exécuteur de la mort », fit procéder aussitôt aux préparatifs du crucifiement. On avait apporté les instruments nécessaires, les marteaux, les clous, les échelles, les cordes, les planches. Les soldats chargés de l'exécution du condamné commencèrent par dépouiller Jésus de ses vêtements. Il se trouva nu. C'était la suprême ignominie pour lui. Un assistant vint lui apporter un morceau de linge pour couvrir sa nudité. Une pieuse tradition veut que ce soit la sainte Vierge elle-même qui ait tendu son voile pour ce pieux office. Jésus dut s'aider lui-même à le lier autour de ses reins. Ayant subi la honte d'Adam pécheur, comme le premier homme, dont il allait réparer la faute, le divin Sauveur reçut de la main miséricordieuse de Dieu, son père, un vêtement pour cacher, sur sa personne, le stigmate originel du péché. Ce linge marqué de son sang, qui lui fut retiré au moment de l'ensevelissement, est la plus précieuse des quatre grandes reliques d'Aix-la-Chapelle ; c'est avec lui qu'est donnée la bénédiction finale de chaque ostension solennelle des reliques.

Après que Jésus eut été dépouillé de ses vêtements, on lui présenta la potion qu'il était d'usage, chez les Juifs, d'administrer aux condamnés à mort, pour les étourdir et leur rendre moins sensibles leurs horribles tourments. C'était un breuvage de vin acide, mélangé avec de l'encens ou de la myrrhe ; il avait la vertu d'assoupir. La loi romaine ignorait cet adoucissement. C'est quelque âme compatissante parmi les assistants, qui dut tendre aux soldats la coupe enivrante que l'un d'eux, par un reste d'humanité, voulut bien approcher des lèvres défaillantes du divin condamné. Cette potion était ordinairement préparée par les plus

nobles femmes de Jérusalem, pour qui c'était une œuvre pie que d'offrir ce soulagement aux victimes de la justice humaine. « Donnez de la cervoise, disait le *Livre des Proverbes,* à ceux qui sont affligés et du vin à ceux qui ont le cœur dans l'amertume. Qu'ils boivent et qu'ils oublient leur détresse et que de leur douleur ils ne se souviennent plus, » (XXXI 6 et 7). De là était venu le pieux usage d'administrer une potion assoupissante aux malheureux condamnés. Mais Jésus, ayant goûté à celle qu'on lui offrait, ne voulut pas en boire, il détourna sa bouche du vase qu'on lui tendait. Victime par amour, il refusa cet allègement humain au sacrifice de lui-même qu'il offrait pour le salut du monde. Il voulut endurer jusqu'au bout son supplice dans toute son horreur, afin de lui donner le prix infini de ses souffrances.

Après ces courts préliminaires, les bourreaux se hâtèrent de procéder au crucifiement. Un trou avait été taillé dans le roc du tertre pour y planter la croix. Selon le mode ordinaire du supplice, la croix était d'abord dressée et l'on y attachait ensuite le condamné ; c'est par exception que le supplicié était cloué à la croix étendue sur le sol et qu'on élevait ensuite en l'air. On dut suivre l'usage général pour Jésus. D'après ce procédé on commençait par enfoncer la croix en terre profondément, et on la consolidait par le pied avec des coins de bois fichés tout autour à coups de marteau. Après cela, on entourait la croix d'une sorte d'échafaud grossier à gradins, pour que la victime pùt y accéder et que les soldats eussent la facilité de la hisser avec des cordes et de l'attacher ensuite aux bras de la croix. Une cheville transversale fixée à mi-hauteur de la tige permettait de crucifier plus facilement le supplicié, en le soulevant jusque-là pour le faire asseoir à califourchon sur cette espèce de sellette, et pour pouvoir ainsi clouer plus commodément les bras d'abord, puis les pieds.

La croix était peu élevée au-dessus du sol et les pieds du supplicié étaient près de la terre. Avec une simple tige d'hysope on pouvait, en effet, atteindre la bouche de la victime et lui tendre une éponge imbibée d'acide, comme on le fit pour Jésus à ses derniers moments.

La croix qui servait d'instrument de supplice au Sauveur n'avait pas la forme que l'usage lui a donnée. On l'a pieusement embellie, en même temps que l'on a donné au divin crucifié une attitude plus plastique. Il y avait plusieurs sortes de croix chez les Romains, qui n'étaient toutes qu'un grossier gibet. La première se composait de deux bois d'égale longueur se coupant à angle aigu, dans leur milieu, et affectant à peu près la forme de la lettre X allongée ; la deuxième composée d'une longue tige sur laquelle on assujettissait à son sommet une traverse plus courte, avait la forme d'un T ; la troisième, celle qui a été généralement

adoptée, chez les chrétiens, pour la représentation du Sauveur crucifié ressemblait à la seconde, sauf que le poteau de support dépassait d'une certaine hauteur la traverse. Il y en avait encore une quatrième espèce, consistant en une tige assez basse sur laquelle s'adaptaient de chaque côté, à angle aigu, deux cornes ou branches, qui donnaient à l'ensemble la forme de la lettre Y. C'est cette dernière croix, ou la première, qui servit de gibet au divin Crucifié. Jésus fut attaché, en effet, les bras en l'air, à l'une ou l'autre espèce de croix, comme le montre, sur l'empreinte de son cadavre, laissée sur le linceul, la direction presque perpendiculaire de la rigole de sang, très visible au microscope et même à l'œil nu, qui s'échappa de la plaie de ses mains le long de ses bras.

En cela, comme sur les autres points, la description des scènes de la Passion, que sainte Brigitte a laissée, d'après les visions qu'elle eut à Jérusalem, et que l'Église a qualifiées de célestes, dans sa liturgie, est conforme aux détails du Saint-Suaire de Turin. Elle a vu la croix en forme d'Y. « La croix, dit-elle était plantée en terre et ses bras s'élevaient en haut, en sorte que le nœud de la croix se trouvait entre les deux épaules et que la croix ne présentait à la tête aucun point d'appui pour s'y reposer. La planche portant l'inscription était attachée aux deux bras du bois qui s'élevaient au-dessus de la tête. » C'est dans l'angle des bras que la planche, sur laquelle Pilate avait fait peindre en trois langues les mots : « Jésus de Nazareth roi des Juifs », fut attachée grossièrement, non avec des clous, mais avec des cordes. A l'époque de l'invention de la croix du calvaire par sainte Hélène, on ne trouva, en effet, sur la planche posée auprès, aucune trace correspondante de clous, indiquant que c'est à la croix qu'elle avait été appliquée, et il fallut un miracle pour faire reconnaître son authenticité.

D'après le récit si émouvant et si précis à la fois de sainte Brigitte, lorsque la croix eut été dressée, et le tréteau à gradins disposé autour du tronc, les soldats y firent monter brutalement la divine victime, en l'accablant de leurs invectives. Et Jésus gravit les degrés comme un doux agneau que l'on conduit à l'immolation, et quand il fut monté, il s'adossa lui-même à la croix, puis il étendit le bras droit et, ouvrant la main, il la plaça sur la branche droite de la croix. Un des bourreaux monté sur une échelle s'en saisit, et suivant l'usage, avant de la perforer, il l'attacha solidement avec une corde, pour empêcher les convulsions spasmodiques de la douleur, qui eussent gêné l'opération du clouage. Alors, à coups de marteau, il enfonça un fort clou dans la main, « à l'endroit, dit sainte Brigitte où l'os est le plus solide, » c'est-à-dire au poignet, comme le montre le Saint-Suaire de Turin, et non dans la paume,

suivant une tradition erronée. Puis, continue la sainte voyante, les bourreaux tirant violemment la main gauche avec une corde, l'attachèrent à la croix de la même manière. Tirant ensuite brutalement le corps par en bas pour l'étendre sur la croix, ils placèrent une jambe sur l'autre et ils fixèrent les pieds ainsi réunis sur le bois avec deux clous. Ils avaient tiraillé les membres divins avec tant de violence que presque toutes les veines et tous les nerfs s'étaient rompus. Après cela, on lui remit sur la tête la couronne d'épines, symbole dérisoire de sa royauté, qu'on lui avait retirée en le crucifiant ; on l'enfonça de nouveau si cruellement dans le divin chef, que les yeux furent subitement inondés du sang qui en découlait ; les oreilles aussi en étaient obstruées, et la face et la barbe étaient également trempées de ce sang vermeil.

Ainsi étendu et cloué sur la croix, en victime d'expiation, au milieu de ses bourreaux, devant la foule qui assistait en curieuse, au-delà du cercle de soldats, au spectacle, Jésus, élevant la voix, dit : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Ce fut la première des sept paroles de l'Agneau de Dieu sur la croix, parole toute divine de pardon et de miséricorde !

Arthur Loth.



ROYALE VENGEANCE



Lorsqu'on présenta à Louis XII, ancien duc d'Orléans, la liste des officiers du roi, son prédécesseur, il marqua d'une *croix rouge* le nom de ses ennemis les plus opiniâtres, sans déclarer autrement ses intentions. Ils en furent avertis, et, craignant que la punition ne se bornât pas à la perte de leurs charges, ils se cachèrent et employèrent de puissants protecteurs pour obtenir leur pardon.

« En apposant à leur nom le sceau de la Rédemption, répondit l roi, j'ai cru avoir annoncé assez clairement que tout était pardonné. Jésus-Christ est mort pour eux comme pour moi. C'est ainsi que le roi de France se venge des injures faites au duc d'Orléans. »

Noble conduite dont devraient bien s'inspirer nos maîtres du jour, au lieu de frapper de lois iniques d'exception ceux qui portent fièrement sur leur front de catholiques le signe de la croix qu'ils n'ont jamais reniée depuis leur baptême.

Mais il est entendu que le régime actuel est *laïque,* et, comme tel, il peut se dispenser des grandes et belles actions écloses à la lumière de la croix...

Autour de la Revue " Le Divin Crucifié "

Comment on aime la Revue et ce que disent nos lecteurs en se réabonnant.

Armentières. — « Je suis heureuse de vous envoyer ma cotisation de zélatrice pour 1914, me donnant droit à l'abonnement au *Divin Crucifié :* je vous envoie en même temps 12 francs, pour 5 autres abonnements, puisque mon titre de zélatrice me procure la faveur du cinquième gratuit.

« Je tiens à vous dire combien j'apprécie chaque jour davantage cette belle Revue si intéressante et qui certainement devrait trouver sa place dans chaque famille chrétienne ! Vos articles sont si profondément édifiants et si réconfortants qu'ils portent les âmes au sacrifice et à la réparation ! »

V. D.

Lisbonne. — « Je suis heureuse de vous demander de nouvelles images de la Sainte-Face. Elles font ici un bien énorme. Tous mes amis veulent posséder cette douce Image qui nous représente la Sainte-Face de Jésus dans sa mort, mais sur laquelle nos âmes veulent cueillir la vie et que nos cœurs veulent entendre parler et même voir sourire... Veuillez en même temps recevoir l'expression de mes sentiments pieusement admirateurs pour la Revue le « Divin Crucifié » dont la lecture me charme de plus en plus. »

M. C.

Sens. — « Alors que je me vois obligée, vu la modicité de mes ressources de cesser mon abonnement à plusieurs autres Revues, d'ailleurs très intéressantes, je viens me réabonner à celle du « *Divin Crucifié* ». Il me semble que Notre-Seigneur me ferait de graves reproches, si je ne m'imposais des sacrifices pour continuer de recevoir cette publication si bien faite pour le faire aimer de plus en plus dans ses souffrances.

D'ailleurs, mon titre de zélatrice de la Sainte-Face, m'oblige à rester fidèle abonnée de votre pieuse et intéressante Revue et je m'en félicite... »

Sr H.

Landivisiau. — « C'est avec plaisir que je renouvelle mon abonnement à la Revue de la Sainte-Face. Mon bonheur serait de méditer longuement sur les admirables articles qu'elle m'apporte chaque mois. Je fais des vœux bien ardents pour la diffusion de la Revue et de la belle image de la Sainte-Face, dont j'espère bientôt vous faire une nouvelle commande... »

L. P.

Autun. — « Je vous envoie le montant de mon abonnement à la Revue le « Divin Crucifié » et profite de cette occasion pour vous dire combien je m'intéresse à la Revue et le plaisir que j'ai à la lire chaque mois. Je voudrais procurer des abonnés et j'espère y parvenir... » *M. F.*

Villefranche. — « Je vous envoie ce mandat à l'intention de renouveler mon abonnement à la Revue « Le Divin Crucifié », car j'aime beaucoup cette Revue et je la lis avec le plus grand plaisir. Je la fais lire autant que possible et tous mes lecteurs en retirent bien et satisfaction... »

Abbé C.

Belfort. — « Je vous envoie mon abonnement à votre belle Revue, avec mes vœux les plus sincères pour la diffusion de votre œuvre que j'aime tant. J'ai de grandes épreuves en ce moment, mais votre Revue m'arrive comme une consolation d'En-Haut, me donnant de nouvelles forces et de nouvelles lumières. Que Jésus continue toujours à vous inspirer de beaux articles qui font tant de bien à ceux qui souffrent... » *A. S.*

« Le Saint-Suaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ vénéré dans la Cathédrale de Turin (1) »

Par le R. P. ESCHBACH

PROCUREUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT PRÈS LE SAINT-SIÈGE



IL vient de paraître une nouvelle étude sur le Saint-Suaire de Turin qui fait grand honneur à son auteur, le R. P. Eschbach, et sert admirablement la si belle cause du Saint-Suaire.

C'est un résumé historique, critique et scientifique des plus lumineux qui mérite de prendre place à côté des nombreux ouvrages écrits pour défendre l'authenticité du vénéré Linceul de Turin. Il vient à son heure, et apporte une pierre solide à l'édifice soigneusement élevé, durant le cours des siècles, à la gloire de cette sainte relique.

Nous voulons parler, indépendamment de tout le reste, de la « Déclaration » que le R. P. Eschbach a mise en tête de son ouvrage. L'importance de cette « Déclaration » est considérable, car elle met fin à une malheureuse « légende » qui, depuis quelques années, tendait à discréditer le Saint-Suaire de Turin.

Voici ces lignes du vaillant défenseur du saint Linceul.

« *Nous nous devons à nous-même et nous devons à nos lecteurs de placer en tête de ce modeste écrit la déclaration suivante :*

A l'endroit du Saint-Suaire de Turin, il circule, depuis dix ans, dans un grand nombre de périodiques français et étrangers, une légende d'après laquelle, au printemps de 1902, la Sacrée Congrégation des Indulgences et des Reliques aurait émis une sentence contraire à son authenticité, et se résumant dans un NON SUSTINETUR. « *La décision, dit-on, existe* », et *on prétend l'affirmer* « *d'excellente source* ».

« *A notre tour, nous déclarons savoir de* TRÈS BONNE ET EXCELLENTE SOURCE *que, ni la susdite Congrégation Romaine, ni aucune autre Sacrée Congrégation n'a jamais donné de décision contre l'authenticité du Saint-Suaire de Turin.*

Nous ajouterons que, relativement au culte séculaire rendu publiquement à cette relique, il ne s'est produit aucune innovation. »

C'est dit nettement, et cela ne sera pas contredit, car le R. P. Eschbach a l'autorité nécessaire pour tenir un pareil langage.

(1) Chez Pierre Marietti, Editeur Pontifical, Via Legnano, 23, Turin.

Nous savons que sa situation à Rome lui a permis de puiser ses renseignements au sein même des Congrégations compétentes et de fouiller des archives qui ne lui ont rien révélé contre le culte du Saint-Suaire.

Pareille enquête, d'ailleurs, fut faite, en 1903, par un prêtre français éminent, M. l'abbé Pillet, consulteur de la Sacrée Congrégation du Concile, et donna le même résultat. C'était à l'occasion du fameux NON SUSTINETUR, lancé par M. le chanoine Ulysse Chevalier, dans une brochure publiée le 9 janvier 1903. Vivement contristé par ce qu'il avait entendu dire d'une commission de cardinaux et des prétendues paroles prononcées par le Saint-Père à cette occasion, M. l'abbé Pillet alla voir S. E. le Cardinal Richelmy, archevêque de Turin, l'un des détenteurs des clefs de la châsse du Saint-Suaire. Le vénéré prélat, convaincu de l'inexactitude des faits rapportés par M. Ulysse Chevalier, s'empressa de s'informer directement auprès des personnages les plus qualifiés, LL. EE. les cardinaux Cretoni et Cavagnis dont l'un était actuellement et l'autre avait été, précédemment, préfet de la Sacrée Congrégation des Reliques et Indulgences. Le résultat de l'enquête fut qu'il n'y avait rien de vrai dans tout ce qui avait été publié. « *Vi posso assicurare che non c'e niente di vero* » (1).

On ne peut être plus catégorique, et il faut remarquer qu'en ceci le cardinal Richelmy avait l'autorité non seulement d'un prince de l'Eglise, mais celle de l'Ordinaire s'occupant d'une affaire relevant de sa juridiction épiscopale.

Une chose était vraie dont les adversaires du Saint-Suaire ne se flattèrent point, et le vénéré cardinal de Turin la fit connaître à M. l'abbé Pillet, « c'est que, dit-il, l'ordre a été donné à M. Chevalier de ne plus rien publier sur la question et de cesser les attaques contre l'authenticité du Saint-Suaire. »

Et puis, S. S. Pie X avait si peu parlé contre le Saint-Suaire, qu'il témoigna pour lui d'une vénération particulière en attachant, le 9 décembre 1905, des indulgences à une image de la Sainte-Face copiée sur celle de Turin « telle que l'on a réussi à la reproduire avec un art si remarquable d'après la véritable image du Saint-Suaire » et en exprimant le désir « qu'elle fût répandue partout. » (*Lettre du 4 juin 1906*).

En fait de jugement du Saint-Siège, il n'y a jusqu'ici que la Bulle solennelle de Jules II instituant la fête du Saint-Suaire, qui fut étendue depuis à toute l'Eglise. Quant à l'opinion des papes, elle a toujours été favorable à la sainte relique. Ses défenseurs actuels sont donc assurés de faire bonne œuvre en s'occupant de cette question du Saint-Suaire ; le R. P. Eschbach en a eu, de Rome,

(1) Lettre privée de M. l'abbé Pillet à M. Arthur Loth, en date du 23 mars 1903.

un précieux témoignage. Ayant fait hommage de son livre à S. S. Pie X, il a eu la satisfaction de recevoir de S. E. le cardinal Merry del Val, au nom du Souverain Pontife, une lettre approbative dont nous extrayons ce passage significatif : «... *Ces intéressantes pages où, recueillant les témoignages de l'histoire et les données de la science au sujet de cette précieuse et très insigne relique de Notre-Seigneur, vous vous êtes appliqué dans une étude impartiale et critique, à en établir et défendre l'authenticité, contribueront à jeter une lumière toujours plus vive sur cette question.* »

Nos lecteurs ne nous en voudront pas d'avoir insisté sur ce qu'on pense, à Rome, du Saint-Suaire ; ce point est très important, et le R. P. Eschbach a fait œuvre utile et nécessaire en le mettant nettement en valeur.

Malheureusement la place nous manque pour parler, comme il le faudrait, du bel ouvrage du R. P. Eschbach. Même à la course, nous ne pourrions résumer ces pages qui sont déjà un raccourci de la question. Elles laissent dans l'ombre d'importants aperçus qu'avant longtemps, nous l'espérons, de patients travaux en cours mettront en pleine lumière. Mais, quoique incomplet, cet ouvrage est des plus intéressants, et nous le recommandons vivement à nos lecteurs si attachés à la Sainte-Face de Jésus d'après le Saint-Suaire de Turin. Connaissant mieux celui-ci, ils aimeront davantage celle-là. « *Ignoti nulla cupido* », dit l'adage latin. Combien cela est vrai pour le Saint-Suaire ! Ignoré par la grande majorité des catholiques, il se trouve privé des hommages auxquels il a droit et qui, selon la belle parole du Pape Léon XIII, prononcée en 1898, lors de l'exposition du Saint-Suaire à Turin, « *sont de nature à favoriser partout le réveil du sentiment religieux.* »

Quelle grande raison nous avons là de nous occuper de cette sainte relique, et combien nous serions coupables de ne pas nous y intéresser !

Emmanuel Faure.

Appel aux Zélateurs de la Sainte-Face

Pour la marche régulière de l'Œuvre de la Sainte-Face, nous invitons tous les zélateurs à nous envoyer, dès maintenant, pour 1914, la COTISATION ANNUELLE qu'ils doivent verser afin de concourir à la diffusion universelle de la Sainte Image et d'aider aux frais généraux de l'Œuvre.

Cette cotisation *obligatoire* est fixée à 2 francs par an pour la France et à 2 fr. 50 pour l'étranger. Nous rappelons à nos zélateurs qu'ils recevront gratuitement, en retour, notre Revue : « LE DIVIN CRUCIFIE », organe de l'Œuvre de la Sainte-Face.

Nous remercions ceux qui se sont déjà acquittés de ce pieux devoir.

■ ■

La Croix au Sein de l'Éternité





La religion est un fait. Les théories seules n'impressionnent que notre esprit ; les faits, au contraire, agissent sur l'être tout entier. Dieu, auteur de notre nature, en connaît aussi toutes les exigences ; Il sait que les théories les plus excellentes n'ont de prise sur l'ensemble des hommes que si elles sont réduites en un fait concret et palpable. Les plus saints mystères, Il les a rendus accessibles par quelque chose d'extérieur et de sensible.

Le mystère de la Trinité, un fait le met en lumière, le baptême de Notre-Seigneur. Parlez-vous de l'Incarnation ? Voici que devant vos yeux se présente le fait de l'Annonciation ou mieux encore le fait de la Nativité avec ses épisodes de la Vierge Mère à la recherche d'un gîte, dans la nuit noire, avec le fait de l'étable et de la mangeoire transformée en berceau de l'Enfant-Dieu. La Rédemption est un fait, la Croix le résume. La Croix, ne la détachons pas du tableau général de l'œuvre de Dieu au milieu de nous, elle est entrée dans le plan de la Providence, son histoire commence au sein de l'auguste Trinité.

Quand le péché fit son apparition sur la terre, il n'y eut plus entre Dieu et l'homme, la distance infinie sans doute, mais régulière, normale, qui sépare le Créateur de sa créature ; entre les deux c'est la séparation infinie dans le désordre. De la terre au ciel, le chemin est fermé par le péché ; du ciel à la terre, par les exigences de la Justice.

Mais déjà, à ce moment, la foi entrevoit un pont jeté par-dessus l'abîme et, à l'entrée de ce pont, du côté du ciel, une ombre douce, c'est celle du Sauveur qui s'avance et qui, en temps opportun, s'apprêtera à passer du ciel à la terre. Avant de se manifester, la charité de Dieu pour l'homme existe, infinie, éternelle : elle est en Dieu le Père, car Dieu est amour (I Joan., iv, 8), et il a consenti à nous donner son Fils unique ; elle est en Dieu le Fils, qui a donné sa vie pour nous (I Joan., iii, 16) ; elle est en Dieu le Saint-Esprit qui consent à devenir lui-même la rémission de nos péchés (*Post-communion* du mardi après la Pentecôte).

Dieu le Père nous a donné son Fils jusqu'à la Croix, Dieu le Fils a envisagé son œuvre jusqu'à la Croix inclusivement et le Saint-Esprit n'a pu accomplir le pardon des péchés que par la Croix. La liturgie rend admirablement la pensée de Dieu à la suite de la première faute, et ce n'est pas celle d'un Juge, c'est celle d'un Père : Lui-même a marqué dans le Paradis terrestre l'arbre

au moyen duquel une Personne divine réparerait les ruines du péché (Hymne de la Passion).

Combien je bénis l'Eglise qui nous dit le Samedi-saint que les pages des deux testaments ont pour but de nous instruire et de nous faire comprendre la miséricorde de Dieu. Les deux testaments sont résumés en un emblème, la Croix, terme où aboutissent les miséricordieuses avances du Cœur de Dieu. Le « *Crucifixus* » de nos symboles de foi, qu'il m'est doux à entendre ! *Pour nous, hommes, pour notre salut,* le Fils de Dieu est descendu du haut des cieux, mais « *etiam* » plus encore, pour le même motif il a été « *mis en croix.* » Et notre signe de croix qui distribue sur un geste sacré les noms des trois divines Personnes montre l'union intime et profonde du mystère de la Trinité et de la Rédemption. « Mon ami, me disait un jour un saint prêtre, il faut qu'un chrétien, il faut qu'un prêtre fasse bien son signe de croix ! Il est trop grand pour être accompli sans attention, trop divin pour demeurer sans fruit ; ce qu'il rappelle a mis en mouvement les cieux et les mondes créés. »

LA CROIX DANS LA VIE DE NOTRE-SEIGNEUR

Avez-vous remarqué la place que la croix a occupée dans la vie de Notre-Seigneur ? L'Imitation nous dit bien : Toute la vie de Jésus Christ n'a été qu'une croix et un martyre continuel (L. II, c. XIII). La liturgie de la Passion, avec une saisissante vérité, nous découvre dans les planches mal équarries du pauvre berceau et dans les langes du nouveau-né, une vraie croix faite à la taille d'un petit enfant.

Comment oublier ce mot de l'apôtre : « Ayons les yeux fixés sur Jésus l'auteur et le consommateur de la foi, lui qui, au lieu de la joie qu'il avait devant Lui, méprisant l'ignominie, a souffert la Croix » (*ad Hebræos,* XII. 2). Même en se faisant par l'Incarnation l'un de nous, le Sauveur pouvait voir la vie lui sourire et sourire lui-même à la vie. La joie humaine, telle que nous l'entendons, Il l'a dédaignée. A quoi pensait le petit Enfant entre les bras de sa Mère, l'adolescent à Nazareth ? Aux affaires de son Père (saint Luc II. 49,) ; mais celles-là, il ne les considérait point en dehors de la Croix. Dans l'enseignement du Maître, la doctrine de la Croix ne tarde pas à émerger, et il est intéressant de constater comment elle s'unit et s'adapte à toutes les circonstances de son existence, comme aussi à toutes ses fonctions.

Le Sauveur a parlé de la Croix en prophète. « Voici que nous montons à Jérusalem et le Fils de l'Homme sera livré aux Princes des Prêtres et aux Scribes. Ils le condamneront à mort et le livre-

ront aux gentils pour être moqué, flagellé et crucifié, et il ressuscitera le troisième jour. » (saint MATT., XX. 18). Prophète encore, il annonce clairement que la Croix, terme de ses humiliations, marquera le début de sa gloire et le triomphe de sa doctrine : « Et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi » (saint JEAN, XII, 32) ; et pour dissiper toute équivoque l'Evangéliste ajoute : « En parlant ainsi il faisait allusion au genre de mort qui lui était réservé » (verset 33).

Docteur des âmes, Jésus résume dans la Croix les règles de la perfection. Puis s'adressant à tous, il dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour et me suive » (saint LUC IX, 23).

Juge suprême des vivants et des morts, il associera à sa redoutable fonction le signe du salut : « Alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'Homme, et toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine et elles verront le Fils de l'Homme venant sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté (saint MATT., XXIV, 30).

Roi Immortel des siècles, le Sauveur s'entretient avec les élus de la Loi Ancienne du moyen qui va bientôt leur ouvrir les portes du ciel. C'est dans le récit même de la Transfiguration que nous lisons ces mots : « Ils s'entretenaient (Moïse et Elie) avec Jésus et parlaient de sa sortie de ce monde, qui devait s'accomplir à Jérusalem » (saint LUC, IX).

Le Sauveur Jésus a désiré la Croix, couronnement sanglant de son œuvre, mais en même temps il l'a redoutée : « Je dois encore être baptisé d'un baptême, et quelle angoisse en moi jusqu'à ce qu'il soit accompli » (saint LUC, XII, 50).

Victime du péché, Jésus-Christ, à la seule vision de sa Croix et des tourments qu'elle lui réservait, est entré en agonie : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi ! Cependant, non plus comme je veux, mais comme vous voulez » (saint MATTH., XXVI, 39).

Comprenez-vous maintenant le mot de l'Imitation ? La Croix fut la compagne inséparable du Sauveur, elle a déchiré son cœur avant de déchirer ses membres sacrés.

Les saints nous ont appris à rechercher partout dans l'ordre naturel la pensée du Christ. La vue d'un lac nous fait ressouvenir de la pêche miraculeuse, de la barque qui portait le salut du monde ; celle d'une montagne nous rappelle le Thabor ou le mont des Béatitudes ; celle d'un champ de blé la frugalité de Jésus ; mais rien ne me le rappelle autant que la Croix. N'est-ce pas elle qui orienta sa vie, dirigea ses pensées, soutint ses affections ? Ne l'a-t-il pas aperçue continuellement, au cours de ses 33 années ? Dans ses nuits que la prière consacrait, il la saluait, l'appelait de ses vœux. Elle est la source de ses tourments, elle fut la source de

ses joies, car le Maître a entrevu dans le lointain des âges l'amour profond, la reconnaissance sans borne que les fidèles porteraient au signe de leur Rédemption.

Oh ! non, je ne puis considérer la Croix avec indifférence. Je la contemple, je dépose à ses pieds ma prière et mes larmes, et aussitôt elle me parle du Christ vrai Dieu, qui tient entre ses mains la clef du ciel, le salut des hommes, l'Empire de l'Eternité ; elle me parle du Christ, vrai fils de l'homme aussi, qui tremble en face de sa laborieuse mission, qui a pleuré, qui a souffert les plus indicibles tourments, et qui me paraît plus encore mon Sauveur, parce que je le sens plus abandonné et accablé. La regarderai-je avec indifférence? Elle toute seule, la divine Croix, me rappelle cette loi essentielle du Christianisme que Jésus a accomplie le premier : « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup » (saint Luc, IX, 22). Il faut, entendez-le, que le chrétien, il faut que le prêtre souffre beaucoup, et la croix si austère a une façon si douce de nous parler de souffrance et de nous la faire aimer[1]...

Aux heures de solitude, d'insomnies, d'angoisses, je tiens ma croix entre mes mains, je me sens moins seul. Je la regarde, et sa fidèle compagnie me suivra jusqu'à la mort et au delà. Mes yeux, je l'espère, ne seront pas éblouis lorsqu'elle se montrera sur les nuées, précédant le Juge suprême des vivants et des morts. Comme aujourd'hui je m'écrierai : Je te salue, ô Croix, mon unique espérance !

B. C. M.

Recommandations de Prières

Le Souverain Pontife. — Les Évêques et les Prêtres du monde entier. — Les œuvres sacerdotales et eucharistiques. — La diffusion de la Sainte-Face et du « Divin Crucifié ». — Plusieurs paroisses et plusieurs Prêtres. — La conversion d'un vieillard impénitent. — Trois pécheurs obstinés. — La guérison de plusieurs malades en danger. — La réconciliation d'un beau-père et de son gendre. — Le salut d'une jeune fille en danger de mort. — La mission à Constantine. — Les exercices de la mission dans deux paroisses. — La conversion d'un jeune homme qui cause de grands troubles dans sa famille. — La guérison d'une jeune mère de famille. — Une vocation religieuse. — La vocation sacerdotale d'un jeune homme. — Les intérêts spirituels et temporels d'un père de famille. — L'entente et l'union dans une famille. — Le succès d'un jeune étudiant. — Un mariage chrétien. — L'avenir de deux jeunes filles. — La réalisation et le succès d'un projet tout à la gloire de Dieu. — Plusieurs conversions. — Plusieurs guérisons. — Les nombreuses intentions qui nous ont été recommandées par correspondances. — Les intentions des zélateurs et zélatrices de la Sainte-Face.

On remercie la Sainte-Face pour plusieurs faveurs signalées : conversions inespérées, guérisons, grâces temporelles et spirituelles.

Respice Deus in Faciem Christi tui!

Pendant le mois de décembre, la **messe des Abonnés** sera célébrée comme à l'ordinaire tous les *vendredis*.

Les Faits Eucharistiques de Conques (Aude).



V

LES VISIONS DES PETITS ENFANTS

Nous l'avons déjà remarqué : les manifestations eucharistiques de Conques ne sont pas spéciales à certaines personnes mais atteignent toutes les classes et tous les âges. Lettrés et ignorants, jeunes et vieux, prêtres et laïques, croyants et incroyants ont rendu témoignage sur la réalité de faits dont il serait puéril aujourd'hui de contester l'existence.

Plusieurs enfants, même de tout petits, ont vu Jésus dans l'Hostie et en gardent un impérissable souvenir. Pourquoi ne les croirait-on pas quand ils affirment qu'ils ont contemplé la Face auguste du divin Maître ? Sans doute, ils ont pu se laisser circonvenir, mais ce n'est guère probable pour tous, puisqu'il s'agit d'un bon nombre. Leur récit, tant il est naïf et spontané, porte avec lui, un caractère de certitude. On sait d'autre part que l'enfance se prête mal aux hallucinations.

A Conques, les enfants les plus simples et les moins bien doués ont été parfois les premiers à mieux voir et à mieux rendre compte de leurs visions. Des affirmations souvent répétées, ou des détails peu en rapport avec l'âge et l'intelligence donnent à leur témoignage une note spéciale qui impose la conviction. Tel est cet étonnant récit de la Cène sur les lèvres d'un petit ignorant qui ne sait pas son catéchisme, n'a jamais lu l'Evangile, n'a jamais vu d'image de la Cène (1). Son témoignage a plus de valeur pour nous que s'il était donné par une personne âgée et instruite.

L'émotion, chez plusieurs de ces petits enfants, se traduit par des cris d'une naïveté charmante, par des exclamations spontanées, par des larmes de joie ou de tristesse.

Quelques enfants ont vu le Sauveur souriant et heureux, mais d'autres ont contemplé sa Face endolorie, ont vu des épines sur son front et des larmes dans ses yeux.

Lors de la première apparition à Notre-Dame de la Gardie, en septembre 1907, une fillette éclate en sanglots et s'écrie : « *Oh ! le pauvre bon Dieu ! Oh ! le pauvre bon Dieu !* »

Cinq ans plus tard, sur l'esplanade de Notre-Dame, pendant la procession du Saint-Sacrement, une enfant de trois ans et demi voit la Sainte Face triste et douloureuse. Son petit cœur se fond

(1) Voir le numéro de septembre, p. 267, 268, 269.

dans sa poitrine, des larmes inondent son visage et elle ne cesse de répéter : « *Petit Jésus, ne pleurez pas ! Oh ! petit Jésus, ne pleurez pas !* »

Une autre fois, un petit garçon a vu Jésus fixer son regard sur lui, après l'avoir reposé sur d'autres personnes. Sous cette impression de surprise et d'émotion intense, il éclate en sanglots, heureux mais si bouleversé qu'on est obligé de l'entraîner au dehors de l'église.

Pendant la Mission de 1911, une fillette voit « une tête d'ange qui souriait », pendant que sa petite compagne remarque des larmes sur le visage de Notre-Seigneur couronné d'épines. Celle-ci a six ans. Elle y pense toujours. Le lendemain, elle en parle. « *J'ai vu le bon Dieu qui pleurait, il avait des gouttes... et une couronne là...* » — « Des gouttes ? lui dit-on, où avait-il les gouttes ? — « *Là.* » — Et elle indique de ses petits doigts, sur les joues, la place où elle a vu les larmes couler.

Quelques unes de ces réflexions enfantines ne semblent pas seulement l'expression d'un sentiment qui jaillit spontanément, elles renferment des idées profondes. Telle la protestation de cette enfant de sept ans et demi qui a vu l'Enfant-Jésus dans l'Hostie, au mois de février dernier, et qui s'est écriée : *Petit Jésus, on croit, le monde, que vous n'êtes pas dans la sainte Hostie !* » Parole ingénue et candide, mais triste à en pleurer, car elle montre les ravages que peut causer, même aux plus petits, l'incrédulité de notre siècle qui ne veut pas croire au surnaturel et qui blasphème et nie la présence réelle de Jésus au Sacrement.

Elle est heureuse cette enfant d'avoir vu le petit Jésus, mais elle se tourmente à cette pensée : « *Lui, m'a-t-il vue ?...* » Si on pouvait le lui assurer... Il y a bien un moyen, oh! un moyen très simple de le savoir au juste, c'est d'aller le trouver au Paradis... A cet âge, sait-on ce que c'est que mourir ? Elle y pense et dit à sa mère : « *Maman, j'ai vu le petit Jésus... Je voudrais mourir pour aller le dire au petit Jésus...* » — « Qu'est-ce tu veux lui dire ? » — « *Ça que j'ai vu...* »

En voici une autre. Elle a douze ans. Elle est favorisée non pas d'une seule vision, mais de quatre apparitions successives. Jésus se montre à elle sous plusieurs aspects. Elle est émotionnée, ses yeux sont tout rouges, elle a pleuré et tient entre ses mains un mouchoir mouillé de larmes? On l'interroge affectueusement : « Pourquoi as-tu pleuré ? » — « *Parce que, de voir les épines qui étaient entrées dans la chair, et les gouttes de sang, ça m'a fait mal au cœur !...* » Jésus s'était fait voir couronné d'épines et tout ensanglanté.

Les mois s'écoulent. L'enfant affirme toujours avec énergie la réalité des apparitions, et le temps n'efface rien de sa mémoire

fidèle. Elle est devenue sérieuse et semble toujours revoir dans son souvenir l'image adorée de la Face sanglante de Jésus.

Un jour sa grand'mère lui dit : « Tu es presque trop pieuse pour ton âge. » La fillette, qui faisait sa prière, se retourne et répond : « *Est-ce que vous pouvoir savoir, vous, ce que j'ai dans la tête?* »

Ames d'enfants, si délicates et si candides, combien vous êtes sensibles à l'amour de Jésus et disposées à vous donner à Lui ! Et comme le Seigneur a raison de vouloir que vous vous approchiez de Lui, afin de lui consacrer les prémices de votre jeunesse et les premiers battements de vos cœurs !

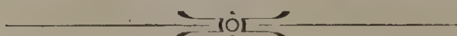
L. D. *prêtre*.



ABONNEMENTS GRATUITS

à la Revue

“ LE DIVIN CRUCIFIÉ ”



Moyen facile de recevoir gratuitement un abonnement à la Revue le “ Divin Crucifié ”, tout en exerçant un véritable apostolat.

Toute personne qui trouve cinq abonnés, ne paie que quatre abonnements au lieu de cinq.

Dix abonnements donnent droit à **deux gratuits ; quinze** à **trois,** etc.

Ne pas oublier qu'offrir cette *étrenne* à une Communauté, à une œuvre ou à une famille amie, c'est leur assurer un agrément et un bien spirituel qui durera toute une année et se renouvellera chaque mois.



AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous prions instamment nos lecteurs qui ne sont pas encore réabonnés, de le faire durant ce mois de Décembre, et de nous adresser, pour cela, leur dernière bande de la Revue. Prière d'y joindre aussi, en mandat-poste, le montant du réabonnement.

Nous faisons cela par mesure d'ordre administratif et pour nous permettre de renouveler, immédiatement, pour chacun de nos abonnés, leurs douze bandes-adresses de l'année 1914.

Un très grand nombre ont déjà répondu à notre appel et nous les en remercions, en priant les retardataires de se hâter.

PAGES DE BOSSUET

La vie et la doctrine de Jésus-Christ

(*suite*).

La loi la plus caractéristique du chrétien, c'est celle de la Croix. Hautes considérations sur ce mystère.



OUS *ne savons pas si aucun écrivain a jamais fait un résumé du mystère de la Croix, à la fois plus complet et plus éloquent que celui qui nous est offert dans les pages suivantes. Nous devons avouer, quant à nous, qu'elles nous ont tellement subjugué, que nous nous sommes imposé, il y a longtemps déjà, la tâche d'ailleurs bien douce de les graver mot à mot dans notre mémoire.*

Bossuet vient de rappeler les grands preceptes de la vie chrétienne et les conseils évangéliques :

« Mais la loi la plus propre (1) à l'Evangile, ajoute-t-il, est celle de porter sa Croix. La Croix est la vraie épreuve de la foi, le vrai fondement de l'espérance, le parfait épurement de la charité, en un mot le chemin du ciel. Jésus-Christ est mort [sur] la Croix ; il a porté sa croix toute sa vie : c'est à la Croix qu'il veut qu'on le suive et il met la vie éternelle à ce prix. Le premier à qui il promet en particulier le repos du siècle futur, est un compagnon de sa Croix : « Tu seras, lui dit-il, aujourd'hui avec moi en paradis (2). » Aussitôt qu'il fut [sur] la Croix, le voile qui couvrait le sanctuaire fut déchiré du haut en bas, et le ciel fut ouvert aux âmes saintes. C'est au sortir de la Croix et des horreurs de son supplice qu'il parut à ses apôtres glorieux et vainqueur de la mort, afin qu'ils comprissent que c'est par la Croix qu'il devait entrer dans sa gloire, et qu'il ne montrait point d'autre voie à ses enfants.

Ainsi fut donnée au monde, en la personne de Jésus-Christ, l'image d'une vertu accomplie, qui n'a rien et n'attend rien sur la terre ; que les hommes ne récompensent que par de continuelles persécutions, qui ne cesse de leur faire du bien, et à qui ses propres bienfaits attirent le dernier supplice. Jésus-Christ meurt sans trouver ni reconnaissance dans ceux qu'il oblige, ni fidélité dans ses amis, ni équité dans ses juges. Son innocence, quoique reconnue, ne le sauve pas ; son Père même, en qui seul il avait mis son espérance, retire toutes les marques de sa protection : le Juste est livré à ses ennemis, et il meurt abandonné de Dieu et des hommes.

Mais il fallait faire voir à l'homme de bien que, dans les plus grandes extrémités, il n'a besoin ni d'aucune consolation humaine, ni même

(1) C'est-à-dire *la plus caractéristique*.

(2) Voir Bossuet apologiste et apôtre de la Croix ; *Les trois Crucifiés*.

d'aucune marque sensible du secours divin : qu'il aime seulement et qu'il se confie, assuré que Dieu pense à lui sans lui en donner aucune marque, et qu'une éternelle félicité lui est réservée.

Le plus sage des philosophes (1), en cherchant l'idée de la vertu, a trouvé que, comme de tous les méchants celui-là serait le plus méchant qui saurait si bien couvrir sa malice, qu'il passât pour homme de bien, et jouît par ce moyen de tout le crédit que peut donner la vertu : ainsi le plus vertueux devait être sans difficulté celui à qui sa vertu attire par sa perfection la jalousie de tous les hommes : en sorte qu'il n'ait pour lui que sa conscience, et qu'il se voie exposé à toute sorte d'injures, jusqu'à être mis sur la Croix, sans que sa vertu lui puisse donner ce faible secours de l'exempter d'un tel supplice.

Ne semble-t-il pas que Dieu n'ait mis cette merveilleuse idée de vertu dans l'esprit d'un philosophe, que pour la rendre effective dans la personne de son Fils, et faire voir que le juste a une autre gloire, et un autre repos, enfin un autre bonheur que celui qu'on peut avoir sur la terre.

Etablir cette vérité, et la montrer accomplie si visiblement en soi-même aux dépens de sa propre vie, c'était le plus grand ouvrage que pût faire un homme ; et Dieu l'a trouvé si grand qu'il l'a réservé à ce Messie tant promis, à cet homme qu'il a fait la même personne avec son Fils unique.

En effet, que pouvait-on réserver de plus grand à un Dieu venant sur la terre ? Et qu'y pouvait-il faire de plus digne de lui, que d'y montrer la vertu dans toute sa pureté et le bonheur éternel où la conduisent les maux les plus extrêmes ?

Mais si nous venons à considérer ce qu'il y a de plus haut et de plus intime dans le mystère de la Croix, quel esprit humain le pourra comprendre ? Là nous sont montrées des vertus que le seul Homme-Dieu pouvait pratiquer. Quel autre pouvait comme lui se mettre à la place de toutes les victimes anciennes, les abolir en leur substituant une victime d'une dignité et d'un mérite infini, et faire que désormais il n'y eût plus que lui seul à offrir à Dieu ? Tel est l'acte de religion que Jésus-Christ exerce à la Croix. Le Père éternel pouvait-il trouver, ou parmi les anges, ou parmi les hommes une obéissance égale à celle que lui rend son Fils bien-aimé, lorsque rien ne lui pouvant arracher la vie, il la donne volontairement pour lui complaire ? Que dirai-je de la parfaite union de tous ses désirs avec la divine volonté, et de l'amour par lequel il se tient uni *à Dieu qui était en lui, se réconciliant le monde ?* Dans cette union incompréhensible, il embrasse tout le genre humain ; il pacifie le ciel et la terre ; il se plonge avec une ardeur immense dans ce déluge de sang où *il devait être baptisé* avec tous les siens, et fait sortir de ses plaies *le feu* de l'amour *divin qui devait embraser toute la terre.* Mais voici ce qui passe toute intelligence : la justice pratiquée par cet Homme-Dieu, qui se laisse condamner par le monde, afin que le monde demeure éternellement condamné par l'énorme iniquité de ce jugement. « Maintenant le monde est jugé, et le prince de ce monde va être chassé », comme le pro-

(1) Socrate, d'après PLATON. *Républ.*, liv. II,

nonce Jésus-Christ lui-même. L'enfer, qui avait subjugué le monde, le va perdre ; en attaquant l'innocent il sera contraint de lâcher les coupables qu'il tenait captifs ; la malheureuse *obligation* par laquelle nous étions livrés aux anges rebelles, *est anéantie ;* Jésus-Christ *l'a attachée à sa Croix*, pour y être effacée de son sang : l'enfer dépouillé gémit : la Croix est un lieu de triomphe à notre Sauveur, et les puissances ennemies suivent en tremblant le char du vainqueur. Mais un plus grand triomphe paraît à nos yeux : la justice divine est elle-même vaincue ; le pécheur, qui lui était dû comme sa victime, est arraché de ses mains. Il a trouvé une caution capable de payer pour lui un prix infini. Jésus-Christ s'unit éternellement les élus pour qui il se donne ; il sont ses membres et son corps ; le Père éternel ne les peut plus regarder qu'en leur chef : ainsi il étend sur eux l'amour infini qu'il a pour son Fils. C'est son Fils lui-même qui le lui demande ; il ne veut pas être séparé des hommes qu'il a rachetés : « O mon Père ! je veux », dit-il, « qu'ils soient avec moi. » Ils seront remplis de mon esprit ; ils jouiront de ma gloire ; ils partageront avec moi jusqu'à mon trône.

Après un si grand bienfait, il n'y a plus que des cris de joie qui puissent exprimer nos reconnaissances. « O merveille ! » s'écrie un grand philosophe et un grand martyr, « ô échange incompréhensible, et surprenant artifice de la sagesse divine ! » Un seul est frappé, et tous sont délivrés. Dieu frappe son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, et pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent. « Le juste paie ce qu'il ne doit pas, et acquitte les pécheurs de ce qu'ils doivent ; car qu'est-ce qui pouvait mieux couvrir nos péchés que sa justice ? Comment pouvait être mieux expiée la rébellion des serviteurs que par l'obéissance du Fils ? L'iniquité de plusieurs est cachée dans un seul juste, et la justice d'un seul fait que plusieurs sont justifiés. « A quoi donc ne devons-nous pas prétendre ? « Celui qui nous a aimés étant pécheurs, jusqu'à donner son sang pour nous, que nous refusera-t-il après qu'il nous a réconciliés et justifiés par son sang ? Tout est à nous par Jésus-Christ, la grâce, la sainteté, la vie, la gloire, la béatitude : le royaume du Fils de Dieu est notre héritage ; il n'y a rien au-dessus de nous, pourvu seulement que nous ne nous ravilissions pas nous-mêmes (1):

R. P. BERNARD.

(1) *Disc. sur l'Hist. univ.*, IIe partie, c. XIX.



Ce que peut le souvenir des morts.

Dans un village des environs de Paris, les esprits forts se précipitaient vers l'église avec des échelles et des marteaux pour abattre la croix qui était au sommet du clocher. Le curé paraît :

— « Que faites-vous ? vous voulez abattre cette croix ? .. J'en sais d'autres qui sont plus faciles à faire disparaître et par lesquelles vous devriez commencer.

— Où sont-elles ? » hurle la foule.

— « Suivez-moi ! »

Le curé les mène au cimetière et leur montre les croix qui ombragent les tombes de leurs parents et de leurs amis.

Le résultat fut prodigieux... Ces malheureux baissèrent la tête et s'éloignèrent sans rien dire.

LES SAINTS CRUCIFIÉS



Saint Gemelle (Gravure du XVII[e] siècle).

Ce saint subit le martyre à Ancyre, en Galatie, sous Julien l'Apostat, ce qui prouve que le tyran qui voulait n'employer que des moyens adoucis de persécution — comme aujourd'hui, chez nous, la Franc-Maçonnerie — parce qu'il les jugeait plus sûrs, ne reculait au besoin

ni devant l'effusion du sang, ni devant les supplices raffinés de ses devanciers.

« Saint Gemelle, dit le martyrologe, après avoir souffert de *cruelles tortures*, consomma son martyre, sous *Julien l'Apostat, par le supplice de la croix.* »

La croix est l'aboutissant nécessaire des persécuteurs, et le moyen obligé du salut des persécutés.

On fait la fête de ce saint le 10 décembre.



Des étrennes à nos lecteurs.



De tous les côtés nous sont venus des remerciements pour la faveur des prix réduits que nous avons faite, à diverses reprises, sur nos images de la Sainte-Face. Les grandes, au début, les petites, ces derniers temps, ont bénéficié de cette faveur, mais jusqu'ici nous n'avons rien fait pour les moyennes.

Des Zélateurs dévoués, voudraient répandre ce format moyen qui, tenant le milieu entre la grande image qui se suspend au mur et la petite qui se place dans les livres de prières, semble, de ce fait, être destiné à être mis en évidence dans tout lieu où la grande gavure ne saurait trouver place, par exemple sur un bureau ou devant une table de travail, etc.

Nous sommes heureux d'accéder à ces désirs maintes fois exprimés par nos zélateurs, et nous leur offrons, **durant ce mois, à titre d'étrennes,** les images de la Sainte-Face, **format moyen** et dans toutes les langues au prix suivant :

5 EXEMPLAIRES : 2 fr. 50 franco, au lieu de 5 fr. 50 et, en plus, à titre gracieux, notre magnifique brochure de la Sainte-Face.

Nous ne doutons pas que tous nos lecteurs voudront profiter de ces avantages pour répandre de plus en plus la sainte Image de notre Sauveur Jésus.



LA CROIX DE BOYNES

(Poésie du P. Delaporte)

Sur la grand'mère de Louis Veuillot



Boynes-en-Gâtinais, pays de vieille France...
Sur la carte, un point noir marque à peine ce lieu,
Ne lisez pas ce nom avec indifférence ;
Boynes fut le berceau d'un chevalier de Dieu ;
Et de sa plume d'or qui lui servit d'épée,
Lui-même, ce vengeur du Christ et de ses droits,
Grava sur un feuillet de chrétienne épopée
Comment, en ce temps-là, Boynes vengea la croix.
C'était aux jours d'orgie où des bouffons infâmes,
Près du trône écroulé brisaient l'autel proscrit,
Egorgaient lâchement des prêtres et des femmes,
Des ci-devants, suspects de croire en Jésus-Christ.
C'était la guillotine et sa charrette immonde,
C'était la Marseillaise *au refrain hébété,*
C'était quatre-vingt-treize étalant par le monde
Son ivresse écœurante et son impiété.
Quand les têtes roulaient sur l'échafaud des villes,
On jetait dans la boue, on piétinait la croix,
A la croix, des goujats accrochaient leurs mains viles;
La croix était un trône et le Christ Roi des rois ;
Il l'en fallait chasser : plus de Dieu, plus de maître...
La croix blesse les yeux : la croix, c'est un gibet !
Puisque la liberté venait enfin de naître,
La croix devait tomber ; hélas ! la croix tombait.
Boynes-en-Gâtinais, pays de vieille France,
Est libre ! Sur l'église, au fronton, c'est écrit.
Les citoyens, ce soir, fêtent leur délivrance,
Et de l'église ils vont arracher Jésus-Christ.
La croix est encor là, dans l'église déserte,
Narguant le peuple libre et défiant les lois ;
Elle est debout : le peuple indigné se concerte,
Il s'arme ; il va ce soir achever ses exploits.
Ils sont venus soixante — un nombre redoutable ! —
Au cabaret, hurlant, verre au point, l'œil en feu ;
Quand ces bons citoyens se lèveront de table,
Ce sera le moment : le Christ verra beau jeu.
Il faut le déclouer, le traîner dans la rue,

Le brûler ; les fagots sont tout prêts ! Il le faut !
Vive la liberté !... La foule est accourue,
Haletante, muette ; un mot, c'est l'échafaud.
Cette foule, naguère, aimait la vieille église;
De ses aïeux, l'église abrite les tombeaux...
Mais on a peur ; la peur enchaîne et paralyse,
On craint les citoyens, les tyrans en sabots.
On craint ; et cette foule au crime est résignée ;
On attend.
Tout à coup, dans leurs rangs en émoi,
Une femme s'avance et tient une cognée,
Et cette femme crie aux femmes : « Suivez-moi !
Les hommes n'osent pas ; nous oserons... qu'importe?
Venez ! les insulteurs de Dieu sont des poltrons.
A l'église, à la croix !... S'ils franchissent la porte,
Et s'ils daignent se battre, eh bien ! nous nous battrons.
Au premier qui viendra, quel qu'il soit, d'où qu'il vienne,
Ce brin d'acier saura caresser le museau !... »
Elle était grande et noble à voir, cette chrétienne,
Maniant la cognée ainsi que son fuseau ;
Debout près de l'autel, pâle, mais menaçante,
Le front haut, le regard au loin, face au danger...
Les hommes hésitaient; ils étaient là soixante ;
Mais pas un n'approcha, pas un n'osa bouger...
Leur courage fondait devant cette assurance;
Devant cette cognée, ils oubliaient leurs droits...
Boynes-en-Gâtinais, pays de vieille France,
Même en ces jours d'enfer, garde la vieille croix.

Or, celle qui sauva le Christ de cet outrage,
Qui, la hache à la main, vengea le crucifix,
Cette humble femme, au cœur viril, au saint courage,
De sa foi résolue arma son petit-fils.
Et, cinquante ans, pour Dieu, debout, en sentinelle,
Poussant de fiers appels dont le monde a frémi,
Soldat et chevalier de la cause éternelle,
Ce brave, cinquante ans, fit face à l'ennemi.
Pour l'Eglise, ses droits, son honneur, sa doctrine,
Ce Bayard du Credo *jamais ne recula ;*
Aux blasphèmes, son cœur battait dans sa poitrine,
Et tout seul contre mille, il criait : « Je suis là ! »
Quand des chrétiens, par crainte ou folle indifférence,
S'étendaient, pour dormir, le cou sur le billot,
Seul, il sonnait l'alerte aux vrais Français de France...
Gloire à toi, bon sergent du Christ : Louis Veuillot !

R. P. V. DELAPORTE.

NOTES BIOGRAPHIQUES

sur la Sœur Maria Benedetta, moniale Cistercienne de Viterbe.

1836-1913 (*suite*).



LOUÉE sur son lit de douleurs, la Sœur Maria Benedetta aimera à rappeler plus tard les saintes impressions que gravèrent au fond de son cœur la visite et l'étude des monuments de la Ville Eternelle. Elle était alors intarissable. De sa petite voix faible mais harmonieuse, elle racontait ses pèlerinages, ses courses à travers les ruines, ses stations aux basiliques. Elle revivait et faisait partager à ses hôtes les meilleures émotions de sa vertueuse et enthousiaste jeunesse. Il y avait dans ses paroles un tel accent de foi que ses visiteurs en restaient tout émus et apprenaient à son école à apprécier Rome davantage et à mieux en comprendre les enseignements et les leçons.

Que de fois, en compagnie de Don Luigi et de quelques compagnes, elle était descendue sous les voûtes ténébreuses des Catacombes ! Elle y interrogeait les martyrs et apprenait d'eux et le prix de la foi et le bonheur de vivre et de mourir pour le Christ. A la pâle lumière des cierges, elle s'agenouillait devant ces *loculi* qui gardent encore la poussière des premiers chrétiens. Pour elle, la pensée de la mort n'était pourtant qu'accessoire : le sentiment dominant était celui de l'immortalité. Elle comprenait, sans l'avoir lue encore, la belle parole de l'historien et du poète de Saint-Calixte ; « Si la foi à la vie future pouvait se perdre sur la terre, on la retrouverait dans les catacombes des martyrs. L'immense amour de la vérité et de la justice, qui a consacré ces lieux, a dû aboutir ailleurs qu'à un trou éternel dans une carrière de pouzzolane ; le monument de cet amour ne saurait être le vestibule du néant. Le matérialisme le plus endurci serait ébranlé, je crois, après une demi-heure de méditation dans les Catacombes (1). »

Chaque vendredi, un peu avant l'*Ave Maria*, un Franciscain descendait du couvent de Saint-Bonaventure sur le Palatin, au Colisée, pour y prêcher l'exercice du *Chemin de la Croix*. Pénélope ne manquait jamais d'y prendre part. Son âme s'y baignait dans l'amour réparateur. Il lui suffisait d'entrer dans ce cirque gigantesque pour entendre monter des fosses souterraines, descendre des hauts gradins, sortir des baies innombrables, de toute cette poussière, de tous ces débris, la voix des souvenirs chrétiens qui vous jettent à genoux sur le sable de l'arène, là même où se déroulèrent les drames les plus émouvants de l'histoire religieuse, où se tenaient debout, sublimes de force et moins émus que leurs bourreaux, des martyrs comme Justin et comme Ignace d'Antioche. Un cœur moins tendre que celui de Pénélope s'y serait attendri. Michelet lui-même n'y sut pas résister. « J'ai baisé de bon cœur, écrit-

(1) Mgr GERBET.

il, la croix de bois qui s'élève au milieu du Colisée vaincu par elle. De quelles étreintes la jeune foi chrétienne dut-elle la serrer, quand elle apparut dans cette enceinte entre les lions et les léopards ! Aujourd'hui encore, quel que soit l'avenir, cette croix chaque jour plus solitaire, n'est-elle pas pourtant l'unique asile de l'âme religieuse?... »

Hélas! depuis ce jour, la croix de bois a disparu. Elle a été remplacée par cette croix de Savoie qui, peinte à la hâte sur des cartouches mobiles, se détache crûment, comme une enseigne provisoire, sur les ruines et sur les palais de Rome usurpée. Et l'immense reliquaire qu'est le Colisée a été laïcisé.

A Saint-Pierre, sous les voûtes du Bramante et la coupole de Michel-Ange, l'âme de Pénélope chantait le triomphe du Christ et l'apothéose de son Eglise. Les premiers écrivains ecclésiastiques parlent du « Christ musicien ». C'est ici qu'on entend toutes ses harmonies résumant, en leur puissant cantique, le passé, le présent, l'avenir de Rome et du monde.

Pour qui sait écouter, ce vaste temple raconte en un langage unique la synthèse de toute la religion, dont la démonstration victorieuse se poursuit des hauteurs du dôme baignées d'une divine lumière, sur les murs aux mosaïques resplendissantes, jusqu'aux autels pleins d'ossements illustres, au fond des tombeaux glorieux des pontifes. C'est le royaume de la lumière et de la vie, car le divin fondateur a dit : « *Je suis la lumière du monde et je suis la vie.* » C'est aussi le royaume de l'amour.

J'en prends à témoin ce culte ardent, ces cierges qui brûlent, cet encens qui se répand en nuages odorants, ces prêtres qui sacrifient l'Agneau sans tache, ces âmes qui se purifient et qui s'enflamment en se nourissant de la chair et du sang de Jésus-Christ. Oui, « Dieu est amour. » Oui, Saint-Pierre rappelle, par toutes ses grandes voix, que de Dieu à l'homme, de l'homme à Dieu, du commencement à la fin, il n'y a, ici-bas comme aux cieux, qu'un chose immortelle : l'amour. Oui, Saint-Pierre, c'est l'immortalité. Engendré par une tombe, la tombe centrale du Pêcheur de la Galilée, Saint-Pierre est avant tout le temple de l'immortalité, l'immanente floraison de la doctrine, de la vertu, de l'amour, l'hymne éclatant de vie que chantent les autels et les sépulcres, les arts et le culte, les reliques et les foules, le sacerdoce et son Prêtre souverain (1). A travers ce dôme qui monte dans les cieux, c'est toute une perspective de gloire qui s'ouvre devant nos regards après l'épreuve de la vie.

Il me semble bien que c'était la note qui retentissait davantage dans l'âme artistique et profondément chrétienne de notre héroïne. Le néant des choses de la terre, le peu de durée des douleurs de la vie, l'abondance des joies éternelles, c'étaient les pensées qui nourrissaient son intelligence et son cœur. Elles revenaient sans cesse sur ses lèvres et sous sa plume. Elles nous donnent le secret de sa prodigieuse résignation pendant un martyre qui dura cinquante-deux ans, en même temps

(1) Plusieurs de ces pensées sont empruntées au splendide ouvrage de Mgr Monestès, *la Vraie Rome.*

que sa puissance de consolation et de relèvement auprès des âmes innombrables qui vinrent lui confier le trop-plein de leurs peines.

Je ne crois pas me tromper en affirmant que ces profondes et sérieuses convictions s'étaient ancrées dans son cœur dès les premières années de sa jeunesse, et j'aime à penser que l'atmosphère de Rome n'y fut pas étrangère.

Plus qu'ailleurs, en la Ville Eternelle, le mystère de la douleur se révèle. Comment méconnaître le bienfait des larmes au centre des transformations purificatrices, près du cœur d'une Eglise qui s'est établie dans le sang des martyrs. Par la croix, enseigne saint Augustin, on arrive à la lumière.

Ainsi, par les ruines amoncelées de la ville des Césars et par les basiliques triomphantes de la ville des Papes on arrive à cette constatation : la caducité des choses humaines partout manifestée, et partout aussi, comme dans la transparence d'un voile, l'ombre des réalités immortelles.

(*à suivre.*)



Appel aux âmes dévouées



Afin de répondre aux désirs du Vicaire de Jésus-Christ et de multiplier les dévots à la Sainte-Face de Jésus, nous faisons un appel confiant à toutes les âmes de bonne volonté pour nous aider dans notre belle et pieuse propagande de la Sainte-Face.

Pour être **Zélateur,** il suffit de se faire inscrire, c'est-à-dire, envoyer ses nom, prénom et adresse à M. le Directeur de la **Maison du Bon-Pasteur**, **228**, **Boulevard Péreire, à Paris,** et de s'engager à répandre le plus possible cette sainte Image selon sa situation et ses moyens. Une cotisation *annuelle* et *obligatoire,* fixée à 2 francs pour la France et à 2 fr. 50 pour l'étranger, permet à tous les Zélateurs de concourir efficacement à la diffusion de la Sainte-Face et aux bésoins généraux de l'Œuvre. Elle donne droit à un abonnement d'un an à la Revue de la Sainte-Face : « **Le Divin Crucifié** », organe de l'Œuvre et lien des Zélateurs entre eux. Le jour de sa nomination, le **Zélateur** reçoit une Image-Diplome, et son nom est inscrit dans un registre destiné à être communiqué au Saint-Père.

Le titre de **Zélateur** donne droit à une bénédiction spéciale du Souverain Pontife, à la participation d'un certain nombre de Messes par mois, et à des images gratuites de la Sainte-Face, suivant l'importance des commandes effectuées.



Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus

ET DE LA SAINTE-FACE



« Ouvrez, mon Jésus, votre Livre de Vie, où sont rapportées les actions de tous les saints ; ces actions, je voudrais les avoir toutes accomplies pour vous ! Je voudrais éclairer les âmes comme les prophètes et les docteurs. Je voudrais parcourir la terre, prêcher votre Nom et planter sur le sol infidèle votre croix glorieuse, ô mon Bien-Aimé ! Mais une seule mission ne me suffirait pas : je voudrais en même temps annoncer l'Évangile dans toutes les parties du monde et jusque dans les îles les plus reculées. Je voudrais être missionnaire, non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles... » *Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus.*

Grâces obtenues en faveur des Missions.

Conversion d'un village païen. — « J'ai demandé à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus de nous aider en plusieurs cas très difficiles, et bien des fois le succès a dépassé mon espoir. Je recommandai à la petite sainte un village païen où une partie des habitants pauvres, opprimés par les riches, voulaient se convertir. Malgré toutes les difficultés que le diable a suscitées, les voilà convertis ; ils sont environ 200, et il y a espoir que le nombre s'accroisse. J'ajoute que, même après la conversion et le baptême de ces gens-là, une difficulté demeurait : c'était de faire une église. Et voilà que, maintenant, ils ont une jolie petite église en bois, qui sert en même temps de presbytère au prêtre indigène, car il demeure là, à poste fixe, pour s'occuper de ces chrétiens intéressants. Dans un autre village entièrement païen, il y eut aussi des demandes de conversion. Aussitôt, difficultés de la part des bouddhistes qui font tout ce qu'ils peuvent pour empêcher la religion du vrai Dieu de prendre pied chez eux. Je recommandai aussitôt cette affaire à Sœur Thérèse, et maintenant voilà qu'ils sont une centaine d'adorateurs du vrai Dieu ! » M. M., miss. (*Annam*), 2 décembre 1912.

Catéchumènes amenés en foule à la mission. — « Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus a de fervents admirateurs au cœur de l'Afrique. Dans presque toutes les huttes de nos chrétiens j'ai fait placer son image, ainsi que dans toutes les salles de catéchisme, de sorte que tout le monde me demande qui est cette petite Bikira (Vierge), et que je suis obligé de donner des renseignements sur sa sainte vie. Il y a environ trois mois, j'ai convoqué mes catéchistes et je leur ai expliqué qui est la petite sainte de Lisieux et quel doit être son grand crédit auprès du bon Dieu, leur disant de lui demander la conversion du pays tout entier, autour de la Mission. Ils l'ont fait ; or, *depuis ce jour-là*, les païens viennent au catéchisme, non par unités, mais par *foules entières*. Le dimanche, la cour de la Mission est bondée de monde ; et tous ces gens sont avides d'assister à l'instruction ! La salle ne peut pas contenir les auditeurs et je suis obligé de les diviser en deux groupes. Remarquez qu'un grand nombre de ces pauvres noirs viennent de villages que je n'ai jamais visités et qui, auparavant, étaient sinon hostiles, du moins complètement indifférents envers le missionnaire. Reconnaissance à la *petite Fleur !* » R. P. A. (*Afrique occidentale*), 3 décembre 1912.

« Ce qui m'attire vers la Patrie des cieux, c'est l'appel du Seigneur, c'est l'espoir de l'aimer enfin comme je l'ai tant désiré et que je pourrai le faire aimer d'une *multitude d'âmes* qui le béniront éternellement... » *Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus.*

LA DÉVOTION A LA SAINTE-FACE

d'après un auteur du XVII[e] siècle.

CHAPITRE III

Les outrages et les ignominies que le Fils de Dieu a soufferts sur sa Sainte-Face.

§ I. — POURQUOI LE FILS DE DIEU A VOULU SE SOUMETTRE AUX IGNOMINIES ET AUX AFFRONTS.



C'EST un prodige qui cause l'étonnement non seulement des plus grands docteurs, mais même des plus sublimes esprits du Ciel, de voir un Dieu-Homme, le Souverain des anges et des hommes, se soumettre, par la plus surprenante humilité, à tous les tourments et à tous les affronts que des hommes barbares lui ont voulu faire souffrir. Il est important d'en savoir les raisons afin de mieux connaître les excès de la charité de notre adorable Sauveur, et l'énormité du péché.

Il faut donc remarquer que l'homme, par le péché mortel, fait deux grandes injures à Dieu. Premièrement, il préfère la créature au Créateur; secondement, il fait un injuste et honteux mépris de la divine Majesté, violant, sans aucune crainte, l'autorité et la justice des lois de Dieu, pour satisfaire sa propre volonté. Et c'est le plus grand désordre du péché qui rend le pécheur digne des peines éternelles de l'enfer, pour la punition des plaisirs et des voluptés qu'il a prises dans les créatures contre la volonté et contre la défense de son souverain. Il mérite encore de souffrir une confusion et une honte éternelle pour punition du mépris qu'il a fait de la majesté infinie de Dieu, par son péché.

Le Fils de Dieu étant venu au [monde afin de satisfaire à la justice de son Père pour nos crimes, a consenti à souffrir ces deux horribles peines que nous avions méritées, qui sont les tourments et la confusion, les douleurs et les ignominies; et il ne fallait rien moins qu'un Dieu-Homme, d'une dignité infinie, pour réparer, par les tourments et par les affronts de sa mort et de sa Passion, l'offense qu'une créature aussi vile et aussi ingrate que l'homme, avait commise contre l'infinie majesté de Dieu.

O l'énormité infinie du péché! ô charité infinie du Sauveur! ô témérité! ô aveuglement étrange de l'homme! ô la grande clémence de Jésus-Christ!

R. P. Antonin THOMAS.

(*A suivre.*)

La Sainte-Face montre Dieu et elle le donne. Elle est la splendeur de sa vie, la forme de sa grâce, le modèle auquel nous nous devons conformer,

Mgr GAY.

LA DIFFUSION DE LA SAINTE FACE

à l'occasion de la faveur exceptionnelle accordée pendant le mois d'octobre.



Extrait de correspondances.

Annonay. — « Combien nous sommes heureuses de profiter de l'occasion que vous nous offrez de pouvoir propager, dans une large mesure, parmi les enfants de nos écoles, l'image de la Sainte-Face. C'est pour nous une grande consolation de faire aimer ainsi davantage Notre-Seigneur et de contribuer à réaliser le désir de notre bien-aimé Pontife Pie X. Nous voudrions avoir à notre disposition de plus abondantes ressources pour une plus grande propagande ; nous prierons du moins avec ardeur pour que Dieu donne à beaucoup d'âmes la soif de le faire aimer en répandant partout le divin Portrait de notre bon Sauveur... » Sr M. A.

Casablanca. — « A peine en possession du dernier numéro du « Divin Crucifié », je m'empresse de vous demander de bien vouloir me faire participer à la faveur faite aux Zélateurs de la Sainte-Face pendant le mois du Rosaire. Comptant sur un séjour à Casablanca pour essayer une plus active propagande parmi les enfants des écoles, je vous serai reconnaissant de m'envoyer ces images le plus tôt possible... » A. C.

Salignac. — « Je vous prie de m'envoyer au plus tôt cent images de la Sainte-Face. Si vous pouviez m'envoyer ces images ici où je prêche une mission qui se termine le 19 par un Congrès eucharistique, j'en serais bien heureux, car je pourrais répandre notre chère image, et quel bon souvenir de mission !... » P. M. D.

Montluçon. — « Je suis heureux de profiter de la faveur que vous accordez pendant le mois d'octobre. Ce sera pour moi une plus grande joie de distribuer ces touchantes images aux enfants de notre petite division apostolique. Je les habituerai de plus en plus à cette dévotion de réparation de plus en plus nécessaire puisque les péchés et les profanations se multiplient sans cesse... » Abbé J.

Port-Louis. — « Voulez-vous avoir la bonté de m'expédier un cent de petites images de la Sainte-Face. J'essayerai de les placer dans les familles pauvres afin que leurs enfants, qui sont dans les classes communales, puissent prier devant cette sainte Image. Hélas ! tant de nos enfants vont grossir e nombre des écoles sans crucifix !... » N. V.

Lille. — « Je suis vraiment touchée de votre attention pour nos familles pauvres et les enfants de nos écoles. Je voudrais de tout cœur voir se propager la belle et salutaire dévotion à la Sainte-Face et surtout faire comprendre la valeur si grande que représente ce souvenir ! Je vais donc avoir le bonheur de distribuer largement cette chère Image aux enfants des écoles, privés de la vue du Crucifix, leur faire connaître le portrait véritable de Celui qui les a tant aimés et s'est livré à la mort pour le salut de leurs âmes ! Je suis heureuse de répondre ainsi aux désirs de Sa Sainteté Pie X, en employant mes petites économies à ce saint apostolat qui attire sur les âmes tant de bénédictions. » *M.*

Pontarlier. — « En réponse à votre appel, j'ai l'honneur et le bonheur de vous demander cent images de la Sainte-Face. J'en ai déjà reçu 100 l'an dernier que j'ai fait distribuer aux hommes de Pontarlier dans une réunion ; celles-ci seront distribuées aux enfants des écoles libres afin de leur apprendre à aimer davantage Jésus, le Divin Crucifié, qui a racheté leurs âmes par tant d'amour et de souffrance... » H. M.

TABLE DES MATIÈRES
de l'année 1913

NOTES ET AVIS DIVERS DE LA DIRECTION

HISTOIRE, LITTÉRATURE ET ART

DOCTRINE

PIÉTÉ ET DIVERS

POÉSIES

MAXIMES, PRIÈRES, PENSÉES DES SAINTS, TRAITS ÉDIFIANTS, ETC., ETC.

AUTOUR DE LA REVUE " LE DIVIN CRUCIFIÉ "

LA DIFFUSION DE LA SAINTE-FACE

VARIÉTÉS

GRAVURES



PRIONS POUR NOS MORTS

Mgr Amaral à Pernambuco (Brésil), abonné et ami du « Divin Crucifié ». — M. l'abbé Sicard, curé de Monton. — L'oncle d'une zélatrice qui demande des actions de grâces pour sa mort chrétienne. — La sœur et le beau-frère d'une zélatrice, morts en l'espace de quelques jours. — Les Prêtres décédés dans le courant de novembre. — Les membres des familles de nos zélateurs et zélatrices.

Requiem æternam dona eis requiem!

Le Gérant : E. Derenne.

LA CHAPELLE-MONTLIGEON (ORNE). — IMP. DE MONTLIGEON. — 5964-11-13.

